



Jacqueline CHRISTIEN
Françoise RUZÉ

Sparte

Géographie, mythes et histoire


ARMAND COLIN

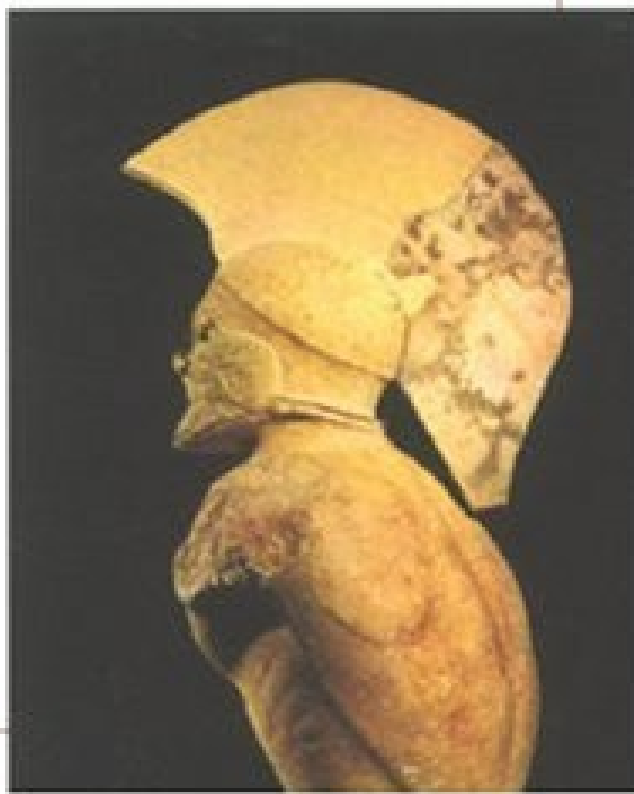


Table des Matières [Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Introduction](#)

[Liste des abréviations](#)

[Chapitre 1 - L'arrivée des Spartiates : l'occupation de la Laconie et les Périèques](#)

[Le problème des Doriens et l'arrivée en Laconie](#)

[La Laconie et les Périèques](#)

[Chapitre 2 - La conquête de la Messénie](#)

[Mythes et géographie politique](#)

[La première guerre de Messénie](#)

[Un effet imprévu: la crise des Parthéniai](#)

[La révolte des Messéniens ou la « deuxième guerre de Messénie »](#)

[La signification des chants patriotiques de Tyrtée](#)

[Conclusion](#)

[Chapitre 3 - Lycurgue et l'eunomia politique, jusqu'aux guerres médiques](#)

[Lycurgue : un législateur mythique ?](#)

[L'équilibre politique : la « Grande Rhètra »](#)

La fonction royale

L'équilibre politique : les éphores³⁰

Chapitre 4 - Aristocratie et eunomia sociale

La répartition des terres et la démographie

Solidarité et règles communes de vie : de la convivialité aristocratique au syssition

Conclusion

Chapitre 5 - Les femmes et les jeunes filles dans une société aristocratique

La formation des filles

La place des femmes dans la cité

Chapitre 6 - Formation des jeunes Spartiates

La vision traditionnelle

L'intégration par l'éducation et les rites

L'agôn permanent et le problème de l'exclusion

Chapitre 7 - De la poésie à la maîtrise du corps et de l'esprit

La musique et les Choeurs

Le sport

Le niveau de la formation intellectuelle

Chapitre 8 - Maîtres et dépendants

L'origine de l'hilotisme et le statut de base

L'Hilote dans la campagne

Des citoyens potentiels ou des gens plus esclaves et plus méprisés que partout ailleurs

La question des révoltes

Chapitre 9 - Les Lacédémoniens et les mondes extérieurs avant 480

Les relations commerciales : bronzes et céramique

Les relations avec la Méditerranée orientale et l'Asie Mineure

Sparte et l'Occident

Les relations avec les cités du Péloponnèse

Cléomène et la politique extérieure : vers la « Ligue »

Chapitre 10 - De l'hégémonie de 480 aux difficultés des années 460

Sparte dans la seconde Guerre médique¹

Une période difficile : 478-460⁹

La catastrophe des années 460 et l'embrasement de la Messénie

Chapitre II - Le repli spartiate 461-413¹

Les prémisses du grand affrontement : 461-432

Du respect de la neutralité à la rupture de 432

Une guerre continentale : de 431 à 412

Bilan de dix-huit années de guerre et des changements à Sparte

Chapitre 12 - À l'assaut de la Grèce d'Asie (413-395)

L'élimination de la puissance athénienne: 413-404

413-411 : les offensives péloponnésienes⁴

Poursuite de la politique asiatique

Chapitre 13 - Les oppositions à Sparte et l'échec de son

hégémonie: 395-370

La « Guerre de Corinthe »

La paix du Roi dite d'Antalkidas et son application

Vers la défaite: 378/7-371

Chapitre 14 - Effacer Leuctres ?

L'invasion de la Laconie: hiver 370-369

Dépeçage de l'État lacédémonien

La réaction lacédémonienne et les dissensions entre alliés

Les adaptations de la société spartiate

Chapitre 15 - Règne d'Archidamos III (360-338 av. J.-C.)

Les luttes de 360 à 346²

L'opposition à Philippe de Macédoine

La Méditerranée spartiate après 346

Chapitre 16 - Résistance aux Macédoniens, survie face aux Diadoques (338-310)

La résistance à Philippe et Alexandre (338-323)

La « Méditerranée spartiate » et l'expédition de Thibron¹⁹

Les années de repli et la question des murailles de Sparte

Les entreprises vers l'Ouest (Acrotatos) et les désordres péloponnésiens

Chapitre 17 - Les règnes d'Areus et de Léonidas ¹

La gloire de Cléonymos

Retour sur les affaires grecques : les premières tentatives d'Areus

[Les traits hellénistiques](#)

[La fin d'Areus : la guerre de Chrémonidès](#)

[Le Roi venu d'ailleurs : Léonidas](#)

[Chapitre 18 - Sparte, symbole de revolution sociale : Agis et Cléomène](#)

[La situation lors de l'avènement d'Agis⁸](#)

[La tentative d'Agis IV \(244-241\)](#)

[Cléomène III²⁴](#)

[Sparte de 221 à Nabis](#)

[Chapitre 19 - Nabis : le dernier sursaut \(207-192\)](#)¹

[Nabis et l'environnement politique](#)

[L'histoire du règne⁶](#)

[Spécificité de Nabis](#)

[La fin de Nabis](#)

[Conclusion](#)

[Glossaire](#)

[Bibliographie](#)

[Liste des auteurs antiques](#)

© Armand Colin, 2007
978-2-200-24242-8





Introduction

Le développement considérable des études sur Sparte depuis la publication de l'ouvrage de P. Cartledge en 1979 permet de tenter aujourd'hui un travail qui prenne en compte les multiples progrès accomplis dans la connaissance de cette cité; un hommage particulier doit être rendu aux publications de colloques et études par les Classical Press of Wales, sous la responsabilité d'A. Powell¹, grâce auxquelles une documentation la plus complète possible fut rassemblée, permettant d'éclaircir bien des points obscurs ou travestis. Rompant avec l'athéno-centrisme persistant des recherches historiques françaises², les travaux de J. Ducat, d'Ed. Lévy, de N. Richer et les nôtres se sont inscrits dans ce désir de reprendre à neuf certains aspects du fonctionnement de la société et des institutions spartiates, ainsi que du cadre géographique et matériel dans lequel vivaient ces gens. Par ailleurs, les explorations sur le terrain, publiées depuis 1996 par W. Cavanagh *et al.* et une publication systématique du matériel et de la production artistique (W. Coulson, C.M. Stibbe et M. Pipili, par ex.), ont mis à notre disposition un vaste matériel archéologique. Tout cela a abouti à une profonde remise en question des visions traditionnelles de Sparte qui nécessitait la mise à disposition du public français des principaux résultats de ces recherches foisonnantes, d'où l'apparition de deux projets de synthèse en France, celui d'Éd. Lévy, publié dès 2003, et le nôtre qui, pour avoir plus tardé, bénéficie de l'apport des dernières rencontres et publications. De plus, nous avons souhaité insister sur

les problèmes concrets, humains et géographiques, sur les grandes étapes de la politique intérieure et extérieure, afin de rompre avec une tendance répandue à traiter Sparte comme un champ d'analyse de type structuraliste, figée qu'elle serait dans des institutions contraignantes et anciennes. C'est pourquoi nous accordons aux derniers siècles de son indépendance une place importante, car leur étude permet de situer le cadre dans lequel s'est fixé le « mythe de Sparte », reconstitution du passé pour justifier le présent, socle historiographique pour les siècles à venir. Fr. Ollier avait lancé la critique de l'historiographie ancienne de Sparte avec une thèse au titre bien venu de *Mirage spartiate* (1933 et 1943). Depuis, le thème a été repris de façon systématique par E.N. Tigerstedt qui a analysé l'ensemble des sources disponibles (1965 et 1974) ; d'autres ont abordé la place du mythe de Sparte dans la pensée occidentale au cours des siècles, comme E. Rawson ou Cl. Mossé³.

Il est surprenant de constater que ce n'est pas Athènes, « berceau de la démocratie », mais Sparte qui a le plus nourri l'imagination et la réflexion politique depuis l'Antiquité ; à la charnière entre les Anciens et les Modernes, Plutarque en est sans doute le grand responsable avec ses *vies de Lycurgue, d'Agésilas, de Lysandre, d'Agis et Cléomène*, dont on a surtout retenu la première. En fait, louanges et critiques s'équilibrent jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse — du moins jusqu'à la fin de l'œuvre de Thucydide en 410. Hérodote, par exemple, rapporte certaines institutions, exalte l'héroïsme, le patriotisme et l'obéissance à la loi des Spartiates, mais il souligne aussi leur duplicité et leur opportunisme. Thucydide se plaît à faire de l'adversaire d'Athènes son double négatif dans l'« Oraison funèbre » qu'il prête à Périclès mais son récit présente les acteurs politiques et militaires de façon très

nuancée, certains méritant même des éloges appuyés, tel Archidamos pour sa clairvoyance en 432 ou Brasidas pour son respect des cités de Thrace et son habileté politique. En revanche, Aristophane appuie le trait comique en célébrant hautement les qualités physiques de la femme spartiate mais en faisant de ses homologues masculins des gens sales, filous et xénophobes. Cependant, les Spartiates se veulent les champions de la liberté: ils ont lutté contre les tyrans, ils refusent de se soumettre au Mède et ils ne plieront pas face aux Macédoniens. C'est au nom de la liberté qu'ils sont appelés à rompre avec Athènes, par leurs alliés en 432 ou par les Grecs des îles et d'Asie dès 413. Mais ils décevront vite ceux qui avaient voulu se libérer de la tutelle athénienne.

On pourrait ainsi varier à l'infini les divers éclairages donnés par des auteurs, tous Athéniens ou ayant longtemps vécu à Athènes, car nous restons dans l'ignorance totale de ce que les Spartiates pensaient de leur cité, sauf à admettre que les *apophtegmes laconiens*, rapportés par Hérodote et Plutarque, reflètent des traditions nationales.

La pensée historique et philosophique fut marquée au IV^e siècle par le souci de donner une cohérence aux deux faits opposés que furent la victoire de 405 sur Athènes et la défaite de Leuctres en 371 suivie de l'invasion thébaine puis de la perte de la Messénie. Pour expliquer la victoire malgré un nombre de citoyens complets qui ne devait guère dépasser 3 000, on a insisté sur la formation des jeunes et la discipline, l'austérité accompagnant un entraînement militaire permanent, la vocation du citoyen totalement consacré à sa cité. Platon ajoute l'équilibre des pouvoirs politiques

atteint par des réformes successives et l'apprentissage de la *sophia*, sagesse et connaissance. Le coup de tonnerre des défaites de 371-369 a mis en évidence le déséquilibre social et démographique, les prétentions impérialistes démesurées, les faiblesses du régime politique. Il est possible que, dès avant cet échec, des gens, ignorant les réalités spartiates mais ayant vu fonctionner le régime des Trente qui avaient l'impudence de se réclamer des institutions spartiates, eussent perdu bien des illusions sur la cité victorieuse. Aristote exposera surtout les maux qui lui semblent s'être abattus sur la cité: maîtrise des terres par les femmes, éducation militariste, responsables mal choisis, exclusion pour pauvreté. Mais sa voix paraît alors isolée: dans les années 330 et après, à l'image de Lycurgue, cet homme politique athénien qui ne jure que par la Sparte traditionnelle et la poésie de Tyrtée, les Grecs ont tendance à oublier les faiblesses de la cité lacédémonienne au profit de son passé vigoureux et exemplaire qui s'enrichit à mesure qu'on le réinvente. Sa résistance face à la Macédoine peut l'expliquer et, au III^e siècle, les rois Agis et Cléomène, désireux de reconstruire une puissance militaire, vont s'appuyer sur le stoïcien Sphaïros pour populariser les « institutions de Lycurgue » et réformer la cité. Polybe hérite de cette tradition, lui pour qui Sparte est la plus grande nation avant Rome.

C'est cette cité idéalisée qui plaira au moraliste Plutarque et qui nourrira, par l'intermédiaire de son œuvre, l'image de Sparte, de la Renaissance au xx^e siècle; Lycurgue devient le modèle des législateurs, le roi Agésilas le modèle du Prince, la formation des jeunes un modèle pédagogique, la participation des citoyens un modèle politique. Tout cela fascine les aristocrates européens. On imagine une cité égalitaire, équilibrée et vertueuse : en 1788, le

très érudit Abbé Barthélemy écrit dans son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*: « Jamais, dans aucun État on ne vit une si grande soumission aux lois, tant de désintéressement, de frugalité, de douceur et de magnanimité, de valeur et de modestie » (chap. LI). Oubliés les rituels de mépris envers les Hilotes, les critiques d'Aristote, la disparition des citoyens de plein droit, il n'y a plus que des citoyens partageant à égalité pouvoirs et terres, parce qu'ils doivent à leur formation commune une commune capacité à prendre en charge leur cité. En fait, deux thèmes dominent: l'éducation avec le patriotisme civique et l'organisation militaire.

Selon *l'Encyclopédie*, Sparte fournirait le modèle de l'éducation qui fait triompher la culture contre la nature: « Peut-être faudrait-il voir dans Lycurgue celui de tous les philosophes qui a le mieux connu la nature humaine, celui surtout qui a le mieux vu jusqu'à quel point les lois, l'éducation, la société pouvaient changer l'homme et comment on pouvait le rendre heureux en lui donnant des habitudes qui semblent opposées à son intérêt et à sa nature ». On comprend alors que les hommes de la Révolution française se soient volontiers inspirés de Sparte dans leurs projets d'éducation « publique », mais que certains, tels Condorcet ou Grégoire, aient bien perçu le danger d'une formation collective qui éduquerait au silence, au laconisme et à la rigueur (Saint-Just). Des utopistes comme Gr. Babeuf et ses « Égaux » ont déclaré la propriété privée contraire au droit naturel et source de tous les maux : pour eux les « Pairs » de Sparte, les *Homoioi*, étaient devenus des « Égaux ». Nous touchons là à un aspect essentiel de la légende spartiate, qui, malgré plusieurs études fort convaincantes, semble avoir la vie dure. Puis le XIX^e siècle semble moins s'intéresser à Sparte, comme le constate V. Hugo: « Ce siècle avait deux ans. Rome

remplaçait Sparte / Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte ». Ensuite, la quête de la démocratie aux XIX^e-XX^e siècles va plutôt orienter vers l'idéologisation d'Athènes.

Sparte connaît au XX^e siècle un regain de faveur et de déformation dû à tous ceux qui cherchent à nourrir l'ardeur au combat, le nationalisme, voire le racisme⁴. Au risque de contresens, la poésie de Tyrtée devient l'expression du militarisme patriotique, dès l'Antiquité et de façon évidente avec notre *Chant des Girondins*, « Mourir pour la patrie est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ». Mais le pire est dans la récupération de Sparte par les courants qui mènent au fascisme ou au nazisme, sur les thèmes de l'eugénisme, de la sélection et de la formation. Écoutons M. Barrès en 1906 : « Voici l'un des points du globe où l'on essaya de construire une humanité supérieure. Il est trop certain que la vie n'a pas de but et que l'homme pourtant a besoin de poursuivre un rêve. Lycurgue proposa aux gens de cette vallée la formation d'une race chef. Un Spartiate ne poursuit pas la suprématie de son individu éphémère, mais la création et le maintien d'un sang noble. Je sais tout ce qu'on a dit sur la dureté orgueilleuse de Sparte. Ces critiques sentent l'esprit subalterne. [...] Quant à moi, j'admire dans Sparte un prodigieux haras. Ces gens-là eurent pour âme de vouloir que leur élevage primât⁵. » En Allemagne, l'exaltation des Doriens comme race supérieure appelée à dominer les hilotes mais aussi les autres peuples, s'exprime depuis 1902, mais plus fortement encore avec le nazisme qui reconnaît Sparte comme modèle : « Éducation de la jeunesse, esprit de corps, forme militaire de la vie, juste place assignée à l'individu après une mise à l'épreuve atteignant à l'héroïsme, devoirs et valeurs pour lesquels nous luttons aujourd'hui même.

Tout cela semble avoir trouvé dans l'antique Sparte une réalisation exceptionnelle... L'opiniâtreté avec laquelle une aristocratie pleine de dignité se ferme, pour le salut de son haut idéal, à un monde livré à un prestige extérieur, commercialisé, démocratisé, est profondément émouvante. Et on se réconcilie en quelque sorte avec la volonté des dieux, en voyant que ce ne sont pas ces fausses valeurs qui ont abattu Sparte... qu'elle a succombé finalement sur un champ de bataille » (H. Berve, *Sparta*, 1937). Peu après, en 1940, un ouvrage collectif sur Sparte porte comme dédicace: « Avec l'aide du Führer, nous projetons de construire un grand empire. L'exemple de Sparte doit nous inspirer. » Un petit groupe d'hommes pouvait par la force ou la terreur dominer le plus grand nombre: cela n'était ni dans Plutarque ni dans l'esprit des révolutionnaires, mais ce fut compris ainsi par les nazis et des images sur écran au Mémorial de Caen témoignent d'une jeunesse hitlérienne éduquée à coups de modèles spartiates. Dans un tel contexte, on comprend mieux la vision militante d'H.I. Marrou qui exprime son horreur de la formation des jeunes Spartiates dans sa remarquable *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité* parue en 1948.

De tous ces délires, il ne reste plus grand-chose, surtout depuis que tous les thèmes fondamentaux — partage égalitaire des terres, rôle des femmes, rigueurs de l'éducation collective, contraintes sociales, martyre des Hilotes, vie quotidienne totalement militarisée — ont volé en éclats après des études ponctuelles rigoureuses et documentées, libérées autant que possible de toute idéologie et mettant en perspective les textes à notre disposition. Cela n'empêche pas l'idée d'une société hors normes d'être profondément ancrée dans les esprits, tant sont prégnantes les images mythiques qui ont construit l'originalité spartiate. Il est

néanmoins bien exact que Sparte fut une cité extraordinaire qui, au cours des huit siècles que nous allons examiner, s'imposa la plupart du temps comme la plus importante du monde grec, politiquement, militairement ou idéologiquement. Par ses constantes adaptations aux conditions nouvelles et par sa farouche indépendance, elle incarna aux yeux de beaucoup l'équilibre politique, la volonté de résistance à la domination étrangère, la capacité de se rénover pour tenter de retrouver sa grandeur passée et d'affronter les difficultés présentes. Ses échecs méritent d'autant plus d'être compris qu'on tenta de les nier.

Liste des abréviations *Voir Liste des auteurs anciens pour leurs noms* Les abréviations des titres de revues sont celles de
l'Année Philologique.

Les chiffres donnés pour les recueils d'inscriptions correspondent au n° dans le recueil.

A = Agiade.

Bertrand, *IHG* = J.-M. Bertrand, *Inscriptions historiques grecques*, Paris, 1992.

Choix = J. Pouilloux, *Choix d'inscriptions grecques*, Paris, 1960.

CID II = *Corpus des Inscriptions de Delphes*, II : J. Bousquet, *Les comptes du quatrième et du troisième siècles*, EFA, Paris, De Boccard, 1989.

CID IV = *Ibid.* IV: Fr. Lefèvre *et al.*, *Documents amphictioniques*, EFA, Paris, De Boccard, 2002.

Diehl³ = E. Diehl, *Anthologia Lyrica Graeca*, 3^e éd., Leipzig, 1952.

DK = H. Diels & W. Kranz, *Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1956, suivi du n) affecté à l'auteur puis de celui du fragment (F).

E = Eurypontide.

FD = *Fouilles de Delphes*.

FGrH: F. Jacoby, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, suivi du n° affecté à l'auteur et de celui du fragment (F).

HO = *Hellenica Oxyrrhyncea* ; réf. à l'éd. M. Chambers.

IC = *Inscriptiones Creticae*.

IG = *Inscriptiones Graecae*.

Inventory = M.H. Hansen & Th.H. Nielsen (eds.), *An Inventory of Classical and Archaic Poleis*, Oxford, 2004.

KRS = G.S. Kirk, J.E. Raven, M. Schofield, *Les philosophes présocratiques*, Éd. Univ. Fribourg (CH) et éd. du Cerf, Paris, 1995.

LIMC = *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, Zurich-Munich, 1981-1999.

LP = Xénophon, *Lakédaimoniôn Politeia*, titre souvent traduit par « République des Lacédémoniens ».

LSAG = L.H. Jeffery, *The Local Scripts of Archaic Greece*,

ed.rev. A.W. Johnston, Oxford, 1990.

Moretti I = *Iscrizioni storiche ellenistiche*, Firenze, I, 1967.

Nomima : Effenterre H. van & Ruzé Fr., *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*, I et II, école Française de Rome, 1994 et 1995.

PMG = D.L. Page, *Poetae melici graeci*, Oxford, 1967.

Prato: C. Prato, *Tirteo*, Rome, 1968.

RE : *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*.

RO : P.J. Rhodes & R. Osborne, *Greek Historical Inscriptions, 404-323 BC*, Oxford UP, 2003. SEG = *Supplementum Epigraphicum Graecum*.

Tod = *A Selection of Greek Historical Inscriptions, II. From 403 to 323 BC*, Oxford, Clarendon Press, 1948.

[Xén], *AP* : auteur inconnu des années 420 (?) dont l'œuvre (*Athènaiōn Politeia*) fut transmise avec les textes de Xénophon.

West: M.L. West, *Iambi et elegi graeci*, Oxford, 1989-1992.

¹ Éditions dues à A. Powell, St. Hodkinson, Th. Figueira, N. Fisher et H. van Wees.

² Une mention spéciale doit être faite de la *Sparte* de P. ROUSSEL, sobre mais remarquable synthèse historique datant de 1939.

³ Plusieurs aspects de la place de Sparte dans la pensée politique sont abordés dans BIRGALIA *et al.*, 2007.

⁴ Le comportement des Spartiates au combat impressionnait au point de donner naissance à une vision militarisée de leur cité dont FINLEY, 1968, dans une contribution qui a fait date, a fait partiellement justice.

⁵ *Le voyage de Sparte*, 1906, p. 231-2.

Chapitre 1

L'arrivée des Spartiates : l'occupation de la Laconie et les Périèques Comme pour la majorité des cités grecques, la période initiale de l'histoire de Sparte est fort mal connue. Nous disposons de récits élaborés par les Spartiates pour rendre compte de la construction par étapes de leur cité, de son extension territoriale exceptionnelle — à laquelle s'ajoutent la conquête et la longue domination sur la Messénie voisine —, de ses spécificités structurelles, enfin, avec la distinction entre Spartiates, Hilotes et Périèques, avec sa double royauté et la stabilité politique. Tout cela a nourri une histoire mythique, constitutive de la mentalité spartiate. En la confrontant aux données de la géographie, de l'archéologie et aux traditions cultuelles, nous allons tenter de discerner,

dans les conditions d'installation des
Spartiates, la part du mythe et de la réalité,
malgré de larges zones d'ombre qu'il est peu
probable de voir un jour bien éclairées.

Nous ne savons à peu près rien de Sparte au II^e millénaire; le long de l'Eurotas, quatre habitats ont été repérés mais, sur l'acropole de la ville, seuls de rares tessons remontent à la fin de la période mycénienne (HRIII), puis plus rien avant 950/900. Peut-être le centre mycénien majeur, voire « palatial », se trouvait-il à Thérpnè, à l'est de Sparte, où, grâce à deux bronzes inscrits d'époque archaïque trouvés en 1976, on a identifié le Ménélaion sur une terrasse dominant l'Eurotas. Il est possible qu'un passage du « catalogue de l'armée grecque » dans *l'Iliade* résulte de l'adaptation, au VIII^e siècle, d'une liste ancienne: « Puis viennent ceux qui tiennent Lacédémone encaissée au creux des ravins, et Pharis et Sparte et Messè riche en colombes¹, ceux qui occupent Bryséai et l'aimable Augéai, ceux qui tiennent Amyclai et Hélos, citadelle en bord de mer, ceux qui tiennent Laas, ou ceux qui résident autour d'Oitylos. Ils ont pour chef de leurs soixante navires le frère d'Agamemnon, Ménélas au puissant cri de guerre ; ils revêtent leurs armes à l'écart. Lui-même marche au milieu d'eux, puisant sa confiance dans leur ardeur, les poussant au combat. Plus que tout autre, en son cœur il veut faire payer pour les élans [de révolte ?] et les gémissements d'Hélène » (II, 581-590).

D'après ce texte, Lacédémone dominerait déjà au deuxième millénaire un vaste territoire comprenant Sparte et d'autres villes².

On a retrouvé à Thèbes trois tablettes écrites en linéaire B et datées de la seconde moitié du XIII^e siècle mentionnant des donateurs d'offrandes dont un Lakédaimon et son fils. Ce nom venait probablement d'un toponyme mycénien que les Spartiates ont conservé pour leur cité, revendiquant ainsi la continuité avec la période antérieure. Le site de Thérapnè connut un déclin évident au XII^e s. et fut abandonné jusqu'à sa renaissance comme sanctuaire vers la fin du VIII^e s. : c'est alors que Ménélas et Hélène y reçoivent un culte perpétuant la mémoire héroïque en ces lieux³.



Fig. 1

— **Le Ménélaion** Situé sur le rebord abrupt d'une colline de la rive gauche de l'Eurotas, entre Sparte et Amyclées, ce sanctuaire ne fut pas décrit par Pausanias mais, repéré dès 1834, il fut fouillé au début du xx^es. par

les Anglais (ABSA 1908/9 et 1909/10); récemment H.W. Catling a travaillé sur l'établissement mycénien voisin. Les premières constructions datent du géométrique mais la construction actuelle, du v^e s., a succédé à un édifice tardo-archaïque ; le site fut abandonné au II^es. On y a trouvé de la céramique, des petits bronzes et de nombreuses figurines de plomb, datés du x^es. à l'époque hellénistique.



Fig. 2

— **Hélène et Ménélas (vers 575. Mus. Sparte 1).**

Relief sur une des faces d'un bloc pyramidal haut de 67 cm, trouvé à Magoula, faubourg à l'ouest de Sparte. Ménélas embrasse Hélène qui lui offre la couronne (sur la face opposée, un homme menace une femme avec une épée: Oreste et Clytemnestre ?)⁴. Sur les deux faces plus étroites, le serpent, symbole héroïque et chthonien très présent à Lacédémone.

Le problème des Doriens et l'arrivée en Laconie
L'occupation de la Laconie par ceux qui deviendront les « Spartiates » relève d'une double tradition mythique, concernant les Héraclides et les Doriens. Schématiquement, ces récits sont conçus sur le même modèle que les récits de colonisation⁵ : arrivée d'un petit groupe sur les conseils — ou les ordres — du dieu ; établissement de contacts plus ou moins conflictuels avec les populations préexistantes ; expansion à partir de l'implantation d'origine et soumission des indigènes. L'archéologie permet de donner un cadre chronologique à cette installation de nouveaux venus et deux fêtes, les *Carneia* et les *Hyakinthia* peuvent être mises en relation avec leur arrivée et l'occupation du territoire, tandis que l'histoire des Minyens évoque les difficiles relations entre groupes humains et le recours à la colonisation pour résoudre des conflits.

Tyndarides, Héraclides et Doriens Limitons à Tyndare la remontée dans le temps du mythe⁶. Père de Castor et Pollux (Polydeukès), d'Hélène et de Clytemnestre, Tyndare devait régner sur Sparte mais son frère Hippocoôn l'en chassa pour s'emparer du pouvoir. Héraclès intervint, tua Hippocoôn et ses fils, rétablit Tyndare au pouvoir et ce dernier, reconnaissant, lui remit cette terre dont il n'assurait plus que la « régence », en quelque sorte. Cela permit de parler ensuite d'un « retour » des Héraclides. Entre-temps, Hélène, héritière du royaume de Tyndare, avait épousé Ménélas et régné à ses côtés, puis le pouvoir fut transmis par leur fille Hermione à son époux, Oreste, héritier par ailleurs de son père, Agamemnon, frère de Ménélas, époux de Clytemnestre et roi d'Argos. Ce double héritage permit de justifier les prétentions spartiates à l'hégémonie en Péloponnèse. C'est pourquoi il était important de rapatrier, vers 560, les ossements d'Oreste qui se trouvaient alors à Tégée pour les installer sur l'Agora d'où le héros protégera désormais la cité et sa politique (p. 177) ; de même a-t-on installé dans un tombeau placé sur la voie Hyakinthienne les restes de Tisaménos, le fils d'Oreste et d'Hermione (Paus. VII 1, 8).

Sur ce mythe s'en greffe un second dont nous pouvons faire remonter l'ancienneté au moins à Tyrtée, au milieu du VII^e s. : « Car c'est le Cronide lui-même, l'époux d'Héra à la belle couronne, Zeus, qui a fait don de cette cité aux Héraclides ; abandonnant Erinéos [en Doride] battue des vents, nous sommes venus en leur compagnie dans la grande île de Pélops » (fr. 2). Et Thucydide ajoute (I 12, 3) : « Les Doriens... quatre-vingts ans après [la guerre de Troie], joints aux Héraclides, occupèrent le Péloponnèse ». Ces textes nous donnent donc deux versions complémentaires de la «

re-fondation » de Sparte: de nouvelles populations « doriennes » seraient venues accompagnées des descendants d'Héraclès.

On parlait autrefois d'une « invasion dorienne » que l'on confondait volontiers avec le « retour des Héraclides », Héraclès devenant un héros « dorien ». Puis on a nié la spécificité dorienne, alors même que pour les Grecs des parentés étaient évidentes entre les cités crétoises, spartiate, corinthienne ou argienne. En fait, le dialecte dorien est proche du grec parlé dans l'ouest de la péninsule balkanique et nous retrouvons un mélange de dorien et de non-dorien dans le dialecte archaïque de Laconie, ce qui conforte l'idée d'une présence de populations d'origines différentes. Aussi une position plus conforme à l'ensemble de nos sources s'affirme-t-elle maintenant: au cours des troubles qui marquent le dernier siècle du II^e millénaire, des populations du Nord-Ouest, les Doriens, se sont déplacées; parmi elles ou à côté d'elles, se sont imposés des chefs, fondateurs de cité (« oikistes »), qui se disaient descendants d'Héraclès, légitimant ainsi et leur propre pouvoir et leur droit à la terre de Laconie, attribuée par les dieux. Ces Héraclides seront revendiqués comme des chefs de lignées, notamment des deux lignées royales⁷ et l'ensemble des mythes associés permet aussi de justifier la domination sur la région, l'exclusion de ceux, pré-doriens ou doriens, qui se trouvent refoulés vers l'extérieur ou à la périphérie (Périèques), et la réduction en dépendance de certaines populations (Hilotes).

Si l'ensemble de ces thèmes date sans doute du VIII^e s., lorsque Sparte émerge comme une grande cité et qu'elle affirme ses prétentions sur la Messénie voisine, l'archéologie, elle, révèle des traces d'occupation remontant au XI^e siècle à Épidauros Liméra,

Vroundama (près de Yéraki) et Amyclées, mais une rupture culturelle vers 1050 avec la fin de l'Helladique Récent III C, caractérisé par sa céramique dite « barbare » : sombre, fabriquée à la main, polie avec parfois un décor plastique. Mais c'est seulement vers 950, soit un siècle après, qu'un changement significatif pourrait être lié à de nouveaux venus : à Amyclées, le site le plus important de l'époque géométrique, apparaît, sans discontinuité stratigraphique, de la céramique proto-géométrique d'un style franchement nouveau dit « laconien des Ages Obscurs ». Elle se retrouve un peu partout dans les régions constituant Lacédémone, sauf dans la presqu'île du Malée ; elle est assez fruste, proche de celle que l'on trouve dans les régions Ouest/Nord-Ouest de la Grèce (Messénie, Ithaque), selon W.D.E. Coulson⁸, et elle se poursuivra encore au siècle suivant (peut-être jusque vers 750). Amyclées fut probablement un centre important de production, car on retrouve mêmes formes et motifs dans la région qui deviendra Sparte.

De toutes ces données, nous pouvons déduire qu'aucune invasion massive n'eut lieu mais que de nouveaux habitants sont arrivés au cours du X^e s. Venus du Nord-Ouest (Illyrie, Étolie), ils auraient franchi le golfe de Corinthe à Antirrhion-Rhion avant de gagner les plaines du Sud. Leur avancée vers le sud aurait été bloquée dans un premier temps à Amyclées, vers 950 ; puis ils se seraient fixés à Sparte et non sur le site mycénien du Ménélaion. La tradition, rapportée sans doute par Éphore, veut que « au retour des Héraclides, quand Philonomos eut livré le pays aux Doriens, les Achéens quittèrent la Laconie pour aller en territoire ionien, que l'on appelle maintenant encore Achaïe » (Strabon VIII 5, 5), en récompense de quoi Philonomos aurait reçu Amyclées (Conon,

FGrH 26 F 1, 36).

Les Carneia, fête symbolique de l'arrivée des Spartiates Des fêtes permettent de suivre le développement de la cité et son synœcisme: les Carneia et les Hyakinthia en l'honneur d'Apollon, les fêtes d'Orthia assimilée à Artémis, et les Promakheia pour Athèna Polias.

La volonté des Spartiates de faire de leur cité une fondation des conquérants doriens explique l'importance attribuée à la fête des Carneia, célébrée en Août-Septembre (mois *Carneios*), et les rites qui sont observés. Thucydide écrit que les Lacédémoniens, en 419, firent annoncer à leurs alliés que la campagne militaire aurait lieu le mois suivant et non « le mois de Carneios, mois sacré pour les Doriens » (V 54, 2). Pour cette même raison, ils retardèrent certaines interventions lors des guerres médiques: ils arrivèrent après la bataille de Marathon et n'envoyèrent qu'un petit contingent pour arrêter l'avance perse en 480 (Hdte VI 106 et VII 206). Nous savons que cette fête était célébrée aussi à Théra, à Cyrène, à Tarente et Héraclée sans doute, et même à Cnide, c'est-à-dire dans des cités qui revendiquaient une origine lacédémonienne, directe ou indirecte. Pindare (*Pyth.* V) présente une double fondation pour Cyrène, par les Troyens d'abord, après la ruine de leur ville, puis par les Théréens, eux-mêmes « colons » de Sparte⁹.

Démétrios de Skepsis « dit que la fête des Carneia, chez les Lacédémoniens, est célébrée en souvenir de la formation militaire (*stratiôtikè agôgè*). En effet, il y a neuf emplacements qu'ils appellent des parasols (*skiades*) et qui ont quelque ressemblance

avec des tentes; neuf citoyens dînent dans chacune, et tout est proclamé par le héraut comme conforme aux prescriptions. Chaque parasol abrite trois phratries et la fête des *Carneia* dure neuf jours ». Ainsi avons-nous une représentation de l'ensemble des citoyens, hors de la vie normale et dans l'esprit de la vie militaire. Diverses anecdotes et inscriptions, toutes d'époque tardive, se rattachent à cette fête, s'entremêlant pour expliquer les rites et les épiclèses d'Apollon. Selon Théopompe et Pausanias, Carnos (« le bélier »), devin d'Apollon, venant se joindre aux Héraclides lors de leur arrivée dans le Péloponnèse, fut tué par le cocher Hippotas qui l'avait pris pour un espion; Apollon, appelé « Carneios », punit les arrivants en envoyant la peste, et les Héraclides durent fonder la fête des *Carneia* avec sacrifices pour calmer Apollon et remporter des succès. Une autre version connue de Pausanias raconte que, dès avant le « retour des Héraclides », un devin Crios (« le bélier ») abritait dans sa maison le culte de « Carneios Oikétas » (domestique) et qu'il avait informé les conquérants que, pour réussir, il leur fallait lui sacrifier un bélier. Nous pouvons rapprocher cela d'inscriptions tardives (*IG* V 1, 497, 589, 608) mentionnant un prêtre et une prêtresse de « Carneios Oikétas et Carneios Dromaïos ».

Cette dernière épithète « dromaïos », le coureur, correspond à la fois à un rite des *Carneia* et à la pratique spartiate de la course¹⁰. Cinq jeunes gens non encore mariés, appelés *Carnéatai*, sont tirés au sort pour financer la fête, les sacrifices et les chœurs. De fait, des concours de chants et de danses avaient lieu¹¹, au moins depuis 676, date à laquelle, selon Hellanicos, Terpandre aurait été le

premier des « vainqueurs aux Carneia », les *Carnéonikai*. En outre, des jeunes appelés *Staphylodromoi* (« coureurs au raisin ») courent en l'honneur d'Apollon *dromaios* après un coureur unique drapé dans un filet de laine (évocation de la toison du bélier ?) ; ce dernier prie pour le bien de la cité et, s'il est pris par ses poursuivants, ce sera bon pour la cité; en cas d'échec, ce sera mauvais. Ce rite a été interprété de diverses manières : rite propitiatoire pour les récoltes, rite d'expiation, rite de réconciliation avec le dieu dont le devin serait incarné par l'homme poursuivi. Toutefois, nous avons bien une sorte de chasse dont la victime, consentante, se transformerait en guide, ce qui nous renvoie à un autre mythe, celui de Zeus Agètor, qui conduit l'armée, celui-là même auquel sacrifie le roi avant de partir en campagne (Xén. LP XIII 2 ; cf. p. 64-5) ; de plus, lorsque les jeunes s'entraînaient à la course, à Sparte, ils avaient en vue, au bout du terrain du *dromos*, un temple d'Apollon Carneios. Enfin, Hésychius, dont la source pourrait être Sosibios, évoque des « maquettes de radeaux » qui seraient fabriquées à cette occasion.

Ainsi se trouve bouclée la série des associations : Apollon est *Carneios*, le « cornu » auquel on offre un bélier¹² mais aussi l'Agètor qui guide le troupeau, l'*Oikètas* qui a là sa demeure, et le *Dromaios* qui arrive en courant, aux côtés des « envahisseurs ». Ce serait le symbole de la réconciliation du passé et du présent, de la justification par le dieu oraculaire de l'implantation des nouveaux arrivants sur ces terres. P. Cartledge est donc justifié à voir dans ces nouveaux venus des pasteurs semi-nomades (*bouai*), qui se stabilisèrent sur des terres fertiles où il y avait de l'eau et où l'on était éloigné des populations hostiles des montagnes.

Nous avons là une fête fondatrice à plus d'un titre: toute la société et l'armée se présentent comme héritières de ceux qui sont venus, et les structures civiques leur sont rapportées. La conquête est évoquée sous trois aspects essentiels : l'arrivée de gens venant de l'extérieur par la mer, l'accueil par un devin qui leur confirme le partage divin, les coureurs, dromeis, qui l'emportent sur leurs prédécesseurs consentants. Il en résulte un double culte symbolisant à la fois l'union des populations et l'union du passé avec le présent. De plus, la fête insère les jeunes dans un rite qui est destiné à assurer la prospérité de la cité et la discipline militaire.

Intégration d'Amyclées À l'époque classique, les habitants d'Amyclées font partie de la ville de Sparte, laquelle se compose de cinq villages, dont quatre — Limnai, Kynosoura, Mésoa, Pitané - ont pu se souder par coalescence et couvrent un espace de 2,5 sur 1,7km au maximum, tandis que le cinquième, Amyclées, est distant de quelque six kilomètres de l'Acropole de Sparte. Le premier groupe de quatre rend hommage à Orthia, une divinité qui sera assimilée bien plus tard à Artémis, mais à ses fêtes, les Amycléens ne sont pas conviés, d'après Pausanias (III 16, 9), car ce serait la fête des quatre villages qui s'unirent en un premier synœcisme. Or, comme le note P. Cartledge, il serait bien surprenant que les Doriens se fussent arrêtés dans leur occupation de la fertile vallée du fleuve qui les conduisait à la mer, surtout que la région d'Amyclées produit, selon Polybe (V 19, 2-3) « les plus beaux arbres et les plus belles récoltes ». De plus, il n'y a pas de distinction culturelle entre les deux sites après la fin du X^e s. Il faut donc admettre que, dès cette époque, une population identique y

était installée, mais qu'Amyclées avait conservé quelque temps son indépendance par rapport à la ville de Sparte. Une tradition relative aux Thébains venus aider à la conquête sous la conduite de Timomachos suggère que celle-ci fut tentée assez tôt et ne fut pas aisée, les Spartiates n'étant pas encore les guerriers qu'ils deviendront. Pindare invoque Thèbes en ces termes : « la fondation (*apoikia*) dorienne des Lacédémoniens que tu établis bien droite sur ses pieds et... ceux qui prirent Amyclées furent les Aigidai, tes fils, guidés par les oracles pythiens » (*Isthm.* VII 17-22). Aristote commente ce passage: « ils avaient pour *hégémôn* Timomachos qui, le premier, disposa pour les Lacédémoniens les règles concernant la guerre et fut jugé digne de grands honneurs, chez eux ; lors des Hyakinthia, sa cuirasse de bronze est exposée » (fr.532 Rose).

Cette tradition, sans doute ravivée lors de l'invasion thébaine de 370/69, remonte donc au moins au début du V^e. Concerne-t-elle la première arrivée sur les lieux ou une nouvelle campagne, menée sous le roi Téléclos, fils d'Arkhè-laos, au milieu du VIII^e s., pour obtenir une intégration, peut-être forcée, dans une même unité civique? Tant que le site antique de l'habitat d'Amyclées ne sera pas identifié et fouillé, il sera difficile de préciser les conditions de l'intégration.

a. La chronologie de l'occupation d'Amyclées. En suivant la chronologie, peut-être provisoire, que P. Calligas propose pour les trouvailles archéologiques d'Amyclées¹³, nous aboutissons à un schéma dans lequel peuvent s'intégrer l'opération menée par

Téléclos et le développement des cultes de Hyakinthos et d'Apollon, mais aussi l'affaire des Minyens.

Le sommet de la colline d'Amyclées montre des traces d'habitation et de sépultures remontant au moins à l'Helladique moyen, mais il n'y a pas de traces de culte. La phase suivante (HR III B-C), qui correspond au Mycénien, n'a pas laissé de traces d'habitat et les objets qu'on y a trouvés sont dans le plus grand désordre, ce qui laisse supposer qu'ils furent apportés là à l'occasion d'un remblai. De toute façon, vers 1050, même ces objets extérieurs disparaissent. Puis c'est le grand silence des sources jusque vers 950 : que s'est-il passé, aussi bien avant 1050 qu'après ? Deux phénomènes démographiques ont pu se succéder. Les populations mycénienues se sont réfugiées en d'autres lieux, les hauteurs voisines du Taygète par exemple. Dans la vallée, des gens se sont installés, des Doriens, nous l'avons vu. Mais ils ne se seraient pas regroupés : chacun dans son oïkos, avec ses terres alentour, sa famille et son personnel, constituant éventuellement un hameau, avec des cultes domestiques, des tombes au pied de la colline. On trouve effectivement quelques céramiques proto-géométriques (950-800) sur la colline d'Amyclées et de rares objets métalliques qui pourraient provenir des tombes.

Le grand changement interviendrait vers 900 : les habitats, comme ailleurs en Grèce, se regroupent (ce pourrait être le moment du synœcisme à Sparte) ; sur une colline du secteur, une Amyclées naît. Sur la colline où l'on a trouvé des restes de l'âge du Bronze, une tombe a pu être utilisée, vers 800, pour un culte du héros Hyakinthos, culte « dorien » pense-t-on maintenant, et pour lequel les premières offrandes auraient été des vases miniatures datant de

la transition du Proto-géométrique au Géométrique. Les offrandes témoignent d'un nouveau changement vers 750/40, comme aussi au Ménélaion ou au sanctuaire d'Orthia. On peut penser qu'il s'agit de l'intégration d'Amyclées dans la cité spartiate, attribuée à Téléclos.

b. La fête des Hyakinthia. Hyakinthos apparaît d'abord comme un héros chthonien, associé au renouvellement annuel de la végétation, semble-t-il. Vers 750/40, les offrandes de valeur deviennent plus importantes : de la céramique du géométrique récent (plus ouverte aux influences extérieures, elle apparaît vers 750), des chaudrons de bronze, des figurines animales, etc. Le sanctuaire, qui est alors partagé avec Apollon, deviendra plus tard « le plus célèbre sans doute de tous les sanctuaires de Laconie » (Pol., V 19, 3). Le mythe veut que le jeune Hyakinthos, fils d'Amyclas et petit-fils de Lakédaimôn et de Spartè, soit devenu le jeune compagnon d'Apollon et que celui-ci l'ait tué involontairement lors d'un exercice de lancer de disque; il est alors héroïsé au seuil de l'âge adulte. Ainsi explique-t-on la substitution d'Apollon à Hyakinthos comme dieu principal du sanctuaire, la structure de la fête (un jour pour Hyakinthos puis deux pour Apollon) ainsi que son rapport avec l'accès des jeunes à l'âge adulte dont nous savons qu'il passe par la mort symbolique de leur jeunesse. La fête concerne toute la cité mais elle garde néanmoins des traits spécifiquement amycléens comme s'il avait fallu faire des concessions au particularisme local.

Cependant, une autre tradition fait de Hyakinthos un homme mûr: « Sur l'autel, il (Bathyclès de Magnésie) a représenté Déméter, Coré et Ploutôn, ainsi que les Moires et les Heures, et avec elles

Aphrodite, Athèna et Artémis. Elles transportent vers le ciel Hyakinthos et Polyboia, dont on dit qu'elle était la sœur de Hyakinthos, morte encore jeune fille (*parthénos*). Cette statue de Hyakinthos le représente avec une barbe... » (Paus. III 19, 4). Or on racontait à Athènes que le héros était père de plusieurs filles, une sorte de parallèle d'Érechthée. Il se pourrait alors qu'au VI^e s., date de construction de l'autel, on ait encore considéré le héros comme un Ancien dont la mort appelle les jeunes gens à prendre leur place dans la vie adulte, et que le mythe du jeune homme aimé d'Apollon soit apparu bien plus tard, en liaison avec le développement de la pédérastie dans la formation des jeunes Spartiates.

La fête, pour laquelle nos informations viennent surtout d'auteurs tardifs, semble bien remonter pour l'essentiel à l'époque archaïque¹⁴. Elle est célébrée en juillet-août. Le premier jour est une journée de deuil car ce lieu abrite le tombeau du héros et de sa sœur Polyboia également morte avant mariage. Selon Pausanias (III 19, 3-4), on leur offre un sacrifice à combustion complète (*énagismos*), tandis que Polycratès, dans un passage où il s'intéresse aux repas lacédémoniens (*FGrH* 588 F 1 = Ath. IV 139d-f), ce qui explique la nature des indications fournies, décrit une « anti-fête » : « Polycratès, dans ses *Lacônica*, raconte que les Laoniens accomplissent le sacrifice des *Hyakinthia* durant trois jours et, en deuil de la mort de Hyakinthos, ils ne se couronnent plus pour les repas, n'y apportent pas de pain ni n'offrent de gâteaux avec leurs accompagnements. Ils ne chantent pas le péan pour le dieu et n'introduisent rien de ce qui se fait pour les autres sacrifices. Au contraire, ils se retirent après s'être nourris avec une extrême modération. » Ce n'est pas tant le deuil, généralement associé à des offrandes de céréales, qu'une sorte d'austère retraite

sans communion dans le partage, sans fruits de la terre.

« Mais, au milieu des trois jours, ils donnent un spectacle coloré et une panégyrie célèbre et importante. Les enfants, vêtus de tuniques resserrées, jouent de la cithare et chantent accompagnés de la flûte, tout en parcourant toutes les cordes avec le plectre, au rythme de l'anapestes; sur un mode aigu, ils chantent le dieu. D'autres traversent le théâtre, montés sur des chevaux décorés. Des chœurs complets de jeunes gens font leur entrée pour chanter des chants nationaux, tandis que des danseurs se mêlent à eux et tracent des figures de style ancien au son de la flûte et des chants. Les filles sont conduites en procession, les unes sur des chars couverts (*kanathra*), somptueusement ornés, les autres sur des chars de combat attelés pour la guerre, tandis que la cité tout entière se consacre à l'animation et au plaisir de la fête. Les victimes sont sacrifiées en masse ce jour-là et les citoyens offrent à dîner à toutes leurs connaissances¹⁵ comme à leurs propres esclaves. Personne ne manque la cérémonie et la ville se vide pour aller au spectacle. »

Le deuxième jour et le troisième sont donc ceux du renversement avec l'explosion de vie, la variété des actions, la multiplication des assistants et les exhibitions de la jeunesse de la cité, y compris des filles ; Xénophon décrit la fille d'Agésilas lui-même, montée sur un char public (*Agés.* VIII 7). Une procession vient de la ville en empruntant la « voie hyakinthienne » (*Ath.* IV 173f), peut-être pour apporter le nouveau *khitôn* d'Apollon, tissé par les femmes dans le sanctuaire des Leukippides (*Paus.* III 16, 2). Une célébration nocturne est évoquée par Euripide dans son *Hélène* (v. 1465-1475) : « Tu vas peut-être trouver les filles de Leucippos sur les rives du fleuve ou bien devant le temple de Pallas, lorsque tu participeras,

après ta longue absence, aux chœurs ou à la fête (*kômoi*) de Hyakinthos, pour des réjouissances nocturnes (*pannykhis*). » Plutarque (*Mor.* 775d) parle d'une fête des femmes qui dure toute la nuit à Amyclées. Des documents du III^e s. et de l'époque romaine confirment l'importance de la participation féminine: trois inscriptions dont une liste de noms féminins et deux mentions d'une femme dirigeant un concours ; un relief représentant une scène de sacrifice avec un dieu (Apollon ?) et au registre inférieur cinq danseuses¹⁶. Enfin, les textes insistent tous sur la grande offrande de bœufs et l'invitation largement ouverte à venir partager le repas: toute la cité, y compris les esclaves, mais aussi des étrangers.

Quels enseignements tirer de cette fête? Fête des Amycléens à l'origine, elle en conservera la marque pendant des siècles. L'épisode le plus intéressant se situe en 390 et nous est rapporté par Xénophon (*Hell.* IV 5, 11): « les Amycléens, de tout temps, s'en vont à la fête des Hyakinthia pour chanter le péan, qu'ils soient en campagne ou absents pour quelque autre motif » ; aussi, en pleine guerre de Corinthe (*infra*, chap. 12), les Amycléens de l'armée eurent-ils l'autorisation de partir les célébrer. Mais cela n'empêche pas que tous les Lacédémoniens soient concernés, comme le signale Hérodote (IX 7-9), ou encore Xénophon qui nous dit qu'après avoir battu Argiens et Corinthiens, « Agésilas revint dans sa patrie pour la fête des Hyakinthia et, à la place qui lui fut assignée par le chef de chœur, il exécuta le péan avec les autres, en l'honneur du dieu » (*Agés.* II 17). Après quoi, il est reparti en campagne. Ainsi a-t-on continué à respecter la primauté amycléenne tout en récupérant la fête pour la cité tout entière; la route qui mène de Sparte au sanctuaire de Hyakinthos, la procession qui mène de la ville au lieu de la fête, la convocation de

toute la jeunesse en témoignent. En même temps, la mort du jeune homme et l'absence de nourriture du premier jour s'opposant à l'afflux d'offrandes et de consommations céréalières du deuxième jour, évoquent une fête du renouveau. On a pleuré le jeune homme (et sa sœur ?) mort(s) avant d'être parvenus à l'âge adulte, et, sous le contrôle d'Apollon, on fête ceux qui franchissent ce même seuil : le dieu, qui avait mis fin par la mort à la jeunesse du compagnon qu'il aimait, est aussi celui qui aide la jeunesse du pays à devenir adulte. Dans un même mouvement, la jeunesse et le retour des céréales sont célébrés. Ajoutons que l'exposition de la cuirasse de Timomachos (fr. Aristote, *supra*, p. 16) propose, outre un rappel de l'intégration d'Amyclées, l'image de ce que doit être un soldat au service de la cité. Pour finir, cette fête devient l'occasion de manifester l'unité de la cité: le repas, symbole de la cohésion sociale, associe les « esclaves » (hilotes ?) qui ne sont pas, comme dans certaines fêtes d'inversion, transformés en maîtres; ils participent avec les hommes libres à la célébration des deux divinités. La présence même des étrangers témoigne d'une Sparte ouverte vers l'extérieur, accueillante.

Bien sûr, nous ignorons à quel moment tous ces éléments se sont emboîtés pour construire la fête telle que nous la connaissons. Tout laisse penser qu'une fête plus modeste consacrée à une divinité locale fut développée à la faveur de son rattachement à Apollon, partiellement lors de l'intégration d'Amyclées, partiellement lors du développement du VI^e s. qu'atteste la construction du monument (tombe et soubassement). Dû à l'architecte-sculpteur Bathyclès de Magnésie, ce dernier devait supporter une statue colossale d'Apollon casqué, armé de la lance et de l'arc. Pausanias en donne une description assez détaillée pour nous faire deviner le

fourmillement des représentations, mythes grecs ou mythes traditionnels de Sparte¹⁷. Le sanctuaire d'Amyclées a bien pris une valeur nationale: les Hyakinthia sont devenues la principale fête Spartiate ; leur importance est révélée, entre autres, par le fait que c'est à leur occasion que les Lacédémoniens renouvelaient chaque année le serment qui accompagnait la paix de 421 entre Sparte et Athènes, et c'est dans ce sanctuaire que fut déposée la stèle portant la gravure de l'accord (Thc V 23, 4-5).

On peut penser que l'entrée d'Amyclées dans la nouvelle « ville » de Sparte se reflète dans l'existence, dès le VIII^e s. semble-t-il, d'un culte à Athèna Poliachos dite aussi Khalkioikos (Paus. III 16, 9; 17, 12) ; bien que divinité poliade et associée au culte d'Hélène, elle ne récupère que la fête des Promakheia car elle n'eut jamais la même importance qu'Orthia ou Apollon; mais son culte intègre Amyclées et c'est dans son sanctuaire, situé au centre symbolique de la ville, que l'on dédie les dépouilles des ennemis. Désormais, le cœur de la communauté spartiate est délimité, avec cette curieuse association de quatre bourgs agglutinés et d'un cinquième plus éloigné. Cet ensemble devenait le lieu d'habitation et de vie des citoyens tandis que la plupart des autres habitants se trouvaient à l'extérieur. Aussi, comme le constate Thucydide, l'urbanisme n'eut-il guère l'occasion de se développer dans une ville qui n'intégrait pas toutes les activités nécessaires à la vie.

Des sanctuaires marquent les limites de la ville, ceux d'Artémis Orthia et d'Artémis Issoria, le Ménélaion (Ménélas, Hélène) à l'est et l'Éleusinion (Déméter et Coré) vers le sud-ouest, sans compter d'autres sanctuaires possibles dont nous ignorons l'emplacement. Le territoire proprement spartiate se trouve limité par celui des

Périèques : au nord par Pellana et Sellasia, avec, à 4 km en direction de celle-ci, le sanctuaire de Zeus Messapios à Tsakona ; au sud par Crokéai et à l'ouest par le Taygète; l'Amyclaion marqua peut-être un temps une limite, avant que la vallée plus au sud ne fût intégrée. À l'est, la limite reste incertaine. Les historiens sont en désaccord sur l'extension du territoire spartiate *stricto sensu*: 270 km², soit 27 000 ha pour Gr. Shipley, presque le double pour St. Hodgkinson, qui inclut dedans la possibilité de quelques terres détenues par des Spartiates en territoire périèque¹⁸.

L'affaire des Minyens et les rapports entre immigrants Une curieuse histoire contée par Hérodote pose la question des immigrants venus par la mer (IV 145-148) : « Des descendants des Argonautes, [...] chassés de Lemnos par les Pélasges, s'embarquèrent pour Lacédémone; assis sur le Mont Taygète, ils y allumèrent un feu. » Interrogés sur leur identité, ils se déclarent fils de Minyens qui étaient passés à Lemnos avec le navire Argo. Ces gens se rattachent donc aux Achéens, prédécesseurs des Doriens dans la région; ils ajoutaient à leur pedigree un lien avec les Argonautes, parmi lesquels les Dioscures, protecteurs privilégiés de Sparte. De fait, lorsqu'on leur demande la raison de leur venue, ils se déclarent « de retour au pays de leurs pères » et ils demandent « à habiter avec eux en participant, pour la part qui leur revenait, aux magistratures (*moiran timeôn metekhontes*) et en recevant un lot de terre », ce à quoi les Lacédémoniens acquiescent: « Ayant donc accueilli les Minyens, ils leur attribuèrent une part de leur terre et les répartirent dans les tribus. Aussitôt ceux-ci contractèrent des mariages, donnant à leur tour aux autres les femmes qu'ils avaient amenées de

Lemnos. » La situation se gâte car « voici que les Minyens devinrent arrogants, revendiquant la participation à la royauté et accomplissant d'autres actions impies. Les Lacédémoniens décidèrent donc de les mettre à mort et s'en saisirent pour les jeter en prison. » Ils sont sauvés par leurs femmes « qui étaient Spartiates et filles des meilleurs citoyens » et qui vont les voir en prison pour échanger leurs vêtements; aussi, « revêtus de vêtements féminins, passant pour des femmes, les Minyens sortirent et, s'étant enfuis de cette manière, allèrent de nouveau s'asseoir au Taygète ». À la demande d'un certain Théras qui, comme son nom l'indique, devait aller coloniser Théra, les Lacédémoniens acceptent qu'ils partent comme colons: « Théras prit la mer avec trois triécontères pour aller chez les descendants de Memliaros, mais il n'emmena pas tous les Minyens, seulement quelques-uns d'entre eux. Le plus grand nombre, en effet, se dirigea vers les Parôréates et les Coucônes ; les ayant chassés de leur terre, ils la partagèrent en six parts, puis ils y fondèrent ces cités : Lépréon, Makiston, Phrixai, Pyrgos, Épion, Noudion [Triphylie] ; la plupart de ces villes ont été ravagées par les Éléens, de mon vivant. »

Que retenir de ce récit volontiers traité d'invraisemblable ? I. Malkin, entre autres, voit dans les Minyens des descendants d'anciens habitants de la vallée chassés par les troubles post-mycéniens ou par l'arrivée de nouvelles populations¹⁹. Il peut tout aussi bien s'agir d'un groupe d'étrangers débarqués au Ténare²⁰ et revendiquant des droits au nom de leurs liens avec les Tyndarides. Les détails institutionnels que donne Hérodote expriment la capacité d'intégration dont les Spartiates font preuve, qui les accueillent comme des membres à part entière de la nouvelle

communauté, ce dont témoignent notamment l'échange des femmes et l'accès à la terre. Tout se gâte avec leur prétention à la royauté, prétention qui n'est pas *hosios*, c'est-à-dire qu'elle est à la fois illicite et impie, car les familles royales ont une relation directe avec Héraclès. Le conflit étant sans issue, on s'oriente vers une expatriation: des départs vers Théra (cf. Pindare, *Pyth.* IV 257), où les premiers habitats post-mycéniens datent des environs de 800, vers d'autres lieux insulaires peut-être²¹ ; mais l'essentiel de ces populations inassimilables est parti coloniser la Triphylie, aux frontières de la Messénie et de l'Élide (cf. Strabon VIII 3, 3). Des relations privilégiées se maintiendront entre ces cités et Lacédémone. L'épisode a probablement une part de fondements historiques, tout en s'inscrivant dans une tradition bien connue sur les fondations coloniales résultant d'un accord entre les autorités d'une cité et leurs opposants qui préfèrent partir.

La Laconie et les Périèques À partir du milieu du VIII^e s., Sparte semble consolidée et capable de s'ouvrir vers le reste de la Grèce et l'ensemble de la Méditerranée; en témoignent les décors de la céramique du géométrique récent, influencée par les décors argiens mais bien laconienne dans les formes. En deux siècles, la vallée et ses accès sont maîtrisés; ce délai est conforme aux constatations de F. Braudel, selon lequel il faut deux siècles à de nouveaux arrivants pour contrôler un pays, ses ressources et ses habitants, bref, pour le faire leur.

Éphore propose une version de l'occupation et du peuplement de la Laconie qui suggère un premier temps sans réelle distinction

entre les habitants du pays puis une hiérarchisation en fonction de l'éloignement par rapport au centre: « D'après Éphore, les Héraclides qui s'étaient emparés de la Laconie, Eurysthènes et Proclès, divisèrent le pays en six districts et y installèrent des cités. Un de ces districts, Amyclées, fut mis à part pour être donné à celui qui leur avait livré la Laconie par trahison, en persuadant le chef achéen qui y régnait d'accepter un accord et de se retirer en Ionie avec son peuple. Ils choisirent pour eux-mêmes Sparte comme résidence royale; dans les autres districts, ils envoyèrent des rois qu'ils autorisèrent à accueillir sur leur territoire tous les étrangers qu'ils voudraient, à cause du manque d'hommes. [...] Bien que tous les Périèques fussent soumis [aux Spartiates], ils jouissaient toutefois de l'égalité des droits (*isotimia*), participant à la citoyenneté et aux magistratures. Mais Agis, fils d'Eurysthènes, les priva de l'égalité des droits et leur imposa de payer un tribut à Sparte. Tous se soumirent mais les Héleioi, qui tenaient la ville d'Hélos (on les appela *Heilôtai*), firent sécession et furent réduits par la guerre; ils furent condamnés à être esclaves... » (FGrH 70 F 117 = Str. VIII 5, 4).

Ainsi, en dehors des quatre villages regroupés, Amyclées seule aura une population reconnue comme « spartiate ». Les nouveaux habitants étaient-ils trop peu nombreux pour se mélanger aux autres, ou bien n'imaginaient-ils pas une communauté répartie ainsi sur un vaste territoire? Traditionnellement dites « périèques », c'est-à-dire composées de ceux qui « vivaient autour », des communautés à la fois dépendantes et autonomes se sont partagé le reste du pays. L'habitude a été prise de désigner ce pays, qui correspond au quart sud-ouest du Péloponnèse, par le terme de Laconie. Son extension a varié selon les époques, avec une étendue

maximale après le milieu du VI^e S., jusqu'à la réduction territoriale qu'imposera Philippe II de Macédoine. En moyenne, le territoire conquis couvrait environ 5 500 km² (y compris l'île de Cythère), dont seulement 1 000 (100 000 ha) auraient été cultivables. Mais les estimations varient beaucoup car on connaît insuffisamment le niveau de mise en valeur du sol par les Anciens.

Géographie laconienne Comment le pays se présentait-il aux nouveaux arrivants qui avaient franchi le passage entre les bassins de l'Alphée et de l'Eurotas, à quelque 500 m d'altitude? Ils voyaient d'abord des montagnes, aux sommets enneigés une partie de l'année: le Taygète à l'ouest, qui a l'aspect d'une barrière culminant à 2 404 m ; le Parnon à l'est, ne dépassant pas 1935 mètres, prolongé vers le sud par les hauteurs des Kourkoula (914 m) et troué de plusieurs bassins fertiles. Une fois franchies les régions vallonnées du nord, ils avançaient dans une plaine de plus en plus large et bien arrosée, la vallée de l'Eurotas ; plus loin, ils apercevaient la barrière due à cette pointe poussée vers l'est par le Taygète et que l'on appelle le Lycovouno ; au-delà, vers le sud-est, ils découvrirent une large plaine côtière au fond du golfe de Laconie. L'ensemble est magnifique et l'encadrement montagneux justifie l'épithète homérique de « creuse Lacédémone ».

S'ils voulaient assurer leur sécurité, il leur fallait s'assurer le contrôle de ces régions inégalement riches et sans doute aussi inégalement peuplées. Un certain nombre d'observations aident à comprendre comment les Spartiates y sont parvenus²² : la géographie des paysages et des possibilités économiques, la carte

des routes, des forteresses et des autres vestiges archéologiques sont nos seuls guides pour tenter de comprendre les relations que les communautés périèques pouvaient entretenir avec les Spartiates et envisager une chronologie partielle de leur occupation.

Faisons le tour du pays, par sa périphérie, d'abord, puis vers l'intérieur. La Thyréatide, au nord-est ne fut acquise que vers 550, aux dépens d'Argos (Hdte 182). Cette terre cultivable et riche intéressa les Spartiates surtout pour y disposer, grâce à l'édification de forteresses, d'un point de vue sur l'Argolide et d'une première ligne de défense. De là vers l'ouest, avec entre autres la Skiritide, des sites comme Iasos, Oion et Caryai occupent un plateau aux environs de 900 m d'altitude que traversent les routes venant de Sparte: pas bien riches, ces régions servirent de tampons entre la Laconie et les cités d'Arcadie.

Au sud de la Thyréatide, en suivant la côte, nous arrivons en Kynourie, région encore menacée par les Argiens, avec quelques ports dont celui de Prasiai (Léonidion), relié à Sparte par deux routes qui traversent les hauteurs du Parnon ; l'une va vers Sparte par Glympeis, l'autre vers Géronthrai et la plaine d'Hélos. Plus au sud, encore un port, le meilleur dont on puisse rêver avec sa forme de calanque coudée et profonde où les bateaux trouvent un abri sûr, celui de Zarax (Limèn Iéraka) avec sa forteresse qui semble ne dater que du III^e s. ; mais le terroir est inexistant.

Au-delà, nous entrons dans la péninsule du cap Malée, dont le franchissement par mer était réputé fort périlleux. Encore un bon port, mais moins bien protégé par la nature, celui d'Épidauros

Liméra, d'où partaient des routes permettant de rejoindre le golfe de Laconie. Il semble que ce fut un centre important, avec un imposant site fortifié. Contournant le cap Malée et remontant la côte, nous atteignons le site de Boiai. Dans cette région, des sites plus petits bénéficiaient d'une plaine fertile, d'un mouillage sûr, de carrières de *poros*, de gisements de fer, notamment au cap Koulendi où se trouve le meilleur fer de Laconie.

D'Épidauros Liméra, vers l'ouest, on rejoignait la belle plaine de piémont de Leukai, sur le golfe de Laconie, en passant par le sanctuaire intérieur d'Apollon Hypertéléatas. Il semble qu'il y ait eu un centre important au fond de la plaine à Leukai, dont la population descendra au port d'Asopos à l'époque romaine. Plus au nord, un ensemble de sites qui vivent d'une



Fig. 3

— **Traces d'une route « à guide-roues » sur la côte Est, à proximité d'Épidauros Liméra** *Route antique mais de date inconnue, elle se poursuit sous les eaux marines dont le niveau a remonté depuis l'Antiquité. On la retrouve à quelques km au S., côtoyant une carrière de poros.*

économie mixte est dominé par Palaia, dans un bassin intérieur d'environ 10 km²⁴, enfermé et peu intéressant stratégiquement. Les zones habitées de cette région produisent céréales, olives, miel, et disposent de ressources minérales.

Sur la côte nord-ouest du golfe de Laconie, nous trouvons le seul établissement humain qui ressemble à une ville dès l'époque classique : Gytheion. C'est le port de Sparte, permettant notamment d'assurer les liens avec la Crète ou la Cyrénaïque, un lieu d'échanges d'où partaient les produits de la plaine d'Hélos, tandis que les carrières attestées dans le Magne²³ exportaient directement leurs productions. La pointe même du Ténare sera considérée comme suffisamment lointaine et coupée de l'intérieur pour qu'on y tînt un marché aux mercenaires, sans risques de les voir s'égailler dans le territoire. C'est là aussi, au sanctuaire de Poséidon, que les hilotes en fuite chercheront refuge²⁴.

Laissant de côté le Taygète sur lequel nous reviendrons à propos de la conquête de la Messénie, nous remontons vers le nord pour situer un certain nombre de sites importants autour de Sparte. Au nord, à 17 km de Sparte et bénéficiant de la bonne terre de la vallée, Pellana est un point stratégique, consolidé par des fortins comme celui de Belmina plus au nord; sans doute domine-t-elle les autres sites moins importants du secteur. À l'est, séparés de Sparte

par des collines, les 10 km² du fertile bassin de Chrysapha où l'on a trouvé des traces d'une occupation remontant à l'époque archaïque ; céréales, pâturages, ruches, charbon de bois et carrières assuraient une autarcie enviable. Plus vers le sud-est, à 27 km de Sparte, l'acropole de Géronthrai (Géraki) domine la vallée de l'Eurotas qui en est distant de 8 km ; le site fut fortifié dès l'époque mycénienne et il se situait sur un excellent point stratégique au débouché des routes du Parnon : « le lieu était habité avant que les Héraclides ne viennent dans le Péloponnèse, mais les Doriens qui tenaient Sparte en chassèrent (les habitants) et, une fois les Achéens chassés de Géronthrai, ils y envoyèrent des colons pris parmi eux » (Paus. III 22, 6).

Nous sommes loin d'avoir recensé la centaine de communautés périèques (y compris celles de Messénie) qui auraient existé, selon Androton qui vécut vers 410-340 (*FGrH* 324 F 49). Mais nous saisissons dans le paysage l'existence de toute une série d'ensembles séparés les uns des autres par des collines ou des cours d'eau, le plus souvent capables de se nourrir en autarcie, et qui ont pu connaître au cours du temps des phénomènes de synœcisme, regroupant, autour du bourg le plus important, les villages et les hameaux épars sur le territoire. Si éloignés soient-ils, ces bourgs ont été reliés à Sparte par des routes qui permettaient la circulation des hommes et des marchandises. Il se pourrait que les riches régions plus proches de Sparte aient dû subir une emprise plus contraignante de la cité dominante, notamment quelques terres accaparées par des Spartiates.

Traditions sur les origines des Périèques et leur activité

économique Il est évident que les Spartiates n'avaient pas les moyens de contrôler rapidement tout ce territoire. Nous ne pouvons qu'imaginer une progression, vers le sud de la vallée puis vers l'est, dans les bassins intérieurs du Parnon, puis au-delà. Peu à peu, en fonction des besoins, la circulation sur le territoire fut facilitée grâce à un réseau de routes « à guide-roues », aux objectifs économiques, politiques et militaires; à mesure que des menaces pèseront sur le pays, les Spartiates tenteront de verrouiller quelques points clefs par des forteresses, des tours de guet et des fortins.

On a longtemps considéré que les Périèques avaient été des victimes, humiliées par les Spartiates. Ainsi, Isocrate, dans le *Panathénaïque* (177-181) composé entre 342 et 339, dresse un tableau très noir de leur condition: victimes, dès le début, du refus d'intégration car pré-doriens, ils n'auraient eu droit qu'aux plus mauvaises terres, auraient été dispersés en toutes petites communautés ce qui aurait favorisé leur dépendance; par ailleurs, régulièrement mobilisés, ils seraient exposés aux pires dangers lors des combats. Isocrate, dans une période d'hostilité à Sparte, force le trait mais ce pamphlet témoigne sans doute d'un univers mental postérieur à 369 (*infra*, chap. 14).

En fait, les Périèques sont des hommes libres qui, avec les Spartiates, composent « les Lacédémoniens », désignation ethnique bien attestée dans des inscriptions du VI^e s.²⁵ Ils constituent des communautés dont le statut peut résulter de trois processus différents, qui ont été privilégiés successivement par les historiens²⁶ : des communautés, indépendantes à l'origine, ont été soumises par les nouveaux arrivants ou sont volontairement entrées

en soumission; d'autres ont été fondées par les Spartiates, avec un statut particulier; enfin, des communautés pré-doriennes ont reçu des Doriens comme classe dirigeante. Aucune de ces trois possibilités n'est exclusive des deux autres. Ajoutons que des groupes d'alliés en exil furent installés par les Spartiates à Asinè, Mothônè et, encore en 431, en Thyréatide, constituant eux aussi des cités périèques. L'absence d'uniformité dans la formation des communautés périèques permet de comprendre qu'elles ne se soient jamais associées contre la domination spartiate. Paradoxalement, ce qui les unit le plus, c'est la royauté : les rois sont « rois des Lacédémoniens ». À ce titre, ils reçoivent le « tribut royal » et disposent de terres réservées, les *téménè*. Tant qu'il ne s'agit que de terres royales, nulle entorse à l'autonomie car les rois sont les chefs de la Laconie tout entière et tous devront leur rendre les honneurs funèbres qui s'imposent: « Lorsque meurt un roi des Lacédémoniens, de tout le pays de Lacédémone, en dehors des Spartiates, un certain nombre de Périèques doit se rendre aux funérailles; quand ces Périèques, ainsi que les Hilotes et les Spartiates eux-mêmes sont rassemblés par milliers en un même lieu, mêlés aux femmes, ils se frappent le front avec ardeur et s'épuisent en lamentations sans fin... » (Hdte VI, 58). On ne peut concéder de tels privilèges qu'aux descendants directs d'Héraclès, qui garantissent les bonnes relations avec les dieux. D'autres Spartiates auraient-ils aussi détenu des terres sur le territoire des Périèques ? Bien que la possibilité de cette emprise foncière, notamment sur les territoires des cités riches et proches de Sparte, soit de plus en plus admise par les historiens, elle reste très incertaine faute de documentation.

La qualité des terres contredit l'affirmation d'Isocrate et oblige à

réviser une tendance ancienne qui, s'appuyant sur l'interdiction faite aux Spartiates de travailler, voulait que l'économie des cités dépendantes fut essentiellement tournée vers la production artisanale. En fait, nous ignorons de quand date cette obligation faite aux Spartiates de consacrer tout leur temps à la cité et la réalité d'un artisanat laconien n'exclut pas plus qu'ailleurs l'activité agricole. S'il est à peu près certain que les Périèques fabriquaient la vaisselle et les outils dont ils avaient besoin ainsi que leurs bateaux, nous sommes actuellement incapables de dire si la richesse de la production artistique de l'époque archaïque est due à leurs ateliers, à des ateliers spartiates ou aux deux. La même question se pose pour la fabrication des armes. Ensuite, dans la seconde moitié du V^e s. au plus tard, il est avéré que les Spartiates se consacrent à la vie politique et militaire et que les ateliers périèques sont très actifs. Mais nous ignorons quelles sont les activités de tous les hommes libres, citoyens de seconde zone pour cause de naissance, d'incapacité physique ou économique.

La majorité de ces « cités » peut donc vivre en auto-suffisance alimentaire (céréales, olives, élevage sur les collines) et, avec leurs productions artisanales et leurs mines ou carrières, elles se complètent, assurant ainsi à la Laconie son indépendance économique. Si certaines ne sont que des bourgs au cœur d'une terre arable (Chrysapha, Palaia, lasos), quelques-unes peuvent prétendre au titre de ville, dominant une série de sites moins importants, telles Prasiai, Pellana, Géronthrai, Kyparissia, Épidauros Liméra et, peut-être, Boiai. Mais quel est leur degré d'autonomie politique?

Statut des cités Il est admis que vers la fin du VII^e s. les populations sont stabilisées et l'identité spartiate affirmée; le statut des Périèques est alors fixé. Essayer de le situer par rapport à celui des Hilotes ou des alliés ne nous paraît pas permettre de mieux le comprendre car les Périèques ne connaissent ni la servitude des uns, ni la participation des autres aux décisions qui les impliquent ; leurs relations avec Sparte ne sont régies par aucun traité. Le vrai problème est celui de l'absence de sources mais on peut espérer dans les progrès de la connaissance archéologique. Les historiens ont souvent dénié la qualité de « cités », au sens politique du terme, aux communautés périèques car elles ne jouissaient pas de l'autonomie en politique extérieure: Sparte décide de la guerre et de la paix au nom de l'ensemble des Lacédémoniens. Pourtant, les textes anciens parlent bien de « cités périèques », et si certains admettent que Sparte a conclu avec elles des « traités inégaux », c'est qu'elles sont considérées comme telles. Dans Homère (cf. p.9) et encore dans Hérodote (VII 234), Sparte n'est qu'une des cités composant Lacédémone.

Or ces cités ne sont pas dépourvues d'existence, même en matière de politique étrangère, comme l'attestent des inscriptions qui font état de proxènes. À Olympie, deux proxènes du VI^e s. sont dits chacun « Lacédémonien » et non « Spartiate » (*Nomima* I, 37 et 38), donc nous sommes en droit de supposer qu'il s'agit de proxènes des Éléens dans des cités périèques. La seule hésitation vient du fait que la gravure sur un siège suggère leur importance: serait-ce la raison pour laquelle on se serait contenté de « Lacédémonien » sans préciser la cité? Ou alors, faut-il penser avec J.-M. Hall que ce VI^e s. est celui où le terme de Lacédémonien

devient d'usage courant pour désigner l'ensemble politique que constituent Sparte et les cités périèques²⁷? Par ailleurs, un certain Gnosstas d'Oinous est choisi comme proxène par les Argiens vers 475-450 (*Nomima* I, 35) : sa cité est probablement sur la rivière du même nom, affluent de l'Eurotas, au nord-est de Sparte. Est-ce une manifestation délibérée d'hostilité à Sparte ou le signe d'une relation normale entre cités ? Quoi qu'il en soit, ces témoignages nous orientent vers une relative autonomie des cités: comment pourrait-on être proxène d'une cité étrangère si l'on ne peut pas garantir à l'étranger de passage la sécurité sur son sol ? Si, pour Isocrate, seule Sparte est une cité et les autres ne sont même pas l'équivalent de dèmes, il semble bien pourtant que les exigences spartiates aient été assez limitées et ne furent pas suffisantes pour tuer toute autonomie.

Anticipant sur la suite, notons que les Périèques devront le service militaire à la réquisition de Sparte, mais la première attestation date de 480 (serait-ce la raison pour laquelle on ne prit pas l'habitude de les consulter avant de se lancer dans une expédition ?) et avant 370 ils ne sont jamais requis contre un ennemi péloponnésien. Il est probable que Sparte, située à près de 50 km de la mer, devait avoir recours aux Périèques pour toutes les activités maritimes, coloniales, militaires ou commerciales. Sparte fixe probablement un chiffre de soldats à fournir, à charge pour les cités d'en assurer le recrutement. De toute façon, la politique extérieure se décide à Sparte et les Périèques ne sont pas officiellement conviés à donner leur avis; lors de la paix dite d'Antalkidas, en 386, Sparte jure au nom des Périèques, refusant par là même de mettre ces cités sur le même plan que celles de la confédération béotienne. D'une certaine façon, ils sont des «

citoyens passifs » de Lacédémone.

Un problème, pourtant, pourrait justifier l'incertitude sur la nature civique des communautés périèques : pourquoi, en dehors de Gytheion et des fortifications, leurs centres urbains ont-ils si peu nourri la recherche archéologique ? Même là où des sites ont été localisés, les trouvailles restent maigres. On peut l'expliquer par les exigences spartiates : produisant pour les besoins d'une classe dominante non-productive, les Périèques auraient dû limiter leur production aux besoins de ces derniers et n'en auraient tiré qu'un maigre profit. Pourtant, nous savons qu'il y eut des Périèques riches, une aristocratie attestée par l'expression *kaloi k'agathoi* (*Xén. Hell.* V 3, 9). Nous en retrouvons certains qui sont affectés à des commandements dans l'armée ou présents dans l'entourage royal, et les défections semblent avoir été très limitées au moment où Sparte dévoile sa faiblesse, aussi bien en 464 qu'entre 371 (défaite de Leuctres) et 362 (bataille de Mantinée). Il faut penser à l'état d'esprit des aristocraties locales : ce sont les chefs des cités qui recrutent pour l'armée lacédémonienne, ils acceptent l'idéologie dominante au point de se porter volontaires, nous dit-on, pour servir sous les Spartiates, ils profitent aussi du butin des guerres. Certains vivent à Sparte même, participent à la vie de la ville et fréquentent les Spartiates. Ainsi, dès lors qu'ils peuvent vivre de leurs revenus, ils regardent vers la capitale et se désintéressent de leur ville. Ajoutons aussi que la dispersion de plusieurs de ces communautés en villages et hameaux ne favorise pas les constructions durables dans ce qui servait de centre et qu'à Sparte non plus le centre urbain n'a pas laissé beaucoup de traces des hautes époques.

Au total, donc, nous avons une série de communautés qui restent médiocres à nos yeux, faute d'informations suffisantes, mais qui vivent correctement de leurs diverses activités, comme bien d'autres « cités » grecques. Leurs membres se nourrissent, fabriquent des objets utilitaires et/ou artistiques, vont à Olympie ou ailleurs, mais leur surcroît de biens et d'énergie est plutôt consacré à Sparte. Leur existence, avec une pleine citoyenneté dans les cités et une citoyenneté politiquement passive mais militairement active au niveau de Lacédémone, témoigne du caractère extraordinaire de Sparte : une cité qui, à la tête d'un État territorial, n'a pas eu à affronter de contestation de son autorité, au moins jusqu'au début du V^e S.

[1](#) Pharos = Pharaï en Macarie (Calamata) ? Messè = Mézapos sur la côte ouest du Magne?

[2](#) Sparte dans l'*Odyssée* : Télémaque va « à Sparte » (I, 93; 214 ; 359) ; il arrive « à Lacédémone » où règnent Hélène et Ménélas qui l'appelle « la divine Lacédémone » (IV, 1 ; 313) ; enfin, c'est « Lacédémone aux vastes places de danse (*eurukhoros*) » en XV, 1.

[3](#) Identification du Ménélaion : CATLING & CAVANAGH, 1976 et CATLING, 1976-77. HDTE VI 61: temple d'Hélène; ISOCR. X 63: Hélène et Ménélas adorés comme des dieux à Thérapnè ; PAUS. III 19, 9, y situe le « tombeau d'Hélène et Ménélas ».

[4](#) Pour DAUMAS, 1993, il pourrait aussi bien s'agir du mariage d'Amphiaros et Ériphylè.

[5](#) MALKIN, 1999.

[6](#) Des analyses plus complètes des mythes et des généalogies, dans CALAME, 1987, et FINKELBERG, 2005.

[7](#) CARLIER, 1984, p. 301-318. Sur l'évolution historique et le double mythe des Doriens et des Héraclides, voir SCHNAPP-GOURBEILLON, 2004, ch. III.

[8](#) COULSON, 1985.

[9](#) Principales sources littéraires : HELLANICOS de Lesbos, *FGrH* 4 F 85 (Ath. XIV

635e) et 86 (scolie à Aristophane, *Ois.* 1403); THÉOPOMPE de Chios, *FGrH* 115 F 357 (scolie à Théocrite, V 83b); SOSIBIOS de Sparte, *FGrH* 595 F 3 (Ath. XIV 635e-f) ; DÉMÉTRIOS de Skepsis (Ath. IV 141e-f) ; PAUS. III 13, 3-5 ; HÉSYCHIUS *sv Carnéatai et Staphylodromoi* ; BEKKER, *Anecdota graeca*, I 305, 25. Ensemble des sources et des hypothèses dans PETTERSSON, 1992.

[10](#) Sur l'importance du *dromos* à Sparte, MARCHETTI, 1996.

[11](#) Tous ne se rattachent pas à la descente des Spartiates dans le pays, ex. EUR. *Alceste*, 445-451.

[12](#) Les premières monnaies spartiates, au III^e s., portent probablement Apollon Carneios au revers: CHRISTIEN, 2002, p. 184 et note 73.

[13](#) CALLIGAS, 1992.

[14](#) DIETRICH, 1975; CALLIGAS, 1992; BRUIT, 1990; PETTERSSON, 1992. CALAME, 1977, I, p. 305 s., s'intéresse au rôle important des filles dans cette fête.

[15](#) S'agit-il d'inférieurs ou d'étrangers avec lesquels ils ont des relations d'hospitalité (*xénia*) ou d'amitié?

[16](#) Liste sur une tuile du sanctuaire: EDMONSON, 1959; chefs de Chœur: *IG* V 1, 586-587, où une femme est dite « *arkhèis* et *théôros* du très sacré concours des Hyakinthia » ; danseuses: SCHRÖDER, 1904, [fig. 2](#).

[17](#) PAUS. III 18, 9-19, 5, commenté de façon exhaustive par FAUSTOFERRI, 1996, p. 89-180. Reconstitution intéressante dans MARTIN, 1976.

[18](#) Voir CARTLEDGE, 1998; SHIPLEY, 2004, p. 589; HODKINSON, 2000, p. 141.

[19](#) MALKIN, 1994.

[20](#) Cf. CHRISTIEN, 1992, p. 148-154.

[21](#) Un Amyclaion est identifié près de Gortyne en Crète, un autre à Chypre ; d'autres départs ont probablement eu lieu: *infra*, p. 164-6.

[22](#) SHIPLEY, 1992 ; CHRISTIEN, 1989.

[23](#) STRABON VIII 5, 7 : « il existe d'anciennes carrières d'une pierre magnifique, dite du Ténare dans la presqu'île du même nom » ; l'inscription *Nomima* II, 88, concerne une carrière toute proche de Gytheion.

[24](#) Toutefois, selon KOURINOU, 2000, p. 194-199, le sanctuaire-refuge de «Poséïdon du Ténare » se trouverait à Sparte même.

[25](#) *Nomima* I, 37, par ex.

[26](#) Recension commode des diverses théories dans OLIVA, 1971, p. 55-59.

[27](#) HALL, 2000. Pour HANSEN, 2004 notamment, les cités périclées ne sont même pas autonomes.

Chapitre 2

La conquête de la Messénie Lorsque la vallée de l'Eurotas fut contrôlée et que les nouveaux arrivants furent stabilisés, les Spartiates s'aventurèrent au-delà du Taygète. Les trouvailles céramiques suggèrent qu'entre ± 975 et 800, la production messénienne appartient à la *koinè* artistique qui réunit la Laconie et la Grèce de l'Ouest et du Nord-Ouest, de Sparte à l'Acarnanie ; la langue aussi est commune. Bref, les habitants de la région étaient très proches des Spartiates, d'où la floraison de mythes destinés à justifier le droit de conquête. Cette opération s'avéra cruciale pour l'histoire de Sparte dans les siècles à venir et a beaucoup contribué à façonner la vie de ses citoyens. Nous allons donc être amenés à explorer le sens des récits tardifs et réinventés dont nous disposons et à

nous interroger sur les effets psychologiques, religieux, politiques et sociaux de cette conquête devenue en partie mythique ¹.

Mythes et géographie politique

La Messène d'avant la conquête La Messénie est riche des deux belles plaines du Pamisos : celle de Stényclaros au nord, que prolonge vers la mer, à l'ouest, la plaine dite « de Soulima » par les voyageurs ou « plaine de Dorion », nom plus ancien et récemment repris; la plaine côtière du Sud, la Macaria, dominée par le haut lieu nationaliste et religieux du Mont Ithôme, au flanc duquel sera fondée la nouvelle cité de Messène lorsque les Spartiates auront dû renoncer à dominer cette région, après 369. L'ensemble des terres cultivables de Messénie, estimées actuellement à 90 000 ha (Hodkinson), est plus important qu'en Laconie et sa richesse est proverbiale, à écouter Euripide² : « Productrice de beaux fruits; arrosée de milliers de sources, très abondante en pâturages pour bœufs et moutons, à l'abri des rigueurs du froid quand soufflent les vents d'hiver [...] La valeur de sa terre passe toute expression. »

Depuis les fouilles de P. Thémélis³ nous savons qu'une Ithôme a existé aux IX^e-VIII^e s., qui perdit son importance après la conquête spartiate; nous ignorons l'extension du territoire qu'habitaient les Messéniens. D'après un passage de *l'Odyssée* (XXI 15-21), ce territoire irait jusqu'à la mer, à l'ouest: Ulysse

avait rencontré Iphitos « à Messène dans la maison du sage Ortiloque ; Ulysse y était venu réclamer une dette que tout ce peuple lui devait; car des Messéniens avaient enlevé d'Ithaque, sur des navires aux nombreux rameurs, trois cents moutons avec leurs bergers. C'est pour les réclamer qu'Ulysse était parti pour ce long voyage, tout jeune encore ».

Les relations entre les habitants des deux côtés du Taygète sont sans doute anciennes, or les textes homériques confirment que, hormis le royaume de Nestor à Pylos, la plus grande partie du territoire messénien n'était pas traitée par le poète comme une entité distincte du pays de Sparte comme en témoigne le passage où, pour acheter le retour d'Achille au combat, Agamemnon lui propose sept villes dont quatre sont identifiées et se trouvaient dans le golfe de Messénie⁴. Que l'on admette la tutelle des Atrides sur ces villes dans un poème actuellement daté de la première moitié du VIII^e s., suppose que l'on ne distinguait pas alors entre les deux régions.

Les relations anciennes à travers quelques mythes La complexité des relations entre Lacédémoniens et Messéniens remonte aux origines mêmes de l'occupation des lieux et les traditions mythiques, rapportées essentiellement par Pausanias, oscillent entre l'union et le conflit, avec des incidents à la frontière des deux régions. Ces récits ont ensuite nourri bien des traditions. Aux plus anciens temps, le premier roi de Laconie aurait eu deux fils dont le second, Polycaon, épousa Messènè, fille du roi d'Argos; en l'absence de royaume à diriger, Polycaon obtint l'aide des Lacédémoniens et des Argiens pour conquérir la Messénie, qui prit

le nom de sa femme. Il s'installa à Andania qui devint sa capitale, où il accueillit les Mystères des Mégalai Théai, autrement dit Déméter et Coré (IV 1, 1-5). À ce premier mariage s'en ajoute un second, celui des jumeaux divins, Castor et Pollux⁵, avec les Leukippides, Hilaeira et Phoibé, princesses messéniennes héritières du royaume et enlevées à leurs cousins Idas et Lyncée. Si les circonstances varient selon les traditions, elles semblent toujours impliquer les Dioscures qui auraient tué Lyncée tandis que Zeus en colère aurait foudroyé Idas. Les Dioscures réalisent en leur personne et par ce mariage l'union de la Laconie et de la Messénie, et l'enlèvement de leurs femmes n'est à aucun moment considéré comme une violence particulière méritant sanction, car il s'agit d'un mariage selon la pratique spartiate. De ce fait, le culte des Leukippides restera lié au passage à la vie adulte et leurs figures doublent en quelque sorte celle d'Hélène comme modèles pour les jeunes initiées encore vierges devenant adultes et mariées, associant ce moment essentiel de la vie des femmes à des héroïnes d'origine messénienne.

Vient enfin la question du « retour des Héraclides » et du destin de la dynastie royale messénienne. Selon la tradition (Paus. IV 3, 3-5), un partage, avait réparti le Péloponnèse entre les trois fils d'Aristomachos, Téménos (Argolide), Aristodèmos (Laconie) et Cresphontès. Ce dernier (ayant truqué le tirage au sort ?) reçoit la Messénie et il s'installe dans la plaine de Stényclaros; il règne sur le pays sans en expulser les habitants, mais en chassant les descendants de Nestor. Plus tard, massacré par les notables, il meurt et son seul fils survivant, Aipytos, fut remis en place avec l'aide de « tous les rois doriens ». Pour la tradition spartiate,

Cresphontès fut incapable de maintenir le calme dans le pays et dut demander de l'aide à ses voisins, mais la tradition messénienne en fait un défenseur du *dèmos* victime de l'hostilité des riches. Ses successeurs, plus habiles, savent ménager les uns et les autres et c'est une royauté capable de construire un État équilibré que le Périégète nous présente, expliquant ainsi la capacité de résistance et même d'offensive de la Messénie, si difficile à conquérir.

En réalité, il n'apparaît pas que la Messénie ait jamais constitué, avant la libération de 369, un grand ensemble politique unifié, ni qu'elle ait ressenti une identité commune avant celle qui s'est forgée dans sa résistance à la domination spartiate lors des « guerres de Messénie ». Les Doriens de Messénie contrôlent principalement la plaine du Stényclaros et la région au nord-est de l'Ithôme et ceux de Sparte s'étendent le long de la vallée de l'Eurotas ; quelques trouvailles du Proto-Géométrique et du Géométrique Récent au sanctuaire d'Artémis Limnatis suggèrent que dès avant 750 et autour de cette date les Spartiates ont lancé une offensive vers la Denthéliatide. Leurs voisins se sentent menacés et cherchent des soutiens du côté des Arcadiens et des Argiens, inquiets eux aussi.

La première guerre de Messénie La date de cette première guerre reste controversée: les deux extrêmes seraient entre ± 735 et ± 715 pour beaucoup, dont P. Cartledge, et vers 700, voire 690, pour V. Parker⁶. Ce que l'on sait, c'est qu'elle fut longue et acharnée, longtemps indécise: « Vous fûtes poursuivis et poursuivants, Jeunes hommes, vous avez eu votre content » (Tyrtée, West 11, v. 9-10, trad. Auberger).

Les origines de la guerre À l'origine, il y aurait eu une expédition menée par le roi Téléclos, dont parle Strabon. Des savants en reconstituent le trajet par Gytheion, puis plus au Sud et à travers la péninsule au niveau de Las, remontant ensuite au Nord par Oitylos et Cardamylè vers Pharai (Calamata), puis retour. Ce périple est possible mais une traversée du Taygète, qui n'aurait rien d'improbable, est justifiée par la suite de l'histoire. L'issue fatale de cette incursion, le meurtre du roi au sanctuaire d'Artémis Limnatis dans le Taygète, par des Messéniens, permet aux Lacédémoniens de justifier la conquête: « Ce fut sous le règne de Phintas qu'eut lieu la première querelle avec les Lacédémoniens. [...] Il est aux frontières de la Messénie un sanctuaire d'Artémis appelée Limnatis; seuls parmi les Doriens, les Messéniens et les Lacédémoniens le possédaient en commun. Selon les Lacédémoniens, leurs filles (*parthénoi*) venues à la fête furent violées par des Messéniens et leur roi fut tué en essayant de s'y opposer. C'était Téléclos fils d'Archèlaos [...]. En plus, ils disent que les jeunes filles violées, de honte, se donnèrent la mort. Mais, d'après les Messéniens, ceux des leurs qui étaient venus au sanctuaire, les premiers personnages du pays, furent victimes d'un complot monté par Téléclos. La cause en était l'excellence de la terre messénienne. Pour ce complot, Téléclos choisit des jeunes gens qui n'avaient pas encore de barbe, il les habilla et les para comme des jeunes filles, leur donna des poignards et les introduisit parmi les Messéniens qui se reposaient. Les Messéniens, en se défendant, tuèrent les jeunes gens imberbes et Téléclos lui-même. Quant aux Lacédémoniens — car leur roi n'avait pas décidé cette entreprise sans leur consentement commun — sachant bien qu'ils étaient les premiers en tort, ils ne demandèrent pas justice pour le

meurtre de Téléclos. Telle est la version des deux côtés: on croira ce qu'on voudra selon ses préférences pour les uns ou pour les autres » (Paus. IV 4, 1-3).

L'origine du conflit est donc associée à un sanctuaire de frontière, situé sur le versant messénien du Taygète, très normalement consacré à Artémis, divinité des marges de la cité, appelée ici *limnatis*, « des marais ». Afin de justifier l'anéantissement des Messéniens, les Spartiates se présentent comme victimes d'une agression; les Messéniens dénie l'accusation et, en les accusant d'avoir voulu éliminer leurs chefs, ils font des Spartiates les abominables conquérants qu'ils continueront d'être à leurs yeux. Les deux versions s'accordent sur la mort du roi et du groupe qui l'accompagnait, mais pas sur la composition de ce dernier: des jeunes filles (*parthénoi*) qui font une retraite pour se préparer au mariage, pour les uns, des jeunes gens « déguisés en filles » donc encore asexués et imberbes (*néaniskoi*), en début d'initiation, pour les autres. Quoi qu'il en soit, comme ce sont soit les futures mères, soit les futurs soldats de Sparte, qui sont exterminés, il faut, pour sortir de la souillure, éliminer ceux qui l'ont accomplie : les Messéniens ; donc, quelle que soit la version adoptée, le récit justifie la guerre déclenchée contre les Messéniens⁷. Au demeurant, il ne met en scène que des aristocrates, mais l'affaire déclencha une hostilité réciproque que rien ne vint apaiser⁸.

Cette entreprise de conquête était très audacieuse si elle avait vraiment pour objectif de passer d'une cohabitation à l'amiable à une confiscation des terres, car, à la différence des fondations coloniales, il n'était pas question d'envoyer des citoyens s'y

installer pour mettre eux-mêmes le pays en valeur; il sera donc bien difficile de surveiller ces populations soumises. Certes, contrairement à ce que l'on penserait en voyant se dresser le Taygète, celui-ci ne constituait probablement pas un obstacle aux communications pour des gens habitués à se déplacer en pays rocailleux, à pied ou à dos de mulet. De plus, des traces ont été retrouvées des routes à chariots qui permettaient de circuler à travers la montagne. Et cela nous indique peut-être un second motif de conquête: s'assurer un contrôle plus solide du pays juste au-delà de la montagne, d'où une menace pouvait survenir à tout instant.

Les trois temps de la guerre Pausanias illustre la résolution des Lacédémoniens par le serment qu'ils auraient alors prêté, « que ni la longueur de la guerre, au cas où la décision ne serait pas rapide, ni les maux, si grands fussent-ils pour les combattants, ne les feraient renoncer avant qu'ils n'eussent fait de la Messénie une terre conquise à la pointe de la lance » (IV 5, 8). De fait, la guerre fut longue, d'après le chant de Tyrtée deux générations plus tard (Prato, 2-4, Diehl³, 4, West, 5):

« À notre roi, Théopompe aimé des dieux, grâce à qui nous nous sommes emparés de Messène aux places de danse (*euruchoros*), Messène bonne à labourer, bonne à planter, pour laquelle ils ont combattu dix-neuf années, sans jamais s'arrêter, d'un cœur qui supportait tout, les guerriers à la lance, pères de nos pères.

La vingtième année enfin, ils [les Messéniens] abandonnèrent leurs riches labours et s'enfuirent des hautes montagnes de l'Ithôme.
»

Dans un premier temps, les razzias, les offensives diverses de part et d'autre se succèdent sans grands résultats si ce n'est la prise d'Amphéïa par les Lacédémoniens (Paus. IV 5, 9) ; située dans la montagne sur la passe entre l'Aigytide et la plaine de Stényclaros, elle leur sert de base et fut le premier de ces points de garnison qui garantirent ensuite un contrôle du pays. Un grand affrontement (IV 7, 7-8) oblige les Messéniens à se replier sur l'Ithôme: ils ont combattu avec la rage du désespoir mais ils sont affaiblis par des désertions d'esclaves et une épidémie tandis que leurs adversaires, aidés des Périèques, sont plus forts et mieux entraînés. Cinq ans plus tard, les combats reprennent, par la volonté des Lacédémoniens ; longtemps, les résultats s'équilibrent mais finalement, au bout de vingt ans de guerre, les Messéniens sont vaincus.

Les résultats Les Spartiates espéraient donc contrôler désormais les terres de la plaine de Stényclaros, de la vallée de la Soulima et peut-être d'une partie de la Macaria. Ils recevaient une part des récoltes, mais nous ignorons comment s'exerçait ce contrôle et quel était le statut des gens qui cultivaient. Tyrtée suggère un exil massif des combattants messéniens, ou du moins des plus riches d'entre eux; certains ont cherché refuge en Arcadie ou bien ont accompagné les Chalcidiens partis fonder Rhégion en Calabre, où les premiers objets trouvés remonteraient à la fin du VIII^e s. Un certain nombre de communautés ont dû se maintenir, avec un statut de Périèques, notamment en dehors de la plaine du Pamisos. Sparte put aussi fonder dans le cap Acritas, vers 700, Asiné (Coroni) pour les

Asinéens chassés d'Argolide⁹.

Un effet imprévu: la crise des *Parthéniai* Une tradition bien affirmée voudrait que cette aventure ait créé des difficultés à Sparte même. La longue absence de ses soldats et le nombre des morts auraient contraint à requérir les services de populations « inférieures » pour remplacer les époux procréateurs et combattants. La paix revenue, l'ordre traditionnel aurait été difficile à rétablir. C'est avec cet arrière-plan que s'est construite l'affaire des *Parthéniai*, qui n'est peut-être qu'une invention destinée à expliquer l'envoi de Lacédémoniens pour fonder Tarente, en Italie du Sud, en 706 selon la date traditionnelle. Nous disposons de quatre récits, qui se regroupent par deux. Strabon rapporte ceux de deux historiens, Antiochos et Éphore (VI 3, 2-3) ; tous deux parlent de « parthéniai », tandis que Théopompe, contemporain d'Éphore, parle d'« épeunactoi » et Diodore (VIII, fr. 21) emploie indifféremment les deux termes comme s'ils désignaient les mêmes personnes.

Les récits : *Parthéniai*, *Epeunactoi* Selon Antiochos, des Spartiates, qui auraient refusé d'aller se battre en Messénie, auraient été déclarés déchus et asservis (douloi) et, de ce fait, tous les enfants nés de femmes spartiates, pendant cette guerre, seraient appelés *parthéniai* et privés de leurs droits civiques. Pour Éphore, le contexte est le même mais les pères sont différents et l'initiative vient des femmes qui s'inquiètent d'une cité sans enfants (*FGrH* 70 F 216 = Str. VI 3, 3) : « Les Lacédémoniens [...] avaient juré qu'ils

ne reviendraient pas chez eux avant d'avoir détruit Messène ou d'être tous morts. En partant en campagne, ils avaient laissé comme gardiens de la cité les plus jeunes et les plus âgés des citoyens. Puis, au bout de dix ans de guerre, les femmes des Lacédémoniens s'assemblèrent et envoyèrent certaines d'entre elles auprès de leurs maris pour se plaindre [...] : la patrie était menacée de manquer de citoyens. Les Lacédémoniens [...] envoyèrent les plus vigoureux en même temps que les plus jeunes des soldats, dont ils savaient qu'ils n'avaient pas participé au serment, car trop jeunes lorsqu'ils étaient partis en guerre avec ceux qui étaient en âge de servir. Ils leur enjoignirent de s'unir tous avec toutes les jeunes filles (*parthénoui*), pensant qu'ainsi elles concevraient plus d'enfants. C'est ce qui arriva et on appela les enfants *Parthéniai* ».

Dans les deux cas, que leurs pères soient des déclassés ou des jeunes gens, ils sont inconnus, bien qu'Aristote (*Pol.* V 1306b29-31) en fasse des fils de citoyens ; seule la mère est identifiable d'où ce surnom féminisé.

Les *Épeunactoi* (le terme signifie « mis au lit ») de Théopompe sont différents (*FGrH*, 115 F 171= Ath. VI 271c-d): « Au sujet des gens que l'on appelle *Épeunactoi* [= « admis dans le lit conjugal (*eunè*) » en remplacement] chez les Lacédémoniens — ceux-là aussi sont des esclaves -, Théopompe [expose] : "De nombreux Lacédémoniens étant morts à la guerre de Messénie, les survivants craignirent qu'il ne devînt évident à leurs ennemis que leur cité était dépeuplée; aussi firent-ils monter certains hilotes sur la couche [*stibas* = couche du guerrier, « lit de camp »] de chacun des défunts. Ayant été ensuite faits citoyens, ces gens furent appelés *Épeunactoi* parce qu'ils avaient été mis sur les lits à la place des

défunts". » Il s'agit ici d'Hilotes assimilés aux citoyens par leur installation sur la couche de campagne du guerrier défunt comme sur leur lit nuptial, des sortes de substituts de citoyens pour la guerre et pour la famille; ils seraient donc les pères des *Parthéniai*. Pour Diodore, au demeurant, la confusion semble totale entre les deux groupes puisqu'il leur fait jouer le même rôle.

En résumé, nous trouvons un problème démographique que l'on n'aurait pu surmonter qu'en intégrant des bâtards, c'est-à-dire non pas tant des enfants nés en dehors du mariage que des enfants dont le père ne répond pas aux critères sociaux (anonyme, trop jeune, hilote) ; en fait, on ne résoudra pas le problème puisque les bâtards furent expulsés, ce qui met en cause la vraisemblance du récit. Ces jeunes gens nés pendant la guerre avaient espéré la citoyenneté, mais cela s'est avéré un leurre: plutôt que de partager la terre conquise avec eux, on a probablement fixé des règles strictes pour un mariage légitime porteur de citoyenneté. Mais peut-être n'ont-ils pris conscience de leur exclusion qu'à la fin de leur formation, une exclusion génératrice de révolte, dit Antiochos. Ce récit confirme que la disposition de revenus fonciers est nécessaire à la citoyenneté et que, en refusant de partager avec eux les revenus des terres conquises, on les a, de ce fait, refusés comme citoyens.

Le complot Un complot fut monté par les Parthéniens, menés par un dénommé Phalanthos, dont le rôle est ambigu : espion des citoyens ou chef des insurgés? Toujours est-il que le complot fut découvert et qu'il avorta, mais on n'osa pas éliminer cette masse de révoltés. On les convainquit d'accepter le conseil du dieu de Delphes et d'aller fonder, sous la direction de Phalanthos, une nouvelle cité

dont ils seraient les citoyens: ce sera Tarente (cf. *infra*, p. 174-5). N'aurions-nous là qu'un montage dramatique pour expliquer la fondation de Tarente sur fond de dissensions internes? Voire un montage dû à des adversaires des Tarentins qui voulurent souligner l'origine inférieure de ces derniers? L'explication paraît insuffisante car certains détails du récit d'Antiochos prennent toute leur importance dans le contexte d'une révolte de jeunes menacés d'exclusion (*FGrH* 555 F 13 = Str. VI 3, 2) : « Il fut convenu que l'on mènerait l'attaque dans les Hyakinthia à Amyclées, pendant que se dérouleraient les jeux: Phalanthos se coifferait alors de la *kynè* (les citoyens étaient reconnaissables à leurs cheveux). [...] Le héraut s'avança, au moment où les jeux se déroulaient, pour dire à Phalanthos de ne pas mettre la *kynè*. Les comploteurs comprirent que l'affaire était découverte ; alors les uns s'enfuirent, les autres supplièrent. »

Notons d'abord le choix des Hyakinthia pour le coup de force, fête symbolique de l'unité de la cité et même de tous ses habitants et fête d'intégration de la jeunesse. Ensuite le rôle joué par la *kynè*, un casque dans Homère, Alcée ou Hérodote, mais aussi un bonnet de cuir en peau de chien ou d'autre animal qui choque sur la tête du vieux Laërte, le père d'Ulysse, et témoigne qu'il n'est plus qu'un cultivateur comme un autre. La *kynè* n'a donc pas obligatoirement une connotation servile, mais elle peut être un signe de différenciation par rapport aux citoyens qui n'en portent pas¹⁰. Les comploteurs choisissaient de marquer la condition inférieure qui leur était imposée en faisant de la *kynè* coiffée par Phalanthos le signal de la révolte, et il suffit qu'on l'en empêche pour que le complot avorte.

En définitive, la revendication des femmes a été annulée par les hommes lorsqu'ils ont refusé l'intégration aux enfants nés en leur absence; on retrouve un mythe parallèle pour la fondation de Locres épizéphyréenne et ce récit obéit à un schéma récurrent dans l'histoire archaïque : des difficultés démographiques amènent des *douloi* à se substituer aux citoyens manquants; on leur fait alors des promesses non tenues ensuite, lorsque la situation se redresse et qu'il faudrait partager les bénéfices de la victoire; on s'efforce alors de les envoyer en groupe fonder une autre cité. En outre, ce type de récit traduit les incertitudes sur l'attitude à adopter face aux dépendants, en pays dorien : on les sent proches mais on est incapable néanmoins de les accepter comme citoyens complets. La guerre, en se prolongeant, a donc failli bouleverser les règles sociales, mais le succès a permis de rétablir les règles traditionnelles.

La révolte des Messéniens ou la « deuxième guerre de Messénie »

Certains ont nié, à la suite d'Aristote, l'existence de deux « guerres », mais le témoignage de Tyrtée, qui participa à cette guerre, ne peut être écarté¹¹. De plus, un fragment de poème sur un papyrus malheureusement très abîmé (*POxy*, 47, 3317) a été attribué à Tyrtée et mentionne les Spartiates, les Argiens, des murailles, un fossé et des combattants divers, toutes références qui conviendraient bien à cette guerre (deuxième quart du VII^e s. ?).

La révolte et ses causes Après la première guerre, les rapports

entre Lacédémoniens et Messéniens ne parviennent pas à se stabiliser. Une révolte éclate trente-huit ans après la prise de l'Ithôme, selon Pausanias, qui emploie le terme *d'apostasis* (sécession) par lequel on désigne couramment le refus d'un membre d'une ligue de continuer à verser sa contribution : le conflit a pu démarrer par le refus de verser la quote-part des récoltes. Par ailleurs, les jeunes jouent un rôle important dans cette révolte, car ils n'ont pas connu les difficultés de la guerre précédente.

Là encore, nous disposons d'un récit mythique postérieur au III^e s., qui n'explique cependant pas les causes de cette nouvelle guerre; il se contente de mettre en valeur le chef de la guerre de libération, Aristoménès¹², si toutefois nous devons bien l'associer à cette période-là, ce qui est probable mais non certain. Selon Pausanias (IV 16, 9-10) : « Après avoir attendu la guérison de sa blessure, Aristoménès fit d'abord un raid de nuit contre Sparte elle-même, mais il fut arrêté par une apparition d'Hélène et des Dioscures. Alors il tendit de jour une embuscade aux jeunes filles qui dansaient à Caryai en l'honneur d'Artémis et s'empara de celles qui étaient les premières par la richesse ou la considération dont jouissaient leurs pères. » Il les emmena en otages en Messénie où il leur évita le viol en tuant certains de ses soldats, afin de les restituer vierges contre une forte rançon. Ainsi se trouve exaltée la conduite d'un héros libérateur dont le mythe de la résistance fut probablement colporté par les exilés et lié au refus constant d'accepter la soumission à Sparte; nous savons que des joutes verbales renforcèrent encore, après 370/69, les images héroïques messéniennes. En même temps, ce récit inverse le précédent : pas de morts grâce à la magnanimité (ou à l'intérêt ?) du héros

messénien. Pausanias poursuit avec un véritable roman de cape et d'épée, faisant de son héros, comme le dit D. Ogden, un mélange de Roland à Roncevaux, de Robin des bois et du Roi Arthur. Le substrat historique ne se laisse pas aisément deviner et, d'une certaine façon, ce récit intéresse plus l'histoire de la Messénie que celle de Sparte, qui nous préoccupe ici. En effet, c'est une identité messénienne qui cherche à s'affirmer à travers son héros intemporel (Paus. IV 16-24).

Revenons au peu que nous savons sur cette nouvelle confrontation entre les Spartiates et leurs voisins qu'ils espéraient avoir soumis. Il se pourrait que l'offensive soit venue des Messéniens, non encore conquis au Nord et à l'Ouest, et désireux de libérer la plaine de Stényclaros. Ils ont pu profiter des troubles intérieurs que Sparte aurait connus à ce moment, si nous en croyons Aristote (*Pol.* V 1306 b36 s.) : « Des troubles... se produisent quand certains sont trop pauvres et d'autres trop aisés: cela se produit surtout pendant les guerres ; ce fut le cas à Lacédémone à cause de la guerre de Messénie. Tyrtée le montre bien dans son poème appelé *Eunomia* ; certains, accablés par la guerre, étaient d'avis que l'on procédât à un nouveau partage de la terre. » Si les Messéniens refusent de verser leurs contributions, les Spartiates qui se retrouvent privés des revenus de ces terres se sentent à l'étroit dans la vallée de l'Eurotas et un certain nombre d'entre eux, insuffisamment dotés en terres mal réparties, sont menacés par la pauvreté¹³. On raconte même que le roi Polydoros avait été assassiné pour avoir voulu redistribuer des terres, ce qui suggère une crise ancienne.

Les Messéniens auraient été aidés par des voisins, notamment

des Arcadiens, des Éléens, des Argiens et des Sicyôniens. Après deux années de guerre marquées par plusieurs incursions en Laconie, la troisième année est connue pour la bataille dite du « Grand fossé » (Paus. IV 17, 2 et 6-9), perdue par les Messéniens à cause de la trahison du roi des Arcadiens, Aristocratès, corrompu par les Lacédémoniens ; il en restera une sorte de dette des Arcadiens envers les Messéniens. Cependant, la guerre se poursuivit tout en restant locale et l'essentiel des affrontements eut lieu dans le nord de la plaine de Stényclaros, du côté d'Andania d'où Aristoménès serait originaire ; des offensives spartiates furent aussi menées vers Phigalie.

Les Spartiates firent appel au poète Tyrtée pour galvaniser des combattants démoralisés par la vigueur de la dernière et longue résistance à Eira, dans les montagnes aux sources de la Nédà, qui aurait duré onze ans¹⁴. Pendant ce temps, des incursions en territoire lacédémonien et les efforts des adversaires pour se couper mutuellement les vivres ont dû appauvrir les Spartiates au point d'en arriver à la crise sociale signalée par Aristote. Mais le contrôle par les Spartiates du territoire jusqu'à la côte Ouest se poursuivait inexorablement, peut-être jusque vers la fin du VII^e s. Polybe affirmera que les Messéniens vaincus « étaient contraints soit de devenir les esclaves, durement exploités, des Lacédémoniens, soit de s'en aller avec femmes et enfants pour fuir la servitude en abandonnant leur territoire » (IV 32, 7s.). Pausanias prétend que tous les prisonniers furent réduits au statut d'Hilotes et que, sur les conseils d'Aristoménès, ceux qui souhaitaient participer à une fondation coloniale en Sicile et qui n'étaient ni trop vieux ni trop démunis matériellement, s'étaient regroupés à Kyllène et partirent effectivement vers le grand Ouest¹⁵. Il y eut plusieurs

vagues d'émigration outre mer car, pour refonder Messène en 369, les Thébains durent « envoyer des messagers en Italie, en Sicile et jusque chez les Euhespéritains (en Cyrénaïque), et, de partout où pouvait se trouver un Messénien, ils les appelèrent à revenir dans le Péloponnèse » (Paus. IV 24, 5). Là encore, il faut faire la part du mythe patriotique: les Messéniens du IV^e s. souhaitaient faire oublier que nombre de citoyens de leur nouvelle cité avaient dû s'accommoder de la domination spartiate.

Des Messéniens ou des Hilotes ?

Du point de vue des Spartiates, l'essentiel est de s'assurer des produits de nouvelles terres, et cela va durer plus de deux siècles. Mais il leur faut mettre en place un contrôle plus serré des populations vaincues. Tyrtée, encore lui, nous dépeint en termes dramatiques la situation des Messéniens (Paus. IV 14, 5 = Diehl³ et Prato, 5 ; West, 6-7) :

« Comme des ânes accablés par leur lourd fardeau, contraints par une triste nécessité, ils apportent à leurs maîtres (*desposunoi*) la moitié de tous les fruits que portent leurs champs.

[----]

Ils se lamentent sur leurs maîtres, eux et leurs femmes, chaque fois que le funeste destin de mort les atteint. »

Ce poème a suscité bien des controverses. Pour Pausanias, il n'y

a aucun doute que Tyrtée évoque là des Messéniens. Le poète parle au présent, ce qui nous fait supposer qu'il s'agit de la situation à l'issue de la seconde guerre ; on imagine mal, en effet, qu'il ait dressé un tel tableau au moment même de la révolte¹⁶. Les vaincus sont désormais contraints à verser la moitié des produits de leur terre à leurs « maîtres » et il faut s'assurer de leur bonne foi ; de plus, ils doivent se lamenter sur la mort de défunts qui ne sont pas des proches, et sont même des étrangers, En fait, le texte ne dit pas expressément qu'ils sont devenus des Hilotes mais la querelle sur le statut précis de ces gens est un peu stérile: la suite de l'histoire montre qu'ils ont perdu au moins une partie de leur liberté même si l'éloignement leur a permis de s'organiser à leur manière. Nous pouvons douter qu'on ait pu réduire brutalement à la servitude toute une population, dont on attendait qu'elle livrât une bonne part de ses récoltes, sans pouvoir la surveiller de près¹⁷, mais il s'agit probablement des travailleurs de la terre, déjà plus ou moins dépendants d'une aristocratie qui, elle, a peut-être quitté le pays¹⁸. Sans doute le processus d'hilotisation des Messéniens ne fut-il pas achevé avant la révolte des années 460. Et les Messéniens nous sont présentés comme des gens qui vivront désormais dans l'espoir d'une libération de leur pays, ce qui est très différent de l'espoir d'affranchissement personnel des Hilotes.

Les trouvailles archéologiques dans un certain nombre de sanctuaires (Artémis Limnatis à Volimno, Apollon à Longà, Poséidon à Akovitika, Pamisos le dieu-fleuve à Haghiros Floros et enfin les Dioscures et autres divinités à Messène), montrent l'importance des bronzes et des terre-cuites d'une facture et d'une iconographie de style laconien. Quelques-uns de ces objets, rares il est vrai, remontent au VII^e s. mais la plupart sont du VI^e. Ils

témoignent de l'existence d'une communauté cultuelle et culturelle (cultes, production artistique, langue, écriture) entre la Messénie et la Laconie. À ce stade, deux explications sont possibles. Soit, en prolongeant les réflexions de J. Ducat sur les Messéniens de la fin du VI^e et début du V^e s., nous admettons qu'ils ne sont pas encore hilotisés et qu'ils continuent à construire des temples et à offrir des objets fabriqués en Laconie ou imités sur place. Soit nous suivons N. Luraghi qui note que ces sanctuaires et ces objets ne se situent pas dans les vallées ou plaines réputées annexées par les Spartiates et qui sont Stényclaros, la vallée de la Soulima et la Macaria à l'ouest du Pamisos, mais sur les deux côtes de la péninsule du cap Acritas (Coronè, Asinè, Mothonè), dans la région entre Taygète et Pamisos (Calamai, Pharai, Thouria), sur la côte Ouest (Coryphasion-Pylos, Kyparissiai, Aulon) et enfin au pied du Mont Ithôme à Messène. Les temples pourraient donc avoir été édifiés par des communautés périèques, venues d'ailleurs, y compris de Laconie, mais le plus souvent composées de populations locales qui se sont soumises au contrôle de Sparte¹⁹.

Une question demeure sans réponse, qui a été posée notamment par N. Luraghi²⁰ : dès la première guerre, on nous parle de nombreux départs; cela recommence après cette révolte, et concernerait un plus grand nombre encore. Nous savons aussi que la frontière avec l'Arcadie voisine resta longtemps très poreuse. Mais alors, qui reste à cultiver les terres? Y a-t-il encore en Messénie d'autres survivants que des pauvres gens incapables de partir coloniser faute de quelques biens à emporter ou des vieillards qui ne supporteraient pas le voyage? Les révoltes ne semblent pas avoir recommencé avant le V^e s. ; il a fallu le temps de reconstituer une population susceptible de réagir à nouveau

contre la domination spartiate. Nous pensons, contrairement à Luraghi, que les Hilotes de Messénie sont en grande majorité des descendants des anciens habitants; mais il est probable que les « meilleurs », au sens aristocratique du terme, se sont expatriés et qu'ils joueront les porte-flambeau d'une « nation messénienne ».

Anticipant quelque peu sur les résultats de la troisième guerre, nous comprenons que, par la conquête et en plusieurs étapes, les Spartiates se sont approprié des terres en laissant aux survivants trois issues possibles: — Les propriétaires aisés se sont expatriés, laissant derrière eux les cultivateurs.

— Les plus pauvres sont restés sur place et ont été contraints de verser la moitié de leur récolte (plus tard, ils devront accepter un asservissement plus radical) ; ils rejoignent la condition des travailleurs des terres abandonnées par les plus riches ; on leur a peut-être adjoint des Hilotes de Laconie en surnombre.

— Les habitants des communautés plus éloignées, ou plus montagneuses et moins fertiles, ont, provisoirement ou durablement, conservé une autonomie de type périèque, tout en partageant avec les Laconiens de nombreux éléments culturels.

La question se pose de savoir comment, à partir de groupes éclatés avant même la conquête, dispersés et de statuts divers après elle, a pu se construire une identité messénienne. Ce point sera étudié après la révolte de 464.

Bilan Sparte peut espérer contrôler désormais les deux régions de

Laconie et de Messénie, soit environ 140 000 ha cultivables, avec des plaines fertiles et bien arrosées ce qui permet un habitat dispersé. L'importance territoriale et la variété des statuts expliquent l'emploi de termes divers pour désigner les habitants de ce pays: Laconie (Laconien) a un sens géographique, à l'origine; les Spartiates sont les citoyens de Sparte ; Lacédémone (Lacédémoniens) correspond peut-être à l'ancien état mycénien et englobe la population de Sparte et des cités périèques de Laconie, voire celles de Messénie. Il est certain que les Messéniens ne sont pas inclus dans les Lacédémoniens, bien que leur pays soit intégré dans le terme *Laconikè* qui désigne l'ensemble du territoire contrôlé par les Spartiates, et qu'ils soient *homophonoi* des Spartiates, parlant la même langue (Thc. IV 3, 3 et Paus. IV 27, 11).

Ceux qui sont restés, Hérodote les dit encore Messéniens, tout comme le pseudo-Xénophon tandis qu'Aristophane déclare les Spartiates menacés par « Messène ». Pour Thucydide, ils sont déjà des Hilotes et ce serait par une sorte d'abus de langage qu'on continuerait à les appeler Messéniens ; mais la troisième guerre de Messénie est passée par là²¹. Quant aux expatriés, habitants de communautés extérieures, ils se revendiquent comme Messéniens. Tout cela s'accompagne de traditions, de mythes et de cultes soigneusement transmis et conservés, liés à une ancienne patrie, réelle ou mythique, dont le rétablissement est espéré. Aussi tous se pensent-ils comme des Messéniens.

La signification des chants patriotiques de Tyrtée Revenons sur les poèmes de Tyrtée, car ils furent ensuite repris et

traités comme des symboles de l'ardeur patriotique des Spartiates²². On situe l'*acmé* du poète vers 640, et il est considéré maintenant comme Spartiate par la plupart des savants, notamment à cause de la tonalité de ses poèmes: par l'emploi du « nous », il s'intègre à la société spartiate.

L'orateur athénien Lycurgue²³ cite un de ses poèmes dans lequel le poète évoque la mort au combat ; il débute dans une tonalité bravache que reprendra notre « chant des Girondins », mais nous percevons ensuite l'angoisse qui fut alors celle des combattants incertains de l'issue du conflit et le besoin d'exalter chez tous l'ardeur à se battre:

Oui, la mort est belle pour qui tombe parmi ceux du premier rang (*promakhoi*), en brave (*agathos*) qui lutte pour sa patrie, Mais abandonner sa cité et ses terres fertiles, pour aller mendier, est-il sort plus maudit ?

5 Il erre avec sa mère chérie et son vieux père, avec ses petits enfants et sa femme épousée; il ne rencontre qu'hostilité chez ceux qu'il va supplier, vaincu par le besoin et l'odieuse misère.

Il est un opprobre pour sa famille, il fait honte à son éclatante beauté; 10 absolus sont le déshonneur (*atimiè*) et le malheur qui l'accompagnent.

Ah ! si pour ce malheureux errant il n'est plus ni sollicitude ni égards ni respect ni compassion²⁴, de tout notre cœur, pour notre terre, battons-nous, pour nos enfants, mourons sans plus ménager nos vies !

15 Allez, les jeunes²⁵ ! au combat lutez au coude à coude, n'amorcez pas la fuite honteuse non plus que la panique; nourrissez

en vous une âme²⁶ forte et vaillante, et n'aimez pas trop la vie au moment de lutter.

Vos aînés, qui ont perdu leurs genoux agiles, 20 ne les abandonnez pas en fuyant, eux les anciens.

Il est affreux de voir, au premier rang (*promakhoi*) tombé, gésir à terre, en avant des jeunes, un soldat plus vieux, à la tête déjà blanche et la barbe grisonnante, qui exhale dans la poussière son âme héroïque, 25 retient dans ses mains ses parties ensanglantées.

Horreur pour les yeux et scandaleux spectacle que ce corps dépouillé ! Tout sied au contraire aux jeunes, tant que brille la fleur de la jeunesse désirable: les hommes le regardent avec admiration, les femmes avec désir (*ératos*), 30 tant qu'il est en vie; mais il est beau, tombé au premier rang.

Allons! que chacun, bien campé, tienne solidement sur ses pieds rivés au sol, et morde ses lèvres en serrant les dents.

Le passage du « nous » (v. 13), les plus âgés, chefs de famille, au « vous », les jeunes (v. 15), semblerait indiquer que le poète est âgé, à moins qu'il ne s'agisse d'un effet de style. L'évocation initiale de la beauté du soldat mort n'est là que pour souligner, par antithèse, la déchéance du vaincu vivant, marginalisé par la perte de ses terres qui entraîne celle du respect dû au statut de citoyen, et donc du statut social: il devient un *atimos*, désormais incapable d'assurer la dignité de sa famille et condamné à l'errance. Polybe parlera dans les mêmes termes des Messéniens vaincus, nous l'avons vu plus haut. Mais, pour les Spartiates, il s'agit à la fois de leurs terres de Laconie, menacées à plusieurs reprises, mais surtout

de celles qu'ils avaient conquises en Messénie quelques décennies plus tôt et dont ils ne peuvent plus se passer. En outre, l'apparence même du vaincu se transforme et il cesse d'être le combattant dont la beauté attestait la valeur; la fuite étant honteuse, seule la capacité à risquer la mort, en de telles circonstances, justifie la qualité à laquelle prétend le Spartiate et qui se traduit par l'allure, le vêtement, le mode de vie. Défait, il ne vaut pas plus qu'un cadavre outragé (v. 24-27). D'où l'exhortation au combat, car tout vaut mieux que la défaite, et il faut sauver les générations futures. Il s'agit de ramener au combat des soldats défaits, en leur rappelant que la cité verrait tout son équilibre ruiné par la perte de ces territoires. L'espoir repose sur les jeunes, et une bonne raison de protéger les anciens et de se comporter en héros est de susciter par sa vaillance l'admiration des femmes: Eros est toujours un stimulant.

La question se pose de l'organisation de l'armée. Les combattants du premier rang, dits *promakhoi*, sont désignés par ce terme épique souvent repris dans les épigrammes funéraires; mais ils ne combattent pas détachés des autres comme dans l'épopée. Il peut s'agir du chef de file de chaque énomotie, ceux sur la solidité desquels on compte pour assurer celle de toute la troupe. Toutefois, l'insistance sur l'estime publique et la position sociale conserve au poème une tonalité individualiste qui le rapproche des mentalités de l'épopée, de sorte qu'il n'est pas certain que la mention du combat au coude à coude ou du soldat solidement campé fasse expressément allusion à la phalange hoplitique. Dans Homère aussi on évoque les rangs serrés, mais chez Tyrtée nul héros ne semble se détacher. Certes, le cadavre du jeune soldat conserve la beauté par opposition au cadavre outragé par l'âge ou par l'adversaire; la mort

en fait un *agathos*, qualité acquise sur le champ de bataille et qui finira par désigner les morts à la guerre. Le mort est beau s'il est tombé pour défendre les autres combattants et la communauté tout entière.

Un autre poème souligne, plus encore que le précédent, une mentalité nouvelle: au-delà de l'appel à se battre pour la cité, c'est toute une conception du citoyen qui s'exprime et, déjà, sont présents les thèmes fondamentaux de l'idéologie spartiate²⁷ :

Je ne me souviendrais pas d'un homme, ni ne le mentionnerais dans mes discours, pour la valeur (*arété*) de ses pieds ou son aptitude à la lutte, pas même s'il avait la stature et la force des Cyclopes et qu'il vainquît à la course le Borée de Thrace, 5 ni s'il avait une allure plus charmante que Tithônos ou s'il était plus riche que Midas et Kinyros, ni s'il était plus roi que Pélopos le fils de Tantale ou s'il jouissait de la langue d'Adraste, au son doux comme le miel; non je ne le ferais pas, eût-il en tout bonne réputation, s'il n'avait la force impétueuse.

10 Car personne n'est valeureux (*agathos*) dans la guerre s'il ne supporte pas de voir le sang du carnage et ne se tient ferme, tendant son bras pour tuer au plus près.

Voilà ce qu'est la valeur (*arété*), voilà le prix d'excellence chez les mortels, ce qu'il y a de plus beau à gagner pour un homme jeune.

15 C'est là un bien précieux, commun à la cité et au peuple tout entier qu'un homme campé sur ses jambes, qui se tient aux premiers rangs, obstinément, en oubliant totalement la fuite honteuse, offrant sa vie et le courage de son cœur (*thumos*), qui conforte par ses paroles le voisin auprès duquel il se tient.

20 Tel est l'homme valeureux à la guerre.

Il aura tôt fait de mettre en fuite le front brutal des ennemis et, par sa fougue, il réussira à arrêter le flot du combat.

Toutefois, celui qui tombe au premier rang et perd sa vie (*thumos*) pour la gloire de sa cité, de son peuple et de son père, 25 la poitrine transpercée de coups abondants à travers son bouclier bombé et sa cuirasse, celui-là jeunes et vieux le pleurent pareillement, la cité tout entière est affligée d'un terrible regret, son tombeau et ses enfants se signaleront aux yeux des mortels, 30 ainsi que les enfants de ses enfants et sa descendance à venir.

Jamais ne disparaîtra la gloire (*kléos*) de son courage, non plus que son nom, mais, bien qu'il soit sous terre, il devient immortel, lui que son excellence a fait rester ferme au combat, pour son pays, pour ses enfants, et que l'impétueux Arès a fait périr.

35 S'il échappe à la longue mort douloureuse mais qu'il est victorieux par sa lance, alors il s'empare d'une gloire brillante, et tous, jeunes ou anciens, l'honorent pareillement ; il s'en ira vers l'Hadès après des joies sans nombre: les honneurs le distinguent de ses concitoyens et personne ne songerait 40 à lui manquer de respect ou à lui dénier son droit, mais tous pareillement, jeunes ou plus anciens, lui cèdent leur place dans les assemblées.

Allons! que tout homme s'efforce en son cœur d'atteindre cette valeur suprême au lieu de refuser le combat!

Le poème est sans doute de circonstance: il faut donner aux Spartiates des raisons de poursuivre les combats contre les Messéniens et de ne pas se laisser abattre par les succès et les

incursions de ces derniers à l'est du Taygète. Mais il donne au combat une valeur particulière. Après le rejet, dans les vers 1-9, de la valeur de personnages mythiques qui ne songeaient qu'à leur victoire, à leur force, à leur capacité à convaincre, le poète insiste sur ce qu'est la vraie valeur qui consiste à faire de ses qualités « un bien commun à la cité et au peuple tout entier » (v. 15), en tenant bon sans reculer, en se battant en commun avec ses voisins de rang, en mettant sa fougue au service de la victoire collective. Cette valeur-là, cette *arété* que tous peuvent atteindre, mérite l'immortalité que la cité lui garantit par la mémoire (la gravure de son nom, éventuellement), comme elle assure au survivant une place de choix dans la communauté. En refusant la valeur absolue de la gloire (*kléos*) individuelle et en proclamant sa foi dans les capacités du citoyen à l'oubli de soi au bénéfice de la communauté tout entière, Tyrtée s'inscrit dans une conception de l'État qui fera la force des Spartiates. Si nous y trouvons une flamme épique, elle est au service d'une cause civique, et c'est ainsi qu'une poésie de circonstance atteint une généralité fondatrice de valeurs. Car c'est au nom des mêmes principes que les réformes attribuées à Lycurgue prennent leur sens et que des normes pourront s'imposer aussi bien dans la vie quotidienne que pour l'éducation des enfants ou l'exclusivité de la fonction de citoyen. Du moins était-ce l'idéal auquel on a prétendu faire correspondre la réalité. Les poèmes de Tyrtée vont prendre ensuite valeur d'hymnes nationaux, seront chantés à l'armée pour motiver les soldats, et probablement aussi en temps de paix pour entretenir le patriotisme.

Conclusion Entraînés par le chant des poèmes ou par leur

propre ardeur, les Spartiates sont venus à bout des Messéniens et affirmeront toujours leurs droits sur le pays. Cette conquête fut une grande entreprise collective et il est possible que la conscience de leur unité et de leur solidarité se soit forgée dans ces guerres. Après la victoire, soulagés, les Spartiates digèrent leur succès: ils organisent l'exploitation du territoire et de ses richesses; en même temps, probablement, des réformes politiques établissent l'*eunomia* dont ils seront si fiers, et peut-être est-ce alors qu'ils adoptent le combat hoplitique; mais leur ouverture vers l'extérieur ne se dément pas et leur vie culturelle reste dynamique.

Nous avons dû exploiter, pour retracer ces guerres, des traditions biaisées par la propagande messénienne postérieure à 370. Toutefois, faute d'autres sources, nous devons accepter comme base le schéma qu'elles proposent, quitte à reléguer dans le domaine des reconstructions tout ce qui enjolive l'histoire ou l'interprète. Il nous reste donc deux guerres, les combats qui se sont déroulés et la défaite incontestable des Messéniens. Même les objectifs initiaux des Lacédémoniens ou les conditions faites aux vaincus sont pour l'essentiel des reconstitutions de la logique historique contemporaine. Celle-ci ne doit pas être trop loin des réalités lorsqu'elle suppose un besoin de terres et de sécurité émanant de la société spartiate, mais aussi des conflits mineurs entre éleveurs ou entre aristocrates (ce qui n'est nullement exclusif), des provocations des uns et des autres qui firent monter la tension au point qu'une étincelle fit exploser les conflits, la dépendance dans laquelle sont tombés ceux des Messéniens qui

n'ont pas choisi l'exil. L'insistance de tous sur la durée de ces guerres et sur les souffrances et les angoisses des populations des deux côtés trouve sa source dans les traditions de mauvais souvenirs transmis de génération en génération et pas seulement dans le désir des Messéniens de reconstituer une courageuse résistance. Sparte y gagne, dans l'immédiat, d'importantes richesses et la paix sociale, mais, revanche des vaincus, elle doit adapter son mode de vie et sa politique à la difficile gestion d'un espace qui dépasse largement les possibilités de contrôle d'une cité normale. Toutefois, ces conséquences se feront surtout sentir après ce que nous appelons la « troisième guerre » de Messénie (*infra*, p. 204 s.).

¹ Résumé des traditions sur ces guerres de Messénie dans DIOD. XV 66, qui s'appuie sur Éphore.

² EUR. fr. 1083 Nauck = Str. VIII 5, 6 selon qui « Tyrtée emploie les mêmes expressions ».

³ P. THEMÉLIS, *Praktika*, 151 (1996), 139-171 ; 152 (1997) 79-113; 153 (1998), 89-126.

⁴ *Il.* IX, 149-153 : elles sont dites « toutes proches de la mer » : Cardamylè, Énopè, Phérai et - selon une interprétation probable — « la sainte Poièessa », située sur le Nédon. Il est plus délicat de faire fond sur le «Catalogue des vaisseaux» » (*Il.* II, 581-588, *supra*, p. 6) ; cf. HOPE-SIMPSON, 1957 et 1966. Voir dans MORRIS & POWELL, 1997.

⁵ La naissance des Dioscures, protecteurs revendiqués par les deux régions, aurait eu lieu dans l'îlot de Pephnos près de Thalamai où aurait été accueilli Tyndare, provisoirement privé du pouvoir en Laconie par son frère Hippocoôn ; deux statues de bronze les représentent (PAUS. III 1, 4 et 26, 2-3; voir aussi 13, 7 ; 16, 1 et 17, 3).

⁶ PARKER, 1991, p. 25-47.

⁷ Voir ELLINGER, 1993, p. 42 *sq.*

⁸ PAUS. IV 5, 5-7, rapporte une affaire de troupeaux volés et d'assassinats qui ne semble pas remonter au-delà du III^e s.

[9](#) Sur ces sujets, voir CHRISTIEN, 1992, p. 154-153.

[10](#) DUCAT, 1990, p. 113s.

[11](#) *Infra*, p. 44 s. et le fr. 23 West où il est question de *teikhos* (muraille), de Messéniens, de *pyrgos* (tour), d'Héra *aidoiè* (liée à ce qui inspire le respect) et des Tyndarides ; STR. VIII 4, 10 : « c'est du vivant de Tyrtée qu'eut lieu la deuxième guerre de Messénie ».

[12](#) OGDEN, 2004.

[13](#) Voir *infra*, p. 44 comment TYRTÉE voit la vie d'un homme privé de ses revenus fonciers.

[14](#) Il est possible que PAUS. ait coloré le récit de cette guerre avec des événements empruntés à celle des années 460 (*infra*, p. 204 s.).

[15](#) PAUS. malmène la chronologie en associant ce départ au tyran Anaxilas de Rhégion qui régnera au début du v^e s. : THC. VI 4, 6.

[16](#) Toutefois, on pourrait penser que les premiers vers se rattachent à la situation d'entre les deux guerres, et les deux derniers, que Pausanias cite séparément et que M.L. WEST se refuse à inclure dans le même poème, correspondraient à une aggravation symbolique de leur statut après la révolte.

[17](#) Par ex. LURAGHI, 2002.

[18](#) Cf. HODKINSON, 2003, p. 270-274.

[19](#) DUCAT, 1990, p. 141-144; LURAGHI, 2002.

[20](#) LURAGHI, 2003. Les Athéniens, au v^e s., contrôleront leurs clérouques par des garnisons sur place, intéressées au versement du loyer.

[21](#) HOTE V 49 ; X 64; [XÉN.] III 11 ; AR., *Lysistrata*, 1137-46; THC. I 101, 2, cf. V 35, 7

[22](#) PRATO, 1968 ; FRAENKEL, 1975 ; LORAUX, 1977.

[23](#) LYC. C. *Léocratès*, 107 (qu'il faut selon certains décomposer en deux poèmes) = Diehl³ et Prato, 6 (v. 1-15) et 7 (v. 15-32) ; West 10.

[24](#) Une autre tradition comprend : « ni famille à venir ».

[25](#) Il peut s'agir de tous ceux qui ne sont pas « vieux », donc des 20-50 ans ... mais voir vers 28-29.

[26](#) Ici comme au v. 24, le terme employé est *thumos*, l'élan vital.

[27](#) Diehl³ et Prato, 9; West 12 = STOSÉE, IV 10. Voir comm. par TARKOW, 1983 ;

bonne analyse de ses valeurs pédagogiques dans BIRGALIAS, 1999, notamment p. 196-199.

Chapitre 3

Lycurgue et l'*eunomia* politique, jusqu'aux guerres médiques La plupart des auteurs anciens qui ont parlé de Sparte attribuaient à un législateur, Lycurgue, l'ensemble de ses institutions. La qualité de ses réformes et l'autorité du personnage auraient permis aux Spartiates de connaître, avant tous les autres Grecs et pour plusieurs siècles, l'*eunomia*, c'est-à-dire l'équilibre et l'équité dans les rapports humains, qu'ils soient politiques, sociaux ou économiques. Ce sont en somme les fondements de leur système socio-politique que ces auteurs faisaient remonter dans la nuit des temps, ce qu'admirent des historiens comme Hérodote (I 65) et surtout Thucydide qui affirmait la continuité du régime sur plus de quatre cents ans avant lui (I 18, 1). Selon un courant historiographique

actuel, la mise en place des institutions était achevée, pour l'essentiel, au milieu du VI^e s. L'Histoire et le silence des sources obligent à penser qu'elle fut en réalité très progressive, qu'elle n'a pas marqué un moment précis du passé mais que des structures politiques et sociales ont peu à peu répondu aux problèmes qui se posaient. Nous examinerons donc successivement la signification du « mythe de Lycurgue », l'importance et la nature de l'équilibre des pouvoirs exprimé par la « grande *Rhètra* », la place de la fonction royale et, enfin, le rôle des éphores pour compléter l'équilibre politique. Ces institutions fonctionnent dès l'époque archaïque, mais nous devons faire quelques incursions dans les siècles « classiques » pour en comprendre la nature et le fonctionnement.

Lycurgue : un législateur mythique ?

Mythique ou, moins probablement, réel, ce « législateur » est sans cesse cité à propos des institutions spartiates, surtout quand on

veut les faire passer pour très anciennes, ou à propos de réformes présentées comme un retour à la tradition. Nous allons tenter de comprendre sur quelles réalités repose l'action dont il est crédité et ce qu'il représentait pour les Spartiates.

Questions de dates Le premier à en parler, dans nos sources, est Hérodote, au V^e s., mais le texte le plus fourni est sa « vie » composée par un Plutarque qui déclare pourtant : « Sur Lycurgue, le législateur, on ne peut absolument rien dire qui ne soit sujet à controverse : sa famille, son séjour à l'étranger, sa mort et, enfin, l'établissement même de ses lois et de sa constitution sont rapportés diversement par les historiens ; mais c'est sur le temps où il vécut que le désaccord est le plus grand » (1, 1).

À quel moment situer cette législation nouvelle ? Xénophon l'associe au « retour des Héraclides », Hérodote fait de Lycurgue le tuteur de Léobotès, son neveu et quatrième roi Agiade, et une tradition postérieure, rapportée par Plutarque, en fait l'oncle du roi Charilaos, un Eurypontide. Tout cela nous mettrait au X^e/IX^e s., tout comme les indications d'Ératosthène ou d'Apollodore de Pergame. Toutefois, Aristote ou Pausanias l'associent à une réorganisation des Jeux olympiques avec l'instauration de la trêve par Iphitos, roi d'Élis, en 776¹. Cependant, Lycurgue est aussi présenté comme un consultant convaincu du dieu de Delphes, or le sanctuaire de Delphes et son oracle ne sont guère efficaces avant le dernier tiers du VIII^e s. Enfin, si Éphore a raison d'en faire un contemporain de Zaleucos de Locres, il ne saurait être antérieur à la fondation de cette cité vers 675 ; et s'il faut l'associer à la seconde guerre de

Messénie, nous sommes ramenés vers le milieu du VII^e s. Autant dire que nous ne disposons d'aucun moyen de situer le législateur avec quelque précision.

Un personnage réel ?

Un certain nombre d'éléments font de Lycurgue une figure qui rejoint celle des autres législateurs archaïques. Il est d'origine aristocratique mais il n'est que « tuteur » du futur roi ; il complète sa formation par des voyages dans des pays à la sagesse réputée, l'Égypte et, surtout, la Crète, célèbre inspiratrice de lois, par référence à Minos, roi et législateur légendaire qui était directement inspiré par Zeus. C'est là qu'il entre en relations avec un Sage, Thalétas, qui ouvre la voie à ses réformes. Lycurgue est aimé des dieux, Apollon l'inspire directement ; il eut un œil crevé par un aristocrate mécontent de ses réformes (Plut. *Lyc.* 11), or nous savons qu'une malformation physique vaut désignation par le dieu. Enfin, il se distingue par sa hauteur de vues et sa rigueur morale, son respect intégral des lois, fût-ce à ses dépens. Lycurgue se sacrifie deux fois : en refusant une royauté qui revenait à son neveu, en se suicidant pour assurer la pérennité de ses lois, après s'être assuré par un serment que ses concitoyens leur obéiraient tant qu'il ne reviendrait pas (Plut. *Lyc.* 5). Toutefois, ce n'est pas tout à fait un législateur comme les autres puisqu'il se transforme en une divinité : Hérodote le déclare proclamé « dieu » par Delphes et Plutarque nous dit que les Spartiates lui attribuèrent un sanctuaire et des sacrifices « comme à un dieu » (Plut. *Lyc.* 31, 4).

Une figure aussi stéréotypée et, qui plus est, divinisée, suscite le

doute sur la réalité du personnage, en dehors même de l'in vraisemblance de certaines mesures qui lui sont attribuées. Au demeurant, les historiens rejettent la possibilité d'un ensemble aussi complet et cohérent de réformes à aussi haute époque et ils constatent que toutes celles qui lui sont attribuées (institutions politiques, formation militaire, partage des terres, comportements sociaux et moraux) peuvent difficilement être contemporaines les unes des autres. Ces critiques ne sont pas sans fondements et l'invention d'un tel personnage mythique illustrerait une pratique courante qui consiste à reconstituer l'évolution historique d'une cité en focalisant sur un nom chaque étape importante, comme le montre bien le passage de Platon que nous citons ci-dessous (p. 60). Elle répondrait également au besoin de se référer à une figure légendaire, quasi divine, pour donner plus de force à des institutions menacées ou prétendument « restaurées ». Lycurgue est alors devenu le symbole d'une Sparte totalitaire et archaïsante qui, pour compenser ses difficultés internes, idéalise son passé. Ajoutons que cette figure et ses réformes réalisent un double rêve : le premier est celui du régime idéal que représente la « constitution mixte », et Sparte devient alors la cité qui, grâce à Lycurgue, sut autrefois la mettre en œuvre² ; le second est celui d'une société sans conflits de richesse, d'où l'invention du partage égalitaire des terres.

L'incarnation des réformes des institutions Nous ne pouvons rejeter les éléments d'authenticité que l'on perçoit dans la tradition sur Lycurgue, dès lors que l'on situe Sparte dans l'histoire du monde archaïque ; du reste, une tradition n'est jamais totalement inventée

et elle s'appuie toujours sur des éléments qui sont bien réels même si leur compréhension peut nous échapper. La création de cette figure répond à une conception d'ensemble de l'histoire spartiate liée aux guerres de Messénie et, ensuite, à la réforme hoplitique : il y eut certainement un grand besoin de réorganisation de la société pour s'adapter aux menaces pesant sur ses conquêtes et à l'évolution des pratiques guerrières. Les poèmes de Tyrtée témoignent de l'affirmation d'une solidarité de groupe mais aussi de problèmes de terres à résoudre (p. 44 s.). Par ailleurs, on observe que Sparte n'a pas connu la tyrannie ; elle semble même avoir été la seule grande cité de l'époque à l'avoir évitée et nous pouvons penser qu'elle en fut protégée par des réformes qui ont consolidé la société et le fonctionnement des institutions.

L'appel à un législateur en période de crise est banal, notamment lorsque la royauté se montre inefficace, et l'utilisation de la législation crétoise se retrouve dans d'autres exemples archaïques. Le législateur aurait permis à sa cité de sortir d'une période de conflit, ce que les Grecs appellent la *stasis*. Selon Hérodote (I 65-66), il aurait fait passer Sparte de la *kakonomia*, la « mauvaise législation » ou « mauvaise répartition », à son contraire, l'*eunomia*, et il aurait aidé les Spartiates, affaiblis par de mauvais rapports entre eux et repliés sur eux-mêmes, à se réconcilier et à s'ouvrir vers l'extérieur. Plutarque, lui (*Lyc.* 4, 3 et 5, 1-2), parle de « méchanceté entre citoyens », de contestations s'élevant au sein du *dèmos* tandis que les rois manquaient d'autorité ; à cela succédèrent le respect de la règle et de l'ordre, la concorde, des mœurs plus douces, le goût du bien (*ta kala*), et ce fut possible grâce à l'action préparatoire d'un poète lyrique crétois, Thalétas de Gortyne,

musicien enchanteur et éducateur des esprits.

Il reste que nous avons beaucoup de mal à retrouver, sous les récits d'époque classique ou ceux de Plutarque, les étapes d'une évolution. L'austérité archaïque est à revisiter, tout le discours est à décaper pour le dégager de sa tonalité rétrospective : il est clair que Plutarque est victime de la restauration archaïsante mais romanisée de son époque, que Xénophon est aveuglé par son admiration pour Agésilas, entre autres, qu'Aristote est marqué par la défaite de Leuctres, etc. Nous n'étudierons donc pas ici la totalité des institutions spartiates que l'on aimait attribuer à Lycurque, mais celles qui nous semblent bien être antérieures aux guerres médiques.

Selon Plutarque quatre *rhètrai*³ sont spécifiquement attribuées à Lycurque : l'interdiction d'écrire les lois afin de pouvoir les modifier plus aisément ; la proscription du luxe ; l'interdiction de faire plusieurs fois la guerre aux mêmes ennemis afin qu'ils ne puissent pas s'aguerrir ; à celles-là s'ajoute celle qui règle les pouvoirs. Hormis la troisième, elles correspondent à l'image que l'on s'est traditionnellement faite de Sparte, ce qui n'oblige pas à nier leur authenticité. Nous allons examiner les domaines qu'elles couvrent : la répartition des pouvoirs législatifs ; la répartition des terres, la richesse et la pauvreté ; la formation militaire ; l'importance de l'oralité à Sparte et la permanence des institutions.

L'équilibre politique : la « Grande Rhètra »

Le texte Commençons par ce texte que Plutarque, dans son exposé

sur les gérontes, cite comme une « *rhètra* »⁴ et que nous appelons la « grande *Rhètra* » à cause de son importance. Il en fait un oracle fixant les règles qui doivent régir les pouvoirs respectifs des rois, du conseil et du *dèmos*, dans la prise de décision politique. Les rois Polydore et Théopompe y auraient ajouté plus tard un « amendement »⁵, qu'attesterait un poème de Tyrtée, également cité par Diodore de Sicile (qui a pu le trouver dans Éphore) mais sous une forme un peu différente. Ces textes sont très brefs et allusifs. Plutarque s'est cru obligé de les commenter et les historiens s'en sont longtemps tenus à ses explications ; depuis quelques décennies, on est revenu au texte strictement attribué à Lycurgue et aux deux rois, mais les commentaires et interprétations sont si nombreux que nous ne pourrions les reprendre ici.

Voici cette *Rhètra* telle que la rapporte Plutarque (*Lyc.* 6), puis ce qu'il présente comme son « amendement » : 62. « Après fondation d'un sanctuaire de Zeus Skyllanios et d'Athéna Skyllania, après répartition en tribus et en obai, après établissement d'une *gérousia* de trente membres, *archégètes* compris, à date fixe faire les *apellai* entre Babyka et Knakiôn ; à ces conditions, introduire une proposition et laisser faire (*aphistasthai* ; *vel* se retirer) <mais à l'assemblée du peuple décision>⁶ et sanction ».

67. Plus tard, [...] les rois Polydore et Théopompe rajoutèrent cette clause à la *Rhètra* : 68. « si le peuple se prononce de travers (*skolian*), que les Anciens et les *archégètes* abandonnent (*apostatères* ; *vel* soient dissoluteurs) »

Plutarque a pu trouver la grande *Rhètra* dans la *Constitution des Lacédémoniens*, perdue, d' Aristote qui, lui-même, a pu la trouver dans le « Pamphlet de Pausanias », dû à un roi en conflit avec les

éphores, et qui daterait des environs de 395⁷. Peut-être fut-elle transmise oralement jusqu'à cette date, ce qui expliquerait que sa langue soit composite.

S'agit-il d'un oracle ? Déjà Hérodote (I 65) affirmait que Lycurgue avait consulté à Delphes mais que si, pour certains, le dieu lui avait dicté la constitution des Spartiates, pour les Lacédémoniens, en revanche, il l'avait importée de Crète. Les deux ne s'excluent pas car il était normal qu'après avoir adapté une réforme à sa cité, on la fit approuver par Delphes. Si ce règlement est le résultat d'un accord entre les citoyens ou les groupes politiques, comme le suggère le terme de *rhètra*, la sanction du dieu de Delphes renforçait son autorité. Le texte est en prose, à la différence des oracles conservés, mais cette prose, avec sa concision et son imprécision, notamment son absence de sujet, avec ses néologismes, est bien « dans le style delphique » : ce serait donc un bon pastiche. De plus, on lui a donné la forme d'une charte de fondation de cité, avec installation de sanctuaires, des rois dits « archégètes » comme les fondateurs de colonies, une répartition de la population dans les groupes de base : c'est là un parfait résumé de ce qui était considéré comme fondamental dans l'organisation de la cité⁸.

Les mesures de réorganisation Venons-en au contenu du texte, qui est l'aspect à présent le plus controversé. La construction suggère deux niveaux différents : une réorganisation des cultes, des cadres civiques et du conseil, puis, à l'infinitif valant impératif, une nouvelle répartition des pouvoirs.

Il est normal d'accompagner une réforme politique d'une action destinée à attirer la bienveillance divine, d'où la fondation de sanctuaires à des divinités dont l'épithète reste très mystérieuse ; toutefois, mentionner Zeus et Athèna en rapport avec l'organisation politique et judiciaire de la cité n'a rien de surprenant même si la réforme est placée sous le signe d'Apollon. La population doit être répartie dans des tribus et des *obai*, ce qui indique une procédure de restructuration de la population spartiate. Nous connaissons par Tyrtée (fr. Prato 10) l'existence des trois tribus doriennes traditionnelles, les *Hylleis*, les *Dymanes* et les *Pamphyloi*, qui forment les contingents militaires, mais les *ôbai* restent mystérieuses : sont-elles cinq comme les cinq villages constitutifs de Sparte que sont Kynosoura, Limnaion, Pitana, Mésoa, et Amyclées ? Une inscription, datée de la fin du VI^e ou du début du V^e s., mentionne aussi une *ôba* des Arcaloi² : à moins de l'identifier à Amyclées, ce qui est difficile, il y en aurait donc plus que cinq et l'*ôba* n'a peut-être rien à voir avec les cinq villages, même si elle est de nature géographique. On a multiplié les hypothèses, mais pour l'instant rien n'est assuré. Nous pouvons seulement supposer que c'était une subdivision importante pour la vie de la cité, éventuellement pour faciliter le recrutement militaire. Il ne serait pas impossible que ces mesures de répartition de la population fussent une réponse à l'existence de nouveaux citoyens à intégrer, et/ou à de nouveaux besoins liés à une réorganisation militaire.

Il est fait ensuite mention du conseil des Anciens ou *gérousia*. Il était sans doute antérieur, car nous en voyons exister autour des rois dans l'épopée homérique, mais des règles nouvelles, plus précises, sont établies. Il est limité à trente membres¹⁰, ce qui interdit de le grossir par des nominations d'amis, comme d'en faire

une assemblée de tous les Anciens de la cité. Il s'agit d'un organisme restreint, dans l'esprit de l'époque aristocratique, et dans lequel sont inclus les « archégètes », ce qui désigne les rois, descendants des « fondateurs ». Nous croyons, comme P. Carlier, que c'est aussi une mesure d'encadrement de la royauté, premier pas vers son statut de magistrature héréditaire (Aristote, *Pol.* III 1285a-b).

L'assemblée et ses pouvoirs Puis on en vient à l'assemblée. Pour dire « réunir l'assemblée », le texte emploie le verbe *apellazein*, ce qui a amené les historiens à donner à l'assemblée le nom d'*apella*, terme qui n'apparaît dans aucun texte ancien pour désigner l'assemblée de Sparte¹¹ ; les *apellai* sont les fêtes en l'honneur d'Apollon, et il est probable que l'assemblée se réunissait à l'occasion de ces fêtes, mais selon quelle périodicité ? « De saison en saison » (cf. *infra*, p. 168), ce peut être une fois l'an, comme la grande fête d'Apollon, ou à chaque pleine lune comme le veut une scholie à Thucydide (I 67), ce qui pouvait correspondre à des jours consacrés à Apollon. Le lieu de réunion est fixé en plein air, semble-t-il, en un lieu connu de tous¹². De tout cela, nous retiendrons essentiellement que la convocation de l'assemblée ne dépend plus du bon vouloir des chefs et que la régularité de ses réunions suppose qu'on lui soumette les affaires importantes.

De plus sa souveraineté est affirmée. Sur ce point, le texte est corrompu et notre traduction correspond à la restitution la plus économe de corrections. Nous avons ici l'affirmation que, si les propositions émanent du conseil avec les rois, le dernier mot reste

au peuple et que l'on ne peut pas adopter une mesure qu'il refuserait. Mais il faut aller plus loin et nous demander où s'arrêterait le contrôle de l'assemblée par le conseil. Dans le texte ci-dessus, nous avons mis entre parenthèses la traduction la plus communément admise (« soient dissoluteurs »), qui correspond à l'interprétation de Plutarque (peut-être d'Aristote ?) ; autrement dit, la majorité des savants comprend que les Anciens, dont les rois, font des propositions à l'assemblée mais qu'ils peuvent décider de se retirer, ce qui équivaut à la dissoudre si la discussion ou le vote tourne mal ; nous avons donc l'impression que l'on reprend d'une main ce qui avait été donné de l'autre. Mais la signification de « se prononcer de travers » reste floue : si cela veut dire « refuser » la proposition, quelle différence avec la dissolution qui en bloque le vote ? S'il s'agit d'accepter des amendements ou des contre-propositions¹³, comment cela est-il possible si le peuple n'a pas ce droit ? Enfin, on a pu penser que les gérontes remaniaient leur proposition jusqu'à satisfaire les contestataires, car nous savons que, dès les poèmes homériques et longtemps encore à Sparte, la recherche du consensus est constante dans le processus délibératif. Mais notre texte ne dit rien de tel, il ne prévoit nullement de nouvelle assemblée¹⁴. La dissolution de l'assemblée par le conseil contredirait l'affirmation de la souveraineté du peuple, d'autant que la tradition sur les deux rois auteurs de ces restrictions veut qu'ils aient bénéficié de la faveur populaire pour des réformes ou des actes anti-aristocratiques : Théopompe est lié par Tyrée à la première guerre de Messénie et, selon Aristote (*Pol.* V 1313a26-28), à la création de l'éphorat ; Polydore est peut-être le battu d'Hysiai (669) et il sera revendiqué au III^e s. comme un modèle pour son souci du Spartiate ordinaire, notamment sur la question du

partage des terres, ce qui lui aurait valu d'être assassiné. C'est pourquoi nous préférons comprendre que les gérontes, au cas où l'assemblée n'irait pas dans leur sens, « se retireraient », ce qui dégagerait leur responsabilité, mais « laisseraient faire ». Cela s'inscrirait dans une tradition législative attestée ailleurs à partir du VI^e s., qui interdit de proposer une modification de la loi sauf si l'assemblée réunie « en masse » en décide autrement¹⁵. Nous en aurions ici la première manifestation : la souveraineté reconnue à l'assemblée dégage la responsabilité des magistrats que sont les gérontes. Cette interprétation, qui n'a rien d'assuré, a l'avantage de préserver la souveraineté de l'assemblée.

En fait, si nous lisons ce texte dans la perspective de cet esprit de concorde lié à l'*eunomia*, il apparaît bien comme soucieux d'équilibrer les pouvoirs des uns et des autres en offrant quelque chose à tous les groupes qui pourraient se retrouver en conflit : les rois sont intégrés à la vie politique mais noyés dans le conseil ; le conseil voit son recrutement contrôlé, mais il est l'organe politique suprême avec l'initiative des décisions et la présidence de l'assemblée ; le *damos* est reconnu politiquement, il est souverain mais son initiative est bridée puisqu'il débat uniquement sur les propositions qui lui sont présentées.

La Rhètra et l'*eunomia* Si cette *Rhètra*, qui introduit à la fois la *probouleusis* (préparation des propositions) par le conseil et la décision par un vote en assemblée, date du VII^e s., elle est vraiment révolutionnaire pour une si haute époque. Aussi a-t-on estimé que ce n'était pas concevable de la situer avant la fin du VII^e, voire au VI^e s. Mais le contexte de la révolte des Messéniens et de

l'évolution vers une armée hoplitique nous orientent vers les décennies du milieu du VII^e s. ; de plus, la menace tyrannique dans le Péloponnèse est connue dès le milieu de ce même siècle (Corinthe, Sicyône, Mégare, Argos) et, si Sparte est la seule grande cité à avoir ignoré la tyrannie, c'est peut-être parce qu'elle a tôt fondé sa cohésion sur l'*eunomia* : *the right man in the right place*. Cela suppose qu'elle a su équilibrer les pouvoirs et régler les relations entre les citoyens.

En effet, pourquoi une telle réforme fut-elle acceptée ? Sans doute se méfiait-on à ce moment du risque de stasis ; il s'agissait d'éviter les dérives possibles, tout en proclamant le respect d'un peuple qui est, en soi, une élite et qui représente la force militaire. Nous ne sommes pas dans un affrontement entre masses populaires et dirigeants, comme le suggèrent les textes du IV^e s. et Plutarque lui-même, mais bien plutôt dans la recherche d'un accord entre les aristocrates qui constituent le *dèmos* spartiate, dès lors que les autres habitants sont Hilotes ou Périèques. Nous retrouvons un peu la mentalité des colons grecs : innover entre citoyens qui sont les propriétaires privilégiés, et en même temps codifier pour pérenniser ce qui peut apparaître comme une bonne base de fonctionnement.

Un autre problème doit être posé, soulevé par le poème de Tyrée dont Plutarque (*Lyc.* 6, 7-8) citait quelques vers comme s'ils paraphrasaient l'amendement de la *rhètra*, et dont Diodore de Sicile, VII 12, 6, nous donne un extrait plus long que voici (nous proposons entre parenthèses la traduction d'H. van Wees pour les vers 8 et 9¹⁶ :

« Voici ce que le Seigneur à l'arc d'argent, celui qui lance au

loin, Apollon à la chevelure d'or, a prophétisé de son opulent *adyton* ¹⁷ : Qu'ouvrent le débat les rois mis en charge par les dieux, qui ont soin de l'aimable cité de Sparte, ainsi que les Anciens conseillers, et qu'ensuite le peuple des citoyens (*dèmotai andres*), répondant à son tour par (*vel* : à) de droites rhètrai, [*ici s'arrête Plutarque*]

prononce de belles paroles et agisse en tout justement, sans rien fomenter de <tortueux (*skolion*)> pour la cité (*vel* : sans rien comploter contre la cité).

Mais de la majorité du peuple, dépendent décision et sanction (*vel* : Victoire et puissance suivront pour la masse du peuple).

Car Phoibos a fait là-dessus de telles révélations à la cité ».

Traditionnellement, on admet que Tyrtée rappelait ici à ses concitoyens, las de la guerre en Messénie et inquiets de la réalité des avantages qu'ils en tireraient, qu'il existait à Sparte une règle des débats publics qui permettait de respecter la place de tous dans l'État : les rois viennent en tête, mais associés aux conseillers ; ils proposent et président l'assemblée, le peuple décide et on forme le vœu que tout se passe bien dans la légalité et dans l'intérêt de la cité. Tel est, peut-on penser, ce qui s'exprime par l'opposition des termes de « droit » et de « tortueux » ou « torse » (*skolion*). L'image est récurrente dans la poésie archaïque¹⁸, il n'y aurait donc rien de surprenant à ce que *skolion* fût employé par Tyrtée en référence aux termes de l'amendement¹⁹. Pour J. Vélissaropoulos, ces nouvelles règles de décision, qui mettraient fin à une stasis, ne concerneraient pas tant la politique extérieure que le règlement des différends entre citoyens ou groupes sociaux ; elles cherchaient à assurer l'impartialité dans l'application des règles adoptées. Par

cette clause, le peuple affirme « sa souveraineté face au pouvoir juridictionnel du conseil ». Les gérontes puisent dans l'ancienne tradition et doivent s'y tenir pour rendre leurs « droites » sentences, mais le peuple en assemblée est souverain et donc libre d'innover, transformant en « droites » des sentences qui seraient « torses » selon l'ancien droit ; la jurisprudence de l'assemblée crée de nouvelles normes²⁰.

Il paraît évident que Tyrtée est appelé à intervenir par sa poésie pour galvaniser les soldats et pour éviter qu'à une guerre contre les Messéniens révoltés ne s'ajoute la *stasis*, l'agitation à l'intérieur de la cité de tous ceux qui veulent faire entendre leurs revendications. Il rappelle alors ce qu'il est nécessaire d'observer pour assurer la cohésion de la patrie et la réponse du peuple « par de belles paroles » affirme sa souveraineté.

La fonction royale La fondation même de Sparte et son autorité sur les deux régions de Laconie et de Messénie sont inséparables de la fonction royale. Si le texte de la *Rhètra* inscrit le pouvoir politique des rois dans le cadre de la *gèrousia*, le poème de Tyrtée confirme leur prestige : ils ont reçu des dieux leur timè, leur charge et la place qu'elle leur confère. Le véritable souverain est le *dèmos*, mais les rois restent les initiateurs privilégiés du débat et les protecteurs de la cité. Ils ont donc une fonction bien spécifique qu'il nous faut cerner à la fois grâce aux principes énoncés par Hérodote (VI, 56-58) et par Xénophon (LP XV), et aux divers récits concernant tel ou tel roi. Certes, nous n'avons guère de textes archaïques, mais les auteurs présentent les *nomoi*

**relatifs aux rois comme étant anciens et en partie intangibles
; par ailleurs, les cas particuliers qu'ils rapportent révèlent
des pratiques qui semblent liées à la tradition.**

L'origine du pouvoir royal et la dyarchie Dans la mesure où les Spartiates se donnaient comme chefs, lors de leur arrivée dans le pays, des descendants d'Héraclès qu'ils aidèrent à récupérer l'héritage de leur ancêtre, il est tout naturel qu'ensuite ils aient revendiqué des Héraclides comme ancêtres de leurs rois : Héraclès → Hyllos → Cléodaios → Aristomakhos → Aristodèmos → les jumeaux Eurysthénès père d'Agis et Proclès père d'Eurypon. Des listes royales ont pu être reconstituées, en partie artificielles, mais destinées à remonter au moment présumé de l'arrivée des Doriens et à assurer un parfait parallélisme entre les deux lignées des Agiades (A) et des Eurypontides (E). Les quelques discordances entre Hérodote, Pausanias et Eusèbe sont de peu d'importance.

Les historiens ont cherché les causes de cette double royauté, institution originale et dont le maintien surprend d'autant plus qu'il n'a pas manqué de conflits opposant violemment les deux maisons royales. Ils ont pensé au synœcisme des deux bourgs de Pitana (Agiades) et Limnai (Eurypontides) qui se seraient ensuite adjoint respectivement Mésoa et Kynosoura ; à un accord entre nouveaux arrivants et anciens occupants ; à une rivalité qui ne permettait pas de dégager un chef. Bref, nous pourrions aligner d'autres hypothèses encore, dont aucune ne serait étayée. Alors mieux vaut revenir, avec P. Carlier²¹, à la raison que les Spartiates eux-mêmes en donnaient : des jumeaux royaux, entre lesquels on n'avait pu

choisir, la préséance de l'une des deux lignées (Agiades) tenant à l'ordre des naissances. Toutefois, l'introduction dans la liste des seuls Eurypontides de noms qui ne sont que des bouche-trou, tel Prytanis, « le premier », ou Eunomos, « l'équitable » pose un problème. Sans aller jusqu'à imaginer une monarchie qui se serait dédoublée ensuite (P. Cartledge) on peut l'expliquer par l'oubli de certains noms ou, plus encore, par la volonté des généalogistes d'avoir exactement le même nombre de rois des deux côtés, en gommant d'éventuels décalages dus à la plus grande longévité de certains.

Quoi qu'il en soit, faute de pouvoir reconstituer la genèse du système, nous pouvons au moins comprendre les raisons de son maintien : les deux rois s'équilibraient mutuellement et, à moins d'une entente parfaite qui semble avoir été rare (ce fut apparemment le cas de Théopompe (E) et de Polydoros (A) entre 700-675 environ), aucun ne pouvait transformer son pouvoir en une sorte de tyrannie. C'est la raison que Platon donne à la création de la dyarchie²², et ce fut vrai la plupart du temps jusqu'au règne d'Agésilas II. Plus encore a dû jouer l'évident parallélisme avec les jumeaux divins, protecteurs de la cité et de ses armées, Castor et Pollux (Polydeukès, en grec), dont le culte a favorisé la perpétuation de la dyarchie tandis que celle-ci favorisait en retour le développement de leur culte.

Un certain nombre de récits témoignent d'une histoire mouvementée de cette royauté à l'époque archaïque. Téléclos (A) et Polydoros (A) furent assassinés, le premier par les Messéniens avant la première guerre, le second par des Lacédémoniens parce qu'il aurait voulu rééquilibrer la répartition des terres, peut-être

afin de donner une assise plus large à la force hoplitique qui aurait fait défaut dans la bataille d'Hysiai contre les Argiens (*infra*, p. 185-6). Si la personne des rois n'est apparemment pas sacrée, l'État intervient cependant pour s'assurer que la lignée ne va pas s'éteindre mais aussi qu'elle ne va pas être détournée au profit de bâtards, comme on le voit dans le cas suivant. Le roi Anaxandridas (A ; 550-520) aurait assuré avec Ariston (E) le contrôle de Sparte sur la majeure partie du Péloponnèse, et notamment sur Tégée et sur la Thyréatide. Vers 540, ce même Anaxandridas se trouve dépourvu d'héritier ; les éphores, absents de la *Rhètra*, le convoquent pour lui enjoindre de se séparer de sa femme. L'aime-t-il trop pour accepter ou tient-il à sa fortune, nous l'ignorons. Alors les éphores consultent les gérontes et, ensemble, ils lui proposent la bigamie, que l'on ne pratiquait pas à Sparte, en laissant planer la menace d'une intervention incontrôlable des Spartiates (qui l'auraient déchu malgré ses succès militaires ?). Du coup, après que sa seconde femme ait été enceinte de Cléomène, sa première épouse le devient à son tour et met au monde Dorieus, Léonidas (mort prématurément aux Thermopyles) et Cléombrotos (Hdte V, 39-41). Ajoutons que les éphores étaient présents à la naissance de Cléomène, afin d'éviter ensuite toute contestation (Hdte V 39-42).

Autre cas : Démarate (515 ?-491), soupçonné d'avoir été conçu non par le roi Ariston mais par le premier mari de sa mère, qui n'était pas roi, fut déposé en 491 au profit d'un cousin, Léotykhidas, après que l'on eut consulté la Pythie... soudoyée par Cléomène qui voulait un collègue plus à sa convenance (Hdte VI 65). La position royale était suffisamment enviée pour que l'on se prêtât à des manœuvres malhonnêtes pour y accéder, au risque de se voir découvert et d'être déposé. Mais rien n'atteint la saga de Cléomène

(520 ?-488), dont nous reparlerons (*infra*, p. 182 s.).

Ces anecdotes nous font comprendre que la royauté est une institution que les Spartiates veulent contrôler ; ils tiennent à la pureté de la naissance et à la plus grande proximité possible du roi avec la descendance directe d'Héraclès. Les rois se succédaient donc de père en fils, autant que possible, par ordre de primogéniture, corrigée, d'après Démarate (Hdte VII 3), par la règle de la porphyrogénèse : le premier né après que son père fût devenu roi. P. Carlier voit là l'affirmation d'un principe plus large qui peut jouer en cas de vacance : c'est l'homme le plus proche du pouvoir royal, un régent par exemple, qui sera choisi de préférence à un parent plus proche. En fait la cité n'intervient que dans deux cas : lorsqu'il y a doute sur la légitimité et qu'il faut trancher ; lorsque le trône est en déshérence et qu'il faut choisir un successeur. Généralement, on prend aussi l'avis du dieu.

Pourquoi tout cela était-il si important ? Était-ce à cause des fonctions royales ? Xénophon, pour qui la royauté est « la seule magistrature qui subsiste comme elle fut instaurée à l'origine » affirme par ailleurs que « les *timai* dont jouissent les rois de leur vivant, à Sparte même, ne sont guère supérieures à celles des simples particuliers ». Aristote, de son côté, ne verra dans leur fonction qu'une magistrature héréditaire. De fait, leur pouvoir est de nature contractuelle, ce qui est régulièrement rappelé au roi, selon Xénophon : « Tous se lèvent respectueusement devant le roi, sauf les éphores qui restent assis sur leur siège de fonction. Chaque mois a lieu un échange de serments, les éphores jurant pour la cité, le roi pour lui-même. Le serment consiste, pour le roi, à jurer d'exercer sa charge conformément aux lois (*nomoi*) établies dans la

cité, et, pour la cité, de maintenir la royauté inébranlable tant que le roi respecterait son serment à (LP XV 6-7).

Trois éléments sont essentiels dans cette magistrature d'un type particulier : des pouvoirs politiques et judiciaires, le commandement militaire, une prêtrise que l'on peut dire universelle par certains aspects.

Pouvoirs politiques et judiciaires Nous ignorons ce que furent à l'origine les pouvoirs de ces hommes auxquels les conquérants auraient reconnu le droit de les commander, au moins le temps de la conquête, mais dont les pouvoirs s'étaient ensuite maintenus par hérédité. Nous pouvons supposer qu'ils étaient de même nature que ceux des rois homériques, libres de décider mais en s'appuyant sur un conseil de chefs et en obtenant l'appui de l'assemblée du peuple ; ces rois pouvaient refuser d'appliquer ces règles mais un tel refus entraînait des catastrophes dont tous faisaient les frais²³.

a. *Membres de la g  rousia*. En se dotant d'institutions plus rigoureuses, comme nous l'avons vu avec la grande *Rhètra*, les Spartiates ont encadré le pouvoir royal. Les rois ne sont plus libres de réunir ceux qu'ils tiennent pour leurs conseillers mais ils sont intégrés à ce conseil, numériquement limité et dont les membres sont élus à vie par la communauté, parmi les citoyens âgés de plus de soixante ans. Tyrtée nous dit qu'ils à ouvrent le débat à ce qui peut impliquer une présidence des débats, sans que ce soit assuré. Mais lorsqu'il faut voter, ils ne disposent que d'une voix comme les autres²⁴. La *g  rousia* joue incontestablement un rôle essentiel dans la vie politique de la cité, s'érigeant en tribunal pour veiller au bon

ordre, disposant de l'initiative de toutes les décisions concernant la communauté. Ce pouvoir sera ensuite partagé avec les éphores, qui les supplanteront peut-être à certaines périodes mais, tant qu'ils fonctionneront ensemble, le nombre des gérontes, le prestige de l'âge et leur durée au pouvoir leur donneront une incontestable supériorité. Les rois ne sont que deux, certes, et parfois en désaccord, mais ils sont capables de se constituer des clientèles, parmi les Anciens comme parmi les éphores, qui leur permettent, s'ils ont une personnalité qui s'impose, de jouer un rôle important dans les décisions prises. Leurs rivalités mêmes peuvent profiter à celui qui l'emportera.

b. Trois responsabilités spécifiques. « Les rois seuls jugent de ces seules affaires : celles qui concernent une jeune fille héritière de son père (*patrouchos*

parthénos), à qui il revient de l'avoir, du moins si son père ne l'a pas engagée ; celles qui concernent les routes de l'État ; et si quelqu'un veut adopter un enfant, il doit le faire devant les rois » (Hdte VI 57). Le roi veille au respect des règles et sert en quelque sorte de témoin, pour la fille comme pour l'adopté. C'est dire que la famille est dans la cité une structure de base et que les rois, magistrats traditionnels que l'on peut identifier à la cité dans sa durée, en sont les garants et veillent sur elle. On aurait pu penser que la surveillance des routes relevait du même esprit car elles délimiteraient les propriétés, mais il est bien précisé que ce sont les routes publiques (*dèmosiai*), celles qui permettent la circulation à longue distance : serait-ce alors parce qu'ils ont des propriétés dans tout le territoire, ou parce qu'ils sont responsables des armées

qui les empruntent pour répondre à la convocation et pour se déplacer, ou, enfin, parce qu'ils sont le symbole de l'unité de l'État et que sans ces routes on ne pourrait plus rester en contact facile avec les régions éloignées du cap Malée ou de la Messénie, ni les contrôler ? Toutes ces raisons, et d'autres que nous ne percevons pas, peuvent expliquer cette étrange responsabilité royale.

c. Désignation des proxènes. « Il appartient aux rois de désigner comme proxènes ceux qu'ils veulent parmi les citoyens » (Hdte VI 57). Ces gens ne sauraient être des proxènes ordinaires, lesquels sont désignés par la cité étrangère dont ils aideront les citoyens en séjour dans leur propre cité. Il est probable qu'il s'agit là de gens que les rois chargent d'accueillir en leur nom les étrangers, de les surveiller éventuellement. Nous savons que les rois de Sparte ont entretenu des relations d'hospitalité avec de nombreux aristocrates de cités étrangères et que c'était là une sorte de diplomatie personnelle qui pouvait être liée aux choix politiques qu'ils tentaient de faire adopter par la cité. Ils avaient besoin de gens à leur disposition pour maintenir et développer ces liens, notamment s'ils étaient absents. Mais cela reste une hypothèse, faute de toute autre information sur ces personnages.

d. Les rois et les oracles de Delphes. Olympie a pu jouer un temps un rôle primordial dans les décisions de politique extérieure, mais nos informations en liaison avec les rois et les oracles se situent après le développement du sanctuaire de Delphes, lorsqu'il s'est substitué à tout autre pour guider les décisions prises à Sparte (Apollon *Pythios*). Or les rois choisissent chacun deux Pythiens, qui sont leurs commensaux, nourris aux frais de l'État ; ces gens

sont chargés d'aller consulter à Delphes et ils partagent avec le roi la connaissance des réponses oraculaires que le roi a, lui, la charge de garder.

Nous avons vu que Lycurgue (ou les législateurs qui se cachent sous son nom) avait voulu faire approuver ses réformes par l'oracle de Delphes et que la grande *Rhètra* est présentée comme un texte oraculaire ; par ailleurs, lorsque Cléomène voulut faire destituer Démarate pour bâtardise, on consulta l'oracle ; et la tradition voulait que le roi Pausanias en exil, au début du IV^e s., eût utilisé les oracles dont il avait connaissance pour rédiger son pamphlet. Nous pourrions multiplier les exemples de ces usages de l'oracle, soit par consultation directe, soit par consultation des textes conservés. Cela n'implique nul secret sur les consultations : elles étaient connues, éventuellement demandées par le peuple, les gérontes ou les éphores ; il y avait des témoins à Delphes et la réponse ne pouvait donc être dissimulée. Mais les Spartiates semblent avoir été des questionneurs particulièrement assidus du dieu et ils lui demandaient fréquemment s'il approuvait ou non leurs choix, leurs lois, leurs jugements ; les rois ne pouvaient se déplacer à tout propos pour aller consulter. En revanche, ils devaient être les premiers informés des réponses du dieu qui, consignées par écrit, étaient ensuite conservées et constituaient l'essentiel des archives de la cité. Il ne devait pas être toujours aisé de s'y retrouver dans l'amoncellement des textes et c'était peut-être là une des tâches des Pythiens. Par ailleurs, nous savons que, à Sparte comme à Athènes, on aimait à ressortir au bon moment, à l'appui d'une proposition ou pour justifier un choix, des oracles qui n'avaient pas encore trouvé leur application ; cette recherche du texte était la tâche de « chresmologues » et les Pythiens remplissaient peut-être aussi cet

office. Nous ne devons pas négliger l'importance que revêtait la maîtrise des textes delphiques, surtout dans une cité qui eut la réputation d'être très stricte sur les relations avec les dieux. C'était donc un privilège de premier ordre qui était reconnu aux rois que d'être les maîtres du trésor oraculaire de la cité, et d'être aidés pour mieux les exploiter, voire les manipuler.

Ce que nous venons de voir montre que les rois ont un lien privilégié avec les traditions de la cité et ses relations avec les dieux. Leur rôle spécifique s'exprime encore dans leur pouvoir comme chefs des armées et leurs contacts avec le monde divin.

Chefs militaires « Les rois sont libres de porter la guerre contre le territoire (*khôra*) qu'ils veulent et nul Spartiate ne peut les empêcher au risque de tomber sous le coup d'une malédiction (*agos*) » (Hdte VI 56). On a cru que cela donnait aux rois le droit de décider seuls de mener la guerre contre une cité, mais le texte parle de « territoire » et non de « cité » et ferait donc plutôt allusion à la stratégie qu'ils adoptent lorsqu'ils sont en campagne. De fait, tous les exemples dont nous disposons montrent que la décision d'entrée en guerre appartient aux « Spartiates », aux « Lacédémoniens », jamais à un magistrat. Une fois la guerre décidée, l'organisation de la conscription et la répartition des contingents relèvent des éphores, ainsi que la décision d'entamer des pourparlers de paix émane d'eux également, mais la décision finale appartient à l'assemblée. Peut-être fut-il un temps où les rois avaient plus de pouvoir de décision, lors de la conquête et des guerres de Messénie, surtout si leurs volontés s'accordaient comme ce fut le cas pour Théopompe et Polydore. Mais pour Aristote, le

roi n'est pleinement *hégémôn* de l'armée, son chef, qu'après sa sortie du territoire et ce au moins depuis que les éphores ont acquis l'autonomie de leur pouvoir politique ; toutefois nous n'avons de détails qu'à partir des dernières années du VI^e s. Où l'autorité du roi qui commande une expédition commence-t-elle et où s'arrête-t-elle ?

a. Appel à la protection divine. Veiller à s'assurer le soutien des dieux est une des tâches essentielles incombant au roi qui peut décider de consulter le dieu de Delphes ou celui d'Olympie et qui accomplit les nombreux sacrifices exigés pour une campagne (*LP* XIII) : il s'agit à chaque fois de faire une offrande, certes, mais surtout de savoir si les dieux sont ou non favorables ; c'est ainsi que des sacrifices défavorables font renoncer Cléomène à attaquer Argos par voie de terre, en 494. Dès avant le départ, le roi fait un sacrifice à Zeus *Agètor* (conducteur) et aux Dioscures, d'où sera pris le feu qui précèdera l'armée et les victimes à sacrifier durant la campagne. Au moment de franchir les limites du territoire, les *hyperbatèria* sont offerts à Zeus et Athéna ; et ensuite, dès lors que le roi l'estime nécessaire, des sacrifices se succèdent jusqu'au moment même du combat. Nous pouvons imaginer la quantité d'animaux qui devaient accompagner l'armée s'ils ne pouvaient être trouvés sur place ! Un sacrifice bien étrange se situe au matin même du combat, de préférence avant que l'ennemi ne soit prêt à attaquer : il s'adresse aux Muses... Est-ce pour que les chants enhardissent et soudent les combattants ? Plus surprenant encore, sur la ligne du

combat, alors que l'ennemi est déjà en vue, au son des joueurs de flûte, les soldats, couronnés et non casqués, leurs boucliers bien polis, les cheveux bien peignés, comme s'ils étaient à une fête, assistent au sacrifice d'une jeune chèvre à Artémis Agrotèra²⁵. Il vaut la peine de rappeler cette scène de la bataille de Platées en 479 : « Les Lacédémoniens et les Tégéates [...] égorgeaient (une chèvre) pour pouvoir combattre Mardonios et les troupes présentes. Mais les victimes ne leur étaient pas favorables et, pendant ce temps, nombre d'entre eux tombaient et d'autres plus nombreux encore étaient blessés, car les Perses, à l'abri derrière leurs boucliers d'osier rapprochés pour en faire un rempart, décochaient sur eux une grêle de traits, au point que Pausanias, qui voyait les Spartiates accablés et les présages toujours contraires, tourna ses regards vers le sanctuaire d'Héra qui est aux Platéens, invoqua la déesse et lui demanda de ne pas permettre qu'ils fussent trompés dans leur espérance. Il l'invoquait encore lorsque les Tégéates, les premiers, s'élancèrent au-devant des Barbares et, immédiatement après la prière de Pausanias, les Lacédémoniens obtinrent des présages favorables dans leurs sacrifices. Ceux-ci enfin obtenus, ils marchèrent à leur tour contre les Perses qui déposèrent leurs arcs et les attendirent de pied ferme » (Hdte IX 61-62).

Ce sacrifice, accompli en cet instant liminal où le temps est comme suspendu en attendant le déclenchement du combat, s'adresse à la divinité des marges entre la vie civilisée et la vie sauvage, cette Artémis qui permettra que le combat ne dégénère pas en un massacre déréglé ou en déroute²⁶, celle-là même qui avait été provoquée sous l'épiclèse de Limnatis avant la conquête de la Messénie. En attaquant à la suite d'un sacrifice favorable, on

espère pouvoir mener un combat « régulier ».

Outre les divinités auxquelles ils sacrifient, les rois s'assurent de la protection spéciale des Dioscures, comme le précise Hérodote à propos de la loi de 506 (V 75) : « en même temps que la loi relevait un des deux rois de son commandement, elle (ordonnait) de laisser un des deux Tyndarides (à Sparte) ; auparavant, en effet, les deux étaient convoqués ensemble pour accompagner l'armée ». Ainsi est attestée la protection spéciale que les Dioscures assurent au roi, ou du moins à sa fonction. On pense qu'ils étaient transportés sous la forme des *dokana* décrits par Plutarque (*Mor.* 478b) et illustrés par des bas-reliefs du VI^e s. (musée de Sparte) : deux poteaux de bois parallèles reliés par deux barres transversales, symbolisant l'union indissoluble des jumeaux et évoquant la constellation des Gémeaux.

b. Le roi chef de l'armée. Une fois l'armée convoquée pour la campagne, l'autorité du roi est absolue : il est *autocratôr*, muni de pleins pouvoirs le temps de l'expédition. Il ne faut pas sous-estimer la « malédiction » ou *agos* qui s'abattrait sur quiconque refuserait de lui obéir : elle frappe, au sens fort du terme, le coupable que les dieux condamnent et que les hommes repoussent car il pollue la cité. Beaucoup de stratèges, dans d'autres cités, se voient investis de pleins pouvoirs mais ici les dieux eux-mêmes en garantissent le respect.

S'il est entouré d'un certain nombre de gens pour l'aider à prendre les décisions et à transmettre ses ordres, le roi au combat est aussi présenté à la fois comme le héros à la pointe du combat, à l'aile droite, et comme le chef qui accompagne ses troupes du début à la fin, mais qui est assez important pour qu'une garde de cent «

choisis », probablement pris parmi le corps d'élite des *hippeis*, se tient autour de lui pour le protéger. Il devra ensuite veiller à l'ensevelissement des morts, éventuellement au juste partage du butin.

Victorieux ou battu, il peut choisir le retrait, négocier une trêve, mais il ne peut que suspendre les hostilités, le temps de consulter les « gens en charge, à Sparte », gérontes, éphores, voire assemblée. Les ordres donnés par la cité peuvent être incontournables, comme l'était le serment, que tous auraient juré lorsqu'ils partirent conquérir la Messénie, de ne pas revenir à Sparte avant d'avoir réussi. On s'est demandé si, à l'époque archaïque, le roi n'aurait pas eu le droit de conclure de lui-même la paix ou des alliances. La question reste sans réponse mais dès que nous avons quelques détails, ce pouvoir est réservé à l'assemblée présidée par les éphores.

Enfin, comme n'importe quel chef d'expédition, il peut être soumis à un procès à son retour pour la conduite, ou l'abandon, des opérations militaires. Par exemple, en 494, après la bataille de Sépeia menée contre les Argiens, Cléomène renonça à s'emparer d'Argos et « à son retour, ses ennemis le traduisirent devant les éphores, en déclarant qu'il s'était laissé acheter pour ne pas prendre Argos, alors qu'il pouvait s'en emparer aisément. Lui, leur répondit — mentait-il ou disait-il la vérité, je ne saurais le dire avec certitude, toujours est-il qu'il leur fit cette réponse — qu'après s'être emparé du sanctuaire d'Argos il avait cru l'oracle accompli [...]. Ces paroles parurent aux Spartiates dignes de foi et vraisemblables et il fut absous à une forte majorité » (Hdte VI 82). Donc les éphores ont reçu la plainte, ils ont décidé de poursuivre et

ils ont réuni un tribunal ou l'assemblée pour juger l'affaire. La liste suivante rassemble les procès de rois connus sur un siècle :

Date	Source	Roi	Motif	Juges et Sanction
494	Hdte VI, 82	Cléomène (A)	N'a pas pris Argos	Éphores + ? Acquitté
± 488	Hdte VI, 85	Léotykhidas (E)	À remis aux Athéniens les otages éginètes	Tribunal ¹ Otage lui-même
476	Hdte VI, 72	Léotykhidas (E)	A épargné les Thessaliens, d'où soupçon de prévarication	Tribunal Banni et maison détruite
445	Thc II, 21 ; V, 16	Pleistoanax	A évacué l'Attique, d'où soupçon de prévarication	Les Lacédémoniens Amende, exil volontaire, rappelé en 426
418	Thc V, 63	Agis II (E)	Trêve avec les Argiens	Les Lacédémoniens Maison détruite, amende puis rémission ; création des <i>symboloi</i> pour accompagner le roi.
403	Paus. III, 5, 2	Pausanias (A)	Réconciliation des Athéniens et départ	Tribunal Acquitté
395/4	Xén. <i>Hell.</i> III, 5, 25	Pausanias (A)	N'est pas arrivé à temps pour secourir Lysandre	Citoyens/Tribunal Mort par contumace

Ainsi, à notre connaissance, trois des quatre rois Agiades du siècle et deux des cinq Eurypontides (plus un roi déposé, Démarate), ont été cités en jugement pour avoir accompli leur mission autrement qu'il n'avait été prévu. La dénonciation est faite auprès des éphores puis, s'ils la reçoivent, soit ils se constituent en tribunal avec les gérontes, soit ils transmettent l'affaire au peuple.

Dans tous les cas, les rois semblent traités comme de simples magistrats héréditaires, ce qui confirmerait l'affirmation d'Aristote ; mais est-ce aussi net ?

De la prêtrise à l'héroïsation Trois éléments nous obligent à aborder sous un autre angle le problème de la nature de la royauté : la prêtrise des rois, la confirmation de leur charge par l'astéroscopie, et, le plus spectaculaire, leurs funérailles.

a. Les rois sont les prêtres officiels de la cité. Xénophon (LP XV 2) écrit que « Lycurgue a établi que le roi offrirait tous les sacrifices publics au nom de la cité parce qu'il descend du dieu ». Hérodote en fait les « prêtres de Zeus *Lakedaimôn* et de Zeus *Ouranios* », c'est-à-dire du Zeus de leur cité et de l'univers entier ; plus loin, en en faisant les hôtes privilégiés du repas sacrificiel, il montre qu'ils sont traités comme les prêtres officiels de la cité (VI 56) : « Quand un sacrifice est offert aux frais de l'État, les rois sont conviés les premiers à prendre place pour le repas et on commence à servir par eux, leur donnant à chacun en tout une part double de celle des autres convives ; ils ont droit aux premières libations et aux peaux des animaux sacrifiés. Tous les jours de nouvelle lune et le septième jour de chaque mois, ils reçoivent chacun, à frais public, une victime adulte à sacrifier à Apollon, un médimne d'orge et un quart de vin, mesures laconiennes. »

Ainsi, à la différence des prêtres, ils n'ont pas seulement les peaux, source importante de revenus souvent réservée à la cité, mais des parts supplémentaires qui leur permettent d'accueillir des hôtes aux frais de la communauté, de même qu'avec le porcelet qui

leur est réservé par portée (*LP* XV 4-5). En outre, cette sorte de prêtrise publique universelle les distingue nettement des prêtres ordinaires.

b. Funérailles royales. Les rois et les dieux entretenaient des relations spécifiques, comme le montre la procédure de l'astéroscopie que nous verrons à propos des éphores. En effet, les informations d'Hérodote sur les funérailles royales font des rois des personnages hors du commun, car rien n'y ressemble au traitement d'un mort ordinaire à Sparte (VI 58). Si les manifestations extérieures du deuil ne surprennent pas dans la tradition méditerranéenne, certaines obligations sont remarquables. La publicité donnée à la mort du roi à travers tout le pays, le deuil obligatoire pour deux personnes par foyer, la présence aux funérailles imposée à un certain nombre de Périèques en plus des Hilotes et des Spartiates, tout cela s'explique par le fait que le roi est le symbole de l'unité de la cité et que son pouvoir s'étend sur la totalité du pays dépendant de Sparte. En revanche, pourquoi faut-il absolument que le corps du roi soit présent au point que, s'il est mort à la guerre, soit on rapatrie son corps conservé dans le miel (Agésipolis en 381) ou la cire (Agésilas en 358), soit on fait de lui un *eidolon*, une image qui est un substitut du corps manquant et qui sera inhumé sur un lit de parade comme si c'était bien le cadavre lui-même²⁸ ? En 480, Léonidas mort eut la tête tranchée par Xerxès et le reste du corps fut exposé sur un poteau ; on fabriqua un *eidolon* pour ses funérailles à Sparte et quarante ans plus tard ses ossements furent rapatriés. Il est clair que ce besoin d'avoir le corps du roi mort ou son substitut relève de l'héroïsation du défunt ;

pour qu'il protège le territoire, il faut que son corps soit dans son sol, comme nous le verrons à propos d'Oreste.

S'il doit se transformer en héros, on comprend mieux qu'il ait eu droit à des honneurs spécifiques sa vie durant mais aussi qu'il ait été l'objet d'une suspicion quasi obsessionnelle. En ce sens, on peut dire que le roi a un pouvoir charismatique, et cela justifie que tous se lèvent lorsqu'il apparaît, à l'exception des éphores qui symbolisent la cité : même si chacun, individuellement, lui est inférieur, collectivement ils équilibrent son pouvoir. Cette force s'explique par son ascendance divine ; hormis son rapport à Héraclès et donc à Zeus, il ne serait rien de plus qu'un autre Spartiate, d'où l'importance d'une naissance légitime. En outre, il unit en sa personne le double passé de Sparte : un Héraclide protégé par les Tyndarides. Si, la plupart du temps, le roi devait avoir l'impression que sa personne n'était guère sacrée aux yeux des Spartiates, sauf en des moments exceptionnels où il devait attirer la bienveillance des dieux, il n'en reste pas moins que sa fonction était ressentie comme sacrée, ce qui explique cette proclamation lors des funérailles que « le dernier défunt est le meilleur ». Il n'était pas tel grâce à son action personnelle mais parce qu'il avait incarné jusque peu auparavant. On comprend dès lors qu'il n'était pas concevable d'ouvrir la royauté à d'autres familles.

Malgré toutes ces réserves, la tentation devait être grande de profiter d'une telle position pour développer son pouvoir et en abuser²⁹. C'est peut-être la raison pour laquelle le pouvoir des éphores a pris de l'importance au cours de la période archaïque.

L'équilibre politique : les éphores³⁰

Nous avons vu que les éphores représentent la cité face aux rois et qu'ils contrôlent le bon exercice de leur charge. Tout ce que nous pouvons trouver dans les textes sur la désignation et les fonctions des éphores aux temps classiques en fait bien l'émanation du *dèmos* et de l'opinion majoritaire du moment. Leur absence dans le texte fondateur qu'est la *Rhètra* peut surprendre, aussi est-il interprété, par ceux qui le croient tardif, comme un texte de combat destiné à lutter contre le pouvoir des éphores ; nous pensons plutôt qu'il a fallu ensuite compléter ce qui était un premier essai constitutionnel, peut-être le premier du monde grec³¹. En fait, il n'est pas innocent que les deux textes archaïques mentionnant les institutions délibératives que sont la *Rhètra* et le poème de Tyrtée aient été probablement connus à l'extérieur grâce au « Pamphlet de Pausanias » qui voulait discréditer le pouvoir exercé par les éphores.

La nécessité de s'arrêter sur ces magistrats vient de deux constatations. La première est l'importance qu'ils ont prise au V^e s., et peut-être encore au IV^e, si nous en croyons Aristote. Ils sont les seuls magistrats connus par des noms, à l'exception des rois et de quelques responsables militaires (navarques, polémarques). Thucydide en fait les présidents de l'assemblée, Xénophon les autorités susceptibles de trancher en cours d'opérations militaires ou diplomatiques ; Platon et Aristote insistent sur leur pouvoir exorbitant, voire « tyrannique ». Or, si nous devons trouver un moment où ce pouvoir a pu s'affirmer, ce serait au VI^e s., avec l'éphore Chilon presque aussi mythique que Lycurgue. La tradition leur confère cependant une plus haute ancienneté. En second lieu, ces magistrats existent dans les cités liées à Sparte lors de leur fondation : Théra (au VIII^e s. ?), puis Cyrène (fondée en 630) et

Euhespéridès, en Libye ; Héraclée en Italie du Sud (colonie de Tarente, elle-même fondée au début du VII^e s.) ; et même, plus tard, en Messénie.

Ces éléments confirment donc leur ancienneté et leur importance fondamentale mais ils nous amènent à poser les questions suivantes : quand et pourquoi ? Quelles fonctions ? Quelles furent les modalités de leur désignation et quelle influence politique exercèrent-ils ?

Quand et pourquoi ?

Nous rencontrons essentiellement trois traditions relatives à leur création.

Lycurque, dès lors qu'il est à l'origine de toutes les institutions fondamentales, se voit nécessairement attribuer leur paternité par Hérodote (I 65) et Xénophon (*LP* VIII 3), ce qui signifie qu'on les croyait très anciens et qu'on ne gardait pas le souvenir de leur mise en place. Thucydide, lorsqu'il affirme qu'il y eut quatre cents ans de stabilité entre la création du régime lacédémonien et la fin de la guerre du Péloponnèse, ne laisse guère de place pour une telle création entre Lycurque et son propre temps. Platon n'est pas très fixé : si dans la *lettre VIII* 354b, qui paraît authentique, il propose de l'attribuer à Lycurque, dans les *Lois* qui datent de la même époque, il évoque un « troisième sauveur » (Théopompe ?) qui « renforça » la constitution par cette création et qu'il distingue de l'« homme divin », fondateur de la *gérousia*³². Plutarque associe la création de l'éphorat à la nécessité de représenter les rois trop longtemps absents durant la première guerre de Messénie (*Cléom.*

10, 3-4) ; mais il dit par ailleurs, en se référant à Platon, que Théopompe l'aurait institué pour limiter le pouvoir de l'oligarchie (*Lyc.* 7, 1-2) ; il suit peut-être une *Constitution des Lacédémoniens* aristotélicienne ; en tout cas, pour Aristote, l'équilibre ainsi atteint aurait assuré la stabilité de la royauté (*Pol.* V 1313a23-33).

Il est difficile de déterminer les origines de ces traditions. Disons simplement qu'attribuer l'éphorat à Lycurgue, c'est le mettre sur le même plan que la *gérousia* mais c'est aussi admettre que la *Rhètra* est incomplète ; l'attribuer à un roi, c'est sous-entendre qu'un roi pourrait le supprimer, ce que fit Cléomène III en 227/6. Enfin, le roi Théopompe est cité par Tyrtée qui l'associe à la première guerre de Messénie, mais il ne semble avoir régné qu'au début du VII^e s. puisque son père, Nicandros, est associé à la destruction d'Asinè vers 700. Peut-être a-t-il terminé cette guerre durant laquelle les rois auraient délégué les pouvoirs non militaires à des hommes de confiance restés ou envoyés dans la ville : il fallait bien régler les conflits et assurer l'ordre, tout en accomplissant les actes religieux. En effet, si les désaccords entre les sources ne relèvent pas de simples variantes dans l'invention du passé, ils pourraient s'expliquer par une évolution de la fonction de ces magistrats : prêtres, surveillants, hérauts, peut-être substitués du roi pour faire régner l'ordre en leur absence, dans un premier temps, ils n'auraient acquis de fonctions politiques importantes et autonomes qu'au cours du VII^e s., voire au VI^e, et n'auraient été désignés indépendamment des rois qu'à partir d'un moment dont nous ignorons la date. Les diverses hypothèses peuvent donc correspondre aux diverses étapes de leur mise en place.

Les fonctions des éphores Il nous est impossible de dire ce qu'elles furent à l'origine. Nous allons donc nous en tenir ici à ce qui semble vraiment ancien dans leurs fonctions, en admettant qu'une telle estimation reste très subjective.

a. Les pouvoirs religieux. Ils sont peut-être les plus anciens et ils permettent de justifier les autres. Nous n'avons pas beaucoup d'informations pour la période archaïque, sauf à admettre que deux pratiques étaient déjà en place. L'une serait la consultation, par oniromancie, de Pasiphaé à Thalamai, situé sur la côte ouest du cap Ténare, selon Pausanias (III 26, 1), soit à environ 80 km de la ville. Recevoir, dans le sommeil, la révélation divine sur les questions politiques a pu être une sorte de privilège des éphores. L'autre serait la prise en charge par ces magistrats des cultes d'abstractions que N. Richer rassemble sous le terme de *pathèmata*, s'ils remontent bien à cette époque. Ces *pathèmata* sont des sensations, des états qui saisissent le corps et qu'il faut apprendre à maîtriser (but de la formation des jeunes), ou auxquels il faut savoir se soumettre pour être un citoyen discipliné : *Phobos* (peur), *Gélôs* (rire), *Aidôs* (retenue, pudeur, crainte et respect), *Thanatos* (mort), etc. Les éphores les utilisent pour faire régner la discipline et, près de l'Éphoreion, existait un sanctuaire de *Phobos*, la peur qui fait obéir à ses chefs, qui fait agir contre les Hilotes et qui les soumet, qui effraie les ennemis.

b. Le contrôle moral et politique. Pour la surveillance qu'ils

exercent largement sur leurs concitoyens, les jeunes, les magistrats, les sources ne nous donnent que des exemples du V^e s. avancé ; nous la verrons plus tard mais elle s'inscrit bien dans la ligne de fonctions exercées en l'absence des rois et des soldats.

Il est impossible de dire quand les éphores se sont substitués aux gérontes dans la préparation des décisions (*probouleusis*), la présidence de l'assemblée, l'organisation du vote et la mise en application des décisions. Il s'agit pourtant de fonctions essentielles, assurées à Athènes par les prytanes au sein du conseil des Cinq-Cents, à partir du V^e s. Ni dans l'affaire des Minyens, ni dans celle des Parthéniai, ni lors de l'ambassade de Pythermos vers 546 (Hdte I 152), les éphores ne sont mentionnés, pas plus, du reste, que les rois ou les gérontes ; ce sont « les Lacédémoniens », l'assemblée ou le *dèmos*, qui reçoivent les étrangers et prennent les décisions. Ensuite, nos informations changent : vers 516, ce sont les éphores qui, sur le conseil du roi Cléomène, ordonnent au Samien Maiandrios de quitter Sparte (Hdte III 148). Lorsque l'Athénien Philppidès se présente pour demander de l'aide, à la veille de la bataille de Marathon, en 490, il s'adresse directement « aux archontes » : s'agit-il des éphores ? En 480, c'est par les éphores que le Tégéate Khiléos, « l'étranger qui avait le plus de poids à Lacédémone », est informé des appels au secours des Athéniens ; il leur conseille d'envoyer cette aide et les éphores obtempèrent dans la nuit sans consulter personne, ni Spartiate ni allié ; ils font partir cinq mille hommes qu'ils confient au régent Pausanias et, le lendemain, ils en informent les députés athéniens qui se sont présentés devant eux (Hdte IX 9-11). À ce moment, ils

ont assurément conquis le contrôle des relations officielles de la cité avec l'extérieur ainsi que des levées de troupes, dès lors que la cité était en guerre.

c. Les éphores et les rois. Une tradition fait des éphores une création du roi Théopompe et l'anecdote rapportée par Aristote (*Pol.* V 1313a28-33) est intéressante car elle souligne l'idée d'une étroite association fonctionnelle : « En enlevant de la puissance à la royauté il en accrut la durée, de sorte que, d'une certaine façon, loin de la diminuer il la grandit. C'est bien là ce que, dit-on, (Théopompe) répondit à sa femme lorsqu'elle lui demanda s'il n'avait pas honte de transmettre à ses fils une royauté moindre que celle qu'il avait reçue de son père ; "non certes, dit-il, car je la leur transmets beaucoup plus durable". »

Apparemment, l'épouse de Théopompe avait vu juste : les rois vont être contrôlés par les éphores, ce que confirment plusieurs récits, dont celui que nous avons vu sur la bigamie d'Anaxandrides. C'est souvent à eux que l'on s'adresse pour dénoncer le comportement du roi, chef de l'armée, lors d'une expédition militaire ; s'ils ne sont pas seuls juges, ce sont eux qui reçoivent la plainte, l'instruisent et décident s'il y a lieu de poursuivre (*supra*, p. 66-7). Exercent-ils un pouvoir de contrôle spécifique des rois ou se contentent-ils de veiller au respect des lois ? Il fut décidé que deux éphores accompagneraient le roi lors des expéditions : nous les voyons présents à Platées en 479, et cela paraît banal, ce qui suggère une décision qui daterait des deux premières décennies du

V^e siècle. S'ils ne jouent aucun rôle dans le commandement, ils sont là pour observer, témoigner et, peut-être, recevoir les plaintes.

Les relations étroites qui unissent les éphores annuels aux rois héréditaires s'éclairent à la lecture du texte de Plutarque (Agis 10, 4-5) sur l'astéroscopie octannuelle : « Tous les huit ans [*c'est-à-dire 99 mois lunaires, lors du retour d'une même disposition du soleil et de la lune*], les éphores choisissent une nuit pure et sans lune et s'assoient en silence pour observer le ciel. Si un astre s'élance d'une partie du ciel à une autre, ils jugent que les rois sont coupables envers la divinité et ils suspendent leur magistrature jusqu'à ce qu'un oracle de Delphes ou d'Olympie vienne au secours des rois condamnés. » Pour interpréter ce texte nous suivrons pour l'essentiel les suggestions de N. Richer³³. La période de huit ans aurait été progressivement adoptée dans le monde grec entre le VIII^e et le VI^e s. et elle correspond à la périodicité selon laquelle on contrôlait que les calendriers lunaire et solaire avaient été correctement ajustés. Toutefois, cela paraît être un motif un peu maigre de suspension, voire de destitution des rois, mais alors la question se pose de la nature du signe de leur faillite. On a communément pensé à une étoile filante, ce qui paraît un peu trop ordinaire, même si l'on pouvait se limiter à celles qui quitteraient la constellation des Gémeaux, celle-là même qui représentait les *dokana* des Dioscures ; les chances d'en apercevoir sont trop nombreuses pour correspondre à l'exception suggérée par Plutarque, d'autant que nous n'avons guère d'exemples à proposer avant le III^e s. N. Richer aboutit à la conclusion que cet examen du ciel se situait entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne, et que l'astre non nommé serait Sirius, dont le lever héliaque³⁴ serait évoqué en disant qu'il « bondit d'une partie du ciel (invisible) à une

autre partie (visible) »³⁵. Les Grecs attachaient une grande importance à ce phénomène astral et attribuaient à Sirius une puissance redoutable ; l'apercevoir à un certain moment de l'année aurait été le signe d'une hostilité des dieux, due à de graves entorses aux *nomoi*, or les rois étaient les garants du respect de ceux-ci et des bonnes relations avec les dieux. Mais ils pouvaient répliquer en faisant appel au dieu de Delphes ou d'Olympie. C'est que la relation des rois avec les dieux ne peut relever des seuls humains.

Ainsi, les éphores sont chargés de vérifier la conformité des affaires spartiates, représentées par les rois héraclides, avec l'ordre du monde, mais aussi de vérifier que les rois en question accomplissent correctement leur tâche. L'État apparaît comme une sorte de dualité rois/*dèmos*, les rois se représentant eux-mêmes tandis que le peuple est représenté par ses magistrats. Pourquoi pas les gérontes ? Cela s'explique par le mode de désignation des uns et des autres.

La désignation des éphores Aristote emploie la même qualification de « puérile » pour la manière dont sont désignés les gérontes et les éphores (Pol. II 1270b28 et 1271a10). Faute de précisions, nous sommes renvoyés à Plutarque (*Lyc.* 26, 3-5) selon qui un jury se tenait dans une pièce à part pour estimer l'ampleur des acclamations qui saluaient chacun des candidats se présentant devant l'assemblée. Cela n'avait rien de spécialement surprenant puisque le vote le plus courant à l'assemblée s'estimait au volume des acclamations, mais en cas d'incertitude on pouvait recourir à des décomptes plus précis, ce qui n'était pas le cas pour ces deux

élections. Aristote nous dit aussi que les premiers venus (*hoi tukhontes*) se retrouvaient élus comme éphores. Cela aussi s'explique aisément : ils sont cinq citoyens, âgés de 30 à 60 ans (majorité complète et service actif dans l'armée), tous renouvelés chaque année ; sur une base de 5 000 personnes remplissant ces conditions (nombre des hoplites spartiates à Platées), cela suppose qu'au moins un Spartiate sur vingt aura été éphore durant sa vie. Ces chiffres, certes discutables, donnent un ordre de grandeur et montrent bien que, à la différence des gérontes élus à vie parmi les citoyens âgés de plus de soixante ans, une proportion importante de Spartiates aura exercé cette fonction ; c'est encore plus vrai à l'époque d'Aristote.

Ces gens sont d'autant plus aptes à représenter le peuple qu'ils ne peuvent s'installer dans la magistrature : ils l'exercent une seule année, au sein d'un collège qui semble avoir fonctionné à la majorité en cas de désaccord. Ils sont restés peu connus : il existe bien une liste d'éphores portant des noms qui remontent au VIII^e s., l'un d'entre eux étant éponyme pour le collège, mais, pour l'époque archaïque, seul Chilon a marqué les mémoires ; il sera même inclus dans certaines listes des « Sept Sages » de la Grèce archaïque³⁶. Trop contents de disposer d'un nom, les anciens lui ont attribué les réformes qui, au milieu du VI^e s., auraient durablement figé les modes de vie et de fonctionnement politique des Spartiates, concentrant à nouveau sur une personne les résultats d'une longue évolution.

Se dégage donc l'impression qu'il s'agit déjà d'une fonction importante mais dont l'exercice ne permettait pas de s'affirmer dans la cité. Ils expriment l'opinion majoritaire du *dèmos*, à un moment

donné, et ils sont seuls à maîtriser l'ensemble de l'action politique durant une année. Sans doute, dans une mentalité aristocratique, la très large ouverture de la fonction ne permet pas d'en faire des notables et son exercice ne mérite pas de mention dans le rappel de la vie d'un homme ; de plus, des personnalités ou des citoyens influents (rois, gérontes, chefs de familles importantes) ont pu occulter leur action. Ces magistrats sont d'excellents révélateurs de la mentalité spartiate : un pouvoir important mais limité par sa durée et par la collégialité, une participation du peuple au pouvoir qui se fait au plus près possible de l'anonymat, un contrôle exercé sur ceux qui pourraient devenir trop puissants, rois ou chefs de guerre.

Ainsi, entre le VII^e et le VI^e s. les institutions politiques sont mises en place ; elles demeureront structurellement les mêmes jusqu'aux réformes de Cléomène au III^e s., mais l'usage qui en sera fait répondra aux exigences des guerres et à l'influence de telle ou telle personnalité. Tout cela ne fonctionne bien qu'avec l'accord des Spartiates. Ils élisent les éphores et les gérontes, ils fournissent les candidats, ils peuvent contrôler les rois et juger les chefs de guerre, quels qu'ils soient, dès lors qu'ils ont des soupçons sur leur conduite. Sparte prétend à l'*arété* de tous ses citoyens donc à une aristocratie généralisée, et Thucydide vante la stabilité pluriséculaire de la cité ; de son côté, Aristote, lorsqu'il dresse la liste des *staseis* que Sparte aurait connues, en situe deux lors des guerres de Messénie, puis une aux lendemains des guerres médiques et deux à la fin du V^e et au début du IV^e s. Autrement dit, entre la fin des guerres de Messénie et les guerres médiques, Sparte aurait connu l'*eunomia* et le silence des revendications. Nous devons rechercher les raisons de cette paix intérieure, en

nous interrogeant sur une « *eunomia* sociale » qui serait liée, d'après la tradition, à une faible différenciation sociale entre les citoyens complétée par une remarquable solidarité unissant dans un même mode de vie riches et pauvres. Là encore, la tradition devra être discutée.

1 Principales réf. : HDTE I 65 ; XÉN. *LP* X 8 ; PLUT. *Lyc.* 1, 2 (Aristote) et 3 (Ératosthène et Apollodore de Pergame) ; 2 ; PAUS. V 4, 5.

2 Ce thème est récurrent chez les philosophes à partir du IV^e s., comme dans les *Histoires* de POLYBE.

3 *Rhèta* : vieux terme dorien qui désignait un accord sans doute oral, à l'origine, mais qui s'est étendu à tout accord, convention, contrat public, décision d'une assemblée ou proposition qui lui est présentée, que le texte en soit ou non écrit. Voir *Nomima* I, 21, 23, 31, 51, 52, 56, 61, 62, 109.

4 Voir *Nomima* I 61 ; RuzÉ, 1991 et 1997, p. 132-172 *passim* ; LÉVY, 1977 ; MAFFI, 2002 ; VÉLISSAROPOULOS-KARAKOSTAS, 2005.

5 Cet amendement qui serait plus récent de plusieurs décennies, est introduit par Plutarque avec le verbe *parénégrapsan*, ce qui suggère un ajout presque frauduleux, « subreptice ». Certains commentateurs considèrent pourtant qu'il fait partie intégrante du texte d'origine, mais il n'existe aucune possibilité de trancher.

6 <...> correspond à une correction d'un passage incorrect et inintelligible du manuscrit pour lequel nous adoptons ici la restitution qui nous paraît la plus satisfaisante.

7 DAVID, 1979a.

8 Aussi LÉVY, 1977, considère-t-il que la partie régie par des participes passés correspond à une sorte de charte de fondation, de type colonial.

9 *Nomima* I 67.

10 Ce chiffre est-il en rapport avec les trois tribus ? C'est possible, mais les rois font tous deux partie de la tribu des Hylleis ce qui nuirait à l'égalité de la représentation.

11 La question a été définitivement réglée par DE STE CROIX, 1972, App. XXIII.

12 La *Skias*, proche de l'agora et construite vers 550 par Théodoros de Samos (PAUS. III 12, 10), ne servira peut-être de salle d'assemblée que beaucoup plus tard.

13 WADE-GERY, 1958.

14 Si nous nous retrouvons d'accord, dans l'ensemble, avec Andrewes, 1954 et 1966,

d'autres interprétations se sont multipliées, souvent très compliquées et peu satisfaisantes pour des raisons de langue ou de cohérence institutionnelle. Voir, entre autres, CHRIMES, 1949 ; BUTLER, 1965 ; FORREST, 1968 ; LÉVY, 1977 ; OGDEN, 1994.

[15](#) Par ex. en Élide, *Nomima* I, 108 et 109C.

[16](#) VAN WEES, 1999.

[17](#) PLUT a choisi deux autres vers dans le poème : « Ils ont entendu Phoibos et, de Pythô, ils ont rapporté chez eux les oracles du dieu, ses infaillobles paroles... »

[18](#) HOMÈRE, *Il.* XVI 387-388 : colère de Zeus contre « des hommes qui brutalement, dans l'*agora*, prononcent des *thémistes* torses, bannissent la justice sans craindre le châtement des dieux » ; HÉSIODE condamne des « paroles tortueuses », des « jugements tortueux » (TJ 194, 219-221) ; THÉOGNIS (II 47) critique les « discours tortueux », etc.

[19](#) VAN WEES, 1999, ne restituant pas *skolion* au vers 8, oriente toute son interprétation vers un appel à la discipline militaire : seule l'obéissance aux rois et aux Anciens, donc aux magistrats de la cité, assurera au peuple la victoire et la puissance ; dès lors ce poème ne serait plus un *terminus ante quem* pour la *Rhètra*.

[20](#) VÉLISSAROPOLOS-KARAKOSTAS, 2005.

[21](#) CARLIER, 1984, p. 316-320.

[22](#) PLATON, Lois III 691d-692a : « Un dieu qui prenait soin de vous et qui, en prévision de l'avenir, fit naître chez vous deux rois jumeaux au lieu d'un seul, réduisit leur pouvoir à une plus juste mesure. Après cela, une nature humaine unie à une puissance divine, voyant votre pouvoir suprême encore enfiévré, mêle la puissance raisonnable de la vieillesse à la force présomptueuse de la race, en faisant du vote des vingt-huit gérontes l'égal de la puissance du roi, dans les affaires importantes. Puis le troisième sauveur, voyant chez vous le pouvoir encore enflé et irrité, lui imposa comme un frein le pouvoir des éphores, qu'il rapprochait du pouvoir attribué par le sort. »

[23](#) RUZÉ, 1997, p. 75-99.

[24](#) HDTE VI 57, en leur accordant double vote, est critiqué par THC. I 20, 3 ; il semble qu'effectivement le premier ait mal compris la règle.

[25](#) Voir aussi PLUT., *Lyc.* 22, 4 ; des ex., outre HDTE, dans XÉN. *Anab.* VI 5, 8 ; *Hell.* IV 6, 10 ; PLUT. *Aristide* 17, 7-8 ; *Phoc.* 13, 1-4.

[26](#) Voir ELLINGER, 1981.

Cela semble avoir désigné la *gérousia*, avec l'autre roi, plus les éphores.

[28](#) Sur l'*eidôlon*, voir VERNANT, 1990, p. 34-41.

[29](#) Nous ne suivons pas MILLENDER, 2002, qui voit dans les informations d'HDTE les éléments d'une royauté despotique, à l'orientale.

[30](#) Nous utilisons largement RICHER, 1998.

[31](#) RICHER, 1998, p. 99-106, voit dans les *dēmotai andres* de Tyrtée les représentants du peuple, donc les éphores, mais Tyrtée s'adresse à ceux qui doivent se battre. De plus, les éphores n'ayant jamais pu se substituer au peuple dans la prise de décision, la formulation serait très étrange et unique.

[32](#) Voir ci-dessus, note 1, p. 60.

[33](#) RICHER, 1998, ch. 11.

[34](#) C'est-à-dire le moment où cette étoile réapparaît brièvement dans le ciel, juste avant le lever du soleil.

[35](#) Trad. RICHER, 1998, p. 190.

[36](#) Par ex. dans PLATON, *Protagoras*, 342e-343b.

Chapitre 4

Aristocratie et *eunomia* sociale S'il est vrai que, dans toute cité grecque, être citoyen c'est faire partie d'un groupe privilégié par la naissance et les aléas de la vie, ce privilège doit ensuite se mériter, notamment par la participation à la défense de la cité. Plus que les autres cités, Sparte a, de tout temps, été considérée comme le lieu où s'est épanouie une société aristocratique, celle dans laquelle le pouvoir revient aux meilleurs, par leur naissance qui les inscrit parmi les maîtres et les propriétaires du sol, et aussi par leurs qualités, naturelles ou acquises grâce à une formation d'élite. Cette image de la société spartiate, présentée par Xénophon dans sa *Lakédaimoniôn Politeia* et alourdie par Plutarque dans la *Vie de Lycurgue*, paraît souvent décalée par rapport à ce que nous

pouvons percevoir par ailleurs du mode de vie ou *diaita* des Spartiates, de la répartition des biens, de la formation des jeunes ou de la vie des femmes. En réalité, il n'est pas d'élément de la vie sociale de Sparte qui ne pose problème tant les Spartiates ont voulu par la suite donner des racines anciennes à leurs choix politiques et sociaux. Nous ne pouvons donc garantir la réalité historique du tableau de la société archaïque que nous allons tenter de dresser, encore moins de son histoire au cours des trois siècles qui nous intéressent ici ; nous devons parfois anticiper sur des évolutions qui ne datent sans doute que du V^e s., mais Xénophon qui écrit sa *Lakédaimoniôn Politeia* en s'appuyant sur ce qu'il a appris à Sparte au cours de son exil (394-367 ?) et qui affirme l'ancienneté des institutions qu'il décrit, nous sert de garde-fou par rapport aux informations plus tardives.

La répartition des terres et la démographie Diverses cités ont

adopté, aux VII^e et VI^e s., des lois somptuaires destinées à limiter les manifestations extérieures de richesse ainsi que la tentation d'acquérir toujours plus aux dépens des autres, au risque de mettre parfois en danger les bases économiques de la famille. La cohésion sociale était enjeu et on espérait ainsi la protéger. Or la tradition veut que Sparte se soit singularisée en adoptant, outre de telles lois, une réforme agraire qui redistribuait la richesse foncière, fondamentale dans toute cité grecque et plus encore dans une cité si peu maritime. Nous commencerons donc par exposer les éléments de cette tradition, puis nous examinerons les réalités de la propriété foncière.

Le « système du klèros »

La théorie d'une répartition égalitaire des terres est le produit le plus net du mirage spartiate. Polybe est le premier à l'affirmer, au II^e s., or nous ignorons sur quelle source il s'appuyait. Plutarque, surtout, a colporté ce mythe qui a nourri ensuite des générations d'historiens, voire d'idéologues. Pourtant, dès le XIX^e s., G. Grote l'avait remis en question, sans avoir été très suivi¹. Depuis vingt-cinq ans, la contestation s'est affirmée, en s'appuyant sur un certain nombre d'évidences tirées des sources antiques et de la simple raison². En fait, l'origine de ce « mirage » pourrait se trouver dans la représentation d'une conquête du territoire de type colonial, nous l'avons vu : une nouvelle population prend possession d'un espace qu'elle divise en parcelles — les *klèroi* — réparties entre ses membres et auxquelles correspondent les devoirs militaires et les

droits civiques. L'originalité de la tradition spartiate est qu'elle renvoie à deux, voire trois partages : lors de l'installation, lors des réformes de Lycurgue, donc à une date inconnue, et lors de la seconde guerre de Messénie.

a. Plutarque et la tradition du partage égalitaire. Deux textes de Plutarque, pour l'essentiel, sont à l'origine de la théorie d'une société égalitaire. Après avoir dressé un sombre tableau des inégalités qui menaçaient la cohésion de la cité et des perversions entraînées par le développement du luxe, il poursuit en affirmant que « Lycurgue [...] persuada les citoyens de mettre tout le pays en commun, d'en faire d'abord un nouveau partage, puis de vivre tous égaux (*homaleis*) entre eux, avec les mêmes lots (*isoklèroi*) pour se nourrir, et de ne rechercher d'autre distraction que la vertu (*arété*) [...] Joignant l'acte à la parole, il divisa la Laconie en 30 000 lots pour les Périèques, et le territoire afférent à la ville de Sparte en 9000 : tel fut le nombre des *klèroi* des Spartiates. Quelques-uns disent que Lycurgue n'en fit que 6 000 et que Polydoros en ajouta ensuite 3 000 ; selon d'autres, la moitié des 9 000 serait l'œuvre de Polydoros, et l'autre celle de Lycurgue. La grandeur de chaque lot était calculée de façon à rapporter 70 médimnes d'orge pour l'homme et 12 pour la femme, avec des fruits et des légumes en proportion » (*Lyc.* 8, 3 ; 5-7). De plus, pour assurer la pérennité du système, chaque nouveau-né autorisé à vivre par les Anciens de la tribu se verra attribuer un *klèros* (16, 1), ce qui suppose que la cité contrôlera toujours la terre qui serait restée à l'abri des appropriations et donc des transmissions privées des siècles durant (Agis 5, 2).

D'autres auteurs ont une vision différente. Platon évoque une « terre qui se divisait sans contestations » lors de la conquête par « les Doriens », mais il n'envisage ni égalité ni « nouveau partage » (*Lois* III 684d) ; Isocrate, lui, voit ce partage comme le résultat d'un contrat entre les Héraclides et ceux qui les avaient accompagnés dans leur retour, les Doriens : aux premiers, la royauté, aux seconds, les terres « en commun » (*Archidamos*, 20). Cependant, dès l'époque de la seconde guerre de Messénie, Tyrtée, selon Aristote, évoque les conflits liés à l'inégalité foncière et il insiste sur la nécessité de tout faire pour sauver sa terre, car sans elle on n'est plus rien (*supra*, p. 44 s.) : nous voilà bien éloignés d'un État qui assurerait un lot égal à chaque citoyen. La victoire contre les Messéniens a pu calmer les revendications en permettant d'attribuer les revenus d'une terre à tous les citoyens, sans qu'il s'agisse pour autant d'une propriété publique également répartie. J. Ducat et St. Hodkinson remarquent que, si Xénophon avait eu connaissance d'une époque où la terre avait été également répartie et contrôlée par l'État, il l'aurait mentionné dans sa *Lakédaimoniôn Politeia* dont l'objectif était de marquer ce qui opposait les institutions traditionnelles de Sparte à celles des autres cités, et il aurait souligné l'abandon de ces règles dans le chapitre XIV où il insiste sur les entorses faites à la législation de Lycurgue. Il est néanmoins nécessaire d'examiner les chiffres que donne Plutarque pour les lots de terres car, outre qu'ils sont sans cesse repris par les historiens, ils correspondent sans doute à ce qui fut à un moment estimé nécessaire pour pouvoir tenir son rang de citoyen.

<p>Revenus des <i>klèroi</i> d'après Plutarque et superficie nécessaire Mesures laconiennes (médimne = 74, 54 litres)</p>
--

Revenus : 82 méd. d'orge, soit	82 x 74,54 → 61,12 hl / an
Rendement de la terre : 9 hl / ha	
→ Superficie emblavures	± 7 ha (6, 79)
Ration normale : 2 803 calories soit 1,32 l/ jour	= ± 5 hl an personne
Revenu du klèros peut nourrir plus de 12 personnes, soit, en décomposant :	
- pour le <i>syssition</i> : 12 méd. / an - pour la famille : 70 méd. / an	9,06 hl = < 2 personnes 52,18 hl = > 10 personnes
Superficie nécessaire / lot : 20 ha	
Nombre de lots possibles pour les Spartiates	
en Messénie (± 90 000 ha)	4 500 klèroi
en Laconie (± 50 000 ha)	2 500 klèroi

Ces données sont établies à partir de la *Vie de Lycurgue* (8, 7 ; 12, 3), combinées avec les estimations modernes. Le rendement proposé pour les emblavures tient compte de l'assolement biennal obligatoire, dans les conditions climatiques du pays. Il faut ajouter les terres nécessaires aux autres productions : vignes, oliviers, arbres fruitiers, légumes, élevage, ainsi que la nourriture des Hilotes. Il appert qu'il y incompatibilité entre le nombre de lots annoncés par Plutarque, l'importance qu'il leur attribue et l'espace cultivable de la région, si l'on tient compte des terres laissées aux Périèques. *b. La tradition d'un contrôle de l'État.* Un autre aspect

de la réglementation supposée de la propriété à l'époque archaïque est l'exercice, par l'État, du contrôle de la transmission des biens. Une première aporie vient de ce qu'un même auteur ne saurait prétendre que chaque nouveau-né se voit attribuer un lot et que le nombre des patrimoines allait se maintenir. Même s'il ne s'agit que d'un engagement de la cité, ce ne serait rien d'autre qu'un droit virtuel qui fait penser à notre « droit au travail » ou « au logement » : s'il y a du travail, s'il y a des logements, s'il y a des terres vacantes. En outre, cela supposerait que l'État ait pu contrôler les naissances et, plus encore, la dévolution des terres. A priori, cela pourrait s'inscrire dans une tradition archaïque et péloponnésienne, telle qu'elle est attestée par Aristote : si Phaléas de Chalcédoine, vivant au IV^e s., fut « le premier [à avoir dit] que les propriétés foncières des citoyens doivent être égales » (*Pol.* II 1266a39-40), le philosophe admet que le souci de la préservation des *oikoi* existants remonterait au VIII^e s. au moins, puisqu'il aurait existé à Corinthe, dès l'oligarchie des Backhiades : « Pheidon de Corinthe, un des plus anciens législateurs, pensa que les *oikoi* comme le nombre de citoyens devaient rester identiques, même si, au départ, tous avaient eu des lots (*klèroi*) d'inégale grandeur » (II 1265b12-16) ; plus loin, il affirme que, vers la fin de ce VIII^e s., un certain Philolaos de Corinthe devint législateur à Thèbes, où « il prescrivit que le nombre des lots devait être préservé » (II 1274a30-b5).

Cependant, lorsqu'il parle de la législation spartiate, Aristote tient un propos très différent : selon lui le « législateur » (Lycurgue ou l'assemblée ?) a autorisé la libre disposition de ses biens : « On pourrait ajouter les critiques concernant l'inégalité des biens : le fait est que les uns en sont venus à posséder une fortune démesurée, tandis que d'autres n'en ont qu'une portion infime ; aussi la terre est-

elle tombée en un petit nombre de mains. La faute en est, là encore, à de mauvaises dispositions des lois. Le législateur, en effet, a bien désapprouvé qu'on achète ou vende sa terre et il a eu raison ; mais il a laissé toute liberté pour la donner ou la léguer à volonté ; or, d'une manière ou de l'autre, le résultat est nécessairement le même » (*Pol.* II 1270a15-22). Rien ne permet donc de supposer une réglementation semblable à celle qui est attribuée à Corinthe. Aussi, en s'appuyant sur deux textes qui pourraient tous les deux remonter à des sources du IV^e s., l'idée s'est-elle forgée de réconcilier des traditions divergentes, en imaginant que les Spartiates pouvaient posséder deux sortes de terres : Polybe affirme que, chez les Lacédémoniens, « tous les citoyens détiennent une part égale du territoire de la cité (*politikè khôra*) » (VI 45, 3). On a vu dans cette *politikè khôra* une terre appartenant à l'État, par opposition à celle qui était possédée en privé ; mais la formule désigne tout simplement l'ensemble des terres « appartenant aux citoyens (*politai*) ». Héracléidès, quant à lui, écrivait pour résumer Aristote : « Chez les Lacédémoniens, vendre de la terre est considéré comme déshonorant (*aiskhron*), vendre de l'ancienne part (*tès arkhaias moiras*) est même interdit³. » Ce texte ressemble à une reconstruction idéologique, avec ce terme de « lot ancien » qui vient des fondations coloniales où il s'applique aux premières terres partagées : si ce partage a existé lors de l'arrivée des Spartiates, il se perd dans la nuit des temps. De plus, comme le fait remarquer J. Ducat, établir, pour Sparte, une distinction entre le « moralement honteux » et le « formellement interdit » n'a guère de signification⁴. Ces informations ne nous éclairent donc pas sur l'époque archaïque.

En résumé, si nous ignorons ce que fut à l'origine la répartition

des terres, il n'apparaît pas qu'il ait existé de terre publique redistribuée régulièrement ; au contraire, il y eut très probablement appropriation de terres par les citoyens, lors de l'installation, puis lors de la conquête de la Messénie. Plus tard, cette propriété prendra plus de valeur lorsqu'il sera devenu nécessaire de disposer de revenus fonciers relativement importants, avec la mise en place d'une armée composée de citoyens totalement disponibles et de « contributions » obligatoires pour les repas pris en commun.

La démographie et la transmission des biens⁵

Pour diverses raisons, telles que des jeux d'influence lors des attributions, l'inégale qualité des terres, les héritages et les dots, l'acquisition de terres en déshérence, certains en sont venus à posséder plus, et d'autres à franchir le seuil inférieur de la richesse requise pour une citoyenneté à temps plein. Mais Aristote prétend que la cause essentielle de l'aggravation des écarts de fortune serait le mode de transmission des biens ; nous allons donc l'examiner, après avoir fait un détour par la démographie, puisqu'elle conditionne les problèmes de partage.

a. Une démographie dynamique à l'époque archaïque. Pour estimer l'évolution de la démographie spartiate, les historiens tirent des conclusions de deux séries très différentes d'informations : la politique extérieure et les chiffres fournis, soit pour l'ensemble de la population civique, soit pour les soldats engagés dans une bataille.

Une politique conquérante serait le signe d'une démographie positive, responsable de la recherche de terres supplémentaires et nécessaire pour disposer de soldats en nombre suffisant et pour remplacer les morts. Il est incontestable que l'extension du territoire dominé par les Spartiates répondait aux besoins d'une population dynamique, ayant « soif de terres ». Il faut toutefois nuancer cette affirmation : si les Spartiates prennent goût à un genre de vie aristocratique, s'ils ne travaillent plus afin de s'adonner totalement à leur « métier de citoyen », la nécessité de disposer de plus de terres et de plus de main-d'œuvre suffirait à expliquer cette politique de conquêtes. À la différence des premières générations de colons qui travaillaient la terre eux-mêmes, les Spartiates se sont définis, à un moment donné, comme ceux qui n'avaient pas à travailler autrement que pour le service de la cité⁶. De plus, certains s'efforçaient, par divers moyens que nous allons voir, d'enrichir leur patrimoine ; cela aussi entraînait des besoins supplémentaires en terres, faute de quoi bien des citoyens se trouvaient peu à peu réduits à la misère. Le lien logique est donc moins assuré qu'on ne le croirait entre les conquêtes et une croissance démographique.

Toutefois, l'incontestable dynamisme de la cité aux VII^e et VI^e s. suggère que les Spartiates sont alors nombreux et soucieux d'accroître leurs terres cultivables. Hérodote (I 66) dit que, après les réformes de Lycurgue, « grâce à la qualité de leur terre et à leur nombreuse population, ils progressèrent rapidement et devinrent florissants. Alors, ils ne se contentèrent plus de vivre en paix mais, convaincus d'être plus forts que les Arcadiens, ils consultèrent l'oracle de Delphes sur une éventuelle conquête de toute l'Arcadie ». Le dieu n'était pas de cet avis, mais les Spartiates ne l'auraient

pas compris avant d'avoir subi des revers. Même si, au cours du VI^e s., ils sont moins soucieux de s'étendre que de mieux protéger les territoires acquis, ils n'affichent pas pour autant un moindre dynamisme (cf. chap. 9).

b. L'impact des guerres. Dans quelle mesure les guerres ont-elles affecté la population masculine ? Nous avons vu que les femmes de Sparte se seraient inquiétées de la longue absence des maris partis conquérir la Messénie sans songer à procréer des petits Spartiates, mais ils ont dû remédier eux-mêmes à la situation puisqu'ils firent partir les *parthéniai*. Qu'advint-il par la suite ?

On a beaucoup dit qu'à Sparte la mortalité masculine devait être assez élevée à cause des activités guerrières des citoyens et qu'en conséquence les filles se retrouvaient plus fréquemment héritières qu'ailleurs. Ces déductions sont un peu hâtives car il faudrait prouver que l'on y faisait plus la guerre que dans les autres cités de Grèce ; en outre, plus on est entraîné, ce qui est le cas des Spartiates, moins on risque la mort. Certes, toute une tradition insiste sur le devoir de mourir les armes à la main plutôt que de fuir. On cite toujours à ce propos les informations fournies à Xerxès par le roi déchu, Démarate (Hdte VII, 104) : « Car les Lacédémoniens sont libres mais ils ne sont pas libres en tout : ils ont un maître, la loi, qu'ils redoutent bien plus encore que les tiens ne te craignent ; du moins font-ils tout ce que ce maître leur ordonne, et il leur ordonne toujours la même chose : ne fuir la bataille face à aucune masse d'ennemis mais rester ferme à son poste pour vaincre ou mourir. » Pour illustrer cette idéologie du soldat-citoyen mort ou victorieux, on rappelle les exemples de ceux

qui se suicidèrent ou furent déshonorés pour ne pas être morts avec les autres. Mais ces exemples sont rares et ils sont, tous sauf un⁷, associés à la bataille des Thermopyles en 480, où se manifesta la capacité de sacrifice des Lacédémoniens pour donner aux autres, Grecs ou Spartiates, des chances de salut. Encore Léonidas avait-il bien pris soin de n'envoyer à une mort quasi-certaine que des pères d'au moins un garçon, afin de ne pas compromettre l'avenir démographique. Antérieurement, Tyrtée, lors de la deuxième guerre de Messénie, dramatisait superbement le sort du guerrier vaincu qui a tout perdu, mais après tout, c'était un survivant qui errait sans ressources parce qu'il avait perdu sa terre. Cet héroïsme magnifié des Spartiates répond certainement à une résistance admirable et courageuse des soldats au combat, mais il est devenu un mythe du sacrifice absolu et absurde, lequel ne correspond pas nécessairement à la réalité. Au total, la guerre n'a pas dû être plus meurtrière pour les Spartiates que pour les autres Grecs.

c. Vers *l'oliganthropie*. Cependant, nous constatons bien un déclin démographique, manifeste dès le V^e s., et qui résulte en partie de causes lointaines. Aristote n'est probablement pas très éloigné de la réalité lorsqu'il affirme qu'il fut un temps où les Spartiates furent 10 000 citoyens (*Pol.* II 1270a36-37), puisqu'en 480, selon Démarate, ils seraient 8 000 citoyens mobilisables, ce qui convient bien au chiffre de 5 000 citoyens-soldats présents à Platées l'année suivante (*Hdte* VII 234 ; IX 28). Quelles que soient les raisons qui ont poussé Léonidas à se sacrifier avec trois cents de ses concitoyens aux Thermopyles, la perte ne semble pas irrémédiable. Nous avons l'impression qu'en ce début de V^e s.,

Sparte se trouve dans une position d'équilibre entre le nombre de ses citoyens, l'espace directement contrôlé et le reste du Péloponnèse qu'il faut tenir en respect, tout en l'utilisant pour se protéger. Or il n'en va plus de même soixante ans plus tard : la perte de cent vingt des leurs, faits prisonniers par les Athéniens à Sphactérie en 425, paraît insupportable aux Spartiates au point que leur politique extérieure va ensuite être conditionnée par leur désir de les récupérer. En 418, l'estimation du nombre de citoyens mobilisables, faite à partir des effectifs présents à la bataille de Mantinée, s'inscrirait dans une fourchette allant de 2 400 à 4 200, selon la lecture que l'on fait des informations données par Thucydide (V 68). Le déclin ne fera que s'aggraver par la suite, et nous verrons le recours nécessaire à des substituts de citoyens pour assurer les opérations militaires.

Diverses causes ont pu concourir à cette évolution. Sparte a perdu des hommes en pleine force de l'âge, au cours des guerres médiques et, plus encore, lors du tremblement de terre de 464 et des années de guerre contre les Messéniens qui ont suivi (*infra*, p. 203 s.). Il est possible que le séisme ait atteint plus particulièrement les femmes et les jeunes, qui n'avaient pas été convoqués hors la ville par Archidamos pour lutter contre les révoltés. En effet, le « baby-boom » qui suit souvent les catastrophes ne semble pas s'être produit. Par ailleurs, on a souligné depuis longtemps que cette oliganthropie n'était pas absolue mais relative : tandis que le nombre des citoyens de plein droit diminuait, celui des divers inférieurs aurait pu augmenter. On a proposé d'expliquer cela par la contribution au *syssition*, devenue obligatoire pour jouir d'une pleine citoyenneté ; certains n'auraient plus eu les moyens de la fournir. Cette explication

supposerait un appauvrissement important d'une partie de la population, dont l'effet sur la natalité, à son tour, serait négatif. En effet, à trop restreindre le nombre d'héritiers directs, on court le risque de ne plus en avoir du tout, et la relève n'est plus assurée. En fait, ces explications ne font que repousser le problème : d'où vient cet appauvrissement d'une partie de la société spartiate ? Actuellement, les historiens privilégient le système de transmission des biens et la part des filles dans la succession, ce qui aboutirait à la concentration des fortunes. C'est ce que nous allons examiner.

d. *Le partage des héritages et la dot.* Chacun se soucie d'assurer à ses descendants la terre qui les fera vivre en citoyens, et les Spartiates faisaient bénéficier tous leurs enfants, y compris les filles, d'une part d'héritage. Platon lui-même, dans les Lois, se gardera bien de faire préconiser par l'interlocuteur lacédémonien l'indivisibilité ou l'inaliénabilité du kléros. De plus, à Sparte la fille-héritière (c'est-à-dire sans frères) était appelée *patroukhos*, « détentrice des biens paternels »⁸ ; elle devenait donc, en l'absence de frères, la propriétaire des biens de la famille⁹. On a souvent rapproché les règles de transmission des biens à Sparte de celles qui furent gravées à Gortyne, en Crète, au V^e s., dans un « code » qui mettait de l'ordre dans les règles de succession, de dots, de prêts et d'hypothèques ; la fille héritait de la moitié d'une part du fils et la fille-héritière portait le nom de *patrôîôkos*, qui correspond exactement à la *patroukhos* de Sparte¹⁰. Si la question de l'héritage des filles à Sparte est encore discutée, St. Hodkinson a démontré de façon convaincante que la part des filles portait sur la terre comme sur le reste ; non seulement les allusions y sont

nombreuses mais, au cas contraire, la mainmise des femmes sur les terres, affirmée peut-être avec quelque excès par Aristote (*Pol.* II 1270a23-29), aurait été impossible, sauf à imaginer une mortalité masculine considérable et une survie exceptionnelle des filles. De plus, le philosophe rend l'importance des dots en partie responsable de cette évolution, donc la dot pouvait porter sur les terres, tout comme l'héritage. Certes, Plutarque prétend que la dot avait été interdite par Lycurgue mais G. Grote a fait remarquer depuis longtemps que si le « système du *kléros* » qu'il décrit avait bien existé, la dot aurait été de toute façon inconcevable, et donc l'interdit absurde ; il y a donc incompatibilité entre les deux affirmations. Or la dot est bien attestée, sans que nous en connaissions l'importance, et elle représentait sans doute une avance sur l'héritage, comme à Gortyne.

L'existence de la dot et le contrôle du mariage des héritières nous font entrer dans un système de mariage par contrat. Selon Plutarque (*Lyc.* 15), on avait d'abord pratiqué le mariage par rapt et sans dot, avant de passer au mariage contracté par accord entre les deux parties, le père de la femme et le prétendant, avec engagement (*engyêsis*) et dot. Mais la tradition sur le rapt vient peut-être de l'anecdote rapportée par Hérodote (VI 65) à propos de Léotykhidas et Démarate au début V^e s. : Léotykhidas, de la même maison royale que Démarate, en veut à ce dernier car, alors que lui-même avait passé un accord pour épouser une certaine Percalon, Démarate l'avait « enlevée » et prise pour femme. Si l'anecdote est authentique, elle ne témoignerait pas nécessairement d'une époque de transition où l'on pratiquait les deux formes de mariage. En fait, le rapt n'était qu'un simulacre, un rite qui marquait la coupure d'avec les parents, et Plutarque ne nie pas qu'il y ait eu un accord

préalable. Le mariage, là comme ailleurs, était réglé par le père qui s'accordait avec son futur gendre ; si le père n'avait pas engagé sa fille avant de mourir, il est probable que des règles assez précises fixaient les conditions dans lesquelles le « klèronomos »¹¹ (une sorte de tuteur ?) disposait de l'héritière qui était propriétaire de son héritage, ce qui explique l'importance des stratégies matrimoniales.

e. Stratégies matrimoniales et concentration des fortunes.
L'interdit moral qui pèse sur le commerce de la terre confère au mariage un rôle essentiel dans la circulation des biens fonciers, car il permet d'unir deux patrimoines, ou des fractions de ceux-ci - quitte à faire sortir les biens de la parenté — ou, au contraire, de réunir des patrimoines précédemment partagés par héritage. Quelques indices permettent de penser que, pour pallier le risque d'éparpillement des biens fonciers par l'effet de ces partages successifs, on a pratiqué les mariages entre parents, bien attestés chez les rois¹². L'absence d'exemples de cette époque pour des familles ordinaires n'est pas une preuve de conduites royales dérogatoires car, lorsque c'est le cas — par exemple la bigamie d'Anaxandrides (*supra*, p. 60) — Hérodote précise l'exception ; de plus, nous n'avons guère de détails sur les mariages des simples particuliers dont la notoriété et l'importance pour l'État étaient médiocres. Du reste, les mariages entre oncle et nièce sont connus partout dans le monde grec, notamment lorsqu'il s'agit de filles-héritières, et une loi spartiate que nous ne pouvons dater aurait autorisé les mariages entre frère et sœur utérins de pères différents¹³. Il semblerait même que le mariage qui sacrifiait les

filles de la parenté au profit de riches héritières était sanctionné, si l'on peut ainsi comprendre cette information donnée par Plutarque (*Lys.* 30, 7) : « Il y avait à Sparte, à ce qu'il semble, une sanction pour refus de mariage, pour mariage tardif et pour mauvais mariage ; cette dernière frappait surtout ceux qui s'alliaient aux gens riches plutôt qu'aux gens de valeur et à leurs *oikeioi*¹⁴ ». Nous verrons plus loin la signification de l'ensemble de ces mesures, mais la dernière renforçait l'endogamie, sans doute parce que l'attrait de la fortune faisait négliger les parentes pauvres qui ne trouvaient que des citoyens encore plus pauvres à épouser.

Dès lors que les patrimoines se reconstituent à la faveur de mariages consanguins, on pourrait s'attendre à une certaine stabilité des fortunes, sur plusieurs générations. De plus, dans les familles plus pauvres, la part de la fille vient compléter celle du garçon d'une autre famille, rééquilibrant le patrimoine que le couple léguera à ses enfants. Or il est bien clair que cela n'a pas évité le déclin du nombre des foyers civiques. En effet, la tendance naturelle est de conclure des mariages entre personnes également fortunées, sauf à supposer beaucoup d'altruisme chez les pères de filles bien dotées ! D'où une incontestable tendance à la concentration des fortunes mais, dans tous les milieux, l'apport des femmes à la communauté matrimoniale, si petit soit-il, leur évite d'être des laissées-pour-compte de la société.

f. Famille et mesures extraordinaires. Oscillant entre endogamie pour reconstituer les patrimoines et exogamie pour s'enrichir par une alliance fructueuse, la pratique matrimoniale

semble n'avoir connu aucune forte contrainte permettant une régulation, mais de fortes incitations à la procréation, selon les informations rapportées notamment par Xénophon, par Aristote et par Polybe, qui y voient le souci de maintenir un nombre suffisant de familles de citoyens. Certaines avaient peut-être aussi pour objectif de pallier les effets négatifs, sur la fertilité comme sur la santé mentale, de la consanguinité, surtout si elle se répétait de génération en génération.

1. L'âge du mariage pour les filles est fixé plus tard qu'ailleurs, vers 18-20 ans, afin que leur corps ait atteint sa maturité, facilitant une heureuse maternité. De plus, elles avaient la réputation de bénéficier d'une robuste constitution, grâce aux exercices physiques qu'elles pratiquaient à l'égal des garçons (*LP* 15-6). On pense que trente ans était l'âge fixé pour les garçons ; fonder son foyer et n'avoir d'enfants qu'à cet âge permettait de succéder directement à son père comme chef de famille, car peu d'hommes vivaient au-delà de soixante ans. Il se peut qu'ensuite, face à l'oliganthropie, on ait autorisé les jeunes gens à se marier plus tôt, mais avec des restrictions : « Voyant qu'ailleurs, une fois le mariage accompli, les maris dans les premiers temps n'avaient point de mesure dans leurs rapports avec leurs femmes, Lycurgue s'opposa à cet excès. Il a rendu honteux d'être vu entrant chez sa femme, honteux d'être vu sortant de chez elle » (*LP* 15 ; cf. *Plut. Lyc.* 15, 7-8). Cette règle, à laquelle Xénophon donne des fondements eugéniques, s'inscrit en fait dans l'incapacité du jeune Spartiate à se faire reconnaître comme pleinement adulte avant trente ans ; comme dans bien d'autres cités, il n'a pas accès aux magistratures mais, de plus, Xénophon le déclare encore « en formation » alors qu'il se bat comme les autres et que certains fournissent des troupes d'élite¹⁵.

2. Le célibat n'était pas interdit mais Xénophon évoque une « amende des célibataires » (*LP IX 5*) tandis que Plutarque déclare que le « mariage tardif » était sanctionné et il insiste sur une sorte d'*atimia* dont étaient victimes les célibataires, un peu à la manière des « trembleurs » qui avaient renoncé au combat¹⁶. Il est difficile, faute de textes, de savoir dans quelle mesure cette réprobation morale pesait réellement sur les célibataires. À l'inverse, Aristote affirme qu'il a existé une incitation aux familles nombreuses : « Le législateur, voulant que les Spartiates soient les plus nombreux possible, incita les citoyens à faire le plus d'enfants possible ; en effet, ils ont une loi qui dispense de service militaire le père de trois fils, et de toute charge (*télè*) le père de quatre » (*Pol.* II 1270b1-4). Cette mesure ne date peut-être que du IV^e s., quand on a attribué le désastre de Leuctres et l'incapacité à défendre la possession de la Messénie au manque de soldats-citoyens ; d'un autre côté, la perte de la Messénie ne devait pas inciter à multiplier les citoyens demandeurs de terres.

3. Nous en venons enfin à toute une série de « permissions » qui ont surpris les historiens, mais beaucoup moins les anthropologues. Citons Xénophon (*LP I 7-9*) : « Toutefois, s'il arrivait à un homme âgé d'avoir une femme jeune, voyant que les gens de cet âge sont les gardiens les plus jaloux de leurs femmes, Lycurgue a jugé bon tout le contraire ; en effet, il a établi que le vieillard pourrait introduire chez lui un homme, dont il admirait le corps et l'esprit, pour procréer. Si quelqu'un, par ailleurs, ne voulait pas cohabiter (*sunoikein*) avec une femme mais qu'il désirât des enfants dont on put faire cas (*axiologoi*), Lycurgue lui a donné le droit, s'il remarquait une femme de bonne naissance et dotée d'une belle progéniture, d'avoir des enfants avec elle à condition de persuader

l'homme dont elle dépend. Et il a concédé bien des permissions de cet ordre. En effet, les femmes souhaitent appartenir à deux maisons (*oikoi*), les hommes adjoindre à leurs enfants des frères qui participent à la parenté et à sa puissance mais qui n'ont aucun droit à faire valoir sur les biens. » Complétons par Polybe (XII 6b, 8) : « Chez les Lacédémoniens, il était d'usage courant depuis des générations qu'une femme appartînt à trois ou quatre hommes, voire davantage quand il s'agissait de frères. Les enfants de cette femme étaient alors leur bien commun. C'était aussi un acte méritoire et fréquent que de céder sa femme à un ami, quand on en avait eu un nombre suffisant d'enfants » (trad. D. Roussel)¹⁷.

Nous voyons bien que toutes ces possibilités ne visent pas au même but. Nous avons d'abord le vieillard marié à une jeune femme (une *patroukhos* ?) et qui est à la recherche d'un homme-étalon : il s'agit de fabriquer un ou plusieurs héritiers, lesquels pourront éventuellement se marier entre eux. Puis, nous avons au contraire la femme qui a déjà donné des enfants à son mari et va en faire pour un autre : il s'agit d'une polyandrie, mais probablement sans cohabitation masculine ; elle peut viser aussi à assurer des héritiers à qui n'en avait pas. Nous pouvons même comprendre que la puissance d'un Spartiate se mesure aussi au nombre d'enfants qui dépendent de lui, dont il assure l'entretien et l'éducation, mais sans lui transmettre ses biens. Enfin, nous trouvons une vraie polyandrie, fraternelle ou non, avec cohabitation. Là seulement se manifeste le désir de limiter le nombre d'héritiers ; de plus, si deux frères, par exemple, ont des enfants de sexe différent mais issus de la même femme, les marier permettrait de réunir leurs trois patrimoines. Dans cet ensemble, nous comprenons mieux le cas d'Anaxandrides (*supra*, p. 60) : on ne pouvait appliquer les pratiques ordinaires

car, dans la lignée royale, on n'échappe pas à l'hérédité par le père.

Ces pratiques ont attiré l'attention des auteurs car elles ne se retrouvaient pas ailleurs en Grèce, mais cela ne signifie pas qu'elles aient été courantes à Sparte. Il serait du reste intéressant de savoir si nous avons affaire à des lois ou à de simples coutumes, car, dans le premier cas, elles correspondraient à une prise de conscience, de la part de la communauté civique, de la nécessité de corriger la pente naturelle qui mène à l'oliganthropie et à une excessive concentration des terres ; dans le second cas, nous aurions un ajustement empirique, une réaction plus ou moins spontanée d'un homme face au risque d'émiettement de son patrimoine ou, au contraire, à l'insuffisance de sa descendance. L'emploi systématique des termes de la famille de dikè pour évoquer ces mesures ferait plutôt penser à une législation, mais de nature non contraignante : elle autorise des comportements « déviants » qui sont déclarés « conformes au droit ». Mais donnait-on ainsi naissance à de vrais citoyens ou à des *nothoi*, bâtards dont l'accès à la pleine citoyenneté n'est pas acquis ? Enfin, une dernière question : Xénophon suggère que les femmes « souhaitent » cette double appartenance et Plutarque témoigne de leur bonne volonté¹⁸, mais qu'en est-il au juste ? Il sera plus facile d'y répondre après avoir étudié la condition féminine (chap. 5).

Nos sources, et notamment Aristote, nous amènent donc à identifier deux facteurs qui vont successivement contribuer à la *sténokhōria* ou soit de terres et à l'affaiblissement de Sparte : une démographie positive qui, faute de nouvelles conquêtes, ne permettrait plus d'assurer à chacun un lot de base ; des partages entre héritiers puis une concentration des héritages entre les mains

des plus fortunés, dans tous les sens du terme, qui entraîneront à la fois la limitation des naissances (ou des survies) et l'exclusion des jeunes en surnombre, privés de la pleine citoyenneté. Rien n'oblige à penser que ces deux mouvements contradictoires se soient succédé dans le temps, même si les effets du second ne sont guère perceptibles avant la fin du V^e s., où ils se combinent avec d'autres facteurs. Il faut surtout penser à l'interdit qui pèse sur le travail des citoyens, limitant en principe leurs ressources à leurs terres et aux revenus des prêts. Nous ignorons de quand il date car ce n'était pas une tradition de l'aristocratie archaïque, comme le montrent bien les poèmes homériques, mais il est possible que la troisième guerre de Messénie ait créé un choc tel que la sécurité soit devenue la question primordiale pour les Spartiates.

Au total, il ne subsiste donc pas grand-chose des affirmations de Plutarque sur les *klèroi* et rien d'une réforme foncière due à Lycurgue : presque tous les auteurs anciens acceptent une inégalité de fait ; probablement originelle, elle n'a fait ensuite que s'amplifier au cours des siècles. Polybe a dû être victime de la propagande colportée par le « Pamphlet de Pausanias »¹⁹ et Plutarque a dû suivre celle des réformateurs du III^e s.

Solidarité et règles communes de vie : de la convivialité aristocratique au *syssition*

L'évidence de l'inégalité Nous le voyons bien, les éléments dont nous disposons nous présentent la Sparte des siècles archaïques comme une société aristocratique, avec ses riches et ses pauvres,

ses exclus de la communauté civique et ses idéaux de service de la cité et de valeur (ou *arété*). Les jeunes gens et jeunes filles sont préparés à leur vie d'adultes par des rites qui mettent en valeur leurs capacités dans un *agôn* permanent qui leur permet de se distinguer. Dans la mesure où ils sont disponibles pour la vie collective, tous participent à la formation, aux rites religieux puis, pour les garçons, à la vie politique et militaire mais cela n'exclut nullement les grandes inégalités entre les familles et leurs répercussions sur le poids politique et social de chacun. Les auteurs antiques estiment souvent que cette inégalité était compensée par la solidarité et par l'égalité politique que traduit notamment l'uniformisation des modes de vie²⁰. Ceci se manifeste de plusieurs manières. Les riches auraient fait bénéficier les pauvres de leurs surplus, dans les repas communs, nous y reviendrons, mais aussi dans d'autres circonstances, comme le souligne Xénophon (LP VI 3-4), repris par Aristote (*Pol.* II 1263a33-39) : « [dans certains régimes] chacun possède sa propriété particulière, mais il met ses biens au service de ses amis, ou se sert des autres comme de biens communs ; ainsi, à Lacédémone, les gens se servent des esclaves (*douloi*) les uns des autres, comme s'ils étaient à eux, ou encore des chevaux et des chiens ; s'ils manquent de quelque chose en voyage, ils s'approvisionnent dans les campagnes, à travers le pays. Il est donc préférable que la propriété soit privée mais que l'usage en soit commun ».

Par ailleurs, Platon déclare dans les *Lois* (696) que l'inégalité des fortunes est compensée par l'égalité de traitement politique (or, chez les Magnètes de sa cité idéale, il admet une inégalité de

fortune allant de 1 à 4, alors que lot de base est identique) ; en pleine utopie, le philosophe déclare que l'*arété* seule est importante dans la cité et qu'elle permet une austérité protégée du désir de posséder plus. Aristote, lui, insiste aussi sur l'éducation ou *paideia*, tandis que Thucydide écrivait, presque un siècle auparavant (16,4) : « Les Lacédémoniens furent les premiers à user d'un vêtement simple et la pratique s'en est maintenue jusqu'à maintenant. D'une façon générale, les gens plus riches ont adopté un genre de vie plus égal (*isodiatoi*) qu'ailleurs à celui de la masse (*hoi polloi*). »

Ajoutons l'importance des interdits acceptés par tous et les repas communautaires, et nous avons l'image d'une Sparte dans laquelle chacun se restreint délibérément, partage avec les autres et, ainsi, disparaît le désir d'acquérir toujours plus. Derrière ces thèmes qui se rattachent au « mythe de Sparte », nous touchons un point essentiel qui explique l'équilibre apparent de la société spartiate jusqu'au V^e s. : la sobriété et les diverses modalités de redistribution compensaient l'inégalité. Il nous faut donc comprendre en quoi consistait la vie collective des citoyens.

Le rééquilibrage par le *syssition* À défaut d'être *isoklèroi*, dotés d'un lot de terre égal pour tous, les Spartiates auraient été *homaleis*, c'est-à-dire uniformisés par leur mode de vie. Mais peut-on garder même genre de vie dans l'inégalité ? Peut-on même rester citoyen ? En fait, l'inégalité ne porte pas à conséquence dès l'instant que chaque famille est assurée de disposer d'un minimum qui lui permette non seulement de se nourrir mais aussi de tenir son rang. Or, avec les contraintes économiques du *syssition*, nous

rencontrons une curieuse contradiction : il est à la fois un élément de base de la solidarité et un élément de base de l'exclusion²¹.

a. Questions de vocabulaire. En effet, ces repas communautaires supposent une participation de tous, ce que l'étymologie nous indique. Ce qui est devenu *syssition* (= *sun-sition*) ou consommation commune de la nourriture, notamment céréalière, se serait appelé à l'origine *phidition* ; étymologiquement les *phiditai* seraient « les gens de la quote-part », c'est-à-dire les convives d'un repas où chacun apporte son écot²². De là, en insistant non plus sur l'origine mais sur la nature des groupes ainsi constitués, le terme a été transformé en *philition* ou repas de l'amitié, par exemple dans Xénophon (*LP* III 5). Ainsi, du partage de la nourriture on serait passé à la participation de tous puis au partage de l'amitié. Ce sont bien là les éléments structurants de ces groupes de convives que sont les *syssitia*. Par ailleurs, Alcman aurait appelé les convives les *sunaikliai* (Ath. IV 140c), à partir du vieux mot dorien, *aiklon*, qui désigne le dîner, et il évoque des nourritures populaires auxquelles il s'est résigné, tandis que Théognis de Mégare chante « l'homme avisé au milieu des convives (*syssitoi*) ». Ces textes insistent sur les repas partagés, les échanges verbaux entre convives sans faire nécessairement allusion aux *syssitia* attribués à Lycurgue.

Mais l'importance prise par ces repas dans la représentation du mode de vie des Spartiates, l'affirmation d'Aristote selon laquelle l'intégration ou non au *syssition* marque la « borne de la

citoyenneté » (*horos politeias*), l'insistance de Plutarque sur cet élément essentiel de l'*eunomia* lycurgéenne, rendent nécessaire une analyse de ces repas. Trois problèmes se posent à nous : à quel moment serait-on passé du repas aristocratique, réunissant des compagnons et se terminant par le *symposion* où l'on boit et se réjouit en commun, à l'austère syssition ? Ce syssition tel que le décrivent Xénophon puis Plutarque, obligatoire et alimenté par les participants, n' a-t-il pas gardé des caractères de la convivialité aristocratique ? Enfin, quels rapports le syssition entretient-il avec la vie militaire ?

b. Le symposion archaïque. À l'époque archaïque, à Sparte comme ailleurs, le symposion est l'un des moments essentiels de la vie de l'aristocrate qui y trouve son plaisir dans la convivialité, la boisson, les concours de poésie et de chant, les discussions sur toutes sortes de sujets, graves ou légers, l'amour des jeunes gens. Il fallait beaucoup de contrôle de soi, chante le poète Théognis de Mégare, pour ne pas se laisser aller aux excès, à l'ivresse et, parfois, à la violence avec les cortèges de comastes éméchés²³ ; cependant, si les Spartiates ont connu ces réunions conviviales, ils se seraient distingués par leur capacité à contrôler leur boisson.

Cette pratique du *symposion* est confirmée par des textes poétiques et des trouvailles archéologiques. Dès le VIII^e s., apparaît un type de coupe à boire typiquement laconienne, d'où son nom de *lakaina*, sorte de gobelet à deux anses horizontales sur la partie basse. Une proportion importante de la vaisselle des dernières décennies du VII^e s. et du VI^e s. était destinée à la boisson

: des cratères à volutes ou à étriers, puis à reliefs, des hydries de bronze : plusieurs coupes, dues aux meilleurs artistes, sont décorées du motif du banquet couché ou encore de scènes de *comos* ; nous y trouvons aussi des motifs évoquant l'amour ou les poésies chantées à ce moment du repas. De plus, les types du symposiaste, du comaste, de la joueuse d'*aulos* se retrouvent parmi les nombreuses figurines de plomb que la Laconie a produites. Comme ces trouvailles proviennent pour l'essentiel de sanctuaires ou de tombes, on a voulu les associer à des pratiques rituelles ou funéraires, mais rien ne l'impose et nous pouvons admettre que la belle céramique laconienne du VI^e s. a tout simplement représenté des pratiques répandues parmi les Spartiates, tandis que la quantité de vaisselle de table plus ordinaire dans les trouvailles archéologiques renforce l'idée de l'importance du repas pris en commun et de sa phase finale, celle du *symposion* proprement dit. Dans ces vers d'Alcman (fr. 19 PMG) nous imaginons des préparatifs d'un *symposion* :

« Sept lits et autant de tables, garnies de pains aux graines de pavot, de lin et de sésame, et dans de petites coupes (*pélichnai*) t vous mettrez t de la *khrysocola* [mélange miel et graines de lin]. »

Parmi les quelques poèmes qui ont des allures de chansons (scolia), improvisées ou non, et qui accompagnaient le moment de la boisson, citons ces quelques vers qu'un hôte aurait chantés à ses convives (Théognis, v. 879-884) :

« Bois le vin qu'ont produit pour moi, sous les cimes du Taygète, les vignes qu'a plantées au flanc du mont le vieux Théotime, cher aux dieux, y conduisant les eaux fraîches du Platanistas ; bois-en pour chasser les pénibles soucis, et l'ivresse te rendra beaucoup

plus léger ».

Il est donc bien avéré que les éléments propres au *symposion* existaient à Sparte mais rien n'empêche qu'ils aient été insérés dans des repas publiquement réglementés²⁴.

c. *Le syssition : essai de reconstruction historique.* En effet, que savons-nous du *syssition* ? Pour l'essentiel, ce que nous en disent trois auteurs : Xénophon, Plutarque et Athénée, lequel cite des informations fournies par des auteurs de la fin du IV^e s. (Dicaiarchos), du m^e (Sphaïros ou Molpis), voire du II^e s. (Polémôn)²⁵. Plutarque nous raconte que l'institution de ces repas en commun très réglementés fut la réforme de trop : Lycurgue n'aurait échappé au lynchage qu'en se précipitant dans le sanctuaire d'Athèna Khalkioicos, mais un mauvais coup lui fit perdre un œil²⁶ ; ainsi les *syssitia* sont-ils devenus un symbole de l'austérité spartiate. La réalité semble un peu différente mais, comme nos auteurs en attribuent l'établissement à Lycurgue et que les historiens ont suivi ensuite cette tradition, il nous faut d'abord examiner leurs témoignages.

Hérodote (I 65) est le premier à faire de Lycurgue l'auteur de cette institution, mais en en faisant une institution militaire : « Lycurgue [...] changea en effet toutes les règles (*nomima*) et prit des précautions pour qu'on ne les transgressât point. Ensuite, après avoir fixé ce qui concernait la guerre — énômoties, triakadies, syssities -, il établit les éphores et les gérontes ». L'auteur parle ailleurs du repas du soir (*deipnon*) auquel les rois pourraient ne

pas aller et il mentionne sans y prêter une attention particulière « les invitations à un repas chez des particuliers » qui remplaceraient ce dîner (VI 57). Tout se passe donc comme s'il n'y avait pas encore d'obligation de repas en commun, en dehors du temps de guerre. Avec Xénophon, le ton change à propos des *suskènia* (repas commun) ou encore de



Fig. 4

— Amphore à reliefs (fin VII^e ? Mus. Sparte, 3099)

Décor d'hoplites et de chars montés. Il fut trouvé

une amphore du même type en Messénie dans la vallée de Soulima, près de Polichnè (auj. Kopanaki) la *skènè dèmosia* (repas public). Il insiste sur le mélange des âges, les « récits des belles actions accomplies dans la cité », le contrôle de la quantité de nourriture et de boisson qui évite de s'empâter et qui permet de rentrer chez soi sans lumière, comme à l'armée ; il précise que des suppléments sont assurés par la chasse ou par les riches qui offrent du pain de froment. Même les rois sont contraints d'y assister, avec un privilège toutefois, le droit d'inviter un convive extérieur. Plutarque donne des précisions supplémentaires mais nous ignorons quelles informations remontent au-delà des réformes du III^e s. : quinze personnes environ, le recrutement d'un nouveau membre exigeant l'unanimité ; il nous précise le montant de la contribution exigée de chacun ; le brouet noir est la nourriture de base, mais des suppléments sont possibles ; la présence des jeunes est importante : ils écoutent, s'instruisent et se forment le caractère ; enfin tous s'engagent à ne rien laisser

filtrer à l'extérieur des propos tenus au cours de la soirée.

Que tirer de tout cela ? Des *syssitia* ont dû exister depuis les temps archaïques, liés à l'organisation militaire, aussi ces repas étaient-ils pris en commun par des groupes correspondant aux subdivisions de l'armée, comme le suggère Hérodote. Il est également probable que des dîners communs réunissaient des groupes de citoyens en temps de paix, mais nous ignorons à partir de quand, sous quelle forme et avec quelles contraintes. La citoyenneté distinguait dans la cité tous ceux qui étaient assimilables à des aristocrates, qui disposaient de (tout ?) leur temps pour le service de la cité et qui partageaient une éducation commune, des goûts communs²⁷. Comment choisissait-on les membres du groupe parmi ses concitoyens ? On a supposé que plusieurs éléments avaient pu jouer : la qualité manifestée lors de la formation, des relations de nature pédérastique, le niveau de fortune, l'origine familiale ou, au contraire, l'accueil de plus pauvres pour s'assurer une clientèle. Tout est possible et peut se combiner dans des proportions variables. P. Cartledge pense que cela devait entraîner une hiérarchie entre les *syssitia*, en fonction de leur recrutement ; par ailleurs, la participation obligatoire des rois au repas commun leur rappelait que ce n'était pas leur personne qui les distinguait de leurs compatriotes, mais leur fonction. En même temps, le *syssition* reste le lieu de l'exclusion : étrangers, non-citoyens, femmes ; les trembleurs et les jeunes qui ont mal supporté *l'agôgè* se retrouvent-ils exclus ? Nous l'ignorons

et nous avons tendance à le supposer, peut-être abusivement.

Nous ne saurions trop insister, à la suite d'E. Bowie, sur le rôle de ces repas communs dans le développement, la diffusion et la transmission de la poésie. Nous avons vu son importance dans la culture des Spartiates ; la création semble s'être tarie après le VI^e s. mais tous les Spartiates partageaient la connaissance d'un grand nombre de poèmes qu'ils savaient chanter et qu'ils se transmettaient de génération en génération, ce qui explique la conservation relativement importante de leurs productions archaïques. Les *syssitia* étaient précisément l'occasion de chanter en commun (Alcman : « dans les festins et les thiasés, chez les convives des *andréia*, il convient d'entonner le péan ») mais aussi de se livrer aux concours de fin de repas. Nous savons que même lors des campagnes militaires, à en croire l'homme politique athénien Lycurgue et l'historien Philochore²⁸, des concours de chant des poèmes de Tyrtée se déroulaient en fin de repas ; rien n'exclut qu'ils aient aussi eu lieu en temps de paix, ces poèmes pouvant servir d'exhortations au combat mais aussi de célébration des héros, de la valeur (*arété*) et de la nécessité de défendre la cité²⁹.

Compte tenu de ces remarques, nous pouvons suggérer une vision un peu différente de l'historique de ces repas collectifs. Depuis la réorganisation de l'armée (mentionnée dans la *Rhètra*), les Spartiates auraient organisé des repas par petites unités combattantes durant les campagnes militaires. Pour se délasser et par habitude, ils les terminaient par des poèmes chantés. Lorsqu'ils étaient en paix, d'autres groupes se formaient, dont les membres se choisissaient par affinités, et qui se réunissaient régulièrement le soir, sans contraintes excessives et avec les plaisirs des *symposia*

aristocratiques. On y discutait politique aussi. Mais, dès lors qu'une menace quelconque existait, venant de l'intérieur ou de l'extérieur, ces réunions conviviales devenaient plus contraignantes, en raison de la nécessité de rester vigilants et disponibles, de se préparer éventuellement au combat. La situation de guerre se prolongeant, ce qui était exceptionnel devint obligatoire au quotidien. Au cours du VI^e s. ? Ce serait un peu tôt, au vu du témoignage d'Hérodote, mais cela reste possible. En revanche, au V^e s., l'évolution est achevée car la guerre devient quasiment constante. Le pas décisif peut avoir été franchi avec la troisième guerre de Messénie, ou seulement lors de la guerre du Péloponnèse. Toutefois, on n'a pas oublié les pratiques traditionnelles et le repas commun reste un lieu privilégié de discussions et de plaisirs partagés, dans la modération, certes, mais pas nécessairement dans une austérité drastique. Ces repas contribuent au contrôle des plaisirs, à l'esprit de groupe, à la fusion des âges, bref à la vie collective.

d. La contribution au syssition et la consommation. Le problème que vont rencontrer un certain nombre de citoyens, dès lors que le syssition est devenu une obligation sociale et même politique, est d'être intégré dans un de ces groupes et de pouvoir y apporter une contribution qui dépasse largement leurs propres besoins alimentaires. Les chiffres de Plutarque rejoignent ceux de Dicaïarchos, élève d'Aristote — donc antérieur aux réformes du III^e s. — comme le montre le tableau de la page suivante.

Compte tenu du fait qu'il s'agit du repas du soir, cela correspond

à la nourriture de plusieurs personnes, deux à trois peut-être ; il y a là de quoi nourrir enfants et serviteurs, des étrangers invités, et assurer la double portion due aux rois ainsi que la nourriture de certains serviteurs de l'État, magistrats, Pythioi, État-major entourant le roi en temps de guerre, etc. N.R.E. Fisher pense même que l'on a pu y accueillir des convives exclus par ailleurs, notamment pour pauvreté, de manière à leur assurer de quoi vivre, lorsqu'ils étaient au service (militaire) de la cité, mais aussi en temps de paix, afin de réduire le sentiment d'exclusion, toujours dangereux³⁰. Cette contribution représente une exigence fiscale d'autant plus lourde que la terre doit aussi permettre l'entretien de la famille spartiate et des Hilotes auxquels revient le soin de la travailler, de récolter ses fruits et d'élever les animaux. Certains citoyens pouvaient se trouver dans l'impossibilité de dégager un tel surplus agricole, d'où la célébration par Aristote du système crétois « plus communautaire [...] de sorte que tous,

Contributions annuelles au <i>syssition</i>	Plutarque <i>Lyc.</i> 12, 3 (si mesures laconiennes)	Dicaearchos, dans Athénée, IV, 141, c (mesures attiques)	Contribution quotidienne (approximative)
Alphita (farine d'orge)	12 médimnes, soit < 9 hl	18 médimnes, soit > 9 hl	2,45 l.
Vin, en choes	96 choes, soit < 4,5 hl	132 à 144 choes, soit $4\frac{1}{3}$ à $4\frac{2}{3}$ hl.	1,23 l.
Fromage	60 mines (éginétiques ?), soit 37,8 kg	quantité non précisée	104 gr. ?
Figues	30 mines (éginétiques ?), soit 18,9 kg	quantité non précisée	52 gr. ?
Monnaie pour opsônia	un peu de <i>nomismata</i>	env. 20 dr. éginétiques (env. 30 dr. attiques)	$\frac{1}{3}$ ob. éginétique soit $\frac{1}{2}$ ob. attique

femmes, enfants et citoyens, sont nourris par la communauté » (*Pol.* II 1272a12-21). Sparte aurait-elle connu un temps le système à la crétoise, éventuellement grâce aux versements des Messéniens avant la troisième guerre ?

La nourriture paraît fort sobre. La base en est le pain ou bouillie d'orge précuite, la *maza*, nourriture banale dans le monde grec³¹. Sparte est connue pour son brouet (*opsa*), réputé même à l'étranger (cf. *Plut. Lyc.* 12, 12-13) : une sorte de daube à base de porc, sang, vinaigre, sel, mais peut-être agrémentée de légumes et d'herbes que les auteurs n'éprouvent pas le besoin de mentionner. En fait, ce régime alimentaire n'a rien de bien extraordinaire : l'Athénien

d'Aristophane se nourrit essentiellement de *maza*, oignon, fromage, olives ; partout ailleurs la consommation de viande est un luxe de fête. Et les rations de vin ne semblent pas particulièrement limitées. Pourtant, les auteurs tiennent à souligner l'austérité spartiate, notamment la modération dans la boisson. Critias insiste sur ce qui sépare le *symposion* grec du *syssition* spartiate (Lak. Pol., fr.6 = Ath. X 432d) :

1 « Voici, à Sparte, une coutume et une pratique établie de boire dans la même coupe de vin et de ne pas porter de toasts en prononçant le nom d'un convive, 4 ni, de la main droite, faire passer à la ronde dans le thiase...

[5-14 : origine lydienne de cette coutume et ivresse des convives]

15 Les jeunes (*koroi*) Lacédémoniens ne boivent qu'autant qu'il faut pour conduire tous les esprits vers une joyeuse espérance, et la langue vers la bienveillance (*philophrosynè*) et un rire mesuré.

[17-24 : les vertus de cette façon de boire : *Aphrodite*, sommeil, santé]

25 Le régime (*diata*) des Lacédémoniens est également ordonné : manger et boire assez pour être capable de penser et de travailler. Il n'est pas de jour spécifique pour enivrer le corps avec des boissons immodérées. »

La boisson est jugée nécessaire au bon fonctionnement du corps comme de l'esprit, mais dans certaines limites. Platon, dans ses *Lois* (637 a), souligne la crainte de l'*hybris* née d'un *symposion* trop arrosé, d'où la limitation de la consommation de vin ; c'est là

un *topos* qui fait partie de la morale attribuée aux Spartiates comme aux gens de qualité. Par ailleurs, nous connaissons par plusieurs textes, de Xénophon ou d'Athénée, l'existence de suppléments : les produits apportés de la chasse ou d'un sacrifice familial, du froment et, plus encore, les *épaikla*, compléments au repas venant après la pitance de base. Cela assurait certes une clientèle aux plus riches, responsables de tous ces suppléments, mais cela avait une autre vertu, comme le souligne N.R.E. Fisher ³² : le luxe, s'il était partagé, cessait d'être un objet d'envie ce qui évitait bien des conflits. Toutefois, nous ignorons s'il en fut toujours ainsi, les sources d'Athénée ne remontant qu'au IV^e s.

Ces repas communs des Spartiates sont donc devenus pour les philosophes des modèles d'une austérité qui n'a d'ailleurs rien de bien remarquable, du moins à l'époque archaïque, et qui n'est pas aussi stricte que les auteurs l'ont affirmé. S'il y a une originalité des dîners spartiates ce serait leur pratique généralisée avec l'ouverture à tous les citoyens, la constitution de groupes de convives identiques à eux-mêmes d'un jour à l'autre, et la contribution devenue obligatoire de chaque participant. Leur fonction intégratrice est sans doute très importante, notamment pour les plus jeunes. Ajoutons que ces réunions du soir remplissaient une autre fonction dans l'intérêt de la communauté : les discussions politiques, qui semblent avoir été peu développées à l'assemblée, y étaient amorcées grâce à la liberté de parole que garantissait la règle du secret. En même temps, les adultes devaient contrôler leurs propos car le repas était aussi un lieu d'éducation et de socialisation des jeunes : les enfants sont présents, en groupes, mais ils sont silencieux. Ils apprennent là les valeurs de leurs aînés et, d'une certaine manière, leur présence contraint au respect des

règles.

Conclusion Un fragment d'Alcée (né vers 630 ?) déclare : « Comme, dit-on, Aristodamos prononça un jour, à Sparte, ces mots non dépourvus de sens : "Les richesses sont l'homme, nul pauvre n'est noble (*esthlos*) ni honorable (*timios*)". » Serait-ce le résultat de l'*eunomia* attribuée à Lycurgue que la marginalisation des citoyens pauvres dans la cité ? En réalité, nous ignorons à partir de quel niveau d'infortune on est déclaré « pauvre ». Les Spartiates représentent une aristocratie ; au service de la communauté ils doivent être tous *esthloi*. Être pauvre à Sparte, c'est ne plus pouvoir participer à la vie des citoyens par sa totale disponibilité et ses contributions ; alors on perd la qualité d'*esthlos* et de *timios*, autrement dit on n'a plus accès au groupe des citoyens de plein droit ou aux responsabilités. Dans la cité archaïque, le corps civique se composait de ceux qui disposaient du minimum permettant de servir l'État et de nourrir une famille large ; s'il y a eu répartition des terres à l'origine, c'était là une sorte de *misthos*, qui ne disait pas son nom car cela eût été déshonorant dans la mentalité aristocratique. Une première croissance démographique a pu être compensée par les terres de Messénie, et Sparte a connu plus d'un siècle d'épanouissement. Plus tard, la nécessité de se défendre a entraîné un rétrécissement du mode de vie, un certain étouffement de l'individu et l'exclusion de ceux qui ne pouvaient contribuer au *syssition*, tandis que les règles de succession favorisaient à la longue la concentration des

fortunes et l'augmentation des citoyens pauvres et marginalisés. Cela permet de mieux comprendre l'évolution du V^e s. et l'entrain avec lequel certains se lanceront dans les aventures outre-mer et un nouvel impérialisme.

En prétendant que toutes leurs règles remontaient à Lycurgue, les Spartiates affectaient de ne jamais les avoir changées ; mais beaucoup étaient orales, coutumières, ce qui permettait toutes sortes d'adaptations qu'il était convenu d'attribuer, elles aussi, au Législateur mythique. Contrairement à ce que certains auteurs antiques, relayés par la tradition historiographique, ont affirmé, Sparte évoluait mais, pour des raisons si complexes qu'elles nous échappent, les Spartiates répugnaient à se dévoiler aux étrangers. Aussi les a-t-on considérés comme totalement différents des autres Grecs, ce qui n'était pas vrai, comme le confirment les chapitres suivants.

1 GROTE, 1851, p. 530-566, a vigoureusement critiqué le « partage égalitaire » par Lycurgue. Voir notre Introduction.

2 Les contributions les plus décisives sont COZZOLI, 1979 ; DUCAT, 1983b et HODKINSON, 2000 notamment.

3 *Politeiai*, II, 7 = ARISTOTE, fr. 611. 12, Rose.

4 DUCAT, 1983a. LAZENBY, 1995, déplace le problème en faisant de la *moira* dont parle Héracleidès la part des récoltes que l'hilote doit remettre au citoyen et dont on n'aurait donc pas le droit de faire le commerce. Mais alors, comment aurait-on pu s'enrichir à partir de ses seuls revenus fonciers ?

5 Voir HODKINSON, 1989 et 2000.

6 Nous pouvons faire le rapprochement avec les clérouques de l'empire athénien, au V^e s., qui, grâce aux revenus des terres confisquées aux alliés révoltés, sont disponibles pour les tâches militaires qui leur sont confiées.

7 Bataille dite « des Champions », mi VI^e, *infra*, p. 181.

[8](#) À Athènes et ailleurs, la fille-héritière est dite *épiklèros*, « qui est sur le *klèros* » ; elle circule avec lui et le transmet à ses fils.

[9](#) À l'époque d'HDTE (VI 57) c'étaient les rois qui « réglaient » le mariage des filles-héritières : probablement veillaient-ils à l'application des règles établies.

[10](#) Rien ne nous permet d'affirmer qu'à Gortyne les terres étaient concernées par ces règles de partage (*Nomima* II, p. 15-16), d'où de moindres problèmes qu'à Sparte. De ce fait, tandis qu'à Sparte l'adopté n'hérite pas en présence d'enfants légitimes, à Gortyne, il a droit, comme les filles, à une part égale à la moitié de celle d'un fils légitime (XÉ_N. LP I 9 ; *Nomima* II 40 = Code X 48-52).

[11](#) ARISTOTE, *Pol.* II 1270a27-29 ; cf. HODKINSON, 2000, p. 94-97.

[12](#) HDTE V,39 : Anaxandridas II épouse sa nièce ; VI 67 : Archidamos II épouse sa tante Lampitô ; VII 205 : Léonidas épouse sa nièce Gorgô fille de Cléomène.

[13](#) PHILON d'Alexandrie, *Lois spéciales*, III 4, 22.

[14](#) BRESSON, 1990.

[15](#) PLUT. *Lyc.* 25, 1 : « Les jeunes hommes (*néôteroi*) de moins de trente ans ne descendaient jamais à l'agora, mais c'étaient leurs parents ou leurs amants qui faisaient les achats nécessaires pour la maison ». La fin de la phrase pourrait n'être qu'une glose de Plutarque lui-même ou d'un copiste et nous ignorons si le texte originel parlait de l'agora marchande ou de l'agora politique, c'est-à-dire de l'assemblée, et si la règle était ancienne.

[16](#) PLUT. *Mor.* 227e-f (Derkyllidas) ; *Lyc.* 15, 1-3 (cf. Thc V 34, 2 à propos des « trembleurs » de Sphactérie) ; CLÉARCHOS fr.73 Wehrli. Plutarque noircit le tableau car on a peine à imaginer qu'un chef comme Derkyllidas pût être traité avec mépris par les jeunes.

[17](#) PLUT. aussi a brodé sur ces thèmes : *Lyc.* 16, 12-14 ; *Comp. Lyc.-Numa*, 25,3 ; *Mor.* 242b (23).

[18](#) PLUT. *Mor.* 242b (23). « Quelqu'un fit demander à une Laconienne si elle consentirait à se laisser séduire ; elle répondit : "Enfant, j'ai appris à obéir à mon père, et je l'ai fait ; devenue femme, à mon mari ; si donc il me fait une proposition honnête (*dikaia*) qu'il la lui fasse ouvertement à lui d'abord". »

[19](#) Le « Pamphlet de Pausanias », texte attribué au roi exilé après 395, fut probablement une défense des lois attribuées à Lycurgue : DAVID, 1979a.

[20](#) Par exemple, *ISOCR.*, *Panath.*, 178.

[21](#) RUZÉ, 2005.

[22](#) CHANTRAINE, *DE*, sv *Pheidomai*, qui signifie « épargner, économiser ».

[23](#) Le *comos* est une danse associée la plupart du temps à l'ivresse, les danseurs ou *comastes* prenant des poses grotesques et formant de bruyants cortèges. Ils se réclament volontiers de Dionysos, le dieu du vin libérateur. Voir SMITH, 1998. Sur des représentations du banquet, voir J.-M. DENTZER, *Le motif du banquet couché dans le Proche-Orient et le monde grec du VII^e au IV^e s. av. J.-C.*, ÉFR, Paris, 1982, p. 87s.

[24](#) Sur cette continuité et le lien qui unit civilisation, institutions politiques et repas communs, voir J. RUNDIN, « A Politics of Eating : Feasting in Early Greek Society », *AJPh* 117 (1996), p. 179-215.

[25](#) XÉN. *LP* V ; VII 3-4 ; XV 4-5 ; Hell. VI 4, 11 ; PLUT. *Lyc.* 10 et 12 ; ATH. IV 139-141.

[26](#) PLUT. *Lyc.* 11 ; *Mor.* 227a-b.

[27](#) BREMMER, 1990, inscrit le *syssition* obligatoire dans la réorientation de la société spartiate lorsque tous deviennent des aristocrates et vivent un *agôn* permanent. Sur le rapport entre *syssition* et militarisme, voir HODKINSON, 2006, p. 142-3.

[28](#) LYC. C. *Léocratès*, 107 ; PHILOCHORE, *FGrH* 328 F 216 (Ath. XIV 640f).

[29](#) BOWIE, 1990 et 2003. Il considère que la force évocatrice des poèmes de Tyrtée permettait de « faire voir » à l'auditoire ce qu'il n'avait pas sous les yeux.

[30](#) FIGUEIRA, 1984 et FISHER, 1989.

[31](#) Voir AMOURETTI, 1986.

[32](#) FISCHER, 1989.

Chapitre 5

Les femmes et les jeunes filles dans une société aristocratique Nous poursuivons cette étude des éléments de l'*eunomia* sociale par l'étude du rôle que jouaient les femmes et de la façon dont on préparait les filles à trouver leur place dans cette société. Nous avons vu leur relation avec la terre, les stratégies matrimoniales et les diverses pratiques qui faisaient des femmes un vecteur important des biens fonciers et qui permettaient à l'homme de s'assurer descendance et clientèle, quitte à provoquer une concentration des biens contraire à l'idéal d'*homoiotès*. Dans tout cela, la femme n'apparaissait guère que comme un instrument au service de l'économie de l'*oikos*. C'est l'aspect plus humain et en même temps plus civique de sa condition qui nous préoccupe à présent : sa formation, son

mariage, sa vie et l'idée que l'on se faisait de son rôle dans la communauté spartiate¹. Nous disposons de quelques sources proprement spartiates et d'époque archaïque : des poèmes, notamment ceux d'Alcman, des statuettes de bronze ou de terre-cuite, quelques vases. Pour le reste, l'essentiel vient des auteurs athéniens du V^e ou du IV^e s. : Euripide et Aristophane, Xénophon (LP), quelques remarques de Platon dans les Lois (794c-d ; 804-806 ; 833c-d), un court passage d'Aristote (*Pol.* II 1269a-1271b) ; enfin des témoignages plus abondants ont été recueillis par Plutarque².

Selon Platon (*Lois* VII 806a), « l'existence des jeunes filles exige de participer aux exercices du gymnase ainsi qu'à la musique, tandis que les femmes, dispensées du travail de la laine, se tissent une vie laborieuse qui n'a rien de méprisable ni d'insatisfaisant : elles parviennent à trouver une moyenne entre les tâches domestiques, l'intendance et l'élevage des enfants ». Ainsi nous sont présentées les activités de la moitié féminine de la cité laconienne. La vie des femmes de la bonne société qui était probablement plus active qu'ailleurs, se préparait durant la jeunesse, nourrissant le mythe de la femme spartiate émancipée et

dépourvue de pudeur. En réalité, dans ce domaine aussi Sparte semble avoir mieux conservé qu'ailleurs des traditions de l'aristocratie archaïque qui accordait aux femmes, à leur formation et à leur rôle social, une importance que les historiens commencent à découvrir.

La formation des filles Les filles de Sparte suivaient une formation commune dont nous pouvons discerner partiellement la nature et les objectifs : l'entraînement physique paraît important ainsi que la participation à des chœurs avec chant et danse ; en outre, elles franchissaient des étapes de nature initiatique.

La pratique sportive L'importance de l'activité sportive imposée aux filles et son effet sur leur complexion ont suscité des commentaires divers à l'étranger : dans *Lysistrata* (77-84), les Athéniennes se montrent admiratives et envieuses de la forme physique de Lampito, la Laconienne ; mais la vie au grand air, les tenues sportives et, éventuellement, la présence des garçons lors de leurs exercices ou de leurs exhibitions, choquent de vieux bougons comme Pelée auquel Euripide fait déclarer à Ménélas : « D'ailleurs, le voulût-elle, une fille ne saurait être sage à Sparte où, avec les jeunes hommes, désertant leurs maisons, cuisses nues et tuniques flottantes, elles partagent stades (*dromoi*) et palestres - mœurs intolérables à mes yeux ! Doit-on ensuite s'étonner si vous ne formez pas de sages épouses ? » (*Andr.* 595-601, trad. L. Méridier). Comme le remarque J. Ducat, les auteurs se partagent « entre l'hagiographie... et le dénigrement pudibond ». Les hommes

qui veulent défendre les coutumes laconiennes et sauver la moralité des filles de ce pays diront qu'il s'agit d'eugénisme, ainsi Critias affirme-t-il : « Je commence par la naissance de l'homme : comment le corps serait-il le meilleur et le plus fort ? Si son géniteur fait de l'exercice, mange comme il faut et affermit son corps et si la mère de l'enfant à naître est vigoureuse de corps et fait de l'exercice » (DK, 88 F 32). Cette vision réductrice de la formation des jeunes filles se retrouve ensuite dans Xénophon (*LP* I 3-4) ; Plutarque suit la même idée en insistant en outre sur l'incitation au désir et au mariage que représentait la vision par les jeunes gens (*néoi*) de ces vigoureuses jeunes filles (*Lyc.* 14, 3 et 15, 1).

De fait, leur entraînement physique semble parallèle à celui des garçons, tant par leur nature que par l'importance de la compétition³, de la course et



Fig. 5

— Petits bronzes archaïques au Musée de Sparte

de la danse. Le long de l'Eurotas, elles courraient nues selon Théocrite : « Nous toutes que voici sommes compagnes du même âge, qui, frottées d'huile comme des hommes, nous exercions à la course au même lieu près des ondes de l'Eurotas, quatre fois soixante vierges, tout un jeune peuple de femmes » (*XVIII. Ép. d'Hélène*, v. 22-24, trad. Legrand). Nues, peut-être, et nous disposons de

vingt-huit poignées de miroirs qui sont des statuettes de bronze de jeunes filles nues, aux formes juvéniles, mais portant souvent un pendentif ou un baudrier avec des sortes d'amulettes et tenant dans la main une fleur ou des cymbales ; quatre ou cinq autres statuettes (ayant sans doute orné des rebords ou des anses de grands récipients) les montrent vêtues d'un *khitôn* court et représentées en pleine course. Ces œuvres du VI^e s. (mais postérieures à 560) dénotent certes des façons typiquement laconiennes de représenter des jeunes filles⁴, mais Sparte n'était ni la seule cité à apprécier ces bronzes de jeunes filles nues — il en fut exporté au moins à Chypre, à Syracuse et à Cerveteri - ni la seule à engager ses filles dans des exhibitions partiellement dévêtues si nous en croyons les représentations sur vases des cérémonies d'Olympie ou de Brauron, en Attique ; sans doute était-ce simplement plus commun, plus naturel là qu'ailleurs, car les exhibitions ne se limitaient pas aux fêtes religieuses. Dès lors, la jeune Spartiate est bien *phainomérides* (« qui

montre ses cuisses ») comme le dit le poète Ibycos⁵, courant ainsi sur le *dromos* de l'Agora⁶ et c'est par son « *khitôn* peu couvrant remontant sur la cuisse nue » que Sophocle décrit la jeune Hermione (fr. 788). Cela pouvait faire jaser là où les filles n'étaient guère montrées et où elles n'auraient pas partagé les mêmes lieux d'exercice que les garçons. Avant de voir s'il s'agissait seulement, comme le disent bien des auteurs étrangers, de rendre leurs corps robustes pour une bonne maternité tout en suscitant dans l'autre sexe les désirs nécessaires à une bonne procréation, il nous faut aborder un autre aspect essentiel des activités des jeunes filles, la danse et le chant dans des chœurs⁷.

Noter, de gauche à droite, un homme (3304), une jeune fille courant (3305), un démon ailé (3241) et un miroir dont le manche est une jeune fille nue (3302).

Alcman et les Choeurs féminins La tradition du chœur féminin est ancienne et se poursuit à travers toute la documentation ; c'est la *mousikè* à laquelle sont astreintes les jeunes Laconiennes, selon

Platon, et qui représente une formation complète, sportive, musicale et civique. Pour illustrer cette spécificité, prenons le poète Alcman qui a probablement vécu vers la fin du VII^e S. et qui, selon un distique conservé dans l'*Anthologie Palatine* (II 396-7), « pratiquait autrefois l'art de la lyre harmonieuse, en tissant un chant dorien sur ses cordes mélodieuses » ; il est un bon témoin de cette société aristocratique avec ses repas conviviaux et ses rites accompagnant la formation des jeunes. Dans sa vieillesse il se lamente de ne plus être « un alcyon volant à la crête des vagues, parmi les femelles, le cœur impitoyable, puissant oiseau aux sombres couleurs de la mer » ; il était sensible au charme des jeunes filles comme le montre le fragment du poème appelé *Parthéneion*, chant choral pour les jeunes filles spartiates⁸ : 34 « ... Ayant tramé le mal, ils souffrirent de maux sans fin. Car il est un châtiment des dieux.

Bienheureux celui qui dans la joie tisse jusqu'au bout la toile de son jour sans pleurer. Ainsi, moi, je chante l'éclat radieux d'Agidô. Je vois en elle le soleil, dont pour nous Agidô appelle en témoignage le flamboiement.

Mais faire son éloge ou la blâmer, notre illustre maîtresse du chœur en aucune façon ne le permet.

Car elle apparaît elle même dans sa perfection, comme si l'on plaçait au milieu du bétail une cavale ardente, couronnée de victoire avec ses sabots sonores, une de celles qu'on voit dans les grottes des rêves.

50 Ah ! ne la vois-tu pas ? La bête de course est d'Enétie mais la crinière

de ma cousine Hagésichora est une floraison d'or pur. Son visage d'argent, pourquoi t'en parlerai-je à voix claire ? Telle est Hagésichora.

Mais la seconde par la beauté, (après ?) Agidô, va courir, coursier ibène rivalisant avec celui de Colaxais, car les Pléiades, pour nous qui apportons à la déesse de l'Aurore la charrue (*vel* : sa robe), se lèvent par la nuit d'ambrosie, comme l'étoile de Sirius, pour engager le combat.

64 Ni profusion de pourpre ne suffit à nous protéger, ni un serpent chatoyant d'or tout entier, ni le diadème lydien, des jeunes vierges aux yeux de violette la parure,

ni la chevelure de Nannô, et non plus Aréta à l'allure de déesse, ni Thylacis et Cléésithéra.

Tu n'iras pas trouver Aenesimbotra pour lui dire : « Si seulement Astaphis était à moi ! Si seulement Philylla regardait vers moi, Damareta aussi et Vianthémis qui inspire l'amour ! »

Non. Mais Hagésichora m'épuise de désir (*vel* : veille sur moi).

78 N'est-ce pas la fille aux belles chevilles, Hagésichora, qui est présente ici ?

Ne se tient-elle pas près d'Agidô, nous exhortant pour notre fête ?

Vous les dieux, faites accueil à leurs prières : aux dieux appartient l'accomplissement et la fin.

Toi, maîtresse qui conduis le chœur, je voudrais te le dire : je ne suis moi-même qu'une jeune fille hululant son cri en vain, depuis sa poutre comme une chouette.

87 Mais plus qu'à toutes les déesses c'est à Aotis (l'Aube) que je brûle de plaire : de nos peines toujours elle est la guérisseuse.

Hagésichora offre aux jeunes vierges le chemin de la paix tant désirée, comme le cheval de volée guide les autres, comme du pilote il faut avant tout autre suivre les ordres ; mais elle, mieux que les Sirènes elle ne sait chanter, car ce sont des déesses, et nous, nous ne sommes qu'un chœur d'une dizaine d'enfants qui chantons.

Pourtant son chant retentit comme sur les flots du Xanthe celui du cygne.

Mais elle, (Hagésichora ?), avec sa chevelure dorée qui [la rend] désirable... »

(*quatre vers manquants*).

Nous ne pouvons commenter en détail ce poème dont tous les vers donnent matière à interprétations controversées². Ce fragment est précédé de trente-trois vers très incomplets, qui rapportent un mythe opposant les Dioscures, ou au moins Pollux, aux fils d'Hippocôon ; l'épisode se conclut par la sanction de la violence et une brève morale (v. 34-39). Puis vient la mise en scène lyrique d'un chœur d'adolescentes guidées par deux superbes filles accomplies et rivales, modèles pour les futures femmes qu'elles sont. L'opposition entre la première partie du poème et ce chant exalté prêté aux jeunes filles souligne le triomphe de la *charis*, le charme et la beauté, l'amour dans le mariage, sur la force et la violence, l'acquisition brutale des femmes.

En une composition circulaire autour de l'éloge de la chorège, Hagèsichora, accompagnée d'Agidô, son double moins brillant, sont évoquées les jeunes choreutes éperdues d'admiration pour celles qui ont achevé leur formation et qui sont devenues leurs guides. Ces deux beautés sont comme des cavales, pur-sang venant de Paphlagonie et de Scythie, thème récurrent de la jeune fille semblable à une pouliche qu'il faut dompter pour en faire une femme accomplie¹⁰. Leur chorège a déjà subi le dressage qui permet de passer du monde d'Artémis à celui d'Aphrodite et elle les y prépare. Les choreutes sont encore dans les émois de l'adolescence et elles songent aux Pléiades, jeunes filles changées en étoiles par peur du viol, vierges adolescentes qui fuient le désir masculin. Chacune se voit en chouette, cette fille d'Eumélos changée en oiseau nocturne pour avoir refusé de se plier au

processus initiatique ; et chacune attend la délivrance du jour qui pourrait marquer la fin de l'initiation. Songeant au mariage qui suivrait, elles évoquent la pourpre et l'or, le diadème lydien, parures d'Aphrodite qui les accompagnera alors. Le poète les connaît, il exprime leurs angoisses et leurs désirs profonds, il rassemble par ses allusions toute une série de mythes qui leur étaient familiers et dont nous n'avons donné que quelques exemples, et il suggère leurs sentiments homosexuels comme en connaissent de leur côté les jeunes gens, nous le verrons. Nous ne pouvons pas ne pas évoquer la belle Sappho, qui tenait une sorte d'école pour des jeunes filles de Lesbos et dont les poèmes chantaient son amour pour certaines d'entre elles et sa douleur de les voir partir. Cependant, son école n'était pas, d'après la tradition, voulue par la cité, mais plutôt une école « privée » pour l'aristocratie. C'est bien là une des particularités de Sparte que cette communauté de formation, largement nourrie des chants des poètes. Il n'est pas surprenant qu'au Platanistas, au cœur de la ville, le tombeau d'Alcman, dont les chants continuèrent longtemps à rythmer les chœurs de jeunes filles, soit situé à proximité des sanctuaires d'Hélène et d'Héraclès, deux modèles pour la jeunesse spartiate.

En effet, dans d'autres cas, c'est Hélène qui joue le rôle de la chorège, guidant les jeunes filles vers la condition de femme. Aristophane en témoignera, en 411, dans *Lysistrata*, avec ces vers lyriques qu'il prête au Laconien de sa pièce et qui fait de ces chœurs un hommage à la divinité poliade, Athèna Khalkioicos, « au temple d'airain » (1296-1320) : « Quitte encore l'aimable Taygète, et viens, Muse laconienne, viens glorifier le dieu d'Amyclées, digne de notre respect, et notre souveraine Khalkioicos, et les

vaillants Tyndarides, qui s'ébattent le long de l'Eurotas.

Allons, prends vivement ton élan ; oh ! allons, bondis légèrement, pour que nous célébrions Sparte qui aime les chœurs divins et la cadence des pieds, quand, telles des pouliches, les jeunes filles bondissent le long de l'Eurotas, soulevant une épaisse poussière et secouant leurs chevelures comme des Bacchantes qui se déchaînent en brandissant le thyrses. À leur tête, la chaste fille de Lédè mène le chœur, une beauté.

Eh bien, allons, entoure avec ta main ta chevelure d'une bandelette et frappe le sol de tes pieds, telle une biche, en cadence pour encourager le chœur, et chante la toute puissante et toute guerrière Khalkioikos. »

Participer à des chœurs est une obligation qui s'inscrit dans les rapports de la communauté avec ses dieux, pour attirer leur bienveillance et pour assurer l'avenir du groupe civique. Parmi ces divinités, deux les accompagnent tout particulièrement, Artémis et Hélène.

Le cycle initiatique et l'intégration dans la communauté En fait, si Xénophon parle de « concours de force » (LP I4) et Plutarque de « lutte, lancer du disque et du javelot », les témoignages dont nous disposons se limitent à la course et aux chœurs. Or la course, la danse et le chant choral avaient bien d'autres objectifs que de faciliter la procréation. Nous avons vu que, dans les mythes associés aux guerres de Messénie, il était par deux fois question de jeunes filles Spartiates en train de célébrer Artémis aux confins de la Laconie, au sanctuaire d'Artémis Limnatis d'abord et à celui de Caryai ensuite ; dans les deux cas une version du mythe évoque leur

mort, en prélude à la conquête puis à la reconquête du territoire voisin, comme si leur sacrifice préluait à l'expansion de la cité. Le choix de telles circonstances n'est sans doute pas neutre et il a pu être inspiré par la nature même des séjours que les jeunes filles font dans ces sanctuaires où elles vivent une période de retraite sous le contrôle de la divinité courotrophe.

À Sparte même, elles participent au culte de Dionysos, et onze d'entre elles, appelées Dionysiades, s'engagent dans une course à pied en son honneur (Paus. III 13, 7) ; selon Hésychius, elles courent aussi en l'honneur des Driodones, dont nous ne savons rien ; au nombre de « quatre fois soixante », selon Théocrite (ci-dessus), elles courent auprès de l'Eurotas pour rendre hommage à Hélène¹¹. Pausanias semble vouloir réserver aux garçons le *dromos* mais celui-ci débouche sur des sanctuaires dont ceux des Charites, d'Eileithyia, d'Apollon Carneios et d'Artémis *Hègémonè*, « celle qui guide » (III 14, 6), donc trois divinités associées à la vie féminine. La course a incontestablement une valeur initiatique dont le sens profond nous échappe mais que nous constatons ailleurs, en Crète ou en Macédoine par exemple.

Enfin, les jeunes filles sont présentes dans la fête des Hyakinthia à Amyclées, qui est souvent comprise comme celle qui marque le terme de l'initiation des deux sexes¹², et les jeunes filles, mûres pour le mariage, participent à un concours et à une parade, arrivant dans un chariot appelé *kannatron* devant les citoyens réunis¹³.

Nous avons constaté à plusieurs reprises la présence d'Hélène dans les rites des jeunes adolescentes, au point qu'il peut être malaisé de distinguer son rôle de celui d'Artémis et selon Homère (*Od.* IV 122), leur allure est comparable. La fille de Tyndare - ou

plutôt de Zeus —, l'héroïne qui fut la cause de la guerre de Troie, est devenue une divinité qui, entre autres fonctions, aide les jeunes filles à devenir des femmes, comme le montre bien l'*Épithalame* de Théocrite, tout empreint d'archaïsmes. Elle-même a suivi les étapes de l'initiation imposée aux filles¹⁴ : elle a été enlevée par Thésée et sa course au bord de l'Eurotas avec des adolescentes correspond à une retraite ; elle en sortira car elle participe aux Hyakinthia puis elle devient l'épouse accomplie aux côtés de Ménélas, selon une tradition non homérique, une épouse dont la beauté rayonne, suscitant l'amour : « Hélène toute d'or resplendissait parmi nous. [...] Hélène au teint de rose est la parure de Lacédémone. Nulle, en filant, ne remplit sa corbeille d'ouvrages aussi réussis ; nulle, entrelaçant les fils à l'aide de la navette sur un métier artistement construit, ne détache des longs montants un tissu plus serré. Et à coup sûr, nulle non plus ne sait faire résonner la lyre pour chanter Artémis et Athéna à la large poitrine, comme Hélène, dont toutes les séductions habitent les yeux¹⁵... » En fait, nous ne savons jamais s'il faut placer Hélène du côté des jeunes filles qu'elle aide à domestiquer ou des femmes qu'elle aide dans l'amour ; comme le remarque Cl. Calame, elle fait se rejoindre le domaine d'Artémis, celui « de la domination des forces incontrôlées de l'adolescence » et celui d'Aphrodite, du désir et de « la force contraignante du mariage ». Elle a des sanctuaires - nous avons évoqué celui du Platanistas - dont le plus célèbre est au Ménélaion à Thérápne, remontant au moins à la fin du VIII^e S. et qui est particulièrement fréquenté, si nous en croyons les dépôts d'offrandes, du VIII^e au IV^e S. ; deux bronzes, des VII^e et VI^e s. portent une inscription archaïque de dédicace à Hélène¹⁶. C'est là qu'elle fut implorée par la nourrice d'un enfant pour que la petite cessât d'être aussi laide

et Hélène fit de celle qui deviendra la femme du roi Aristôn vers le milieu du VI^e S., la plus belle de toutes les femmes (Hdte VI 61) : ici, la déesse est moins la sage épouse de Ménélas que la divinité de la beauté et de l'amour. Tout comme au sanctuaire d'Orthia, associé à la formation des jeunes, des milliers de toutes petites figurines de plomb ont été trouvées au Ménélaion, représentant également une déesse ailée, des hoplites, des animaux, des sphinx, des motifs géométriques ; plus intéressantes en ce qui nous concerne, des épingles, des couronnes et des grenades, ces deux dernières offrandes pouvant être liées à l'amour¹⁷. Parmi les autres trouvailles, des figurines de bronze ou en terre-cuite, dont une femme à dos de cheval. Tous ces éléments indiquent un culte plutôt populaire et dans lequel les femmes sont très présentes.

La place des femmes dans la cité Cette Hélène n'a que la beauté et le charme en commun avec celle des poèmes homériques. Dans l'*Odyssée* ¹⁷, Hélène et Ménélas forment un couple étrange et triste ; Hélène accueille avec vivacité Télémaque qu'elle reconnaît immédiatement ; elle est bonne ouvrière du textile, comme toute reine, mais en outre elle a appris en Égypte la fabrication de la drogue de l'oubli qu'elle verse dans le vin des hommes qui pleurent les morts et Ulysse disparu ; à l'inverse de son époux qui ne fait que se lamenter sur le passé, elle évoque sans aucun remords sa contribution à la prise de Troie par les Grecs et sa responsabilité dans la mort de tant d'hommes. Sa version homérique n'est sans doute pas plus associée à la réalité de la femme spartiate que ne l'est celle d'Euripide, auquel elle sert, durant la guerre du

Péloponnèse, de bouc émissaire aux femmes en colère contre les violences d'une guerre sans fin ou, au contraire, lorsque la paix est entrevue, de symbole de la folie des hommes qui se sont acharnés dans une guerre pour rien mais voulue par Zeus pour alléger la terre d'une population trop nombreuse¹⁸. Cette double Hélène, héroïne ambiguë et déesse qui guide les femmes vers leur vie d'épouse parfaite¹⁹ reflète fort bien les tendances de la littérature mentionnant les femmes de Sparte : trop libres, unies à plusieurs hommes, incontrôlables, mais aussi au cœur d'anecdotes qui en font les détentrices de la morale civique.

Mariage et famille Puisque la majorité de nos sources insistent sur la fonction de reproduction des femmes, commençons par leur mariage et la procréation, en négligeant la tradition qui les veut portées sur le sexe et d'une fidélité douteuse²⁰.

a. Le rite matrimonial. Tout indique que la jeune fille est engagée à un homme par son père, à moins qu'il ne meure trop tôt et c'est alors le tuteur désigné qui s'en chargera. L'anecdote des filles de Lysandre, repoussées par leurs fiancés lorsqu'ils eurent découvert leur pauvreté après la mort du père²¹, est intéressante car elle montre que, là comme ailleurs, l'engagement pouvait être bien antérieur au mariage, prenant en compte le souci d'unir deux oïkoï, pour des raisons qui ne sont pas nécessairement économiques, contrairement à ce que pourraient faire penser nos analyses du chapitre précédent. En effet, plusieurs textes soulignent que les conditions dans lesquelles se déroulait la formation mettaient en

contact les jeunes gens et les jeunes filles, celles-ci en tenue de course ou de danse, et que cela suscitait le désir ; d'une certaine façon, ces compétitions pouvaient jouer un rôle de contrepoids aux exigences économiques²². Quelle fut la part des sentiments ou, plus prosaïquement, du désir des jeunes gens, dans les choix matrimoniaux, nous ne le saurons jamais mais il ne faudrait peut-être pas les nier au profit du seul intérêt matériel ; nous avons quelques anecdotes qui orientent vers de réels sentiments éprouvés par le mari pour sa femme²³, mais elles ne concernent que des rois, car ce sont eux qui laissent des traces.

Les filles ne se mariaient que vers 18-20 ans et les hommes ont peut-être dû attendre trente ans à certaines époques. Obligations ou coutumes, peu importe. Le mariage lui-même, tel qu'il nous est rapporté par Plutarque (Lyc. 15, 4-6) prend l'allure d'un rite de passage²⁴ : « On se mariait à Sparte en enlevant sa femme, qui ne devait être ni trop jeune ni impubère, mais dans la force de l'âge (*akmazousa*) et mûre pour le mariage. La jeune fille enlevée était remise aux mains d'une femme appelée *nympheutria*, qui lui coupait les cheveux ras, l'affublait d'un habit et de chaussures d'homme et la couchait sur une paille, seule et sans lumière. Le jeune marié [...] entraînait, lui déliait la ceinture et, la prenant dans ses bras, la portait sur le lit. » La rupture que représente le passage du groupe des *parthénoi* à celui des *gynaïkes* est symbolisée par cet enlèvement rituel et par l'inversion sexuelle ; on a dit aussi que cela facilitait pour le jeune homme la transition des relations homosexuelles à l'union hétérosexuelle. En réalité, les Spartiates sont manifestement bivalents et de nombreuses anecdotes nous

montrent qu'ils trouvaient leur plaisir avec les femmes comme avec les jeunes garçons. Nous restons sceptiques sur la valeur des textes de Xénophon (*LP* I 5-6) et de Plutarque (*Lyc.* 15, 7-10) qui affirment l'existence d'un contrôle des jeunes couples, afin d'éviter la satiété²⁵.

b. La maternité et l'offrande de citoyens-soldats à la cité. Dans une société aussi politisée, la mise au monde des enfants est un acte civique car la survie de la cité en dépend, alors que pour celle de l'*oikos* des solutions diverses ont été apportées au manque d'héritier direct. Deux points sont à souligner : le rôle de la femme dans la procréation, le rôle de la mère dans la formation des citoyens. J. Ducat a soigneusement analysé un apophtegme relatif à Gorgô, fille de Cléomène et épouse de Léonidas : « À quelqu'un, une étrangère sans doute, qui lui disait : "vous autres, Laconiennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes". "C'est que, répondit-elle, nous sommes les seules à enfanter des hommes"²⁶. » Il s'agit de souligner la spécificité des femmes spartiates en Grèce qui exercent l'autorité dans leur cité - c'est le vieux mythe de la gynécocratie — et qui le justifient par leur rôle dans la conception (« enfanter ») mais aussi dans l'éducation (elle enfante des « hommes »), comme le confirme un autre apophtegme : « À une femme d'Ionie qui se vantait de la richesse d'un tissu qu'elle avait fabriqué, une Laconienne lui montra ses quatre fils fort bien élevés et lui dit : "telle doit être l'œuvre d'une femme de qualité (*kala kai agatha*) dont elle doit se glorifier et se vanter" » (*Mor.* 249d-e). Ces « dits » ne sont probablement pas spartiates mais ils racontent

des histoires qui couraient dans le monde grec et ils nous apprennent deux choses qui expliquent la perplexité des étrangers face à la place des femmes à Sparte : leur rôle actif dans la procréation, leur fonction pédagogique qui ne s'arrête pas à sept ans comme le suggérerait une lecture rapide de Xénophon.

Nous avons vu Gorgô revendiquer le rôle (exclusif ?) de la mère dans la procréation ; le trait fut sans doute forcé pour correspondre à l'image de la Spartiate dominatrice mais il serait intéressant de savoir à quand remonte, à Sparte, cette idée que la semence féminine a sa part dans la fabrication du fœtus, car elle ne semble pas avoir cours chez les philosophes présocratiques et elle n'apparaîtrait sous forme théorique qu'avec des écrits hippocratiques de la fin du V^e s.²⁷. Faut-il en conclure que les Spartiates étaient en avance sur la science ou que ces anecdotes sont de création beaucoup plus tardive ? Aucune réponse ne s'impose mais si, à la différence d'Aristote, les Spartiates ont adopté les conclusions des Hippocratiques c'est qu'ils avaient accès aux travaux philosophiques et scientifiques plus qu'on ne le croit généralement ; c'est aussi qu'ils reconnaissaient aux femmes une place importante dans la cité. Ajoutons que l'affirmation hippocratique selon laquelle « si une femme engraisse outre mesure, elle ne porte pas d'enfant dans son ventre » (Hipp., *De la stérilité des femmes*, 229) est en soi une justification de l'activité physique des jeunes filles et des femmes (Xén. *LP* I 3-4).

Les apophtegmes féminins concernent essentiellement les relations entre une mère et son fils, mais elles sont édifiantes jusqu'à l'écœurement : dans la majorité des cas, il s'agit de refuser de pleurer un fils mort à la guerre, de rejeter ou pousser au suicide

un « trembleur » même s'il ne s'est nullement enfui, d'envoyer ses fils survivants au combat, de refuser de plaindre un blessé ; son fils est celui de Lacédémone en même temps que le sien, mais une formule semblable peut être attribuée à un père. Tout cela n'a pour but que de conforter l'image d'une cité dans laquelle même les femmes considèrent qu'un Spartiate ne vit que pour la guerre. Et ce sont ces femmes qui représentent la voix de la cité en inculquant à leurs fils le sens du sacrifice pour la patrie. Rien de tel dans les « dits » des Laconiens, comme si l'on comptait sur les mères pour exprimer cette morale patriotique : elles sont « sectatrices du code » écrit J. Ducat. Cela leur aurait donné tant d'aplomb que, selon Plutarque « elles gouvernaient leur maison avec autorité et, dans les affaires publiques, elles donnaient leur avis, parlant librement des questions les plus importantes » (*Comp. LyculNuma*, 25 [3], 9). C'est qu'elles pouvaient se vanter d'être les héritières de la sagesse (*sôphrosynè*) familiale (Plut. *Mor.* 242b) et il est probable que leur formation complète, intellectuelle, musicale et physique, les préparait à affronter les discussions et les situations difficiles.

Ajoutons que l'homme était peut-être plus absent qu'ailleurs de la maison, même si nous devons nous méfier des images conventionnelles données par les étrangers et des anachronismes : non seulement les contraintes civiques du Spartiate n'ont pas toujours été aussi importantes qu'elles apparaissent à Xénophon et même alors, nous l'avons vu, il restait possible de prendre des repas chez soi ou de vaquer aux soins du domaine, d'aller surveiller les Hilotes et les versements qu'ils faisaient. Mais, là comme ailleurs, c'est la femme qui veille à la tenue de la maison, à

la transformation des produits (farine, tissus), qui surveille les *oikètai*, Hilotes (?) chargé(e)s des tâches domestiques.

c. Entre austérité et luxe. On insiste beaucoup sur l'austérité spartiate mais celle-ci ne semble pas évidente à l'époque archaïque et la fortune familiale devait permettre à certaines femmes de jouir d'un luxe modéré. Certes, c'est surtout à l'étranger que l'on a trouvé les ravissants miroirs reposant sur des statuettes de bronze, mais la parure des femmes, pour sobre qu'elle soit, montre un goût très sûr du bijou qui met en valeur le corps dénudé (*supra*, p. 101). Du reste, de très belles fibules et toutes sortes de bijoux, offerts à la déesse, ont probablement été portés, et les motifs que nous devinons sur les vêtements des offrandes à Orthia permettent de supposer la même variété et le même raffinement dans ce que portent des femmes.

La question de l'usage de chevaux par les femmes se pose à propos d'un certain nombre de terre-cuites archaïques, dont quatorze offertes à Orthia et cinq au Ménélaion (pour Hélène ?), qui sont datées du VI^e S., sauf une qui remonterait au VI^e, et qui représentent une cavalière montant en amazone²⁸. D'autres du même type ou en bronze ont été retrouvées ailleurs (Arcadie, Élide, Argos, Pérachora, etc.) de sorte que, si cela peut signaler un usage courant du cheval dans cette région d'élevage qu'était la Laconie, une autre explication est possible : M. Voyatzis voit dans la femme ainsi représentée une divinité, entre autres parce que des antécédents remontent à l'âge du bronze ; en fait, des femmes pourraient être représentées au même titre que des hoplites ou des archers. La question reste ouverte²⁹.

En somme, si nous cherchons à voir au-delà des stéréotypes proposés par la tradition, nous trouvons des couples dans lesquels la différence d'âge est faible, qui, compte tenu de l'âge du mari, sont sans doute maîtres chez eux et non plus dépendants des parents, dans lesquels on fait confiance à la femme pour inculquer aux enfants, et notamment aux fils, les valeurs civiques et pour gérer les activités de l'*oikos*, et, enfin, qui vivent sans luxe mais possèdent éventuellement des bijoux et des chevaux.

Les femmes et la cité Mais les femmes ont aussi des activités publiques. Il est notable qu'elles doivent participer aux funérailles royales, qui sont l'occasion de réunir des représentants de tous les groupes composant la société lacédémonienne : « Quand les Périèques, avec les Hilotes et les Spartiates eux-mêmes, sont réunis par milliers au même lieu, les hommes mêlés aux femmes, ils se frappent le front avec ardeur et poussent des gémissements infinis, déclarant que le roi qui est chaque fois le dernier trépassé, celui-là était le meilleur » (Hdte VI 58). Plus curieuse est leur présence lors de l'élection d'un géronte ; d'après Plutarque, le nouvel élu « mettait une couronne et il faisait le tour des sanctuaires des dieux ; une foule de jeunes gens (*néoi*) le suivaient qui le louaient et le célébraient, ainsi qu'une foule de femmes qui vantaient sa valeur (*arété*) par des chants et qui exaltaient sa vie » ; il est accueilli par chacun de ses amis qui lui offre à manger puis il va au *syssition* d'où il repart avec une seconde portion : « après le repas, les femmes de sa proche parenté se présentaient à la porte du *phidition* et il appelait celle qu'il estimait le plus, lui remettait cette portion en lui disant : "voilà le prix d'honneur que j'ai reçu, je

te le donne", de sorte qu'elle aussi était félicitée et les autres femmes la raccompagnaient en cortège » (*Lyc.* 26, 6-8). Ainsi les femmes et les jeunes, ces deux catégories de Spartiates qui ne sont pas totalement intégrés, sont convoqués pour célébrer l'heureux élu à ce poste considéré comme le plus envié dans la cité ; les femmes chantent, comme elles ont appris à le faire depuis l'enfance, et cela devrait attirer la bienveillance divine sur le nouveau géronte. Mais pourquoi ce don, à la sortie du *syssition* d'où sont exclues les femmes, de cette portion à une parente choisie ? Cela semble marquer l'intégration dans la fête de l'autre moitié de la cité par l'intermédiaire du « double féminin qu'il s'est choisi » après avoir lui-même été choisi³⁰.

Ces deux informations, et surtout la seconde, ne sont peut-être pas assurées dans tous leurs détails, mais l'esprit en est clair : la femme ne saurait être exclue des moments forts de la vie de la communauté civique. En revanche, nous sommes surpris de la minceur des informations dont nous disposons sur sa participation aux cultes, en dehors de quelques-unes, assez tardives, sur leur rôle dans le culte rendu à Apollon à Amyclées et notamment lors des Hyakinthia : Euripide (*Hélène* v.1465s.) évoque une célébration nocturne avec des danses féminines tandis que Plutarque (*Mor.* 775d) parle d'une fête des femmes qui dure toute la nuit à Amyclées³¹ ; les femmes tissent le *khitôn* apporté tous les ans en procession à Apollon, sans doute lors des Hyakinthia (Paus. III 16, 2) et le local de tissage se situe dans le sanctuaire des Leukippides, associant cette tâche sacrée à un des mythes d'enlèvement fondateur de la cité ; enfin, une tuile du sanctuaire de l'Amyclaion porte une inscription du III^e S. qui donne une liste de noms féminins, peut-être

liée à un rituel³². Même si tous ces indices sont un peu tardifs, l'association des femmes à une fête aussi importante est probablement très ancienne.

Il est un texte de Plutarque qui a donné lieu à beaucoup de discussions et qui suggérerait des fonctions religieuses assurées par des femmes (*Lyc.* 27, 3) : « Il (Lycurgue) n'autorisa pas à inscrire sur les tombeaux le nom du mort, à l'exception d'un homme mort à la guerre et d'une femme morte en faisant partie des *hiérai*. » Ce terme de *hiérai*, donné par les manuscrits, pose de tels problèmes de compréhension que l'on a très largement accepté la correction de K. Latte qui le remplaçait par *lekhoi*, « mortes en couches³³ » ; cela avait nourri un très bel article de N. Loraux qui faisait le parallèle entre les deux fonctions complémentaires, la guerre et la maternité³⁴. De fait, la cohérence interne d'une coutume qui réserverait une mention spéciale pour ces deux sacrifices au service de la cité est séduisante. Si certaines inscriptions funéraires portent la mention « mortes en couches », d'autres portent bien *hiérai*³⁵, et nous sommes obligés d'avouer que nous ignorons ce qui caractérise ces femmes : elles ne sont pas des prêtresses (ce serait *hiéréiai*) ni des affranchies consacrées au dieu - celui-ci devrait être mentionné - mais des femmes qui remplissent une fonction particulière lors de fêtes religieuses, voire dans des mystères³⁶. La seule conclusion que nous pouvons en tirer c'est qu'il existait un groupe de femmes dont la cité ne pouvait se passer dans ses relations avec les dieux et qui, de ce fait, devaient garder leur nom jusque dans la mort. Toutefois, nous ne pouvons dater le moment où elles sont apparues.

Au terme de ce chapitre, nous ne pouvons éluder la question : y

a-t-il matière à parler de gynécocratie ? Le mode d'éducation et de vie des jeunes filles de Sparte donne l'impression de liberté et d'égalité avec les garçons, même si ensuite, au grand regret de Platon, elles ne sont pas utilisées dans des fonctions guerrières. Ce sont elles qui fournissent les anecdotes sur la morale patriotique, le sens du sacrifice que doivent avoir les garçons. Pourtant, elles ne sont pas réellement libres d'apporter à qui elles veulent la jouissance de l'héritage dont elles disposent et, hormis les périodes de guerre, elles ne sont nullement laissées seules pour gérer les biens familiaux. On peut penser qu'elles mènent une vie quotidienne peu astreinte aux activités artisanales et même assez ouverte - elles sont amenées à rencontrer des étrangers - et qu'elles jouissent de plus de considération qu'à Athènes comme membres de la communauté civique, même si leur parole ne pénètre pas dans les instances officielles. Enfin, les Spartiates semblent moins soucieux de la vertu de leurs femmes que les Athéniens ne le sont, au moins après la loi de Périclès ; ils seraient même assez disposés à les « prêter ». Tout cela ne permet pas de parler de gynécocratie, seulement d'une réelle considération publique pour les femmes.

¹ L'ouvrage de S.B. POMEROY, *Spartan Women*, Oxford UP, 2002, est à la fois trop idéologique et trop ignorant des études spartiates récentes pour être utilisable (cf. A. Powell, CR, 54 (2004), p. 465-7) ; deux articles font le point : DUCAT, 1998, basé sur l'analyse des textes et THOMMEN, 1999, avec l'historiographie antique et une bonne bibliographie ; *Id.* 2003 (biblio. p. 230-1). Voir aussi CARTLEDGE, 1981a complété par 2001, p. 106, et les travaux de MILLENDER, 1999 et 2001.

² PLUT. *Lyc.* 14-15 ; *Mor.* 240c-242d et autres, dont *Mor.* 228a-b (Lycurque) ; 229a (Lysandre), 232c (Kharillos).

³ Voir HODKINSON, 1999, p. 150-2.

⁴ Voir Cl. ROLLEY, *Les Bronzes grecs*, fig. 81-82 et la bibliographie ; *Sculpture grecque*, I, p. 275 et fig. 279 ; FITZHARDINGE, 1980, fig. 132. Presque toutes sont répertoriées dans HERFORT-KOCH, 1986.

[5](#) PLUT., *Comp. Lyc.-Numa*, 25 [3], 6.

[6](#) ARRIGONI, 1985.

[7](#) Voir l'étude de CALAME, 1977, I.

[8](#) Papyrus du Louvre, *PMG* fr.1, vers 34 à 101, trad. Y. Battistini, légèrement modifiée.

[9](#) CALAME, 1977, II. Artémis, divinité des marges qui aide la jeune fille à devenir femme, a longtemps été considérée comme la destinataire de la fête pour laquelle ce chant fut composé. Voir aussi ROBBINS, 1994. CYRINO, 2004, a proposé d'y voir un chant pour un rite pré-matrimonial en l'honneur d'Aphrodite, associée à Aotis, déesse du passage de la nuit au jour.

[10](#) Voir le texte d'ARISTOPHANE, ci-dessous.

[11](#) DUCAT, 1998, p. 389, suggère que la représentation de trois femmes en train de se baigner sur une coupe (perdue) du peintre de la Chasse (PIPILI, 1987, n° 95 = fig. 51, p. 37) pourrait représenter le bain dans l'Eurotas après une course.

[12](#) PETRERSSON, 1992, p. 9-41.

[13](#) ATH. IV 141 ; XÉN. *Agés.* VIII 7.

[14](#) Cf. Cl. CALAME, dans Y. Bonnefoy (éd.), *Dict. des mythologies*, sv. « Hélène ».

[15](#) THÉOCRITE, *Épithalame d'Hélène*, 28-37, trad. Ph.E. Legrand.

[16](#) CATLING & CAVANAGH, 1976 : un aryballe ovoïde (675-650) avec une inscription *boustrophédon* sur le plat de la lèvre et l'anse, un curieux objet composé d'un embout avec douze pointes rayonnantes, peut-être du VI^e S.

[17](#) La grenade est liée au sang et à la mort (couleur) mais aussi à la fertilité (graines innombrables) et au mariage, et peut servir d'aphrodisiaque (cf. *Hymne hom. à Déméter*, 371-3). Pour la couronne, cf. Ar. *Thesm.*, 400-401 : « Une femme tresse-t-elle une couronne, on la croit amoureuse. »

[18](#) EUR. *Hécube* (en 425 ou 424) et *Les Troyennes* (415) opposées à *Hélène* (412). La fille d'Hélène et Ménélas, Hermione, reçoit dans *Andromaque* (427-425 ?) un traitement fort antipathique : arrogante, cruelle, instable, forte de la dot qu'elle a apportée pour revendiquer sa liberté et son droit à tout régenter.

[19](#) Hélène a d'autres fonctions : par ex. « avec Castor et Pollux elle siègera dans les profondeurs de l'éther, salut pour les marins » (EUR. *Oreste*, 1636-7), ce que confirme un ex-voto rhodien du II^e S.

[20](#) Voir MILLENDER, 1999.

[21](#) PLUT. *Lys.* 30, 6 ; dans *Mor.* 230a, il est précisé que l'amende leur fut infligée par les épheures.

[22](#) HODKINSON, 2000, p. 228.

[23](#) Anaxandrides, peu après 550, tient trop à sa femme pour s'en séparer et se résout malgré lui à une bigamie qui ne fonctionnera que le temps de fabriquer un héritier (HDTE V 39-41) ; Démarate enlève à Léotykhidas sa fiancée Percalon, fille de Chilon, fin VI^e (HDTE VI 65).

[24](#) PARADISO, 1986.

[25](#) Pour PLATON (Lois VI 783d-785b), ils doivent vivre le plus possible ensemble pour faire des enfants, mais il faut les surveiller sans discrétion pour vérifier qu'ils font leur devoir !

[26](#) PLUT. *Lyc.* 14, 8 = *Mor.* 227^e et 240^e (ici, la question lui est posée par une Athénienne).

[27](#) Voir J.-B. BONNARD, *Le Complexe de Zeus*, Paris, 2004, p. 119-165.

[28](#) VOYATZIS, 1992, p. 272-274 et 278. Au III^e S. nous voyons une Spartiate courir à cheval jusqu'au Ténare pour rejoindre son mari en partance pour l'Égypte, PLUT. *Cléom.* 38, 6.

[29](#) Les victoires à Olympie de femmes propriétaires de chevaux ne sont pas antérieures au début du IV^e S. et elles ne les montaient pas.

[30](#) Cf. DUCAT, 1998, p. 404-5.

[31](#) Inscriptions d'époque romaine, *IG* V 1,586-587 : femme dite « *arkhèis et théôros* du très sacré concours des Hyakinthia ».

[32](#) EDMONSON, 1959.

[33](#) En dépit de la prime habituelle à la *lectio difficilior* dès lors que le grec est correct ; de plus, on voit mal comment le copiste aurait pu transformer *lekhoi* en *hiérai* surtout si cela rend le sens plus obscur.

[34](#) LORAUX, 1981. Voir en dernier lieu, BRULÉ & PIOLOT, 2002, qui reprennent toute l'affaire.

[35](#) LE ROY, 1961, traite des *hiéroï* et *hiérai*; RICHER, 1994, p. 53-55. *Lekhoi*: *IG* V 1, 713 (V^e s.), 714, 1128, 1277 ; *hiérai* : *IG* V 1, 1127, 1129, 1221, 1283, SEG 22, 306.

[36](#) BRULÉ & PIOLOT, 2002, p. 510-5 proposent le rapprochement avec les textes

des Mystères d'Andania, en Messénie.

Chapitre 6

Formation des jeunes Spartiates Le terme d'*agôgè* couramment employé pour désigner l'éducation à Sparte, signifie la « conduite » des jeunes par leurs anciens et, au cours du III^e S., il remplace peu à peu dans les textes celui de *paideia*, « éducation », partout employé. Au risque d'un anachronisme linguistique, nous emploierons ce terme tardif car il permet de désigner plus spécifiquement le système spartiate de formation des jeunes.

De l'avis des Anciens, l'éducation de la jeunesse a fait la force de Sparte. En parler à propos de l'époque archaïque peut sembler contestable car les textes anciens, d'accord sur l'originalité du système pédagogique des Spartiates, ne nous permettent guère d'en dater l'apparition ni d'en suivre l'évolution. Les auteurs qui en font l'éloge l'associent à la mise en place des structures civiques attribuées à Lycurgue, suggérant ainsi une certaine ancienneté ; de fait, certains éléments semblent ancrés dans une longue tradition, mais nos sources essentielles sont Xénophon (*LP* I-IV), qui tient à

dégager l'originalité et la force du système, quelques remarques d'Aristote¹ et plusieurs chapitres de la *Vie de Lycurgue* (14-21) de Plutarque qui mêle l'ancien et le moderne et s'inscrit dans une perspective moralisatrice. L'ensemble de la documentation a été regroupé et analysé par N. Birgalias et par N.M. Kennell². Devons-nous refuser, avec ce dernier, de faire remonter certaines pratiques au-delà de leur première mention dans nos sources, au-delà des réformes de 227-225 ? Louable dans son principe, cet intégrisme méthodologique aboutirait à nier le temps de l'élaboration d'un système qui avait intégré des pratiques plus anciennes en les adaptant aux besoins. Vers 226, Cléomène III, aidé du philosophe stoïcien Sphaïros, a « restauré » l'ancienne éducation, la *patrios agôgè*³ dégradée depuis longtemps, mais, contrairement à Kennell, nous ne pensons pas qu'elle avait totalement disparu avant cette « re-crédation » fondée sur une tradition en partie inventée. Il reste vrai que cette *agôgè* fut ensuite supprimée lors de la domination achiennne, en 188, puis rétablie par les Romains quelque dix années plus tard, avec des modifications qui rendent difficile l'utilisation de Plutarque. Pour distinguer l'archaïque de l'archaïsant, Ed. Lévy se tourne vers Xénophon, mais lui-même a beaucoup idéalisé et simplifié la formation spartiate en la reliant intégralement à la guerre. Comme le remarque J. Ducat, « en somme, nous disposons d'une succession de discours sur l'*agôgè* plutôt que d'une véritable documentation ».

En réalité, s'il est possible de dégager une image de ce que devait être l'éducation des jeunes Spartiates dès le V^e, voire le VI^e S., il faut se garder d'imaginer un système stable et fermé : il a évolué avec la société, avec les exigences de la guerre, avec l'importance prise par la citoyenneté et avec le développement des

pratiques collectives ; c'est aussi avec le déclin de ces mêmes pratiques aux IV^e et III^e S.S qu'il perdra sans doute une partie de sa force. L'affirmation d'une originalité spartiate, seule susceptible d'expliquer la force et le déclin de cette cité, s'y combine avec le goût du spectaculaire, pour aboutir à une confusion constante entre l'exceptionnel, lié à des fêtes, à des rites ou à des événements particuliers, et le quotidien qui pouvait se rapprocher des pratiques ordinaires des Grecs.

La vision traditionnelle Nous allons d'abord procéder à une présentation rapide de la *paidéia* spartiate telle qu'elle est exposée par Xénophon, essentiellement, avant de nous interroger sur son originalité dans le monde grec et sur la signification de certaines pratiques surprenantes.

L'enfant et la cité Pour suivre la progression de l'encadrement avec l'âge, nous sommes contraints de commencer par une indication donnée par Plutarque (*Lyc.* 16,1-2). Il décrit l'examen du nouveau-né par les Anciens de la tribu - nous sommes encore dans un cadre familial et non civique - qui décidaient de le laisser vivre ou non. Plutarque est le seul à en parler mais nous savons qu'à Athènes par exemple, le père de famille devait reconnaître le nouveau-né et décider soit de l'élever soit de l'exposer ; à Sparte, ce double engagement se faisait sans doute dans le cadre plus large de la tribu. Chaque année, lors de la fête des nourrices (les mères ?), les *Tithénidia*, celles-ci conduisent le garçon nouveau-né à Artémis Corythalia qui protégera sa formation (Ath. IV 139a-b).

Une fois autorisé à vivre, l'enfant grandit au sein de la famille et à sept ans il entre dans le premier cycle de formation de la cité qui, dès lors, prend en charge une large part de son éducation : « En cela aussi on pourrait louer les Lacédémoniens, car ils prêtent la plus grande attention aux enfants et ils en font une affaire commune », remarque Aristote (*Pol.* VIII, 1337a31-32). « Mais Lycurgue, au lieu de laisser chacun en particulier donner à ses enfants des esclaves comme pédagogues, a chargé de les gouverner (*kratein*) un des citoyens pris parmi ceux qui revêtent les plus hautes magistratures : on l'appelle le *paidonome*. Il lui a donné tout pouvoir (*kyrion*) pour rassembler les enfants et pour veiller à ce que, si l'un d'entre eux se laisse aller, il soit sévèrement puni. Il lui a aussi adjoint des porteurs de fouets (*mastigophores*) pris parmi les jeunes hommes (*hébôntes*) pour infliger les châtements nécessaires » (*LP* II 2). Ce sont aussi tous les citoyens qui, là où ils se trouvent, doivent veiller à punir leurs fautes. Les plus jeunes, ceux de moins de 15 ou 16 ans, sont groupés en *ilai* et chaque *ila* est placée sous la surveillance d'un *irène* désigné à cet effet (*LP* II 5 et 11), donc recruté parmi les jeunes gens de 18 à 20 ans, semble-t-il. En conséquence, dans leur vie publique et leur formation commune, les jeunes sont pris en charge par des citoyens et constamment surveillés. C'est là ce qui intéresse nos auteurs, qui n'évoquent guère le reste de leur existence, donnant l'impression fallacieuse que dès sept ans l'enfant est enlevé à sa famille. Plus il avance en âge, plus il est astreint à des périodes de vie en groupe qui l'aideront à intégrer peu à peu les normes de la collectivité et à se préparer au métier de citoyen, métier exclusif pour les Spartiates. Il participe, d'abord par intermittence et dans le silence, aux repas communs des adultes, n'intégrant un groupe de façon

durable qu'avec l'accès au service militaire.

Les classes d'âge et la pédagogie Les distinctions par année avec des noms spécifiques n'apparaissent que dans des sources très tardives, et les différentes appellations ont provoqué des querelles d'érudits qui paraissent sans issue. Xénophon ne retient que trois grandes classes d'âge, dans le propos qu'il prête à Agésilas défendant la cause de Sphodrias : malgré ses torts, « lorsque quelqu'un a passé son enfance (*pais*), son adolescence (*paidiskos*) et sa jeunesse (*hèbôn*) à agir bien en tout, il est très difficile de mettre à mort un tel homme, car Sparte a besoin de soldats de cette qualité » (*Hell.* V, 4, 32). C'est ce même rythme que suit Xénophon dans son exposé sur l'éducation dans la *Lakédaimoniôn Politeia*. De 7 ans à 15/16 ans, nous avons les *paides*, les enfants, mais Plutarque semble avoir raison de marquer une coupure vers 12 ans, moment où la formation se durcit : dès lors, ces enfants, écrit Xénophon, sont coupés du foyer paternel, et apprennent à vivre « à la dure » ; selon les instructions attribuées à Lycurgue, ils marchent nu-pieds, ils ne portent qu'un seul manteau (*himation*) en toutes saisons et ils ne reçoivent qu'une maigre ration de nourriture mais ils sont autorisés à dérober de quoi la compléter au risque de recevoir des coups s'ils se laissent surprendre (LP II 3-8). C'est à cet âge de douze ans, enfin, que le garçon peut être distingué par un adulte qui se prend d'amour « pour l'âme de l'enfant » mais ne doit se soucier que « d'en faire un ami sans défaut » (LP II, 13). On peut gloser et ironiser sur ce passage, et les commentateurs ne s'en sont pas privés, mais il montre que la pédérastie faisait partie des moyens mis en œuvre pour contribuer à la formation des jeunes.

Vient ensuite l'âge de l'adolescence (LP III). De 15/16 ans à 20 ans, ces *éphèbes* sont appelés *paidiskoi* ou bien *irènes*, encore que ce terme ait sans doute été réservé aux jeunes des deux dernières années. Selon Xénophon, les Spartiates se souciaient tout particulièrement de ces adolescents, à la différence de ce qui se pratiquait dans les autres cités ; c'est le moment où, leur corps ayant été formé à la résistance et leur esprit à la discipline, on ne va plus se contenter de leur inculquer la *peithô* (obéissance), mais leur apprendre à se diriger, à exiger le maximum de leur corps et de leur esprit, à se sentir responsables d'eux-mêmes. Ils doivent alors se livrer à de nombreux *ponoi*, c'est-à-dire à toutes sortes d'activités exigeant de pénibles efforts, comme le combat ou les exercices dans la campagne et la montagne ; afin de ne pas les laisser dériver vers les tentations de l'adolescence, ils ne connaîtront pas de loisirs et seront sans cesse sous tension. En même temps, on exige d'eux un comportement surprenant : lors des repas communs, ils se contenteraient de répondre aux questions qui leur sont posées ; de plus, « voulant implanter solidement en eux la retenue (*aidôs*), [Lycurgue] leur a prescrit de garder dans la rue les mains sous le manteau et de marcher en silence, sans jamais jeter de regards autour d'eux mais en ne regardant que le sol devant leurs pas » (LP III 4). Bref, ils devraient être des sortes de novices dans un couvent sous stricte obédience. Xénophon y voit l'apprentissage de l'*aidôs*, terme difficile à traduire qui englobe la réserve, la pudeur, la vergogne⁴, et qui est une qualité requise du Spartiate au même titre que l'obéissance et la débrouillardise. La formation de cette classe d'âge a frappé l'étranger qu'était Xénophon car, dans la plupart des cités, les jeunes de cet âge ne sont plus encadrés, sauf peut-être au gymnase, aussi insiste-t-il sur l'obligation d'avoir suivi

cette formation collective pour être reconnu comme citoyen, et d'en avoir accepté toutes les contraintes et les épreuves, faute de quoi on se trouverait définitivement privé de l'accès aux fonctions honorables (*ta kala*) dans la cité (*LP* III 3).

Le jeune homme n'est pas quitte lorsqu'il atteint 20 ans, ce qui est encore plus surprenant (*LP* IV) ; il est pourtant dans le groupe des *hébôntes*, des adultes en pleine vigueur. Mais si, ailleurs, ceux-ci sont libres de mener leur vie, en dehors des périodes de service militaire, à Sparte on continue à les former en leur imposant des activités chorales et des concours de toutes sortes, ce qui se poursuivra tout au long de la vie. Dans cette période finale de formation les anciens ont noté avec surprise que non seulement le jeune homme n'est pas encore pleinement citoyen mais il n'est pas non plus maître de son foyer. Enfin, le recrutement du groupe d'élite des *hippeis* exacerbe la compétition.

Xénophon fait donc la distinction somme toute banale entre les enfants, les adolescents et les jeunes hommes. L'étape que représentait le passage d'un groupe à l'autre était l'occasion de tester les acquis et cela a dû être marqué avec une solennité ritualisée, d'autant plus qu'il était normal d'associer des divinités comme Artémis ou Apollon, des héros/dieux comme les Dioscures (les frères d'Hélène) aux moments forts de la vie des jeunes de la cité. À l'intérieur des différents groupes, une formation par degrés assurait la progression des difficultés, des connaissances et des capacités. Xénophon n'entre pas dans les détails et il fut peut-être à l'origine d'une tradition qui deviendra de moins en moins crédible à mesure qu'elle s'enrichira d'éléments dramatiques et spectaculaires. Cependant, bien qu'il ait fréquenté les Spartiates et que ses fils

aient été autorisés à suivre la formation des jeunes de leur âge (DL, II,54), nous trouvons dans ses écrits des contradictions qui suscitent le doute et des excès qui dépassent la vraisemblance. À vouloir différencier Sparte de toutes les autres cités, Xénophon a fini par oublier l'essentiel et ne s'est intéressé qu'à ce qui formait un soldat idéal, courageux et résistant, obéissant mais susceptible de commander à son tour un groupe de combattants, capable éventuellement de se débrouiller en territoire ennemi. Dans le même esprit, Aristote affirme que l'éducation spartiate « était ordonnée en vue de la guerre » (*Pol.* VII,1324b7-9)⁵ et de ce fait il y voit un élément d'égalité sociale dans une société qu'il qualifie pourtant de timocratique. Cette vision est très restrictive lorsque l'on examine attentivement le contenu de la formation.

L'intégration par l'éducation et les rites Rien de bien original, en apparence, dans le constat que les jeunes ne peuvent être traités de la même façon de leur naissance à trente ans, sauf que cela suppose la mise en œuvre de règles fondées sur une pédagogie dont on ne semble pas se soucier ailleurs ; or, les Spartiates ont su prendre en compte la nécessaire adaptation non seulement aux objectifs poursuivis mais aussi, ce qui est plus remarquable, à l'âge du garçon. Cela contribuait à affermir le citoyen et à souder le corps civique mais la signification des épreuves s'est perdue entre le V^e s. et Plutarque. De plus, l'enfant et l'adolescent étaient probablement mélangés entre origines sociales, voire avec des jeunes plus marginaux, fils d'« Inférieurs » ou même jeunes Hilotes. La mise en perspective des textes et

L'utilisation de comparaisons anthropologiques ont permis aux historiens d'en améliorer la compréhension, mais on est parfois allé trop loin dans la reconstitution de très anciens rites initiatiques⁶.

Les limites de la formation commune On ne trouve pas dans Xénophon les propos que tiendra Plutarque selon lesquels serait imposée une séparation complète d'avec le milieu familial, les enfants se transformant en animaux lâchés en bandes dans la campagne. S'il est vrai que la formation s'alourdit à douze ans et qu'ils sont très occupés par des activités collectives entre 16 et 20 ans, cela se limite à certaines périodes de l'année et il n'est guère concevable que ces jeunes aient sans cesse vécu hors de la ville, dans le dénuement et l'isolement. Comment auraient-ils été nourris ? Comment se serait exercé le contrôle des aînés et comment auraient-ils pu, dès douze ans, s'inspirer du modèle des hommes faits et établir avec leurs aînés des relations pédérastiques ? Du reste, la campagne, tenue par des Hilotes, n'était peut-être pas le lieu idéal pour faire vivre de petits groupes d'enfants de citoyens. Par ailleurs, l'austérité de leur vie était relative puisque certains d'entre eux, au moins, étaient accompagnés de jeunes Hilotes, ceux que l'on appelait les *mothones*, définis dans les gloses et dictionnaires comme des serviteurs participant à l'*agôgè* des enfants de la famille.

Une autre question se pose : y avait-il un transfert total de l'autorité du père au magistrat appelé « paidonome » et l'enfant échappait-il à sa famille ? Comme ce qui est banal n'intéresse pas

Xénophon et que Plutarque a radicalisé ce que ses prédécesseurs avaient pu écrire, nous manquons d'informations claires. Bien des éléments attestent l'existence d'une vie de famille, de relations normales entre l'enfant et ses deux parents, et nombre d'anecdotes témoignent de relations étroites entre mère et fils, nous l'avons vu. Tout cela s'accommoderait mal d'une rupture totale dans la vie quotidienne. Toutefois, une pratique souvent mentionnée a pu interférer dans les relations entre parents et enfants, la pédérastie.

La signification de la pédérastie Le *Parthéneion* d'Alcman évoque des jeunes filles contemplant amoureusement leurs aînées chargées de les mener à l'accomplissement de leur formation, et d'autres textes évoquent la célébration du modèle admirable que représente Hélène. Mais Alcman témoigne d'un élan du cœur, de l'émoi de ces jeunes filles saisies par la beauté et la vigueur de leurs guides. Lorsqu'il s'agit des garçons, la tonalité se fait plus contrainte, la spontanéité semble disparaître.

La pédérastie nous est présentée par les auteurs, et notamment Xénophon (LP II 12-14), non seulement comme banale mais aussi comme nécessaire : un outil d'éducation, laissé à la libre initiative d'un adulte sensible à la « qualité de l'âme (*psykhè*) » d'un enfant dont il fait un ami et avec lequel, éventuellement, il cohabite. Un homme de qualité ne saurait se dispenser de prendre ainsi un jeune garçon en charge et, inversement, honte au jeune qui ne trouverait pas preneur ! Xénophon affirme que les relations sont de nature paternelle ou fraternelle, jamais sexuelle, et les auteurs postérieurs le suivront souvent⁷ ; ajoutons que les dictionnaires anciens

définissent le verbe « laconiser » comme « avoir des relations homosexuelles ».

On a tenté d'expliquer pourquoi les Lacédémoniens, comme les Crétois⁸, apparaissent comme des sortes de spécialistes de la pédérastie éducative alors que le lecteur du *Banquet* de Platon a le sentiment que celle-ci était généralisée en Grèce ; H.I. Marrou a fort bien exposé les éléments connus de cette pratique⁹. Les explications en sont diverses : les effets de la nudité athlétique dans les gymnases et du culte du corps, l'importance du temps passé dans des groupes exclusivement masculins, l'attachement à la transmission du savoir d'une génération à l'autre, l'esprit aristocratique de sélection. L'ethnologie a proposé d'y voir aussi un rite de passage, une préparation par inversion aux relations hétérosexuelles dans le mariage, voire un procédé de transmission, par la semence virile, de l'excellence de l'adulte, ce qui peut laisser sceptique. Ajoutons enfin, plus prosaïquement, que ces choix amoureux contribuaient à la constitution de clientèles politiques.

Nous voyons bien que tous ces éléments ne sont pas exclusifs les uns des autres mais complémentaires, ce qui n'empêche pas la connotation particulière de la pédérastie spartiate de continuer à faire problème. Elle seule est présentée comme une obligation, contrôlée par les épheures. Certains historiens sont même allés jusqu'à imaginer que l'on imposait à deux personnes de devenir éraustes (actif donc le plus âgé)/éromènes (passif, donc le plus jeune), sans qu'elles se soient choisies¹⁰. Enfin, comment croire que ces relations ne généraient qu'harmonie et excellence et non des

conflits et de la soumission ?

Il est bien probable que, dès l'Antiquité, on a sur-interprété les pratiques spartiates. Toute notre documentation montre qu'à Sparte il n'y avait pas concurrence entre les relations homosexuelles et hétérosexuelles. Par ailleurs, dans une société qui mettait l'accent sur la double émulation - entre les jeunes sous le regard des adultes, entre les adultes pour susciter l'admiration - il était inévitable que surgissent de tels sentiments amoureux, renforcés par la publicité et les épreuves qui accompagnaient la formation et qui mettaient en évidence les qualités physiques et psychologiques : Tyrtée chantait la jeunesse « désirable » (*supra*, p. 45, v. 27-30). De plus, les rites de passage favorisaient l'inversion de la norme qui attendait l'adulte et la tradition selon laquelle la nouvelle mariée se voyait couper les cheveux et habillée en homme souligne bien le passage d'un type de relation sexuelle à un autre, même si les deux sexualités cohabitaient sans problème. Ajoutons enfin que cela pouvait permettre d'attendre l'âge du mariage qui semble avoir été longtemps de trente ans pour les garçons, surtout si, comme le suggèrent des textes, c'étaient les *hébontes* (20-30 ans) qui entretenaient des relations amoureuses avec les gamins de douze ans et plus.

Pour autant, nous n'avons pas de réponse à toutes les questions et peut-être est-il illusoire d'en chercher, car il faut faire la part de la volonté des auteurs de souligner l'exception spartiate alors qu'il faudrait relativiser les comportements des jeunes Spartiates en n'oubliant pas le caractère universel de ces émois quasi-amoureux de jeunes pour des aînés qu'ils envient au moment où ces gens,

sortis des difficultés de l'adolescence, leur apparaissent comme des modèles de maturité. En outre, il est de tous les temps que l'adolescent aille chercher hors de la famille ses références et ses appuis, quitte à revenir dans le giron familial quand cela se passe mal ou quand il a mûri. Reconnaître la nécessité de cette ouverture vers le dehors n'est pas le signe d'une volonté de « casser » la famille mais plutôt une marque de l'intelligence pédagogique de ce système spartiate dont on a parfois le sentiment qu'il est trop décrié à l'extérieur pour ne pas être envié.

La pratique du vol Nous devons nous attarder sur des pratiques d'une autre nature qui ont nourri des fantasmes un peu délirants chez les détracteurs de l'*agôgè*, à savoir le vol et la flagellation. Elles semblent avoir pris, avec le temps, une importance croissante et être devenues brutales et spectaculaires. Nous pouvons parvenir à une vision plus saine des choses¹¹.

Xénophon (LP II 6-7) n'évoque le vol que comme un moyen autorisé pour les enfants (*paides*) de compléter des repas insuffisants ; le voleur surpris reçoit des coups (*plègai*), et c'est là une façon de le préparer aux dures réalités d'une campagne militaire. Dans l'*Anabase* (IV 6,14-15), Xénophon confirme cette pratique en liaison avec les difficultés que rencontrent les mercenaires grecs en Asie, et il dit alors que ce vol est *kalon*, honorable en quelque sorte, et que le châtiment est le fouet. On est donc passé, à Sparte, du vol alimentaire au vol rituel. Cependant, le vol autorisé aux jeunes suscite des critiques à l'extérieur ; ainsi Isocrate l'inclut-il dans les coutumes spartiates à condamner, car il

en exagère la pratique : « Ces gens-là, chaque jour et aussitôt après le lever, envoient leurs enfants, chacun avec les compagnons de son choix, en théorie chasser, mais en pratique voler les habitants des campagnes. Et voici le résultat : ceux qui sont pris, paient une amende en argent et reçoivent un châtiment corporel ; ceux qui ont commis le plus de méfaits et sont parvenus à les cacher, jouissent parmi les jeunes gens d'une considération supérieure aux autres¹²... »

Nous pourrions penser que des vols avaient lieu lors de périodes de retraite dans la campagne, mais on imagine mal les réserves mises à sac ! En fait, il est probable que nous avons affaire à des rites aux racines très profondes. Ce sont les plus jeunes qu'on autorise à s'adonner au vol de nourriture, ceux qui ne vont pas encore à la chasse, qui ne sont pas encore contributeurs au syssition et qui ne bénéficient pas encore des largesses de leurs compagnons (LP VI 4). Mais ils le font en groupe et sous surveillance des adultes, ce qui permet de surprendre les plus maladroits. Ce faisant, ils miment les pratiques guerrières, ils prennent des risques et subissent une sorte de test de leurs capacités à se débrouiller. Nous avons là non une pratique quotidienne mais une épreuve aux allures de rite initiatique avec ségrégation et inversion par rapport aux comportements adultes.

En va-t-il de même pour la sanction qui semble bien avoir consisté en coups de fouet ? Celle-ci n'est explicitement mentionnée que dans l'*Anabase*, mais elle correspondrait aux sanctions appliquées aux enfants par ces adjoints du paidonome que sont les mastigophores ou « porteurs de fouet ». Il n'est pas certain qu'il faille lui attribuer une signification particulière.

Rites à l'autel d'Orthia L'association du vol et du fouet nous renvoie à l'épreuve rituelle qui se déroule sous le contrôle d'Orthia, divinité ancienne qui se confondra ensuite avec Artémis. Platon fait peut-être allusion au rite dans les Lois (I 633b), lorsqu'il parle de « l'entraînement systématique à supporter les douleurs... tant par les combats à mains nues qui les opposent entre eux que par certains vols qui sont à chaque fois accompagnés de quantité de coups ». Xénophon est plus explicite car, comme par une association d'idées, il fait suivre sa mention du vol et du châtiment de ces mots : « De plus, Lycurgue a fait un point d'honneur aux enfants de ravir le plus de fromages possible à l'autel d'Orthia, et il a prescrit que des camarades les fouetteraient pendant ce temps » ; suit son explication : « son dessein était de montrer ainsi que l'on peut, grâce à une brève souffrance, acquérir le bonheur d'une gloire durable. On voit aussi par là que dans les occasions où il faut de la promptitude, c'est la mollesse qui gagne le moins et s'attire, par contre, le plus de désagréments » (LP II 9). Avec cet *agôn* rituel, nous sommes loin du spectacle sanglant, voire mortel, pour lequel sera construit un théâtre et qui ne sera plus un rite collectif mais une folle épreuve d'endurance individuelle (Plut. Mor. 239c-d). La réalité de ce rite est incontestable, avec sa double valeur de test des capacités acquises et de rite en l'honneur de la déesse des jeunes. Pouvons-nous comprendre le sens de la flagellation, la signification des fromages et de leur vol, la nature du rite dans son ensemble en liaison avec la personnalité de la déesse et les trouvailles faites dans son sanctuaire¹³ ?

a. *Orthia et son sanctuaire.* Les inscriptions montrent que dès l'origine et jusqu'à l'époque romaine, c'est bien une divinité du nom

d'Orthia qui est l'objet de ces rites. Nous pouvons suivre l'évolution de son nom depuis Worthasia, puis Wortheia et, enfin, Ortheia. Ailleurs, l'association « Artémis Orthia » apparaît au V^e s. mais à Sparte nous ne la trouvons qu'au I^{er} S. ap. J.-C., dans les inscriptions et aussi dans Pausanias (III 16, 7)¹⁴ ; il faudrait donc se débarrasser de l'habitude de parler d'Artémis Orthia lorsqu'il s'agit de la déesse de Sparte. L'assimilation de l'une à l'autre s'explique fort bien : toutes deux sont des maîtresses des animaux, sauvages notamment, et toutes deux sont associées à la formation de la jeunesse ; en outre, le sanctuaire d'Orthia est dans une région marécageuse, or une Artémis Limnatis - des marais - est bien connue par ailleurs. Mais au sanctuaire d'Orthia, les trouvailles sont très spécifiques.

Le sanctuaire¹⁵ qui se trouve dans le secteur du Limnaion, dans une région marécageuse en bordure de l'Eurotas, semble fréquenté dès le proto-géométrique, mais c'est seulement vers 700 qu'il est entouré d'un mur, pavé de galets et qu'il reçoit un autel sommaire en pierres dressées et un petit temple (env. 12,50 x 2,30 m). Les offrandes témoignent d'une large ouverture vers l'extérieur et deux séries sont importantes pour comprendre ce sanctuaire : environ deux cents ivoires datés du VII^e s., représentant pour nombre d'entre eux une divinité ailée maîtresse des animaux sauvages et manifestement d'origine orientale, ou les figures ambiguës et terribles de la gorgone ou du sphinx. En outre, à partir du milieu du siècle, plus de cent mille petits plombs sont des offrandes populaires représentant également la déesse ailée mais aussi des guerriers, des joueurs de musique, des animaux de toutes sortes. La reconstruction du sanctuaire après son arasement et son nivellement avec le sable de l'Eurotas (vers 570-560), s'accompagne de deux

nouveautés intéressantes : l'ivoire n'étant plus accessible, les plaques sculptées sont en os mais les thèmes restent pratiquement identiques, tout comme pour les figurines de plomb, avec en outre un développement des danseurs. Apparaissent aussi, par centaines, des masques en terre cuite représentant des vieillards de sexe incertain souvent décrits comme « grotesques », des soldats (héros ?) en grand nombre, des satyres et des Gorgones. Quelles qu'aient été les occasions de consécration de ces offrandes, elles associent la déesse à la maîtrise du monde sauvage, à des forces protectrices et terrifiantes (gorgones) et elles mettent ces forces en rapport avec les activités humaines auxquelles les jeunes se préparent.



Fig. 6

— Petits plombs offerts en masse à Orthia, à toutes époques du géométrique à l'hellénistique H. de 2,5 à 8

cm.

On reconnaît la déesse ailée, des monstres (sphinx, centaure, cheval ailé, Gorgone, etc.), des animaux (lions, chevaux, chèvres, etc.), des humains dans diverses activités (guerriers, musiciens/ ennes, danseurs/euses etc.)

b. La flagellation et le vol des fromages. Comment comprendre, dans ce cadre, le rite évoqué plus haut ? Sur la flagellation, Pausanias ne nous est d'aucun secours car il reproduit le schéma classique du sacrifice raté qu'il faut compenser : lors d'un sacrifice une bagarre ensanglante l'autel ; la déesse punit en envoyant une épidémie ; l'oracle, consulté, institue un sacrifice humain auquel Lycurgue a substitué la flagellation des éphèbes jusqu'au sang (III 16, 9-10). Or le sang n'est pas évoqué dans les textes plus anciens, même si Platon suggère une épreuve douloureuse, et la flagellation s'inscrit dans les combats de groupes et la recherche de l'*aristeia*, le prix du meilleur. Le fouet n'est pas une sanction, mais une épreuve et le jeune Spartiate cherche à esquiver les coups sans pour autant manquer au comportement courageux, digne du citoyen qu'il aspire à devenir ; les meilleurs obtiendront la célébrité. La déesse, Orthia, la Droite, rappelle cette Artémis dont l'hymne homérique dit qu'elle « fait lever droit les jeunes sur leurs pieds ».

Le vol des fromages est plus obscur. Alcman chante une divinité féminine qui fabrique des fromages et qui ressemble fort à Artémis : « Souvent, sur la cime des montagnes, tandis que la fête illuminée de torches réjouit les dieux, tu prends un vase en or, un grand *skyphos* comme en ont les bergers ; de tes mains tu

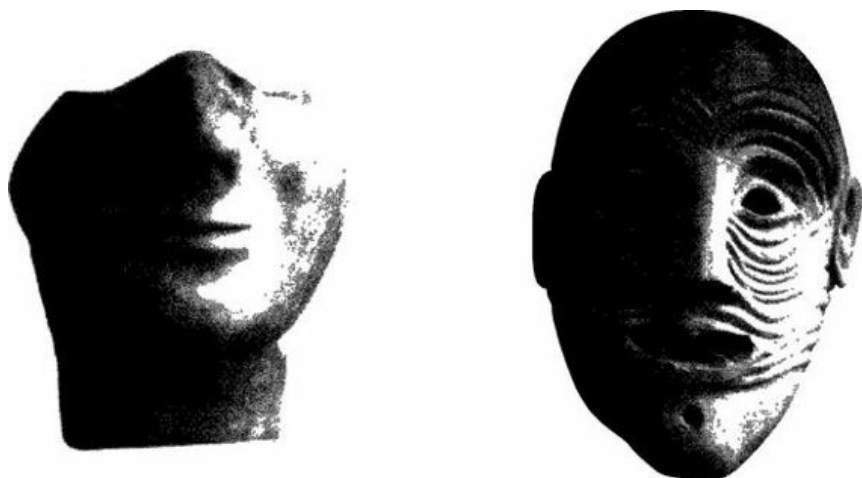


Fig. 7

- Deux masques en terre-cuite trouvés au sanctuaire d'Orthia *Bas d'un visage (de jeune fille ?) et tête peinte de vieillard*

y déposes du lait de lionne et tu pétris un fromage, grand, entier et éclatant de blancheur¹⁶.... » Le fromage est un produit encore proche de la nature, ce qui lui confère une valeur symbolique bien adaptée à la personnalité d'Orthia et au jeune qui progresse vers l'adulte. Par ailleurs, toute une tradition existait en Grèce sur des vols d'offrandes à l'autel par des enfants ou des pauvres en mal de nourriture : on appelait cela la bomolochia ou «

embuscade à l'autel »¹⁷ : le vol était préparé comme une embuscade, afin de choisir le bon moment, il était souvent accompagné de plaisanteries destinées à détourner l'attention ou à obtenir que la nourriture vous soit donnée, mais en cas d'échec, on s'exposait aux coups. À Sparte, dans la tradition du vol de nourriture qui accompagne la formation, le vol à l'autel d'Orthia est transformé en un rite qui voit s'affronter deux groupes de jeunes : celui qui cherche à s'approprier la nourriture et celui qui défend l'offrande consacrée.

Nous avons donc une ritualisation de comportements excessifs : le vol sacrilège, la violence de la réplique. Le jeune explore des comportements contraires à ceux qui devront être les siens. Nous ne pouvons pas tout comprendre mais probablement s'agit-il de vieilles coutumes modifiées pour s'inscrire dans la formation telle qu'elle avait évolué. D'une certaine façon, ce rite du vol avec flagellation est une représentation de l'équilibre instable entre d'une part l'*andreia* (virilité/courage) qui peut mener à l'orgueil violent (l'*hybris*) et d'autre part la réserve (l'*aidôs*) qui peut mener à la lâcheté. Cette très grande exigence vis-à-vis des jeunes n'est pas toujours bien comprise à l'extérieur.

Pour conclure sur ces pratiques éducatives¹⁸, il est possible que les auteurs aient transformé des pratiques rituelles, et donc récurrentes mais exceptionnelles, en pratiques quotidiennes, à

partir de ce qu'on leur racontait et qu'ils trouvaient étrange : vols, combats, infériorisations diverses. Xénophon s'en tient à la préparation militaire, sans s'intéresser à l'aspect rituel, alors que les études récentes y décèlent divers rites d'inversion, d'intégration, voire de fécondité, qui faisaient passer de l'enfant in-structuré à l'adulte civilisé et qui lui permettaient de se préparer à ses devoirs de citoyen : le vol et la chasse apprenaient la maîtrise du territoire et la participation au repas organisé, le combat individuel s'opposait et préparait au combat groupé de l'hoplite, comme la pédérastie au mariage ; les masques rituels les faisaient passer par l'altérité totale par rapport à leur insertion dans la communauté des citoyens et, enfin, les positions de dominé, d'humilié qu'ils devaient affronter débouchaient sur la domination de l'adulte citoyen dans une cité peuplée surtout d'Hilotes. Parallèlement à ces rites que nous expliquons par des rapprochements anthropologiques, la formation du caractère est assurée par l'incitation à imiter les modèles que sont (ou doivent être) les aînés -le respect des Anciens y participe-, par l'obligation de supporter tantôt une vie communautaire contraignante tantôt le risque solitaire, enfin par le consentement à être sanctionné et à intégrer les règles.

L'agôn permanent et le problème de l'exclusion Le grand problème que les Spartiates avaient à résoudre était de combiner leur idéal d'une aristocratie de « semblables », les *Homoioi*, dont la supériorité doit s'imposer d'elle-même et nécessite une certaine solidarité, avec la distinction d'une élite apte à remplir les charges les plus importantes qui demandent initiative et autorité. Cette exigence de sélection

semble être à l'origine d'un certain nombre de concours et d'épreuves, même s'il ne faut pas trop croire au système idéal que décrit Xénophon, car nous savons bien que les relations familiales, amicales, voire amoureuses, ont joué un rôle aussi important dans le choix des hommes que la valeur propre des individus, leur *arété*.

Rivalité permanente et recrutement des *Hippeis* D'après ce que nous avons vu, les occasions de mettre en concurrence les jeunes Spartiates - et les adultes - sont nombreuses. Platon comme Xénophon affirment la fréquence des concours et des combats, donnant l'impression que toute activité chorale ou sportive est l'occasion d'un *agôn*, que tous les moments de la vie sont marqués par cette mentalité agônale. Là encore, les doutes sont permis. Quand il ne s'agit pas de rites religieux bien spécifiques, nous avons l'impression que les auteurs se sont contentés de renforcer les pratiques agônistiques banales en Grèce et liées à la mentalité aristocratique¹⁹ ; toutefois, les Spartiates ont dû attribuer plus d'importance que d'autres à ces concours entre jeunes, transformant en une affaire civique ce qui ressortissait ailleurs de la sphère privée.

Un excellent exemple de l'utilisation qu'ils auraient su faire des rivalités entre jeunes et de la tension permanente entre le désir *d'homoiotès* — la similitude - et le choix de l'élitisme, nous est fourni par les textes relatifs aux *hippeis*²⁰. Deux textes nous informent sur le recrutement des trois cents *hippeis*, qui n'ont de cavaliers que le nom : ils servent de garde royale au combat ou de

force d'attaque particulièrement vigoureuse, ils sont chargés de missions diverses à travers le territoire.

Le premier texte est d'Hérodote (I 67) : Lichas qui permit de s'emparer des ossements d'Oreste à Tégée était « un de ces Spartiates que l'on appelle *agathoergos*. Les *agathoergoi* sont des citoyens, les plus âgés de ceux qui sortent chaque année du corps des *hippeis*, à raison de cinq par an. Durant cette année où ils sortent du corps des *hippeis*, ils doivent sans prendre de repos aller en mission ici et là pour l'État (*koinon*) spartiate ».

Le second provient de Xénophon, dans le chapitre où il traite des *hébontes*, les jeunes gens de plus de 20 ans (LP IV 3-6) : « Les épheores choisissent trois hommes (*andres*), en pleine force (*akmazontzes*) : on les appelle hippagètes. Chacun d'entre eux en recrute cent, en faisant bien voir pour quoi il en sélectionne certains et en repousse d'autres. Ceux qui n'obtiennent pas cet honneur entrent en guerre contre ceux qui les ont écartés et contre ceux qui ont été choisis à leur place, et ils se surveillent les uns les autres [...]. Ainsi s'établit cette rivalité (éris) très appréciée des dieux et excellente pour la cité, dans laquelle se manifeste ce que doit faire un homme de valeur (*agathos*). » Cela les amène à un entraînement constant d'autant qu'ils en viennent aux mains partout où ils se rencontrent, au risque d'être entraînés par le paidonome devant les épheores et d'être punis sévèrement.

Ainsi, chaque année, on sélectionnait trois cents soldats d'élite parmi les hommes en pleine vigueur ; compte tenu de la sélection des meilleurs, des tâches de sécurité qui leur sont confiées et qui exigent un minimum d'expérience et, enfin, du déclin démographique des citoyens au moment où écrit Xénophon, nous

pensons qu'ils devaient avoir presque tous entre vingt et trente ans. Les indications sur la hargne que suscite l'exclusion, sur le désir de montrer à chaque occasion que l'*hippeus* choisi n'est pas nécessairement le meilleur, sur cette rivalité exprimée ici par un terme fort, éris, sont autant de confirmations de l'importance prise par l'émulation dans la formation du citoyen accompli, comme si la sélection d'un petit groupe incitait les autres à vouloir prouver qu'ils les valaient bien. Xénophon s'est-il, là encore, laissé entraîner vers un esprit de système ? Toujours est-il que la sélection des trois cents *hippeis* puis, parmi eux, des *agathoergoi*, apparaît comme une sorte de point d'orgue dans la formation des jeunes Spartiates, du moins au V^e S. Cet élitisme démocratique fut victime de la diminution du nombre des citoyens de plein droit²¹.

Échec et exclusion ?

À l'opposé de ces réussites couronnées par une sélection enviée, pouvons-nous parler d'exclusion par l'*agôgè* ? L'historiographie admet volontiers que des jeunes n'ont pas réussi à la supporter ou à réussir certaines épreuves et qu'ils auraient grossi le groupe des « Inférieurs libres » que nous avons tant de mal à identifier. Nos textes ne nous disent rien de tel. Certes, sans *agôgè* pas de citoyenneté ; c'est du moins ce que signifieraient deux passages de Plutarque : « Après la défaite d'Agis [en 331], comme Antipatros réclamait en otages cinquante *paides*, Étéoclès, qui était éphore, dit qu'il ne donnerait pas de *paides*, afin qu'ils ne devinssent pas des ignorants en étant frustrés de l'*agôgè* traditionnelle ; ils ne seraient même pas citoyens » (*Mor.*235b). « Celui qui ne supporterait pas

l'agôgè des enfants n'aurait pas part aux droits de la cité (*ta tès poleôs dikaia*) » (*Mor.* 238e).

Pourquoi dire « les *dikaia* de la cité » plutôt que la *politeia*, la citoyenneté ? Sans doute parce qu'il sera citoyen mais n'aura pas le droit d'exercer la moindre charge. Xénophon nous dit bien que c'est la raison pour laquelle on surveille de si près les adolescents : « [Lycurgue] a imposé que, si un [des adolescents] se dérobaît à ces obligations, il ne parviendrait à aucune des fonctions honorables (*ta kala*), si bien que non seulement les représentants de la cité auprès d'eux mais aussi ceux qui se préoccupent de chacun d'entre eux, veillent à ce qu'ils ne deviennent pas méprisés par tous dans la cité, du fait de leur peur » (*LP* III 3).

De tout cela, nous ne pouvons déduire qu'il y ait risque d'exclusion du corps civique comme on l'a dit. Mais la compétition permanente permet de dégager l'élite de ceux qui rempliront les charges qui rapportent de l'honneur dans la cité. C'est l'idéal de la méritocratie, base de la véritable aristocratie. Cela signifierait-il que par leur système de formation les Spartiates gommeaient les différences liées à l'origine familiale et aux ressources matérielles ?

Financement et clientèles Cela pose la question du financement de *l'agôgè*. Nous disposons d'un texte mal assuré et peu explicite : « À l'égard de la nourriture (*sitos*), (Lycurgue) a prescrit que l'irène [vel : l'adulte] récolterait les contributions [vel: contribuerait] en quantité suffisante pour que l'enfant ne fût pas alourdi par la satiété, mais qu'il apprit à demeurer sur sa faim » (*LP* II 5). Xénophon ne nous dit pas précisément qui contribue mais nous pouvons penser

que ce sont les chefs de famille. En effet, nous savons qu'il existera une catégorie de jeunes qui sont appelés mothakes et Phylarque a écrit que : « les mothakes sont élevés avec (*syntrophoi*) des Lacédémoniens ; en effet, tous les enfants de citoyens, dans la mesure où leurs moyens (*ta idia*) sont suffisants, choisissent un jeune, deux ou plus, pour être élevés avec eux. Les mothakes sont bien des gens libres mais certes pas des Lacédémoniens, bien qu'ils participassent à toute la formation. On dit même que Lysandre, le vainqueur de la flotte athénienne, fut l'un d'eux et qu'il devint citoyen par son mérite (*andragathia*) »²². Rappelons en outre la note de Xénophon à propos d'enfants conçus hors mariage: « Il plaît... aux hommes d'adjoindre des frères à leurs enfants, qui partagent l'appartenance à la famille et son importance, mais qui ne peuvent prétendre à ses biens » (*LP* 19) ; commentant le départ de ces bâtards en expédition en 381, Xénophon affirme qu'ils « sont de très bonne apparence et point ignorants des valeurs (*ta kala*) de la cité » (*Hell.* V 3, 9).

Ces deux passages renforcent l'idée que les gens aisés pouvaient élever des enfants dépourvus de ressources suffisantes et notamment financer leur participation à l'entraînement collectif et leur contribution aux *syssitia*. Ces gens qu'ils avaient aidés à intégrer la société des citoyens constituaient pour eux une clientèle qui gonflait leur puissance dans la cité, surtout s'ils devenaient des hommes de valeur. Or, dans la mesure où la formation permettait de sélectionner les meilleurs, il n'est pas exclu que des enfants pauvres aient pu ainsi se distinguer et obtenir ensuite les moyens de subvenir à leur propre oikos, par mariage entre autres. Était-il vraiment possible, dans une société aristocratique à tendance

timocratique, que les exigences éducatives aient pu compenser les inégalités de ressources ? Si oui, quand Aristote a-t-il raison ? Quand il fait de la contribution au syssition la clef de la citoyenneté ou quand il fait de l'éducation un élément de démocratie ? Face au besoin de disposer d'un nombre suffisant d'hoplites bien entraînés et de dégager ceux à qui l'on confiera des commandements ou des missions de grande importance, le facteur économique peut passer au second plan... à condition qu'un citoyen aisé vous ait pris sous son aile. Le système spartiate pouvait donc prétendre à une véritable aristocratie qui sélectionnait les meilleurs mais il marginalisait les plus faibles, pauvres et sans protection.

[1](#) ARISTOTE, *Pol.* VII 1324b7-9 ; VIII 1337a31-32 ; 1338b9-38 ; 1339a41-b4.

[2](#) KENNEL, 1995 ; BIRGALIAS, 1999. Voir également DUCAT, 1999 et LÉVY, 1997. Pour une vision rapide qui situe cette formation dans le contexte grec : LEGRAS, 2002. DUCAT, 2006, est paru après la rédaction de notre ouvrage.

[3](#) PLUT. *Cléom.* 18, 4 ; *Agis* 4, 2

[4](#) Cf. CAIRNS, 1993 ; RICHER, 1999, porte surtout sur son culte.

[5](#) HODKINSON, 2006, critique excellemment l'idée d'une société militariste.

[6](#) Par ex. JEANMAIRE, 1939, ce qui ne retire rien à la valeur historiographique de cet ouvrage.

[7](#) Idéalisation par ex. dans PLUT. *Lyc.* 17, 1 ; 18, 8 ; à l'inverse, ÉLIEN, *HV* III 10 et 12.

[8](#) ÉPHORE, *FGrH* 70 F 149 (Str. X 4, 21).

[9](#) MARROU, 1948, ch. III, malgré les vigoureuses condamnations morales qui émaillent son propos. Plus récemment, DOVER, 1982 ; SERGENT, 1986, p. 74-95 ; CARTLEDGE, 1981b, revu en 2001 ; CHRISTIEN, 1997 ; VATTUONE, 2004.

[10](#) Par ex. SINGOR, 1990.

[11](#) DUCAT, 2003.

[12](#) ISOCRATE, *Panegyrique*, 211-212, trad. Mathieu-Brémont.

[13](#) VERNANT, 1984.

[14](#) Cf. CARTER, 1987, pense que l'origine d'Orthia est phénicienne. Nous trouvons Orthôsia comme épithète d'Artémis à Byzance (Hdte IV, 87), en Attique (Mt Hymette, *SEG* X, 362) mais sur le Mt Taygète, c'est Orthôsia seule (Pindare, *Ol.*, III, 54) et une inscription de Kotylion près de Bassai relative à des affranchissements, mentionne Apollon, Pan Sinoeis, Artémis de Kotilion et Worthasia (IG V 2, 429) ; cf. COOPER, 1975, p. 224-233.

[15](#) DAWKINS (éd.), 1929 ; BOARDMAN, 1963.

[16](#) ALCMAN fr. 56 (Campbell et PMG) ; 125 (Calame) = Ath. XI 498.

[17](#) DUCAT, 1995 et 2003. FRONTISI-DUCROUX, 1984.

[18](#) Nous aborderons la « cryptie » dans le [chapitre 14](#), car nous ne disposons pas d'informations relatives aux siècles précédents.

[19](#) Certains affrontements tels ceux du Platanistas (PAUS. III 14, 8-10) n'apparaissent que dans des textes tardifs et nous ignorons à quand nous pouvons les faire remonter.

[20](#) Principales références aux *hippeis* : HDTE I 67 ; VII 205 (Thermopyles, 480) ; VIII 124 (escorte honorifique à Thémistocle) ; THC V, 72, 3-4 (Mantinée, 418) ; XÉN., RL IV 3-6 ; *Hell.* III 3, 4-11 (Cinadon) ; VI 4, 14 (Leuctres ; correction vraisemblable) PLUT., Thém. 17, 3 et Mor. 231b.

[21](#) FIGUEIRA, 2006 : de 15 % à 84 % des 20-30 ans en un siècle. Contre l'avis de F., nous pensons que leur prestige fut tel que le chiffre de 300 devint conventionnel pour désigner un groupe sélectionné pour une opération difficile : HDTE I 82 ; VII 205 ; THC. IV 70, 2.

[22](#) PHYLARQUE, *FGrH* 81 F 43 (Ath. VI 271e-f). Il faut sans doute comprendre « les Spartiates » là où l'auteur a écrit « les Lacédémoniens ». Pour plus de détails, *infra*, p. 297, où les *mothakes* sont traités comme une nouveauté du IV^e S., Voir HODKINSON, 2000, p. 198 et 208 n. 21 ; DUCAT, 1990, p. 166-168 et 1999, p. 48 ; BOMMELAER, 1981, p. 36-38, et Lotze, 1962.

Chapitre 7

De la poésie à la maîtrise du corps et de l'esprit La formation des corps, des esprits et du caractère à Sparte est apparue plus complexe qu'on ne le penserait de prime abord, car il n'est pas toujours aisé d'associer une société aristocratique à une prise en charge collective de la formation des jeunes, de respecter les positions sociales des familles tout en sélectionnant les meilleurs et en imposant à tous d'intégrer les valeurs et les exigences de la cité. Pour le comprendre, il nous faut prendre en compte l'ensemble de la mousikè au sens ancien du terme, tout ce qui concerne les Muses, y compris la formation intellectuelle, étudier les éléments dominants de la formation collective - musique, danse et sport - qui concerne les adultes autant que les jeunes ; les fêtes, dont certaines ont déjà été

présentées, marquent des étapes dans
l'intégration progressive de la jeunesse parmi
le monde des adultes, culminant lors des
Hyakinthia.

La musique et les Choeurs La vertu formatrice du chant et
de la danse, autrement dit le chœur, déjà abordée à propos
des filles, mérite un examen plus complet ; Homère
caractérisait Sparte par le terme d'*euruchoros*, « aux vastes
places de danse » (*Od.* XV 1) et la place de la poésie et du
chant, inséparables l'une de l'autre, semble remonter à des
temps très anciens. Pindare (fr. 199 Snell) chantait les
fondements de la société spartiate en ces termes :

« Là excellent les conseils des Anciens, et les lances des
jeunes hommes, avec les chœurs, la Muse et Aglaia (la fête ?) »

La poésie et le chant Les institutions les plus traditionnelles de
Sparte, celles qui sont attribuées à Lycurgue, se seraient imposées
grâce à l'atmosphère de concorde créée par les chants lyriques du
Crétois Thalétas de Gortyne : « Thalétas [...] passait pour être un
poète lyrique mais son art n'était pour lui qu'un prétexte ; en fait, il
accomplissait une œuvre, celle du plus fort des législateurs. En
effet, ses chants étaient de nature à ramener à la docilité et à la
concorde, par la mélodie et le rythme tout à fait propres au respect
de la règle et de l'ordre. À l'insu même des auditeurs, ils
adoucissaient leurs mœurs et les habituaient à aimer le bien (*ta*

kala) au lieu de la méchanceté qui était alors coutumière entre citoyens, de sorte qu'il fraya ainsi la voie à Lycurgue pour l'éducation (*paideusis*) des Spartiates » (Plut. *Lyc.* 4, 2-3). À Sparte comme ailleurs, mais peut-être plus qu'ailleurs, le chant permet d'apaiser ou de surmonter les tensions et le chœur serait en quelque sorte l'antidote de la *stasis*¹. C'est à cette fin que Tyrtée aurait été amené à composer certaines élégies lors de la seconde guerre de Messénie et les appels qu'il lance, chantés au long des siècles à venir, pouvaient inculquer le devoir patriotique mieux que n'importe quelle loi. Or on nous dit que les lois elles-mêmes étaient chantées pour être apprises par les jeunes gens, étant entendu qu'il ne pouvait s'agir de l'ensemble des lois effectives mais des principes qui les régissaient et qui permettaient, s'ils étaient compris et mis en œuvre, de ne même pas avoir affaire à la loi qui n'en était que l'application concrète².

Sparte, qui n'a pas laissé de nom de musicien issu de ses citoyens, semble avoir été considérée comme la patrie de la musique à l'époque archaïque. Plutarque rapporte une tradition qu'il tiendrait de Glaucos de Rhégion (V^e/IV^e s.) selon laquelle les règles du chant lyrique accompagné de la cithare, une sorte de lyre, furent d'abord instituées à Sparte par Terpandre d'Antissa (Lesbos), qui aurait été vainqueur aux premières *Carnéia* (676-673) ; puis un second mouvement, ayant pour responsables Thalétas de Gortyne, Xénodamos de Cythère, Xénocrite de Locres, Polymnestès de Colophon et enfin Sacadas d'Argos (victoire aux premières *Pythia* en 582 ?), aurait mené plus loin la création musicale et on lui devrait, entre autres, la partie musicale des Gymnopédies à Lacédémone³. Ce sont tous ces artistes des VII^e et VI^e S. qui, en

venant à Sparte, firent d'elle la patrie de la création musicale. À défaut de rester un centre de création aussi vivant, Sparte a maintenu la tradition du chant choral au long des siècles puisque, selon Athénée, « les Lacédémoniens ont, plus que les autres Grecs, préservé l'art musical en en faisant un très large usage, et de nombreux compositeurs de chants lyriques sont sortis de chez eux. Encore maintenant, ils conservent soigneusement les chants anciens, ils y sont très bien exercés et sont très rigoureux. D'où les paroles de Pratinas : "Le Laconien, cette cigale prête pour un chœur" »⁴.

Si l'on peut toujours mettre en doute l'authenticité de traditions sur tel ou tel musicien, on ne peut nier que Sparte fut la patrie par excellence du chant choral, les Spartiates et leurs enfants y consacrant une bonne partie de leur temps. Très souvent, ce chant s'accompagnait de mouvements de danse au point que nous ne savons pas toujours ce que recouvre exactement la mention d'un chœur : chant seul ou chant et danse, de toute façon presque toujours accompagné d'un instrument, cithare ou *aulos* (sorte de hautbois). Comme tous y participaient, « dans les fêtes [...] on formait trois chœurs correspondant aux trois âges » : *gérontes*, *akmazontes* (adultes en pleine vigueur) *paides* (Plut. *Lyc.* 21, 3), sans compter les jeunes filles souvent présentes elles aussi. Chacun se voyait assigner une place par le chef de chœur, y compris le roi : au retour d'une campagne militaire, Agésilas participa aux Hyakinthia « à la place qui lui fut assignée par le chef du chœur et il chanta le péan avec les autres en l'honneur du dieu » (Xén. Agés. II 17). Selon Xénophon (LP IX 5) et Plutarque (Mor. 208d-e ; 219e), certaines places sont « anonymes », d'autres dites « de dernier rang », d'autres sont carrément « honteuses », notamment

celles qui sont assignées aux « trembleurs ». Les prestations lors des grandes fêtes civiques pouvaient être une occasion de plus de dégager une élite tout en marquant la déchéance de ceux que l'on jugeait mauvais citoyens. Enfin, ces fêtes se déroulaient sous le contrôle des autorités de la cité ; en 370, lorsque parvint à Sparte la nouvelle de la défaite de Leuctres, les éphores prirent la décision de ne pas interrompre le concours de chœurs des Gymnopédies (*Hell.* VI 4, 16). La tradition voulait que les célibataires, qui ne contribuaient pas au maintien du corps civique, aient été exclus des Gymnopédies (Plut. *Lyc.* 15, 1), pratique qui ne date peut-être que du V^e S. finissant lorsque la démographie civique donne des inquiétudes.

Les Gymnopédies, la plus musicale des fêtes ?

Les temps forts de l'initiation sont principalement associés à Artémis, Orthia et Apollon ; en outre, Hélène pour les filles et les Dioscures pour les garçons sont des modèles pour les jeunes en cours d'initiation. Nous ignorons la place dévolue à Athèna Khalkioicos, que la « Muse laconienne » vient célébrer, ainsi que la place qu'il faut faire dans ce processus à Dionysos dont parle Aristophane à propos des danses des jeunes filles ; par ailleurs, nous avons mentionné les scènes illustrées sur des vases à figures noires du VI^e s., représentant un cithariste debout, entouré de danseurs ou encore des aulètes avec des satyres ou des comastes : évoquent-elles des *symposia* aristocratiques ou des scènes cultuelles ?⁵

Les trois fêtes les plus importantes, toutes les trois dédiées

principalement à Apollon, celles qui feraient retarder un départ à la guerre ou qui inciteraient à en revenir plus vite, sont les Carnéia et les Hyakinthia, déjà abordées dans le premier chapitre, et les Gymnopédies qui donnent une place particulièrement importante aux chœurs : « Sur leur *agora*, les Spartiates ont des statues d'Apollon Pythien, d'Artémis et de Lété. Tout cet espace s'appelle la place du chœur (*choros*) car lors des Gymnopédies - fête entre toutes célébrée avec zèle par les Lacédémoniens - les éphèbes y exécutent des chœurs en l'honneur d'Apollon » (Paus. III 11, 9). Et selon l'historien spartiate du II^e S., Sosibios, les chants de Thalétas de Gortyne y résonnaient encore ainsi que les péans d'un inconnu, Diônysodotos de Laconie⁶.

Contrairement à une étymologie qui a parfois encore cours, les Gymnopédies ne sont pas une fête des « enfants » dévêtus (*gymnoi*) mais « de la danse (*paizein* = danser) dévêtue », ce qui suppose le port d'un *khitôn* court⁷. La fête comportait des repas auxquels on pouvait inviter des hôtes étrangers (par ex. ceux de Lichas, Xén. *Mém.* I 2, 61). L'essentiel, du point de vue civique, est constitué par les exhibitions agonistiques des chœurs, apparemment des trois classes d'âge, évoluant sur l'*agora*. En plein été, les épreuves pouvaient sembler particulièrement dures à supporter sous le soleil ardent, ce qui explique pourquoi Platon y voit un test d'endurance (*Lois* I 633c). Le Scholiaste explique alors que se déroulaient aussi des combats à mains nues et des jeux de balle : de quand cela date-t-il, nous l'ignorons.

La tradition voudrait que les Gymnopédies soient nées en 668 pour ressouder le corps civique après la défaite d'Hysiai face à Argos : l'échec de l'offensive armée aurait suggéré la création d'une

fête de la danse désarmée et de la convivialité avec les étrangers ; de plus, le même Thalétas qui aurait permis à « Lycurgue » de rétablir la concorde et faire ses réformes, serait aussi le « fondateur » de cette fête ; c'est dire qu'elle est considérée comme une fête de la réconciliation et de la cohésion civique (voir aussi *infra*, p. 182). Mais, comme toujours, les origines restent incertaines car la première mention se trouve dans Hérodote (VI 67) : « Après sa déposition (en 491), Démarate avait été élu pour exercer une magistrature. On célébrait alors les Gymnopédies, et il assistait à la fête ; or Léotychidas, qui était déjà roi à sa place, envoya un serviteur pour le narguer et l'humilier en lui demandant ce qu'il pensait d'exercer une magistrature, après la royauté. »

Ces fêtes qui marquaient les moments forts de la vie de la cité n'étaient certainement pas les seules occasions de chanter et danser en chœur, mais la préparation de ces spectacles avec concours était l'occasion de réunir la cité, dans une activité commune, qui associait à la population civique les dieux et les héros, ainsi vénérés et invoqués. On y transmettait les traditions, on y apprenait un certain sens de la collectivité et bon nombre de textes versifiés qui devaient guider la vie du citoyen dans ses rapports avec la cité et avec les dieux. Mais nous devons aussi penser que, si les Spartiates ont tant pratiqué poésie, chants et danses, c'est qu'ils y trouvaient un plaisir des sens et de l'esprit qui justifiait cette passion. Sans cette activité, il n'y avait pas d'éducation concevable, ce dont Platon se fit l'écho en affirmant l'équivalence entre *apaideutos* « sans éducation » et *achoreutos* « sans pratique des chœurs » (Lois II 654a).

Le sport St. Hodkinson a traité de façon très pertinente de la place du sport à Sparte et plus particulièrement de la compétition athlétique, et nous nous en inspirerons largement⁸, en abordant la question sous trois aspects : les compétitions internes, la participation aux Jeux panhelléniques et, enfin, la place accordée à la victoire athlétique par la cité.

Les concours internes L'existence de ces concours nous est connue par des offrandes et par quelques inscriptions. Un bon point de départ est une inscription trouvée sur l'acropole de Sparte et datée sans certitude des années 450 à 431⁹. Un certain Damonon a fait graver sur une stèle ses victoires et celles de son fils Enymacratidas, et il se vante que personne n'ait égalé son record. La liste est incomplète car il manque deux fois quelques lignes mais ce qui reste est instructif : les concours mentionnés se déroulent en Laconie et en Messénie, en l'honneur de Poséidon (à Hélos en Laconie et à Thouria en Messénie) et Gaiaochos (« Ébranleur du sol »), d'Athèna, de Déméter Éleusinienne, d'Apollon Maléatas et Lithésios ; deux inconnues, Ariontia (divinité) et la divinité célébrée aux Parparônia, en Thyréatide. Neuf fêtes en tout dans lesquelles Damonon a remporté plus de trente victoires équestres et seize victoires de quadriges ; lui-même, encore enfant, remporta onze victoires à la course (stadion, env. 200 m et *diaulos*, env. 400 m) et son fils plus de onze victoires au *stadion*, *diaulon* et *dolichos* (longue course) et quelques courses montées, dont la plupart comme adulte.

L'intérêt de ce texte qui émane d'une famille riche (les bêtes de course sortent de leur écurie) est multiple et confirme ce que nous apprend le reste de l'information : des concours fréquents à travers le territoire qui sont autant de moyens de s'entraîner et d'honorer des divinités dont il est peu fait mention dans les fêtes les plus connues ; la primauté donnée à l'annonce des victoires hippiques ; l'exclusivité accordée à la course dans l'athlétisme ; enfin, l'autorisation de dresser la stèle dans l'enceinte du sanctuaire d'Athèna Khalkioicos, patronne de la cité, un honneur insigne qui exprime la valeur civique donnée à ces victoires. L'habitude prise, à partir de la ligne 66, de mentionner l'éphore éponyme suggère des listes officielles désormais datées, ce que confirme Athénée qui les fait consulter par Hellanicos de Lesbos (635e-f).

Des offrandes plus modestes ont été déposées dès le VI^e s. puis au V^e, par des athlètes vainqueurs : de petites stèles, dont une mentionne une victoire aux Carnéia ; des statuettes de bronze qui pouvaient représenter les concurrents victorieux (jeune fille courant, jeune homme couronné) ; des haltères de saut (ex. SEG XXXVIII, 328, près de Gytheion) ; enfin, à l'Amyclaion où l'on honorait Hyakinthos accidentellement tué d'un disque lancé par Apollon, nous trouvons des objets associés à ce sport comme un disque de bronze du VI^e S., une figurine (520-500) et une stèle des env. de 475 portant la représentation d'un discobole.

Les victoires olympiques Si nous en croyons les trouvailles d'amphores panathénaïques dont une au moins est datée du VI^e S.^{[10](#)}, les Spartiates participaient à des compétitions hors de leur territoire, mais nous ne disposons guère d'informations en dehors

d'Olympie¹¹. Les graphiques montrent que, de la fin du VIII^e jusqu'en 624, le nombre de victoires athlétiques remportées par les Spartiates croît constamment (9 victoires entre 640-624) puis que leur nombre décline brutalement jusqu'en 564, pour connaître pendant le reste du VI^e et au V^e s. des chiffres irréguliers mais toujours bas. Les victoires équestres, elles, démarrent lentement en 580 pour culminer autour de 400-384 et retomber ensuite. Durant un siècle, entre 550 et 450, les succès dans les deux domaines sont parallèles.

L'athlétisme est donc l'activité la plus importante à l'époque archaïque et le déclin du nombre des victoires peut être dû à l'arrivée massive de concurrents venant de l'Occident grec. La vie menée par les Spartiates était en soi une préparation, d'autant que la boxe et le pancrace semblent absents des palmarès spartiates. Ni l'une ni l'autre ne contribue à la préparation militaire et Tyrtée chantait déjà la piètre valeur des capacités de coureur ou de lutteur si elles n'étaient accompagnées de la valeur à la guerre (*supra*, p. 46-7). De plus, le combat dans ces spécialités se termine par abandon du vaincu qui reconnaît sa défaite et cela pourrait être contraire à l'idéal spartiate. Il est intéressant de constater que l'un des deux athlètes qui ont dédié leur haltère de saut à Olympie, Acmatidas à la fin du VI^e S., se vante d'avoir remporté au pentathlon la victoire « sans poussière », ce qui signifierait sans adversaire lors de la dernière épreuve qui vous envoyait à terre ; il fallait avoir découragé tout adversaire par la qualité des prestations précédentes¹².

Le vainqueur n'a pas droit aux célébrations si fréquentes ailleurs : ni chansons (*skolia*), ni épinicies connues, pas de statue érigée

par l'athlète vainqueur avant la fin du IV^e S., seulement deux haltères à Olympie. Il n'en va pas de même pour les vainqueurs dans les courses hippiques ; on est surpris par la sœur d'Agésilas, Kynisca, qui, au début du IV^e S., se vante ostensiblement de sa généalogie à l'occasion de la victoire de ses chevaux, car, si d'autres avaient érigé des monuments au cours du V^e S., ils s'étaient curieusement référés d'abord aux victoires athlétiques d'un ancêtre : un certain Polypeithès, vainqueur au quadriges (en 484 ?) dresse une stèle sur laquelle son char est représenté ainsi que son père, Callitélès, vainqueur à la lutte. Un autre, Anaxandros (victoire en 428 ?) fait dresser une statue de lui mais la base inscrite nomme son grand-père, vainqueur au pentathlon (Paus. VI 16, 6 & 1, 7). Nos sources sont maigres mais elles font ressortir le décalage entre les citoyens qui coulent leur activité dans le moule de la formation traditionnelle et ceux dont les moyens permettent de briller grâce aux chevaux ; ces derniers, dès le V^e S., affichent leur succès et donc leur fortune.

Comment la cité réagit-elle aux victoires olympiques ? Elle le fit en autorisant d'indiquer la victoire sur la stèle d'un soldat mort à la guerre et, de façon rétrospective au cours de la première moitié du V^e S., en commandant au sculpteur Myron des statues de vainqueurs du passé avec la liste de leurs victoires : Chionis, trois fois vainqueur à la course au VII^e S. (Paus. VI 13, 2), Eutalidas, vainqueur en 628 à la lutte et au pentathlon des garçons (VI 15, 8). Hétoimoclès, qui a remporté avec son père Hipposthénès onze victoires à la lutte, dans les années 630-580, reçoit à Sparte une statue, tandis que le père, Hipposthénès, reçoit un temple et des honneurs « comme à Poséidon », selon les ordres d'un oracle (Paus. III 13, 9 & 15, 7). Nous voyons là le souci de récupérer pour

le plus grand profit de la cité la force qui accompagne le vainqueur olympique, son *kudos*¹³, sorte de rayonnement magique, venant des dieux qui lui ont donné la victoire et qui peut aider au succès : la statue de Chionis est dressée à Olympie (Paus. VI 13,1-2) auprès de celle d'un Syracusain au moment même où un contentieux avait opposé Sparte à Syracuse à propos du commandement de la ligue hellénique ; ce même Chionis se serait joint à la fondation de Cyrène par les Théréens et aurait contribué à son succès (Paus. III 14, 3)¹⁴. C'est aussi pour profiter de cette force que les vainqueurs dans un concours « stéphanite » (dont la récompense est une simple couronne de feuillage) accompagnaient le roi à la guerre (Plut. *Lyc.* 22, 7-8 et *Mor.* 639e).

Ainsi, la victoire est seulement le signe d'une faveur divine et les Spartiates ne s'exercent pas spécifiquement pour affronter telle ou telle épreuve olympique : cela fait partie de leur entraînement général, qui est physique autant que musical ou, nous le pensons, intellectuel.

Le niveau de la formation intellectuelle Si nous disposons d'informations sur les autorités qui veillent à l'éducation des jeunes, donnant des ordres ou les exécutant, sur les méthodes employées pour aguerrir les corps et socialiser les individus, nous ne savons rien en revanche sur les maîtres qui enseignaient ni, surtout, sur l'instruction que recevaient les jeunes. Faut-il tirer des conclusions négatives de la formulation de Plutarque : « ils apprenaient les lettres (*grammata*) en fonction du besoin qu'ils en avaient » ? En réalité, il était de bon ton chez les Athéniens, les sophistes ou,

par la suite, chez les hommes cultivés, de dénigrer la formation intellectuelle des Spartiates ; Platon, dont nous allons voir qu'il ne méprise nullement l'esprit des Spartiates, fait dire à Hippias qu'ils ne s'intéressent « ni aux harmonies ni aux *grammata* » (*Hippias majeur*, 285c-d) ; Isocrate (*Pan.* 209) et le sophiste auteur des *Dissoi Logoi* (DK 90 F 2, 10) ne disent pas autre chose ; ainsi, on en fait volontiers des analphabètes et, au mieux, leur reconnaît-on un apprentissage minimal et purement utilitaire de la lecture et de l'écriture en vue des besoins militaires (Aristote).

Mais les remarques de tous ces auteurs se ressemblent, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie courante ou encore d'une formule toute faite reflétant la traditionnelle opposition entre Sparte et Athènes, devenue lieu commun dans la littérature. Plusieurs de ces textes qui font des Spartiates des illettrés se condamnent d'eux-mêmes en déclarant qu'ils n'apprennent pas non plus la mousikè, alors que nous avons vu l'importance prise très tôt par la poésie, la musique et la danse. Trois éléments militent en faveur d'une formation intellectuelle plus solide qu'on ne veut nous le faire accroire¹⁵.

Le premier est que la connaissance des poèmes chantés a pu se transmettre oralement mais elle s'est accompagnée d'une transmission écrite si l'on en croit leur réputation hors de la cité et la tradition qui attribue à Lycurgue la copie des poèmes d'Homère, lors d'un voyage, pour les rapporter dans sa cité (Lyc. 4, 4-5).

En deuxième lieu, il est bien vrai que cette cité privilégie l'oral sur l'écrit et que les inscriptions y sont fort rares ; l'existence, dès le VII^e S., de dédicaces au Ménélaion n'est pas en soi probante car

elles peuvent avoir été gravées par des spécialistes. Certes, les inscriptions importantes furent trouvées en nombre insignifiant, mais nous savons qu'elles ont existé car la gravure d'un traité est souvent spécifiée dans les textes donnés par les historiens ; si le bronze était plus employé qu'ailleurs, cela pourrait expliquer leur disparition. Car, en fait, les témoignages abondent de l'utilisation de l'écriture pour le fonctionnement de la cité : la grande *Rhètra* fut probablement écrite, au VII^e s., et surtout de nombreuses anecdotes mentionnent des messages écrits, instructions ou rapports, collections d'oracles ; l'usage de la scytale¹⁶ impose qu'au moins les chefs militaires et les éphores, choisis dans le peuple, maniaient ces disciplines, il est vrai élémentaires. Le « Pamphlet de Pausanias » qui suppose la connaissance des lois, sera diffusé auprès des adversaires du régime¹⁷ et nous pourrions multiplier les indications qui plaident en faveur d'une capacité répandue à lire et écrire.

Le troisième point concerne l'usage maîtrisé de la parole qui suppose une bonne formation intellectuelle. Les discussions semblent être allées bon train dans les repas communs et dans ces portiques ou galeries dédiés à la conversation que sont les *leschai*. Toutefois, les étrangers ont été frappés - les anecdotes à ce sujet sont nombreuses - par la capacité des Spartiates à exprimer l'essentiel en peu de mots et à se moquer des longs développements, c'est pourquoi le laconisme désigne l'art de la parole brève. Voici un exemple parmi d'autres, fourni par Hérodote (III 46) : « Lorsque les Samiens chassés par Polycrate (vers 526) arrivèrent à Sparte, ils se présentèrent devant les magistrats et leur parlèrent longuement en solliciteurs pressants. Les magistrats, lors de leur première audience, dirent qu'ils ne se souvenaient plus du

début du discours et qu'ils n'en comprenaient pas la suite. Après quoi, se présentant pour la seconde fois, ils ne dirent rien de plus, mais ils apportèrent un sac et ils dirent qu'il manquait de farine. Les magistrats leur répondirent qu'ils en avaient trop fait sur le sac, mais ils décidèrent de les aider. »

Cette capacité à synthétiser une pensée en peu de mots s'accompagne du besoin de prendre le temps de la réflexion avant de décider et d'agir, ce que leurs alliés leur reprochent parfois. Certes, cela n'exige pas de lire et d'écrire, mais cela suppose un véritable apprentissage du raisonnement et de la réflexion.

Dès lors, nous ne pouvons échapper aux remarques prêtées au sophiste Hippias qui se vante d'être très apprécié des Spartiates¹⁸. Après avoir déclaré que ceux-ci ne s'intéressaient pas à la science (astronomie, géométrie et arithmétique - ce qui ferait supposer qu'ils ont bien changé en un siècle), il les déclare passionnés seulement par les généalogies et les récits de fondation de cités, bref par le passé ; ceci ressemble bien à un lieu commun sur des gens que l'on veut conservateurs. Or Platon, dans le *Protagoras* (342a-343b) qui date de la première décennie du IV^e S., tient un propos très différent et fort surprenant : « L'amour du savoir (*philosophia*) est plus ancien et plus répandu en Crète et à Lacédémone qu'ailleurs chez les Grecs, et il y a là le plus grand nombre de sophistes. Mais ils le nient et ils font semblant d'être ignorants afin de ne pas rendre évident qu'ils l'emportent sur les Grecs par la *sophia* [... plutôt que] par la guerre et le courage

(*andreia*) [...]. Et voici qu'en dissimulant leur savoir, ils trompent les laconisants dans les cités, qui, pour les imiter, se brisent les oreilles, s'entourent les jambes de cuir, courent les gymnases et portent des manteaux courts, dans l'idée que c'est grâce à cela que les Lacédémoniens l'emportent sur les autres Grecs. Mais les Lacédémoniens, eux, [...] conversent avec les sophistes à l'insu des étrangers, et ils n'autorisent aucun de leurs jeunes gens (*néoi*) à se rendre dans d'autres cités, pas plus que les Crétois, afin qu'ils n'y perdent pas ce qu'ils leur ont appris. Dans ces cités, ce sont non seulement des hommes mais aussi des femmes qui tirent une grande fierté de l'instruction reçue.

Voici la preuve que ce que je dis est vrai et que les Lacédémoniens sont excellemment formés à la *philosophia* et aux *logoi* : qui veut converser avec le plus ordinaire des Lacédémoniens trouvera d'abord qu'il est médiocre sur la plupart des sujets ; puis, à un moment de l'entretien, il lancera une parole remarquable, brève et condensée comme un habile lanceur de javelot, de sorte que son interlocuteur ne vaut pas mieux qu'un enfant.

Bien des gens, à présent comme autrefois, ont reconnu que laconiser c'est pratiquer la philosophie bien plus que le gymnase, sachant bien que proférer de telles paroles ne pouvait être le fait que d'un homme parfaitement instruit. Parmi ces gens, il y eut Thalès de Milet, Pittacos de Mytilène, Bias de Priène, notre Solon, Cléoboulos de Lindos, Myson de Khénée (bourgade non identifiée) et un septième, dit-on, le Lacédémonien Chilon¹⁹. Tous ces gens furent des partisans, des passionnés et des disciples de l'éducation lacédémonienne ; et on comprendra bien qu'ils avaient une *sophia*

de même nature avec ces mots brefs et mémorables prononcés par chacun d'eux lorsque, réunis à Delphes, ils offrirent à Apollon les prémices de leur *sophia*, dans son temple où ils firent graver ces maximes que tous répètent : "connais-toi toi-même" et "rien de trop". Pourquoi dis-je ces choses ? Parce que c'est ainsi qu'était la *philosophia* des Anciens, une sorte de brièveté laconique²⁰. »

Nous pouvons penser que Platon, plutôt laconophile semble-t-il, voulait défendre les qualités intellectuelles d'une cité qu'il célébrait, mais ce texte ancre dans le passé archaïque cette tradition intellectuelle inhérente, en quelque sorte, à la mentalité spartiate. Il est alors important de poser la question du poids de l'oralité à Sparte qui ne saurait en aucune manière être tenue pour une marque de mépris de l'écriture et de la lecture. Thucydide prétend qu'« il y a, autant qu'on puisse le dire, plus de quatre cents ans que les Lacédémoniens jouissent des mêmes institutions (*politeia*) » (I 18, 1) et nous pourrions le croire s'il s'agissait d'un peuple qui écrit toutes ses lois, car l'écrit fige la loi, la règle ; mais si les règles fondamentales de la société se transmettent oralement, elles peuvent subir sans qu'il y paraisse des adaptations qui suivent l'évolution de la cité. Alors, on ne note pas de remise en cause fondamentale de la *politeia*, de la manière de régler la vie commune, car cela se fait de soi-même, très progressivement à mesure que le temps passe. Quelques principes de base ont pu être écrits, qui réglaient dans leurs grandes lignes les rapports politiques et sociaux (par ex. la grande *Rhètra*) mais, surtout, ils ont été appris aux jeunes et éventuellement mis en musique pour faciliter leur mémorisation ; dès lors, sur ces thèmes de base, des variations ont été autant d'adaptations progressives²¹. De tels modes de fonctionnement supposent une société très soudée et cela

nous renvoie donc à la solidité de la formation des jeunes que l'on veut intégrer.

[1](#) Selon la *Souda*, c'est en écoutant les chants de Terpendre dans les *syssitia* qu'ils retrouvèrent le calme et l'harmonie ; Lycurgue était sensé avoir non sans mal institué ces repas.

[2](#) CLÉMENT d'Alexandrie, *Str.*, I xvi, 78, 5 : « Terpendre d'Antissa fut le premier à mettre ses poèmes en musique et il mit en musique les lois des Lacédémoniens ». Voir RUZÉ, 2001 ; ELLINGER, 2005a.

[3](#) PLUT. *De la musique* = *Mor.* 1134 b-c. Commentaire important de PODLECKI, 1984. Selon lui, ces cinq derniers musiciens n'étant pas contemporains, chacun dut apporter une modification ou un complément musical.

[4](#) ATH. XIV 632f-633a ; PRATINAS de Phlonte est l'inventeur du drame satyrique, vers la fin du VI^e S.

[5](#) Athènes et Dionysos : ARISTOPHANE, *Lys.* v. 1296-1320, *supra*, p. 104 ; comastes sur vases, *supra*, p. 91 et, par ex., PIPILI, 1987, p. 71-75.

[6](#) SOSIBIOS, *FGrH* 595 F 5 (Ath. XV 678a-b).

[7](#) La présence de tous sexes et âges nous fait douter que l'on y dansait nu, contrairement à PETIERSSON, 1992, p. 48, qui parle d'une nudité rituelle.

[8](#) HODKINSON, 1999. Voir aussi Nafissi, 1991, chap. III.

[9](#) *IG* V 1, 213. Date proposée par L.H. JEFFERY dans *LSAG*, p. 185 n° 52.

[10](#) CATLING, 1976/77, p. 41.

[11](#) Nous ne prenons pas en compte la discussion peut-être à jamais inachevée sur la révision des dates olympiques.

[12](#) *CEG* I, 372 ; *LSAG*, p. 199 n° 20 (suppl. p. 448).

[13](#) Voir L. KURKE, « The Economy of Kudos », dans G. Dougherty & L. Kurke (éd.), *Cultural Poetics in Archaic Greece*, Cambridge U.P., 1993, p. 131-163, spéc. 133-137.

[14](#) En 426, l'un des oikistes d'Héraclée-en-Trakhis sera Léon, vainqueur à Olympie en 428.

[15](#) CARTLEDGE, 1978 ; BORING, 1979 ; MILLENDER, 2001.

[16](#) Scytale : sans doute un bâton autour duquel étaient enroulées des bandes de cuir ou, plus tard, du papyrus, portant un message écrit ; PLUT. *Lys.* 19,8-12, transforme un

peu l'objet pour en faire le moyen de transmettre des messages secrets ; voir RICHER, 1998, p. 483-490.

[17](#) DAVID, 1979a.

[18](#) [PLATON], *Hippias majeur*, 285c-d.

[19](#) Dans cette liste, Chilon a remplacé le tyran de Corinthe, Périandre.

[20](#) Voir RICHER, 2001a.

[21](#) BERTRAND, 1999 ; RuzÉ, 2001.

Chapitre 8

Maîtres et dépendants Il faut nous arrêter sur ces gens, essentiellement des agriculteurs, que nous avons rencontrés à plusieurs reprises et que l'on appelait d'un terme collectif, les Hilotes, qu'il s'agisse de ceux de Laconie ou de ceux que nous trouvons à l'ouest du Taygète, les Messéniens. Pollux les disait « entre les hommes libres et les esclaves », ce qui nous met en garde contre toute assimilation pure et simple à des « esclaves », même si le terme de *douleia* (classe servile) ou de *doulos* (esclave) est souvent employé pour les mentionner, ce qui ne suffit pas plus à en faire des esclaves que les sujets du grand-Roi qualifiés de *douloi* par Hérodote. Ce terme les oppose aux *éleuthéroï*, les hommes libres, et aux citoyens qui sont les hommes libres par excellence ; cela explique

la formulation de la seule clause non
réciproque du traité de 421 entre
Lacédémoniens et Athéniens : « si la *douleia*
se soulève, les Athéniens viendront au secours
des Lacédémoniens de toutes leurs forces,
dans la mesure du possible » (The V 23, 3).
Cependant, à la suite des auteurs classiques
comme Critias (*infra*, p. 146), tout un courant
historiographique actuel, s'appuyant sur des
études anthropologiques et juridiques, insiste
sur la servilité de leur statut, en réaction
contre une tendance plus ancienne à la
minimiser¹.

Plusieurs questions se posent à leur sujet : qui sont-ils et comment se sont-ils retrouvés dans cette situation ? Quels sont leur statut et leurs fonctions, leurs rapports avec les hommes libres ? Pouvaient-ils échapper à leur condition ? Et puis, difficile question, peut-on parler d'Hilotes pour les Messéniens et, si oui, à partir de quand ? Enfin, quelle influence la réduction en servitude des travailleurs de la terre a-t-elle eue sur l'évolution politique et sociale de Sparte ? Pour répondre à ces questions, il faudrait reconstituer l'histoire et les réalités d'un groupe social qui, trop souvent, nous échappe car nous disposons soit d'allusions chez des auteurs des V^e et IV^e s., pas toujours dépourvus de parti pris et qui

ne connaissent que le résultat d'une longue évolution, soit de textes postérieurs à la libération de la Messénie et reflétant les conditions de l'époque hellénistique. Nous tenterons de dégager l'évolution qui fit de ces dépendants à la fois des inférieurs méprisés et des citoyens potentiels, et de comprendre pourquoi Thucydide (IV 80, 3) a pu affirmer que « la grande affaire pour les Lacédémoniens par rapport aux Hilotes est essentiellement de les contrôler (vel : de s'en protéger) ». Ce danger serait d'autant plus réel que leur nombre serait plus grand mais les estimations varient de 118 000 à 375 000 pour le V^e s.

L'origine de l'hilotisme et le statut de base Dès l'Antiquité, il est admis que les Hilotes ne sont pas des esclaves comme les autres ; comme en Crète ou en Thessalie, ces gens n'ont pas été achetés et leur asservissement s'inscrit dans l'histoire du pays ; mais quelle histoire² ?

Une différenciation sociale ou un statut de vaincus ?³

Antiochos de Syracuse est le seul des auteurs anciens à voir des Spartiates déchus dans les Hilotes de Laconie : « lors de la guerre de Messénie, ceux des Lacédémoniens qui ne participèrent pas à l'expédition furent décrétés esclaves et reçurent le nom d'Hilotes ». Pour cet auteur du V^e s., une faute est donc à l'origine de l'hilotisme, une faute qui rendait indigne de la qualité de Spartiate. Ensuite prévalut l'idée d'un asservissement par la conquête. Les récits des origines, dès Hellanicos de Lesbos au V^e s. et plus encore chez les auteurs postérieurs à la libération de la Messénie,

associent la condition des Hilotes à la poursuite vers le sud de la conquête de la Laconie, que ce soit lors de l'arrivée des Doriens (Théopompe) ou, dans une seconde étape, après leur implantation à Sparte ; leur nom viendrait de la condition qui fut faite aux gens d'Hélos (Éphore et Pausanias). Éphore donne plus de détails et, après avoir dit que les Héraclides, « à cause du manque d'hommes », avaient lancé un appel à l'immigration, il ajoute : « Bien que tous les Périèques fussent soumis (aux Spartiates), ils jouissaient toutefois de l'égalité des droits (*isotimia*), participant à la citoyenneté et aux magistratures. Mais Agis, fils d'Eurysthénès, les priva de l'égalité des droits et leur imposa de payer un tribut à Sparte. Tous se soumirent mais les Héléioi, qui tenaient la ville d'Hélos (on les appela *Heilôtai*)⁴, firent sécession et furent réduits par la guerre ; ils furent condamnés à être esclaves aux conditions suivantes : leur maître ne pourrait ni les affranchir ni les vendre à l'extérieur des frontières. Cette guerre fut appelée guerre contre les Hilotes. »

Un jeu de mots est à la base de cette étymologie que la phonétique interdit, et nous ignorons donc encore l'origine de ce terme. Nous constatons seulement qu'il devint générique pour désigner l'ensemble des dépendants de Laconie, et plus tard de Messénie, et que, dans leur majorité, les Anciens voyaient dans les Hilotes les descendants de populations très anciennement libres mais asservies à la suite de la conquête du territoire, la volonté des Spartiates (exprimée ici par le roi Agis) étant de se réserver la pleine citoyenneté, si tant est que cela eut un sens précis dès ce moment. Nous voyons aussi que la tradition, tout en retenant l'idée d'une servitude collective, rejetait celle d'un « contrat originel de servitude » dans lequel chaque élément du statut équilibre

contraintes et garanties : soumis à vie mais ils ont la vie sauve ; travailleurs de la terre mais jouissant de la sécurité assurée par les citoyens ; contraints à un tribut mais avec la garantie de rester sur place tant qu'ils le versent. Ceci était peut-être valable pour d'autres dépendants, de Thessalie ou d'ailleurs, mais ne convient pas à des gens dont on nous dit précisément que leur vie est toujours menacée, qu'ils sont présents dans l'armée et que certains semblent avoir été déplacés, en Messénie notamment. De plus, les conditions ne sont pas négociées mais imposées, comme elles le seront à ceux des Messéniens qui ne quitteront pas leur pays. Il y aurait donc eu deux temps dans le processus d'asservissement : une simple sujétion, d'abord, puis, à la suite soit d'une révolte, soit d'un changement d'attitude du conquérant, par choix politique ou sous la pression démographique, leur sujétion se transforme en dépendance.

Ces traditions ne sont pas très claires. L'histoire d'Hélos, devenue quasi-officielle, permettait de rendre compte des deux statuts différents imposés aux populations conquises, celui de Périèque ou celui d'Hilote, et d'une mise en place progressive de l'hilotisme. De plus, l'histoire contée par Éphore propose l'image d'une différenciation par étapes et témoigne d'une hésitation entre une origine ethnique (des populations antérieures conquises et asservies) et une origine sociale (des gens que l'on exclut du corps civique et qui sont punis pour avoir protesté contre cette exclusion). N. Luraghi, dans des travaux récents, suppose que la réduction en servitude ne fut pas immédiate et que les Hilotes ne sont pas nécessairement les descendants d'anciens habitants de Laconie. Il constate que, si l'entité « messénienne » semble s'être nourrie de la commune hostilité aux « maîtres » spartiates, jamais

les Hilotes de Laconie ne constitueront une unité ethnique, pas plus qu'ils ne semblent avoir d'affinités particulières avec des Périèques qui seraient « pré-doriens ». Aussi, alors que les Messéniens se pensent comme un peuple asservi et donc comme une cité potentielle, cela est exclu pour les Hilotes de Laconie : les envahisseurs menés par Épaminondas ne pourront guère compter sur leur appui. En réalité, cela ne signifie pas pour autant que leurs ancêtres sont nécessairement venus d'ailleurs, mais seulement qu'ils ne peuvent avoir de revendication nationale face à l'État lacédémonien, du fait de leur communauté d'origine. Nous pensons que la différenciation fonctionnelle a pu jouer autant que la conquête, parfois parallèlement à elle, dans la mise en place de l'hilotisme, de sorte que la réduction en servitude n'a pas nécessairement modifié leur mode de vie : culture du sol, famille, intégration à une communauté rurale. Mais ils ne sont plus maîtres de tous leurs déplacements ni de toutes leurs activités : le changement est essentiellement de nature psychologique, la contrainte humaine se substituant à la contrainte économique. Les analystes marxistes insistent sur l'aliénation de ces gens qui ont trop intégré l'idéologie de leurs maîtres pour envisager leur libération, mais peut-être étaient-ils conscients qu'ils n'auraient rien à gagner à un changement de statut.

Les conditions faites aux Hilotes, reconstituées à partir d'informations datant du V^e s. au plus tôt, permettent de se représenter ce qui a pu se passer en Laconie. Ces gens sont avant tout considérés comme des travailleurs de la terre, ce qui expliquerait cette idée qu'ils ne devinrent pas asservis dès la conquête, même si le récit d'une telle conquête permettait de justifier un statut de dépendance. Au moment où s'est affirmée une

conception politique et aristocratique de la citoyenneté spartiate, qui imposait une entière disponibilité pour l'exercice du « métier de citoyen » et donc la jouissance de revenus suffisants fournis par une terre que d'autres travaillaient, des habitants, anciens ou nouveaux, cultivateurs depuis des générations pour certains, se sont trouvés rejetés à l'extérieur du groupe des gouvernants, ce qui est banal, mais aussi des citoyens, ce qui l'est moins. Ici, l'évolution ne s'est pas faite, qui intégrait ces paysans dans l'armée hoplitique et l'aristocratie s'y est repliée sur les privilèges qu'elle s'était octroyés ; de plus, elle a préféré l'asservissement de toute une partie de la population à l'achat d'esclaves étrangers. Plus que le fonctionnement de ses institutions, c'est cela qui fit de Sparte une oligarchie ou, plus précisément, une ploutocratie, et c'est l'idée qu'exprime Platon dans sa *République* (VIII 547b-c). Le nombre des Spartiates de plein droit, de l'ordre de huit ou neuf mille à la fin du VI^e s., correspond à ce qu'était l'armée hoplitique des Athéniens au moment de Marathon, soit peut-être un quart des citoyens. Pourquoi ici les citoyens furent-ils aussi des agriculteurs, des artisans, des marins, alors que là ils n'étaient que des citoyens-soldats ? Et à quel moment cette discrimination s'est-elle imposée chez les Lacédémoniens ? Nous retrouvons là la question générale de la mise en place des structures sociales spartiates telles qu'elles nous sont connues pour le V^e s.

Esclaves de la communauté ou des particuliers ?

L'historiographie a longtemps fait des Hilotes des serfs d'État, mis à la disposition des citoyens pour cultiver leurs terres et, par

voie de conséquence, attachés à ces terres ; cela expliquerait qu'ils ne puissent être vendus, du moins à l'étranger car, attachés à la terre, ils circulent avec elle. De plus, il semblerait que tout citoyen soit en droit de frapper un Hilote, quel qu'il soit. Mais cela ne suffit pas à en faire des esclaves de la collectivité, comme le montre la facilité avec laquelle les auteurs anciens parlent de « l'Hilote d'Untel ». Selon une tradition rapportée par Xénophon puis généralisée peut-être abusivement par Aristote (*Pol.* II 1263a35-37), « [Lycurque] a permis aussi d'utiliser les serviteurs (*oikètai*) d'autrui, en cas de besoin » (*LP* VI 3). On a interprété cela aussi bien comme le témoignage d'une conception privée de l'utilisation des Hilotes que comme une sorte de mise en commun des esclaves qui appartiendraient à la communauté toute entière. Mais nous savons par ailleurs que les chiens de chasse ou les chevaux étaient également mis à la disposition de ceux qui n'en avaient pas. De plus, nous ignorons quelles étaient les occasions de ces « prêts » de serviteurs : aide aux récoltes ou à leur transformation ? C'est peu probable vu l'emploi du terme *oikètai*. Sans doute s'agit-il de coups de main occasionnels.

En suivant J. Ducat, nous admettons la complexité du statut des Hilotes, qui sont à la fois une collectivité soumise à un État, et des individus dépendants d'un maître, un *despotès*, pour lequel ils travaillent la plupart du temps. Un signe de cette double dépendance se retrouve dans les deux témoignages dont nous disposons sur leur participation au deuil des autres : les Hilotes doivent pleurer officiellement leurs maîtres, si nous admettons que le poème de Tyrtée (*supra*, p. 41) concerne l'ensemble des Hilotes⁵, et Hérodote expose leur participation au deuil national à l'occasion de la mort des rois, avec la présence obligatoire de

certains d'entre eux lors des funérailles royales (VI 58), ce qui les inclut dans l'État lacédémonien.

Aussi l'État a-t-il fixé des règles les concernant et maintient-il un certain contrôle : des limites seraient imposées à la redevance qu'ils versent à leur maître, ils ne peuvent pas être vendus hors des frontières, ils peuvent être réquisitionnés en nombre pour les campagnes militaires plus aisément, semble-t-il, que les esclaves achetés par un citoyen, et même entraînés au combat ; il semble aussi que seul l'État pouvait les affranchir, à moins que nos sources ne se soient désintéressées des autres cas ; ces affranchissements sont collectifs et militaires : nous aurons l'occasion de revenir sur ces points à propos de la guerre du Péloponnèse. De toute façon, le principe même de l'hilotisme était incompatible avec des affranchissements à volonté, car les Hilotes ne peuvent être remplacés par des achats, au gré des besoins. Cette force de travail et de combat s'auto-reproduit⁶.

a. Les Hilotes dans la famille de leur maître. Un certain nombre d'Hilotes quittent la campagne pour venir à Sparte au service de leur maître et de sa famille. Ils sont généralement appelés *oikètai*, « domestiques ». Leurs fonctions sont liées à la vie ordinaire des Spartiates et de leur famille, aussi, tant que le mode de vie de ces derniers s'apparente à celui de toute aristocratie, le service domestique est-il primordial mais, lorsqu'ils se seront imposé une discipline plus proche de la vie militaire, avec les *syssitia*, le service sera partagé entre la maison et les activités collectives, notamment le repas commun. Toutefois, les familles spartiates disposent toujours de serviteurs, très probablement des Hilotes.

Hérodote (VI 61) raconte une jolie fable sur la future femme du roi Ariston : enfant très laide, au désespoir de ses parents, elle fut menée chaque jour par sa nourrice au sanctuaire d'Hélène à Thérpnè, pour prier la protectrice des femmes ; et la beauté lui vint en grandissant. Certes, la famille était riche et toutes n'avaient peut-être pas de nourrices pour leurs enfants mais celle-ci prend à cœur le bonheur de ses maîtres et elle est libre de mener la petite fille où elle veut. Par ailleurs, nous avons vu que les jeunes filles et les femmes ne sont pas censées rester à travailler la laine et à fabriquer les vêtements, tâches confiées à des *oiketai* (LP I 3-4).

Les jeunes garçons aussi étaient accompagnés d'Hilotes qui s'occupaient d'eux, assurant une aide matérielle et même un véritable compagnonnage. En effet, des Hilotes attachés à de jeunes Spartiates nous sont connus par des scholiastes et des dictionnaires sous le nom de *mothones* — à ne pas confondre avec les *mothakes* — et on nous dit qu'ils grandissaient non pas « avec » mais « aux côtés » des enfants libres ; donc, ils les accompagnaient comme des serviteurs mais sans partager pour autant leur formation⁷. Leur nombre attestait de l'importance de la fortune paternelle.

Des Hilotes parcourent la ville ; l'un va annoncer la naissance de son fils au roi Aristôn, en conseil avec les éphores (Hdte VI 63) ; d'autres sont « empruntés » par un concitoyen qui en a besoin (LP VI 3) ; certains vont servir dans les *syssitia*, ou partent accompagner leur maître à la guerre ou ailleurs. Nous ne savons rien, en revanche, des probables relations sexuelles du maître avec les femmes de la maisonnée. L'Athénien Critias prétend que les relations étaient malsaines entre ces Hilotes domestiques et leur maître (Libanios, *Or.* 25, 63 = DK, fr. 37) : « À propos (des

Hilotes), Critias dit que c'est à Lacédémone qu'on est le plus esclave et le plus homme libre. Que répondre de mieux que ce que dit Critias lui-même, à savoir "qu'à cause de sa défiance envers les Hilotes, le Spartiate, quand il est chez lui, enlève le brassard (*porpax*) de son bouclier. Comme il ne peut faire cela quand il est en campagne, car il y a souvent urgence, il ne circule jamais sans sa lance, certain de l'emporter sur l'Hilote qui se révolterait armé de son seul bouclier. Ils ont aussi inventé des serrures dont ils pensent qu'elles seraient plus fortes que l'attaque de ces gens-là". » Jean Ducat a bien démontré que ces affirmations ne valaient rien car on ne saurait détacher tous les jours un brassard riveté sous peine de l'abîmer et ces fameuses serrures laconiennes, réputées par ailleurs, fermaient la maison de l'extérieur... Notons cependant que, si l'Athénien a pu fantasmer sur ce qu'il prenait pour des mesures de sécurité, c'est que des Hilotes partageaient la vie des maîtres ; coupés des liens avec leur origine, parfois nés dans la maison du maître, ils sont évidemment intégrés à celle-ci et liés de façon plus étroite à leurs maîtres⁸.

b. Activités artisanales. Il reste difficile de cerner leurs activités, en dehors des travaux agricoles et de la participation aux campagnes militaires. Comme ailleurs, il faut transformer les produits du sol et fabriquer les objets nécessaires à la vie quotidienne, au travail de la terre et à la guerre ; ils ont pu y contribuer en tout ou en partie, car l'outillage nécessaire provenait sans doute d'ateliers locaux. Ils ont pu aussi faire tourner des ateliers artisanaux pour le compte de Spartiates, ce qu'avait suggéré la découverte d'un four de potier du VI^e s. dans le quartier

de Mésoa, mais nous manquons d'autres indications. En fait, nous ignorons encore quels furent les rôles respectifs des Périèques et des Hilotes dans la production artisanale. Seules des découvertes archéologiques importantes fourniraient une réponse. Sans doute aussi travaillaient-ils sur des chantiers publics, dans des sanctuaires, au service de l'État et à l'entretien des *andreia*.

L'Hilote dans la campagne L'essentiel de la tâche des Hilotes a toujours été d'assurer la nourriture de ceux dont la fonction primordiale était de diriger la cité et de la défendre.

Toutefois, des variations constantes intervenaient dans la démographie, la répartition des terres, la disponibilité des uns et des autres, en fonction des guerres et de la prospérité générale. Tous ces facteurs ont influé sur le comportement des dépendants comme des maîtres et nous pouvons plus aisément les cerner dans la théorie que les voir dans leurs effets concrets.

L'Hilote, sa famille et sa mobilité Les citoyens ont besoin d'avoir une campagne peuplée, car l'agriculture antique réclame une main-d'œuvre importante et cela peut faciliter la maîtrise du territoire. En reconnaissant les familles des Hilotes⁹ qui se nourrissaient avec une part des revenus de la terre qu'ils cultivaient, les Spartiates leur accordaient une existence en tant qu'individus, à la différence des esclaves, ce qui a contribué à rapprocher leur statut de celui des serfs médiévaux. Mais il est évident que cela allait aussi dans le sens de l'intérêt des maîtres, garantissant une certaine stabilité des hommes. Les deux interdits officiels — leur vente à l'extérieur

et leur affranchissement par les particuliers — étaient liés au même souci de maintenir une population attachée à la terre. Les Spartiates y trouvaient encore d'autres avantages, entre autres que ces familles accomplissaient une partie du travail que les Hilotes mâles, en pleine force, ne pouvaient plus assurer s'ils étaient requis pour accompagner les expéditions militaires.

La condition de l'Hilote et la nature de ses relations avec son maître comme avec la collectivité ont dû varier en fonction des mouvements démographiques, qu'ils concernent la population libre ou la population servile¹⁰. Nous avons vu que l'évolution des patrimoines à Sparte oscille entre leur division par héritage et leur regroupement, grâce à des pratiques matrimoniales adaptées, et que ce mouvement prend une importance capitale au cours du V^e s. D'où la dramatisation des effets de ces transferts, avec des familles d'Hilotes constamment déchirées¹¹. Certes, il arrivait qu'un fils partît travailler à la ville ou sur une autre terre, et il est possible qu'après la deuxième guerre de Messénie et, plus encore, après la révolte de 464, des Hilotes aient été transférés de Laconie en Messénie. Admettons même que l'aisance avec laquelle les Spartiates laissèrent partir les Messéniens, par scrupule religieux ou pour se débarrasser d'eux, s'appuyait sur l'existence d'Hilotes laconiens en surnombre, grâce auxquels cette région pourrait continuer à être bien travaillée. Toutefois, les départs de Messéniens concernaient fort peu les travailleurs de la terre, eux-mêmes pauvres paysans, mais plutôt les propriétaires fonciers disposant de quelque aisance. En fait, le plus couramment, les Hilotes changeaient simplement de maîtres, personne n'ayant intérêt à une mobilité géographique dans une agriculture qui exigeait une

excellente connaissance du terrain.

Le travail de la terre et la démographie En effet, Laconie et Messénie offrent beaucoup de terres riches. Platon écrit : « Considère, si tu veux bien, les richesses des Lacédémoniens et tu t'apercevras combien elles laissent loin derrière elles celles des gens d'ici. La terre qu'ils possèdent soit chez eux, soit en Messénie, personne d'ici ne pourrait la comparer à la sienne, ni en importance ni en qualité, non plus que les esclaves qu'ils possèdent, notamment les Hilotes, ou les chevaux et tout le reste du bétail qui pâit en Messénie » (*Alc.* I 122de). Euripide célébrait, nous l'avons vu, la qualité des terres de Messénie, mais disait de la Laconie qu'elle était « riche en terre de labour mais malaisée à travailler ; en effet, dans un creux encerclé par les montagnes, elle est rocailleuse mais difficile d'accès pour les ennemis »¹². Ainsi, elle exigeait beaucoup de travail mais elle était plutôt de bonne qualité. M.-Cl. Amouretti note que le blé y était excellent et le millet d'été bien irrigué ; l'élevage avait pu se développer et la gestion des ressources et des travaux semble avoir permis une bonne production. Par ailleurs, elle a montré que seules des façons culturales nombreuses et essentiellement « à main » (par ex. trois labours dont deux à la bêche) permettaient à ces terres de bien produire¹³ ; encore fallait-il ne pas multiplier la main-d'œuvre à nourrir, car il fallait dégager un surplus important pour le maître. Toutefois, plus le domaine est grand, plus le travail peut être rationalisé, occupant sans cesse les tenanciers, et plus il peut produire : si l'on considère qu'il fallait trois à quatre personnes pour travailler 5 ha, il n'en fallait guère plus de sept ou huit pour 20 ha. Or les habitants, libres et non-

libres, ne semblent pas avoir manqué de nourriture, du moins nos sources sont-elles muettes à ce sujet.

Plutarque affirme que les Hilotes « travaillaient la terre pour leur compte, en payant la redevance fixée (*vel* : que j'ai dite) » ; il précise même que cette redevance avait été fixée dès l'origine et qu'un interdit de nature religieuse bloquait toute modification¹⁴. Les chiffres dont nous disposons pour ce versement supposent un lot de 20 ha au minimum, compte tenu de l'assolement biennal et de l'entretien des Hilotes ; cette superficie moyenne est compatible avec le nombre de citoyens et de terres disponibles. Mais il est peu probable que la rente ait été fixe ; nous avons vu que Plutarque s'inscrit dans un système de *klèroi* égaux qui n'ont jamais existé avant 225 lors du partage de Cléomène, de sorte que cette rente devait correspondre au minimum nécessaire pour tenir son rang de citoyen. Aussi, à moins d'admettre avec St. Hodkinson que le versement à mi-fruit dont parle Tyrtée s'appliquait à tous les vaincus, Hilotes de Messénie ou de Laconie, nous devons avouer que nous n'avons pas d'idée précise de la part qui restait aux Hilotes et du nombre d'Hilotes qui pouvaient vivre sur ces terres.

Des diverses estimations de la population hilotique proposées par les historiens (de 140 000 à 375 000 hab.), nous retiendrons les deux qui nous paraissent les plus raisonnables, toutes deux publiées en 2003. St. Hodkinson part du chiffre donné pour les Hilotes dans l'armée de Platées : sept pour un Spartiate ; il retire un Hilote affecté au service personnel du maître, et on aurait donc mobilisé 30 000 mâles adultes, ce qui pourrait correspondre aux deux tiers des hommes disponibles ; on aurait donc 52 000 adultes mâles dont peut-être 20 % n'étaient pas mariés ; cela donnerait 41 600 familles

et une possibilité de 187 000 personnes pour l'ensemble de la population hilotique. Th. J. Figueira conteste ce résultat avec l'idée que la terre ne pourrait en nourrir autant ; il réduit donc à 10 % le nombre d'adultes restés pour travailler la terre avec l'aide des femmes, enfants et vieillards, et il imagine une conscription qui recrute de 15 à 65 ans ; cela lui permet de réduire à 118 000 le nombre d'Hilotes en 479. Avec 24 ha en Laconie, un peu moins en Messénie, plus fertile, on pourrait assurer la contribution et l'entretien de huit Hilotes.

On voit bien ce que tous ces calculs ont d'approximatif mais il se produit une certaine convergence entre, d'une part, les résultats des savants qui cherchent à s'appuyer sur les connaissances agronomiques de l'époque et les besoins caloriques de base et, d'autre part, ceux qui partent de schémas plus théoriques. Cependant, trop d'éléments nous manquent pour choisir avec précision et nous nous contenterons donc d'un ordre de grandeur entre 120 000 et 190 000, étant admis que des variations importantes sont intervenues au cours du temps. Nous dirons que le chiffre le plus bas correspond au minimum nécessaire eu égard à l'étendue des terres à cultiver et celui de 190 000 au maximum possible avec une colonisation intérieure mettant en valeur toutes les terres disponibles. Toutefois, nous devons émettre une réserve, soulignée par M.-Cl. Amouretti, sur les calculs fondés sur la mobilisation. Dégager un surplus important pour le maître exigeait compétence et intensité du travail ; il paraît douteux que l'on ait pu retirer de la terre une aussi grande proportion de ses travailleurs habituels et assurer quand même les récoltes. C'est là une limite à l'efficacité du système hilotique : il manque totalement de souplesse et repose entièrement sur les Hilotes du domaine ;

ailleurs on aurait pu acheter ou embaucher provisoirement des esclaves.

Le contrôle des Spartiates et l'organisation communautaire des Hilotes La société spartiate nous est volontiers présentée comme atteinte de la manie de tout contrôler, mais est-ce bien pertinent ? On sait que dans ces sociétés grecques, comme longtemps sur les pourtours de la Méditerranée, les paysans étaient les mieux placés pour faire progresser les techniques, de façon imperceptible sur un temps court, mais bien réelle ; par ailleurs, rien n'indique que les Spartiates se soient piqués d'agronomie. Voyons donc quels éléments nous permettent d'estimer l'ingérence du maître dans le travail agricole et l'importance de l'organisation communautaire des Hilotes.

a. L'éloignement. Dans quelle mesure les maîtres se souciaient-ils de surveiller le travail des Hilotes, dès l'instant que leurs revenus étaient assurés ? La logique veut que tout ait dépendu de l'éloignement : une trentaine de kilomètres entre Sparte et la plaine d'Hélos, quarante pour la Messénie orientale, mais il faut traverser le Taygète, un peu plus de soixante-dix pour Pylos sur la côte Ouest. Rien d'insurmontable pour des Spartiates vigoureux supposés s'entraîner aux rudes marches militaires, mais cela ne permet certainement pas une constante vigilance. En fait, ce sont les paysans qui font progresser les techniques et savent le mieux les utiliser ; ce n'est donc pas la qualité du travail qui devait être surveillée mais la régularité du versement, surtout là où la

redevance était proportionnelle à la récolte. Il fallait des relais, et on peut penser que cela faisait partie des missions des garnisons installées en Messénie. Avant de faire d'autres suggestions, examinons la nature de l'habitat dans les campagnes.

b. La nature de l'habitat. Nous manquons, comme toujours, de fouilles suffisantes dans les régions rurales, mais nous disposons des résultats d'explorations archéologiques en Messénie orientale et en Laconie à l'est et nord-est de Sparte¹⁵. Les quelque 70 km² explorés dans une région peu fertile près de Sparte ne montrent pas de traces d'occupation avant le VI^e s. Alors, et surtout dans la seconde moitié du siècle, 87 implantations sont repérées, allant de la simple ferme au hameau ; après le milieu du V^e s., en peu de temps, on tombe à 46 sites, mais tous regroupés en hameaux. Cela ressemble à une première colonisation d'un territoire inoccupé, puis à un déplacement systématique des cultivateurs, les Hilotes, regroupés en hameaux : pour créer un nouveau groupe de *klèroi*, pour une meilleure organisation ou pour un contrôle plus aisé d'une région proche ? En tout cas, les vases servant aux réserves n'ont pas été retrouvés sur place : lorsqu'on est près de la ville, on y transporte les récoltes chez son maître.

En Messénie, à l'Ouest, les recherches ont porté sur 40 km², dans une région exploitée par des Hilotes. On a identifié six sites archaïques et quatre sites classiques, assez étendus ; l'un d'entre eux supposerait même une population à quatre chiffres. Nous aurions donc une tendance, dans cette région, au regroupement de la population agricole en gros villages. Certes, on a aussi retrouvé deux très importantes fermes isolées dans la vallée de Soulima, à

Kopaniki et Vasiliko. Peut-être correspondent-elles à un très gros propriétaire spartiate, mais l'habitat des divers travailleurs a été regroupé. C'est ce que suggère la parole que Xénophon prête à Cinadon, au début du IV^e s., mais c'est là une mention unique et qui se situe dans un passage entièrement composé sur les contrastes : « sur tous les Spartiates qui se trouvaient à la campagne, l'un était un ennemi, le maître, tandis que les alliés étaient nombreux sur chaque domaine » (*Hell.* III 3, 5). Les Spartiates n'ont probablement pas modifié les structures antérieures à leur mainmise sur le territoire, et il a pu exister quelques habitats isolés, en plus des communautés regroupant plusieurs familles d'Hilotes.

c. L'organisation communautaire. La communauté villageoise constitue une cellule rurale traditionnelle, attestée dans les royaumes mycéniens comme en Crète, et elle présente bien des avantages pour l'organisation du travail. Les études sur l'esclavage rural montrent la capacité des populations serviles à développer des formes d'organisation et d'activité économique qui soient autonomes par rapport aux maîtres. Nous avons vu que la charge pesant sur les *klèroi* était lourde. Le regroupement et son organisation permettent de répartir les travaux des champs, de partager la surveillance des troupeaux, d'assurer la solidarité nécessaire, de mieux répartir les tâches entre les plus jeunes et les plus âgés. Ils assurent aussi le respect des règles de vie en société, des traditions comme les mariages ou les funérailles, ainsi que les relations avec les communautés voisines. Ajoutons les pratiques culturelles qui impliquent toujours la communauté avec, en

Messénie, un phénomène intéressant, celui de l'apparition de cultes autour des tombes¹⁶.

Peut-être aussi ce cadre se prêtait-il mieux à la collecte des redevances dues aux maîtres. Semblable communauté dégage nécessairement des élites, plus aptes par leur situation ou leur personnalité à s'ériger en chefs. Or on trouve dans le dictionnaire d'Hésychius, sv « *mnôionomoi* (en réalité, corr. de *monomoi*) : chefs (*arkhontes*) des Hilotes ». On a aussitôt pensé au crétois *mnoia*, ensemble des *mnoites*, terme qui désigne apparemment des serfs d'État travaillant les terres publiques¹⁷. Il n'est pas nécessaire de supposer que ces *mnôionomoi* soient des surveillants extérieurs à la communauté ; J. Ducat emploie une formule qui nous paraît bien convenir, celle de « chefs coutumiers ». Un chef (ou des chefs) s'imposait aux Hilotes rassemblés dans un secteur et, pour préserver sa position, il devait servir au mieux les intérêts de ses pairs mais aussi ceux du propriétaire des terres, ou des propriétaires si la communauté regroupait plusieurs domaines, ce qui était fort possible. Bien entendu, les maîtres avaient tout intérêt à les soutenir, surtout ceux qui étaient à la tête des maisonnées les plus riches. Il se peut aussi que dans des villages importants, ils aient constitué un groupe parallèle à celui des magistrats ou des conseillers dans une cité.

Toutefois, l'éloignement et l'agitation endémique en Messénie impliquaient aussi une surveillance plus musclée. Des garnisons semblent avoir été amenées à contrôler les Hilotes, mais le seul témoignage que nous pouvons interpréter en ce sens date du début du IV^e s., lors de la conspiration de Cinadon. Nous le verrons plus tard.

d. *Inégalités entre Hilotes*. De fait, si ces chefs ont bien existé, ils suggèrent une différenciation sociale parmi les Hilotes ; de plus, les trouvailles du *Laconia Survey* témoignent d'une inégalité entre les habitants. Comment un Hilote de la campagne pouvait-il s'enrichir, si peu que ce soit, hormis ceux qui cultivaient des *klèroi* étendus et riches et qui pouvaient améliorer par le travail et par une polyculture éclairée leur part de récoltes ? Il est banal de songer à des troupeaux personnels (comme pour les *woikeis* crétois), à de la cueillette dans les secteurs non cultivés, à la chasse. Il est attesté par l'épisode de Sphactérie (Thc IV,26) que certains avaient un bateau qui pouvait leur permettre de pêcher et de pratiquer des échanges par un petit cabotage local. Enfin, des capacités à certains travaux artisanaux pouvaient compléter la production, en mort-saison. Ajoutons à cela que l'État spartiate payait les services exceptionnels qu'il demandait, notamment pour la défense du territoire et que, en campagne, ils pouvaient bénéficier d'un butin, volé ou non. Mais cela restait marginal, surtout que leur participation au combat n'est pas attestée avant 479. Ces Hilotes plus aisés sont ceux qui répondront le plus facilement aux sollicitations pour des services ; d'une certaine façon, ils bénéficient du système et ne risquent guère de prendre la tête de révoltes, sauf si un sentiment « national » se fait jour.

Des citoyens potentiels ou des gens plus esclaves et plus méprisés que partout ailleurs ?

Nous avons vu que la présence d'Hilotes aux funérailles royales

était une obligation qui les intégrait d'une certaine façon parmi les Lacédémoniens, même s'ils étaient totalement exclus de toute participation politique. Nous rencontrons en fait une évidente contradiction entre le besoin de la force humaine que représentent ces dépendants et la méfiance envers eux, renforcée par la crainte de voir les meilleurs développer des prétentions insupportables à des gens imbus de leur supériorité.

Les Hilotes et la guerre En d'autres lieux, ces Hilotes auraient été des hommes libres, voire des citoyens. Au IV^e s., on imaginait que, des siècles auparavant, à un moment où ils n'existaient peut-être même pas encore, ils avaient pu se substituer aux citoyens numériquement défaillants, comme les *Épeunactoi* appelés à remplacer les morts de la guerre de Messénie. De même seront-ils appelés à participer aux campagnes militaires.

Nous pouvons nous interroger sur la pertinence du chiffre donné par Hérodote, à savoir que sept Hilotes auraient accompagné chacun des Spartiates partis se battre à Platées, en 479, soit 35 000 en tout (IX 10, 28-29). Cela posait certes la question du dépeuplement provisoire des campagnes, mais pas plus que dans une autre cité ; du reste, une partie de ces « combattants » étaient aussi employés en temps de paix au service personnel des Spartiates ou encore à des services communs comme les *andreia*. Hérodote insiste sur le fait qu'ils servaient comme *psiloi*, c'est-à-dire comme troupes armées à la légère : il fallait grossir le nombre des combattants face à la cohorte des sujets des Perses. Il est difficile d'admettre avec P. Hunt⁴⁸ que la formation militaire

lacédémonienne à Platées consistait en un premier rang de Spartiates, hoplites, suivi par sept rangées d'Hilotes, armés en *psiloi* ; en revanche, comme le pensait déjà J. Ducat, ils constituaient alors des troupes légères, plus souples et plus rapides que les hoplites, susceptibles de semer la pagaille dans l'armée adverse et de harceler des combattants qui n'étaient pas formés à la discipline hoplitique. Aux Thermopyles, un an plus tôt, un certain Eurytos, malade des yeux, se fait conduire au combat par « son » hilote (VII 229), ce qui illustre l'idée que certains n'étaient pas au combat mais servaient de valets d'armes, porteurs, ravitailleurs, gardes du camp, etc. Toutefois, il est bien probable qu'ils cumulaient les fonctions de service et celles de combattants, sinon leur nombre aurait été totalement disproportionné et l'essentiel de leurs tâches aurait été destiné à leur propre nourriture et à leur propre protection ! Les Hilotes qui sont morts à Platées auront droit à une sépulture collective spécifique, ce qui les singularise comme combattants (IX 85). Mais ce n'est que plus tard, avec la guerre du Péloponnèse, que nous les verrons apparaître comme hoplites, affranchis pour ce service.

Retenons de cela que, contrairement à ce que Critias affirmera, les Spartiates avaient suffisamment confiance dans leurs Hilotes pour leur abandonner une partie des tâches assurant la survie des combattants et les faire participer au combat. Hérodote raconte que, après la bataille de Platées, les Hilotes qui furent chargés de récolter les richesses abandonnées par les ennemis et qui constituaient le butin, ont tenté d'en prélever une partie à leur profit (IX 80) ; l'anecdote est truffée d'invraisemblances mais elle suggère que les Hilotes se considéraient en droit de tirer eux aussi quelque bénéfice de la victoire.

Au vu de l'utilisation militaire des Hilotes et de l'honneur qui leur est fait d'une sépulture officielle, on ne peut qu'être surpris des informations que donnent les auteurs anciens sur les mauvais traitements que les Spartiates leur faisaient subir.

Les traitements infamants Nous disposons de quelques textes qui soulignent le comportement d'extrême violence et de cruel mépris que les Spartiates auraient eu envers les Hilotes. Nous allons les examiner globalement afin d'en prendre la mesure avant de nous poser la question du moment où ces faits sont avérés et des raisons de telles dérives.

Athénée¹⁹ fait dire à Théopompe que « le peuple (*ethnos*) des Hilotes subit un sort en tous points cruel et dur », et à Myron de Priène, un porte-parole des Messéniens, que les Lacédémoniens « imposent aux Hilotes toute une conduite violente entraînant une dégradation complète. Ils leur ont fait obligation de porter la *kynè* et de s'habiller en cuir, de recevoir chaque année un nombre déterminé de coups sans avoir commis aucune faute, afin qu'ils n'oublient jamais leur servitude. En outre, si certains s'élevaient au-dessus de l'apparence d'un serviteur, ils étaient punis de mort et leurs maîtres punis d'une amende pour n'avoir pas empêché leur croissance ». Plutarque ajoute : « Aristote va jusqu'à dire que les éphores eux-mêmes, quand ils entraient en charge, déclaraient la guerre aux Hilotes afin qu'on pût les faire disparaître sans être souillé » (fr. 538 Rose). Plutarque, encore, affirme qu'on les obligeait à s'enivrer pour montrer aux jeunes des *syssitia* où menait l'ivresse et qu'on les faisait chanter et danser de façon

particulièrement grotesque, voire obscène, lors de fêtes²⁰.

Premier point: que penser du vêtement, chapeau et manteau de peau de bête ? C'est un vêtement de paysan, chaud certes, même s'il l'est trop pour l'été ; être habillé ainsi est une marque de « vilénie » : dans sa cité de Mégare, au VI^e s., le poète Théognis se lamente parce que « ceux qui autrefois ne connaissaient ni les jugements ni les lois, juste bons à user autour de leurs flancs leurs peaux de chèvres et à pâturer hors de la cité comme des cerfs, ce sont eux maintenant les bons » (v. 54-57). Les choses sont moins nettes pour la *kynè*, une coiffe traditionnellement militaire aussi bien que rustique ; rappelons-nous toutefois sa signification lors de la révolte avortée des *Parthéniai*. Mais l'idée que nous voyons se dessiner est double : un vêtement rustique, grossier, spécifique ; un vêtement qui aurait été imposé à longueur d'année.

Deuxième élément, la parodie des pratiques de l'homme libre. Le Spartiate chante et danse, nous l'avons vu ; il boit aussi, mais il sait toujours se tenir. Le législateur de Locres, Zaleucos, avait fait adopter une loi qui punissait de mort le buveur de vin pur, sauf sur prescription médicale (Ath. X, 429a) ; celui de Mytilène, Pittacos, avait fait doubler la sanction pour une infraction commise en état d'ivresse (Aristote, *Pol.* II, 1274b18-23) ; à Sparte, ce serait par la vue ignoble de l'Hilote enivré de vin pur que l'on détournerait les jeunes de cette pratique, comme si, en associant cette conduite indigne à un homme au statut indigne, on produisait un effet bien plus dissuasif.

Quant aux chants et danses, il semble curieux de prétendre que, sous cette forme, ils étaient réservés aux Hilotes ; en effet, des vases représentant des comastes, des masques à face grotesque, ont été retrouvés en nombre au sanctuaire d'Orthia, sans doute dédiés par des citoyens et de nombreuses représentations figurées confirment l'importance de ces danses aux postures outrées, voire obscènes, en Laconie. Hérodote (VI 129) nous dit qu'aux alentours de 560, un prétendant athénien a perdu toutes ses chances d'épouser Agaristè la fille du tyran de Sicyône, en dansant, sur une table, des « pantomimes (*skhèmatia*) laconiennes, puis d'autres athéniennes et, en troisième lieu, appuyant la tête sur la table, il gesticula les jambes en l'air » ; vue d'Athènes, la Spartiate Lampito (Aristophane, *Lys.* v. 82) se singularise car elle « s'exerce au gymnase et se tape les fesses en sautant ». Bref, la danse dont nous connaissons l'importance rituelle et culturelle à Sparte, pouvait aboutir à des excès dans la population libre elle-même. On a donc l'impression qu'en obligeant les Hilotes à danser de cette manière, à s'exhiber en spectacle lors des fêtes, on accablait ces pratiques d'une dépréciation supplémentaire, comme si c'était là comportements de déclassés qui ne sauraient avoir la tenue digne de l'homme libre. Ces pratiques représentaient soit des déviations soit des obligations rituelles liées à la formation des jeunes auxquels on imposait une sorte d'inversion de la conduite normale du citoyen. Nous ne sommes pas dans le même registre qu'avec les comportements imposés aux Hilotes : « la laideur de ces faces grotesques, ridicules et horribles, la bassesse des danses vulgaires, débridées, licencieuses, c'est le lot commun qui appartient en propre aux Hilotes. Ils n'ont pas à se masquer de laideur, à mimer la bassesse, elle leur colle à la peau » écrivait J.-P. Vernant en

1984²¹. Il ne faut peut-être pas généraliser à ce point : que les Hilotes se soient vus contraints de jouer les contre-valeurs, que l'on ait voulu assimiler toutes les conduites répréhensibles à un statut servile, cela paraît certain ; pour autant, ces comportements exigés de l'Hilote étaient tout aussi ritualisés que ceux du jeune en formation et les Spartiates n'auraient pu gérer leur vie quotidienne en jouant trop souvent sur les dérèglements des comportements hilotiques. Il reste que le choix du repoussoir exprime la volonté de marquer les distances vis-à-vis du groupe des Hilotes, à défaut du rejet des individus. Là encore, il nous est difficile de préciser le moment où ces pratiques se sont imposées et elles ne concernent probablement pas des Hilotes vivant à la campagne, loin des pressions exercées sur leur humanité. Tout ce que nous savons, par une anecdote rapportée par Plutarque, c'est qu'en 370 des Hilotes étaient suffisamment aliénés pour avoir totalement intégré les préjugés de leurs maîtres : « Lors de l'expédition des Thébains en Laconie, ceux-ci invitèrent les Hilotes faits prisonniers à chanter les poèmes de Terpandre, d'Alcman et du Laconien Spédôn ; ils refusèrent, en disant que leurs maîtres ne le leur permettaient pas » (*Lyc.* 28,10).

*Dernier point, des violences exercées à leur rencontre*²². Des coups sans raison, une déclaration de guerre et aussi le droit pour tout Spartiate de frapper un Hilote, si nous en croyons le pseudo-Xénophon pour qui à Lacédémone, au contraire d'Athènes, « mon esclave aurait tout lieu de te craindre » ([Xén], *Rép. Ath.* I 11). Certes, l'Hilote est ainsi opposé à l'homme libre auquel on ne saurait imposer un tel châtement, même si, au début du IV^e s., le

révolté Cinadon qui voulait « n'être à Lacédémone l'inférieur de personne », se vit « passer les deux mains et la nuque dans un carcan et, dans cet état, à coups de verges et d'aiguillon, on lui fit faire avec ses complices le tour de la ville » (*Hell.* III 3, 11). Mais il s'était allié à tous les Inférieurs, y compris les Hilotes et son châtiment rejoignait donc celui des esclaves. Ce qui importe dans cette affaire de coups rapportée par Myron de Priène, c'est à la fois l'anonymat et l'absence de tout lien avec une faute quelconque.

Par ailleurs, la façon même dont les informations nous sont parvenues oblige à émettre des doutes : « un nombre déterminé de coups sans avoir commis aucune faute » évoque étrangement les coups rituels subis par les jeunes à l'autel d'Orthia ; là encore il se peut qu'une parodie de rite leur soit infligée ou même que ce fut un rite pourvu de sens tout comme la flagellation des jeunes. De même, la mise à mort des plus forts des Hilotes est-elle crédible ? Myron va jusqu'à supposer que les maîtres avaient obligation de mal les nourrir : c'est oublier que la majorité d'entre eux vivaient hors contrôle, des produits de la terre qu'ils cultivaient et que l'on avait besoin de solides travailleurs de la terre ou de la forge, comme de soldats résistants. C'est là un lieu commun sur l'esclave mal nourri et chapardeur qui ne surprend guère sauf que, par ailleurs, la tradition veut que l'on ait élevé les jeunes Spartiates dans une sous-alimentation qui les obligeait à voler pour se nourrir. Du reste, on a remarqué depuis longtemps que la ration accordée aux Hilotes prisonniers avec leurs maîtres de l'île de Sphactérie leur assurait le minimum vital.

Il faut donc comprendre comment a pu se développer cette idée de l'élimination des Hilotes de qualité. Rappelons-nous le texte de

Tyrtée (p. 46, v. 3-12) qui insiste sur la transformation physique qui accompagne la déchéance du Spartiate vaincu et privé de terres. L'allure, l'*eidôs*, doit accompagner le statut, l'exprimer. L'allure et le comportement d'un homme libre sont difficiles à admettre chez ceux que l'on tient à maintenir en état d'infériorité surtout s'ils sont infiniment plus nombreux ; l'ensemble du groupe doit donc être marqué dans son infériorité et on la lui rappelle régulièrement, car individuellement certains auraient tendance à se rapprocher de leurs maîtres. Comme le dit J. Ducat, ces Hilotes de belle prestance deviennent des sortes de « mutants » qui ont perdu conscience de ce qu'ils devraient avoir totalement intégré : leur infériorité. Que faire d'eux ? Les assertions sur leur élimination sont à prendre avec prudence car nous n'en avons aucun exemple antérieur aux années 420 (Thc. IV 80, 3-4, cf. *infra*, p. 234), et cet exemple-là est peut-être à l'origine de la tradition.

La question des révoltes Même si les auteurs étrangers à Sparte se sont plu à noircir et à généraliser ces traitements humiliants voire violents, ils reflétaient au moins partiellement une réalité et la seule explication cohérente qui en ait été donnée jusqu'à présent est celle qui unit les pratiques rituelles si importantes à Sparte et la pression psychologique exercée à ces occasions sur ceux que l'on veut maintenir dans un statut de dépendance. Platon et Aristote ont bien souligné le dilemme que pose la volonté de dégager le citoyen des activités productrices avec en corollaire les risques d'un relâchement des Hilotes si on les traite bien, d'un développement de la haine et des révoltes si on les

brutalise ; une véritable schizophrénie a pu s'emparer des Spartiates déchirés entre leurs besoins et la proximité nécessaire des Hilotes, et leur crainte de les voir prendre trop d'assurance. En outre, ils se sont engagés dans une dialectique complexe entre mauvais traitements et réactions de révoltes, qui a pu leur faire souvent prendre leurs craintes pour des réalités, renforçant ainsi la tendance à jouer du mépris.

Révoltes d'Hilotes ?

Pour Platon (Lois VI 776c-778a), ce type de servitude ne peut que susciter la révolte car il y a homogénéité ethnique et linguistique. On pourrait penser que l'histoire des relations entre les Spartiates et leurs Hilotes a été marquée du sceau de la révolte de ces populations asservies.

Nous avons vu que les traditions sur les siècles de conquête de la Laconie puis de la Messénie évoquent un certain nombre d'épisodes associés à une révolte d'Hilotes ou de gens d'origine hilotique, pour partie au moins : à l'origine même du nom, la révolte des habitants d'Hélos contre un statut inférieur, la révolte des Parthéniai et des Épeunactoi après la première guerre de Messénie, la révolte des Messéniens à l'époque de Tyrtée (si tant est qu'ils aient été « hilotisés » auparavant). Ensuite, nous n'entendons plus parler de rien pendant le VI^e s.

Thucydide, évoquant le « complot de Pausanias », régent de 479 à 469, précise : « On apprenait également qu'il complotait quelque chose avec les Hilotes, et il en était bien ainsi : il leur promettait la

liberté et la *politeia* s'ils se soulevaient et l'aidaient à réaliser l'ensemble de son dessein. Mais même dans ces conditions, les Spartiates ne voulurent pas se fier à certaines dénonciations d'Hilotes pour rien brusquer contre lui » (I 132 4-5). Cette histoire paraît assez invraisemblable et, du reste, loin d'être dupes, les Hilotes dénoncent eux-mêmes le complot. En fait, dès lors qu'avait pris corps le soupçon d'un complot monté par le régent, à quelle autre masse de manœuvre pouvait-on songer qu'aux Hilotes ? Nous ne disposons donc guère de matière pour nourrir une histoire des révoltes hilotiques en Laconie.

Les Messéniens À l'issue de la deuxième guerre de Messénie, une partie des habitants de ce pays, les agriculteurs qui travaillaient les terres des riches ou qui ne disposaient que d'un médiocre domaine, ont-ils été réduits à l'hilotisme ? Question non résolue, on le sait, et, en corollaire, se pose une autre question, celle des manifestations, au cours du VI^e s. et jusqu'en 464, d'une entité messénienne. Deux interprétations divergentes des faits s'affrontent mais elles laissent la place à toutes sortes de nuances et de situations intermédiaires. Elles portent à la fois sur la nature du versement à mi-fruit mentionné par Tyrtée, sur la signification de certaines dédicaces accompagnant des offrandes aux dieux et sur la valeur des mentions d'une menace émanant des Messéniens dans les deux premières décennies du V^e s.

Nous n'avons aucun moyen de connaître la nature des redevances fournies par les Hilotes de Laconie à leurs maîtres ; Tyrtée, en revanche, insiste sur la lourdeur de cette contribution pour ceux de

Messénie, astreints à donner la moitié des productions, mais nous ignorons si le Spartiate, le « maître », fournissait l'outillage métallique, le cheptel, etc., bref, s'il participait aux frais d'exploitation. Par ailleurs, les contraintes de deuil et l'assimilation du paysan messénien à l'animal qui transporte les récoltes, « l'âne accablé par son lourd fardeau », suggèrent un statut qui les apparente à des esclaves. Mais n'en dirait-on pas autant de tout travailleur exploité par son propriétaire ?

Comme indices de l'existence d'un groupe de Messéniens agissant comme tels au VI^e s. et au début du suivant, nous disposons de deux dédicaces. L'une est mentionnée par Pausanias (IV 33, 2) qui a vu, au sanctuaire de l'Ithôme, « la statue de Zeus qui est l'œuvre d'Agéladas et elle fut sculptée pour les Messéniens installés à Naupacte », or cet Agéladas d'Argos a laissé à Olympie des sculptures datées de 520-508 ; il ne peut donc pas encore s'agir de Messéniens de Naupacte. L'autre dédicace messénienne a été trouvée à Delphes, sur une base de pierre : « à Apollon Pythien les Messéniens ont dédié » ; elle est recopiée à partir d'un original qui pourrait remonter à la première moitié du siècle, mais il n'existe pas de consensus sur la date.

Apparemment plus explicites sont des dédicaces de trépieds déposés à Amyclées par des Spartiates « sur la dîme de la guerre contre les Messéniens » et qui sont l'œuvre de deux sculpteurs, Gitiadas qui s'impose vers 550 et Callôn qui est actif à Athènes dans les années 480. Cela confirmerait l'idée d'un état de guerre larvée jusque dans les années 460, voire, selon J. Ducat, d'une sorte d'armée nationale messénienne. Platon attribue le retard des Spartiates, arrivés après la victoire de Marathon, à une menace

venue des Messéniens (Lois, III, 692d et 698d-e) et P. Cartledge a rassemblé les données qui, toutes réunies, inciteraient à le suivre²³. Or le témoignage de Platon est unique et le silence d'Hérodote serait surprenant ; de plus, nous voyons mal comment cette menace se serait effacée assez vite pour que les Spartiates pussent arriver le lendemain de la victoire, sans que rien ne se passât chez eux. Il reste que la Messénie n'est sans doute pas encore totalement soumise, ce qui permet de comprendre l'apostrophe lancée par Aristagoras de Milet au roi Cléomène lorsqu'il est venu chercher de l'aide contre les Perses : « Mais quoi, pour un territoire qui n'est certes ni grand ni riche comme ceux-là, (pour de petites collines ?) faut-il que vous vous lanciez dans des combats contre les Messéniens qui vous égalent en force et contre des Arcadiens et des Argiens, chez qui rien ne se trouve qui ressemble à de l'or ou de l'argent, ces biens qui pousseraient un homme à mourir en se battant pour eux ! » (Hdte V 49).

Enfin, plusieurs indices confirment un départ important de Messéniens à l'appel du tyran Anaxilas de Rhégion, vers 488, selon G. Vallet²⁴, et qui vont s'imposer à Zancle.

Jean Ducat estimait que ce faisceau d'indices, auxquels s'ajoute, nous le verrons, la qualité de la défense messénienne dans les années 460, permettait de penser que les Messéniens n'étaient pas encore « hilotisés », ce qui expliquerait qu'Hérodote n'en parle jamais ainsi. Disons qu'à tout le moins le contrôle était inachevé, et peut-être faut-il distinguer entre les différentes catégories de la population en Messénie où les plus pauvres des travailleurs de la terre, soit seraient tombés dans cette dépendance de type servile, soit n'auraient fait que changer de maîtres, tandis que des

communautés périèques conservaient une certaine autonomie²⁵. Par ailleurs, la révolte de 464 a pu réveiller tout le monde et donner dès lors aux combattants un profil d'hommes libres quelle qu'ait été leur situation antérieure, car il est très difficile de distinguer la révolte de l'homme libre que l'on croit avoir asservi de la révolte nationaliste d'un peuple, ou de ce qui en reste, revendiquant son indépendance.

Nous avons tendance à imaginer toute une population qui aurait développé un fort sentiment national en réaction à l'oppression des Spartiates aux yeux desquels ils font partie de la *douleia* à leur service. Or les différentes étapes de l'occupation furent à chaque fois marquées par le départ de ceux qui refusaient de se soumettre. Mais alors, qui sont-ils ceux qui travaillaient les terres à mi-fruit pour les Spartiates ? Des descendants de ceux qui n'avaient eu d'autre choix que de rester et qui se seraient multipliés ? Des pauvres hères venus là où le vide laissé par l'émigration créait un appel d'air ? Nous l'ignorons et ce ne sont pas les récits forgés par les constructeurs d'une nouvelle Messène qui nous aident car ils ont tout intérêt à occulter le mélange.

¹ Trois ouvrages essentiels pour traiter cette question : DUCAT, 1990 ; HODKINSON, 2000 ; LURAGHI & ALCOCK (éds), 2003.

² Aux ouvrages cités ci-dessus, ajoutons VIDAL-NAQUET, 1981.

³ Références : ANTIOCHOS, *FGrH* 555 F 13 (Str. VI 3, 2) ; HELLANICOS, *FGrH* 4F 188 (Harpocraton, sv. *heilôteuein*) ; THÉOPOMPE, *FGrH* 115 F 122 (Ath. VI 265b-c) ; ÉPHORE, *FGrH* 70 F 117 (Str. VIII 5, 4-5) ; PAUS. III 20, 6.

⁴ Nous avons transformé « heilôtai » en « hilotes ».

⁵ HODKINSON, 2000, p. 237-8. PAUSANIAS privilégie son lien avec les Messéniens, et il est impossible de trancher à ce sujet.

⁶ Les textes d'affranchissements trouvés au Ténare et datés de fin V^e/déb. IV^e s. (*IG* V 1, 1228-1232) sont très discutés : des Hilotes ou des esclaves ?

[7](#) HÉSYCHIUS, Et. *Magnum*, HARPOCRATION et scholies à ARISTOPHANE, *Cav.* v. 635 et *Ploutos*, v. 279. Aristophane emploie leur nom comme équivalent « d'impudent », peut-être parce que familiers de leur jeune maître. Dans les *Bacchantes* d'EUR., v. 1060, le *mothôn* est une danse licencieuse.

[8](#) Voir HODKINSON, 1997a, p. 46-55 ; PARADISO, 1997.

[9](#) En fait, les textes ne sont pas très clairs à ce sujet : hommes et femmes mêlés pour pleurer officiellement le roi défunt ne sont pas nécessairement des époux (HDTE VI 58) pas plus que les Messéniens accompagnés de femmes et enfants pour quitter l'Ithôme ne sont nécessairement des Hilotes (THC. I 103, 3).

[10](#) Ce point a été longuement traité par FIGUEIRA, 2004.

[11](#) SINGOR, 1993.

[12](#) EUR. fr. 1083 Nauck (Str. VIII 5, 6).

[13](#) AMOURETTI, 1986, notamment le ch. IX sur la main-d'œuvre.

[14](#) PLUT. *Lyc.* 24, 2 ; voir aussi *Mor.* 239d (41).

[15](#) CAVANAGH et *al.*, 1996, notamment p. 33-89. Pour la Messénie, les travaux du *Pylos Regional Archaeological Project* ont été synthétisés par ALCOCK, 2002.

[16](#) ANTONACCIO, 1993, p. 46-70.

[17](#) VAN EFFENTERRE, 1982, p. 35-44. Une chanson, le scolion d'Hybréas, évoque le soldat retraité qui n'est plus que « maître de la *mnoia* » (ATH. XV 695f-696a).

[18](#) HUNT, 1997.

[19](#) ATH. : VI 272a pour THÉOPOMPE (*FGrH* 115 F 13) ; XIV 657d pour MYRON (*FGrH* 106 F 2).

[20](#) PLUT. *Lyc.* 28, 8 ; *Démétrios* 1,5 ; *Mor.* 239a.

[21](#) VERNANT, 1984, p. 22-3 ; 1989, p. 203 : « Le caractère du jeune se trouve ainsi façonné à l'inverse de celui de l'hilote. À la passivité de l'un, à son acceptation résignée d'une infamie native, se substitue chez l'autre, la volonté tendue et tenace de sortir d'un état d'humilité et de bassesse provisoires, d'inverser son statut... »

[22](#) La cryptie, utilisée pour terroriser les Hilotes, sera abordée plus tard, car les témoignages sont postérieurs à Xénophon et Platon.

[23](#) CARTLEDGE, 1979, p. 153-4.

[24](#) Cf. PAUS. IV 23, 6, qui se trompe de date.

[25](#) Sur ces périèques de Messénie, voir CHRISTIEN, 1992, p. 154-163.

Chapitre 9

Les Lacédémoniens et les mondes extérieurs avant 480

Lorsque des étrangers, Grecs d'Asie, Lydiens ou Scythes (IV 77 et surtout VI 84)¹ éprouvent le besoin d'entrer en contact avec des Grecs, de leur demander de l'aide, c'est aux Spartiates qu'ils s'adressent, du moins à partir des années 550, faisant de Sparte la principale cité du continent dans les relations avec l'extérieur. Sparte ne s'est pas contentée de s'étendre vers la Messénie, disposant d'un territoire plus vaste et plus fertile que n'importe quelle autre cité, mais dès avant la première guerre de Messénie elle a participé à des fondations de « colonies » outremer — des *apoikiai* — dont celle de Tarente, en 706, serait le dernier avatar ; les tentatives malheureuses de Dorieus vers 514 signifient que le temps en était passé et la fondation en 426 d'Héraclée-en-Trakhis ne sera qu'une initiative sans lendemain. Réalités et mythes témoignent d'une activité maritime réelle et d'une certaine connaissance des lieux, mais il faut se souvenir qu'il suffit de l'origine de l'oikiste pour proclamer celle de la colonie, quand bien même les colons viendraient d'ailleurs, comme c'est le cas pour Théra. L'importance internationale acquise par la cité lacédémonienne au VI^e s. est-elle un fait nouveau ou n'est-elle que la poursuite du dynamisme attesté pour des époques bien

antérieures ?

Par ailleurs, Sparte a acquis la réputation d'avoir lutté contre les tyrans qui s'imposèrent un temps dans les cités ; cela l'a-t-il aidée à s'imposer dans la péninsule comme la cité avec laquelle il faut compter ? Elle commence alors à nouer des alliances qui vont constituer le noyau de ce que nous appelons la « Ligue du Péloponnèse » alors même que plusieurs régions échappent à son emprise. Donc, à l'outremer comme chez ses voisins, Sparte semble avoir joué un rôle important avant les guerres médiques. En abordant d'abord les relations commerciales, nous disposerons de données matérielles pour traiter des colonies, de la diplomatie et des guerres.

Les relations commerciales : bronzes et céramique L'aspect le plus visible concerne la production artistique laconienne et sa diffusion. À force d'insister sur l'austérité spartiate on a trop souvent tendance à oublier l'extraordinaire richesse, depuis le VIII^e s., des œuvres laconiennes dont les plus impressionnantes par le nombre sont les petites figurines offertes à Orthia ou au Ménélaion, mais les plus remarquables en qualité sont les statuettes de bronze et la céramique à figures noires, très présentes dans l'ensemble de la Méditerranée². Ajoutons que, au cours du VI^e s., ont été réalisées à Sparte deux œuvres qui feront l'admiration de Pausanias : le sculpteur local Gitiadas, dont *l'acmè* se situe vers 550, crée entre autres un étonnant décor de bronze pour le temple d'Athèna Khalkioicos, la divinité poliade, mettant en scène plusieurs mythes fondateurs de la cité (Paus. III 17,

3) et, comme nous l'avons vu, l'Ionien Bathyclès de Magnésie vient diriger le chantier du sanctuaire d'Apollon et de Hyakinthos à Amyclées ; parmi ses ouvriers, un maçon portait le nom remarquable de « Technarchos », qui semblerait signifier que la fonction d'artisan ne subissait alors aucune dépréciation³.

Nous ne pouvons faire ici l'histoire de la production artistique laconienne, faute des illustrations nécessaires, mais seulement rappeler les points essentiels qui la relient aux régions avec lesquelles Sparte entretient des relations. La production la plus importante est celle des bronzes⁴. Dès le VIII^e s. de nombreux animaux, petites statuettes et pendeloques ont été trouvés à Orthia mais aussi à Olympie — au point que l'on suppose l'installation là-bas d'ateliers pour la clientèle laconienne — et jusqu'en Macédoine. Le plus ancien serait un taureau trouvé à Olympie mais les plus caractéristiques sont des chevaux bien typés, et des oiseaux. Le passage à la représentation humaine est marqué par un homme assis, de forme linéaire, trouvé à Orthia et par une femme du Ménélaion, les deux datant de la fin du VIII^e s., mais ces deux créations sont sans suite dans l'immédiat. C'est au VI^e qu'explose véritablement la production de statuettes humaines et de vases de bronze : jeunes filles (voir [fig. 5](#)), jeunes garçons portant une couronne de roseaux, hommes accomplissant diverses tâches quotidiennes ou bavardant entre eux ou encore représentés en hoplites, femmes plus vêtues que leurs cadettes ou réduites à une tête, sans oublier les personnages mythologiques. Une bonne partie de ces statuettes ornent des pieds de miroirs ou de grands vases de bronze, ainsi que des hydries avec une tête de femme au bas de

l'anse verticale. Or, si nous trouvons des bronzes dans les sanctuaires laconiens, à Orthia, à l'Amyclaion et au Ménélaion, ils sont encore plus nombreux à l'étranger : à Olympie, toujours, mais aussi à Dodone et jusque dans les Carpathes ; en Grande Grèce (Campanie et Golfe de Tarente, essentiellement) et en Sicile. Plus encore que les statuettes, les vases de bronze de ± 590 à ± 530 sont en quasi-totalité trouvés hors du pays. Longtemps on a pensé que les importations passaient par Tarente, ou que des copies étaient produites par la colonie, au point que l'on qualifiait, à tort, de « tarentines » des productions dont un certain nombre témoignaient d'un mélange entre l'influence laconienne et les styles locaux. On a même pu attribuer à un atelier laconien le grand cratère de bronze trouvé à Vix, en Côte d'Or, alors qu'on y voit à présent une production du golfe de Tarente, mêlant à des traditions locales des traits laconiens (par exemple la frise hoplites/cavaliers) et corinthiens. En fait, Tarente n'a fourni que très peu d'œuvres laconiennes ou imitées, et Sparte a eu des relations directes avec d'autres cités comme Syracuse ou Locres.

La très belle céramique du VI^e s., à figures noires, semble avoir été presque totalement exportée, du moins en l'état actuel des trouvailles⁵, et la céramique non décorée, notamment des cratères et vases à boire, a elle aussi beaucoup voyagé. Pour l'ensemble de la céramique identifiable⁶, les objets exportés l'emportent sur ceux de Laconie-Messénie entre 650 et 475, puis les deux groupes sont à égalité au cours du V^e s. La destination qui vient en tête et qui dure le plus longtemps est la Sicile, dès 650 et jusqu'en 400 ; viennent ensuite la Cyrénaïque et l'Etrurie. Samos n'est qu'en quatrième position parce que l'essentiel se concentre sur les années 575-550, pour disparaître ensuite presque totalement⁷. Avec l'Égypte, les

sanctuaires panhelléniques, la Campanie et le Latium, et même Tarente, nous tombons à des niveaux beaucoup plus bas. Un rythme chronologique se dégage selon les régions : dès le milieu du VII^e s., Samos, Tarente et la Sicile importent des vases laconiens ; de 600 à 550, les importations croissent à Samos, Naucratis, Cyrène, ainsi qu'en Italie (Étrurie, Campanie, Latium) ; un pic à Tarente en 600-575 est suivi d'une chute brutale. Alors qu'à partir de 550, le déclin est spectaculaire en Méditerranée orientale, les importations en Cyrénaïque restent importantes jusqu'à la fin du siècle et elles s'accroissent en Sicile et en Grande Grèce entre 525-500, à l'exception de Tarente mais celles d'Apulie compensent. Seule la Sicile restera une cliente importante après 475. Nous avons donc, avec les bronzes et les vases, des indicateurs du succès des productions laconiennes en Méditerranée. L'arrêt d'un certain nombre de destinations et la fin de la céramique figurée sont à mettre en relation, soit avec des tensions internationales, soit avec la concurrence athénienne qui s'impose aussi aux dépens de la céramique corinthienne. La fin des productions de bronze s'explique moins aisément surtout que les ateliers spartiates étaient alors en pleine créativité. Faut-il accuser l'austérité qui s'installe, l'orientation des métallurgistes vers les armes avec le développement des conflits ou, plutôt, la concurrence due aux imitations ?

Mais nous ignorons qui assurait les transports. Le territoire lacédémonien pousse des pointes vers le sud (caps Malée, Ténare, Acritas) qui le placent sur une des routes importantes de la navigation reliant l'Asie Mineure à l'Italie et à la Sicile, et qui lui assurent les distances les plus courtes de Grèce vers la Crète, l'Égypte (Naucratis) ou la Cyrénaïque. Le désir de s'imposer dans

l'île de Cythère fut sans doute liée à un souci de sécurité mais aussi à son intérêt pour ces routes maritimes. On peut penser que les Samiens, grands commerçants, sont longtemps passés par ces côtes et qu'ils ont servi d'intermédiaires, mais il est d'autres candidats, tels les Éginètes ou les Cnidiens. Des relations personnelles ont joué et certains transports pouvaient être le fait d'aristocrates circulant avec des « présents », des artisans itinérants ont pu répondre à des appels venant de l'extérieur — comme ceux qui s'installèrent à Olympie — et, enfin, des Périèques se sont probablement chargés de transporter des objets dont ils étaient souvent les fabricants. Toutes ces formes d'échanges ont probablement joué.

Les relations avec la Méditerranée orientale et l'Asie Mineure
Les Héraclides, ou les Doriens selon les auteurs, sont donnés comme fondateurs de plusieurs cités « doriennes » à travers la mer Égée, dont celles de Rhodes et de Cos d'après Homère (*Il.* II, 653-670 ; 676-679) et Strabon (XIV 2, 6), mais certaines fondations sont plus spécifiquement attribuées à Sparte, du moins leurs habitants le prétendent-ils sans que nous puissions toujours déterminer à quel moment s'est affirmée cette revendication d'origine. Cela suggère que les Lacédémoniens avaient fait partir des petits groupes en surplus, mal intégrés, mais partis néanmoins en expédition officielle, avec l'aide de la cité, ce qui assurait ensuite des relations privilégiées. Trois cités permettent d'illustrer les fondations spartiates dans l'Orient méditerranéen, ce sont Théra (l'actuelle Santorin), Mélos et la crétoise

Lyctos/Lyttos⁸. Nous disposons d'un certain nombre de récits mais nous ne pouvons pas toujours dater ces faits qui semblent par ailleurs avérés.

Sparte fondatrice de cités *a. Fondation de Théra*. Le récit d'Hérodote⁹ nous présente un descendant de Cadmos, Théras, oncle maternel et tuteur des jumeaux fondateurs de la double royauté spartiate, devenu sans emploi. Ne supportant pas d'être simple citoyen, il aurait préféré rejoindre des Phéniciens, descendants d'un certain Membliaros, apparenté lui aussi à Cadmos, et habitants depuis huit générations de l'île alors appelée Callistè. Théras vint avec des Minyens en délicatesse avec les Spartiates (*supra*, p. 21-2), embarqués sur trois triécontères, soit quatre vingt dix hommes au minimum.

Les nouveaux venus s'imposèrent dans l'île : elle prit le nom de Théra, on y célébra le culte d'Apollon Carneios¹⁰, on y parla le même dialecte. Plusieurs institutions connues à Sparte s'y retrouvent, mais elles ne seront attestées qu'à des dates plus tardives (comme elles le sont aussi à Tarente ou à Cyrène, fondation de Théra) : peut-être un roi au titre *d'arkhègètas*, « fondateur », si nous pouvons comprendre ainsi une inscription des environs de 600¹¹ ; des éphores investis de pouvoirs judiciaires¹², et peut-être une ecclèsia puisque cette institution existe à Cyrène¹³.

En résumé, des gens exclus du pouvoir — il y a connivence entre Théras qui perd la régence et les Minyens qui se voient refuser le droit à la royauté — et d'autres privés de terres, partent pour une île où habitaient déjà de lointains parents. Ils s'y imposent, mais ne

rompent pas avec Sparte, gardant au contraire avec elle des liens durables. L'arrivée de ces colons se situerait vers 800 ou peu après, car l'archéologie témoigne du développement de l'habitat et des sépultures dans la première moitié du VIII^e s. Cela s'inscrirait peut-être dans le mouvement qui aboutit à la colonisation de Mélos, que nous allons voir, et à la fondation d'Amyclaion près de Gortyne et d'Amyclai à Chypre.

b. Les Spartiates à Mélos. Les histoires rapportées par Plutarque (246d-247a) et Polyen (VIII 64) ne nous apprennent pas grand-chose car nous y trouvons un récit parallèle à celui des Minyens, une affaire d'hommes mal intégrés et sauvés par leurs épouses indigènes. Toutefois, ces textes ne font qu'une rapide allusion à la Laconie, au passage, alors que la tradition d'une fondation spartiate de Mélos est extrêmement solide¹⁴ et sert à expliquer la fidélité dont les Méliens font preuve vis-à-vis de Sparte ; ils argueront même de leur confiance dans le soutien de Sparte à ses anciens colons pour mieux résister aux Athéniens en 416, ce qui leur vaudra d'être massacrés. Une augmentation de la population dans la seconde moitié du VIII^e s. pourrait correspondre à la fondation, encore qu'elle pourrait être naturelle.

c. En Crète. On ne saurait être surpris de retrouver des Spartiates en Crète, eu égard à la tradition nourrie sur les relations étroites qui unissent les deux régions et aux affinités entre le style crétois « dédalique » et les productions coroplastiques de Laconie au VII^e s. Si d'autres cités semblent avoir été marquées par des interventions spartiates, telle Kydonia (La Canée) « synœcisée » et fortifiée par des Achéens et des Laconiens, c'est Lyctos/Lyttos dont

la filiation coloniale est vigoureusement affirmée par Aristote et Polybe, et qui est présentée par Éphore comme la plus proche de Sparte par ses institutions¹⁵. Les relations entre Sparte et sa colonie se sont maintenues dans le temps, sans ingérence mais avec une assistance mutuelle. Pausanias prétend que des Lyctiens, archers mercenaires, se battirent aux côtés des Lacédémoniens contre les Messéniens ; de leur côté, les Lacédémoniens iront les défendre en 346/5¹⁶.

À propos de Lyctos, Strabon pose la question récurrente de savoir dans quel sens les modes de vie et de gouvernement se sont transmis entre Sparte et la Crète. Il semble se rallier à l'opinion d'Éphore : les Lyctiens, symboles des Crétois, auraient oublié leurs traditions et ils les auraient rétablies grâce à la colonisation spartiate¹⁷. Cependant, l'uniformité relative des usages dans toute l'île ne permet guère de les attribuer à la colonisation d'une cité. De plus, s'il est vrai que la figure mythique de Minos favorisait l'idée d'un passage obligé de tout législateur par la Crète — et nous avons vu que Lycurgue n'y échappe pas — il reste que la tradition privilégie l'emprunt des *nomima* crétois par les Spartiates et que la comparaison des pratiques pédagogiques, matrimoniales, sociales et foncières plaide pour une plus grande ancienneté du système crétois.

L'ouverture de Sparte à la culture ionienne Puisque toute institution fondamentale est raccrochée à Lycurgue, nous ne devons pas nous étonner de cette affirmation de Plutarque (*Lyc.* 4) : « De Crète, Lycurgue navigua vers l'Asie [...]. Ce fut là qu'il prit pour la première fois connaissance des poèmes d'Homère [...]. Il

s'empessa de les écrire et de les rassembler pour les rapporter ici. » Comme les autres Grecs, donc, les Spartiates étaient familiarisés avec les poèmes homériques et il est avéré que ces récits ont joué un certain rôle dans leurs traditions mythiques ; de plus, la langue de Tyrtée est à l'évidence inspirée d'Homère. D'une façon générale, nous avons vu que des artistes venus de l'Est firent très tôt de Sparte la patrie du chant choral. Par ailleurs, Hérodote (VI 86) rapporte une curieuse histoire d'un dépôt fait par un Milésien auprès du Spartiate Glaucos qui affecte de l'avoir oublié quand les fils viennent le réclamer beaucoup plus tard, mais qui se fait punir par le dieu de Delphes pour l'avoir questionné au sujet de la restitution : sa descendance ne survivra pas. L'anecdote est mal venue dans un discours tenu par le roi Léotykhidas aux Athéniens mais l'étude de récits parallèles montre que le conte a dû naître à Milet, se propager en Lycie et en Sicile et que la seule cité de la péninsule grecque qui l'ait reçu est Sparte¹⁸. Les routes du commerce sont-elles aussi celles de propagation des contes moraux ?

Il est une autre originalité de Sparte qui est d'être la seule cité du continent où se rendit Anaximandre, le physicien de Milet, « disciple » de Thalès, sans doute vers le milieu du VI^e s. Ce séjour est illustré par une anecdote : en bon Milésien habitué aux séismes, il aurait conseillé aux citoyens de partir à la campagne, sentant l'imminence d'un tremblement de terre. Or « c'est lui qui inventa le *gnômon* et il en posa un sur les "cadrons solaires" (*skiothéra*) à Lacédémone, d'après Favorinus dans ses *Mélanges historiques*, afin de marquer les solstices et les équinoxes, et il installa des appareils pour voir l'heure (*hōroscopeia*) »¹⁹. Il est possible

qu'Anaximandre n'ait été que l'introducteur en Grèce du *gnômôn*, mais l'important ici est que les Spartiates s'y soient suffisamment intéressés pour le faire venir et en installer un en un lieu qui s'appellera désormais « les cadrans ». Nous ignorons le détail, mais un bâton vertical devait indiquer, en fonction de la longueur des ombres portées, les solstices et les équinoxes, et donc les saisons. Probablement a-t-il fait aussi façonner le sol pour donner l'heure en fonction de la ligne de l'ombre portée : l'*hōroscopeion* était une sorte de cadran solaire fixe.

N. Richer a insisté sur l'importance que les Spartiates accordaient à la mesure du temps : ils ont dû rapidement exploiter cette nouvelle technique qu'il faut peut-être associer à la réorganisation du calendrier sur une base octaétéride avec les ajustements nécessaires pour compenser le décalage entre cycles lunaire et solaire²⁰. Il n'est pas innocent, comme l'a souligné M. Nafissi, que la grande *Rhètra* emploie la formule *hōras ex hōras*, pour marquer la régularité des réunions de l'assemblée, désignant ainsi le rythme connu du public²¹. Ce n'est pas, bien sûr, « d'heure en heure » qu'on se réunira mais c'est l'*hōroscopeion* associé au *gnômôn* qui indiquera à tous le bon moment.

Les relations politiques au VI^e siècle Puisque des cités d'Asie ou des îles revendiquent une origine spartiate, nous pouvons nous demander si cela a créé des liens qui détermineraient une politique égéenne de Sparte ; nous l'aborderons par trois voies : Crésus, Samos, les cités d'Ionie face à Cyrus.

a. *Sparte et Crésus le Lydien*. Hérodote écrit que Crésus « soumit » les cités grecques d'Asie (I 6), ce qui ne les a pas empêchées de continuer à mener la politique de leur choix ; de plus, intégrées dans un ensemble économique et monétaire fort bénéfique, elles n'ont pas eu à se plaindre de Crésus. Du reste on ne note aucun ressentiment contre Sparte pour son alliance avec le roi de Lydie qui l'aurait demandée dans les termes suivants : « Lacédémoniens, le dieu m'a ordonné par un oracle de faire du Grec mon ami ; comme j'ai appris que vous étiez à la tête de la Grèce, c'est vous que, conformément à l'oracle, je sollicite, désirant devenir votre ami et votre allié, sans dol ni tromperie » (I 69). Les Lacédémoniens « prêtèrent des serments d'hospitalité et d'alliance » d'autant plus aisément que Crésus venait de leur offrir l'or nécessaire à la statue d'Apollon dressée sur le Thornax, en Laconie, et qu'ils étaient flattés d'être « choisis comme amis de préférence à tous les autres Grecs ». À leur tour, ils scellèrent l'alliance par le cadeau d'un grand cratère de bronze (I 70), dont nous reparlerons plus loin. Cette alliance fut suffisamment importante à leurs yeux pour qu'ils fussent prêts à l'honorer lorsque Cyrus menaça Crésus : « ...le héraut de Sardes arriva, demandant que l'on portât secours à Crésus qui était assiégé. [...] Dès qu'ils eurent entendu le héraut, ils se préparèrent à le secourir. Ils avaient déjà fait leurs préparatifs et les navires se trouvaient prêts lorsqu'un autre message arriva, annonçant que la citadelle des Lydiens était prise et que Crésus était fait prisonnier. Dans ces conditions, les Spartiates, très affligés, se tinrent en repos » (I 83). Si les Spartiates étaient capables de monter rapidement une

expédition navale pour aller secourir leur allié lydien, c'est qu'ils disposaient de troupes prêtes à embarquer, d'un port sur la côte Est, peut-être Zarax ou Prasiai, et d'une certaine capacité maritime ; cela suppose aussi un esprit d'aventure que la littérature n'associe plus guère aux Spartiates à ce moment.

b. Les relations avec Samos. Samos, qui deviendra la plus fidèle alliée d'Athènes, est à l'époque archaïque certainement liée à Sparte, du moins Samiens et Spartiates entretiennent-ils des relations attestées par l'archéologie comme par la littérature.

Nous avons évoqué ci-dessus la documentation archéologique. Une proportion importante des objets laconiens trouvés hors du Péloponnèse provient de Samos. On avait supposé que l'île avait joué un rôle d'intermédiaire pour l'influence orientale manifeste dans les objets trouvés au sanctuaire d'Orthia et datant du VII^e s., mais rien n'exclut une relation directe avec les Phéniciens. Le témoignage de la céramique est plus net : elle commence à être exportée en quantité à Samos à la fin du VII^e et, en nombre, les trouvailles de l'Héraion viennent juste après celles de Sparte, jusqu'en 550. Plus particulièrement, les vases à figures noires dus aux cinq grands peintres identifiés, entre ± 575 et 550, sont au nombre de 89 à Samos contre 66 ailleurs²². Mais de ± 540 à 525, le nombre diminue sensiblement jusqu'à disparition totale de ces importations²³ et nous pourrions en dire autant des objets d'ivoire ou de bronze, alors qu'ils étaient bien présents auparavant, vendus ou offerts, tel ce lion de bronze, élément d'une vaisselle laconienne, daté de ± 550 et trouvé à l'Héraion portant l'inscription : « Eumnastos, Spartiate, à Héra ». L'homme était venu là et avait fait une offrande de prix à la patronne de l'île.

Comment interpréter ces données ? Si nous admettons, avec P. Cartledge²⁴, que l'ivoire et le bronze témoignent plutôt de relations personnelles entre aristocrates, la céramique, elle, semble résulter d'un trafic commercial régulier, même si la clientèle pour ces beaux vases fait aussi partie des gens aisés. Aussi la tyrannie de Polycrate à Samos a-t-elle pu jouer un rôle dans la diminution des échanges : les aristocrates samiens ne seraient plus libres d'entretenir des relations personnelles avec des Spartiates, lesquels se font plus rares dans la région. La diplomatie, qui se faisait beaucoup par l'intermédiaire de ces personnages, est désormais contrôlée par le tyran, ce qui peut réduire l'intérêt et l'intensité des relations d'hospitalité. Mais il est possible aussi que les Samiens, maîtres de la mer, aient ralenti leur trafic avec l'Occident, trafic dont la route passait par Cythère et le Ténare. Enfin, après 520, le contrôle perse a lui aussi un effet négatif sur ces échanges, mais, de toute façon, la qualité de la production laconienne a baissé et ne séduit plus les aristocrates étrangers.

Hérodote, qui est crédité d'un séjour sur l'île après qu'il eût quitté sa patrie, Halicarnasse²⁵, raconte à sa manière la détérioration des relations de Sparte et de Samos sous Polycrate (III 39 ; 44-47 ; 54-56). Selon lui, le tyran avait envoyé, en 526, ses opposants aider le grand Roi Cambyse dans sa conquête de l'Égypte, dans l'espoir de se débarrasser d'eux. Mais ils ne lui avaient pas obéi et étaient revenus tenter un coup de force pour prendre le contrôle de leur cité ; ayant échoué, ils étaient partis chercher de l'aide à Sparte. Ils y firent valoir que leurs ancêtres avaient autrefois envoyé une flotte pour aider les Spartiates contre les Messéniens, sans doute lors de la deuxième guerre ; rien ne transparaît cependant du rôle qu'ils auraient alors joué. Nous avons

là une confirmation des liens qui existaient entre les aristocrates des deux cités, ainsi que de la bonne réputation dont jouissait Sparte, jugée capable aussi bien de lancer une expédition maritime pour affronter le tyran dont Hérodote écrit qu'il avait fait de sa cité la maîtresse de la région (III 139) que de réinstaller ses amis à la tête de leur cité. Les Spartiates acceptent ; ils sont aidés par les Corinthiens, des alliés bien utiles pour une expédition maritime.

L'affaire se complique lorsque l'Historien nous rapporte les motivations affichées par les Spartiates eux-mêmes, beaucoup moins nobles que l'appel aux services réciproques. Ils auraient voulu se venger de deux actes de piraterie exercés à leur encontre par les Samiens. Le premier se situerait en 547, très probablement, et ne saurait donc impliquer Polycrate lui-même : les Spartiates auraient alors envoyé au roi de Lydie, Crésus, un magnifique cratère de bronze probablement pour sceller l'accord qui les unissait, avons-nous vu. Or ce cratère aboutit en offrande à l'Héraion de Samos, volé, selon les Spartiates, mais acheté, selon les Samiens, au moment où l'on avait appris la nouvelle de la chute de Crésus aux mains de Cyrus. La seconde affaire, elle, date de l'époque de Polycrate et s'inscrit dans la période de rupture entre le tyran de Samos et le pharaon d'Égypte, Amasis : une cuirasse de bronze envoyée à Sparte par ce dernier (donc avant sa mort en 526) fut interceptée par des Samiens. Ainsi, en admettant que le tyran pouvait contrôler l'action des pirates samiens, il apparaît que les relations de Sparte avec les princes ou les aristocrates de la Méditerranée orientale furent délibérément contrecarrées par Polycrate. En effet, nuire à ces échanges de cadeaux, c'est-à-dire aux manifestations officielles des liens d'hospitalité entre aristocrates, c'est bloquer la diplomatie et les relations entre leurs

pays. Plus que par la vengeance, la décision spartiate s'explique par l'obstacle que représente Polycrate au maintien de relations avec des États de la région. Lorsqu'un tyran ne s'appuie pas sur les aristocrates de sa cité, Sparte cherche à lui nuire, et plus encore si sa puissance représente une menace. Nous y reviendrons plus loin.

La motivation des Corinthiens est apparemment plus obscure et, selon Hérodote, un contentieux remonterait à l'époque de la tyrannie à Corinthe (donc avant 583²⁶). L'affaire est douteuse mais il reste possible que les relations entre Corinthe et Samos se soient détériorées depuis longtemps. Sparte comptait là-dessus en demandant de l'aide à sa voisine et celle-ci n'était pas mécontente de contribuer à l'élimination d'un tyran réputé maître en piraterie.

Toutefois, malgré la « grande flotte », l'expédition fut un échec : quarante jours de siège pour renoncer et repartir. L'échec était prévisible car la ville avait été admirablement protégée, le port aussi, et l'approvisionnement en eau était assuré par un remarquable tunnel. Spartiates et Corinthiens ne pouvaient pas ignorer ces travaux, qui feront l'admiration d'Hérodote comme des archéologues à venir, mais ils ont cru leurs amis de l'aristocratie samienne qui leur avaient sans doute fait miroiter un soutien important dans la ville.

Nous retrouvons un Samien en visite à Sparte, vers 517, pour demander cette fois de l'aide contre les Perses ; il s'agit de Maiandrios, qui a réussi à échapper au massacre perpétré par les Perses, alors prêts à mettre au pouvoir Syloson II, le frère de Polycrate. Mais Maiandrios connaît mal les Spartiates et le roi Cléomène : « Maiandrios, [...] tout en discutant avec Cléomène fils d'Anaxandride, qui régnait sur Sparte, l'amenait dans sa maison. Là,

Cléomène voyait les coupes d'or, les admirait et s'enthousiasmait. Maiandrios le pressa d'emporter tout ce qu'il voulait. Deux ou trois fois il le lui répéta, mais Cléomène se conduisit comme le plus juste des hommes, en refusant de prendre ce qu'on lui donnait car ce ne serait pas correct ; il comprit qu'en en donnant à d'autres citoyens, Maiandrios trouverait du secours ; il alla voir les éphores et leur dit qu'il vaudrait mieux pour Sparte expulser l'étranger de Samos hors du Péloponnèse, afin qu'il ne pût convaincre ni lui ni quelqu'autre Spartiate de se conduire mal. Après l'avoir entendu, ils signifièrent à Maiandrios son expulsion par héraut » (III 148).

On peut comprendre que ce Maiandrios, rejeté par les aristocrates samiens après la mort de Polycrate avec lequel il avait collaboré, puis tyran à son tour, mais assez impuissant, n'ait pas été très sympathique aux Spartiates, surtout après ses tentatives de corruption. Cependant, alors qu'il s'agissait de lutter contre les Perses, les Spartiates n'ont pas bougé.

c. Sparte et la menace perse sur les Grecs d'Asie. Les Spartiates adoptent la même attitude face aux appels à l'aide venant des autres Grecs d'Asie afin de résister à l'avancée des Perses. Certes, Cyrus les a pris de vitesse, en 547, alors qu'ils partaient aider Crésus le Lydien, mais plus rien n'est envisagé ensuite pour aider les Ioniens. Lorsque Cyrus eût pris Sardes et accordé aux Milésiens, par serment, de les traiter comme l'avait fait le Lydien, les autres Ioniens «se réunirent au Panionion... ; ils décidèrent d'un commun accord d'envoyer des députés à Sparte pour la prier de venir au secours des Ioniens » (I 141). Les délégués s'arrangèrent pour attirer le plus de monde possible à l'assemblée spartiate, or «

les Lacédémoniens [...] décidèrent de ne pas secourir les Ioniens. Les délégués se retirèrent. Mais les Lacédémoniens, qui avaient repoussé les délégués des Ioniens, envoyèrent cependant sur une pentécontère des citoyens qui, à mon avis, devaient examiner la situation de Cyrus et de l'Ionie » (I 152). De fait, cinquante hommes n'auraient guère pu empêcher une conquête. L'un d'eux, Lacrinès, fut envoyé auprès de Cyrus pour lui signifier « la déclaration des Lacédémoniens, à savoir qu'aucune dévastation d'une ville de la terre de Grèce ne les laisserait indifférents » (I 153). Cyrus, après s'être renseigné, ironise sur ces gens « qui ont au milieu de leur ville un endroit pour se réunir et se tromper mutuellement par des serments. Ces gens-là, si je reste en bonne santé, ce n'est pas sur les maux des Ioniens qu'ils auront à s'entretenir mais sur les leurs ». Et les Perses soumettent une à une les cités d'Ionie sans la moindre intervention des Grecs du continent.

Une nouvelle occasion d'aider les Grecs d'Asie se présente au début du V^e s., lorsqu'un autre appel est lancé, cette fois par Aristagoras de Milet : après avoir aboli la tyrannie mise en place par les Perses, il « partit lui-même en mission à Lacédémone, sur une trière, car il avait besoin de trouver une alliée puissante » (V 38). Le récit de son entrevue avec Cléomène (V 49-51) mérite d'être rapporté : « Aristagoras [...] vint s'entretenir avec Cléomène [...] en tenant une tablette de bronze sur laquelle étaient gravés les contours de toute la terre, de toute la mer et de tous les fleuves. Au cours de cette entrevue, Aristagoras dit ceci : "Cléomène [...], voici la situation. Les fils des Ioniens sont esclaves au lieu d'être libres, opprobre et peine immense pour nous-mêmes, et pour vous parmi les autres [Grecs], dans la mesure où vous êtes les premiers d'entre eux. Aujourd'hui donc, au nom des dieux des Grecs,

arrachez à la servitude les Ioniens, hommes du même sang que vous. Cela vous est facile à faire. En effet, les Barbares ne sont pas de fiers soldats, tandis que vous, vous êtes parvenus dans la guerre au comble de la valeur (*arété*). [...] De plus, chez les habitants de ce continent se trouvent des richesses plus que dans tout le reste du monde [...] ; ces richesses, si le cœur vous en dit, vous pourriez les avoir. [...] Quoi ! pour un morceau de terre qui n'est ni grand ni bien riche, pour si peu d'espace, il vous faut vous lancer dans des combats contre les Messéniens dont les forces sont égales aux vôtres, contre les Arcadiens et les Argiens qui n'ont rien qui ressemble à de l'or ou de l'argent [...] et quand vous pouvez sans peine devenir les maîtres de toute l'Asie, vous choisiriez autre chose ? » (*Cléomène remet sa réponse à trois jours*).

[...] Quand ils se retrouvèrent à l'endroit convenu, Cléomène demanda à Aristagoras combien de jours cela prenait pour aller de la mer des Ioniens jusque chez le Grand-Roi. Aristagoras [...] commit ici une erreur [...] : il lui dit que la route était de trois mois. Cléomène, interrompant le reste de ses propos [...], lui dit : "Étranger de Milet, éloigne-toi de Sparte avant le coucher du soleil ! Tu ne dis rien qui puisse plaire aux Lacédémoniens si tu prétends les emmener à trois mois de route de la mer" ». [*Alors Aristagoras revint pour tenter de corrompre le roi mais sa fille Gorgô intervint pour éloigner la tentation et Aristagoras quitta Sparte*].

Ce récit contient tout pour en faire un modèle du genre : l'appel à la fibre fraternelle envers des Grecs menacés et le compliment sur l'importance de Sparte, le désir de faire connaître les réalités géographiques de l'Asie et d'opposer son étendue et l'ampleur de ses richesses, et donc du butin possible, à la médiocrité des cités

du Péloponnèse, et, en désespoir de cause, quand tout le reste a échoué, la tentative de corruption. La sagesse parle par la voix d'une enfant, la future femme du roi Léonidas. Enfin, le récit confirme ce que nous avons déjà constaté : malgré les cités qui la revendiquent comme métropole, malgré les appels à l'aide successifs contre des tyrans ou contre les Perses ou contre les tyrans à la solde des Perses, malgré les liens d'hospitalité tissés avec les aristocraties locales, Sparte n'a pas vraiment vocation à jouer un rôle politique et militaire en Égée. Nous sommes surpris que ces Ioniens se soient adressés d'abord aux Spartiates puis, après seulement, aux Athéniens qui présentent pourtant leur cité comme la mère de tous les Ioniens. Nous le verrons, il faudra attendre que la péninsule grecque soit menacée pour que les Spartiates se décident à agir et cette activité militaire cessera dès lors que la menace se sera éloignée.

Sparte et l'Occident En va-t-il de même du côté de la Cyrénaïque et de l'Occident ? Nous avons vu ci-dessus que le sud du territoire lacédémonien était placé sur des routes de navigation. Hérodote prétend qu'au moment des conflits avec Argos pour la Thyréatide, « toute la région du côté du couchant, jusqu'au cap Malée appartenait également aux Argiens, y compris Cythère et les autres îles » (I 82). Mais cela n'est peut-être qu'un aspect du mythe argien. Quoi qu'il en soit, le contrôle de Cythère est essentiel pour Sparte, comme le note Thucydide (IV, 53,2-3) : « Cythère est une île située au large de la côte de Laconie, près du cap Malée. Les Lacédémoniens y sont des Périèques et un magistrat "juge de

Cythère" y vient chaque année de Sparte ; il y avait toujours une garnison d'hoplites venus du continent et on veillait soigneusement à la sécurité de l'île. Elle servait en effet d'escale aux Égyptiens et aux Libyens et les pirates inquiétaient moins la Laconie par la mer, seul point par lequel elle fût vulnérable. Car, de tous les côtés, elle (l'île ?) domine la mer, celle de Sicile ou celle de Crète. »

L'île posera souvent des problèmes aux Lacédémoniens, malgré la présence d'un harmoste et d'une garnison chargés d'en surveiller les périèques. Le risque de la voir prise par l'ennemi, auquel elle servirait de poste de surveillance et de voie d'accès, en fait une menace autant qu'un atout. Néanmoins, c'est dans le golfe plus à l'ouest que les Lacédémoniens disposent de leur plus grand port, celui de Gytheion, et, au sud-ouest, d'un port éloigné, isolé, mais pouvant servir de point de relâche et d'échanges, au cap Ténare. Ils étaient donc bien placés pour s'intéresser à la colonisation en Méditerranée.

Par ailleurs, les Lacédémoniens sont présents à Olympie depuis les débuts des fêtes panhelléniques, ce qu'illustre le mythe d'une co-fondation des jeux par Lycurgue et Iphitos en 776. Il semble que dès 750 des bronziers laconiens soient présents sur l'Altis pour y fabriquer les offrandes des vainqueurs laconiens au sanctuaire ; quelques aristocrates spartiates ont trouvé là le moyen d'affirmer leur richesse par leurs quadriges (à partir de 550, surtout), mais des vainqueurs à la course et à la lutte sont aussi signalés. Cet intérêt pour le sanctuaire explique que les Spartiates aient aidé les Éléens à reprendre le contrôle des lieux que les Pisates leur contestaient, peut-être en 572. Or, à ce moment, les Grecs

d'Occident sont très présents dans un sanctuaire tourné vers l'Ouest et qui va devenir un lieu de dépôt des accords qu'ils veulent placer sous haute protection divine²⁷. Des Spartiates ont pu nouer là des relations avec les Grecs de Sicile et de Grande Grèce.

Nous aurons l'occasion de revenir à plusieurs reprises sur l'intérêt que les Lacédémoniens portent aux Grecs d'Occident. Pour cette période, trois points nous paraissent essentiels : la fondation d'une colonie, Tarente, dont nous avons vu les prémisses ; les relations culturelles ou commerciales attestées par la présence d'objets importés ou imités, comme nous l'avons vu ; l'aventure de Dorieus qui clôt le chapitre.

La fondation de Tarente N'ayant pu se faire accepter comme citoyens, un certain nombre de jeunes gens nés durant la première guerre de Messénie sont partis fonder une nouvelle cité. La tradition en fait des marginaux qui ont échoué dans une révolte mais le récit de fondation est conforme à la tradition, avec l'accord de la cité et les oracles de Delphes donnant les indications de nom et de choix du lieu ; un oikiste choisi par la métropole, Phalanthos, qui deviendra le héros-fondateur de Tarente, présent sur les monnaies chevauchant un dauphin et confondu avec Taras, le héros éponyme. Comme ailleurs, des relations privilégiées se maintiendront ensuite²⁸. Il semble clair qu'une connaissance des lieux antérieure permit à des marins de guider les nouveaux venus vers ce lieu fréquenté à l'époque mycénienne par des Grecs et dans le voisinage duquel des Achaïens étaient déjà installés. Aussi bien les traditions

que l'archéologie permettent de dater cette implantation de la fin du VIII^e s., mais les textes ne s'accordent pas sur l'accueil reçu. La ville est nichée sur un promontoire appelé la « barbiche du bouc », découpé selon une grille très stricte, isolé par un fossé fortifié, avec un très bon port (le plus beau d'Italie du S.) qui semble avoir été peu actif au début, une agora, des sanctuaires dont le plus ancien temple de pierre de Grande Grèce ; les cultes n'y sont pas exclusivement laconiens : si Hyakinthos occupe une place importante, le culte principal est celui de Poséidon ; on trouve aussi Héraclès, Hadès et Perséphone, Zeus, Dionysos. Cependant, c'est près de la ville que fut trouvé un cratère de style protolucanien à figures rouges représentant les Carneia²⁹. Des milliers de statuettes en terre cuite furent trouvés dans ces sanctuaires. L'occupation du territoire suggère des relations pacifiques : cultivateurs eux-mêmes à l'origine, les nouveaux arrivants vont cultiver cette bonne terre à blé et l'habitat en hameaux des débuts suppose que l'on ne redoute pas les indigènes. Cette fondation prospère verra ses possibilités d'extension limitées par les colonies achiennes à l'Ouest (Sybaris, qui fonde Métaponte au même moment, et Crotone), et les indigènes vers l'est et le sud.

Dorieus et la fin de l'aventure Dorieus, fils d'Anaxandrides, est le demi-frère du roi Cléomène et il supporte mal de ne pas être roi lui-même, nous dit Hérodote. En fait, la règle de la succession a été parfaitement respectée mais cet homme dynamique et ambitieux ne trouvait pas sa place dans sa cité. C'est donc avec l'accord de celle-ci qu'il se lance en 513 dans deux aventures coloniales, l'une

en Libye et l'autre en Sicile, en des endroits non encore colonisés par les Grecs (V 42-48) : « Il demanda des hommes aux Spartiates et les emmena créer une colonie ; il le fit sans demander à l'oracle de Delphes en quel pays il irait la fonder, sans satisfaire à aucun des usages ; sous le coup de l'irritation, il partit pour la Libye avec ses navires ; des hommes de Théra lui servaient de guides. »

Son échec semble programmé dans ce départ hors des règles, et pourtant le même Hérodote évoque ailleurs, à la fin de l'énumération des peuples libyens, le grand fleuve Tritôn qui « se jette dans le grand lac Tritônis, dans lequel se trouve une île appelée Phla. Un oracle (*logion*) dit-on, fut rendu aux Lacédémoniens (les invitant à) coloniser cette île » (IV 178)³⁰. S'agit-il de Djerba dans la Petite Syrte (l'actuel golfe de Gabès en Tunisie), ou plutôt de l'île au cœur du Chott el Djerid qui serait alors le lac Tritônis ? Dorieus n'alla pas aussi loin vers l'Ouest et il tenta de s'établir au pays du fleuve Kinyps, « dans un très beau canton de la Libye », entre la Grande et la Petite Syrte. Apparemment, il ne reçut aucune aide de Cyrène, malgré la possible participation de Lacédémoniens à la fondation de cette cité (rôle de l'olympionice Chionis, cf. *supra*, p. 136) puis à son expansion, puisque de la céramique laconienne commune fut retrouvée à Taucheira, datant de la fin du VII^e s. ; les relations avaient pu se distendre depuis. Dorieus menaçait les Libyens du secteur et il s'était trop approché de Carthage, aussi « en fut-il chassé la troisième année par les Libyens Maces et les Carthaginois, et il revint dans le Péloponnèse » (V 42).

Revenu en Laconie, Dorieus rencontre un certain Anticharès qui « lui donna le conseil, tiré des oracles de Laios, de fonder "la terre

d'Héraclès en Sicile" ; tout le pays d'Eryx, disait-il, appartenait aux Héraclides, Héraclès en ayant fait lui-même l'acquisition. Ce qu'ayant entendu, Dorieus alla à Delphes demander à l'oracle s'il pourrait s'emparer du pays pour la conquête duquel il se disposait à partir ; la Pythie lui répondit qu'il s'en emparerait. Il prit donc avec lui la troupe qu'il avait déjà conduite en Libye, et longea les côtes d'Italie » (V 43). Peut-être aidèrent-ils au passage les Crotoniates contre les Sybarites : Hérodote n'en est pas certain car les versions des uns et des autres divergent, mais cette intervention ne lui paraît nullement invraisemblable (V 44-45).

Dorieus était accompagné de quatre autres fondateurs spartiates et d'un Crotoniate exilé. La « terre d'Héraclès » est associée à l'épisode de Géryon et il est possible que le mythe ait été connu par le poète Stésichore d'Himère (ca 630-555) qui composa une *Géryonide* dont il ne reste que quatre minuscules fragments. En effet, la tradition voulait qu'après avoir réussi à s'emparer des bœufs de Géryon dans la lointaine île d'Érythie (dans la région de Gadès/Cadix ?), Héraclès les eût ramenés par étapes vers le commanditaire de ses douze travaux, Eurysthée ; au passage sur la côte Ouest de la Sicile, il tua un fils d'Aphrodite, Éryx, qui voulait les lui ravir. Diodore de Sicile raconte (IV 23, 3) : « Héraclès remit la terre aux gens du pays, s'entendant avec eux pour qu'ils en récoltassent les fruits jusqu'à ce que l'un de ses descendants revienne et leur demande de la restituer » : cela annonçait la venue de Dorieus. Mais, alors qu'Hérodote fait mourir Dorieus avec tous ses compagnons sauf un, Euryléon, qui voulut devenir tyran de Sélinonte et y trouva la mort, Diodore en fait un fondateur de cité, tout en confirmant l'échec final : « Dorieus le Lacédémonien vint en Sicile et, récupérant la terre, il y fonda une cité, Héracléia. Elle se

développa rapidement, mais les Carthaginois, la jalousant et craignant qu'elle ne devînt plus puissante que Carthage et ne ravît aux Phéniciens leur hégémonie, firent campagne contre elle avec une grande armée, l'enlevèrent de force et la détruisirent entièrement. »

Si les aventures de Dorieus s'inscrivent dans toute une série de mythes que nous ne pouvons pas évoquer ici³¹, elles témoignent de l'impossibilité dans laquelle se trouvaient alors les Spartiates de mener à bien une opération coloniale vers l'Ouest. Quelques années plus tard, en 482/1, Gélon de Syracuse fera peut-être allusion à des *emporía* fondés par Dorieus dans l'ouest de l'île lorsqu'il reprochera aux Spartiates de s'en désintéresser : « Quand je vous proposais de libérer ensemble les *emporía* dont vous retiriez de grands avantages et profits, vous n'êtes pas venus à mon secours et n'avez pas vengé la mort de Dorieus » (VII 158). Ces installations ont dû rapidement leur échapper. Peut-être les temps étaient-ils passés mais, surtout, il semble qu'ils n'aient pas pris la mesure des forces qu'ils allaient devoir affronter et qu'ils ne se soient pas souciés de s'entendre d'abord avec les Grecs installés à proximité. Nous verrons pourtant que plusieurs cités d'Occident, et surtout Syracuse, seront aux côtés des Spartiates dans son grand affrontement contre Athènes.

Les relations avec les cités du Péloponnèse Pour qu'Hérodote pût écrire à la fois que Crésus considérait Sparte comme la plus puissante des cités grecques et que celle-ci contrôlait le Péloponnèse au milieu de ce VI^e s. (I, 68) mais que Cyrus ignorait de quoi il s'agissait, il fallait que cette cité eût certes

atteint une certaine importance, aux yeux des Grecs et des Lydiens tout proches, mais pas celle d'une véritable puissance qui l'aurait rendue perceptible à des Perses. Environ soixante-dix ans plus tard, en 480, elle sera considérée comme le chef d'une ligue dite « du Péloponnèse » comme si l'étendue de cette puissance se confondait avec la péninsule, ce qui était factuellement inexact. Cette enquête va nous faire suivre la progression de la présence lacédémonienne et les prémisses de la ligue ; ce sera l'occasion d'aborder la question du rôle de Sparte dans la chute des tyrans, pour finir par sa situation à la veille des Guerres Médiques.

L'Arcadie L'Arcadie représente pour Sparte une menace constante qu'il lui faut transformer en protection vis-à-vis des Messéniens comme de l'extérieur. Longtemps les relations furent mauvaises avec ces cités voisines ; nous avons vu que des Arcadiens ont sans doute aidé les Messéniens lors de leur révolte et il est probable qu'ensuite ils ont accueilli des réfugiés de Messénie. En 659, les Lacédémoniens attaquèrent Phigalie et prirent position dans la ville en laissant partir les habitants ; ceux-ci, aidés par les Oresthasiens que conseillait l'oracle de Delphes, leur infligèrent une sévère défaite qui les obligea à abandonner les lieux (Paus. VIII 39, 3-5)³².

Cependant, l'affaire de Tégée témoigne d'une évolution³³. Hérodote raconte une histoire non datée selon laquelle les Spartiates auraient voulu soumettre la cité et asservir (pour la vendre ?) sa population, mais leurs prétentions se seraient retournées contre eux, et ils auraient été battus, nombre d'entre eux

auraient même été faits prisonniers et entravés. Il aurait vu leurs entraves dans le temple d'Aléa à Tégée, tout comme Pausanias plus tard. À l'évidence, ces deux auteurs répètent ce que les Tégéates leur ont raconté car il est douteux que les Spartiates, occupés à « digérer » leur conquête messénienne et ayant ainsi satisfait leurs besoins en terres, se soient souciés de soumettre une nouvelle région plus difficile à couper de l'extérieur que ne l'était la Messénie ; de plus, s'ils vendaient les vaincus comme esclaves, qui cultiverait cette terre ? S'ils y installaient des Hilotes, comment les surveiller ? Admettons toutefois que les Spartiates aient un temps souhaité dominer cette région toute proche et qui était en contact avec les Messéniens et les Argiens ; ils ont connu plusieurs échecs mais la situation semble s'améliorer vers 560.

En premier lieu, nous avons l'histoire des ossements d'Oreste, qui se situerait peu avant 560³⁴ : sur injonction de l'oracle de Delphes, les Spartiates auraient transféré dans leur agora les ossements du fils d'Agamemnon enseveli à Tégée, afin qu'il les protégeât eux et non pas leur voisine. Ils affirmaient ainsi leur volonté d'unir l'héritage achéen à celui des Héraclides puisque Oreste avait hérité du pouvoir de son père Agamemnon, roi d'Argos, et de celui de Ménélas, roi de Sparte, dont il avait épousé la fille, Hermione. Ce souci d'associer les deux traditions, achéenne et héraclide, se retrouve dans le mythe de Tyndare, un Pélopidé père de Clytemnestre, d'Hélène et des Dioscures, spolié par son frère Hippocoôn et ses douze fils, mais remis au pouvoir par Héraclès lui-même. Comme les jumeaux « avaient disparu d'entre les humains », Tyndare, reconnaissant, promet son royaume aux Héraclides ; dès lors, Ménélas, Oreste et Teisaménos n'auraient été que des sortes de régents (Diod. IV 33, 5 et Isocrate,

Archidamos composé vers 366).

Peu après se situerait un traité entre Sparte et Tégée mentionné par Plutarque³⁵ : « Qui sont chez les Arcadiens et les Lacédémoniens les (gens appelés) *chrestoi* ? Les Lacédémoniens, en différend avec les Tégéates, conclurent un accord et ensemble ils dressèrent une stèle au-dessus de l'Alphée, sur laquelle, entre autres choses, il était écrit qu'on chasserait les Messéniens de leur terre et qu'il n'était pas possible de les faire *chrestoi*. » Aristote donne à cette dernière formule le sens de « mettre à mort » (rendre heureux) et pense qu'il s'agirait de protéger les laconisants, non mentionnés, d'une éventuelle sanction. Mais on peut aussi bien comprendre qu'il s'agit d'« accorder les droits de citoyen » (rendre utile, de qualité), ce qui convient mieux à la mention des Messéniens, dont les Spartiates auraient fait accepter par leurs voisins la dépendance ; les Tégéates ne devaient donc plus accueillir de transfuges, même des aristocrates, et encore moins des Hilotes en fuite³⁶.

On s'est étonné qu'après avoir longtemps tenté de soumettre les Tégéates, les Lacédémoniens se soient ensuite contentés de leur ravir les ossements d'Oreste et de conclure avec eux une alliance dont la seule clause connue concerne les Messéniens. Mais c'était bien là le plus important : les Arcadiens pouvaient soutenir à nouveau des Messéniens révoltés comme ils avaient déjà accueilli des aristocrates toujours susceptibles de les pousser à participer à une revanche. À défaut d'une victoire militaire qui leur échappait, les Lacédémoniens se sont assuré la protection du héros fils d'Agamemnon, puis ils rétablirent leur réputation en contraignant les Tégéates à ce traité d'alliance³⁷. On a beaucoup dit qu'il était

inégal, marquant une subordination à Sparte ; peut-être, mais lors de la bataille de Platées en 479 les Tégéates revendiqueront, comme un droit qui leur était traditionnellement reconnu, d'occuper l'aile de l'armée que ne commandaient pas les Spartiates ; ils faisaient donc figure d'alliés privilégiés au sein de la Ligue du Péloponnèse. Au début du V^e s., Sparte n'a plus de soucis du côté des Arcadiens : le roi Cléomène choisit cette région comme terre d'exil et il tente d'y provoquer une coalition contre Sparte, en faisant solennellement jurer aux chefs des Arcadiens de le suivre partout où il les mènerait ; l'affaire avorte car les Spartiates en sont informés et le rappellent chez eux, sans se sentir obligés d'intervenir en Arcadie (VI 74-75). Nous ignorons, en fait, jusqu'où Cléomène avait pu mener son affaire.

Sparte et Argos Argos est une des quatre grandes cités grecques, et c'est par le nom d'« Argiens » qu'Homère désigne fréquemment les Grecs de la coalition contre Ilion ; mais cette cité reste mal connue car elle fut tournée sur elle-même et son voisinage immédiat plus que vers l'extérieur. À partir du IV^e s., la tradition historique voudrait que les difficultés entre Sparte et Argos aient été très anciennes et constantes³⁸, alors que la cohabitation fut longtemps paisible, Sparte étant trop occupée du côté de la Messénie. De son côté Argos, qui a étendu son influence, voire son contrôle, sur l'Héraion et les régions de Mycènes et Tirynthe, jusqu'à Asinè qui ne lui céda pas avant ± 710, n'a pas cherché à constituer un grand État territorial, encore moins à étendre son influence au-delà de sa région, bien qu'elle fût puissante et dynamique. En fait, nous manquons d'informations précises et fiables jusqu'au V^e s.

Les difficultés surgissent à propos de la région située à l'est du Parnon, la Cynourie dont la petite plaine de Thyréa, au nord, sera longtemps un objet de contestation³⁹ ; en effet, elle est essentielle à la protection d'Argos vers le sud et, inversement, aux Spartiates s'ils veulent surveiller l'Argolide. Nous ignorons jusqu'où s'étendait le contrôle des Argiens à haute époque, mais, à propos de la « bataille des champions » du milieu du VI^e s., Hérodote prétend que « cette Thyréa faisait partie du lot (*moira*) de l'Argolide et les Lacédémoniens l'en avaient séparée pour en prendre possession. D'ailleurs, appartenait aux Argiens tout ce qui se trouvait à l'ouest de leur pays jusqu'au cap Malée, aussi bien la partie continentale que l'île de Cythère et les autres îles. Les Argiens vinrent au secours des territoires qui leur avaient été enlevés. » (I 82). En fait, ces terres n'étaient probablement pas intégrées au territoire de la cité mais les communications de ces régions étaient plus aisées avec l'Argolide qu'avec la Laconie, tant que n'existera pas de réseau routier entre la côte orientale et la vallée de l'Eurotas ; on y trouve au VIII^e s. quelques objets argiens, jusqu'à Cythère, et la céramique du Géométrique Récent en Thyréatide adopte les motifs et la composition de la production argienne. La présence spartiate dans cette région, et notamment en Thyréatide, bloquerait définitivement Argos dans son territoire tout en la rendant plus vulnérable par mer. Selon Pausanias, le conflit se noie dans les brumes des siècles anciens avec une guerre sous le règne de ce Labotas dont Lycurgue aurait été le tuteur (III 2, 3), puis à nouveau sous le fils d'Eurypon lui-même, au nom douteux de Prytanis (7, 2). Les vrais conflits semblent postérieurs.

Quatre affrontements sont mentionnés par les textes :

Durant le règne de Théopompe (\pm 720-675), deux événements sont signalés. Vers 710, lorsque les Argiens étendent leur cité vers la mer, aux dépens de leurs voisins, ils prennent et détruisent Asiné dont la population est installée par les Lacédémoniens sur la côte est de la péninsule du cap Acritas (Paus. IV 14, 3) où fut fondée une nouvelle Asinè qui deviendra Coronè. Ce n'est pas nécessairement une marque d'hostilité aux Argiens, plutôt l'assurance de disposer d'une cité périèque reconnaissante en territoire messénien. Vers la fin de ce règne, une première bataille aurait opposé Argiens et Lacédémoniens pour le contrôle de la Thyréatide (Paus. III 7, 4-5). Il semble trop tôt pour y voir une initiative spartiate, comme le voudrait Pausanias, plutôt le désir des Argiens de s'affirmer face aux autres cités de la région.

Peu après la mort de Théopompe, une offensive des Spartiates, datée de 669 par Pausanias (II 24, 7) et peut-être confirmée par un fragment de Tyrtée (*P. Oxy.* 3316), aurait mal tourné pour eux : c'est la défaite d'Hysiai sur la route vers Argos, près d'Achladocambos. On a pu penser que les Argiens, commandés par leur roi Pheidon, étaient alors plus avancés que leurs adversaires dans le maniement de la phalange hoplitique mais, en réalité, rien de cette bataille n'est assuré. Un silence durable s'installe dans nos sources sur des conflits postérieurs entre les deux cités, ce qui a fait penser que les Spartiates avaient renoncé à disputer cette région aux Argiens. Cependant, à la fin de la deuxième guerre de Messénie, Sparte aurait procédé à une nouvelle installation en Messénie de populations chassées par les Argiens, les gens de Nauplie auxquels les Spartiates « donnent Mothônè », au sud-ouest du cap Acritas, « au temps où

Damocratidas vivait à Argos » (Paus. IV 35, 2).

Un nouveau conflit éclate aux environs de 545 (au moment de la prise de Sardes par Cyrus et après avoir réglé les relations avec Tégée). Alors, selon Hérodote (I 82), les Argiens affrontèrent les Spartiates pour défendre leur territoire, la Thyréatide — en fait toute la Cynourie — qui venait d'être « détachée » du territoire argien par ceux-ci ; il s'agit de la fameuse « bataille des champions » dont le récit apparaît plus mythique que réaliste. Au moment de l'affrontement on décide d'un commun accord que trois cents hommes, de part et d'autre, s'affronteraient tandis que l'on éloignerait le reste des troupes et que le territoire reviendrait au vainqueur. Restent trois survivants, un Spartiate et deux Argiens qui se croient vainqueurs et vont l'annoncer à Argos, tandis que le Spartiate Othryadas, étant resté sur place à son poste, se déclare vainqueur et dresse le trophée... S'ensuit une querelle puis une mêlée générale qui aboutit à une victoire spartiate mais, désespéré de ne pas être mort avec ses frères d'armes, Othryadas se suicide. Désormais, les Spartiates porteront les cheveux longs au contraire des Argiens qui les couperont. On voit bien que le récit rassemble plusieurs éléments de la tradition épique ou nationale : le combat de choisis, jusqu'à la mort, mais qui ne change rien rappelle certains duels de l'*Illiade* ; le suicide du survivant est absurde puisque, du point de vue spartiate, il aurait donné la victoire à son camp en restant à son poste ; enfin, la tradition des cheveux longs des Spartiates adultes, qui n'a pas de liens évidents avec cette victoire car elle semble plus ancienne. Mais ce récit concentre en fait un certain nombre de *topoi* sur les combattants spartiates : vaincre ou mourir, surtout si l'on est un « choisi »,

sélectionné avec 299 autres, comme ce sera encore le cas aux Thermopyles ; ne pas tolérer de ne pas avoir suivi ses camarades dans la mort et choisir le suicide qui affirme la solidarité de groupe ; les combattants de Sparte effrayent l'ennemi et leur longue chevelure en sera désormais le signe⁴⁰. On comprend bien que cette guerre, qui marque la fin de l'expansion territoriale, fut ainsi chargée des symboles du soldat spartiate et Hérodote a dû recueillir le récit qui s'était forgé autour d'elle. Désormais, les affrontements entre Sparte et Argos se dérouleront sur le territoire de cette dernière, en dehors de quelques tentatives argiennes de diversion. Mais en 421, lorsque la trêve de trente ans entre les deux cités arrivera à échéance, les Argiens reprendront leurs revendications sur la Thyréatide et les Lacédémoniens accepteront la clause suivante : « pour le moment, on conclurait un traité de 50 ans, mais chacune des deux parties se réserverait le droit [...] de lancer un défi à l'autre, afin de régler le sort de ce territoire (la Cynourie) par une bataille, comme on l'avait fait jadis lorsque les deux camps s'étaient attribué la victoire. Il serait alors interdit de poursuivre l'adversaire au-delà des frontières de l'Argolide ou de la Laconie » (The V 41).

Tout un courant historiographique récent associe à cette victoire spartiate la création de la fête des *Parparônia*, en situant la bataille à Xérocampi, au pied du mont Parparos, et assimile cette fête à celle dont parle Sôsibios (III^e s.) à propos des couronnes de palmes dites *thyréaticoï* qui « sont portées en souvenir de la victoire de Thyréa par les chefs des chœurs durant cette fête, au moment où ils célèbrent aussi les Gymnopédies »⁴¹ ; on verrait même dans certains petits bronzes représentant un jeune homme

couronné une représentation de ces *thyréaticoï*⁴². Nous avons vu les victoires remportées aux Parparônia par Damônnon enfant puis par son fils, à cheval et aux différentes courses à pied. Il reste surprenant que des chœurs et des courses se soient déroulés au même moment à la fois au Parparônos et à Sparte comme le suggère la phrase de Sôsibios, mais il peut s'agir d'une situation récente au moment où il écrit : après la perte de la Thyréatide en 336, les Spartiates auraient rapatrié la fête chez eux et elle aurait alors été intégrée aux Gymnopédies.

Cléomène et la politique extérieure : vers la « Ligue »

Au milieu du VI^e s., Sparte a donc réglé, au moins pour un temps, ses problèmes avec les voisins qui auraient pu la menacer. C'est alors, semble-t-il, qu'elle s'oriente vers une politique qui mènera à la constitution de la « Ligue du Péloponnèse » sur laquelle elle pourra asseoir sa politique extérieure. Nos informations à ce sujet passent par les relations avec Athènes qui elles-mêmes posent la question de la lutte présumée de Sparte contre toutes les tyrannies.

Sparte championne de la lutte contre les tyrans ?⁴³

Selon une tradition qui remonte au moins au IV^e s., les Spartiates — qui n'ont pas connu chez eux la tyrannie peut-être grâce aux réformes qu'ils avaient adoptées très tôt — étaient si convaincus des vertus de leur *eunomia* qu'ils auraient lutté contre les tyrans pour les renverser, partout où ils le pouvaient. Cela faisait si bien partie de la propagande spartiate que, dans leur grand affrontement

avec les Athéniens entre 432 et 405, ils usèrent et abusèrent du slogan de la « libération » des Grecs soumis à la tyrannie de l'impérialisme athénien (Thc I 139 ; II 8 ; IV 108, 2). Qu'y a-t-il d'effectif dans les prétentions spartiates à avoir lutté contre les tyrans et, dans les cas avérés, quelles étaient leurs motivations ? Il est à noter que cette prétention n'apparaît dans nos sources qu'après la généralisation d'une image stéréotypée du pouvoir tyrannique, oppressif et tourné vers le seul intérêt du tyran, en oubliant que ce pouvoir avait été d'abord accepté comme un moyen pour se libérer de l'arbitraire aristocratique.

Soclès de Corinthe apprend que les Spartiates veulent entraîner leurs alliés dans une campagne en vue de restaurer la tyrannie à Athènes, il se serait écrié : « En vérité, le ciel va s'enfoncer sous terre et la terre va couvrir le ciel de sa voûte, les hommes vont aller vivre dans la mer et les poissons s'installeront à leur place, puisque c'est vous, Lacédémoniens, qui vous préparez à détruire les régimes à pouvoir égalitaire (*isocratiai*) pour installer des tyrannies, ce qu'il y a de plus injuste chez les hommes et de plus sanguinaire ! Si vraiment vous trouvez bien qu'une cité soit gouvernée par un tyran, installez les premiers un tyran chez vous-mêmes avant de chercher à l'imposer chez les autres » (V 92a). Il ne fait aucune allusion à une action précise menée contre telle tyrannie, bien plutôt à la nature du régime spartiate qui a su l'éviter à la cité. Plutarque, lui, prétend donner des précisions qu'Hérodote aurait tues par « malignité » ; contestant les motivations attribuées aux Spartiates pour leur intervention contre Polycrate, il ajoute : « Pourtant, nous ne connaissons pas de cité qui fût, à cette époque, plus soucieuse de l'honneur (*philotimos*) ni plus emplie de haine des tyrans (*misotyrannos*) que celle des Lacédémoniens. En effet, à

cause de quelle armure ou de quel autre cratère chassèrent-ils les Cypsélides de Corinthe et d'Ambracie, Lygdamis de Naxos, les fils de Pisistrate d'Athènes, Eschine de Sicyône, Symmakhos de Thasos, Aulis de Phocide, Aristogénès de Milet, et mirent-ils fin au pouvoir monarchique (*dynasteia*) chez les Thessaliens lorsqu'ils allèrent, avec le roi Léotykhidas, renverser Aristomédès et Agélaos ? » (859c-d). En fait, l'étude des tyrannies archaïques montre clairement que, si les tyrans parviennent à transmettre leur pouvoir à leur fils, cela ne se poursuit pas à la troisième génération, ce qui est normal car la tyrannie n'est pas un régime politique en soi, mais une forme exceptionnelle d'exercice du pouvoir, destinée à sortir d'une crise, à résoudre des conflits, à remettre en route des institutions malmenées. Dès lors que le tyran a été efficace, il ne reste plus qu'un pouvoir devenu insupportable à ceux qui voudraient jouir du calme retrouvé et d'un fonctionnement normal des institutions. Il serait dès lors surprenant que l'intervention spartiate eût été nécessaire à Corinthe pour en chasser le troisième tyran, Psammétique, et, du reste, Éphore (selon Nicolas de Damas, *FGrH* 90 F 60,1) en attribue la responsabilité aux Corinthiens eux-mêmes, ce que semble confirmer Hérodote qui ne profite pas du discours attribué à Soclès pour en faire mention. Les seuls cas avérés, dans la liste de Plutarque, sont ceux de Sicyône vers 556 et d'Athènes en 511/0⁴⁴.

Les interventions à Athènes entre 511 et 506

Hérodote est ici notre source presque unique, éventuellement confirmée par Aristote (AP XIX-XX). La politique spartiate envers

Athènes à la fin du VI^e s. paraît incohérente tant qu'on veut lui attribuer pour mobile l'élimination de la tyrannie. Elle se déroule en cinq étapes :

À l'occasion de la décision prise de chasser les Pisistratides, Hérodote (V 63 et 90 ; cf. 92) insiste à plusieurs reprises sur « les liens très étroits d'hospitalité » qui unissaient cette famille aux Spartiates, sans nous dire auxquels précisément. Cléomène faisait même suffisamment confiance aux tyrans pour conseiller aux Platéens, en 519, de rechercher l'alliance athénienne plutôt que celle de Sparte (VI 108 ; cf. Thc III 68, 5 pour la date) ; Hérodote prétend que c'était pour affaiblir Athènes, ce qui paraît douteux puisque la victime était Thèbes qui avait espéré réunir toute la Béotie sous son hégémonie. Déjà Sparte se souciait d'équilibrer la puissance de Thèbes par celle d'Athènes. Cependant la Pythie, soudoyée par les Alcéméonides, une importante famille aristocratique d'Athènes qui se pose en victime des tyrans⁴⁵, aurait tant sollicité l'intervention des Spartiates contre les Pisistratides qu'ils finirent par céder, d'autant que les tyrans d'Athènes étaient alliés aux Argiens (I 62 et AP XIX 4). Une première expédition, partie par mer et menée par un certain Ankhimolios, se solda par un désastre complet.

Furieux de cet échec, les Spartiates envoient quelque temps après une seconde expédition confiée à Cléomène et qui prend la voie terrestre (V 64s.) ; le siège du Pélargicon, où est retranché le tyran, s'éternise et, malgré la présence d'alliés dans la ville, il faut un coup de chance, la capture des enfants d'Hippias, pour obtenir le départ du tyran⁴⁶.

Lors du siège, Cléomène a tissé des liens avec des aristocrates

athéniens, dont un certain Isagoras (V 70) qui invoque ensuite cette relation d'hospitalité afin d'obtenir de l'aide, en 508/7, dans sa lutte contre le réformateur Clisthène et ces mêmes Alcéméonides qui avaient appelé à chasser les tyrans et qui devraient être reconnaissants envers les Spartiates (AP XX 1-3). Malgré le départ de Clisthène, Cléomène vient avec une « troupe peu importante » pour chasser tous ceux que lui désignerait Isagoras (V 72), et pour imposer un nouveau régime dirigé par son hôte. La réaction vigoureuse des Athéniens qui assiègent Cléomène et Isagoras sur l'Acropole oblige le Spartiate à renoncer et à négocier une convention pour remmener ses troupes. Clisthène et les autres bannis reviennent mais, inquiets, les Athéniens tentent de négocier avec les Perses. Les Spartiates ont donc pensé conserver un certain contrôle sur la politique athénienne après qu'ils eussent chassé le tyran, par l'intermédiaire d'amis (*philoi*) bien placés.

Cléomène en fait une affaire personnelle, bien que la décision soit prise par la cité : en 506, il rassemble une armée « venue de tout le Péloponnèse », sans dire son objectif mais avec l'idée de se venger des Athéniens et d'établir Isagoras comme tyran (V 74) ; même les Béotiens et les Chalcidiens apportent leur aide. Il semble donc que les alliés soient obligés de répondre à une convocation, quelle qu'elle soit. Mais, au moment où les deux armées vont s'affronter, les Corinthiens refusent de s'associer à une action qui n'est pas « conforme au droit » et ils sont suivis par l'autre roi, Démarate, puis par tous les autres alliés. À la suite de cet incident, il est décidé que désormais un seul roi partira en campagne (V 75-76).

Les Lacédémoniens auraient été pris de remords pour avoir agi légèrement mais « ils comprirent que, libre, ce peuple contrebalancerait leur puissance, tandis que soumis à un tyran, il serait sans force et prêt à obéir » ; ils décident donc d'aller chercher Hippias dans son exil et de le remettre au pouvoir. Il vaut la peine de citer le discours aux alliés que reconstitue Hérodote : « Alliés, nous reconnaissons devant vous que nous n'avons pas bien agi : sur la foi d'oracles trompeurs, nous avons chassé de chez eux des gens qui étaient nos hôtes, de façon très étroite, et qui s'engageaient à tenir Athènes sous notre coupe ; puis, ceci fait, nous avons remis la cité à un peuple ingrat qui ensuite, libéré par nous, a redressé la tête et nous a chassés ignominieusement nous et notre roi ; imprégné d'idées de gloire, il grandit, comme l'ont appris à leurs dépens ses voisins, Béotiens et Chalcidiens, et, bien vite, qui se laissera tromper l'apprendra aussi. Puisque nous avons commis une faute en nous conduisant ainsi, nous allons à présent essayer de la réparer avec vous. C'est pour cela précisément que nous avons fait venir Hippias ici-présent et vous, de vos cités : afin que par un commun accord et par une expédition commune nous le ramenions à Athènes et lui restituions ce dont nous l'avons privé » (V, 91).

La vigoureuse réaction du Corinthien Soclès qui condamne cette action contraire à tout bon droit (*to dikaion*) délie les langues des autres alliés qui adjurent les Spartiates de renoncer à leur projet, ce qu'ils font (V 92-93). Notons cependant que les alliés, cette fois, ont été consultés et que leur attitude de rejet d'un projet purement impérialiste entraîne l'abandon de l'expédition, cette fois encore, sans qu'aucun vote ne soit mentionné.

Ces faits rapportés essentiellement par Hérodote et dont on peut penser qu'ils reflètent à peu près la réalité, nous informent sur deux points essentiels : l'attitude de Sparte vis-à-vis des tyrans et la nature de la « Ligue du Péloponnèse ». Sur le premier point, ils nous permettent d'aller au-delà de ce que nous avait appris la campagne contre Polycrate. Dès lors que des tyrans brideraient le désir de liberté et d'indépendance politique de leurs peuples au profit de l'hégémonie spartiate ou au moins de relations d'hospitalité assurant une entente profonde avec la politique spartiate, ils seraient acceptables. Hippias a pu changer au cours de son exil mais il n'est ici qu'un prétexte. Ce qui gênait auparavant, lorsqu'il était au pouvoir à la suite de son père, c'était son indépendance politique associée à la puissance croissante de sa cité et à l'alliance avec Argos, alors même qu'au milieu du siècle Crésus jugeait Athènes affaiblie par la tyrannie (I 56 et 65) ; ce qui gêne dans la cité débarrassée de son tyran, c'est qu'elle en profite pour démocratiser son régime et que sa capacité de résistance aux prétentions lacédémoniennes — ou cléoméniennes — en sort renforcée. On peut supposer dès lors que les Spartiates regrettent moins d'avoir contrevenu aux relations d'hospitalité que de l'avoir fait sans aucun profit politique⁴⁷.

Derrière ces récits des cinq interventions à Athènes dont une seule fut réussie, se profilent la politique de Cléomène et son échec. Selon une pratique qui se développe, les Spartiates cherchent à placer à la tête des cités des gouvernants à leur solde, éventuellement traîtres à leur cité. Isagoras est peut-être un mauvais choix mais ce n'est sans doute pas la vraie raison de l'échec ; c'est la méconnaissance des réalités locales. La tyrannie avait permis aux Athéniens de bénéficier de la mise en application des réformes

soloniennes, premier pas vers la démocratie, et de se rassembler autour d'un pouvoir commun ; ils avaient appris aussi où pouvait mener une tyrannie dévoyée comme le fut celle des dernières années d'Hippias. Les mêmes aspirations qui avaient poussé leurs ancêtres à soutenir Pisistrate les poussent maintenant à suivre un nouveau réformateur, Clisthène, qui crée les conditions d'une large participation aux affaires de la cité. Toutes proportions gardées, c'est un peu leur grande *Rhètra* à eux. Or les Lacédémoniens tiennent leurs informations d'un petit groupe d'oligarques parmi lesquels se trouvent des gens qui entretiennent avec Cléomène, entre autres, des relations d'hospitalité. Ils ne risquent pas d'informer leurs amis lacédémoniens de la force du courant qui soutenait les réformes de Clisthène.

L'organisation de la Ligue⁴⁸

Par ailleurs, les Corinthiens n'étaient pas des gens d'une telle élévation morale en politique qu'ils n'auraient pas supporté que l'on imposât à leurs voisins — qui ne sont guère des amis — un régime dont ils avaient été bien contents de se débarrasser. Certes, le discours attribué à Soclès suggère un rejet viscéral de la tyrannie, quelle qu'elle soit, mais en déclarant scandaleuse l'idée de l'imposer à d'autres, c'est leur propre intérêt que défendent les Corinthiens. Une première fois, déjà, ils avaient refusé de participer à une expédition dont le seul but était d'imposer un changement de régime à Athènes. À présent, il n'est pas possible d'accepter de telles ingérences dans le régime politique d'une cité qui n'a pas provoqué les Péloponnésiens, ni même les Spartiates,

car ce serait la porte ouverte à une mainmise spartiate sur toutes les cités voisines, sans compter le risque de se trouver impliqué malgré soi dans des aventures graves. De plus, les Corinthiens, qui revendiqueront toujours leur autonomie vis-à-vis de Sparte, ne se soucient certainement pas de voir s'installer tout près d'eux une puissance contrôlée par celle-ci. Alliés, oui, mais pas sujets et certainement pas prêts à abandonner à leur *hégémôn* le soin de leur sécurité, d'où cette impression de deux niveaux d'alliés : les Corinthiens qui, à chaque fois, prennent l'initiative de la contestation et les autres qui suivent.

L'affaire athénienne pose la question du fonctionnement de ce que nous appelons par commodité la « Ligue du Péloponnèse » mais que les textes formulent « les Lacédémoniens et leurs alliés », témoignant par là de la souplesse de cet ensemble. Tout un courant historiographique actuel insiste à juste titre sur la nécessité de ne pas trop formaliser des relations qui restaient empiriques, mais il est difficile de nier l'existence d'engagements pris par les alliés envers la cité « hégémonique ». En 506, les alliés ont obéi à la convocation « de Cléomène » et s'apprêtent à envahir l'Attique ; les Corinthiens refusent alors de poursuivre en invoquant un objectif qui n'est pas conforme aux *dikaia*. Mais Hérodote suggère que l'essentiel serait alors le désaccord entre les deux rois : pour les autres alliés, le départ de Démarate signifie l'incertitude sur la politique voulue par Sparte et justifie donc leur retrait. Ce fiasco entraîne la réforme spartiate de la séparation des deux rois lors des campagnes à l'extérieur et, apparemment, le choix de tenir une assemblée des alliés avant de se lancer dans une nouvelle opération en Attique, lorsqu'ils veulent restaurer Hippias comme tyran. Les Spartiates déclarent alors souhaiter « un avis (*logos*)

commun et action commune » ; là encore ce sont les Corinthiens qui mènent la fronde, arguant à nouveau du bon droit (*to dikaion*), mais leurs paroles sont mesurées : « ils n'approuvent pas », tandis que les alliés « adjurent les Lacédémoniens de ne pas faire de bouleversement dans une cité grecque » (Hdte V 92q et 93) ; les Spartiates n'insistent pas, bien qu'il n'y ait ni vote ni refus catégorique de participer ; toutefois, l'exemple de l'année précédente permet de supposer la fermeté derrière la courtoisie.

Nous ignorons si les circonstances dans lesquelles les alliés étaient censés suivre Sparte dans une opération militaire avaient été définies, mais les traités passés pouvaient stipuler que cela concernait des actions défensives ou encore des sanctions envers une alliée qui trahit des accords ; or Athènes n'est, en la circonstance, ni menaçante ni alliée. Si les Péloponnésiens n'auraient pas pu s'opposer à une expédition destinée à châtier un agresseur ou une cité fautive, ils ont le droit de dire que tel n'est pas le cas, que la guerre menée en commun ne peut avoir pour seul but l'ingérence dans le régime politique d'une cité et qu'en conséquence leur participation ne s'impose pas. C'est probablement le sens de l'invocation récurrente par les Corinthiens du *dikaion* : une façon de dire que cette guerre ne correspond pas à la nature des engagements pris lors des serments d'alliance, ou à ce qu'ils contenaient d'implicite⁴⁹.

C'est le moment de mentionner un texte qui fut publié pour la première fois en 1974 et que nous sommes dans l'incapacité de dater : il s'agit d'un traité entre Sparte et les Étoliens-Erxadiens, dont nous ignorons même s'il s'agit d'une communauté d'Étolie ou

d'Étoliens installés dans le Péloponnèse⁵⁰. Ce texte annonce une alliance réciproque mais, « sauf s'il s'agit des Mantinéens », les Erxadiens devront « suivre partout les Lacédémoniens, sur terre et sur mer, en ayant même ami et même ennemi que les L. ; ils ne concluront une paix avec personne sans les L. en cessant de combattre contre quiconque (est combattu par) les L. ; ils n'accueilleront pas les fugitifs (ou exilés ?) qui ont participé à des actions injustes » ; en échange de quoi, « les L. viendront à leur secours de toutes leurs forces dans la mesure du possible » s'ils sont attaqués, et réciproquement. Nous avons là des obligations que les textes littéraires n'ont pas coutume d'associer à la politique spartiate, avant l'alliance imposée à Athènes en 404. Cela ne signifie pas que ce document ne soit pas bien antérieur, puisque nous ignorons le détail des obligations imposées aux alliés péloponnésiens, et il se pourrait que depuis longtemps les cités de peu d'importance aient dû accepter ces conditions drastiques, tandis que Corinthe, Tégée ou Mantinée jouissaient de plus d'autonomie. Pour conclure, si les alliés se rendent aux convocations pour une campagne ou un débat, rien n'indique l'obligation d'une concertation préalable, avant la décision d'engager la guerre contre Athènes en 432/1. Nous ne constatons pas d'action commune pour la période antérieure mais cela ne signifie pas qu'il y ait eu absence de concertation ; simplement nos sources n'en mentionnent pas.

La situation au début du V^e siècle En vérité, la situation à Sparte n'est pas très brillante au début du V^e s., même si nous pouvons douter de l'existence d'un danger hilotique à ce moment. Bien des

sujets de conflits apparaissent qui se cristallisent souvent dans la personne des rois ; les informations nous sont données à l'occasion de deux opérations — la bataille de Sépéia contre Argos et l'affaire des otages d'Égine — qui ont toutes deux le roi Cléomène comme personnage central. Hérodote lui fait d'ailleurs jouer un rôle essentiel dans l'histoire de Sparte, de son avènement vers 520 à sa fuite en 490 ou son suicide en 488⁵¹.

En 494, date maintenant largement acceptée, Cléomène, sur avis de l'oracle de Delphes, part s'emparer d'Argos avec une armée de deux mille Spartiates accompagnés d'Hilotes ; arrêté à l'Érasinos par des présages défavorables, il part embarquer en Thyréatide et débarque entre Tirynthe et Nauplie, ayant reçu des Éginètes une aide contrainte mais des Sicyôniens une aide volontaire (VI 92). Les Argiens viennent les affronter au niveau de Tirynthe, à Sépéia, mais se font prendre par une double ruse : attaqués en plein repas, ceux qui échappent au massacre se réfugient dans un bois sacré d'où certains sortent sous promesse de rançon et sont exécutés, les suivants, qui restent, sont brûlés avec le bois consacré à Argos : les Argiens auraient perdu six mille citoyens. Après quoi, Cléomène se rend à l'Héraion où il fait fouetter le prêtre qui prétend le chasser comme étranger, puis il sacrifie. À son retour, il est jugé pour n'avoir pas pris la ville elle-même mais acquitté car « après la prise du sanctuaire d'Argos, il avait cru l'oracle accompli » (VI 76-82 ; cf. *supra*, p. 66).

Plusieurs éléments de ce récit sont à interroger. Hérodote attribue à Cléomène seul la décision de faire campagne, ce qui n'est pas conforme à la tradition spartiate mais permet de mettre en valeur l'autorité dont jouit alors ce roi dans sa cité. La cause réelle

de l'agression n'est pas donnée et on a pu penser que l'on redoutait qu'Argos ne se prêtât à un débarquement perse dans le Péloponnèse mais cette interprétation est liée au refus argien de participer à la défense commune en 480, précisément parce que cette bataille avait vidé la cité de ses citoyens. En fait, l'objectif n'était sans doute pas de s'emparer d'une nouvelle cité, ce qui n'était plus la politique spartiate, mais de l'affaiblir pour qu'elle cessât de représenter une menace et peut-être dans l'espoir d'y voir des amis s'y imposer. Par ailleurs, Hérodote, hostile à Cléomène, lui fait accomplir des actions ignobles et impies ; cela s'inscrit dans la logique de sa folie à venir.

Le scénario suivant se situe à Égine et voit l'aboutissement du conflit entre les deux rois amorcé à Éleusis en 506 (Hdte VI 49-51 ; 61 ; 65 ; 73 ; 86). En 492/1, les Éginètes, comme tous les insulaires, accordent « la terre et l'eau » à Darius. Les Athéniens vont s'en plaindre à Sparte et Cléomène (lui seul est mentionné par Hérodote) part demander aux Éginètes de livrer les principaux responsables comme otages qui offriraient une garantie contre une aide active à l'ennemi perse. Or il est éconduit sous prétexte qu'il devrait être accompagné de son collègue Démarate, ce qui est inexact mais ce dernier aurait circonvenu les Éginètes ; P. Carlier suppose qu'il souhaite faire entendre sa voix en imposant sa présence aux côtés de Cléomène dans cette expédition à l'extérieur, malgré la règle votée à la suite des incidents de 506. La riposte de Cléomène est rapide : il répand le bruit que Démarate n'est pas le fils du roi Ariston donc qu'il n'est pas un roi légitime et il use de corruption pour faire confirmer le fait par la Pythie. Démarate est

déposé et le nouveau roi Léotykhidas accompagne Cléomène à Égine où les otages sont livrés ; les deux rois les confient aux Athéniens, les pires ennemis des Éginètes mais aussi les plus menacés par une nouvelle offensive perse. Puis Cléomène, apprenant les soupçons qui pèsent sur lui, préfère s'enfuir en Arcadie ; rappelé par les Spartiates qui redoutent ses manigances, il aurait sombré dans la folie due à l'absorption de vin pur... et il se serait suicidé. Cette histoire, si l'on y joint l'aide forcée des Éginètes contre Argos, suggère qu'Égine fait partie des alliés sur lesquels Sparte peut faire pression mais que, à l'inverse, l'aide des Spartiates n'est pas acquise aux Éginètes, abandonnés ensuite face aux agressions athéniennes.

Elle montre aussi la fragilité de la position des rois dès lors que la personnalité de l'un d'entre eux l'emporte, et la facilité apparente avec laquelle la position d'un roi est menacée si sa filiation n'est pas assurée ; privé de son ascendance royale, il redevient un simple citoyen qui, comme les autres, exerce une magistrature (VI 67). Il est étrange que jamais Démarate, une fois les manœuvres de Cléomène découvertes, n'ait tenté de retrouver sa position à Sparte ; il avertira Sparte des projets du Roi auprès duquel il s'est réfugié et devant qui il célébrera les vertus de ses concitoyens, mais il observera en spectateur l'affrontement de 480-479. Du moins est-ce ainsi qu'Hérodote le présente, mais il a toute sa sympathie. Toutefois, les Spartiates sont trop religieux et trop liés à Delphes pour tolérer un soupçon de corruption de l'oracle, et ils ne le pardonneront pas à Cléomène.

En conclusion, nous constatons l'importance des décennies 510-

490 dans la configuration de la politique de Sparte à l'aube du V^es. Elle n'apparaît plus dans les échanges économiques et sa production artistique s'est tarie ; elle renâcle à intervenir dans les affaires extérieures au Péloponnèse et, même si l'argument de la célébration des *Carnéia* en 490 est recevable pour expliquer son absence à Marathon, elle ne s'est pas vraiment sentie concernée par cette agression perse et il faudra attendre une menace sur le Péloponnèse pour qu'elle s'engage, mais alors elle le fait avec une énergie sans faille ; elle ne dispose pas encore d'une autorité incontestée sur ses alliés, surtout sur les cités les plus importantes ; enfin, elle connaît des conflits internes qui mettent la royauté en difficulté, peut-être parce que la place des rois dans le fonctionnement de la cité aurait besoin d'être redéfinie.

¹ Les références sans auteur renvoient à HÉRODOTE.

² Pour se faire une bonne idée d'ensemble de la production artisanale/artistique laconienne et de son évolution, voir ROLLEY, 1977 et FÖRTSCH, 1998. Sur les bronzes, plus particulièrement, une première approche dans ROLLEY, 1983 ou 1994 et pour des études plus exhaustives, STIBBE et PIPILI.

³ LSAG p. 200 et pl. 37, n° 32. Sur l'Acropole, à côté de l'Athèna Khalkioicos, se trouvait le temple de l'Erganè, la patronne des artisans (PAUS. III 17, 4).

⁴ Voir les références p. 101.

⁵ Sur les lieux de trouvailles des peintres identifiés (de Naucratis, des Boréades, d'Arkèsilas, de la chasse et du cavalier), voir les « camemberts » de PIPILI, 1998, p. 85-86 : sur 155 vases répertoriés, 13 seulement furent trouvés en Laconie, 89 à Samos, 18 à Naucratis, 12 en Cyrénaïque, 11 à Olympie, 5 à Cavala (Thrace) et 3 en Sicile.

⁶ NAFISSI, 1991, ch. V : « Il commercio » ; graphiques p. 240-252.

⁷ Une publication de M. Pipili (*non vidi*) annonce la découverte d'un dépôt de céramique laconienne plus tardif (jusque vers 510) à Samos mais en dehors de l'Héraion.

⁸ I 174, donne Sparte comme métropole des Cnidiens, mais sans autre détail.

⁹ IV 145-148 ; commentaire dans MALKIN, 1999, p. 96, 114 *sq.*, 134.

¹⁰ PINDARE, *V^e Pyth.* en l'honneur d'Arkèsilas de Cyrène, v. 74-81 : « Issus de

Sparte, les héros Aigides, mes pères, passèrent à Théra, non sans la volonté des dieux, mais conduits par un décret du destin. C'est de là que nous est venu le banquet mutuel (*éranos*) aux nombreuses victimes, où nous honorons Apollon Carnéios, dans la fête célébrée en ton nom, Cyrène la cité bien fondée... »

[11](#) *IG* XII 3, 762 et XII suppl.p.89 (*LSAG* p. 317-8, 323 et pl. 61, 5) : « Rhexanor Arkhègètas Proclès », et sept autres noms. Si Rhexanor (« qui rompt les rangs ennemis ») est un qualificatif, Proclès le nom et Arkhègètas la fonction, nous aurions un roi entouré de son conseil, de ses familiers ou de ses commensaux (dans la *Rhètra* (*supra*, p. 53), les « archégètes » sont les rois). JEFFERY, 1961, p. 144 *sq.*, n'y croit pas et elle pense plutôt à des membres d'une association culturelle auxquels est réservée la tombe. La question reste ouverte.

[12](#) ARISTOTE (fr.611.18 Rose) mentionne ces éphores avec des pouvoirs judiciaires ; attestés au III^e s. : *IG* XII 3, 330 ou 336

[13](#) *SEG* IX 1, 1. 20, fin de l'époque classique mais considérée comme traditionnelle par F. CHAMOUX.

[14](#) VIII 48 : « les Méliens, un peuple venu de Lacédémone ». Cf. THC. en 416 : V 84, 2 ; 105, 4 ; 106, 1 et 112, 2. Voir aussi XÉN. *Hell.* II 2, 3 ; DIOD. XII 65, 2

[15](#) Kydonia : S_{TR}. X 4, 13 ; Lyttos : ÉPHORE : *FGrH* 70 F 149 (Str. X 4, 17).

[16](#) PAUS. IV 8-10 ; DIOD. XVI 62.

[17](#) ÉPHORE, *FGrH* 70 F 149 (Str. X 9 ; 16-22) [18](#) PUIGGALI, 2004, notamment p. 238-241.

[19](#) Séisme : CIC., *De Divinatione*, I 50, 112 = DK 12 A 5a ; *hōroscopeion* : DL II 1-2 = DK 12A1 = KRS 94.

[20](#) RICHER, 1998, chap. 11, notamment p. 181 *sq.* En revanche, nous ne pouvons pas être aussi assurés que lui d'un lien avec la pratique de l'astronomie et celle de l'astéroscopie par les éphores.

[21](#) NAFISSI, 1991, p. 148 *sq.*

[22](#) Voir *supra*, p. 163, et PIPILI, 1987.

[23](#) Cependant, voir note 3 p. 163 : les relations commerciales ou personnelles auraient pu se maintenir plus longtemps, en fait.

[24](#) CARTLEDGE, 1982.

[25](#) DOURIS de Samos (vers 300) en fait même un concitoyen : *FGrH* 76 F 66.

[26](#) Date de la mort de Périandre proposée par SERVAIS, 1965, et acceptée par

SALMON, 1984, p. 186.

[27](#) Aux environs de 500 : *Nomima* I, 17 (Sélinonte), 42 (Sybaris/Serdaioi), 58 (Zancle).

[28](#) Voir les textes dans LETOUBLON, 1995, p. 121-123.

[29](#) Hyakinthos : MARTINEZ HERNADEZ, 2004 ; cratère : Musée de Tarente 8263.

[30](#) PLUT. *Lys.* 25, 4, rappelle un autre oracle : Lysandre avait tenté de corrompre les prêtres d'Ammon qui le dénoncèrent à Sparte mais « il fut acquitté et les Libyens dirent en partant : "Eh bien nous, Spartiates, nous rendrons mieux la justice quand vous viendrez vous établir chez nous en Libye" ; car il existait bien un ancien oracle selon lequel les Lacédémoniens s'installeraient en Libye ».

[31](#) Voir pour plus de détails et une analyse de l'ensemble des mythes, entre autres du lien entre la tentative libyenne et les Argonautes, MALKIN, 1999.

[32](#) Les travaux de NIELSEN permettent de faire le point, notamment 2002 et HANSEN & NIELSEN, 2004, p. 505-539.

[33](#) HDTE I 65-68, cf. PAUS. III 7, 3 ; 11, 10 et VIII 47, 2.

[34](#) Voir l'analyse de BOEDEKER, 1993.

[35](#) PLUT., *Mor.* 292b ; ARISTOTE fr. 592 Rose ; confirmé par *Mor.* 277c.

[36](#) FOUCHARD, 1997, p. 25, cite le premier emploi de *chrestos* (BACCHYLIDE, vers 485-452, fr. 37, v. 49-51) : il s'agit de la richesse qui rend utile ; puis le terme désigne la valeur morale du citoyen de qualité. BOLMARCICH, 2005, p. 12-17, rappelle diverses interprétations du sens à donner à *chrestoi* dans notre passage, où le terme qualifie ce que pourrait devenir un groupe de gens : des hors-la-loi parce que pro-Laconiens (LATTE, 1920), des citoyens (JACOBY, 1944), des morts parce que pro-Laconiens (ARISTOTE-PLUTARQUE et BRAUN, 1994) ; elle accepte avec raison celle de Jacoby, mais elle note que toutes s'accordent sur l'idée que Sparte fait pression sur les Tégéates pour qu'ils incluent dans leur corps civique ou en excluent un groupe particulier, d'où l'idée d'un traité inégal.

[37](#) Selon WELWEI, 2004, p. 219-230, cette histoire serait une invention des Tégéates.

[38](#) Critique de cette tradition : KELLY, 1970. La réalité de la bataille d'Hysiai en 668, qu'il nie, reste toujours un problème. Voir différents points dans PIÉART, 2004, p. 167-185.

[39](#) La Thyréatide est la région qui s'étend du Mont Zavitzia au nord, au Parnon à l'ouest et à Caryai au sud-ouest, région essentielle de contact entre Argolide, Arcadie (Tégée) et Laconie.

[40](#) DAVID, 2004. Cheveux et aspect terrifiant du vainqueur : VERNANT, 1985, p. 42-45.

[41](#) *FGrH* 595 F 5 (ATH. XV 678b-c). Voir HINGE dans JENSEN, 2006 (*non vidimus*). NAFISSI, 1991, p. 303-305. L'inscription relative à un prétendu cénotaphe des Argiens a été restituée par KRITZAS, 1985, à des fonctions plus prosaïques de protection d'une source et de la conduite d'eau ; de même a-t-il fait disparaître une offrande à un prétendu héros Parparos.

[42](#) PIPILI, 1987, p. 78-79.

[43](#) Cf. BERNHARDT, 1987.

[44](#) Le Papyrus Rylands n° 18 (peut-être un texte d'Éphore, cf. *FGrH* 105 F 1) précise qu'Anaxandrides et Chilon ont procédé, sous l'éphorat de ce dernier en 556/5, à l'expulsion de tyrans, par exemple à Sicyône et Athènes. Voir CAWKWELL, 1993, p. 371-2.

[45](#) Bien que Clisthène, l'un de ses membres, apparaisse sur la liste des archontes pour l'année 525/4 ; cf. ML, 6 ; *Nomima* I, 89.

[46](#) Les Athéniens créeront le mythe des tyrannoctones pour ne pas avoir à créditer Sparte de cette « libération ». En 369, les Spartiates venus demander de l'aide à Athènes rappelleront cette contribution au départ du tyran (XÉN. *Hell.* VI 5, 33).

[47](#) Cf. THC V 105, 4 : en 416/5, les Athéniens auraient dit aux Méliens : « Les Lacédémoniens [...] sont de tous ceux que nous connaissons ceux qui estiment le plus manifestement que ce qui leur plaît est beau et que ce qui sert leurs intérêts est juste. »

[48](#) Quelques études sur le sujet : LARSEN, 1932 ; 1933 ; 1934 ; de STE CROIX, 1972, chap. IV, IV ; CAWKWELL, 1993 ; LENDON, 1994 ; YATES, 2005 ; BOLMARCICH, 2005.

[49](#) Nous connaissons de multiples cas où Sparte, à l'inverse, n'a pas soutenu des alliés en difficultés, par ex. Égine au début des années 480 (VI 92), Tirynte et Mycènes dans les années 460 (VI 83), de nouveau Égine en 459/8-457/6 mais alors il y eut un petit effort des Corinthiens et des « Péloponnésiens » sans que Sparte fût impliquée (THC I 105-106 et 108, 4). Dans bien d'autres cas la question ne semble même pas s'être posée, mais le silence des sources ne permet pas de certitudes : que saurions-nous d'un débat sur une aide à Samos contre la répression athénienne en 440 si une allusion n'avait été glissée dans un discours attribué aux Corinthiens en 432 (THC I 40, 5, cf. 43, 1) ?

[50](#) *Nomima* I, 55, avec bibliographie, où nous avons sans doute soutenu à tort une date au début du V^e s. Depuis, ML 67 bis ; *SEG* XXVI, 461 ; XLII, 308 ; LI, 449 (Pikoulas propose ca 450) ; *LSAG*², 447G et 448. Ajouter : HALL, 2000, p. 84-85. Les dates

proposées varient de la mi V^e au début du IV^e s. Toutefois, nous sommes réservées sur la tendance actuelle à voir dans ces Étoliens/Eradiens des habitants de l'Étolie, même proches de Naupacte (Pikoulas, *Horos*, 2000-3) ce qui laisserait inexpliquée la réserve sur Mantinée ; de plus, Gschnitzer a rappelé l'existence d'Aitôloi dans l'ouest du Péloponnèse (*Symposion* 1993, Cologne 1994).

[51](#) Voir CARLIER, 1977. Cléomène dans HDTE : III 148 ; V 42, 49, 63-64, 70-72, 74, 90-91 ; VI 48-50, 65-66, 73-82, 84, 108.

Chapitre 10

De l'hégémonie de 480 aux difficultés des années 460

Les vingt années que nous allons aborder sont capitales pour comprendre la politique extérieure et intérieure de Sparte et cette sorte de repli identitaire dans lequel elle va s'enfermer durant quelques décennies. Elle était considérée au début du v^e s. comme la plus importante cité de la péninsule mais déjà sa politique paraissait frileuse. Toutefois elle avait su rassembler autour d'elle la majorité des cités péloponnésiennes au point de contrôler, de fait, toute la région. C'est très spontanément que les cités décidées à résister au pouvoir perse se tournent vers elle, malgré la victoire athénienne de Marathon. Il nous reste donc à comprendre pourquoi ce dynamisme s'est trouvé bloqué en quelques années au point de laisser la place à l'impérialisme athénien.

Sparte dans la seconde Guerre médique¹

Avant de nous interroger sur les problèmes posés par le comportement individuel ou collectif des Spartiates dans la seconde guerre médique, voyons brièvement les faits, vus du côté de la cité péloponnésienne.

Sparte dans la guerre Les Spartiates ont refusé de reconnaître l'autorité sur les Grecs à laquelle prétendait Darius ; ils avaient même précipité dans la mort les deux hérauts venus leur demander « la terre et l'eau », symbole de soumission au Roi, ce qui leur avait valu la colère de Talthybios, le héraut mythique auquel ils vouaient un culte et qui leur refusa tout présage favorable. Après avoir lancé des appels dans plusieurs assemblées, ils trouvèrent enfin deux volontaires pour aller s'offrir à Xerxès en expiation des deux hérauts de son père et la dignité de leur comportement aurait tant impressionné le Roi qu'il leur aurait épargné la mort (Hdte VII 133-137). Mais, ayant repoussé la demande du Roi, les Lacédémoniens ne peuvent rester à l'écart de la résistance à la grande opération lancée par Xerxès.

Se constitue alors, en 481, ce que nous appelons la « Ligue hellénique », une organisation minimale de la résistance, selon Hérodote (VII 145) : « Réunis en un même lieu, ceux des Grecs qui se souciaient le plus des affaires de la Grèce, parlèrent entre eux et se donnèrent leur foi ; là, ils décidèrent dans leur délibération que la première des choses à faire était de mettre fin aux inimitiés et aux guerres qui les opposaient les uns aux autres », et aussi d'envoyer des ambassades à Argos, en Crète, à Corcyre et auprès de Gélon de Syracuse pour obtenir de l'aide. Les cités ne répondront pas favorablement soit parce que les Spartiates eux-mêmes avaient saigné leur population (Argiens), soit parce que des affaires locales les retenaient (Syracusains et peut-être Crétois), soit parce qu'elles attendaient de voir la tournure des événements (Corcyréens) ; se greffe là-dessus la revendication de commander, ou au moins de partager le commandement avec les Spartiates

(Argiens et Gélon). Il va donc falloir résister sans l'aide de ces cités.

a. *Les Thermopyles et l'Artémision*. Lorsque l'armée perse déferle sur la Grèce en 480, un contingent lacédémonien commandé par un polémarque participe à l'armée de dix mille hoplites envoyés protéger la Thessalie ; mais cette armée se replie, de crainte d'être tournée par les Perses, provoquant la défection des Thessaliens : incapables de résister seuls, ils ne peuvent que passer du côté du Roi (VII 173-4). Alors les Grecs décident d'un nouveau point d'arrêt où bloquer l'avance ennemie : sur terre, le « défilé » des Thermopyles, qui est le passage entre montagne et mer permettant à qui vient du Nord d'accéder à la Locride et, de là, à la Béotie et à l'Attique ; sur mer, une flotte concentrée au cap Artémision, au nord de l'Eubée. Sparte fournit le commandant en chef de l'armée de terre — et cette fois c'est un roi, Léonidas — et aussi de la flotte, placée sous les ordres d'Eurybiadès.

La participation lacédémonienne est des plus modestes tant sur terre que sur mer : « Ici, contre trois millions d'hommes ont lutté jadis quatre mille hommes venus du Péloponnèse » (VII 228), proclame l'épithaphe des morts des Thermopyles, dont le chiffre ne correspond pas au détail des troupes donné ailleurs (VII 202 : 3100 Péloponnésiens, dont trois cents hoplites de Sparte) ; en fait, selon d'autres, ce furent mille Lacédémoniens qui vinrent se battre dont des Périèques², et tous sont d'accord pour attribuer à Léonidas le choix délibéré d'un petit nombre de combattants, la mort étant assurée pour eux — on invoquera ensuite un oracle — et la cité

devant conserver des défenseurs. Il semble, en fait, que Sparte n'était pas prête et que Léonidas ait attendu en vain des renforts. La fête des Carnéia avait retardé le départ du gros des troupes et il était prévu un départ postérieur « en masse » (*pandèmei*) qui n'eut pas le temps de se produire ; d'autre part, ce fut apparemment la première fois que les Périèques étaient aussi mobilisés, ce qui a pu ralentir les opérations. Mais on savait aussi que les Argiens désiraient se venger de Sépeia, que les Mantinéens traînaient des pieds pour aller se battre au loin, que les Eléens prétextaient les fêtes d'Olympie pour ne pas partir, etc. Finalement, pour la dernière phase du combat, Léonidas resta seul avec trois cents Spartiates, des Hilotes (VII 229, cf. VIII 25), des Thespiens et des otages thébains. Pourquoi renvoya-t-il les autres Grecs, promettant à la mort ceux qui restaient avec lui ? Hérodote insiste sur l'idéologie spartiate de la bravoure et de la gloire : l'épithète des morts Spartiates (VII 228 : « Étranger, va dire à Lacédémone qu'ici nous gisons par obéissance à ses lois ») renvoie à l'affirmation de Démarate déclarant à Xerxès que les Spartiates « ne sont pas libres en tout : ils ont un maître, la loi [...] ; ce maître leur commande toujours la même chose : ne fuir du champ de bataille devant aucune masse ennemie, mais rester fermes à leur poste, et y vaincre ou mourir » (VII 104). En fait, les Grecs ne sont pas non plus prêts à affronter le déferlement des troupes perses et les chances d'arrêter Xerxès aux Thermopyles sont nulles, surtout qu'un traître l'a informé des moyens de contourner la passe et de prendre l'ennemi à revers ; il est donc important de retarder autant que possible l'avancée des Perses et Léonidas. donne ainsi aux Athéniens le temps d'organiser l'exode de leurs familles. Cette bataille est devenue légendaire car les Spartiates y firent preuve

d'une parfaite discipline dans la manœuvre puis d'un total esprit de sacrifice.

Pendant ce temps, la flotte perse suivait la côte pour atteindre l'Attique. Les Lacédémoniens n'ont fourni que dix des deux cent quatre-vingts trières qui tentent de l'arrêter³ et, malgré de vigoureux combats et la tempête qui leur est favorable, les Grecs sont trop inférieurs en nombre pour remporter une victoire décisive (VIII 5-21).

b. *L'Isthme et Salamine*. Déjà certains avaient voulu renoncer à toute résistance à l'Artémision, abandonnant Érétrie aux Perses tandis que les Érétriens auraient payé pour convaincre Eurybiadès et le commandant corinthien, Adeimantos, de rester pour affronter la flotte perse. Maintenant se pose la question du prochain lieu d'affrontement. Les Péloponnésiens, sous le commandement du frère et successeur de Léonidas, Cléombrotos, se concentrent à l'Isthme (VIII 71-72) où commence un chantier que le roi va diriger et qui occupe l'essentiel des troupes : construire un mur qui reliera Léchaion sur le golfe de Corinthe à Kenchréai sur le golfe Saronique. Les Péloponnésiens espèrent ainsi arrêter l'armée perse tandis que la flotte se regrouperait près de Kenchréai. Bien évidemment ceux qui resteraient en dehors de cette protection, Éginètes, Mégariens et Athéniens (VIII 74), désapprouvent ce choix, et Eurybiadès lui-même, redoutant peut-être de voir ces derniers passer un accord avec le Perse ou conscient de ce que cette protection a d'illusoire, appuie les récalcitrants menés par Thémistocle ; mais il ne parvient pas à faire accepter cette stratégie par les Péloponnésiens. Le Corinthien Adeimantos n'hésite pas à

insulter le stratège athénien dans le conseil des chefs et à menacer Eurybiadès de se retirer de la défense commune, aussi Thémistocle n'a-t-il d'autre issue que de précipiter l'affaire en ayant recours à une ruse afin que les Perses prennent l'initiative du combat dans la baie de Salamine⁴.

Concepteur de la bataille et artisan de la victoire, même si les Éginètes furent considérés comme les meilleurs combattants, Thémistocle reçut plus tard un accueil remarquable à Sparte : « Les Lacédémoniens le reçurent fort bien (*kalôs*), lui rendirent de grands honneurs. Comme prix de la bravoure (*andreia*) ils offrirent à Eurybiadès une couronne d'olivier, comme prix de l'intelligence et de l'habileté, à Thémistocle une couronne d'olivier aussi ; ils lui firent don du plus beau char qui se trouvait à Sparte et, après l'avoir comblé d'éloges, ils le firent escorter lors de son départ par le corps des Trois Cents Spartiates d'élite, ceux-là mêmes qu'ils appellent les *hippeis*, jusqu'aux frontières de la Tégéatide. À notre connaissance, il est le seul homme à qui les Spartiates aient fourni une escorte » (VIII 124). Cela n'empêchera pas les Spartiates de le poursuivre ensuite de leur vindicte.

Les restes de la flotte perse partent garder les Détroits pour permettre au Roi de repasser en Asie, après avoir laissé en Grèce une partie de son armée sous le commandement de Mardonios. Eurybiadès partage cette fois l'avis des Péloponnésiens et refuse d'aller couper la retraite de Xerxès, préférant voir le Roi et ses troupes repartir en Asie ; la décision est sage et Thémistocle ne peut que s'incliner.

c. *Les batailles de Platées et du cap Mycale*. Au printemps 479, l'activité reprend, avec deux nouveaux chefs, le roi Léotykhidas et Pausanias, régent pour le jeune roi Pleistarchos. Cependant, malgré leur crainte de voir les Athéniens céder aux propositions alléchantes de Mardonios, les Lacédémoniens laissent ce dernier envahir l'Attique sans bouger. Cette fois, ils célèbrent les *Hyakinthia*. Hérodote nous conte une histoire douteuse: après avoir opposé un refus aux demandes athéniennes d'intervention, les Spartiates auraient changé d'avis sur intervention d'un Tégéate et, soudain, les éphores purent faire partir cinq mille Spartiates et trente-cinq mille Hilotes, de nuit, sous la conduite de Pausanias (IX 10)⁵ ; ils seront rejoints par cinq mille Périèques « d'élite » (*logades*) et douze mille trois cents Péloponnésiens, entre autres ; les Éléens et les Mantinéens arriveront après la bataille (IX 77). La bataille, qui se déroule près de Platées, tarde à démarrer à cause de mauvais présages, et fut dure à mener jusqu'à la mort de Mardonios. Les Lacédémoniens firent preuve d'une vaillance supérieure, en affrontant les meilleures troupes ennemies (IX 7), et ils utilisèrent les Hilotes, levés en très grand nombre, comme troupes légères (IX 28 ; 29 ; 61).

Les rites funéraires accomplis posent un problème. Comme il est normal, on ne rapatria pas les corps des soldats morts et, à la différence de ce que firent leurs alliés, les Lacédémoniens érigèrent trois tombes, « une pour les *hirées*, une pour les autres Spartiates et la troisième pour les Hilotes » (IX 85). Or nous ignorons ce que sont ces *hirées* et ce qui leur vaut une tombe distincte avec leurs noms gravés et, parmi eux, celui d'Amompharéto qui était Spartiate ; en vérité, aucune explication ne paraît convaincante, à ce jour, même si la plus satisfaisante

évoque un petit groupe particulièrement distingué, au sens étymologique du terme⁶. De plus, on est surpris de l'absence des Périèques dans ce passage : tout récemment embarqués dans une aventure commune avec les Spartiates, ils avaient peut-être la responsabilité de leurs propres morts, à moins qu'Hérodote n'ait mentionné qu'une partie des occupants d'une tombe (Richer).

Au même moment — la légende veut que ce soit le même jour — les Grecs, sous le commandement de Léotikhidas, aidés par des Ioniens qui s'étaient retournés contre leurs maîtres, battaient les Perses en Ionie, au cap Mycale, en mettant le feu à leurs bateaux. Les Lacédémoniens arrivèrent les derniers pour la bataille que remportèrent Athéniens, Corinthiens, Sicyôniens et Trézéniens. Les Péloponnésiens eurent ensuite l'idée de se débarrasser du problème perse en installant dans la péninsule balkanique les Grecs d'Ionie, à la place des peuples qui avaient «médisé» ; ils y renoncèrent face à l'opposition des Athéniens. La guerre étant jugée terminée, les Péloponnésiens repartirent avec Léotikhidas, tandis que les Athéniens allèrent libérer de la tutelle perse les Grecs de l'Hellespont et la Chersonèse.

Le rôle joué par Sparte dans ce conflit permet de mieux comprendre sa place dans le monde grec. On a le sentiment qu'elle a progressivement pris conscience du danger perse : elle ne se sentait guère concernée par le sort des Grecs d'Asie mais, lorsque les Perses viennent dans la péninsule, elle réagit, tout en étant d'abord un peu prise au dépourvu, aussi la mobilisation de toutes ses forces se fit-elle progressivement.

Le commandement spartiate Les alliés ont absolument tenu à ce que

le commandement fût confié aux Spartiates sur terre comme sur mer et nous avons vu que la décision fut prise très tôt, s'il est vrai qu'à Argos comme à Syracuse ce fut une des causes de l'échec des négociations (VII 148-9 ; 157-162). Or les Athéniens, qui sont pourtant plus concernés et donc plus ardents au combat, qui fournissent l'essentiel de la flotte (VII 161 ; VIII 2-3) et qui, surtout, sont de vieux ennemis des Perses qu'ils ont déjà affrontés (IX 46), s'inclinent sans protester devant ce choix. C'est que la puissance lacédémonienne s'impose : un vaste territoire, une armée de citoyens quasi-professionnelle, une supériorité reconnue par tous y compris par les Perses ; ajoutons-y que ses alliés fournissent une part très importante des troupes de terre et sans doute aussi des votants au Congrès qui se tient à l'Isthme. Athènes n'est pas encore très connue, sa marine est récente et elle est en conflit permanent avec Égine ; de plus, son territoire est particulièrement menacé. Enfin, elle suscite manifestement l'hostilité d'alliés importants de Sparte, tels les Corinthiens (VIII 2-3).

Les décisions de la Ligue hellénique sont prises à la majorité des membres, semble-t-il, mais lorsque l'on est sur le terrain, la décision appartient au commandant en chef ; il arrive que la panique l'emporte sur la discipline (VIII 56) mais, normalement, c'est le Spartiate qui convoque les chefs des alliés pour les consulter, qui décide des combattants qu'il garde avec lui (Léonidas : VII 219-20), de l'endroit et du moment où livrer bataille, y compris sans l'accord d'un allié important comme l'est Corinthe (Eurybiadès : VIII 63). Dans son désir de faire retomber sur les Athéniens la gloire de la victoire, Hérodote montre le chef spartiate fortement influencé par Thémistocle, prêt à le soutenir

même contre les alliés les plus importants pour Sparte ; il raconte parfois les opérations comme si c'était Thémistocle lui-même qui commandait, par exemple à l'Artémision ; peut-être fut-ce alors le cas car on ne pouvait compter sur Eurybiadès pour ordonner des manœuvres sur mer ; mais Thémistocle agit toujours avec l'accord du chef spartiate.

Toutefois, l'autorité n'était pas acquise au commandant en chef ; sans l'appui de ses alliés péloponnésiens il ne peut imposer un choix stratégique et ceux-ci remettent sans cesse en débat le choix du lieu où attendre Xerxès (VII 207 ; VIII 4-5 ; 49 ; 74). Ce n'est pas tant une affaire de titre (roi, régent ou simple polémarque) ou même de personnalité que de soutiens parmi les Péloponnésiens. Même en pleine opération, l'obéissance n'est pas garantie, y compris des commandants lacédémoniens : lors de la bataille de Platées, le commandant du contingent de Pitane, Amompharète, refuse d'appliquer une tactique dont il ne comprend pas le sens, au risque de mettre les autres en péril (IX 53-57) ; curieusement, on ne lui en tiendra pas rigueur et il sera même désigné comme un des meilleurs combattants et distingué avec trois autres lors des funérailles (IX 71 et 85). L'histoire est trop surprenante pour être totalement inventée et on aimerait savoir quel était le degré d'autonomie des chefs de contingent.

Hérodote, scrutateur de la mentalité spartiate Hérodote est volontiers considéré comme le premier ethnologue de la littérature intéressé par les particularités de chaque peuple. Les Spartiates n'échappent pas à son intérêt et il aime s'attarder sur leurs mœurs, leurs étranges mentalités, insistant notamment sur leur légendaire

religiosité, sacrifiant au moment même du combat et assurant la célébration des grandes fêtes de la cité aux dépens de la rapidité d'action. Les propos qu'il prête à Démarate, le roi déchu, répondant à Xerxès qu'il accompagne et qui l'interroge sur les Grecs, sont l'occasion de célébrer les vertus spartiates. La valeur des Spartiates est sans égale, même comparée aux autres hommes de la cité (VII 234). La perfection de leurs manœuvres sur le champ de bataille découle de leur entraînement et de leur discipline (VII 211) et l'obéissance à la loi fait d'eux de redoutables adversaires toujours prêts à se battre jusqu'à la mort⁷ ; jamais ils n'accepteraient de tomber sous l'autorité d'un autre, quitte à tous mourir. L'historien souligne cette sorte d'exaltation de la mort patriotique qui n'est pas sans rappeler Tyrtée dont certains poèmes étaient connus hors de Sparte. C'est dans cette optique qu'il faut aborder la question des « trembleurs », dont il parle abondamment à l'occasion de la bataille des Thermopyles (VII 229-232) après avoir déjà évoqué le sujet lors de la bataille de Thyréa. Deux hommes avaient été autorisés par Léonidas à repartir car ils souffraient d'une ophtalmie ; l'un d'entre eux se fit conduire par son hilote au combat et mourut avec ses compagnons ; l'autre, Aristodamos, rentra à Sparte, y subit la marginalisation des « trembleurs »⁸ et tenta de se racheter à Platées où il prit tous les risques et mourut mais sans avoir droit à la palme du courage car il avait cherché la mort (IX 71) : c'est en restant au niveau des autres, en cherchant la victoire de la cité et non sa propre gloire qu'un Spartiate a le droit de se distinguer. Un troisième « dit-on », envoyé en mission par Léonidas, se pendit à son retour. La valeur fondamentale paraît être la solidarité, plus que le courage : ces hommes avaient de bonnes raisons de ne pas être au combat avec

les autres et avaient même reçu l'ordre de s'éloigner, mais, coupés de leurs compagnons de combat, leur existence est brisée ; ne pas partager la mort de leurs compagnons rend leur vie insupportable ; de plus, Aristodamos introduit une tache dans la geste héroïque des Thermopyles. Cette exaltation du sacrifice peut surprendre dans la mesure où nous voyons s'annoncer des difficultés démographiques : Léonidas a bien pris soin de ne sélectionner que des pères d'un fils pour le combat sans espoir des Thermopyles comme s'il fallait garantir, au moment de mourir, que la relève serait assurée.

Nous ignorons si Sparte a bénéficié d'un regain d'autorité vis-à-vis des Péloponnésiens comme des autres Grecs. Mais, si la lutte contre les Perses est vécue à Athènes comme une grande geste héroïque, à Sparte la gloire semble se limiter au sacrifice des Thermopyles. En vérité, toutes les difficultés à venir s'annoncent dans cette guerre. Les Spartiates vont devoir gérer la question des Hilotes au combat, de leur autorité sur leurs alliés, notamment les Corinthiens — eux, au moins, se sont bien battus —, mais aussi les Éléens ou les Mantinéens, peu ardents à rejoindre les troupes. Leur incapacité sur mer est avérée et tout ce qu'ils ont trouvé pour protéger les Grecs d'Asie, c'est un improbable déplacement de populations. Les Athéniens reconstruisent des remparts sans tenir compte de la demande spartiate de s'en abstenir et même d'aider à faire partout supprimer les fortifications sous prétexte de n'offrir aucune base sûre au barbare s'il revenait (Thc. I 90). Les Athéniens ne sont pas dupes : déjà se profile une inévitable rivalité.

Une période difficile : 478-460²

La période qui suit les guerres médiques est très difficile pour les Spartiates et la troisième guerre de Messénie fait triompher une politique de repli. Alors que les Athéniens développent leur puissance, Sparte se tient en retrait des affaires internationales, laissant à ses alliés, notamment aux Corinthiens, le soin de régler certains conflits avec une brutalité fort peu diplomatique. Ce faisant, la cité laconienne risque de perdre la confiance de ceux qui représentent sa meilleure garantie contre des attaques extérieures et même contre ses ennemis de l'intérieur. En effet, la menace d'une désagrégation de la Ligue qui avait été patiemment et prudemment construite, va contraindre les Spartiates à choisir, en 431, la rupture avec Athènes. Toutefois, la cité ne retrouve pas avant plusieurs décennies l'esprit offensif qui semble l'avoir désertée depuis le VI^es. Alors, c'est une Sparte, nouvelle par bien des aspects, qui émerge des années de guerre et d'adaptation aux problèmes rencontrés.

Durant cette période, les rois de Sparte sont associés à des événements importants mais la royauté semble fragilisée par des querelles qui reflètent probablement des options politiques qui nous échappent un peu. Depuis 479, Pausanias exerce la régence pour Pleistarchos (A) ; il meurt en 469 de façon dramatique et Pleistarchos règne alors jusqu'en 458. L'autre roi, depuis 491, est Léotykhidas (E) qui fut déposé probablement en 476, après qu'il eut été chargé de punir les Thessaliens pour leur attitude complaisante envers les Perses (c'était oublier que les Grecs avaient renoncé à répondre à leurs appels au secours) et qu'il se fut retiré, malgré quelques succès. Bien entendu, il fut accusé de s'être laissé corrompre ; selon Hérodote (VI 72) le fait était avéré et il fut condamné à l'exil. C'est à Tégée, auprès d'Athéna Aléa, qu'il se

retira. Archidamos II, qui le remplaça puis lui succéda après sa mort (en 469 ?), régnera jusqu'en 428/7.

L'abandon aux Athéniens de la Ligue hellénique : Pausanias un régent dangereux ?

Les succès des commandements de Pausanias à Platées et de Léotykhidas au cap Mycale semblaient entraîner Sparte vers une politique hégémonique en mer Égée puisque les Grecs lui avaient confié le commandement en chef des troupes de la Ligue. Alors comment se fait-il que, dès 478, les Spartiates se soient retirés de la Ligue au profit des Athéniens ? Après Cléomène, « le roi fou », auraient-ils eu un régent dangereux en la personne de Pausanias ?

a. Pausanias vainqueur de Platées. L'image de Pausanias, chef militaire à Platées, est très positive : Hérodote le montre soucieux d'écouter ses partenaires alliés, de trouver la meilleure tactique, d'imposer sans brutalité son autorité à un chef récalcitrant¹⁰, de respecter scrupuleusement les avis des dieux, au point de perdre des hommes plutôt que d'attaquer avant que les présages ne soient favorables (Hdte IX 61-62). C'est bien le chef spartiate qui est considéré comme le vainqueur des Perses, malgré la manie d'Hérodote de mettre les Athéniens en valeur¹¹. Quelques faits permettent d'exalter sa modération dans la victoire : il sauve une jeune femme de Cos enlevée par un Perse qui en avait fait sa concubine, il refuse d'outrager le cadavre de Mardonios ou de profiter du luxe des installations perses abandonnées ; enfin, il

veille à une juste répartition du butin.

Deux anecdotes viennent cependant ternir cette image. Lorsque les Thébains finirent par accéder à la demande des vainqueurs de leur remettre les responsables de l'entente avec les Perses, ils livrèrent même les enfants d'Attaginos en remplacement de leur père qui s'était échappé. Si Pausanias refusa noblement de faire porter à ces enfants une responsabilité qui n'était pas la leur, il emmena les coupables à Corinthe et là, il aurait pris seul la décision de les faire mettre à mort sans jugement (Hdte IX 86-88 ; Diod. XI 33, 4). On peut se demander si ce récit n'est pas une invention *post mortem*, à moins que l'étape de la décision collective prise par le conseil des alliés n'ait été omise. Cependant, l'affaire du trépied de Delphes qui, elle, semble authentique, souligne la dérive « monarchique » du régent : « Sur le trépied que les Grecs avaient consacré à Delphes sur le butin pris aux Mèdes, il avait jugé bon de faire graver, en son nom personnel, le distique suivant : "Le chef des Grecs lorsqu'il eut détruit l'armée des Mèdes, Pausanias, a consacré cette offrande à Phoibos". Ce distique, les Lacédémoniens le firent immédiatement effacer du trépied pour y graver les noms de chacune des cités qui avaient contribué à la défaite du Barbare et qui avaient fait ériger cette offrande » (I 132, 2-3). Les Spartiates ont réagi rapidement, mais ils semblent n'avoir vu dans ce comportement qu'un manquement aux bonnes règles, qui n'affecta pas leur confiance en l'homme.

b. Pausanias à Byzance. Pausanias est désigné, au printemps 478, pour commander la flotte hellénique (I 94, 1). C'est à Byzance que s'ouvre le conflit qui va l'opposer aux autres Grecs et bientôt à

sa propre cité et qui aurait été décisif dans le choix que fit Sparte d'abandonner son autorité d'*hégémôn* de la Ligue hellénique. Toutefois, la fin de Pausanias, reconstituée à partir de sources variées, apparaît comme une construction mythico-historique autour de ses actes et de ses comportements¹². Au cours de son séjour à Byzance, Pausanias serait devenu violent. Selon Plutarque et Diodore, il aurait maltraité les soldats alliés et abusé de son autorité sur les chefs et même, selon un schéma récurrent dans les histoires de tyran, il aurait assassiné une jeune fille, Cléonikè, dont il voulait abuser et qui lui fit peur en le surprenant en plein sommeil ; la vengeance divine le poursuivra jusqu'à sa mort. D'une façon générale, on l'accuse de se conduire en tyran et d'avoir négocié avec le Roi pour commander aux Grecs, sans que l'on sache s'il s'agissait du maintien de son commandement militaire ou d'un espoir de « gouvernement de la Grèce » comme le bruit s'en est répandu. Hérodote lui-même semble sceptique.

Pausanias est rappelé une première fois à Sparte, à la demande « des alliés » : s'agit-il de tous les Grecs ou seulement des Péloponnésiens, peu soucieux de prolonger les opérations outre-mer ? Nous l'ignorons mais, malgré les plaintes, il est acquitté faute de preuves. On décide cependant de ne plus l'envoyer là-bas et il est remplacé par Dorkis qui part pour l'Hellespont sans doute au printemps 477: les Spartiates ne sont donc pas encore décidés à renoncer à leur commandement.

Puis Pausanias repart, à titre privé, dit-on, mais à bord d'une trière prêtée par la cité d'Hermionè. Il aurait alors adopté des mœurs perses et il aurait même songé à un mariage dans la famille royale. Plus tard, selon Thucydide et Diodore, un homme d'Argilos

le dénonça aux éphores en parlant des échanges de lettres entre le régent et le Roi et de la mise à mort des messagers qu'il envoyait afin de faire disparaître des témoins gênants¹³. Mais cette histoire-là ne repose que sur un témoignage peu fiable qui aurait pu être monté par des éphores. Dans l'ensemble, ce qu'on raconte sur Pausanias fait écho aux dénigrement dont Thémistocle fut accablé après lui et, d'une façon plus générale, aux *topoi* sur les tyrans. Une fois chassé de Byzance par les Athéniens¹⁴ auxquels les alliés avaient remis le commandement, Pausanias s'installa en Troade, où il reçut des autorités spartiates une scytale qui lui enjoignait de rentrer sous menace de devenir hors-la-loi (*polemon prosagoreuein*).

c. *La fin du régent*. Nous sommes désormais guidés par Thucydide, presque uniquement, et la procédure suivie nous laisse perplexes : emprisonné bien que de sang royal, Pausanias est relâché et il propose alors de se soumettre à un jugement de la cité. Les éphores hésitent car l'opinion est manifestement divisée, moins sur sa personne que sur sa politique : doit-on abandonner toute prétention en Égée ou poursuivre une politique de présence militaire et, pour plus de sûreté, d'entente avec le Roi ? Pour faire rejeter la politique du régent, ses adversaires doivent trouver des preuves de sa trahison et ils exploitent l'accusation de médisme, ce qui leur permet de se débarrasser du même coup d'un autre personnage encombrant, Thémistocle, alors présent dans le Péloponnèse.

Curieusement, une accusation encore plus grave avait été lancée, dont on n'entendra plus parler : « On apprenait également qu'il

complotait quelque chose avec les Hilotes, et il en était bien ainsi : il leur promettait la liberté et la *politeia* s'ils se soulevaient et l'aidaient à réaliser l'ensemble de son dessein (*vel* : à tout bouleverser) » (I 132, 4). Bien que Thucydide soit très affirmatif, l'octroi de la *politeia* aux Hilotes nous mène en pleine utopie ; voilà encore une action « tyrannique » sur laquelle Diodore et Plutarque sont totalement silencieux et qui surprend d'autant plus que nous n'entendons parler d'aucun mouvement du côté des Hilotes. Tout juste pouvons-nous supposer que Pausanias avait toujours en tête son projet d'impérialisme maritime et qu'il avait besoin d'équipages pour une flotte lacédémonienne, ce qui aurait été suffisant pour inquiéter ses concitoyens.

Les éphores avaient monté toute une mise en scène au sanctuaire de Poséidon au cap Ténare¹⁵ pour avoir les preuves de la trahison de Pausanias ; lors de son transfert vers Sparte, ce dernier fut averti par certains de ce qui l'attendait, il s'enfuit et courut se réfugier dans le sanctuaire d'Athèna Khalkioicos, sur l'acropole de la ville. Enfermé dans l'édifice où il s'était mis à l'abri, il mourut de faim avant même qu'on ait pu lui faire quitter le sanctuaire, aussi fallut-il ensuite expier la souillure : deux statues de bronze devront être consacrées dans le sanctuaire d'Athèna (I 134, 4 ; Diod. XI 45, 8-9 ; Paus. III 17, 7). La date de ces événements varie, selon les historiens, de 474/3 à l'été 466 ; la plus vraisemblable serait 471/0.

L'abandon des mers Les récits construisant le « roman » de Pausanias indiquent que les Spartiates ne se seraient pas retirés de leur plein gré de la Ligue hellénique et que Pausanias lui-même

souhaitait le maintien de son commandement. Les plaintes contre lui pourraient avoir été une machination des Athéniens qui, dès le péril perse écarté, voulaient récupérer l'hégémonie maritime (Hdte VIII 3). Aristote pense qu'Aristide fut à l'origine de la réaction des Ioniens, « guettant le moment où les Laconiens étaient mal vus à cause de Pausanias » (AP XXIII 4). Cela ne contredit pas Thucydide, pour qui c'est le comportement de Pausanias envers les Ioniens et ses relents tyranniques qui ont valu aux Athéniens le ralliement de ces derniers. Mais il est clair aussi que, de leur côté, les alliés péloponnésiens se montraient peu soucieux de poursuivre l'aventure, et qu'ils ont dû influencer la politique choisie par la majorité des éphores. Pour se débarrasser du principal défenseur d'une politique maritime, ses adversaires ont monté une accusation dont les bases semblent bien avoir été faussées.

C'est dans cette perspective que se situerait la délibération rapportée par le seul Diodore (XI 50), qui la situe en 475. Certes, aucune mention n'y est faite de Pausanias, peut-être encore vivant, mais on apprend qu'il existait à Sparte un débat sur la reprise d'une politique extérieure dynamique, aux risques de devoir affronter Athènes, et que ce débat opposait une bonne partie des citoyens, jeunes et moins jeunes, aux Anciens de la *gérousia*, soucieux de s'en tenir à une politique strictement péloponnésienne. Ces derniers l'ont emporté, l'un d'entre eux ayant gagné l'assemblée par sa conviction. Notons au passage le parfait fonctionnement des institutions : on discute partout de la question ; le conseil présente à l'assemblée sa proposition qu'il fait défendre par l'un des siens ; l'assemblée vote l'adoption de la proposition. Tout se passe dans le plus grand respect de la démocratie, pourrait-on dire. Le récit de

Diodore, si nous y ajoutons foi, au moins dans sa trame générale, nuance l'affirmation de Thucydide selon qui les Spartiates n'en avaient pas voulu aux Athéniens, et à Thémistocle en particulier, de la reconstruction des murs de protection de la cité ; en fait, une partie de l'opinion spartiate se méfiait d'Athènes et acceptait difficilement de la voir s'emparer de l'hégémonie sur mer. Même si, avec l'ostracisme de Thémistocle puis sa fuite pour échapper à des accusateurs malintentionnés et en partie circonvenus par les Lacédémoniens, et avec la progression de l'influence de Cimon à Athènes, les tensions pouvaient retomber, certains, à Sparte, souhaiteraient une politique extérieure plus dynamique.

Les difficultés avec les Péloponnésiens Au moment de la fin de Pausanias, les Spartiates connaissent quelques difficultés dans le Péloponnèse ; elles sont mal documentées, mais elles peuvent expliquer le repli sur la péninsule. On a soupçonné Thémistocle de ne pas y être étranger : ostracisé en 471, puis condamné à mort par contumace — les Spartiates l'ayant accusé d'une collusion, très improbable, avec Pausanias —, le héros de Salamine s'est réfugié à Argos avant de devoir s'enfuir pour échapper à ses ennemis. C'est à cette même époque, en 471, que, selon Diodore (XI 54, 1), Élis aurait réalisé son synœcisme après qu'elle se fût dotée d'une constitution démocratique, peut-être dès la fin du VI^e s. si nous en croyons certaines inscriptions (*Nomima* I, 108 et 109, ainsi que 23). Dans les années suivantes, Sparte doit affronter des cités péloponnésiennes dans des circonstances qui restent obscures. Au plus tard vers 500, toutes les communautés arcadiennes avaient été incorporées par Sparte dans sa Ligue du Péloponnèse, avec

laquelle plusieurs vont participer aux guerres médiques¹⁶. Cléomène, réfugié dans la région après qu'on eût découvert ses manœuvres contre Démarate, y avait réuni autour de lui des conspirateurs, peut-être en récupérant pour son compte le serment prêté à la Ligue afin de s'assurer une position de force, mais l'affaire n'eut pas de suites (Hdte VI 74-75). Plus tard, cependant, des conflits surgirent. Selon Hérodote (IX 35), le devin Teisaménos aida les Spartiates à remporter deux batailles qu'il situe entre Platées et la troisième guerre de Messénie : « celle de Tégée remportée contre les Tégéates et les Argiens ; puis celle de Dipaia, contre tous les Arcadiens sauf les Mantinéens » ; de fait, les Mantinéens soutinrent le roi Archidamos II dans la troisième guerre de Messénie (Xén. Hell. V 2, 3). Dans la période 470-465, presque tous les Arcadiens se sont donc révoltés contre Sparte, mais ils furent battus et, dès lors, Tégée resta loyale envers Sparte (V 67, 1 ; 64, 1-2), tout en poursuivant ses efforts en vue de constituer autour d'elle une symmachie à défaut d'une confédération¹⁷.

La catastrophe des années 460 et l'embrasement de la Messénie Le moment est venu de se pencher sur le double événement qui a marqué une véritable fracture dans l'histoire spartiate, le tremblement de terre de 464 et la révolte qui s'ensuivit et qui ne fut réduite qu'au bout de plusieurs années¹⁸. Rien à Sparte ne sera plus comme avant.

Le tremblement de terre Le récit de Thucydide sur le déclenchement des opérations comme sur les événements qui ont ponctué cette guerre est très succinct ; Diodore est plus disert,

exploitant sans doute des récits des Péloponnésiens eux-mêmes, transmis notamment par Éphore ; Plutarque en rajoute dans le spectaculaire. Le cataclysme fut effroyable : les morts furent innombrables (plus de vingt mille ?), les maisons furent détruites (toutes sauf cinq ?), les terrains furent complètement chamboulés, des pans entiers du Taygète tombèrent ; selon Plutarque, les éphèbes furent écrasés sous le gymnase. Les secousses furent certainement répétées et très violentes, créant une peur (*phobos*) durable. Les Lacédémoniens ressentirent cette catastrophe comme une sanction car « ils avaient autrefois fait se lever du sanctuaire de Poséidon des Hilotes qui y étaient installés en suppliants et, après les avoir emmenés, ils les avaient tués ; c'est pourquoi, d'après leur propre avis, avait eu lieu le grand séisme à Sparte »¹⁹. Si les ruines de maisons ordinaires se relèvent facilement et que la démographie se redresse rapidement dans de telles circonstances, il faut laisser à une génération le temps d'arriver à maturité²⁰. Mais le pire ne fut peut-être pas là.

Les récits de Diodore et de Plutarque rapportent une tradition selon laquelle les citoyens paniqués rendaient la cité vulnérable, ce dont certains s'apprêtaient à profiter ; alors le roi Archidamos réagit rapidement en quittant en armes la ville devenue meurtrière et en appelant ses concitoyens à se rassembler à l'extérieur ; ainsi purent-ils arrêter l'avance des Hilotes et des Messéniens venus attaquer la ville. Mais les attaquants se retranchèrent dans la Messénie, ouvrant ce qu'on appelle communément la « troisième guerre de Messénie ». Dès lors, le traumatisme le plus rude vint de la difficulté à mater les révoltés.

La révolte : « troisième guerre de Messénie »

Thucydide (I 101, 2) écrit : « ...le séisme [...] au cours duquel les Hilotes et, parmi les Périèques, ceux de Thouria et d'Aithaia, firent sécession et s'installèrent sur l'Ithôme. La plupart des Hilotes (révoltés) se trouvèrent être des descendants des anciens Messéniens, jadis réduits en servitude ; d'où le nom de Messéniens qui leur fut donné à tous²¹. » Pour lui, tous sont des Hilotes alors que les autres sources parlent d'Hilotes de Laconie et de Messéniens. Les Hilotes de Laconie étaient certainement mieux placés pour réagir rapidement et pour annoncer, au-delà du Taygète, que Sparte se trouvait dans une situation lamentable. Ce ne fut pas la majorité d'entre eux qui se révolta mais ceux-là furent perdus pour Sparte car, passés ensuite avec « ceux de l'Ithôme », ils périrent ou partirent ailleurs.

Tous les auteurs s'accordent à dire que, quels qu'aient été les initiateurs de la révolte, celle-ci évolua ensuite en une véritable guerre menée par les Messéniens qui prit des allures de guerre de libération. Les Messéniens livrèrent de vraies batailles : « Mardonios fut tué par Arimnestos, un homme considéré (*logimos*) à Sparte et qui, quelque temps après les guerres médiques, à la tête de trois cents hommes, combattit dans la plaine du Sténycclaros, au cours d'une guerre contre tous les Messéniens, et y trouva la mort avec ses trois cents soldats » (Hdte IX 64)²². Il s'agit là d'une bataille rangée et non d'une embuscade de paysans, et J. Ducat en conclut que la région jouissait d'une autonomie relative qui lui permettait de maintenir un certain potentiel militaire, ce que confirment d'autres témoignages, dont ces propos qu'Aristagoras aurait tenus à Cléomène en 498 : « Quoi ! pour un morceau de terre

qui n'est ni grand ni bien riche, pour si peu d'espace, il vous faut vous lancer dans des combats contre les Messéniens dont les forces sont égales aux vôtres » (Hdte V 49). De plus, nous avons vu que des communautés périèques occupaient une partie du pays ; N. Luraghi suppose que certains de leurs habitants étaient astreints au service militaire comme hoplites pour le compte des Lacédémoniens et se trouvaient donc à même de constituer des troupes expérimentées au service de la révolte ; comme Thucydide mentionne la participation de Périèques de Messénie, ceux de Thouria et Aithaia (non identifiée), on peut aussi penser que ces soldats en venaient.

La guerre se prolongeant, les Spartiates durent appeler des alliés à l'aide : les Éginètes et les Mantinéens²³, membres de leur ligue, les Platéens qui n'en font pas partie et qui leur rappelleront leur aide lorsqu'ils se feront juger et massacrer par eux en 427²⁴, les Athéniens, enfin, qu'ils vont renvoyer peu après « par crainte de leur audace et de leur mentalité révolutionnaire (*neôteropoia*) »²⁵ qui en ferait des alliés des « gens de l'Ithôme ». Les Athéniens auraient en effet compris en arrivant sur place qu'ils n'avaient pas affaire à des Hilotes, des *douloi*, mais à des populations qui refusaient leur asservissement et qui se comportaient comme un peuple révolté contre des conquérants ; ils pouvaient même représenter d'éventuels alliés contre la puissance lacédémonienne.

Réduction des Messéniens et convention finale Nous ignorons la durée exacte de cette guerre qui traîna en longueur. La phase finale correspond au siège des combattants retranchés sur le Mont Ithôme, et qui résistèrent remarquablement longtemps. Peut-être furent-ils

aidés par des Arcadiens mais surtout, tant que le siège ne fut pas étanche, ils pouvaient se ravitailler et ils avaient de bons combattants. Finalement, coupés de l'extérieur et affamés, selon Thucydide, « [les gens de l'Ithôme] traitèrent avec les Lacédémoniens à la condition suivante : ils quitteraient le Péloponnèse sous convention et n'y reviendraient jamais plus ; quiconque s'y ferait prendre deviendrait l'esclave de celui qui l'aurait saisi. Il existait du reste un oracle pythique rendu auparavant aux Lacédémoniens ordonnant de laisser aller le suppliant de Zeus de l'Ithôme. Ils partirent avec enfants et femmes, et les Athéniens les accueillirent en vertu de l'hostilité qu'ils entretenaient maintenant contre les Lacédémoniens, et ils les installèrent à Naupacte qu'ils venaient justement de prendre à ses occupants d'alors, les Locriens Ozoles »²⁶. Dès lors, même Thucydide ne parlera plus d'eux comme d'Hilotes mais bien comme d'une cité en exil, celle des Messéniens de Naupacte qui négocieront avec les Naupactiens des décisions et des actions communes et ils se comporteront comme une cité alliée des Athéniens. Jamais on n'aurait ainsi traité des Hilotes car les conventions entre cités interdisaient l'accueil des populations serviles des adversaires et on aurait redouté l'effet communicatif d'une telle révolte.

On peut se demander pourquoi les Spartiates ont accepté ces départs, comme déjà après la deuxième guerre. Très religieux, les Spartiates ne pouvaient songer à offenser à nouveau un dieu, celui de Delphes en l'occurrence, qui leur avait rendu un oracle en ce sens. De plus, la guerre n'avait que trop longtemps duré et ces gens, valeureux donc respectables, n'étaient plus très nombreux et c'était

une bonne manière de s'en débarrasser. En revanche, selon Diodore, les Hilotes furent châtiés. Lesquels ? Il nous est impossible de le savoir et il paraît douteux que les survivants ne se soient pas fondus dans la masse des « gens de l'Ithôme ».

En fait, en privant une partie de la population de Messénie de la liberté tout en la laissant se reproduire et organiser sa production, en excluant les Périèques de la citoyenneté spartiate, alors même que tous ces gens vivaient à l'abri du Taygète et parfois loin de la frontière, les Spartiates avaient contribué à forger une identité messénienne qui n'existait peut-être pas auparavant.

Conséquences *a. Peut-on parler de la création d'une identité messénienne ?* N. Luraghi y verrait volontiers la « naissance d'une nation » tandis que J. Ducat rappelle les témoignages sur un état de guerre larvée depuis le début du siècle, donc une résistance de gens encore imprégnés de liberté. Les exilés vont désormais revendiquer leur nationalité et il est intéressant de constater que les dédicaces d'offrandes se multiplient dans des sanctuaires après 460, proclamant l'affirmation des « Messéniens » en présence des dieux²⁷. Ceux qui sont restés ont été réduits à l'hilotisme et ils furent peut-être mélangés à d'autres, venus de Laconie ; pourtant ils sont ressentis comme une menace dormante susceptible d'être réveillée à tout instant (cf. Thc. V 14, 3). En fait, il n'y aura pas de fuite massive vers Pylos en 425 ni de soulèvement à l'occasion des expéditions en Attique ou en Asie. Il est vrai que l'on revient vite d'Attique et que les Spartiates n'envoyèrent pas outre-mer plus d'une trentaine de citoyens.

b. Relations avec les Hilotes. Cette affaire eut des conséquences évidentes pour les relations entre Spartiates et Hilotes. C'était la première révolte avérée des Hilotes de Laconie et leurs maîtres en conçurent une méfiance redoublée, dont témoigne Critias. Plutarque a sans doute tort de penser que toutes les conduites de brimades envers eux datent de ce moment, car elles sont plus fondamentalement liées à la condition hilotique et se sont progressivement développées, mais elles ont pu être alors aggravées. Certains historiens pensent que la violence mortelle associée à la cryptie daterait de ce moment, mais les textes ne nous orientent pas dans ce sens, nous le verrons.

c. Repli sur la défense de la cité. Les conséquences sont graves pour les Spartiates eux-mêmes. Si le séisme, juste mentionné par Thucydide, fut aussi violent que le décrivent Diodore et Plutarque, il peut avoir sa part de responsabilité dans leurs problèmes démographiques²⁸, dans le déséquilibre entre population libre et servile et donc dans leur comportement politique : ils cherchent à renforcer la solidarité entre Spartiates à l'intérieur. Peut-être les institutions contraignantes comme le *syssition* avec contribution obligatoire s'imposent-elles à ce moment, assurant un encadrement rigide des citoyens de tous âges et même des plus jeunes. Au total, la cité devient plus aristocratique en ceci qu'elle exclut les citoyens trop pauvres pour financer une vie totalement consacrée à la cité, repas du soir compris : la vigilance ne doit pas se relâcher. On comprend l'importance prise par le culte de *Phobos*, la Peur. En

même temps, cela a pu renforcer le pouvoir des éphores dans la cité, ces magistrats annuels chargés de veiller à la sécurité à l'intérieur comme à l'extérieur.

Par ailleurs, les Spartiates refusent désormais de prendre des risques à l'extérieur, d'où une surprenante passivité face au développement de l'impérialisme athénien : entente avec Mégare, soumission d'Egine, raids sur les côtes du Péloponnèse, aucune de ces offensives athéniennes ne provoque de réaction. Selon Philochore, « les Athéniens se sont emparés de l'hégémonie grâce aux malheurs qui s'étaient abattus sur Lacédémone », et dans son bilan des décennies qui précèdent 432 Thucydide confirme que « les Lacédémoniens montraient peu d'empressement à entrer en guerre sans y être contraints »²⁹. N'aurions-nous pas là une sorte de revanche des Hilotes qui conditionnent maintenant la politique extérieure de Sparte, surtout quand on sait que la cité ne pourra se lancer dans des opérations lointaines qu'en affranchissant certains d'entre eux ?

d. Débuts de la « xénélasie » ? Affaiblie et donc méfiante, Sparte a pu alors nourrir un autre mythe spartiate, celui du rejet des étrangers³⁰. Xénophon (LP XIV 4) affirme « qu'auparavant on expulsait les étrangers (*xénélasie*) et qu'on interdisait les séjours hors du pays de peur que les citoyens ne se laissent envahir par le relâchement au contact des étrangers ». Plutarque, pour sa part (Lyc. 9 et 27, 6-7), pense que l'absence de monnaie entraînait celle des artisans, commerçants, sophistes ou autres étrangers et il reprend à son compte les propos de Xénophon. Par ailleurs, les trois communautés chassées de leur pays et accueillies par les

Spartiates (Asinéens puis Naupliens à Asinè et Mothônè en Messénie aux VIII-VII^eS., Éginètes à Thyréa en 431/0) furent installées hors de Laconie comme des communautés de type périèque. Cependant, dans cette cité réputée secrète (ex. Périclès dans Thc. II 39, 1), nous voyons souvent des étrangers présents, nous connaissons bien des relations d'amitié et d'hospitalité entre Spartiates et étrangers et, enfin, les rois désignent des gens spécialement chargés d'accueillir les étrangers, les proxènes (Hdte VI 57). Ajoutons l'existence d'enfants étrangers accueillis dans l'*agôgè* et appelés *trophimoi* (Xén. *Hell.* V 3, 9) ; ce fut le cas des fils de Xénophon alors que celui-ci avait reçu une terre dans un territoire annexé sur les Éléens. En fait, cette réputation a pu être acquise à Sparte par des incidents tels que le renvoi du contingent athénien lors de la troisième guerre de Messénie ou l'expulsion de toute personne appartenant à une cité de la Ligue de Délos en 432/1 (Thc I 144, 2) ; elle est confortée par l'histoire mythique des Minyens dont l'intégration a échoué.

Il est des gens qui semblent bien avoir pu s'installer en Laconie, ce sont des Éléens. La famille de devins des Iamides, en premier lieu, dont deux membres Teisaménos et Hagias reçurent une sorte de citoyenneté de fonction lors des guerres médiques (Hdte IX 33 et 35) ; un de leurs descendants fut peut-être déchu faute de revenus, puisqu'un Teisaménos est complice du révolté Cinadon au début du IV^es. (Xén. *Hell.* III 3, 11). Une inscription d'Olympie, récemment publiée³¹ et datée de ca 460-430, vient confirmer la présence d'Éléens à Sparte : un certain Athanadas est fait Éléen pour pouvoir « participer à l'*épioikia* à Sparte » ; les *épioikoi* sont des habitants supplémentaires, colons dans certains cas, mètèques en la circonstance. J. Taita suggère que ces Éléens s'occupaient à

Sparte de certains cultes. Ce ne serait pas la première fois que des fonctions religieuses confèreraient à un groupe une position particulière dans la cité.

Il n'est pas possible, faute d'autres documents, de décider si nous avons là un traitement de faveur d'un peuple gestionnaire par ailleurs du sanctuaire d'Olympie, traitement provisoire en outre car les relations se détérioreront, ou si Sparte accueillait effectivement des métèques sur son territoire. Il reste que la méfiance envers les étrangers est sans doute à mettre en relation avec les moments de fragilité ou de guerre plutôt qu'avec des règles constantes de fermeture du pays.

Sparte fut donc confortée dans son repli sur les affaires péloponnésienes par le tremblement de terre et la troisième guerre de Messénie³² ; la rareté de l'aide fournie par ses alliés, la longueur et la difficulté de la lutte, la méfiance vis-à-vis d'Argos maintenant rétablie de la saignée de Sépéïa, tous ces ingrédients se conjuguent pour expliquer le sentiment de menace constante qui pèse sur les esprits des Lacédémoniens ; c'est peut-être alors que commença le raidissement psychologique et social d'une cité qui va, peu à peu et pour quelques décennies, se conformer à l'image d'austérité et de rudesse qui composera le « mirage » spartiate.

¹ Dans cette partie, les références sans nom d'auteur renvoient à HÉRODOTE

² DIOD. XIV ; ISOCR., *Panég.* 90 et *Arch.* 99.

³ IX 1 : 85 trières péloponnésienes et 18 d'Égine, mais 127 d'Athènes. Les Lacédémoniens avaient des équipages composés de Périèques et peut-être d'Hilotes.

⁴ VIII 56-64, 70-95 ; EscH., *Les Perses*, v. 353-47 ; voir Roux, 1974.

⁵ Cela représenterait les deux-tiers des Spartiates en âge de se battre si nous ajoutons foi au chiffre de 8 000 Spartiates adultes donné par Démarate en VII 234. La rapidité du départ suggère que les soldats étaient déjà prêts à partir. En fait, les Lacédémoniens

tenaient sans doute à garder secrète l'importance de leur mobilisation.

[6](#) RICHER, 1994, p. 67-70, suggère une victoire agônistique ou une fonction importante. C'est une possibilité mais nous aimerions en trouver d'autres témoignages qui soient associés à ce terme.

[7](#) Est-ce pour mieux se préparer à la mort qu'ils peignent soigneusement leurs cheveux longs avant le combat (VII 208-9) ? Cf. La « bataille des champions », *supra*, p. 181.

[8](#) Il connut *l'atimia*, perte de ce qui fait le citoyen, socialement et politiquement. DUCAT, 2006a, c'est le seul exemple réel de sanction du « trembleur ». Voir *supra*, p. 181 pour le suicide d'un unique survivant d'une bataille.

[9](#) À partir de là, les références sans nom d'auteur renvoient à THUCYDIDE.

[10](#) L'opposition d'Amompharétos aux ordres de Pausanias n'est pas impossible (HDTE IX 53-57 et 71 ; cf. THC. V 72, 1, pour un comportement semblable lors de la bataille de Mantinée en 418), mais la présentation en est caricaturale.

[11](#) Par ex. pour l'épisode de l'aide aux Mégariens au secours desquels les Athéniens furent les seuls à se dévouer (HDTE IX 21-22). Ou encore avec ce bizarre chassé-croisé de troupes motivé par la crainte qu'auraient eue les Spartiates de se retrouver face aux Mèdes (IX 46-48). Il y aurait eu de quoi ironiser ensuite sur le légendaire courage spartiate.

[12](#) ROOBAERT, 1985, propose une analyse critique et plutôt édulcorante des faits ; ELLINGER, 2005b, en démonte brillamment la construction à la fois historique et mythique. Les sources principales sur toute cette affaire sont HDTE V 32 ; THC. I 94-96 ; 128-134 ; ARISTOTE, *Pol.* V 1307a2-4 ; ARISTODÈMOS, *FGrH* 104, 4-9 ; DIOD. XI 46, 4 ; PAUS. III 17, 7-9 ; PLUT. *Aristide*, 23 ; *Cimon*, 6 ; *Thém.* 23 ; *Mor.* 555c.

[13](#) D'après XÉN. Hell. III 1, 6, le premier d'entre eux, Gongylos d'Érétrie, y échappa à coup sûr.

[14](#) D'après ÉPHORE, *FGrH* 70 F 191 (*Pap.Oxy.* XIII, 1610 fr. 6), son expulsion de Byzance se placerait avant 476/5.

[15](#) KOURINOU, 2000, p. 194-199, met en doute la localisation au Ténare de cette opération et pense au sanctuaire de Poséidon Ténarios en ville ; l'histoire serait plus cohérente.

[16](#) Sur Cléomène (HDTE VI 74) et sur Tégée et son opposition à Sparte, NIELSEN, 1996 et 2002, p. 73-85 ; 126-129 ; 142-144.

[17](#) De très abondantes monnaies marquées « Arcadicon », dont la période de grande

production est maintenant placée dans les années 455-445, pourraient avoir été émises par Tégée qui prenait une posture de chef des Arcadiens, tout en restant dans la Ligue du Péloponnèse.

18 Principaux textes : HDTE IX 35 et 64 ; THC. I 101-103 ; II 27, 2 et III 54, 5 ; [XÉN.] AP III 11 ; AR. Lys. 1137-1146 ; CRITIAS, DK, B 42 ; XÉN. *Hell.* V 2, 3 ; DIOD. XI 63-64 ; STR. VII 4, 10 ; PLUT. *Cimon*, 16, 4-17, 3 ; PAUS. IV 24, 4—25, 5. La date de 464 n'a rien d'assuré, pas plus que la durée décennale de la guerre ; il a même pu y avoir deux temps, avec une révolte larvée suivie d'une explosion à l'occasion du séisme (par ex. LURAGHI, 2002, propose un début dès 469 : DUCAT, 1984 et 1990 pense que les tensions n'ont pas cessé depuis des décennies) ; l'argument selon lequel tout devait être terminé en 458-7 lors de l'expédition contre les Phocidiens n'est guère solide.

19 THC. I 128,1 ; cf. PAUS. IV 24, 5-6 (les suppliants sont des condamnés à mort) ; ÉLIEN, HV VI 7.

20 À noter que Sparte ne consentira à rompre avec Athènes qu'une génération plus tard, en 432.

21 Cf. VII, 57, 8 : « Ceux qui sont appelés Messéniens à présent ». Thouria est une cité de Messénie, l'autre probablement aussi mais elle n'est pas identifiée.

22 Une autre bataille est mentionnée par HDTE (IX, 35), celle « de l'Isthmos », sans doute la barrière rocheuse entre les plaines de Stényclaros et de Soulima (PAUS. III 11, 9).

23 Éginètes : THC II 27, 2 ; IV 56, 2 ; Mantinéens : XÉN. *Hell.* V 2, 3.

24 THC. III 54, 2 : « Et vous, en particulier, Lacédémoniens, à l'heure où une peur (*phobos*) extrême s'était emparée de Sparte, après le séisme, à cause des Hilotes qui avaient fait sécession (*apostasis*) sur l'Ithôme, c'est le tiers de nos propres forces qui sont venues à votre secours : ces actes, il ne convient pas de les oublier. »

25 *Néotéroipoia* désigne la capacité d'innovation, l'action révolutionnaire ; ici, il s'agit sans doute de leur capacité à soutenir ou inspirer la révolte des Messéniens. En fait, PLUT. (*Cimon* 16, 9 et 17, 3) parle de deux expéditions athéniennes ; pour CHRISTIEN, 1992, seule la première, par terre, aurait été commandée par Cimon et la seconde, par mer, fut effectivement renvoyée.

26 THC. 1103, 1-3 ; cf. PAUS. IV 24, 7-25, 1 ; DIOD. XI 84, 7-8.

27 Par ex., deux talons de lances offerts par « les Messéniens au sanctuaire d'Apollon Corythos à Longa et à Olympie, LSAG, 206 n° 3, pl. 39 et 182 n° 4, pl. 33, et BAUSLAUGH, 1990 (date postérieure à 465). Dans les années 420, ils dédient avec les

Naupactiens une Victoire (sculptée par Paionios) à Delphes et une à Olympie : ML 74 ; *Syll*³ 80 et 81 ; JACQUEMIN & LAROCHE, 1982.

[28](#) Cependant, voir FIGUEIRA 2003b.

[29](#) PHILOCHORE : *FGrH* 328 F 117 ou 329 F 4 ; THC. 1118, 2.

[30](#) FIGUEIRA, 2003a.

[31](#) Inv. B 6970, présentée par p. SIEWERT dans les *Akten des Internationalen Symposions Olympia 1875-2000*, p. 363-374 et commentée par TAITA, 2001.

[32](#) Un ex. : en 465, les Lacédémoniens avaient promis aux Thasiens de les aider dans leur révolte en envahissant l'Attique : ils ne pourront honorer cette promesse (I, 100, 1 ; 101, 2) ; leurs alliés n'étaient pas non plus très enthousiastes pour s'orienter dans cette direction.

Chapitre 11

Le repli spartiate 461-413 ¹

Très marqués par le tremblement de terre et la révolte qui s'ensuit, les Spartiates se trouvent confrontés au développement de l'impérialisme athénien qui suscite l'hostilité de certains de leurs alliés, notamment les plus puissants d'entre eux, les Corinthiens. Ce que nous savons de leur histoire dans les décennies suivantes montre surtout leur comportement face aux problèmes extérieurs mais nous pouvons penser que c'est cette période qui a vu la cité s'orienter vers une austérité défensive qui devait favoriser la solidarité entre citoyens.

Les prémisses du grand affrontement : 461-432

Thucydide ne fait démarrer qu'en 432/1 la guerre que nous appelons « Guerre du Péloponnèse », formule trompeuse et inexacte ; les anciens parlaient plutôt de la « guerre des Athéniens et des Péloponnésiens », encore que l'Achaïe et Argos ne se soient pas opposées aux Athéniens. Quoi qu'il en soit, nos sources sur la période qui va de 460 à 434 ne jettent guère de lueurs sur la politique intérieure de Sparte et s'intéressent presque exclusivement aux signes avant-coureurs de la grande guerre. Aussi

sont-elles souvent plus orientées vers les actions corinthiennes et athéniennes, les deux protagonistes essentiels des crises de cette période.

Les conflits dans le golfe Saronique et l'offensive spartiate en Grèce centrale (461-457) Nous avons vu le renvoi assez cavalier, semble-t-il, du contingent athénien, en 462 (*supra*, p. 205). Les effets en sont désastreux (I 102, 4) : Cimon qui soutenait une politique d'entente avec Sparte est ostracisé et les Athéniens dénoncent l'alliance avec les Lacédémoniens pour s'allier aux Argiens, les pires ennemis de Sparte, et avec les Thessaliens. Naupacte, prise aux Locriens par Athènes, sert de refuge aux Messéniens vaincus et de base pour la flotte athénienne dans le golfe de Corinthe.

Le golfe Saronique. Mais c'est autour de l'Isthme, du golfe Saronique et de la péninsule argolique que se cristallisent les affrontements qui concernent Corinthe plus que Sparte. Déjà, lors de son retour de Messénie, Cimon avait eu maille à partir avec les Corinthiens pour passer l'Isthme. Dès 461/0 (?), les Mégariens, en conflit avec Corinthe pour leur frontière, choisissent de s'allier aux Athéniens (I 103, 4) ; ces derniers occupent Pagai à l'ouest, ce qui leur donne un accès au golfe de Corinthe, et relie par un long mur la ville de Mégare à son port de Nisaia à l'est ; les conflits seront incessants dans ce secteur. Peu après, la guerre pour Égine oppose les Athéniens aux Éginètes soutenus par les Corinthiens et les Épidauriens ; elle se termine par la capitulation d'Égine en 457/6.

En Grèce centrale. L'opération la plus surprenante est celle que

les Péloponnésiens ont entreprise en Grèce centrale, en 458/7, pour soutenir les Doriens (de Doride) contre les Phocidiens, à un moment où les Athéniens sont occupés en Égypte². Puis, selon Thucydide (I 107, 4-108, 1) : « Ils décidèrent de rester en Béotie pour examiner quel serait le moyen le plus sûr de passer chez eux. En outre, des citoyens athéniens étaient entrés secrètement en rapport avec eux, dans l'espoir de mettre fin à la démocratie et à la construction des Longs-murs. Mais les Athéniens vinrent en masse à la rescousse, ainsi que mille Argiens et des contingents fournis par chacun des autres alliés ; en tout, ils atteignirent quatorze mille hommes. C'est en voyant leur embarras pour trouver un passage qu'ils avaient lancé cette offensive et aussi un peu sur le soupçon de menées anti-démocratiques [...]. La bataille, qui eut lieu à Tanagra en Béotie, fut gagnée par les Lacédémoniens et leurs alliés et il y eut grand carnage de part et d'autre. » Au retour, les Lacédémoniens coupèrent des arbres en Mégaride. Mais les Athéniens répliquèrent rapidement, en infligeant aux Thébains une sévère défaite à Oinophyta, ce même été 457, ce qui leur permit de se venger sur le pays (I 108, 3 et Diod. XI 81-82).

Le bilan de cette incursion lacédémonienne au nord du Golfe de Corinthe s'avère plutôt négatif, sauf si l'objectif avait été de semer la pagaille dans la région. Or les conséquences nocives vont se poursuivre.

De Tanagra à la paix de trente ans (457-446/5) : le Péloponnèse sur la défensive a. Repli des Spartiates et paix avec Argos. À la suite de leur défaite à Tanagra, les Athéniens passent à l'attaque sur le territoire des Lacédémoniens et de leurs alliés. En premier lieu,

Sparte perd une alliée : Égine, terrorisée, intègre l'alliance athénienne dans des conditions qui la rendent même inapte à aider les Péloponnésiens en sous-main, puisqu'elle perd ses fortifications et sa flotte. Plus difficiles à supporter furent les raids, sur les côtes du Péloponnèse, des Athéniens qui menèrent une flotte autour de la péninsule puis plus au nord ; le scénario, plus ou moins complet, se répétera régulièrement jusqu'à la fin du siècle³. En 456/5, Tolmidès menace les côtes de Laconie, incendie l'arsenal de Gytheion, ravage les régions côtières de Messénie, puis il s'engage dans le golfe de Corinthe où il s'empare de Chalcis d'Étolie, une colonie corinthienne, avant de remporter une victoire sans lendemain sur les Sicyôniens. Or Sparte ne réagit pas, pas plus qu'elle n'a répondu à la proposition du Roi perse d'envahir l'Attique, moyennant une forte somme d'argent (I 109 ; Diod. XI 74, 5-6, qui situe l'affaire dès 462). En 454/3, une nouvelle expédition des Athéniens, peut-être destinée à montrer que l'échec en Égypte n'a pas atteint leurs capacités de nuisance, mène Périclès jusque dans le golfe de Corinthe où les Sicyôniens sont à nouveau mis à mal mais la ville tient bon grâce aux secours lacédémoniens (Diod. XI 88). Alors, les Achaïens s'allient aux Athéniens pour une commune tentative contre Oiniadai en Acarnanie, qui se solde par un échec (I 111).

Les Spartiates ne réagissent toujours pas et ils acceptent finalement une trêve de cinq ans, négociée par Cimon. Diodore la date de 454/3, Thucydide de 451 bien qu'entre 454 et 451 nous n'ayons plus trace de conflits. L'atmosphère semble suffisamment apaisée pour que Sparte et Argos concluent une paix de trente ans en 451/0 (V 14, 4 ; 22, 2 ; 28, 2 ; 40, 3). Il semble que Sparte ait

accepté la reconquête de Mycènes et de Tirynthe par Argos, mais que sa propre mainmise sur la Thyréatide soit confirmée. Cet accord permet d'éloigner Argos des Athéniens, dès lors qu'on ne lui contesterait plus le contrôle de l'Argolide.

b. Deuxième guerre sacrée et velléités de résistance à l'expansion athénienne. En 448, les Spartiates amorcent une politique plus active. C'est peut-être l'année où ils font échouer le projet de congrès panhellénique proposé par Périclès (Plut. *Périclès*, 17) qui, sous prétexte de régler la question des destructions de sanctuaires par les Perses et de traiter de la sécurité des mers, n'aurait bénéficié qu'à Athènes.

Plus surprenante est la « deuxième guerre sacrée » dont les motifs restent totalement obscurs ; elle oppose à nouveau autour de Delphes les Spartiates aux Phocidiens et à leurs alliés athéniens⁴ (I 112, 5). Nous en voyons mal les résultats mais il apparaît que, en 447 et 446, Athènes est en très mauvaise posture : battue à Coronée par les Thébains et leurs alliés, puis confrontée au soulèvement de l'Eubée, elle est vulnérable. Les Lacédémoniens semblent vouloir en profiter puisqu'ils lancent une expédition, en obtenant de Mégare qu'elle trahisse son alliée en laissant passer l'armée péloponnésienne commandée par Pleistoanax. Or ce dernier ne pousse pas l'avantage et s'arrête à Éleusis, permettant ainsi aux Athéniens de repartir en Eubée. Le roi fut accusé de s'être laissé corrompre par Périclès ; condamné à une amende qu'il ne put payer, il dut s'exiler⁵ tandis que le conseiller (*symbolos*) qui l'accompagnait, Cléandridas, était condamné à mort par contumace.

De ces quelques faits, nous retirons l'impression que Sparte ne saurait se désintéresser de Delphes et de la Grèce centrale où elle compte sur les Locriens et les Thébains pour la seconder en cas de conflit avec Athènes ; mais elle ne se soucie pas de s'engager trop loin dans un affrontement direct avec cette dernière. Pleistoanax a pu être chargé d'une double démonstration de force : faire basculer Mégare du côté péloponnésien, alors qu'Athènes comptait sur elle pour protéger sa frontière de ce côté, notamment contre les Corinthiens ; du même coup, montrer qu'on pouvait sans difficulté envahir le territoire athénien. Cela pouvait suffire aux Spartiates que leurs problèmes récents avec les Messéniens rendaient prudents.

c. Paix de trente ans (446/4). De part et d'autre, les escarmouches et affrontements divers font vivre dans une constante incertitude sans que l'on parvienne pour autant à y mettre un terme par la force. Dans ces conditions, Spartiates et Athéniens choisissent de négocier une paix qui pourrait être durable ; Thucydide en parle très succinctement (I 115, 1) et c'est surtout par les références postérieures aux termes du traité que nous pouvons en reconstituer le contenu ; Pausanias a bien vu à Olympie la stèle de bronze sur laquelle il était gravé mais il ne s'est guère intéressé qu'à la clause concernant les Argiens (V 24, 3).

La paix est jurée pour trente ans ; Athènes abandonne Nisaia, Pagai, Trézène et l'Achaïe, des territoires qui faisaient partie de la Ligue du Péloponnèse. En cas de conflit, aucune des deux parties n'attaquera l'autre dès lors que celle-ci demanderait un arbitrage (1140, 2 & VII 18, 2). Chacune « détient les territoires qu'elle

possède (au moment du traité) » (I, 140, 2) et on considère généralement que cette clause concerne les membres des deux ligues, interdisant donc d'accueillir un membre de l'autre ligue⁶. La mention de cités « non inscrites » (*agraphoi poleis*), libres d'adhérer à l'alliance de leur choix, suppose l'existence d'une liste des membres de chaque ligue qui furent probablement appelés à y souscrire (I 35, 2 ; 40, 2). Les Argiens sont laissés en dehors du traité et peuvent éventuellement s'allier aux Athéniens ; Égine voit son inclusion dans l'alliance athénienne confirmée, et son autonomie est garantie comme pour les autres alliés d'Athènes (I 144, 2).

Quels avantages Sparte retirait-elle en échange de la reconnaissance de la ligue athénienne, de sa puissance et de ses possibilités d'extension ? Dans l'immédiat, la fin des incursions sur les côtes péloponnésiques et de la présence athénienne sur le territoire de ses alliés ; plus précisément, en retirant à Athènes le port de Pagai et ses appuis en Achaïe, elle limitait ses possibilités d'expansion dans le golfe et vers l'ouest. Combinée avec le traité juré avec Argos, cette paix dite de trente ans devrait assurer dans le golfe Saronique et sur la frontière argienne une certaine stabilité. Au vu des idées dont Archidamos va ensuite témoigner, nous aurions là la première affirmation de la politique d'équilibre des hégémonies et du partage d'influence entre les deux cités. Sparte semble sincère car elle a tout à gagner à cette paix, mais le dynamisme athénien et les ambitions corinthiennes permettront-ils de la respecter ?

Du respect de la neutralité à la rupture de 432

Une période de relatif respect de la neutralité s'ensuit. Sparte ne bouge pas plus qu'Athènes lorsque s'affrontent Tarente, fondation lacédémonienne, et Thourioi, fondée à l'instigation d'Athènes. De même, lorsque les Athéniens interviennent contre Samos en 441 et imposent une démocratie (I 115-117), les Péloponnésiens réunissent leur congrès mais personne ne bouge et les Corinthiens se vanteront d'avoir soutenu cette attitude de neutralité contre certains alliés (I 40, 5). En réalité, ils ne disposaient pas de la flotte nécessaire.

L'Athénien Thucydide passe ensuite directement aux causes immédiates de la guerre, comme si rien ne s'était passé d'important entre 441 et 435. En fait, la grande guerre ne découlera pas des conflits entre Sparte et Athènes, mais entre Corinthe, la principale cité de la ligue après Sparte, et Athènes. Toutefois, Thucydide fait des affaires de Mégare, de Corcyre et de Potidée de simples éléments déclencheurs, la cause véritable étant que Sparte est inquiète de l'expansion athénienne. En effet, les conflits auraient dû être réglés par des négociations et des arbitrages, comme l'imposait la paix de trente ans. S'ils ne l'ont pas été, c'est que les Lacédémoniens, peut-être poussés par les Corinthiens, « craignaient que les Athéniens n'étendissent davantage encore leur puissance, constatant que la majeure partie de la Grèce leur était déjà soumise » (I 88) ; le chemin parcouru depuis le milieu du VI^es., lorsque Sparte, selon Hérodote, dominait le Péloponnèse et était la seule cité importante connue à l'extérieur, explique la réaction des Spartiates. Thucydide dresse le bilan des cinquante années qui se sont déroulées depuis les guerres médiques et souligne que la situation était devenue telle que les Lacédémoniens, bien que « retenus par des guerres chez eux » ne pouvaient plus

laisser se développer leur rivale (1118).

Les conflits des alliés avec Athènes Il faut néanmoins rappeler rapidement quelles furent les principales occasions de confrontation entre les alliés de Sparte et la puissance athénienne.

La question mégarienne (I 67 & 139 ; Diod. XII 39, 4-5). Nous avons vu que les Spartiates avaient réussi à réintégrer Mégare dans leur ligue. Les Athéniens accusent leurs voisins d'exploiter une terre sacrée en zone frontalière et d'accueillir leurs esclaves fugitifs ; par mesure de rétorsion, ils leur interdisent l'accès au marché athénien et aux ports de l'Empire, coupant ainsi Mégare de ses colonies de l'Hellespont et de la mer Noire, dont Byzance et Chalcédoine. Mégare s'en plaindra au Congrès de Sparte. Si Thucydide reste très évasif sur cette affaire, les Spartiates ont jugé bon d'en faire un *casus belli*.

L'affaire d'Épidamne : Corinthiens et Corcyréens (I 24-55 ; Diod. XII 30-33). Nous n'entrerons pas dans le détail de cette affaire qui débute en 435 et qui échappe presque complètement aux Spartiates. Dans un conflit qui oppose Corinthe à Corcyre (Corfou), son ancienne colonie, à propos du contrôle d'Épidamne (Durazzo/Dürres), Sparte et Sicyône tentent sans succès d'obtenir de leur alliée qu'elle soumette l'affaire à un arbitrage péloponnésien. Corinthe, libre d'agir à sa convenance contre une cité qui ne faisait partie d'aucune des deux ligues, a entraîné de fait dans ses combats de nombreuses cités de la Ligue du Péloponnèse, dont Mégare, Épidaure, Hermionè, Trézène, Leucade, Ambracie ; ajoutons les contributions de Thèbes, Phlionte et Élis (I 27, 2). En

fait, Corcyre occupe une position stratégique sur la route vers l'Occident et, plus encore, elle détient la deuxième flotte de Grèce après Athènes qui, peu soucieuse de voir une telle force tomber aux mains des Corinthiens, s'engage dans une alliance défensive avec les Corcyréens (I 44, 2). Les Corinthiens mettent deux ans à préparer leur flotte, en recrutant leurs équipages dans le Péloponnèse et même au-delà. Finalement, l'affrontement direct entre Corinthiens et Athéniens est évité, les Corinthiens sont mortifiés d'avoir fui à la vue des bateaux athéniens, lors de la bataille de Sybota qu'ils étaient en passe de remporter (433). Aucune des deux cités ne se fait d'illusion : la rupture est proche.

Potidée (I 56-66 ; Diod. XII 34 & 37). C'est encore une ancienne colonie corinthienne, en Chalcidique de Thrace, qui mène à l'étape suivante, d'où sortira la guerre. Les Corinthiens continuaient à fournir tous les ans des magistrats à Potidée, bien que celle-ci fit partie de la Ligue de Délos. L'activité diplomatique des Corinthiens dans la région incite les Athéniens à exiger des Potidéates qu'ils rasent leur mur du côté de la Pallène et qu'ils livrent des otages. Les négociations à Athènes n'aboutissent à rien tandis qu'à Sparte les autorités (*ta télè*) s'engagent à envahir l'Attique si Potidée est attaquée. Celle-ci fait officiellement défection ainsi que les autres cités de Chalcidique dont la population se regroupe dans Olynthe. Des troupes corinthiennes et péloponnésiennes partent là-bas ; certains se retrouvent enfermés dans Potidée que les Athéniens soumettent à un siège sévère. On en est là lorsque se tient le congrès de 432 à Sparte. Mais il faut noter que « la guerre proprement dite n'avait pas encore éclaté (entre Sparte et Athènes) et que la trêve durait encore ; en effet, les Corinthiens avaient agi pour leur propre compte » (I 66).

La rupture et le fonctionnement de la Ligue du Péloponnèse À l'automne 432, une série de débats se déroulent à Sparte qui aboutissent au choix de la guerre. Nous disposons d'un seul exposé cohérent des faits, celui de Thucydide (I 67-88 ; 118, 3-125), le récit de Diodore (XII 39-41), qu'il dit inspiré d'Éphore, n'étant d'aucun secours pour la compréhension du point de vue des Péloponnésiens, toute la responsabilité reposant selon lui sur Périclès soucieux d'éviter un procès en lançant son pays dans la guerre. Thucydide présente un débat en trois temps : — Un rassemblement de délégués des alliés qui, dans l'assemblée de Sparte, viennent se plaindre d'Athènes ; celle-ci a sur place des députés venus discuter d'autres affaires mais qui demandent à répondre aux accusations lancées contre eux (I 67-78).

— Une assemblée des seuls Lacédémoniens, dont les opinions sont concentrées dans les deux discours du roi Archidamos et de l'éphore Sthénélaïdas ; le vote des Spartiates déclare « le traité rompu » (I 86-87, 3).

— Un congrès officiel des délégués des cités alliées (annoncé en I 87, 4-5, il se tient en 119-125) : la majorité vote la nécessité de faire la guerre aux Athéniens.

— Ajoutons enfin d'ultimes négociations au cours des longs préparatifs (I 126-146).

De ces débats, nous pouvons tirer trois types d'informations : le fonctionnement de la Ligue, les institutions délibératives de Sparte, les motivations qui poussèrent à choisir la guerre.

a. *Le fonctionnement de la Ligue du Péloponnèse et le rôle de Corinthe.* Les cités qui se considèrent victimes de la politique athénienne envoient des députés se plaindre auprès de *l'hégémôn* de la ligue, et cherchent à impliquer l'ensemble des autres alliés dans leur affaire. Selon Thucydide, aussitôt connue la situation à Potidée, « les Corinthiens convoquèrent les alliés à Lacédémone et là, ils vociférèrent contre les Athéniens, les accusant d'avoir rompu les accords et de mal se conduire envers le Péloponnèse » (I 67, 2) ; les Mégariens s'efforcent de faire passer la mesure purement économique prise à leur encontre comme une violation de la paix de Trente ans et les Éginètes, en sous-main car ils n'ont pas à être présents, font savoir que leur autonomie n'est pas respectée. Mais les Spartiates sont aussi violemment pris à partie par les Corinthiens pour leur politique strictement défensive, leur refus de prendre des risques et de sortir de chez eux, alors qu'en face, les Athéniens ne sont jamais en repos (I 69-70). « Ayant éloigné tout le monde pour délibérer entre eux sur les affaires présentes » (I 79, 1), les Spartiates prennent position, et ils renvoient les députés alliés prendre des instructions officielles dans leurs cités ; chaque cité fait donc son choix et donne un mandat impératif à ses délégués. Au congrès, de nouveaux discours sont destinés à exposer les points de vue et, lors du vote, chaque cité, grande ou petite, dispose d'une voix.

Les règles sont claires. Thucydide nous fait comprendre qu'à son avis, si Sparte prend en charge la procédure et veille au respect des règles de la ligue, le meneur de jeu est en réalité Corinthe, qui est intervenue auprès des différentes cités pour les convaincre de la

suivre. Tout naturellement, c'est au délégué corinthien qu'est imparti le rôle de porte-parole des alliés favorables à la guerre. La proposition spartiate de recourir à un arbitrage (I 85, 2) aurait été balayée sans véritable débat.

b. La pratique délibérative à Sparte. C'est devant l'assemblée des citoyens, présidée par les éphores, que les députés des cités étrangères exposent leurs requêtes. Lorsque la cité doit prendre sa décision, elle écarte les étrangers, ce qui est normal, et les citoyens peuvent s'exprimer : « les avis de la plupart convergeaient : d'après eux, Athènes était d'ores et déjà coupable, et il fallait faire la guerre au plus vite. C'est alors qu'intervint le roi Archidamos » (I 79, 2). Le discours du roi est si remarquable qu'on y soupçonnerait une composition thucydidéenne marquée par le raisonnement sophistique si nous ne savions que ce roi était un ami de Périclès, un homme d'expérience, roi depuis quarante-quatre ans, et manifestement fort intelligent ; il a bien compris qu'il fallait se préparer à la guerre (ce qui se fera pendant l'année suivant la décision), mais aussi qu'il ne faudrait pas provoquer une résistance acharnée des Athéniens en ravageant leur pays (ce qu'il ne pourra éviter que partiellement) et que la décision se jouerait sur mer, en coupant Athènes de ses approvisionnements : ses compatriotes mettront dix-huit ans à en prendre conscience.

La réponse de l'éphore qui prend ensuite la parole est brutale et délibérément « laconique » ; elle se résume ainsi : « Votez donc, Lacédémoniens, d'une façon digne de Sparte : votez la guerre ; ne laissez pas les Athéniens s'agrandir et ne trahissons pas nos alliés ; au contraire, avec l'aide des dieux, marchons contre les coupables

» (I 67, 5). En opposant ainsi l'éphore au roi, Thucydide oppose la vision à court terme à la vision historique qui prend appui sur le passé pour envisager l'avenir, la jeunesse à la maturité, l'expression laconique au développement rhétorique.

À l'issue de ces discours, l'opinion semble plus hésitante et la procédure à laquelle l'éphore Sthénélaïdas a recours suggère que le roi avait convaincu un certain nombre de ses compatriotes : « Le vote se faisant par acclamations et non avec des bulletins, il déclara ne pas distinguer de quel côté celles-ci étaient les plus fortes ; et, désirant leur faire montrer ouvertement leur opinion, pour mieux les inciter à la guerre, il leur dit : "Ceux d'entre vous, Lacédémoniens, qui jugent le traité rompu et les Athéniens coupables n'ont qu'à se lever pour venir se placer de ce côté-ci" (il leur montrait un endroit) "et ceux qui sont d'avis contraire, du côté opposé". Ils se levèrent et formèrent deux groupes : les plus nombreux, de beaucoup, furent ceux qui jugeaient le traité rompu » (I 87, 2-3). L'historien suggère une manœuvre d'intimidation de la part de Sthénélaïdas : voter contre la guerre en criant parmi d'autres, c'est facile ; se distinguer, quand on est un Spartiate élevé dans le culte de la valeur militaire, en affirmant clairement son refus de la guerre, c'est une autre affaire.

c. Les motivations pour la guerre. Toutefois, la décision des Spartiates était plus sérieusement motivée que cet épisode ne le laisserait penser. Notons d'abord que le vote ne porte pas sur la décision de faire la guerre mais sur la rupture du traité par les Athéniens. L'affirmation est objectivement discutable mais il s'agit

de rejeter sur l'adversaire la responsabilité d'avoir trahi un serment : le légalisme religieux des Spartiates se trouve ainsi satisfait.

Les vrais auteurs de la décision prise par les Spartiates d'abord, par le congrès ensuite, ce sont les alliés et plus particulièrement les Corinthiens. Très habilement, ceux-ci « avaient auparavant insisté auprès de chaque cité en particulier pour qu'elle votât la guerre, car ils craignaient que Potidée ne pût encore tenir » (I 119). Puis, dans le congrès, pour convaincre les alliés réticents, ils rendent bien présente la menace générale que font peser les Athéniens tant sur les gens de la côte qui sont directement victimes de leur maîtrise des mers et de leurs incursions, que sur ceux de l'intérieur qui risquent de ne plus pouvoir échanger leurs produits (1120, 2).

Les alliés votent la guerre « à la majorité », nous ignorons dans quelle proportion. Mais il apparaît que les Spartiates, et peut-être aussi plusieurs autres cités, ont été poussés à ce choix par deux considérations : la guerre était devenue inévitable, compte tenu de l'expansionnisme athénien ; la ligue risquait d'exploser si les alliés menacés n'étaient pas soutenus contre Athènes. Les Corinthiens avaient dès le début exprimé cette éventualité : « il ne faut pas livrer des amis et parents à leurs pires ennemis, ni nous pousser, nous et les autres, à rechercher une autre alliance, par découragement » (I 71, 4).

d. Ultimes négociations. En fait, les Spartiates continueront à négocier avec Athènes, reprenant toujours les mêmes demandes concernant Potidée, Mégare, Égine, etc. Les Athéniens réclameront pour leur part le respect par Sparte de l'autonomie des cités qui

dépendent d'elle, notamment la liberté de choisir leur régime politique. Bref, la discussion s'enlise sur des exigences impossibles à satisfaire de part et d'autre et même une nouvelle demande athénienne d'arbitrage n'a aucune suite (I 145). Ce sont les Lacédémoniens qui déclenchent les opérations et Thucydide l'explique par le bilan des décennies écoulées avant 432 : « L'ensemble de ces entreprises menées par les Grecs soit entre eux soit contre le Barbare se déroula sur une cinquantaine d'années environ, allant de la retraite de Xerxès jusqu'au début de cette guerre. Au cours de cette période, les Athéniens renforcèrent leur empire (*arkhè*) et parvinrent eux-mêmes à un haut degré de puissance. Les Lacédémoniens, eux, s'en rendaient bien compte, mais ils ne faisaient qu'une faible opposition et restaient tranquilles la plupart du temps : déjà avant, ils montraient peu d'empressement à entrer en guerre sans y être contraints ; en plus, ils étaient retenus, dans une certaine mesure, par des guerres chez eux : cela dura jusqu'à ce que la puissance des Athéniens prît un essor manifeste et qu'ils touchassent à leurs alliés. Alors la situation ne leur parut plus supportable et ils décidèrent qu'il fallait mettre toute leur énergie à attaquer et à éliminer, s'ils le pouvaient, la force d'Athènes, en déclenchant cette guerre » (I 118, 2).

Une guerre continentale : de 431 à 412

Durant cette première période, les initiatives spartiates ne sont le plus souvent que des réactions à des situations créées par d'autres, notamment par les alliés d'Athènes révoltés ou prêts à le faire. Sparte ne progresse que lentement dans la constitution d'une

flotte susceptible de rivaliser avec les escadres athéniennes, et la plupart de ses initiatives se soldent par des échecs. Il faut attendre la défaite athénienne en Sicile pour que la conduite de la guerre par les Spartiates change de façon notable, et c'est pour cette raison que nous ferons démarrer de ce moment une nouvelle période dans l'histoire politique de la cité, celle des aventures outre-mer et de l'impérialisme.

Forces et faiblesses des Péloponnésiens Sparte est soutenue par l'ensemble des Péloponnésiens, sauf les Argiens et, au début, les Achaïens à l'exception de Pellène. En outre, lui sont alliés les Mégariens, Béotiens, Locriens, Phocidiens, Ambraciotes, Leucadiens et Anactoriens. Les effectifs de l'armée de terre, en 431, sont de 20 à 25 000 Péloponnésiens et de 7 000 Béotiens. Mais seuls des alliés disposent de cavalerie (Béotiens, Phocidiens, Locriens) et de navires : une centaine environ (contre 300 pour Athènes seule), fournis par Corinthe, Mégare, Sicyône, Pellène, Élis, Ambracie et Leucade (II 9, 2). Les Grecs de Sicile et d'Italie auxquels ils demandèrent des navires n'en fournirent pas avant 412.

Tout cela constitue un ensemble imposant mais qui manque parfois de cohésion, même si, dans son discours au congrès de 432, le Corinthien prétend que « nous [c. à d. les Péloponnésiens] avons la supériorité du nombre et de l'expérience militaire ; ensuite, chez nous, tout le monde obéit aux ordres » (I 121, 2). Toutefois, des initiatives importantes sont prises sans décision collective : dès 427, Thèbes attaque Platées sans en avoir référé à Sparte. Des alliés de Sparte qui n'ont pas d'accords entre eux s'affrontent :

Tégée et Mantinée se font la guerre en 423/2. Enfin, la négociation de traités de paix ou de simples trêves se heurte aux exigences des chefs en campagne ou des cités qui y sont hostiles : Brasidas ne respecte pas l'armistice de 423 et Corinthe refuse d'appliquer la paix de 421. Mais il y a plus grave. À voir la liste des alliés qui fournissent des navires, nous comprenons que leur intérêt est centré sur la région du Golfe et de la mer Ionienne, et non sur la mer Égée. Longtemps, l'essentiel de la flotte fut basé à Kyllénè, au nord-ouest du Péloponnèse, en Élide, d'où il lui faut déjà cinq à dix jours selon les vents pour atteindre le cap Malée (350 km) et plus encore pour aller de là à la côte ionienne (370-390 km) ; sans compter les nécessités du ravitaillement qui obligent à des détours. Les navires péloponnésiens arriveront trop tard en 428, par exemple, quand les Mytiléniens ont déjà capitulé (III 29, 1-2).

Par ailleurs, le manque de moyens financiers rend certaines opérations très difficiles à mener à bien. Archidamos avait souligné que, pour ce qui était de l'argent nécessaire à la guerre, les Spartiates eux-mêmes n'en avaient pas « en commun » — donc ils n'avaient pas de trésor public — et qu'ils n'étaient pas « disposés à contribuer sur leurs ressources privées » (I 80, 4). Aristote, faisant une sorte de condensé de la *politeia* des Lacédémoniens, dit que « chez les Spartiates, le système des finances publiques (*koina khrèmata*) aussi est détestable ; en effet, il n'y a rien dans le trésor public alors qu'ils sont contraints à des guerres importantes, et l'argent rentre mal car, comme la majeure partie de la terre appartient aux Spartiates, ils ne contrôlent pas les contributions (*eisphorai*) les uns des autres » (*Pol.* II 1271b10-15). Chacune des cités participant aux expéditions fournit contingents et bateaux et n'a pas à verser de contributions financières ; ce système se

maintiendra jusque vers 382 (Xén. *Hell.* V 2, 21). Une inscription portant le nom de cités qui ont fait aux Spartiates un « don pour la guerre » ne date probablement que des années 410-408 et elle nous informe moins sur le financement, car les sommes sont faibles, que sur les cités ou les factions prêtes à aider Sparte contre Athènes⁷. Les Corinthiens, dans leur discours au congrès de 432, déclarent : « Pour la marine, qui fait la force (des Athéniens) nous en préparerons une, chacun avec nos propres ressources, ainsi qu'avec les trésors de Delphes et d'Olympie ; car, en empruntant (à intérêt) nous serons en mesure de débaucher par une solde supérieure leurs marins étrangers. En effet, la puissance des Athéniens est achetée plus qu'elle ne leur est propre mais la nôtre est moins exposée à ce risque, puisque sa force tient plus aux hommes qu'à l'argent » (I 121, 3). Pure rhétorique, dans la mesure où les sanctuaires prêtent mais exigent le remboursement qui suppose du butin en quantité suffisante, où il faut disposer d'une flotte et de chefs expérimentés avant de recruter des marins et où, enfin, les Athéniens ne seront privés de leurs ressources financières que dans la dernière phase de la guerre.

Les Lacédémoniens semblent avoir su user habilement d'une propagande qui les présentait comme « libérateurs de la Grèce » contre les Athéniens dont la ligue opprimait ses alliés : « Les sympathies des gens penchaient nettement en faveur des Lacédémoniens, d'autant plus que ceux-ci avaient déclaré qu'ils libéreraient la Grèce » (II 8, 4). Les Mytiléniens les célèbrent comme des modèles *d'andragathia*, de valeur et de loyauté (III 57, 1). En fait, la situation est beaucoup plus complexe car il n'y avait jamais unanimité dans les cités pour ou contre Athènes ou Sparte et bien des obstacles s'opposaient à la propagande lacédémonienne.

Le premier est la réalité d'un certain attachement du *dèmos* de certaines cités à une constitution plus démocratique soutenue par Athènes. Par exemple, en Thrace, Brasidas se présente en libérateur, et telle était peut-être son intention, mais ce n'est pas nécessairement cet argument qui l'emporte : à Acanthos, c'est la crainte pour les récoltes ; à Amphipolis, l'attente des secours qui n'arrivent pas à temps ; à Torôné, un petit groupe de traîtres qui fait entrer l'ennemi dans la ville ; finalement, malgré l'extrême modération et les promesses de Brasidas, les citoyens ne cèdent en général que contraints et forcés.

Le deuxième obstacle est la difficulté pour des gens qui sont si longtemps restés limités au Péloponnèse, de comprendre ce que les sujets d'Athènes attendent d'une « libération » ; en 427, par exemple, Alkidas ordonne le massacre systématique des prisonniers jusqu'à ce qu'un Samien lui eut expliqué que c'était de mauvaise politique (III 32).

Le troisième obstacle, enfin, tient aux besoins en troupes et en argent qui vont mener les Lacédémoniens à quémander de l'aide auprès du Perse et à se conduire envers les cités avec encore plus de rigueur que les Athéniens, l'aboutissement de cette évolution étant représenté par les décarchies de Lysandre ; ils vont eux aussi tomber dans le piège de l'impérialisme qui ne tolère plus la liberté chez les alliés.

La guerre de dix ans, dite aussi « archidamienne » (431-421) Elle est ouverte par l'attaque thébaine sur Platées, sans déclaration de guerre ; celle-ci se termine mal pour les Thébains qui ont agi pour leur propre compte, mais la rupture de la paix de trente ans est

consommée.

Principaux événements militaires : 431-421 (réf. à Thucydide)

431. *Coup de main thébain sur Platées (II, 2-5). Rassemblement des alliés à l'Isthme (9-11) et invasion de l'Attique par Archidamos, qui stationne à Acharnai (18-20 ; 23) ; flotte athénienne : expulsion des Éginètes (27), opérations autour du Péloponnèse jusqu'en Acarnanie (30-33).*

430. Invasion de 40 jours en Attique et « peste » à Athènes (47-54) ; flotte athénienne autour du Péloponnèse, sac de Prasiai (56) ; Sparte refuse de négocier (59) ; Phormion en Acarnanie (68) et à Naupacte (69). Ambassadeurs spartiates au Roi livrés aux Athéniens (67).

429. Siège de Platées (71-78). Échecs péloponnésiens en Acarnanie (80-82) et dans la bataille navale contre les Athéniens (84-92). Tentative avortée contre le Pirée (93-94).

428. Invasion de l'Attique (III, 1) ; révolte de Mytilène (Lesbos) et alliance avec les Spartiates (4-6 ; 8-16) ; ouvrages d'investissement à Platées et sortie réussie de 212 Platéens (20-24).

427. Invasion de l'Attique très rude, avec Cléomène, régent (26). Impossibilité pour Alkidas d'arriver à temps pour aider les Mytiléniens puis de profiter d'un mouvement pro-Spartiate en Ionie (26-33) ; capitulation de Mytilène. Prise de Platées et exécution des Platéens (52-68) ; Alkidas avec une flotte à Corcyre ne fait rien.

426. L'invasion de l'Attique avorte : tremblement de terre et récédive de la peste (89). Fondation d'Héraclée-en-Trakhis (92-93). Opérations athéniennes sur mer, puis échec contre les Étoliens et stationnement à Naupacte (94-98) ; à l'appel des Étoliens, expédition péloponnésienne menée par Euryloque (100-102) : défaite d'Olpai (106-114).

425. Invasion de l'Attique : 15 jours (IV, 2 et 6). Athéniens à Pylos et combats infructueux pour les en chasser ; blocus de Sphactérie (3-14) ; échec des négociations de paix (16-22 et 30,4) ; organisation de la défense mais prise de l'île par les Athéniens (26 et 32-38) ; prisonniers et ravages, échec de négociations (40-41). Pillages athéniens chez les alliés. Interception de messagers perses (50).

424. Prise de Cythère par les Athéniens et ravages côtiers (53-57) ; troubles à Mégare mais Brasidas rétablit les choses (66-74) ; Brasidas en Thrace ; prise d'Acanthos puis d'Amphipolis et autres (70, 1 ; 74 ; 78-124).

423. Prise de Torônè (110-112) ; armistice (117-119) mais mal appliqué par Brasidas (120-123) ; les Athéniens récupèrent Mendè (129-130). Guerre Tégée/Mantinée (134) **422.** Bataille d'Amphipolis : mort de Brasidas et de Cléon (V, 6-11).

422/1. Paix de Cinquante ans, dite « de Nicias » (14-21) et alliance défensive (22-24).

a. La stratégie d'invasion de l'Attique : espoirs déçus. Menées d'abord par Archidamos, des invasions régulières de l'Attique paraissaient aux Lacédémoniens la meilleure façon de faire céder

leurs adversaires : on en espérait à la fois une insupportable disette et des affrontements entre les paysans chassés de leurs terres et les gens de la ville plus à l'abri ; les Athéniens auraient dû alors livrer une bataille terrestre dans laquelle ils avaient de fortes chances d'être écrasés. Les deux premiers étés, le pays est occupé sous la conduite du roi Archidamos (d'où le nom de « guerre archidamienne »), mais, faute de provisions en 431, il doit repartir alors qu'il pourra rester 40 jours en 430. L'épidémie de peste que subissent les Athéniens fait renoncer à toute incursion en 429 et l'offensive se tourne contre Platées ; les invasions reprennent en 428⁸, puis en 427, où les ravages commis furent particulièrement durs : les Péloponnésiens ne repartirent qu'après avoir épuisé les ressources du pays. Un tremblement de terre arrête Agis en 426, comme si les dieux désapprouvaient l'opération ; il est vrai qu'il se produit aussi une résurgence de la peste. En 425, Agis ne reste qu'une quinzaine de jours car les blés encore verts ne peuvent nourrir ses hommes ; de plus, les événements de Pylos le rappellent dans le Péloponnèse.

Dans l'ensemble, les invasions furent moins nombreuses et moins lourdes à supporter qu'on ne le dit souvent. V. Hanson a bien montré qu'il n'est pas facile pour une armée de s'occuper des récoltes tout en assurant sa sécurité, et qu'il faut choisir le bon moment, lorsque les blés sont mûrs mais que les paysans n'ont pas encore pu les récolter, faute de quoi, l'armée manquerait de nourriture. De toute façon, ces opérations perdaient leur efficacité dès lors que la stratégie préconisée par Périclès fut adoptée par ses concitoyens : il fit rentrer les campagnards à l'abri des murs de la ville et du Pirée, reliés par les Longs-Murs, comptant sur un approvisionnement par mer pour nourrir toute cette population ;

quelques sorties de cavaliers harcelaient l'ennemi sans déclencher de bataille rangée (II 22-23, 1). Même s'il y eut des moments de faiblesse, la stratégie fut dans l'ensemble respectée, déjouant les plans des Spartiates. Toutefois, ceux-ci contraignirent les Athéniens à dépendre entièrement de la mer donc de leurs alliés, au risque de les mécontenter par de trop lourdes exigences.

b. Menaces sur les côtes du Péloponnèse et dans la mer Ionienne. Enfin, Spartiates, Périèques et alliés furent confrontés aux expéditions navales menées par les Athéniens tout autour du Péloponnèse jusque dans le golfe de Corinthe ainsi qu'en mer d'Ionie, avec des incursions destructrices le long des côtes. Si Méthônè est préservée en 431 grâce à l'action de Brasidas (II 25), en 425 les ennemis installent un point fortifié à Pylos ; il résiste à toute attaque et permet aux Athéniens de mettre en place le dispositif de blocus de l'île de Sphactérie où les troupes spartiates devront finalement capituler. Les Messéniens réfugiés à Naupacte depuis la troisième guerre de Messénie ont apporté leur aide. Pendant plusieurs années, les Athéniens continueront à tenir Pylos, avec ou sans les Messéniens et les Hilotes qui les avaient aidés⁹. Un autre poste athénien (*épitéikhismos*) est établi en 424 en face de Cythère¹⁰, dans la région du cap Malée à la presqu'île d'Élaphonissos (actuellement une île) où un mur consolidera l'isthme en 413 (VII 26). Cythère servait d'escale entre l'Est et l'Ouest méditerranéens et de point de surveillance des pirates ; désormais elle sert de base pour aller ravager les régions côtières, importuner des villes comme Hélos au fond du golfe ou même Asinè en Messénie (IV 53-54), sans compter l'accueil d'Hilotes

fugitifs.

Par ailleurs, dans les îles ioniennes, dans le golfe de Corinthe et en Acarnanie, les alliés et parfois les Spartiates eux-mêmes, connaissent de lourds échecs (II 30-33) et lorsque, en 426, les Spartiates s'en mêlent à la demande des Étoliens, tous subissent une déroute à Olpai, les Péloponnésiens repartant en abandonnant leurs alliés, après avoir perdu leur chef Euryloque. Plus tôt, en 427, la flotte péloponnésienne commandée par Alkidas fut incapable d'agir efficacement à Corcyre alors en proie à la stasis, en dépit des conseils aventureux de Brasidas, son adjoint (*épistoleus*) (III 40 ; 69, 2 ; 76-81). Les Messéniens de Naupacte ayant accepté que leur port serve de base à l'escadre athénienne presque continûment présente dans la région, les bateaux de Corinthe ou de Sicyône sont souvent empêchés de sortir du golfe. L'échec le plus spectaculaire est celui que Phormion infligea en 429 à la flotte péloponnésienne commandée par Cnémos, rendant évidente son infériorité sur mer.

c. Platées. L'attaque de Platées par quelques Thébains en 431 avait ouvert la guerre du Péloponnèse (II 2-5). Contraints par la peste à s'éloigner de l'Attique en 430, les Péloponnésiens commandés par Archidamos se rabattent sur Platées et y mettent le siège. C'est pourtant là que se trouvent les tombes bien entretenues des Lacédémoniens morts autrefois dans la bataille contre les Perses. Les Lacédémoniens eux-mêmes avaient poussé naguère les Platéens à demander la protection des Athéniens contre Thèbes, et maintenant Platées refuse de rester neutre, à défaut d'entrer dans l'alliance spartiate. Archidamos refuse, lui, d'entrer dans leurs considérations mais les Péloponnésiens peinent à prendre la ville :

leurs travaux sont sapés ou contrecarrés par les Platéens, qui parviennent aussi à neutraliser les machines de siège ; même leur tentative pour incendier la ville est stoppée par... une averse. Vers la mi-septembre, un mur de circonvallation est achevé et un long siège commence avec les Béotiens et quelques troupes péloponnésiennes maintenues sur place. Si 212 Platéens parviennent à sortir et à gagner Athènes (III 20-24), la ville capitule à l'été 427 (III 52). Sparte envoie cinq juges qui, malgré la promesse d'un jugement régulier et équitable, condamnent chacun à mort sur le seul fait de n'avoir pas rendu service aux Lacédémoniens ou à leurs alliés durant cette guerre. Point n'était besoin de déplacer des juges pour cela ! En réalité, le vrai problème est déjà posé : Sparte pouvait-elle entretenir avec une cité de Béotie des relations normales qui n'eussent pas l'approbation des Thébains puisqu'elle comptait sur ces derniers pour menacer sans cesse l'Attique ? Sa politique sera toujours de jouer les Béotiens contre les Athéniens, ou inversement. En l'occurrence, les Thébains sont les vrais bénéficiaires de l'opération.

d. Pylos et le désarroi spartiate (IV, 2-5 ; 8-23 ; 26-41). Le texte de Thucydide donne l'impression que l'installation des Athéniens à Pylos fut accidentelle — une halte se prolongeant à cause de la tempête — mais il suggère aussi que Démosthénès voulait créer une base à partir de laquelle le territoire des Laconiens pourrait être menacé par des pillages et par l'attraction exercée sur les Hilotes. Ainsi, avec l'aide des Messéniens à Naupacte et le soutien de Corcyre et Képhallènia, la circulation dans les mers de l'ouest

serait contrôlée par Athènes et ses alliés. Par ailleurs, Mégare était l'objet de raids athéniens tous les ans et, avec la maîtrise d'Égine, Athènes contrôlait aussi le golfe Saronique à l'est. Pour toutes ces raisons et aussi parce qu'ils ne pouvaient tolérer qu'une parcelle de leur territoire fût aux mains de l'ennemi, les Lacédémoniens qui n'avaient d'abord rien fait — ils célébraient une fête (IV 5, 1) — mirent ensuite tout en œuvre pour tenter de déloger les Athéniens. Une vaste opération est lancée avec les troupes de retour d'Attique, des Périèques et la flotte péloponnésienne de 60 navires qui abandonne Corcyre.

Les Athéniens avaient construit un fortin à Coryphasion sur l'extrémité nord de la baie de Pylos ; les Péloponnésiens occupaient la baie plus au sud et ils avaient fait passer des hommes (420 en tout) dans l'île de Sphactérie, allongée nord-sud sur 4 600 m avec une passe d'une centaine de mètres au nord et d'environ 1 200 m au sud. Une tentative pour attaquer le fortin par terre et par mer échoue ; Brasidas, voulant donner à tous une leçon de courage, ne réussit qu'à être blessé et à perdre connaissance (IV 11-12). Pour des raisons qui nous échappent, le blocage des deux passes n'est pas réalisé de sorte que la flotte athénienne revenue de Zakynthos avec 50 navires peut aller attaquer la flotte péloponnésienne stationnée au fond de la baie ; les Péloponnésiens perdent le contrôle de la baie et les hommes de l'île sont désormais coupés de la terre ferme (IV 13-14). Les autorités lacédémoniennes obtiennent une trêve et des députés partent négocier à Athènes, où ils suggèrent une entente entre les deux cités pour imposer leur commune hégémonie. Mais les Athéniens exigent d'importantes restitutions de territoire et la négociation échoue car les Spartiates ne peuvent accepter en pleine assemblée « des concessions qui les

déconsidèreraient aux yeux de leurs alliés, sans obtenir pour autant de résultat » (IV 22, 3). Cependant, les Athéniens profitent de cette trêve pour confisquer les navires de leurs adversaires sous prétexte d'entorses douteuses aux conventions jurées.

Le siège de l'île se poursuivant, les Lacédémoniens mettent au point un système efficace d'alimentation de leurs hommes (IV 26, 5-8) : « Les Lacédémoniens avaient appelé par proclamations les volontaires à faire passer dans l'île du blé moulu, du vin et du fromage et tout autre aliment qui aiderait à tenir le siège, en fixant une forte somme d'argent et en promettant la liberté à tout Hilote qui y parviendrait. Aussi les gens en faisaient-ils passer au prix des plus grands risques, notamment les Hilotes, en prenant la mer d'où qu'ils se trouvaient dans le Péloponnèse et accostant tant qu'il faisait encore nuit sur la côte de l'île qui regardait vers la mer. De préférence ils guettaient le moment où le vent les porterait, car il leur était plus facile d'éviter la surveillance des trières par vent de mer : mouiller autour de l'île devenait alors impraticable, tandis que cela leur permettait d'accoster sans problème. Ils faisaient échouer leurs barques dont la valeur avait été estimée en argent, et les hoplites les guettaient aux points d'accostage de l'île. Mais ceux qui se risquaient par temps calme se faisaient prendre. À la nage aussi, des plongeurs passaient le port entre deux eaux, traînant par une corde des outres contenant du pavot au miel et de la graine de lin pilée ; inaperçus au début, ils devinrent ensuite l'objet d'une surveillance. »

Finalement, les Athéniens, aidés des Messéniens de Naupacte, donnent l'assaut et l'emportent dans des combats qui déconcertent les hoplites lacédémoniens ; incapables de tenir plus longtemps, ils

font demander à leurs chefs sur le continent ce qu'ils doivent faire et ils leur auraient été répondu : « Les Lacédémoniens vous invitent à décider vous-mêmes de votre sort en ne faisant rien de déshonorant » (38, 3). Alors, au bout de soixante-douze jours de siège, les 292 survivants, dont 120 Spartiates, sont faits prisonniers.

Le choc est considérable (40, 1-2) : « Ce fut là l'événement le plus inattendu de toute cette guerre aux yeux des Grecs ; en effet, on avait pensé que ni la famine ni aucune extrémité ne leur ferait livrer leurs armes mais qu'ils se feraient tuer en les tenant et en se battant autant qu'ils pourraient. Aussi doutait-on que ceux qui s'étaient rendus fussent semblables (*homoioi*) aux morts. » Thucydide songe ici à l'obsession spartiate du courage et de la « belle mort » dont a parlé N. Loraux, mais il souligne l'impuissance de soldats formés à la Spartiate face à des adversaires légèrement armés qui les assaillent de tous les côtés ; aussi, un des prisonniers aurait-il fait remarquer que les flèches n'avaient pas le don de départager les braves et les autres !

Les Lacédémoniens tiennent à se débarrasser des Athéniens et des Messéniens de Pylos d'où les pillages se multiplient et où des Hilotes se réfugient (41, 2-3), mais leur désir de libérer les prisonniers tourne vite à l'obsession. Cet acharnement à récupérer 120 Spartiates a été présenté comme un grave symptôme de l'oliganthropie relative qui affectait la société spartiate : le nombre des citoyens aurait dramatiquement diminué par rapport aux autres catégories d'habitants. Cependant, si les prisonniers « faisaient partie des premières familles de Sparte et qu'ils étaient amis et parents des plus influents »¹¹, ce serait plutôt leur appartenance à

l'élite qui importait. Curieusement, après qu'ils eurent été récupérés et que certains eurent même réinvesti les fonctions publiques (*arkhai*), leurs concitoyens redoutent qu'ils ne se lancent dans une révolution (*néôterizein*) « par crainte d'être infériorisés (déclassés ?) par leur malheur », et c'est seulement alors qu'ils sont frappés quelque temps d'une *atimia* restreinte qui les prive de « l'accès aux magistratures et de la capacité à acheter et vendre »¹². Si la loi oblige à punir les « trembleurs », mieux vaut le faire que de les pousser à la révolte en les faisant vivre dans l'attente de la sanction, quitte à les réintégrer rapidement dans tous leurs droits¹³.

Récapitulons. Vers la fin août 425, les Spartiates ont des prisonniers à récupérer, leur territoire est menacé depuis Pylos ; au printemps 424 la menace vient de Cythère, d'où les Athéniens se font encore plus entreprenants, ravageant la côte jusqu'à Thyréa, au nord-est, où ils s'emparent des Éginètes réfugiés. Si, dans un premier temps, les Lacédémoniens se contentent d'assurer le calme dans leur territoire, ensuite, « contrairement à leurs habitudes, ils équipèrent 400 cavaliers et des archers et, en ce qui concerne la guerre, ils devinrent plus timorés que jamais, engagés comme ils l'étaient, à l'encontre de leur pratique habituelle, dans une lutte navale » (IV 45, 2). C'est alors que va enfin germer l'idée de faire pression sur Athènes à partir de son empire.

Brasidas en Thrace et la paix de cinquante ans *a. Les succès de Brasidas*. L'expédition menée par Brasidas en Thrace répond à plusieurs objectifs. Des cités de la ligue de Délos — ou du moins les oligarques dans ces cités — ont demandé l'aide de Sparte pour faire sécession ; elles sont appuyées par Perdiccas de Macédoine

en conflit avec son voisin Arrhabaios, roi des Macédoniens Lyncestes. Ces appels à l'aide sont bien accueillis à Sparte où l'on espère créer une diversion qui obligerait les Athéniens à renoncer à leurs deux têtes de pont, à leurs expéditions ravageuses et à se montrer plus conciliants pour les prisonniers. Enfin, Brasidas est un ambitieux, un esprit indépendant, heureux d'être chef d'une expédition après avoir échoué à imposer ses vues, parfois imprudentes, aux chefs sous lesquels il servait. Du reste, dès son départ, il réussit à rétablir l'ordre à Mégare où s'installe une oligarchie durable.

Parti avec 1 700 hoplites (700 Hilotes et 1 000 mercenaires péloponnésiens), il devra fédérer ses troupes avec des recrues faites sur place parmi les Grecs et les indigènes. Contraint à les occuper sans cesse, il n'hésite pas à se lancer dans des expéditions annexes, au risque de connaître des déboires avec Perdicas, préoccupé avant tout d'asseoir son pouvoir (IV 83 & 124-128). Son expédition est un succès : « Sur le moment même, en se montrant juste et modéré envers les cités, il entraîna la défection d'un grand nombre d'entre elles, et d'autres places il s'en empara par la trahison, de sorte que les Lacédémoniens, s'ils voulaient conclure un traité, ce qu'ils firent, disposaient de places à restituer en échange d'autres, et qu'ils furent soulagés de la guerre dans le Péloponnèse » (IV 81, 2). Alliant à l'efficacité militaire les effets persuasifs d'un discours de « libération » des Grecs et de respect de l'autonomie, maniant avec art la carotte et le bâton, utilisant la trahison et la prise d'otages, Brasidas obtient le contrôle des cités grecques de Chalcidique et leur promet une alliance durable¹⁴.

b. *L'armistice de 423 et son échec* (IV 117-V 11). Au printemps 423, les Spartiates préfèrent traiter avec Athènes, tant que Brasidas n'a rencontré que des succès, dans l'espoir de récupérer « les hommes de l'île ». Un armistice d'un an, fondé sur le *statu quo*, démarre fin mars et la paix doit être négociée pendant ce temps. Une délégation commune part l'annoncer à Brasidas mais celui-ci refuse de l'appliquer à Skionè qu'il vient de rallier à Sparte, probablement après l'armistice ; plus grave, il accepte la défection de Mendè et, s'attendant à une réaction athénienne, il concentre dans Olynthe les femmes et les enfants de ces deux villes et confie quelques troupes à Polydamas, avant de partir à nouveau dans une malencontreuse expédition avec Perdiccas en pays lynceste, où il devra user de toute sa force de persuasion pour rassurer ses troupes trahies et menacées, faisant valoir la supériorité de la formation serrée et bien commandée ainsi que de la « culture de la honte » qui interdit la fuite et qu'ignorent ces « barbares » (IV 126, 5).

Curieuse absence au moment où les Athéniens sont attendus, d'autant que Perdiccas obtient des Thessaliens qu'ils bloquent les renforts péloponnésiens. Seuls réussissent à passer quelques chefs, dont des jeunes gens envoyés pour commander aux cités, « proto-harmostes » selon l'heureuse formule de P. Cartledge ; Sparte ne respecte pas les engagements pris par Brasidas. Pendant ce temps, Polydamas, par une maladresse qui témoigne de sa méconnaissance des mentalités et des réalités politiques, réussit à soulever contre lui la population de Mendè qui met en déroute les Péloponnésiens et permet aux Athéniens de reprendre la ville (IV 130, 3-7).

Brasidas, revenu, ne peut sauver Potidée, et le grand affrontement se déroule à Amphipolis où sa victoire s'accompagne de sa mort ainsi que de celle de Cléon : les deux principaux partisans de la guerre étant morts, les négociations vont pouvoir aboutir.

c. Bilan sur Brasidas. Brasidas fut célébré à Amphipolis comme un « héros-fondateur », avec sa tombe sur l'agora, en remplacement du fondateur athénien, Hagnon¹⁵. C'est là un signe sûr de sa popularité dans la région. Ses succès ont impressionné mais Diodore souligne que la défaite athénienne à Délion en 424 a beaucoup contribué à la défection des alliés d'Athènes (XII 72, 1). De plus, s'il accomplit avec succès sa mission qui était d'opérer une diversion pour obtenir une négociation, il alla sans doute au-delà des consignes reçues et son intransigeance prolongea la guerre d'un an. Thucydide, grand admirateur de celui qui lui a valu son exil d'Athènes pour n'avoir pas réussi à défendre Amphipolis comme stratège, pratique volontiers l'opposition entre un Brasidas intelligent, courageux et aimable avec les alliés et tout autre chef qui n'aurait pas ses qualités : le Spartiate Alkidas est présenté comme un lâche¹⁶ et l'Athénien Cléon comme une brute et un incapable. Toutefois, ce chef militaire de premier ordre qui est un excellent manieur d'hommes, qui se montre disposé à la bienveillance et au dialogue quand il est en position de force, devient entêté et rebelle dès lors qu'il n'est plus maître de la décision ; c'est ainsi qu'il a, de fait, trahi Perdiccas en 424 et qu'il n'en fit qu'à sa tête au moment de l'armistice. Premier chef spartiate à détenir un aussi long commandement sans aucun contrôle, il

semble s'être totalement investi dans l'idée de créer en Thrace une zone d'influence lacédémonienne dont il se sentait le chef et le protecteur, à la fois contre les Athéniens, contre les menaces des voisins mais aussi contre sa propre cité qui n'avait pas proclamé officiellement sa volonté de respecter l'autonomie des cités ni de maintenir une présence durable.

d. La paix de cinquante ans, dite aussi « paix de Nicias ».
L'échec de l'armistice en Thrace n'empêche pas une paix plus générale. Thucydide résume ainsi les raisons des Lacédémoniens (V 14, 3-4) : « Les Lacédémoniens, de leur côté, voyaient la guerre prendre une tournure contraire à leur idée car ils avaient pensé renverser en peu d'années la puissance des Athéniens en ravageant leur territoire ; ils avaient subi le malheur de l'île, tel que Sparte n'en avait jamais connu, et leur territoire était mis au pillage à partir de Pylos et de Cythère, tandis que les Hilotes désertaient et représentaient une menace constante car on craignait de voir ceux qui restaient s'appuyer sur ceux du dehors et profiter des circonstances pour se soulever, comme ils l'avaient déjà fait. Il se trouvait, en outre, que le pacte (*spondai*) de trente ans avec les Argiens arrivait à expiration, et les Argiens ne voulaient pas le renouveler si on ne leur restituait pas le territoire de la Kynourie ; de sorte qu'il apparaissait impossible de faire la guerre à la fois aux Argiens et aux Athéniens ; de plus, ils soupçonnaient que certaines cités du Péloponnèse se détacheraient d'eux pour rejoindre les Argiens, ce qui se produisit effectivement. »

On peut y ajouter le retour d'exil du roi Pleistoanax qui ne serait pas mécontent de se signaler par une négociation réussie et, du côté

athénien, le rôle de Nicias, soucieux d'arrêter la guerre tant qu'il n'a connu que des succès. Les contractants s'engagent à ne pas se faire la guerre sans avoir tenté un arbitrage ; Amphipolis et les cités de Thrace sont restituées par Sparte, sous réserve que leur autonomie soit respectée et qu'elles consentent à réintégrer l'alliance athénienne, avec un retour au tribut d'avant 425/4 ; la forteresse de Panacton, détenue par les Béotiens et située au nord-est de l'Attique, doit être restituée, moyennant quoi Athènes abandonnera Pylos, Cythère, Méthana (presqu'île au nord de Trézène), Ptéléon (?) et Atalante (île de Locride Opunte). Bizarrement, rien n'est dit des possessions revendiquées par Corinthe en Acarnanie. Des deux côtés, on libérera tous les prisonniers. La paix doit entrer en vigueur vers le 8 avril 421, mais que vont en penser les alliés ?

De la paix à la guerre dite d'Ionie : 421-413

a. *L'hostilité des alliés de Sparte.* Les Lacédémoniens n'obtiennent pas des Grecs de Thrace qu'ils acceptent le traité et Cléaridas, à qui Amphipolis a été confiée, vient à Sparte plaider leur cause mais en vain. Les autres alliés n'y trouvent pas leur compte : ni Corinthe, ni Mégare ne récupèrent les places prises par Athènes (Sollion et Anactorion pour l'une, Nisaia pour l'autre) ; les Béotiens ne veulent pas restituer Panacton, les Éléens avancent un prétexte spécieux (récupérer Lépréon qui a choisi la protection spartiate). De plus, une clause laisse Sparte et Athènes libres d'apporter toute modification nécessaire, donc sans consulter les alliés (V 18, 11 et Diod. XI 75, 4). Pour toutes ces raisons, les alliés refusent de prêter les serments demandés, de sorte que

Sparte, craignant une entente entre Athènes et Argos, s'empresse de conclure avec Athènes une alliance défensive pour cinquante ans, assortie de représailles contre tout envahisseur du territoire de l'autre ; de plus, Athènes s'engage à aider Sparte en cas de soulèvement de sa *douleia*; le serment sera renouvelé tous les ans, lors des Hyakinthia à Sparte et des Dionysies à Athènes, et des stèles sont dressées à l'Amyclaion et sur l'Acropole d'Athènes (V 22-24). Là encore, des modifications sont prévues « en accord avec les serments ».

Les tractations entre les alliés mécontents se multiplient, n'impliquant le plus souvent que quelques chefs politiques. Poussés par les Corinthiens, les Argiens prennent la tête d'un mouvement de contestation qui gagne dans le Péloponnèse. Mantinée, qui a soumis une bonne partie de l'Arcadie, rejoint Argos la première, bientôt suivie par les Éléens, les Corinthiens, des cités de Chalcidique ; toutefois, les Béotiens comme les Mégariens se méfient d'une cité démocratique et Tégée reste fidèle à Sparte. Celle-ci, malgré son inquiétude, ne renonce pas pour autant à marquer ses intentions de contrôler la politique péloponnésienne : déjà, elle avait voulu imposer à Élis un arbitrage sur le sort de Lépréon, à présent elle profite de troubles en Parrhasie, région soumise à Mantinée, pour intervenir et y détruire le fort de Kypsélès qui menaçait la Skiritide.

Cependant, les restitutions prévues se font mal en Thrace et Thèbes se cramponne à la forteresse de Panacton, aussi les Athéniens restent-ils à Pylos, mais en retirent Messéniens et Hilotes qu'ils installent dans l'île de Képhallénie. Les Spartiates, de plus en plus isolés dans le Péloponnèse, redoutent la montée de

l'influence argienne alors même qu'aucun nouveau traité n'a succédé à la paix de trente ans arrivée à échéance. Aussi élisent-ils, fin septembre 421, des éphores défavorables à l'alliance ; ceux-ci tentent de reconstituer une force d'opposition à Athènes, en incitant au rapprochement entre Béotiens, Corinthiens et Argiens. Les ambassadeurs auraient même prétendu aux Béotiens que « les Lacédémoniens désiraient depuis toujours faire d'Argos une véritable amie, dans l'idée qu'il leur serait plus facile de mener la guerre hors du Péloponnèse » (V 36, 1). S'ils concluent avec Argos un renouvellement satisfaisant du traité, mais qui exclut la Thyréatide et peut-être toute la Kynourie, ils sont contraints de céder aux Béotiens qui exigent une alliance spécifique, mais ils se font gruger par eux : Panacton a été rasée avant d'être restituée ce qui provoque chez les Athéniens une colère dont Alcibiade profite pour les entraîner dans une politique anti-Spartiate (V 39-46). De tout cet imbroglio, ressort au printemps 420 une Sparte alliée aux Béotiens et qui a retrouvé la faveur des Corinthiens, par ailleurs alliés aux Argiens. De leur côté, les Argiens ont accepté un traité d'alliance défensive avec Athènes, auquel se sont joints les Éléens et les Mantinéens (V 47-48).

Or, dans les mois suivants, Sparte subit deux humiliations. Les Éléens les excluent du sanctuaire et des jeux à Olympie et le Spartiate Likhas est sanctionné bien que son attelage fût vainqueur ; derrière l'argumentation éléenne se trouve encore la question de Lépréon. Quelques temps après, la colonie spartiate d'Héraclée-en-Trakhis se voit imposer le contrôle des Béotiens qui en expulsent comme incompetent son gouverneur, Hégésippidas. C'est à l'été 426 qu'elle avait été fondée par Sparte, à la demande des populations voisines, Trachiniens et Doriens, mais aussi dans l'idée de disposer

d'une base navale vers l'Eubée et d'un point d'étape vers le nord. D'abord peuplée par des gens venus de partout qui espéraient habiter une place sûre, elle fondit progressivement du fait de la brutalité et de l'injustice des gouverneurs spartiates (III 92-93). Un effort avait été fait pour redresser la situation en mars 422 (V 12) et, finalement, les voisins l'attaquèrent en février 419, tuèrent le chef lacédémonien et les Béotiens en profitèrent pour y installer leur autorité en mars ; de nouvelles péripéties marqueront l'histoire de cet échec.

b. Le retournement de 418/417. L'année 418 voit la situation se redresser pour les Lacédémoniens. Durant l'été 419 et l'hiver qui suivit, des affrontements entre Argos et Épidaure créent des troubles mais les alliés sont incapables d'empêcher quoi que ce soit. Aussi, en mars 418, les Lacédémoniens et leurs alliés lancent-ils sous le commandement d'Agis, « la plus belle armée grecque jusqu'à ce jour » contre Argos, elle-même secondée par des Mantinéens et des Éléens. Alors que, à la suite de manœuvres compliquées, les Lacédémoniens et leurs alliés semblaient assurés de pouvoir écraser l'adversaire, deux chefs argiens invitent Agis à ne pas livrer bataille et à proposer aux Argiens un « arbitrage à droits égaux de leurs différends ». Agis accepte, au grand dam des alliés, et une trêve de quatre mois est conclue (V 60). À Sparte comme à Argos, on est furieux d'une décision prise sans en référer aux autorités. Or Alcibiade arrive avec un contingent athénien et il parvient à entraîner les alliés d'Argos, tardivement rejoints par celle-ci, dans une campagne en Arcadie : ils prennent Orchomène

et se préparent à marcher contre Tégée. Colère à Sparte, où Agis est condamné¹⁷ mais obtient un sursis, le temps de se racheter en menant les troupes en Arcadie.

Cette bataille, qui se déroula près de Mantinée, fut une victoire pour Sparte mais une rude épreuve pour Agis. Ce dernier ne parvint pas à faire opérer à ses troupes la manœuvre prévue et les Lacédémoniens durent rattraper cet échec par un courage supérieur ; le roi lui-même, au centre avec ses trois cents *hippeis*, culbuta l'adversaire. Il eut ensuite la présence d'esprit de faire épargner le corps d'élite des Mille d'Argos, qui rendra plus tard les services attendus. Enfin, la déroute assurée, l'ennemi ne fut pas poursuivi et les Lacédémoniens purent célébrer à temps les Carnéa.

La réputation de Sparte est rétablie et elle obtient dès le début de l'hiver 418/7 un traité avec Argos, grâce à l'action d'un petit groupe de philo-laconiens, puis avec Mantinée qui renonce à sa domination sur les cités d'Arcadie. Mais il faudrait s'assurer que cela durera et, pour cela, maîtriser Argos. Alors, ce même hiver, les Lacédémoniens s'appuient sur un contingent de mille Argiens (ceux de Mantinée ?) avec lesquels ils ont mené quelques opérations, pour renverser la démocratie à Argos : selon Diodore (XII 80, 3), « les chefs habituels du *dèmos* sont massacrés », la population est terrorisée et l'oligarchie gouverne selon ses propres lois. Mais, dès l'été 417, la situation se renverse et les partisans de Sparte sont chassés ou tués sans que les Spartiates soient intervenus à temps : il fallait célébrer les Gymnopédies... Au congrès des alliés, les Argiens sont déclarés coupables mais personne ne bouge ; aussi se sentent-ils libres de revenir à l'alliance athénienne et fortifient-ils avec ardeur leur ville. De fait,

à l'hiver 416, puis au printemps et à l'été 414, de nouvelles invasions lacédémoniennes ont lieu, sans autre résultat tangible que de transformer leur alliée Phlionte en victime des Argiens qui se vengent sur elle. Toutefois, il semble qu'Argos ait alors cessé de représenter une menace.

c. Gylippe en Sicile (VI, 104 — VII, 86) et la nouvelle stratégie contre Athènes. En 414 et en 413, les Argiens aident les Athéniens à ravager les côtes laconiennes et, à l'été 413, Élaphonissos, face à Cythère, est fortifié : il pourra servir de refuge aux Hilotes et de base plus solide pour ravager le territoire lacédémonien (cf. *supra*, p. 223). Mais cela ne suffit pas à contrebalancer les deux initiatives importantes de Sparte, prises peut-être à l'instigation d'Alcibiade qui trahit sa cité. Dès l'été 414, répondant à l'appel des Syracusains, des renforts corinthiens et lacédémoniens sont envoyés avec Gylippe qui doit prendre la tête de la lutte contre les Athéniens en Sicile ; il mènera là-bas les combats sur terre qui aboutiront à la capitulation des Athéniens en octobre 413, la quasi-totalité étant réduite en servitude ou condamnée à mourir de faim et de froid dans les latomies de Syracuse. Selon Thucydide, Gylippe aurait tenté sans succès de sauver la vie des deux stratèges athéniens, Nicias et Démosthénès, ce dernier ayant été pourtant le principal artisan des ravages le long des côtes péloponnésiennes et de la prise de Pylos ; mais selon Diodore, c'est au contraire le discours du Spartiate qui valut aux vaincus leur condamnation. On ne pensait pas qu'Athènes se relèverait d'une telle saignée humaine et de la perte d'une pareille flotte ; de fait, l'effet psychologique sur ses alliés fut considérable et Sparte allait en profiter.

La seconde initiative qui prend effet à l'été 413, consiste à implanter en Attique, à Décélie, une base permanente et fortifiée à partir de laquelle le pays est menacé et ravagé en permanence. Agis y commande et les effets sont catastrophiques pour les Athéniens : récoltes perdues, oliviers sciés, vignes arrachées, maisons rurales pillées avec tous les éléments en bois volés par les Béotiens, esclaves faits prisonniers ; les esclaves qui travaillaient au Laurion prennent la fuite, sans doute sous la protection des Spartiates. Désormais et pour plusieurs années, ce sont les Spartiates qui maîtrisent la plus grande partie de la terre d'Attique. C'est dans ces conditions que démarre la troisième initiative, spartiate et perse à la fois, la « guerre d'Ionie », menée par les Spartiates en mer Égée et en Asie Mineure, dernière phase de la « guerre du Péloponnèse » et première phase de l'impérialisme lacédémonien outre-mer.

**Bilan de dix-huit années de guerre et des changements à
Sparte Avant d'aborder cette nouvelle longue période de la
politique lacédémonienne, faisons le bilan des transformations
subies par la cité au cours des dix-huit années de guerre qui
viennent de s'écouler ; elles ont affecté la société et
bouleversé la politique de la cité.**

a. Évolution des institutions spartiates. Les éphores sont passés au premier plan de la vie politique : ce sont eux qui remplissent la fonction probouleutique et, s'ils consultent la *gérousia*, nous n'en trouvons pas trace. Les variations de l'opinion publique se reflètent

dans l'élection annuelle de ces magistrats qui peuvent marquer des inflexions de la politique étrangère, comme ce fut le cas en 421. Les rois ne sont plus les seuls personnages dont nous entendions parler pour la conduite des guerres et certaines expéditions hors du Péloponnèse sont confiées à d'autres chefs qui peuvent être particulièrement brillants, tels Brasidas ou Gylippe : ce phénomène ne fera que s'amplifier pour atteindre son point culminant avec Lysandre. Par ailleurs, les fonctions de chef de l'armée ou de la flotte ont pris une telle importance que nous voyons apparaître des *symboloi* que l'assemblée leur adjoint pour les seconder, les conseiller, mener des opérations complémentaires ou pour les contrôler. Les premiers connus sont trois adjoints au navarque Cnémos après la cuisante défaite navale de 429. En 418, il est décidé qu'Agis II, pour avoir décidé seul d'accepter un armistice avec Argos, sera désormais accompagné de dix *symboloi*, mais la mesure tombera en désuétude. Toutefois, nous en retrouvons jusqu'à trente aux côtés des rois ou des navarques en charge de la guerre en Ionie, et ils seront souvent les seuls Spartiates à les accompagner¹⁸.

Par ailleurs, la nécessité d'éloigner des troupes et le sentiment de vivre dans un pays assiégé avec les raids le long des côtes, l'occupation de Pylos puis de Cythère, les ententes entre les Athéniens et des cités du Péloponnèse, ont mené les Spartiates à renforcer leur cohésion et leur système social : il est probable que les exigences des *syssitia* et de la *paideia* se sont alors durcies ainsi que la pression sur les Hilotes.

b. Hilotes et Néodamodes. On nous dit que les Hilotes inspiraient de grandes craintes à leurs maîtres du fait qu'ils auraient

pu facilement trouver pour s'enfuir ou pour se révolter; en même temps, le besoin d'effectifs supplémentaires dans l'armée incitait à accroître leur recrutement. L'épisode de Pylos montre bien que les Spartiates pouvaient susciter leur aide par des promesses de libération, mais que les Athéniens pouvaient les attirer à eux en leur offrant la liberté. Au total, nous ne constatons ni révoltes ni désertions importantes. Cependant, un passage de Thucydide, à propos des raisons de l'expédition de Brasidas, pose à ce sujet plusieurs problèmes (IV 80) : « En même temps, ils étaient heureux d'avoir un prétexte pour envoyer des Hilotes au dehors, afin d'éviter que ceux-ci ne profitent des circonstances et de l'occupation de Pylos pour se soulever. D'ailleurs, ils avaient pris une autre mesure due à la crainte de leur capacité à se révolter et de leur nombre, car l'attitude fondamentale des Lacédémoniens vis-à-vis des Hilotes avait toujours été dictée, pour l'essentiel, par le souci de s'en protéger : ils avaient fait savoir que tous ceux d'entre eux qui estimaient avoir montré, devant l'ennemi (*vel* : pendant les opérations), le plus de valeur en faveur de Sparte feraient l'objet d'un examen en vue de leur affranchissement ; or, c'était là une épreuve car, pensaient-ils, ceux qui auraient eu l'orgueil de demander les premiers l'affranchissement étaient aussi les plus capables, éventuellement, de se révolter. Ils en désignèrent ainsi environ deux mille, qui se mirent des couronnes et firent le tour des sanctuaires comme affranchis, et eux-mêmes, peu après, ils les firent disparaître, sans que personne sût comment chacun avait péri. De même alors, ils montrèrent un grand empressement à en envoyer sept cents avec Brasidas comme hoplites : pour le reste des troupes, ils les avaient levées dans le Péloponnèse à titre de mercenaires. »

« Mise en scène pour un massacre », ont écrit F. et J. Ducat, auxquels nous empruntons la traduction. Cette élimination à la fois si horrible et si mystérieuse éveille le doute. Même si des parallèles plus récents peuvent être invoqués¹⁹, ils ne sont pas totalement convaincants car le problème pour les Spartiates était bien de susciter le dévouement ou du moins la collaboration des Hilotes, comme ils l'avaient fait pour nourrir les assiégés de Sphactérie : comment imaginer qu'un tel massacre, sûrement connu des autres Hilotes, ne bloquerait pas ensuite toute velléité de combat aux côtés de leurs maîtres ? Et ce, alors même qu'on va les embaucher pour une expédition militaire vitale ? Il est donc difficile de trancher sur la véracité de l'épisode auquel Thucydide a cru et dont Éphore se fera l'écho au siècle suivant ; de plus, les modalités en restent obscures car il n'est pas facile d'éliminer dans le secret une telle masse de gens, même si l'on admet la version d'Éphore selon laquelle on se serait présenté chez eux pour les exécuter un par un. A. Paradiso suggère que l'anecdote n'aurait pas été inventée, mais simplement amplifiée, ce qui est fort possible. De fait, Thucydide présente cet événement comme une illustration de la volonté des Spartiates de dénier toute humanité à leurs Hilotes en les sanctionnant pour s'être déclarés eux-mêmes les meilleurs, en même temps que comme un exemple de la traditionnelle duplicité qui leur est attribuée : penser une chose et en dire une autre, dire une chose et en faire une autre²⁰.

Plus importante pour l'avenir est la nouvelle pratique de recrutement de troupes d'origine hilotique : ceux que l'on va appeler les *Brasidaeioi*, les sept cents soldats de Brasidas, ne constituent pas des troupes légères mais des hoplites qu'il a fallu équiper en armement lourd, ce qui était auparavant réservé aux

hommes libres. À leur retour de Thrace, ils sont affranchis et installés « avec les Néodamodes » à Lépréon (V 34, 1), une place conquise sur les Éléens et qu'il fallait défendre contre une éventuelle reprise. Nous ignorons tout des conditions matérielles qui leur sont faites : coupés des *klèroi* ou de la maison de leurs maîtres, il leur faut des ressources dont on pense généralement qu'elles étaient assurées par la terre voisine ; toutefois, que sont devenus les habitants de Lépréon, eux-mêmes propriétaires ? Se sont-ils engagés à nourrir ces nouveaux venus contre la sécurité qu'ils assuraient ?

C'est à ce propos que le groupe des Néodamodes fait son apparition dans nos sources. Cette mention et leur association avec les *Brasidéioi* (comme lors de la bataille de Mantinée, en V 67,1) a fait penser qu'il s'agissait aussi d'Hilotes affranchis pour des besoins militaires, mais avant de servir comme soldats²¹. En effet, nous les voyons affectés à des postes de garnisaires (ex. Lépréon en Triphylie et Oion de Skiritide) et, surtout, aux expéditions lointaines dans lesquelles on répugne à envoyer des citoyens devenus trop peu nombreux. Leur nom même — « nouveaux » membres du *damos* — signale une situation entre dépendants et citoyens mais ne désignait probablement pas la génération des affranchis eux-mêmes, plutôt celle de leurs fils qui ont suivi une formation d'hommes libres. Il fut peut-être un temps où, la contribution au *syssition* n'étant pas « la pierre de touche de la citoyenneté », les Néodamodes, fils d'affranchis, pouvaient être intégrés dans le *damos*. Le durcissement des conditions d'accès à la pleine citoyenneté eut un double effet : bloquer l'ascension sociale des fils d'affranchis, exclure les citoyens pauvres. Ceci explique que, lors de la conspiration de Cinadon en 398, ils se confondent

avec les Lacédémoniens mécontents de ne pas appartenir au groupe des *Homoioi* ²². Ils ont rejoint l'ensemble des « Inférieurs » de Sparte, libres mais ne bénéficiant pas ou plus de la totalité des droits civiques, le terme de Néodamodes ayant fini par englober tous ceux qui se trouvaient dans cette situation marginale : libres, formés parallèlement aux Spartiates et peut-être avec eux, mais ne disposant pas de terres pour être intégrés dans les *syssitia* et donc dans l'aristocratie de la cité.

c. Sparte et ses alliés. La cohésion de la Ligue du Péloponnèse semble avoir été assez malmenée. Si les Lacédémoniens ont appris la nécessité d'envoyer des troupes à l'extérieur, ils préférèrent que ce soient des affranchis ou des alliés, voire des mercenaires ; or les alliés ne sont pas toujours dociles. Ainsi, en 428, requis par les travaux des champs dont les Spartiates, eux, ignorent les contraintes, ils traînent à se présenter pour une seconde invasion de l'Attique destinée à aider les Mytiléniens (III 15-16) et il semble bien que l'inefficacité d'Alkidas en Ionie ait été due pour une bonne part à l'impossibilité de faire participer les alliés, dont Sparte dépend pour la flotte, à une opération importante²³. Par ailleurs, Sparte ne peut résister à une alliée puissante comme Thèbes, dont elle a besoin et, lorsqu'elle sent que la Ligue est fragilisée, elle accepte de participer à des expéditions qui sortent de ses compétences, comme celle qu'elle mène à l'hiver 426/5 contre Argos en Amphilochie et contre l'Acarnanie, à la demande des Corinthiens et des Étoiliens.

Les informations les plus intéressantes nous sont fournies par le récit des réactions des alliés à la paix de Nicias. Certains refusent de la jurer, ce que Sparte déclare contraire aux règles puisque la

majorité l'a adoptée. Mais les Corinthiens déclarent la paix avec Athènes contraire aux serments qu'ils avaient échangés avec les cités de Chalcidique et qu'ils ne pouvaient donc trahir ; par ailleurs ils ne voient pas de contradiction entre leur maintien dans l'alliance avec Sparte et une alliance avec Argos, son ennemie (V 30). On le voit, la conciliation entre les différentes politiques étrangères des membres de la ligue n'est pas aisée. Toutefois, si les remous qui suivirent l'alliance avec Athènes firent craindre des ruptures, la cohésion du mouvement anti-spartiate se révéla rapidement fragile, ce qui témoigne de la force de Sparte.

Les relations avec les alliés qui ne font pas partie de la Ligue ne sont pas non plus aisées. Les Spartiates avaient la réputation d'être peu fiables dans les relations diplomatiques, mais l'épisode du printemps 420 à Athènes montre qu'ils se laissent aisément duper par un Alcibiade (V 45). En fait, il leur faudra apprendre à connaître partenaires et adversaires pour maîtriser réellement leurs relations avec l'extérieur. Les Perses, notamment, ont quelques difficultés à suivre l'évolution de la politique spartiate : sans doute encore attachés à la liberté des cités grecques lorsqu'ils refusent d'envahir l'Attique en 456 comme le demandait le Roi prêt à financer l'opération, les Spartiates envisagent dès 432 l'éventualité d'un recours à l'aide perse (Archidamos : I 82, 1). Ils sont en contact avec le Roi à l'été 430 quand leurs messagers sont interceptés en Thrace (II 67), mais ils n'ont pas encore clairement défini leur position à l'hiver 425/4, puisque les Perses s'en plaignent ; les relations ne deviendront vraiment confiantes qu'avec Lysandre et Cyrus.

d. Sparte et la mer. On est toujours surpris de la lenteur avec

laquelle les Spartiates ont admis l'idée qu'il fallait attaquer Athènes par ce qui faisait sa puissance, à savoir son empire. Pendant longtemps, ils hésiteront sur la stratégie à adopter, arrivant trop tard pour aider les cités révoltées contre Athènes, ne gardant pas le contrôle des régions passées de leur côté. Dès lors, on les accuse volontiers de ne pas avoir su agir hors de chez eux. Alors qu'ils n'envisagèrent jamais de céder le commandement de la flotte à un chef allié, il leur a fallu un certain temps pour comprendre la guerre sur mer: la défaite que Phormion inflige aux Péloponnésiens dans le golfe en 429 (II 84) les a mortifiés mais ils l'interprètent mal, d'après Thucydide (II 85, 2): « C'était la première fois qu'ils tentaient un combat naval et ils étaient très déconcertés par ce qui s'était passé: ils n'imaginaient pas que leur flotte fût à ce point inférieure mais croyaient qu'on avait manqué de résolution; ils n'opposaient pas la longue expérience des Athéniens à leur bref entraînement à eux. » Ils semblent avoir peur des navires athéniens et préfèrent souvent éviter l'affrontement. Réputés avoir la seule armée hoplitique capable de subtiles manœuvres terrestres, les Spartiates restent incapables de préserver la cohésion des bateaux dans une guerre navale.

Quelles que soient ses faiblesses, Sparte a fait front en s'adaptant peu à peu aux problèmes nouveaux ; elle a surmonté la crise de 425 et celle de 421 et elle a acquis auprès des alliés d'Athènes la réputation d'être celle qui les libérera de la tutelle athénienne. Pendant longtemps, Athènes aura été gênée plus par sa propre politique vis-à-vis de ses alliés que par Sparte, mais la situation

s'est retournée grâce aux espoirs donnés par la formidable progression de l'influence de Sparte qui, à peu près tranquille dans le Péloponnèse, peut se permettre d'envoyer plus de troupes au dehors.

¹ Les références sans nom d'auteur renvoient à THUCYDIDE.

² POWELL, 1988, p. 148, dresse le tableau des moments de faiblesse athénienne exploités par Sparte.

³ Ce serait pour répondre à ces raids que les Spartiates créeront en 425/4 un corps de 400 cavaliers (Thc. IV 55, 2).

⁴ L'inscription IG I³ 9 donne des fragments d'un traité entre Athènes et l'Amphictyonie.

⁵ I 114 ; II 21 ; PLUT. *Périclès*, 22, 2-3. Condamné en 446 et remplacé par Cléomène comme régent de son fils Pausanias, Pleistoanax sera restauré seulement en 424 (V 44).

⁶ Cf. DE STE CROIX, 1972, p. 293.

⁷ PIÉRART, 1995, p. 253-274.

⁸ Une seconde invasion est prévue par les Spartiates mais les alliés traînent les pieds car ils ont à faire leurs propres travaux agricoles (III 15, 1-2 ; 16, 2).

⁹ Ils partent en 421 (V 35, 6-7).

¹⁰ Déjà Démarate avait dit à Xerxès qu'en occupant Cythère il pourrait faire pression sur les Spartiates, selon Hdte VII 235.

¹¹ PLUT. *Nicias* 20, 8 reprenant THC V 15, 1.

¹² THC V 34, 2. Ce statut rappelle étrangement celui des jeunes *hébôntes*, c'est-à-dire de gens qui doivent s'efforcer de prouver leur capacité à faire partie des *homoioi*.

¹³ Cf. PLUT. *Lyc.* 25, 1 et XÉN. *LP* IV 7. Voir HODKINSON, 2000, p. 84-5 & 180 et PARADISO, 1994/5 et maintenant DUCAT, 2006b, qui voit dans toute cette affaire un « jeu de rôles ». Il fait apparaître que la description donnée par XÉN. fait peut-être partie du mythe de Sparte. En effet, pour un nombre plus important de « trembleurs », ceux qui ont fui à Leuctres en 371, Agésilas aurait fait accepter par ses concitoyens une suspension de la loi afin de ne pas priver la cité d'autant de citoyens de qualité (PLUT. *Agés.* 30, 2-6) et plus tard encore, en 331, les survivants de la défaite de Mégalépolis contre Antipatros furent « tenus quittes de l'atimie » (DIOD. XIX 70, 5).

[14](#) Sur ses pouvoirs et ses capacités de commandement, voir BOËLDIEU-TREVET, 1991.

[15](#) HOFFMANN, 2000.

[16](#) ROISMAN, 1987, p. 404-421.

[17](#) V 63, 2 : condamné à avoir sa maison rasée et à payer une amende de cent mille drachmes.

[18](#) Voir PICCIRILLI, 1999.

[19](#) Ex. : la sélection pour extermination de prisonniers russes par les Allemands en Ukraine, dans *Kaput* de C. Malaparte (cf. DUCAT) ou celle des chefs paysans au Salvador (cf. POWELL, 1988, p. 251-2).

[20](#) Ainsi les Spartiates se conduiraient avec duplicité, avidité et brutalité tout en affirmant leur loyauté, leur austérité et leur auto-discipline : voir BRADFORD, 1994.

[21](#) Un texte de MYRON DE PRIÈNE (Ath. VI 271f = *FGrH* 106F101) fait explicitement d'eux des Hilotes affranchis : « les Spartiates affranchissaient souvent leurs esclaves qu'ils appelaient les uns « affranchis », d'autres « sans maîtres », d'autres *érunktères* (des policiers ?), d'autres *desposionautai* (ceux qui sont affectés à la flotte) et d'autres "néodamodes", qui sont (tous) différents des Hilotes ».

[22](#) Voir RuzÉ, 1993. Pour CHRISTIEN, les Néodamodes sont surtout des Spartiates déchus : *infra*, p. 294-6.

[23](#) Cf. ROISMAN, 1987, p. 396-404.

Chapitre 12

À l'assaut de la Grèce d'Asie (413-395) La période de l'histoire spartiate qui s'étend de 413 à 395 est fascinante pour qui s'est plongé dans les frilosités de sa politique traditionnelle qui, depuis le début du V^e s. et à l'exception de quelques contacts individuels avec l'Occident et la Cyrénaïque, s'était limitée autant que possible à la péninsule grecque. Comment ces terriens, ces fantassins maîtres de la formation serrée, ces nationalistes qui n'auraient considéré les étrangers que pour mieux les expulser sans chercher à les comprendre, ont-ils réussi à se faire adopter par les Grecs des îles et de l'Asie qui leur ont confié leur destin et à se faire respecter, voire redouter, par les Perses maîtres d'un Empire autrement plus important? Telles sont les questions que pose, entre autres, l'étude des

vingt années qui virent la liquidation de l'empire athénien (413-404) et la constitution d'un empire lacédémonien¹.

L'élimination de la puissance athénienne: 413-404

Bien que ces neuf années de guerre soient dites « guerre de Décélie » à cause de l'occupation péloponnésienne de cette place fortifiée en Attique, c'est dans l'est de la mer Egée que se déroulent les principaux affrontements et c'est dans l'Hellespont que la guerre sera gagnée. Trois périodes se succèdent: dans un premier temps, les Athéniens sont mis en échec et perdent le contrôle de leurs alliés/sujets en mer Egée; puis, de 411 à 407, ils redressent leur situation tandis que Sparte peine à conserver ses alliés et que la guerre se déplace vers l'Hellespont; enfin, avec les commandements de Lysandre et l'appui efficace de Cyrus, les Lacédémoniens finissent par l'emporter en 404. Les péripéties politiques, militaires et diplomatiques se multiplient, rendant impossible de les suivre en détail en quelques pages. Un facteur essentiel du succès lacédémonien fut le rôle joué par les Perses, alors que ces derniers furent longtemps perplexes sur les intentions des Spartiates à leur égard² ; mais, en 424/3, un accord avait été conclu entre Sparte et le nouveau roi Darius. En fait, les Spartiates, n'apparaissant pas en mesure de protéger les Grecs d'Asie³, n'avaient eu que peu de rapports avec le grand voisin.

413-411 : les offensives péloponnésiennes⁴

a. *En Asie*. Dès l'hiver 413/2, à la suite de la défaite athénienne en Sicile, les alliés d'Athènes se tournent vers Sparte. Eubéens et Lesbiens vont trouver Agis à Décélie, tandis que Chiotes et Erythréens s'adressent directement à Sparte, leurs délégués étant accompagnés d'un ambassadeur de Tissapherne, le nouveau satrape de Sardes qui remplace Pissouthnès, tandis que Pharnabaze, le satrape de Daskyléion, envoie des amis grecs proposer aussi une alliance pour agir vers les Détroits⁵. Sparte ne dispose pas des forces navales nécessaires à une politique égéenne et asiatique; le programme de constructions qu'elle a lancé (VIII 3, 2) est ridiculement faible et ne pourra même pas être réalisé. Elle attend donc des satrapes des navires ou le financement de leur construction et, surtout, de leurs équipages.

Le Roi Artaxerxès a engagé ses satrapes dans une politique plus exigeante vis-à-vis des cités grecques, notamment pour le paiement du tribut; Tissapherne a en outre pour mission de débarrasser l'empire du fils de Pissouthnès, Amorgès, qui poursuit en Carie la révolte, avec le soutien d'Athènes. L'idée de s'entendre avec les Spartiates pour faire échec à la politique athénienne dans la région et récupérer ainsi le tribut des cités émane sans doute des satrapes, rivaux dans cette affaire mais incapables, chacun de son côté, de neutraliser la cité démocratique. Dans leur assemblée qui entend les délégués des uns et des autres, les Spartiates optent d'abord pour l'aide à Chios et à Tissapherne; plus tard, dès l'hiver 412/1, ils décideront d'envoyer aussi une flotte pour aider Pharnabaze. À cet effet, onze *symboloi*, dont Lichas, vont en Asie « prendre les mesures qui s'imposaient » : remplacer Astyochos et faire partir vers l'Hellespont une flotte pour Pharnabaze sous le commandement de Cléarque. Très vite, dès le printemps 412, les

défections des alliés d'Athènes se multiplient; bientôt, seule Samos où un coup d'État a installé une démocratie lui reste fidèle. Au printemps 411, à Rhodes, les « puissants » (*dynatôtatoi*) appellent à l'aide les Péloponnésiens pour faire une révolution et s'allier à eux contre les Athéniens (VIII 42). Toutes ces défections ne signifient nullement une adhésion au système lacédémonien ni même une confiance aveugle dans ses promesses de liberté, mais seulement une faiblesse congénitale de ces cités qui n'ont pas les moyens de résister aux forces qui veulent les dominer, qu'elles soient lacédémoniennes, athéniennes ou perses. Le cas de Chios, sans cesse ballottée entre Athènes et Sparte, est révélateur⁶. La cité n'entre en rébellion ouverte contre Athènes qu'avec la présence d'une flotte péloponnésienne dans le secteur, à l'été 412 (VIII 14) ; elle aide les Spartiates mais les Athéniens, ayant pris Delphinion, point fort de l'île, ravagent le territoire et incitent des esclaves à la révolte. Les Chiotes finissent par appeler les Péloponnésiens à l'aide mais Sparte leur envoie à l'hiver 412/1 un harmoste, Pédaritos, dont la brutalité choque les habitants et peut-être même les Spartiates ; il fait notamment exécuter tout un groupe de philo-athéniens et impose un gouvernement oligarchique⁷. Terrorisés un temps, les Chiotes sont divisés et ne reprendront le contrôle de leur cité qu'à l'hiver 410, à la faveur d'une défaite spartiate à Cyzique; un peu plus tard, sous la navarchie de Cratésippidas (en 409-408 ?), les exilés seront ramenés et le pouvoir sera confié à des amis de Sparte soutenus par une garnison.

Cette faiblesse des cités grecques, même les plus importantes de la région, explique en partie l'absence de réaction aux traités passés entre les représentants de Sparte et ceux du Roi, qui pourtant ne paraissent guère favorables à leur autonomie. Selon

Thucydide, entre l'été 412 et le printemps 411, trois traités sont négociés avec Tissapherne, qui s'engage au nom du Roi (VIII 18 ; 37 ; 58). Le premier surprend par son irréalisme et son imprécision. Le second montre que Tissapherne, qui a pris lasos et capturé Amorgès entre-temps, est moins demandeur, bien qu'il ait laissé les mercenaires péloponnésiens d'Amorgès, devenus sans emploi, se faire enrôler par ses alliés lacédémoniens et qu'il a sans doute aidé à les financer. La commission des onze symbouloi menée par Lichas rejette cette convention (VIII 43, 4) qui garantissait au Roi le contrôle de « tout le territoire et des cités qui appartiennent au Roi Darios ou appartenaient à son père ou à ses ancêtres », les limites pouvant théoriquement aller jusqu'à la Béotie elle-même... Alcibiade attise peut-être les tensions entre les Lacédémoniens et le satrape en conseillant à Tissapherne de maintenir l'équilibre entre les deux puissances grecques, mais le Roi est hostile aux Athéniens. Lichas obtient un troisième traité qui reconnaît la souveraineté du Roi sur son territoire en Asie⁸. Cela met ce dernier à l'abri des dommages causés par les Lacédémoniens et leurs alliés, mais, en échange, il se trouve contraint de financer la flotte des Lacédémoniens qui, sinon, devront ravager les terres royales pour la payer, car les trente-deux talents obtenus des Rhodiens n'assuraient que vingt jours de financement. Rien n'est précisé sur le statut des cités, mais l'enthousiasme avec lequel les Milésiens lutteront aux côtés des Péloponnésiens suggère qu'ils se sentent protégés par eux d'une soumission aux Perses⁹. Il semble toutefois que Lichas ait dû rappeler brutalement la réalité aux Milésiens lors des manifestations d'hostilité qui éclatent de nouveau contre Astyochos, le navarque lacédémonien, et contre Tissapherne, mauvais payeur

de la solde des marins: « Lichas [...] déclara même que les Milésiens comme tous les habitants du pays du Roi, devaient obéir comme des esclaves à Tissapherne, pour autant qu'il ne dépasserait pas la mesure, et le courtiser jusqu'à ce que la guerre connaisse une heureuse issue » (VIII 84, 5)¹⁰. Simple bon sens ou indifférence à la liberté des cités grecques, voire mépris pour le comportement irresponsable des Grecs d'Asie? Probablement Lichas ne souhaitait-il pas voir s'envenimer les relations avec Tissapherne alors qu'il s'agissait de contrecarrer l'influence d'Alcibiade et, ne l'oublions pas, de détruire la puissance athénienne. Les Grecs obéissent aux Spartiates mais l'application du traité laisse à désirer: Alcibiade, Tissapherne et le redressement athénien en sont responsables. À l'été 411, les tensions ont monté entre Tissapherne et les Spartiates, entre les Milésiens et Astyochos, et l'expulsion de la garnison perse par les Milésiens envenime encore la situation. Peu à peu toutes les garnisons perses sont chassées, à Antandros, à Cnide (VIII 108-9).

Ainsi, malgré leurs succès, les Lacédémoniens ne sont pas à l'aise dans les affaires égéennes et asiatiques. Ils prennent conscience des difficultés lorsque se retrouvent à Sparte Astyochos dont l'arrogance brutale a suscité l'hostilité des alliés (VIII 84, 1-3 ; Mindaros est allé le remplacer), le Sicilien Hermocratès qui s'est battu aux côtés des Péloponnésiens et qui se plaint de Tissapherne, mauvais payeur, et un délégué du satrape lui-même. Malheureusement pour nous, Thucydide passe alors à la crise athénienne de 411. À la fin de cette première période, la situation est donc complexe: les Spartiates ont compris que Tissapherne n'était pas fiable et ils s'en méfient tout en cherchant à en tirer le maximum ; ils ont acquis la confiance des cités grecques, qui se

sentent soutenues, mais en même temps certains chefs spartiates sont rejetés, soit pour leurs réactions trop brutales, soit pour leurs faveurs aux oligarques.

b. Agis en Attique. Le roi, de son QG de Décélie, en Attique, constitue une sorte de seconde tête de la coalition. « Aussi longtemps qu'il tint la région de Décélie avec son armée, Agis avait toute autorité pour envoyer des forces où bon lui semblait, pour en réunir, pour lever des fonds. Et on peut dire qu'au cours de cette période les alliés lui obéissaient plus qu'aux Lacédémoniens restés en ville, car, disposant d'une armée, il intervenait aussitôt partout pour s'imposer » (VIII 5, 3). Ainsi, outre qu'il surveille Athènes et ses efforts de redressement, il reçoit des ambassades (Eubéens et Lesbiens), mène des opérations de levée — ou d'extorsion — de fonds et incite les peuples voisins à entrer dans l'alliance de Sparte.

En 411, Agis se trouve confronté au coup d'État oligarchique à Athènes dont on pourrait attendre qu'il soit soutenu par Sparte. Les succès lacédémoniens (troisième traité avec le Perse, défection d'Abydos grâce à la venue de Derkylidas dans l'Hellespont, menaces par Astyochos aidé de Chiotes sur les Athéniens basés à Samos) joints aux intrigues d'Alcibiade qui souhaite retrouver sa place à Athènes, ont favorisé le déclenchement de la crise. Les Athéniens sont las de la guerre qui coûte cher et tourne mal, ce dont les partisans d'une démocratie modérée sont prêts à profiter mais ils se trouvent vite débordés par les oligarques radicaux.

Agis ne soutient pas ce mouvement (VIII 70-71) : « Ils

envoyèrent un héraut à Agis, roi des Lacédémoniens, qui était à Décélie, pour lui dire qu'ils voulaient traiter et qu'ils présument qu'il s'accorderait mieux avec eux et non plus avec ce peuple auquel on ne pouvait faire confiance. Mais Agis pensait que la cité n'était pas calme, que le peuple n'abandonnerait pas de si tôt son antique liberté et que, s'il voyait leur puissante armée, il ne se tiendrait pas tranquille; de plus, même dans la situation présente, il n'avait guère confiance dans une cessation des troubles. » N'étant pas disposé à favoriser un retour d'Alcibiade, avec lequel il est de notoriété publique que sa femme l'avait trompé, Agis espère profiter de la division des Athéniens pour les faire capituler en attaquant la ville, mais l'opération échoue (*Hell.* I 1, 33-34). Non seulement les délégués des Quatre-Cents n'obtiennent rien de lui mais une flotte péloponnésienne de quarante-deux navires commandés par Agésandridas, en route pour l'Eubée, se dirige vers l'Attique au moment précis où un groupe d'oligarques athéniens se déclare prêt à accepter même la perte de la flotte et de l'empire au profit de Sparte si celle-ci leur assurait le pouvoir (VIII 91-92). Face à la double menace, les modérés et démocrates athéniens réagissent en détruisant le fort d'Eétiôneia au Pirée, tandis qu'Agésandridas longe la côte de Salamine, contourne le cap Sounion et remonte sur Oropos en faisant des escales le long de la côte. Un combat naval oppose les Péloponnésiens aux Athéniens basés à Éréttrie et la défaite de ceux-ci entraîne la défection de toute l'Eubée, à l'exception de la clérouque athénienne d'Oréos. Toutefois, ce coup de maître n'est pas exploité par les Lacédémoniens qui n'osent s'attaquer au Pirée pourtant privé de sa défense navale (VIII 96). Ainsi, l'occasion de transformer Athènes en une alliée oligarchique est-elle perdue car ces événements

accélérent le rétablissement de la démocratie.

411-407 : recul des Lacédémoniens en Asie L'essentiel se joue dans la région hellespontique, importante pour Athènes qui fait passer par là l'essentiel de son approvisionnement et pour Sparte qui, méfiante envers Tissapherne, se rapproche de Pharnabaze. Au printemps 411, Derkylidas et Pharnabaze avaient obtenu la défection d'Abydos et de Lampsaque mais les Athéniens, basés à Sestos, ont repris rapidement Lampsaque; la défection de Byzance en août ne donne pas les effets escomptés car dès l'automne, les deux victoires athéniennes de Kynosséma à l'entrée du Détroit (VIII 99-106) puis d'Abydos grâce à Alcibiade (*Hell.* I 1, 2-8)¹¹ redonnent du courage à l'adversaire et, surtout, Mindaros subit au printemps 410 une écrasante défaite à Cyzique: « Hippocratès, *l'épistoleus* de Mindaros envoya à Lacédémone une lettre qui fut saisie et arriva à Athènes: "Navires en ruines. Mindaros tué. Hommes affamés. Ne savons que faire" » (I 1, 23). Les Athéniens retrouvent leur route commerciale et ils installent même à Chalcédoine une douane de 10 % sur le trafic des marchandises.

Les Péloponnésiens se sont réfugiés dans le camp de Pharnabaze qui se montre un bon allié: « il donna à chacun [des soldats péloponnésiens] un manteau et sa solde (*éphodion*) de deux mois et, ayant équipé les matelots en hoplites, il les affecta à la garde des côtes de son territoire. Ensuite, il réunit les stratèges et les triérarques des différentes cités et les invita à construire à Antandros autant de trières que chacun en avait perdu, leur donnant de l'argent et les invitant à se fournir en bois dans l'Ida » (I 1, 24-

25).

Cela ne suffit pas. En 410/9, Thasos se débarrasse de l'harmoste laconien Étéonikos et expulse les laconisants ; un laconien, Pasippidas, accusé d'avoir fomenté ce mouvement avec Tissapherne, est banni de Sparte et remplacé par Cratésippidas à la tête de la flotte. Puis, à l'été 408, ce sont encore des succès d'Alcibiade qui permettent à Athènes de rétablir son empire sur l'Hellespont et le Bosphore, notamment à Byzance dont l'harmoste, Cléarque, ne peut garder le contrôle; la cité est restituée à ses citoyens.

La situation semble s'être retournée et, si les Spartiates reprennent le contrôle de Pylos, ils subissent un désastre à Héraclée-en-Trakhis. Les Athéniens ne cèdent pas en Attique et Alcibiade est rentré en grâce: il va falloir se débarrasser de cet excellent stratège.

407-404 : Lysandre en Asie et Cyrus au secours des Lacédémoniens Trois événements vont bouleverser la donne et permettre aux Lacédémoniens de l'emporter: l'arrivée en Asie du Perse Cyrus, celle du Spartiate Lysandre, une négligence d'Alcibiade. En 407, Cyrus, fils de Darius, est envoyé par le Roi comme *karanos*: il dispose d'une délégation royale pour mener la guerre et pour utiliser les moyens financiers de la région. Darius II, hostile à Athènes, a désavoué le choix de Tissapherne, influencé par Alcibiade, d'équilibrer les aides à Athènes et à Sparte. Or l'entente est immédiate entre Cyrus et Lysandre, le nouveau navarque d'une flotte reconstituée. Dès le début, le prince augmente la solde des matelots à 4 oboles par jour, payables d'avance,

permettant ainsi de débaucher des mercenaires de la flotte athénienne. Le QG du Spartiate est à Éphèse et, de là, il contrôle les opérations menées par les Athéniens ainsi que la politique des cités dans lesquelles il soutient systématiquement les oligarques. Or il va bénéficier d'un sérieux coup de chance: au printemps 406, pour des raisons obscures, Alcibiade est parti en reconnaissance en confiant la flotte à son pilote; celui-ci désobéit aux ordres reçus et décide de contraindre les Péloponnésiens au combat; il se fait écraser à Notion (I 5, 11-14).

Cependant, tout aurait pu être perdu pour les Lacédémoniens à cause des conflits entre chefs. À ce moment-là et sans doute pour les nécessités de la guerre, le navarque est devenu un magistrat annuel, prenant ses fonctions en déc./janv., avec la nouvelle saison militaire. Ne pouvant renouveler son mandat, Lysandre est nommé secrétaire (*épistoleus*) de Callicratidas. Or, probablement par méfiance envers Lysandre, ce nouveau navarque n'est pas choisi parmi ses amis, aussi Lysandre dresse-t-il Cyrus contre lui. Contraint de se passer de cette aide, le navarque parvient à se concilier les Grecs des cités pour qu'ils appuient ses initiatives. Il aurait déclaré qu'il s'efforcerait, à son retour à Sparte, de convaincre ses concitoyens de lutter contre le Barbare plutôt que contre Athènes. Mais, alors qu'il avait réussi à bloquer dans le port de Mytilène la flotte athénienne commandée par le stratège Conon, il meurt au cours de la bataille des Arginusés livrée contre la flotte de renfort envoyée par Athènes et perdue par les Péloponnésiens. Sparte tente de négocier avec Athènes qui rejette ses propositions.

Alors, à la demande des cités grecques — entendons des oligarchies — Lysandre est envoyé prendre le commandement de

fait de la flotte. Toutefois, s'il reconstitue une flotte de deux cents navires grâce à l'aide de Cyrus, il n'est guère offensif, malgré une expédition vers les Détroits. C'est dans l'Hellespont que, dans des circonstances très obscures, à la fin août 405, la flotte athénienne est surprise aux « cours de la chèvre » (Aigos-Potamoi) alors qu'elle n'était pas prête pour un combat, et elle subit un désastre complet ; seul Conon parviendra à s'échapper avec quelques navires. Rapidement, toutes les cités de l'Empire athénien sont reprises — se rendant volontairement la plupart du temps — et contrôlées par des hommes de Lysandre.

Capitulation d'Athènes et les Trente *a. La capitulation et la paix.* Les alliés sont perdus, le Pirée est bloqué par la flotte de Lysandre, Agis est à Décélie et Pausanias à l'Académie au nord-ouest de la ville; malgré un temps de résistance, la famine vient à bout des Athéniens qui se décident à négocier en proposant à Agis leur alliance contre le maintien des murs et du Pirée. Celui-ci renvoie les négociateurs sur Lacédémone d'où les éphores les renvoient à leur tour à Athènes, avec mission d'inciter leurs concitoyens à formuler de meilleures propositions. Les Athéniens acceptent d'envoyer Théramène auprès de Lysandre, mouillé près du Pirée avec la flotte lacédémonienne. Il y reste (retenu ?) trois mois durant lesquels la famine s'est aggravée et les partisans de la paix se sont renforcés ; il est alors chargé d'obtenir de l'assemblée l'envoi d'une délégation avec pleins pouvoirs pour négocier à Sparte même. Ce qu'il fait. Cette fois, les éphores acceptent de faire venir les députés athéniens.

Une assemblée est convoquée à Sparte dans laquelle les Spartiates s'opposent à leurs alliés, notamment les Corinthiens et les Thébains, qui déclarent « qu'il ne fallait pas traiter avec les Athéniens mais les anéantir » (II 2, 19). Les Spartiates prétendent vouloir épargner une cité qui avait autrefois sauvé la Grèce ; que cachent alors ces belles déclarations ? A la fois le désir de maintenir au nord de l'Isthme une puissance susceptible de limiter les ambitions thébaines et de ne pas permettre aux Corinthiens de reprendre une influence prépondérante dans la Ligue, l'incertitude sur l'avenir de l'Asie où Darius est mourant et sa succession disputée entre Cyrus et Artaxerxès, enfin, le souci de ne pas donner trop d'importance à Lysandre. Mais les alliés en voudront à Sparte, ayant le sentiment d'avoir eu leur part dans la guerre — notamment dans la guerre navale pour les Corinthiens — mais pas dans la paix.

Fortifications détruites, flotte livrée (sauf douze navires), perte de l'Empire, intégration dans l'alliance spartiate : telles sont les principales obligations des Athéniens qui répriment rapidement les réactions de rejet qui se manifestent et, fin mars 404, l'assemblée accepte ces conditions. Lysandre entre dans le Pirée avec sa flotte et les murs sont détruits au son des joueuses de flûte (II 3, 22-23).

b. Sparte et les Trente. L'installation à Athènes de la tyrannie des Trente se fait avec l'aide de Lysandre dont les soldats font pression sur l'assemblée¹². Xénophon et Aristote précisent que, pour exercer un pouvoir absolu, les Trente, soutenus par Lysandre, obtiennent de Sparte une garnison de 700 hommes qui siègent sur l'Acropole avec Callibios comme harmoste. Il se met au service

des tyrans¹³. Nos sources ne font guère allusion à une action particulièrement énergique des Spartiates ni lors des tentatives contre Phylè ni dans les opérations du Pirée. Selon Diodore, ils auraient plutôt favorisé tout ce qui attisait les conflits à Athènes (XIV 6) : « Les Lacédémoniens, qui observaient la cité des Athéniens et ne voulaient pas qu'ils puissent jamais trouver du secours [...], décrétèrent que, de toute la Grèce, les exilés athéniens pouvaient être livrés aux Trente et que quiconque s'y opposerait serait passible d'une amende de cinq talents. [...] Frappées de terreur par le poids de Sparte, toutes les cités obéirent, mais les Argiens, les premiers, [...] accueillirent les exilés avec humanité. Les Thébains, à leur tour, décrétèrent d'infliger une amende à celui qui aurait vu un exilé livré sans lui porter secours dans la mesure de ses moyens. » Les Corinthiens n'auraient pas non plus obéi: Eschine dit que ses parents trouvèrent refuge chez eux (*Sur l'Ambassade*, 78 + 148).

La guerre civile athénienne va en fait se terminer grâce à l'intervention lacédémonienne. Deux armées viennent en Attique, la première, demandée par les Tyrans réfugiés à Éleusis, est composée de mercenaires péloponnésiens et commandée par Lysandre; la seconde arrive peu après, commandée par Pausanias qui ne veut pas laisser Lysandre maître du terrain. Cette fois, les Corinthiens et les Thébains refusent de s'associer à l'opération: ils avaient souhaité la destruction de la ville mais pas sa domination par Sparte. La fin des combats est accélérée par le double jeu de Pausanias, soutenu par les deux éphores qui l'accompagnent comme le veut la règle: tout en affrontant mollement les gens du Pirée, il favorise l'envoi de deux ambassades à Sparte demandant de l'aide pour une réconciliation et promettant l'alliance avec les

Lacédémoniens (II 4, 35-39): « Après les avoir tous entendus, les éphores et les citoyens assemblés (*hoi ekklétoi*) envoyèrent quinze citoyens à Athènes avec mission d'opérer, de concert avec Pausanias, une réconciliation au mieux de leurs moyens [...]. Ces négociations terminées, Pausanias licencia son armée, les gens du Pirée montèrent à l'Acropole, en armes, pour sacrifier à Athéna » (38-39).

Comme le souligne le discours du leader de la reconquête par les démocrates, Thrasybule, les Lacédémoniens ont abandonné leurs alliés dans Athènes aux bons soins de leurs ennemis; heureusement pour eux, les démocrates sont soucieux de réconciliation et se montrent remarquablement modérés. On a même retrouvé au cimetière athénien du Céramique les squelettes de treize soldats identifiés comme spartiates grâce aux restes d'une inscription mentionnant deux de leurs chefs (Thibracos et Khairon) et des lettres d'un troisième, vainqueur olympique (Lacratès ?)¹⁴. Inhumés lorsque l'oligarchie était encore au pouvoir, ils avaient eu droit à un emplacement de choix; les démocrates n'ont touché ni à la tombe ni à l'inscription.

Chronologie 404-394

- 404** Capitulation d'Athènes et prise de Samos
- 403** Lysandre et Pausanias en Attique ; fin des Trente et réconciliation
- Procès et acquittement de Pausanias
- Rappel de Lysandre à Sparte sur plainte de Pharnabaze
- Abandon des décarchies ?

- 402 Début de la campagne d'Agis en Élide (→ 400)
Décision d'aider Cyrus contre Artaxerxès II
- 401 Début de l'expédition au printemps ; mort de Cyrus, remplacé par Tissapherne
- 400 Tissapherne attaque Kymè ; demande d'aide à Sparte
Mort d'Agis ; intrigues de Lysandre pour faire Agésilas roi
Décision d'envoyer de l'aide aux Ioniens
- 399 Expulsion des Messéniens de Naupacte
Envoi de Thibron en Ionie, remplacé par Derkylidas à l'automne
Conspiration de Cinadon
- 399/8 Hiver : trêve avec Pharnabaze
- 397 Pharax navarque
Flotte phénicienne de 300 navires confiée à Conon
Été : trêve entre Derkylidas et Tissapherne / Pharnabaze
Décision de confier une expédition à Agésilas
- 396 Agésilas en Asie. Désaccord avec Lysandre. Base à Éphèse.
Campagne contre Pharnabaze en Phrygie
- 395 Campagne contre Tissapherne en Carie → Tissapherne mis à mort → Tithraustès
et trêve entre Agésilas et Tithraustès.
Conon a provoqué la révolte de Rhodes contre Sparte
Agésilas reçoit le commandement global et prépare une flotte de 120 navires →
Artaxerxès aide les Grecs hostiles à Sparte.
Constitution d'une coalition contre Sparte et guerre aboutissant à la défaite
d'Haliarte et à la mort de Lysandre.
Automne : dévastation des terres de Pharnabaze en Phrygie et butin considé-
rable.
- 394 Condamnation de Pausanias ; Agésipolis I et régence d'Aristodèmos
Entrevue Agésilas/Pharnabaze : rien sinon *xénia* entre Agésilas et le fils de Phar-
nabaze
Rappel d'Agésilas à Sparte

Exploitation de la défaite athénienne et bilan des changements à Sparte La victoire consacre la domination lacédémonienne sur les Grecs de la péninsule, des îles et d'Asie, mais elle ne fait que rendre plus évidents les problèmes suscités par cette longue guerre: élargissement de la base du recrutement militaire et diminution toujours croissante des purs Spartiates dans l'armée, participation des alliés, éloignement durable des soldats et tentation (ou nécessité) pour les chefs de décider sans en référer à la cité. Ces

problèmes vont se cristalliser, pour l'essentiel, autour de trois thèmes: l'impérialisme et la question de la monnaie, l'encombrant onnage qu'est devenu Lysandre, les tensions dans la société. Quant aux tensions avec les alliés, elles vont vite apparaître. Il faut admettre que les Lacédémoniens, élevés en vase clos et dans la célébration des vertus de leur austère cité, se sont trouvés en quelques décennies projetés vers de larges horizons et soumis à des tentations jusqu'alors inconnues. S'ils avaient su adapter certaines institutions à la guerre (navarchie, rôle des éphores, *symboloi* autour du chef), il leur était plus difficile d'adopter des réformes profondes qui ne seraient pas liées à la politique extérieure¹⁵ alors que de sérieux différends politiques opposaient les Spartiates entre eux.

Les aventures lointaines ne font pas oublier les comptes à régler à proximité du pays: Agis, bien décidé à faire payer aux Éléens l'humiliation subie, se voit confier une expédition destinée à leur imposer l'abandon du contrôle de leur territoire péloponnésien ; les Béotiens et les Corinthiens refusent d'y participer mais les Athéniens n'osent refuser. Il faudra deux saisons de combats, semble-t-il (en 401 et 400 ?), pour parvenir à leur faire accepter les exigences spartiates (III 2, 21-31 ; Diod. XIV 17, 4-12 ; 34, 1)¹⁶. Par ailleurs, les Messéniens sont chassés de Naupacte et de Képhallénie en 399 et ils partent soit en Sicile au service de Denys le jeune, soit à Cyrène où ils périssent dans la guerre civile qui sévissait (Diod. XIV 34).

Le problème de l'impérialisme¹⁷

Les Lacédémoniens sont divisés sur la place à occuper dans un monde grec débarrassé de la domination athénienne: vont-ils revenir dans leur nid péloponnésien et laisser les autres se débrouiller ou vont-ils se substituer à leur rivale et, dans ce cas, quelle orientation donner à leur pouvoir? Ils hésitent entre conclure des alliances, qui ne seraient qu'un élargissement de la Ligue du Péloponnèse, ou bien contrôler des cités par le biais d'amis à eux qu'ils soutiendraient au pouvoir, et ils n'ont probablement pas vraiment choisi, se laissant porter par les circonstances, notamment en Asie, ce que refléteraient les changements d'orientation des collèges d'éphores. Néanmoins, des débats ont eu lieu comme en témoignent notamment le procès de Pausanias et la question du monnayage.

a. Le procès de Pausanias. Au retour d'Attique, Pausanias, qui avait agi avec l'accord d'au moins un des éphores présents à l'armée, Nausicleidas, fut attaqué en justice pour ne pas avoir mené à son terme sa mission de mettre hors jeu l'armée des démocrates; il aurait dû se mettre au service des « modérés » de la ville, ce qu'il ne fit que le temps de faire accepter une réconciliation. Autant qu'un choix politique de la majorité des éphores, la mission confiée à Pausanias reflétait l'inquiétude face aux prétentions croissantes de Lysandre, vainqueur des Athéniens. Selon Diodore (XIV 33, 6), Pausanias était jaloux de Lysandre mais conscient aussi « que Sparte perdait l'estime des Grecs », d'où son désir de contrecarrer la politique de Lysandre à Athènes. Le tribunal composé des vingt-huit gérontes, des cinq éphores et du roi Agis acquitta Pausanias (Paus. III 5, 2) : quatorze gérontes et Agis (curieusement mis à

l'écart dans la dernière phase des combats) votèrent contre lui. Le nouveau collègue d'éphores le soutint dans sa totalité car la majorité des Spartiates, en cette fin de 403, ne veut plus de la politique de Lysandre. Des historiens ont pu affirmer qu'il existait trois tendances bien définies à Sparte, Lysandre représentant l'impérialisme universel et tyrannique, Agis l'impérialisme continental et plus modéré, Pausanias le repli sur les vieilles structures¹⁸. Tout n'est pas aussi net ni tranché, mais cela reflète bien la situation incertaine dans laquelle se retrouvent les Spartiates, balançant d'une tendance à l'autre.

b. L'affaire de la monnaie. La question du monnayage est inséparable d'une politique extérieure dynamique; un débat eut lieu dont la date précise est discutée, mais qui est lié au trésor de guerre amassé par Lysandre et rapporté à Sparte. La défaite athénienne prive *ipso facto* les Lacédémoniens de l'argent perse mais ils se retrouvent à la tête d'un trésor public important, sans compter que des soldats et surtout les Spartiates envoyés à l'extérieur pour diverses missions, rapportent de l'argent qu'ils gardent pour eux le plus souvent, tandis que Lysandre, pourtant réputé avoir tout remis à sa cité (couronnes, tributs, etc.), avait mis en dépôt au sanctuaire de Delphes 1 talent, 52 mines et 11 statères d'ag. (Plut. Lys. 18, 3, d'après Anaxandrides de Delphes)¹⁹.

Le débat sur la monnaie s'ouvre dans une atmosphère biaisée par une sordide affaire: Gylippe, le vainqueur des Athéniens en Sicile, avait ensuite servi auprès de Lysandre qui l'aurait chargé de rapporter à Sparte 1 000 ou 1 500 talents; or il en aurait dérobé en prenant un peu d'argent dans chaque sac, sans se méfier qu'une

scytale indiquait la somme contenue²⁰. L'histoire paraît très peu vraisemblable, notamment parce qu'il devait bien connaître la pratique de la scytale ; si son père avait lui-même été condamné à l'exil pour corruption, la confiance de Lysandre aurait pu s'accompagner d'une mise en garde. Même si les détails sont inexacts, Gylippe a quitté Sparte et on a pu lui mettre la faute sur le dos, alors qu'aucun procès n'est mentionné. L'important est l'usage que l'on a fait de cette histoire: l'argent corrompt et les profits faits outre-mer sont des instruments de corruption. Dans ces conditions, peut-on envisager la libre circulation des espèces ou, mieux encore, la frappe d'une monnaie d'argent? Par ailleurs, on ne pouvait espérer mener une politique impérialiste sans disposer de numéraire. Polybe l'exprimera fort clairement: « Quand ils se mirent à envoyer des expéditions sur mer et à faire campagne avec des fantassins hors du Péloponnèse, il est évident que ni leur monnaie de fer ni le troc de leurs récoltes de l'année contre ce qui leur manquait ne pouvait plus suffire, comme le voulait la législation de Lycurgue. En effet, leur politique avait aussi besoin d'une monnaie commune et de fournitures étrangères. Dès lors, ils furent contraints d'aller faire la cour aux Perses, d'exiger des insulaires un tribut et de tirer de l'argent de tous les Grecs, sachant bien que ce n'était pas possible de se conformer à la législation de Lycurgue tout en exerçant l'hégémonie sur les Grecs ou même en entreprenant n'importe quel changement de politique » (VI 49, 8-10).

En fait, nous ne savons pas bien sur quoi portait le débat, rapporté par Plutarque sur la foi d'Éphore et de Théopompe (Lys. 17). « Les plus sages des Spartiates » auraient demandé aux éphores de « purifier » Sparte de cet or et de cet argent qui étaient,

au sens le plus fort, une « calamité » importée. « Les éphores présentèrent une proposition » selon laquelle « il ne fallait pas donner cours à une monnaie d'or ou d'argent dans la cité, mais faire usage de la monnaie traditionnelle ». Pourtant, des sommes sont mentionnées pour des amendes ou des contributions en étalon éginétique mais il est difficile de savoir s'il s'agit d'une évaluation, d'une posture destinée à l'extérieur ou d'une réalité qui confirmerait la circulation de monnaies étrangères dans la cité. On soupçonne néanmoins l'existence de trésors privés plus abondants avec les divers butins raflés lors des guerres, et quelques documents attestent de dépôts à l'étranger, dans des sanctuaires²¹ ou éventuellement auprès d'amis.

S'agissait-il alors de profiter de l'afflux d'or et d'argent pour frapper une monnaie de la cité, étant entendu qu'à terme cela obligerait à se fournir en métaux précieux à l'étranger donc à maintenir soit une forme de tribut soit des guerres qui assureraient un butin? J. Christien a repris l'hypothèse du rôle de Lysandre dans la frappe d'une monnaie symmachique dans l'Est égéen: basées sur l'étalon rhodien postérieur à 407, ces pièces portent au droit les lettres SYM et un Héraclès étouffant deux serpents, le revers étant propre à chaque cité²². Si l'hypothèse était avérée, elle montrerait que les amis de Lysandre n'étaient pas des novices lorsqu'ils proposaient une frappe spartiate. Si ce n'est pas une nouvelle monnaie qui était proposée, ce pouvait être plus simplement l'attribution d'un cours officiel à des monnaies étrangères. Or, non seulement la cité aurait refusé sa caution à ces pièces, mais elle en aurait même interdit la possession: ce n'est plus du conservatisme, c'est de la réaction, et pour fonder cette nouvelle règle, un nouveau mythe lycurgéen se constitue selon lequel le législateur aurait

interdit l'usage de la monnaie d'or et d'argent afin de prévenir l'amour de l'argent d'où naissent des dissensions (LP VII 4-6).

Ainsi, la possibilité de s'inscrire dans une économie ouverte et de pouvoir financer une politique extérieure dynamique est refusée. Ce ne sont pas seulement les Anciens et les traditionalistes qui se sont opposés à la nouveauté, mais tout autant la masse des Spartiates qui n'ont pas bénéficié de cet enrichissement: ceux-ci sont restés là à défendre la cité en Grèce même et ils ne voudraient pas se retrouver marginalisés par leur manque de belles pièces²³. Or, selon Th. Figueira, ce refus n'a fait qu'aggraver les difficultés sociales en maintenant la domination de ceux (ou celles) qui concentrent les terres entre leurs mains. Ajoutons que Lysandre est doublement battu: sa réforme est rejetée et lui-même ne disposait pas d'une fortune foncière importante au point qu'on a pu le présenter comme un *mothax* ; les prétendants à la main de ses filles voudront se récuser lorsqu'ils le découvriront pauvre, après sa mort : il l'était en effet resté dans la mesure où la terre restait la seule valeur prise en compte.

c. La question des décarchies. Lysandre avait favorisé dans les cités reprises aux Athéniens des gouvernements oligarchiques et souvent, lorsque nos textes disent que telle cité soutient Sparte ou son représentant, il s'agit de la voix officielle du moment qui ne représente pas nécessairement une majorité des citoyens. Mais il avait aussi mis au point un type de gouvernement encore plus restreint: des décarchies, dix citoyens, généralement des amis à lui, concentrant tous les pouvoirs et s'appuyant sur des garnisons commandées par un harmoste spartiate. Il n'était donc pas question,

pour lui, que les cités fussent libres ou autonomes mais intégrées dans une confédération. Selon Plutarque (*Lys.* 13, 5-7), il aurait intensifié cette politique après la victoire d'Aigos-Potamoi, et son appui donné aux Trente s'inscrit dans la même ligne. Mais les Spartiates ne vont pas soutenir longtemps cette politique: ils ont finalement approuvé la politique de Pausanias à Athènes et lorsque Lysandre, tombé en disgrâce, s'éloigna de Sparte (en 403 ?), « les rois, réalisant ensemble qu'il tenait les cités par ses hétairies, qu'il les tenait totalement et qu'il était le maître de la Grèce, s'employèrent à chasser ses amis des affaires pour les remettre aux citoyens (*dèmotai*) » (*Lys.* 21, 2). Du reste, des cités d'Asie semblent être passées sous le contrôle de Tissapherne, durant l'absence de Cyrus²⁴. Certains historiens pensent que les décarchies, abolies en 403, ont été rétablies ensuite mais ce fut sans doute un point d'opposition entre Agésilas et Lysandre, le roi ne voulant pas les rétablir. En réalité, lorsque nous constatons, par la suite, une ingérence lacédémonienne, ce serait plutôt par le biais d'harmostes et de garnisons. Mais les cas de Thèbes ou de Phlionte montrent le maintien d'une aide aux oligarques philo-laconiens afin de tenir les cités par leur intermédiaire.

Le problème de Lysandre, simple citoyen Les victoires remportées par cet excellent stratège et les appuis qu'il a su se ménager parmi l'élite des cités ont fait de Lysandre un personnage à part, à l'étroit dans le système spartiate. Nous en trouvons plusieurs témoignages dans les nombreuses offrandes dédiées à Amyclées, à Olympie, à Delphes, entre autres, en hommage à ses victoires. Écoutons le poète, Ion de Samos: « Sa statue, il l'a consacrée pour l'action qu'il

accomplit quand, vainqueur, de ses vaisseaux rapides il a détruit la puissance des Cécropides [= *Athéniens*], Lysandre qui a couronné Lacédémone l'indestructible, l'Acropole de l'Hellade, sa patrie aux beaux chœurs. Ion de Samos qu'entourent les flots a composé ce poème²⁵. » Ce poème fut retrouvé à Delphes, gravé sur le monument dit des Navarques qui célébrait la bataille d'Aigos-Potamoi ; Poséidon, le dieu des victoires navales, y couronnait Lysandre (qui à son tour, couronnait Sparte, selon le poète) en présence des Dioscures, héros spartiates et protecteurs des marins, de Zeus, d'Apollon et Artémis, que côtoyaient le devin, le héraut et le pilote, « agents de la victoire » ; derrière eux, une trentaine de chefs de contingents alliés, plus petits (1,60 m contre 1,80)²⁶. Nous sommes loin de l'époque où la dédicace de Pausanias à Platées faisait scandale ; ici, Sparte cautionne, peut être sans le savoir, le délire des cités d'Asie: « Il fut en effet, à ce que rapporte Douris [de Samos], le premier Grec à qui les villes dressèrent des autels et offrirent des sacrifices comme à un dieu, le premier aussi en l'honneur de qui on chanta des péans », dont voici un exemple de Samos: « Stratège de la Grèce héroïque, venu de Sparte aux vastes Chœurs, nous te chantons, ô, iè, Paian » (Plut. *Lys.* 18, 5) ; plus grave, la fête nationale samienne des Héraia devient celle des Lysandreia²⁷. Bien entendu, cela dura le temps de la gloire et du pouvoir de Lysandre dans sa cité même car, s'il y avait sans doute une certaine spontanéité chez certains — adversaires de la démocratie, exilés rentrés dans leur île et aristocrates revenus au pouvoir, simples citoyens heureux de retrouver la paix —, le chef spartiate ne présentait d'intérêt qu'aussi longtemps qu'il incarnait une puissance capable de soutenir l'ordre nouveau.

Rappelé à Sparte en 403, sur plainte de Pharnabaze dont il ravage le territoire, il s'efforce de mettre les dieux de son côté mais le clergé d'Ammon en Libye vient se plaindre à Sparte de ses tentatives de corruption : acquitté, il préfère s'éloigner quelque temps²⁸. En 400, il semble avoir retrouvé son influence puisqu'il manœuvre avec succès pour obtenir que Léotychidas, le fils d'Agis soupçonné d'être en fait celui d'Alcibiade (mais l'histoire ne fut-elle pas inventée à cette occasion ?), soit écarté de la royauté au profit du frère du défunt, Agésilas, qu'il espérait guider de ses bons conseils. C'était sans compter sur la personnalité du nouveau roi.

Lui, Lysandre, qui avait été adulé se voit frustré une fois de plus du pouvoir. Conscient de sa valeur et désireux d'appliquer sa politique, il devait accepter qu'un roi, Agis, Pausanias ou Agésilas, pût agir quand lui ne le pouvait pas. Aussi peut-on ajouter foi aux rumeurs selon lesquelles il aurait envisagé une réforme de la royauté, qui ne serait plus héréditaire mais élective, dans la lignée des Héraclides dont il faisait partie. On aurait même retrouvé chez lui, après sa mort, un discours composé en ce sens par Cléon d'Halicarnasse (Diod. XIV 13, 8 ; Plut., Lys. 24, 25-26). Il reste très difficile de savoir si ses projets relevaient d'une ambition personnelle démesurée ou d'un réel désir de réformer sa cité et de la mener vers un avenir plus glorieux.

Une société bouleversée Les Lacédémoniens n'ont pas accepté les réformes proposées et, plus grave encore, ils n'ont pas senti que les changements sociaux et démographiques apportés par ces décennies de guerre exigeaient une réadaptation. Nous avons vu les problèmes posés par la répartition de la propriété foncière et sa

concentration ainsi que le recrutement toujours plus large de Néodamodes dans l'armée. La victoire a rapporté, elle a été gagnée par tous et seuls quelques-uns en bénéficient, laissant aux marges ceux qui espéraient une intégration quelconque dans la société spartiate, parce qu'ils avaient suivi une formation commune et avaient participé aux combats, ou encore parce que la guerre les avait enrichis mais qu'ils n'avaient pas de terres. C'est dans ce contexte que se situe la « conspiration de Cinadon », aux conséquences quasi nulles, mais sur laquelle Xénophon s'étend, car elle révèle le déséquilibre de la société lacédémonienne au moment même où Agésilas devient roi (III 3)²⁹. Il est remarquable que le règne d'Agésilas soit marqué par deux complots des Inférieurs, en 398 et en 369, à chaque fois réprimés sans que l'on se souciât des problèmes de fond qu'ils posent.

Une conspiration, menée par un certain Cinadon qui ne fait pas partie des *Homoioi*, est dénoncée aux éphores; elle aurait regroupé l'ensemble des Inférieurs (Spartiates déchus par pauvreté ?), des Hilotes, des Néodamodes et des Périèques, tellement plus nombreux que les citoyens complets que le succès pouvait être envisagé. Les révoltés disposent d'armes ou d'outils et ils seraient unis par leur haine commune des *Homoioi*. Très inquiets, les éphores réagissent rapidement, sans passer par les instances officielles: sous couvert d'une mission confiée à Cinadon, ils le font arrêter hors la ville et ses aveux permettent d'arrêter les autres meneurs qui sont suppliciés (et mis à mort ?).

Il est probable que les funérailles d'Agis ont permis de monter l'affaire, des Périèques et des Hilotes de tout le pays étant présents à Sparte. Le jour du complot, l'agora grouille de monde, les « vrais

» Spartiates étant très peu nombreux. Les comploteurs forment un groupe très hétérogène mais uni par l'exclusion de la terre civique et des magistratures, encore que certains d'entre eux aient pu exercer des responsabilités dans la cité: il paraît naturel à Cinadon de se voir confier une mission vers Aulôn, avec des *hippeis* sous ses ordres³⁰. Enfin, il ne s'agit pas d'une révolution structurelle qui bouleverserait la société. Questionné sur ses raisons, Cinadon répond superbement que « c'était pour n'être à Lacédémone l'inférieur de personne ». L'échec a sans doute de multiples causes, à commencer par l'hétérogénéité des statuts des révoltés: comment unir des déchus qui ont connu — ou du moins leurs pères — la pleine citoyenneté et espèrent la retrouver, des Hilotes qui espèrent d'abord la liberté, des Néodamodes qui l'ont déjà et qui aspirent eux aussi à la citoyenneté, et des Périèques, libres et citoyens dans leur cité? Ajoutons que les institutions ont remarquablement fonctionné, et même trop bien, car tout fut réglé par les éphores et quelques gérontes, « sans même réunir l'assemblée dite petite »³¹. Une fois encore l'occasion a été perdue de poser un problème de fond: la cité s'appuie pour son action sur des gens auxquels elle s'obstine à refuser les droits civiques, parce qu'ils sont mal nés ou trop pauvres. Les exclus sont conduits à des réactions de désespoir d'autant plus grand qu'ils estiment avoir droit à une reconnaissance pour les services rendus. Peut-être se sentaient-ils mieux compris par un Lysandre.

Ainsi, Sparte ne semble avoir tiré qu'une conclusion de toutes ces années de guerre: le système est bon puisqu'il a permis la victoire. Cet immobilisme de façade cache en fait de profonds bouleversements mais il faudra attendre plus d'un siècle pour que soit tentée une transformation radicale de la société. Ce qui, dans

l'immédiat, apparaît le plus évident à un Xénophon, c'est l'opposition entre l'austérité officielle et la réalité du goût pour la richesse qui s'est répandu.

Poursuite de la politique asiatique La guerre en Asie avait entraîné une réforme du commandement, avec des navarques désignés pour une année et entrant en fonction au début de l'année, avec des troupes de plus en plus hétérogènes et de moins en moins « spartiates » au sens strict, de sorte qu'il devient difficile de les licencier et que les chefs doivent parvenir à les unifier. Les soldats semblent être restés plusieurs années de suite outre-mer, renforcés régulièrement par de nouvelles recrues. Or la révolte de Cyrus contre son frère Artaxerxès lorsque celui-ci succède à Darius a compliqué la situation. En effet, si la majorité des Péloponnésiens présents dans son armée étaient des mercenaires recrutés par Cléarque à la demande du prince, les Spartiates, de leur côté, ont décidé de lui envoyer quelques troupes, modestes il est vrai, mais suffisantes pour provoquer l'hostilité d'Artaxerxès II après sa victoire. De plus, Tissapherne récupère d'abord l'autorité sur sa satrapie puis, fin 398/début 397, il détient un commandement militaire du même type que celui de Cyrus : les cités grecques qui avaient soutenu Cyrus, dont la tutelle était plus souple que celle de Tissapherne, sont en mauvaise posture.

La première tâche qui incombe aux Lacédémoniens est donc de répondre à l'appel des cités menacées par Tissapherne qui

entreprend le siège de Kymé³². Dans une atmosphère agitée par la question de la succession d'Agis, les Lacédémoniens décident dès 399 d'envoyer Thibron avec 1 000 Néodamodes, 4 000 Péloponnésiens et 300 cavaliers athéniens. Il recrute aussi sur place « car alors toutes les cités obéissaient à ce qu'un homme de Lacédémone ordonnait » (III 1, 5). Tralles et Larisa l'Égyptienne résistent, mais l'incorporation du reste de l'armée des Dix-Mille (les Grecs venus aider Cyrus) vient grossir les troupes. Seulement, comment tenir des mercenaires sans argent? L'armée de Thibron pille, y compris les terres des alliés et ceux-ci se plaignent à Sparte qui envoie à l'automne Derkylidas remplacer Thibron³³. Celui-ci choisit de s'entendre avec Tissapherne contre Pharnabaze dont il pille le territoire³⁴. Le nouveau chef fait merveille: il s'attire et la sympathie des habitants, ce qui lui vaut bien des ralliements, et l'estime de ses soldats qui lui obéissent, aussi est-il prorogé pour l'année suivante. Il met en place des garnisons dans les cités « libérées » et déploie son activité surtout vers le nord, jusqu'en Chersonèse et en Bithynie. Mais, en 397, il reçoit l'ordre de mener en Carie une campagne contre Tissapherne aidé de Pharnabaze et finalement, après des combats incertains, les adversaires font une trêve sur des bases improbables (III 2, 20 et Diod. XIV 39, 6). En fait, cette même année, Pharnabaze confie à l'Athénien Conon une flotte de 300 navires phéniciens, financée par le Roi.

C'est dans ce contexte que, à l'instigation de Lysandre, les Spartiates décident d'envoyer Agésilas en Asie avec 30 *symboloi*, 2 000 Néodamodes et 6 000 soldats alliés (III 4, 8), sans doute grâce au butin rapporté par Lysandre et au tribut des cités. Mais ni les Corinthiens ni les Athéniens ni les Thébains n'acceptent de participer à l'expédition; pire encore, lorsque Agésilas veut

sacrifier avant de s'embarquer à Aulis, jouant au nouvel Agamemnon menant les Grecs punir les gens d'Asie, des cavaliers béotiens viennent le lui interdire, « arrachant de l'autel et dispersant les victimes déjà sacrifiées » (III 4, 4).

Le désaccord entre Agésilas et son mentor et éraste de jeunesse, Lysandre, éclate en Asie au point que ce dernier est envoyé en mission vers l'Hellespont puis revient à Sparte. Pour Xénophon, tout viendrait de Lysandre qui veut mener sa politique personnelle et répondre aux demandes de ses amis dans les cités, sans se soucier du roi plus favorable à l'autonomie des cités. Il faut aussi souligner que le nouveau roi est alors âgé de quarante-huit ans et impatient de s'affranchir de la tutelle que son ami prétendait exercer sur lui. Ajoutons l'antagonisme entre un Agésilas qui, n'étant pas destiné à être roi, avait suivi la formation commune aux jeunes garçons de Sparte et se vantait d'en être un pur produit par son mode de vie austère tout opposé à celui du satrape, et un Lysandre que Xénophon fait se comporter comme un prince oriental que l'on vient solliciter « à sa porte »³⁵.

Agésilas mène donc une politique personnelle. Xénophon lui attribue la volonté de faire la guerre aux satrapes, tandis que les *HO*³⁶ ne décrivent que des opérations de pillage destinées à financer ses troupes et à susciter la crainte dans les terres satrapiques. Il organise à Éphèse une base militaire où les troupes apprennent à s'entraîner en commun et à concourir; « l'agora était pleine de toutes espèces de chevaux et d'armes à vendre; les forgerons, les menuisiers, les bronziers, les ouvriers du cuir et les peintres étaient tous occupés à fabriquer des armes pour la guerre, de sorte que la ville faisait réellement penser à un atelier de guerre

» (III 4, 17). Des opérations sont menées en Lydie et en Phrygie, et la défaite des troupes de Tissapherne près de Sardes n'apporte rien d'autre que la disgrâce du satrape et sa mise à mort³⁷. Il est remplacé par Tithraustès qui propose une trêve, une de plus (*HO* 24, 1 ; Diod. XIV 80, 8).

Mais la situation d'Agésilas devient difficile: Conon et Pharnabaze ont provoqué la révolte de Rhodes contre les Spartiates (*HO* 18) et Artaxerxès, toujours hostile à Sparte, refuse d'avaliser la trêve, tandis que les Grecs hostiles à Sparte sont aidés. Investi du commandement général des troupes de terre et de mer et secondé par une flotte de 120 navires, le roi ne réussit qu'à faire un beau butin en Phrygie, aux dépens des terres de Pharnabaze, puis à obtenir une entrevue avec le satrape dont le résultat le plus tangible est la création de relations de *xénia* entre son fils et Agésilas (IV 1, 1-28 et 31-39; *HO* 24,3-25). Rien d'important n'est donc accompli avant le rappel d'Agésilas à Sparte où l'on redoute une invasion. Cependant, le roi a su se faire apprécier au point que les troupes recrutées sur place ont choisi de l'accompagner dans son retour. C'est la fin de la présence spartiate en Asie.

Ainsi, au cours de ces dix-huit années, les Lacédémoniens ont peu à peu dominé l'ensemble du domaine grec égéen et asiatique, témoignant d'une incontestable capacité d'adaptation. S'ils ne sont pas devenus des maîtres de la mer et du combat naval, ils ont appris à connaître l'Asie Mineure qui fascina certains d'entre eux. Découvrir d'autres peuples et d'autres espaces, apprendre à jouer avec les Perses dans les domaines de la diplomatie et de la guerre, éprouver la liberté d'action que donne l'éloignement du pouvoir central et le sentiment de puissance face aux cités grecques

dépassées par les affrontements des grands, disposer des richesses acquises lors de fructueuses opérations de razzias, tels sont quelques-uns des plaisirs que connurent les chefs lacédémoniens. Mais ils n'auraient rien pu faire s'ils n'avaient su fabriquer une armée et une flotte dont la cohésion fût assurée en toutes circonstances: là, le rôle du chef était essentiel. Le retour au pays et à la norme réaffirmée de la société spartiate est parfois difficile, comme pour Agésilas qui, pour sa part, a appris l'art du commandement au cours de ces deux années et pris goût à l'autorité.

¹ Pour les relations avec les Perses, voir BRIANT, 1996, p. 608-664.

² Vers 456, les Spartiates avaient refusé d'envahir l'Attique comme les Perses le leur demandaient; Archidamos, en 432, avait semblé plus coopératif car Sparte avait besoin d'argent pour lancer la guerre contre Athènes (THC. I 82, 1) ; des contacts eurent lieu par la suite (II, 67 et AR., *Acharniens*, v. 646-651), mais ils furent peu productifs.

³ Exemple d'Alkidas en 427 (Thc. III 31) ; cf. ROISMAN, 1987.

⁴ Les références sans nom d'auteur renvoient à THC.

⁵ Une excellente analyse des relations entre Sparte et les Perses par LEWIS, 1977. Voir aussi DEBORD, 1999.

⁶ Le dossier est étudié par PIÉRTART, 1995. Voir THC. VIII, 14 ; 17 ; 19 ; 22 ; 24 ; 32 ; 38 ; 40 ; 56.

⁷ DUCAT, 2002: à propos d'apophtegmes rapportés par Plutarque, l'auteur a étudié son comportement et les réactions à Sparte.

⁸ Analyse des termes et des intentions des trois traités: Lewis, 1977, p. 90-103 et Lévy, 1983. Sur le personnage de Lichas : POUILLOUX & SALVIAT, 1983.

⁹ Depuis la paix de Callias, au milieu du V^es., il avait été admis que le Roi restait le maître théorique du pays tout en acceptant la soumission des cités grecques à Athènes.

¹⁰ Cette question du paiement de la solde est récurrente: THC. VIII 78 ; 85 ; 109; XÉN. *Hell.* I 1, 32.

¹¹ Désormais, les références sans titre renvoient aux *Helléniques* de XÉN. Cf. RIEDINGER, 1991 ; TUPLIN, 1993. Pour le situer parmi les autres sources, voir

SCHEPENS, 1993.

[12](#) Sur Xénophon, Sparte et les Trente, voir TUPLIN, 1993, p. 43-47.

[13](#) Rôle de la garnison et de l'harmoste: II, 3, 13-14, 20, 21, 55 ; 4, 4, 10. DIOD. XIV, 32, 6: un second appel aurait été lancé à Sparte par les Trente lorsqu'ils échouèrent contre les démocrates de Phylè.

[14](#) *Hell.* II 4, 33, signale les trois hommes; cf. LYSIAS, *Épitaphios*, 63. Dans la tombe, retrouvée en 1930, ces trois hommes ont été réunis dans une chambre à part et Lacratès est nommé après les polémarques: cf. *IG* II2 11678 et J. TRAVLOS, *Pictorial Dictionary of Ancient Athens*, Oxford, 1971, plan p. 303.

[15](#) Voir par ex. les analyses de CATALDI et HODKINSON, 1996.

[16](#) Voir SCHEPENS, 2004b.

[17](#) Voir SCHEPENS, 1993.

[18](#) Par ex. HAMILTON, 1970.

[19](#) Sur l'argent affluant à Sparte, DAVID, 1979/80.

[20](#) PLUT. *Nicias*, 28, 4 : 1 000 T dont 30 dérochés, c'est-à-dire environ 780 kg ; DIOD. XIII 106, 8-9 : 1 500 T dont 300 dérochés.

[21](#) Plaque de bronze de Tégée (*LSAG*, 216, n° 27, vers 450) ; Lysandre à Delphes.

[22](#) CHRISTIEN, 2002, p. 176 et photos p. 177.

[23](#) RUZÉ, 1997, p. 182-3.

[24](#) ANDREWES, 1971, p. 206-216.

[25](#) *FD* III, 1, 50 ; voir *Choix*, 46. Il y avait d'autres poèmes, au moins pour Castor et Pollux : *BCH*, 85 (1961), p. 71-74 ; 90 (1966), p. 430-438. Ion ne fait pas partie des quatre poètes flagorneurs qui entouraient Lysandre à Samos; le poème peut être postérieur au monument et destiné à rappeler le temps de l'hégémonie triomphante de Sparte.

[26](#) PAUS. X, 9, 7-11. JACQUEMIN, 2000, n° 322, p. 191-2 *et passim*. Voir aussi BOMMELAER, 1981, n° 15, p. 14-23 et *Guide de Delphes, le site*, Athènes-Paris, 1991, n° 109, p. 108-110.

[27](#) BEARZOT, 2004, rapproche le cas de Lysandre, qui joue au chef perse en Asie en 396, de celui du régent Pausanias.

[28](#) Selon DIOD. XIV 3-5, il avait aussi tenté sa chance à Delphes et à Dodone.

[29](#) Outre les ouvrages signalés à propos des Hilotes, voir DAVID, 1979b ; RuzÉ, 1993; LAZENBY, 1997.

[30](#) FIGUEIRA, 2006, suggère avec vraisemblance qu'il avait fait partie des *hippeis* mais qu'il avait perdu la pleine citoyenneté pour des raisons économiques.

[31](#) III 3, 8 : « *micra ecclèsia* » dont c'est la seule mention: les éphores et la *Gérousia* ? Ou bien la réunion des seuls citoyens de plein droit? Cf. RUZÉ, 1997, p. 137-8 et 218-224.

[32](#) TUPLIN, 1993, p. 47-51, sur Xén. et les Spartiates en Asie à ce moment.

[33](#) Thibron sera condamné à l'exil (III 1, 8).

[34](#) Une vieille inimitié opposait Derkyldas à Pharnabaze : « En effet, alors qu'il était harmoste à Abydos (en 408/7), sous la navarchie de Lysandre, il avait été calomnié par Pharnabaze et il avait dû se tenir debout, bouclier en main, ce qui apparaît comme un déshonneur aux yeux des Lacédémoniens honnêtes car c'est le châtiment pour abandon de poste » (III 1, 9).

[35](#) Sur la personnalité d'Agésilas, voir les analyses de HAMILTON, 1991, et sur cet aspect de Lysandre, voir BEARZOT, 2004.

[36](#) Il s'agit de l'histoire grecque anonyme qu'il est convenu d'appeler *Helléniques* et dites d'Oxyrhynchos, lieu de leur découverte ; elles datent probablement des années 380/370 et sont peu favorables aussi bien à Sparte qu'à la démocratie.

[37](#) HO 14, 4-15, 2. Voir l'image peu flatteuse d'Agésilas en Asie donnée par la lecture des différents auteurs (*HO*, XÉN., THÉOPOMPE) dans SCHEPENS, 2005. Il développe notamment l'idée que, grâce à Xénophon, Agésilas est devenu une sorte de figure emblématique du citoyen spartiate, alors même que sa politique était plus personnelle que soucieuse des intérêts de sa cité.

Chapitre 13

Les oppositions à Sparte et l'échec de son hégémonie: 395-370

L'apogée de la puissance spartiate est atteint en 396¹; désormais, les difficultés dans le Péloponnèse vont contraindre Sparte à redevenir une puissance continentale; elle ne peut rien faire contre les opérations de Pharnabaze et de Conon qui détachent d'elle les cités d'Asie et des îles, dans lesquelles il n'y a plus un seul harmoste à la fin de l'été 394. Sa force n'est pourtant pas entamée car elle surmonte la guerre dite de Corinthe et semble retrouver, après 386, une nouvelle vigueur. Derrière l'image d'autorité, d'énergie et de ténacité du roi Agésilas, nous soupçonnons des oppositions qui ne sont que discrètement mentionnées dans nos sources obnubilées par la personnalité dominatrice du roi. Guidés par leur roi, les Spartiates ne prennent pas garde à l'évolution du monde qui les entoure: bien des cités sont impatientes, et de plus en plus, de secouer la tutelle lacédémonienne, or elles peuvent trouver un appui à Thèbes dont la puissance s'accroît mais que Sparte sous-estime au point d'y provoquer une hostilité croissante. Malgré la réserve des Athéniens, peu soucieux d'affronter leur vieille rivale puis très inquiets de l'évolution thébaine, Sparte perdra finalement ses atouts (et la Messénie) en s'illusionnant sur sa capacité à réduire des Thébains dont la volonté de puissance est mobilisée

par les deux personnalités complémentaires que sont Epaminondas et Pélopidas.

Chronologie 395-370

- 395** Défaite d'Haliarte et mort de Lysandre.
Procès de Pausanias qui s'est exilé à Tégée
- 394** Bataille du Némée
Victoire de Conon à Cnide
Agésilas remporte la victoire à Coronée
Pharnabaze et Conon établissent un *épiteikhismos* à Cythère. Reconstruction des Longs-Murs à Athènes.

- 393 Iphicrate en Corinthie avec une troupe de mercenaires
 392 Massacre des Eucleia à Corinthie
 Isopolitie Corinth/Argos (date incertaine)
 Praxitas s'empare de Léchaion
 Échec de la première tentative de négociation entre Perse (Tiribaze) et Grecs, à Sardes
 391 Print. : Négociations à Sparte (cf. Andocide, III)
 Agésilas en Corinthie
 390 Agésilas occupe le Peiraion
 Massacre d'un bataillon (more) spartiate par les peltastes d'Iphicrate
 389 Agésilas en Acarnanie
 389/8 Anaxibios battu par Iphicrate dans l'Hellespont
 388 Raid d'Agésipolis en Argolide
 387 Agésilas en Béotie
 386 Paix du Roi dite paix d'Antalkidas ; Antalkidas reprend le contrôle de l'Hellespont
 Expédition en Argolide
 385 Agésipolis contre Mantinée : diœcisme
 384 Alliance Athènes et Chios
 382 Phoibidas s'empare de la Cadmée
 381 Agésipolis en Chalcidique
 Siège de Phlionte par Agésilas
 380 Mort d'Agésipolis → Cléombrotos
 Appel pour la première fois à des volontaires pour l'armée « lacédémonienne » (V 3, 9)
 379 Capitulation d'Olynthe
 Capitulation de Phlionte
 Reprise de la Cadmée par Pélopidas et son groupe d'exilés
 379/8 Cléombrotos contre Thèbes
 378 Raid avorté de Sphodrias, harmoste à Thespies, contre le Pirée
 Agésilas en Béotie ; Phoibidas harmoste à Thespies
 377 Décret d'Aristotélès
 Agésilas en Béotie : aucun succès
 376 Expédition avortée de Cléombrotos en Béotie
 Défaites navales contre les Athéniens à Naxos et à Alyzéia en Acarnanie
 375 Expédition athénienne autour du Péloponnèse
 Succès béotien à Tégira, près d'Orchomène
 Sparte refus d'aider les Thessaliens contre Jason
 375/4 Seconde Paix commune
 Troubles dans le Péloponnèse ?
 373 Échec de Mnasippos à Corcyre. Guerre en Phocide ?
 372 Raids d'Iphicrate à partir de Corcyre
 371 Nouvelle Paix du Roi, avec Sparte et Athènes
 Défaite de Leuctres : 400 morts spartiates dont Cléombrotos → Agésipolis II
 Agésilas et la suspension des lois pour éviter l'excès de « trembleurs »
 À Athènes : quatrième « paix commune »
 370 Mort d'Agésipolis → Cléomène II

La « Guerre de Corinthe »

Un mouvement naît et se développe contre la cité qui a seule bénéficié de la défaite athénienne, Sparte. À sa tête nous retrouvons ceux qui ont avancé divers prétextes pour ne pas participer à l'expédition d'Agésilas en Asie: Thébains, Corinthiens, Athéniens (Paus. III, 9, 1-3). Parti de Grèce centrale, le conflit se centre autour de Corinthe, sans que nous sachions précisément comment il s'est terminé si ce n'est que la paix « commune » de 386 en signale la fin².

Formation d'une coalition anti-spartiate Xénophon (III 5, 1), confirmé par Pausanias (III 9, 8), prétend qu'à la base de tout ce mouvement on trouve l'argent du nouveau satrape de Sardes, Tithraustès, apporté par Timocratès de Rhodes: il aurait soudoyé des leaders à Thèbes, Corinthe et Argos, et même à Athènes³. Mais l'auteur des HO affirme que cet argent ne fut qu'un appoint car les causes de l'hostilité à Sparte étaient plus anciennes et plus complexes et, partout, s'affrontaient ses partisans et ses adversaires. À Corinthe les mêmes oppositions existent mais il se pourrait que Timolaos ait basculé dans l'opposition à Sparte grâce à l'argent perse; ajoutons que les Corinthiens constatent avec amertume que Sparte a pris leur place auprès des Syracusains. À Athènes, nous trouvons surtout des divergences sur la prudence à observer vis-à-vis de Sparte. Un incident de l'été 396 en témoigne: un accord secret du conseil a décidé d'envoyer à Conon, en Asie, Démainétos et une trière; l'affaire est éventée, les hommes prudents

comme Thrasybule protestent et l'harmoste d'Égine profère des menaces, au point que les démocrates athéniens eux-mêmes préfèrent se désolidariser de l'opération et autoriser le Spartiate à se saisir de Démainétos — ce qu'il ne parviendra pas à faire. Il est clair que les Athéniens ont peur de manifester ouvertement leur rejet de l'alliance avec Sparte (*HO* 9-10,2) Mais à Thèbes, où le groupe d'Isménias, anti-laconien, est alors en passe de l'emporter, le contentieux avec Sparte est plus lourd: les Thébains ont été les seuls à revendiquer, pour Apollon, des droits sur la dîme de la guerre; ils ont refusé d'obtempérer à l'ordre de livrer tout démocrate exilé d'Athènes et ils ont permis à l'opposition aux Trente de constituer une base de reconquête à Phylé ; enfin, ils n'ont pas laissé Agésilas sacrifier à Aulis avant d'embarquer pour l'Asie (Plut. Lys. 27, 3-6).

Plus généralement, Sparte n'a partagé avec ses alliés ni son pouvoir, ni les honneurs ni les richesses; de plus, elle a trompé les cités avec ses promesses de liberté ; tout cela va souder ses adversaires. Les diverses motivations du courant d'opinion anti-spartiate sont exposées par Xénophon dans le discours qu'il prête aux Thébains venus dans l'assemblée athénienne réclamer de l'aide pour lutter contre l'invasion de la Béotie (III 5, 7-15). Il semble en outre que le moment soit propice: Agésilas, parti en Asie, voit sa politique contrecarrée par les succès de Conon et Pharnabaze et la politique impérialiste de Sparte en Asie Mineure fait craindre pour la péninsule grecque elle-même. Aussi, « puisque les Lacédémoniens étaient haïs par leurs alliés à cause de la lourdeur de leur domination, [les Béotiens, Athéniens, Corinthiens et Argiens] pensèrent qu'il serait facile de renverser leur hégémonie,

en se mettant d'accord avec les principales cités » (Diod. XIV 82, 2). L'hégémonie spartiate leur paraît encore plus redoutable que celle d'Athènes.

Le déclenchement des hostilités et le rappel d'Agésilas Les *HO* (21, 2-3) comme celles de Xénophon (III 5) affirment que les Thébains ont utilisé leurs voisins pour déclencher la guerre: une affaire de pâture entre Locriens et Phocidiens provoque une invasion de la Locride qui en appelle aux Thébains, lesquels en appellent aux Athéniens ; une alliance est scellée en 395⁴. De leur côté, les Phocidiens en appellent aux Spartiates (Paus. III 9, 10) qui, ravis de ce prétexte pour attaquer la Béotie (III 5, 5), prévoient une double offensive: Lysandre attaquera par le nord-ouest, avec les troupes phocidiennes et d'autres alliés de la région, dont Orchomène qu'il détache des Béotiens. Pausanias doit arriver par le sud avec les troupes lacédémoniennes et péloponnésiennes et rejoindre Lysandre à Haliarte. Mais, arrivé le premier, celui-ci ne l'attend pas pour donner l'assaut à la place défendue par des Thébains et il est tué dans l'opération. Arrivant sur ces entrefaites, Pausanias ne peut que constater la défaite et apprendre que les Athéniens arrivent pour aider les Thébains. Il convoque les chefs de l'armée pour délibérer avec eux: conscients de la faiblesse de leur position, pris entre deux armées, disposant de forces réduites et démoralisées, les Spartiates optent pour une trêve permettant de reprendre les morts ; les Thébains ne l'accordent que sous promesse d'une évacuation du territoire.

Trop heureux de s'en tirer aussi bien, Pausanias obtempère (III 5,

17-24), ce qui lui vaut un procès : « Quant à Pausanias, une fois revenu à Sparte, il fut jugé pour crime capital. On l'accusait à la fois d'être arrivé à Haliarte après Lysandre, alors qu'il était convenu qu'ils y arriveraient le même jour, d'avoir récupéré les morts par convention sans même avoir tenté un combat, d'avoir laissé aller le *dèmos* athénien qu'il tenait au Pirée et, en outre, de ne pas s'être présenté au procès ; pour ces motifs, il fut condamné à mort. Il s'exila à Tégée et y mourut de maladie » (III 5, 25). À nos yeux, cet exposé des motifs manque de fondements juridiques sérieux puisque Lysandre semble ne pas l'avoir attendu pour agir, que la récupération des morts sans trêve avait été jugée impossible par les chefs présents ; quant à l'affaire athénienne, elle avait déjà été jugée. Mais l'alliance des Athéniens avec Thèbes peut faire condamner rétrospectivement l'homme de la réconciliation. Pausanias, s'attendant à une condamnation à mort, a préféré aller se réfugier au sanctuaire d'Aléa à Tégée. Ainsi, Lysandre serait resté suffisamment populaire pour que Pausanias pâtisse de sa mort sans que l'on cherchât à prendre en compte les circonstances. De plus, Thèbes est devenue la principale ennemie de Sparte et on avait beaucoup espéré de cette campagne. La dureté de la sanction est à la mesure de la déception, mais nous ignorons la composition du tribunal et donc l'étendue de l'hostilité au roi déchu.

L'opposition contre Sparte s'organise et au printemps 394 un conseil des alliés se tient à Corinthe, rassemblant Athéniens, Thébains, Corinthiens et Argiens (Diod. XIV 82, 2). Sont également présents dans les premiers combats, l'ensemble des Eubéens, les Maliens, les Acarnaniens et les cités de Chalcidique. Sparte a perdu le capital de sympathie qu'elle avait acquis à l'extérieur. En revanche, la plupart des cités péloponnésiennes lui

restent fidèles, hormis Argos et Corinthe.

La menace est telle que l'assemblée spartiate décide de rappeler Agésilas d'Asie (Diod. XIV 83,1), tandis que les coalisés traînent, incapables de se mettre d'accord sur la stratégie à mener: une invasion éclair de la Laconie est abandonnée et c'est finalement près de Corinthe que se déroule le premier affrontement entre la coalition et des Lacédémoniens, dans la vallée du Némée, au début de Juillet 394. Le récit de Xénophon est confus et Diodore (XIV 83, 2) dresse un bilan succinct: « Des deux côtés, des fractions de l'armée l'ont emporté; les Lacédémoniens et leurs alliés perdirent onze cents hommes, les Béotiens et les leurs environ deux mille huit cents ». Xénophon affirme que les Lacédémoniens, commandés par Aristodèmos, le tuteur d'Agésipolis, ont sauvé l'affaire par leur admirable cohésion et l'excellence de leurs manœuvres. Les alliés vaincus se réfugient vers Corinthe dont les portes leur sont d'abord fermées puis ouvertes: il est clair que la cité n'est pas unanime dans la volonté d'affronter Sparte, comme l'a déjà montré l'abandon du projet d'invasion de la Laconie.

Agésilas est alors sur la voie du retour, avec la troupe qu'il avait constituée en Asie et qui a choisi de le suivre; il continue à en assurer la cohésion tout en provoquant l'émulation par des concours entre les contingents des cités. Il remporte des victoires en Thrace et en Thessalie, fait célébrer la bataille du Némée mais dissimule à ses hommes la défaite de Cnide; il arrive en Béotie où il est rejoint par les Péloponnésiens (une seule more spartiate) et il y rencontre les ennemis dans la région de Coronée. Les Thébains culbutent leurs adversaires, mais ailleurs la victoire lacédémonienne est écrasante bien qu'Agésilas soit blessé et emmené à Delphes pour y

être soigné. Après son départ, Gylis, le polémarque auquel le roi a confié l'armée, cherche à envahir et à piller la Locride, mais la réaction des Locriens oblige les troupes à repartir tandis que lui-même est tué.

Les incontestables succès d'Agésilas ne peuvent pas dissimuler quelques échecs. Si la perte d'Héraclée-en-Trakhis, passée sous silence par Xénophon, était prévisible (Diod. XIV, 82, 6-7), la défaite de Cnide, la prise de Cythère par les Perses, la reconstruction des Longs-Murs à Athènes — en partie grâce à l'argent remis par Pharnabaze à Conon —, et la reprise du contrôle du Golfe par les navires de Corinthe, rendent la situation d'autant plus difficile que la coalition anti-Spartiate se maintient. C'est alors que les opérations vont se concentrer dans la région de Corinthe.

La guerre de Corinthe proprement dite Les quelques années qui mènent à la Paix du Roi en 386, voient se dérouler dans la région corinthienne une série de coups de force, de piétinements avec des places prises, perdues et reprises, qui fragilisent aussi bien les Lacédémoniens que leurs adversaires. Sparte s'efforce d'exploiter les dissensions intérieures chez ses ennemis, mais le redressement athénien l'amène à reprendre les négociations avec les Perses, non plus pour une place en Asie mais pour obtenir l'aide du Roi afin d'être l'arbitre du monde grec, voire son maître.

a. Conflits à Corinthe. Certains Corinthiens, las de faire les frais de la guerre larvée entre les Lacédémoniens et la Grèce

centrale, et donc désireux de faire la paix avec Sparte en 392, provoquent une violente réaction chez leurs concitoyens les plus hostiles à Sparte. Le jour de la fête des Eucléia, un massacre élimine un certain nombre de partisans de la paix, surtout parmi les plus âgés et les détenteurs de fonctions officielles, tandis que d'autres sont exilés; Diodore (XIV 86) parle de cent vingt morts et cinq cents exilés. L'opération n'est pas aussi atroce que Xénophon le prétend (IV 4, 1-5) et les exilés seront ensuite invités au retour avec amnistie, ce qui ne les empêchera pas de trahir en faveur de Sparte. L'existence à Corinthe d'un courant franchement démocratique est peu probable et les HO (10, 3) ne parlent que de « changer de politique » : beaucoup sont las de la soumission à la politique spartiate, mais beaucoup aussi sont las de la guerre; apparemment, aucune politique ne peut s'appuyer sur une majorité stable et claire. C'est dans ces conditions que se situe un événement difficile à interpréter: l'union de Corinthe et d'Argos. Malgré Xénophon (IV 4, 6), il ne s'agit nullement d'une fusion entre les deux cités, plus probablement d'une « isopolitie » : les citoyens de chaque cité jouissent des droits politiques dans l'autre, lorsqu'ils s'y trouvent. Les Argiens, dont un corps d'armée participe à la défense de Corinthe, pourront ainsi soutenir politiquement les ennemis de Sparte⁵. Un signe de cet accord est donné par la célébration commune des Jeux Isthmiques de 390 (Paus. III 10, 1).

b. La guerre autour de Corinthe. On peut la résumer en quatre étapes: 1. En 392, grâce à la trahison de deux exilés de retour, l'harmoste spartiate à Sicyône, Praxitas, peut franchir les Longs-Murs reliant Corinthe à Léchaion, avec ses soldats accompagnés de

Sicyôniens et d'exilés corinthiens. Il s'empare de Léchaion, puis il pousse jusqu'à la côte orientale de l'Isthme (Crommyon et Sidous), et construit enfin un fort à la frontière entre Corinthe et Sicyône (IV 4, 7-13) ; de plus, les Spartiates avec Hérippidas puis Téléutias reprennent le contrôle du Golfe (IV 8, 11).

2. Par deux fois, en 392 et 391, Sparte, qui redoute une fusion entre Argos et Corinthe, tente des négociations sous contrôle perse, mais les coalisés refusent⁶. Les Corinthiens souffrent de la guerre mais les Athéniens les aident à reconstruire les murs et à assiéger les Spartiates dans Léchaion ; cependant, une campagne d'Agésilas en Argolide se poursuit en Corinthie où, avec l'aide de Téléutias, son demi-frère commandant douze navires, il reprend Léchaion (IV 4, 18-19; Diod. XIV 86, 4).

3. En 390, Agésilas mène la première grande offensive de la guerre qui le conduit à occuper la région du Peiraion et donc à barrer l'Isthme à toute armée venant du Nord et à disposer d'une base pour accéder à la Béotie. Furieux contre ses adversaires corinthiens, il livre les prisonniers à leurs ennemis de l'intérieur ou les vend comme esclaves.

4. Au moment même où Agésilas exulte, une more spartiate, qui devait protéger le groupe d'Amycléens repartant pour fêter les Hyakinthia, est détruite par les peltastes de l'Athénien Iphicrate : humilié de la perte d'hoplites vaincus par des troupes légères, conscient qu'il avait trop méprisé les peltastes et qu'on ricanait dans les cités, Agésilas regagne Sparte le plus discrètement possible tandis qu'Iphicrate reprend la plupart des places et réussit quelques opérations contre Phlionte et Sicyône. Toutefois, des rivalités d'influence, à Corinthe, entre les Argiens et le stratège

athénien entraînent le départ de ce dernier. C'est dans ces conditions que Sparte négocie une nouvelle paix.

c. Expéditions annexes. En 389, les Spartiates font droit aux demandes des Achaiens de Calydon qui s'estiment victimes des Acarnaniens et demandent de l'aide sous menace de quitter l'alliance. Une expédition est lancée qui multiplie les ravages et razzias mais qui subit des pertes dues à la guérilla menée par l'ennemi. Ce n'est qu'en 388 que, redoutant une nouvelle invasion, les Acarnaniens, jusque-là alliés aux Thébains et aux Athéniens, font la paix avec les Achaiens et s'allient aux Spartiates. Cette même année 388, une invasion de l'Argolide est entreprise sous la conduite d'Agésipolis tandis que les Argiens espèrent l'arrêter en se portant contre la Laconie. Les terres argiennes sont ravagées mais la ville est épargnée car la foudre tombe sur le camp lacédémonien et les présages sont défavorables.

L'ensemble des opérations menées durant ces quatre années montre que la capacité militaire et politique de Sparte reste toujours remarquable et qu'il n'est pas possible, même à une coalition, de la menacer sérieusement. En face d'elle, les alliés sont mal coordonnés et affaiblis par les guerres incessantes. Corinthe a perdu sa force qui faisait plier les Spartiates dès qu'elle menaçait de les abandonner, Athènes se redresse mais ne peut agir seule, Argos reste ouverte aux invasions. Et pourtant, il n'a fallu qu'une victoire remportée sur un bataillon d'hoplites par des troupes légères pour que la Corinthie soit évacuée. Et, sans relâche, les

Spartiates tentent de faire accepter une paix patronnée par le Roi des Perses. Ils semblent redouter plus que tout la constitution d'autres États puissants résultant de regroupements de cités et ils n'auront de cesse d'avoir cassé le rapprochement entre Corinthe et Argos ainsi que la Confédération béotienne. Il est clair que la politique voulue par Agésilas s'inscrit dans un courant impérialiste qui voudrait soumettre sans partage l'ensemble des cités grecques au contrôle de Sparte.

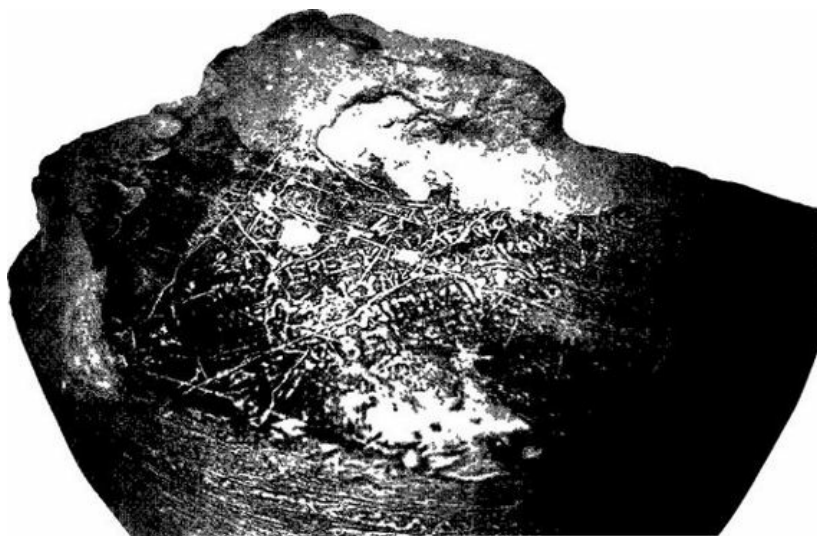


Fig. 8

— **Inscription de Kynisca (Mus. Olympie, 529)**

Fille d'Archidamos II et sœur d'Agésilas II, née vers 440, Kynisca fit graver sur la base qui portait sa statue, célébrant les victoires de son quadriga en 396 et 392 : « Les rois de Sparte sont mes pères et mes frères ; moi, Kynisca, victorieuse avec mon char et mes coursiers rapides, j'ai fait dresser

cette statue et je déclare que je suis la seule femme de toute l'Hellade à avoir gagné cette couronne. Apelleas fils de Calliclès l'a faite ». Cf. Paus. III 8, 1-2 ; V 12, 5; VI 1, 6). Elle fut célébrée aussi à Sparte

La paix du Roi dite d'Antalkidas et son application

Les tentatives précédentes et le rescrit royal Une première tentative de paix regroupant les cités de la coalition, Sparte et la Perse, avait eu lieu en 392 mais aucun accord n'avait pu intervenir sur la question de l'autonomie des cités grecques d'Asie (IV 8, 12-15), d'autant qu'Artaxerxès considérait toujours que Sparte était plus dangereuse qu'Athènes ou que Thèbes. C'est à propos d'une nouvelle tentative de paix, entre Sparte et Athènes cette fois, que la formule de « paix commune » (koinè eirèné) est employée pour la première fois, par Andocide (III 17) : « Vous avez à traiter d'une paix commune et de la liberté pour tous les Grecs. » Ce fut un échec et, pour avoir accepté la soumission des Grecs au Roi, les négociateurs athéniens furent exilés.

En 386 le projet aboutit enfin, sous l'égide du Roi qui commence à trouver les Athéniens beaucoup trop entreprenants. Le Spartiate Antalkidas est désigné pour aller négocier et, avec Tiribaze, il va trouver le Roi. Faire de celui-ci le garant de la paix s'explique par l'incapacité des cités grecques à mener des opérations d'envergure sans ses subsides. De leur côté, les Lacédémoniens sont épuisés par ces guerres menées sur tous les fronts; c'est donc Artaxerxès qui dicte la paix: « Le roi

Artaxerxès estime juste que les cités d'Asie lui appartiennent ainsi que, parmi les îles, Clazomènes et Chypre, mais qu'on laisse les autres cités grecques, grandes et petites, être autonomes, à l'exception de Lemnos, Imbros et Skyros ; comme par le passé, celles-ci appartiendront aux Athéniens. Ceux qui ne consentiront pas à cette paix (*eirénè*), je leur ferai la guerre avec l'aide de ceux qui l'acceptent, sur terre et sur mer, avec ma flotte et mon trésor » (V 1, 31).

Les Grecs d'Asie sont donc abandonnés au Roi: « les Athéniens, les Thébains et quelques autres cités grecques supportaient mal d'abandonner les cités d'Asie, mais comme ils n'étaient pas, eux, en état de se battre, ils cédèrent à la nécessité et acceptèrent la paix » (Diod. XIV 110, 3). En effet, Tiribaze est autorisé à soutenir Sparte en cas de refus d'une cité et quelques opérations font céder les récalcitrants, telle l'offensive d'Antalkidas sur Abydos d'où il bloque les convois de blé pour Athènes; les cités grecques envoient des députés à Sardes pour entendre le rescrit royal puis à Sparte pour prêter les serments. Tandis que les Perses attendent de cette paix l'équilibre en Grèce et la tranquillité en Asie, les Spartiates en espèrent une aide pour imposer leur hégémonie en Grèce.

Les interventions de Sparte au nom de l'« autonomie » des cités. Contrairement à ce que prétend Xénophon, l'application ne se fait pas pour le plus grand bonheur des Grecs car en devenant « le patron (*prostatès*) de la paix », Sparte s'arroge le droit d'interdire toute alliance ou fédération qui lui déplaît, en manipulant à son gré le concept d'autonomie des cités. Ainsi, l'intégration dans une

fédération — *koinon* — ou encore la fusion de petites unités pour constituer une plus grande cité par synœcisme sont déclarées incompatibles avec la paix. Cela permet à Sparte de régler ses comptes. Dès 385, les Mantinéens sont les premières victimes car on leur reproche, entre autres, d'avoir été réticents à remplir leurs devoirs militaires et d'avoir aidé les Argiens en leur fournissant des céréales⁷. Comme ils refusent d'abattre leurs remparts, ils sont envahis et se battent seuls (à l'exception de quelques Argiens présents) car les Athéniens n'osent pas intervenir et les Thébains acceptent d'aider Sparte. Agésipolis en vient à bout grâce aux pluies d'automne qui lui permettent, en barrant le fleuve, de noyer les bases des fortifications ; Mantinée est prise et détruite en partie car, comme on lui impose la fin du synœcisme qui datait du deuxième quart du V^e s., la population est dispersée dans les bourgs devenus « autonomes » et trop faibles pour résister aux exigences de Sparte ; le pouvoir revient aux riches propriétaires fonciers (V 2, 7 ; Paus. VIII 8, 9-10)⁸. Puis Corinthe doit renoncer à son « union » avec Argos et, sous la menace d'une intervention armée, elle réintègre la Ligue. Même les Olynthiens sont mis au pas : ils voudraient réaliser une confédération des cités de Chalcidique mais certaines, telles Acanthos ou Apollonia, n'en veulent pas et, soutenues par le roi Amyntas de Macédoine, elles en appellent à Sparte, en 382, qui s'empresse d'autant plus de faire droit à leur demande qu'un rapprochement entre les Thébains, les Athéniens et les Olynthiens s'esquisse⁹ ; à l'été 379, la famine finira par venir à bout des Olynthiens assiégés, mais le roi Agésipolis meurt au cours de cette expédition. Désormais les Olynthiens devront suivre Sparte partout où elle le leur ordonnera. Enfin, c'est Phlionte, la fidèle cité des mauvais jours mais une cité rétive à toute

subordination, qui est assiégée en 381 par Agésilas, sous prétexte d'injustice envers les philo-laconiens. Après l'avoir fait capituler en 379, par la famine elle aussi, le roi fait éliminer les opposants pour confier le pouvoir à une oligarchie¹⁰.

Toutefois, c'est l'intervention en Béotie qui porte en germe les échecs à venir. Dès la prestation des serments destinés à sceller la paix de 386, il y avait eu des difficultés car les Thébains prétendaient jurer au nom de tous les Béotiens ; Agésilas les avait fait plier. Mais voilà qu'en 382, Phoïbidas, à qui on a confié des troupes à mener en Chalcidique, accepte, lors de son passage par Thèbes, d'aider des oligarques philo-laconiens menés par le polémarque Léontiadès, en s'emparant pour eux de la Cadmée, l'acropole de Thèbes. Les adversaires sont éliminés et, à la demande de Léontiadès, Isménias, l'autre polémarque hostile au coup de force et à l'alliance avec Sparte, est jugé par les Spartiates eux-mêmes et, rendu responsable de tous les maux engendrés par la guerre de Corinthe, il est exécuté. La Ligue béotienne est dissoute. Xénophon reconnaît que « les éphores et la majorité de la cité étaient mal disposés envers Phoïbidas car il avait agi sans l'aval de la cité » (V 2, 32). Néanmoins, ils se laissent convaincre par Agésilas soutenu par les délégués des oligarques thébains et Phoibidas est sauvé au nom de l'intérêt de Sparte¹¹. Lorsque les Spartiates seront chassés plus tard, Xénophon y verra le châtement de cet acquittement¹².

Cette fois, la violation de l'autonomie est flagrante et les Spartiates vont se trouver englués dans une guerre incessante jusqu'à la défaite de 371. Les exilés, dont Pélolidas, s'étaient réfugiés à Athènes ; l'histoire voudrait qu'ils y aient appris à ne plus redouter

la démocratie. En 379/8, ils reprennent possession de la ville, grâce à l'aide de Béotiens et des Athéniens, et la garnison spartiate doit capituler car elle n'a reçu ni vivres ni secours, ce qui n'empêchera pas la condamnation des trois chefs spartiates, deux à mort, un à une très forte amende ; les rescapés iront jusqu'à Mégare avant de rencontrer les forces commandées par Cléombrotos (V, 4, 1-12 et Diod. XV, 25-27). Le koinon béotien est réactivé mais devient une ligue thébaine plus que béotienne. Cette affaire marque un tournant: les Athéniens avaient contrevenu à l'ordre de ne pas accueillir ces exilés ; c'est là le premier signe de résistance à l'interprétation spartiate de l'autonomie. À Sparte même, l'opposition se développe: Agésilas se refuse pour commander une nouvelle expédition car il aurait été conscient de la désapprobation de ses concitoyens qui voyaient bien que « pour soutenir des tyrans, il créait des difficultés à la cité » (V, 4, 13). C'est donc à nouveau Cléombrotos qui part et, si cette expédition ressemble à une promenade militaire, elle n'en affirme pas moins la force intacte de Sparte. Du reste, la composition de ses troupes témoigne de la puissance politique de Sparte: selon Diodore¹³, « ils divisèrent en dix sections les cités et les contingents à fournir pour la guerre: la première section se composait des Lacédémoniens, la deuxième et la troisième des Arcadiens, la quatrième des Éléens et la cinquième des Achaïens ; les Corinthiens et les Mégariens formaient la sixième, les Sicyôniens, les Phliasiens et ceux qui habitaient ce qu'on appelle l'Actè [l'Argolide péninsulaire] la septième, les Acarnaniens la huitième, les Phocidiens et Locriens la neuvième, et la dernière rassemblait les Olynthiens et les alliés de Thrace » (XV, 31, 2). À ce moment, donc, la quasi-totalité du Péloponnèse, une part importante de la Grèce centrale et de l'ouest

et les cités grecques de Thrace, doivent suivre Sparte où elle décide de les mener.

Il faudra attendre la tentative de Sphodrias, l'harmoste de Thespies, contre le Pirée en 378, alors même que des négociateurs spartiates se trouvent à Athènes, et son acquittement, pour que les Athéniens se décident à aider plus activement leurs voisins. Xénophon voit dans cette provocation spartiate la main des Thébains désireux de susciter la colère des Athéniens contre Sparte. Mais c'est surtout l'issue du procès qui a choqué ces derniers: les éphores ont bien déclenché une procédure pour crime capital, mais Sphodrias, qui a préféré s'exiler, est soutenu par Cléombrotos et finalement par Agésilas circonvenu par son fils amoureux du fils de l'inculpé¹⁴. Il est acquitté et l'impression est désastreuse; désormais la peur des initiatives spartiates l'emporte sur toute autre considération.

Vers la défaite: 378/7-371

Cette période est marquée par quatre séries d'événements: le regroupement, autour d'Athènes, des cités qu'inquiète la politique lacédémonienne; les expéditions menées par Sparte pour faire échec au contrôle de la Béotie par les Thébains ; les diverses tentatives de renouvellement de la paix du Roi et, enfin, l'inquiétude croissante suscitée par l'expansion thébaine.

La seconde ligue athénienne Dès la libération de Thèbes, Athènes ouvre des négociations avec des cités qui ont été soumises à Sparte ou le sont encore; ainsi des alliances nouvelles se forgent,

bilatérales puis intégrées dans une nouvelle ligue athénienne. Des inscriptions permettent de suivre, dès 384, l'avancée du processus: Chios d'abord, puis Byzance, Rhodes, Mytilène et peut-être Méthymna ; à un certain moment, Thèbes. Ensuite viendront l'Eubée, la Thrace et l'Hellespont, les îles de l'Égée et enfin les États de la mer Ionienne, à la suite du décret proposé par Aristotélès en 377, et sur lequel ont été ajoutés les noms de presque tous les nouveaux membres au fur et à mesure de leur adhésion¹⁵. Ce texte, qui développe surtout les règles de conduite qu'Athènes doit s'imposer vis-à-vis de ses alliées, proclame aux lignes 8-25 : « À la bonne fortune des Athéniens et des alliés des Athéniens ! Afin que les Lacédémoniens laissent les Grecs vivre en paix dans la liberté et l'autonomie et posséder en toute sécurité tout le territoire qui leur appartient [et afin que soit et reste effective la paix commune (*koinè eirénè*) que les Grecs et le Roi ont jurée conformément aux conventions]¹⁶, le peuple décrète: Si l'un des Grecs ou des Barbares habitant le continent ou les îles — sauf s'ils sont sujets du Roi — veut être l'allié des Athéniens et de leurs alliés, il pourra le faire tout en conservant sa liberté et son autonomie, en étant régi par la constitution de son choix, sans recevoir de garnison sur son territoire, sans être soumis à un gouverneur (*arkhôn*) ni payer de tribut, dans les mêmes conditions que les Chiotés, les Thébains et les autres alliés. »

On perçoit aussi des inquiétudes suscitées par Thèbes (1. 72 à 77 : « Le peuple désignera immédiatement trois délégués qui iront à Thèbes pour persuader les Thébains d'agir du mieux qu'ils pourront. Ont été désignés »), mais l'essentiel est que les cités, autrefois soumises par Sparte, redoutent alors une résurgence de

son impérialisme, plus que de celui d'Athènes; cependant, l'alliance reste défensive et ne contrevient donc pas à la paix du Roi à laquelle il est expressément fait référence.

Les opérations menées par Sparte *a. En Béotie*. Sparte concentre d'abord son énergie contre Thèbes; en 378 et 377, ce sont surtout des opérations de destructions et de pillages auxquelles les Thébains répliquent par des embuscades et des coups de main, éventuellement avec l'aide athénienne. Après les échecs de Cléombrotos, Agésilas ne peut refuser l'ordre de mener lui-même l'armée en Béotie, en 378, où il installe ses bases à Thespies (V 4, 38) ; après quelques opérations, il repart en laissant Phoibidas comme harmoste dans cette ville. Ce dernier multiplie les pillages du territoire, incitant ainsi la population à se réfugier dans Thèbes, ce qui renforce la ligue thébaine ; il trouve la mort lors d'une contre-offensive thébaine¹⁷. L'expédition de 377 ne remporte aucun succès mais mécontente les alliés¹⁸, celle de 376, menée par Cléombrotos, ne franchit pas le Cithéron dont les passes sont bloquées. En 375, la phalange thébaine, réorganisée par Épaminondas et Pélopidas et assistée du « bataillon sacré », montre sa valeur: deux mores lacédémoniennes sont vaincues à Tégryra, près d'Orchomène, malgré leur nette supériorité numérique, ce qui va permettre aux Thébains de s'imposer brutalement à la Béotie (Diod. XV 37, 1-2). Si, cette même année, les Lacédémoniens peuvent encore faire une démonstration de force au service des Phocidiens que Thèbes menace, ils ne peuvent répondre à la demande d'aide que vient leur présenter le Thessalien Polydamas de Pharsale menacé par les ambitions de Jason de

Phères (VI 1).

b. Du côté des États maritimes. À une date inconnue, les Lacédémoniens s'étaient portés au secours d'Histiaia en Eubée, tyrannisée par un certain Néogénès qu'avait soutenu Jason de Phères (Diod. XV 30, 1-4), mais en 376 lorsque, à l'instigation de leurs alliés, ils veulent couper les vivres aux Athéniens en bloquant leurs convois au passage du sud de l'Eubée, le navarque Pollis échoue. De plus, les Athéniens se décident à monter une opération navale plus importante pour rallier les insulaires et leur stratège Chabrias défait une flotte ennemie bien supérieure en nombre à Naxos¹⁹, ce qui lui permet de recruter ensuite de nombreux alliés dans les Cyclades. La situation n'est guère plus brillante en mer Ionienne où, après une croisière le long des côtes péloponnésiennes, l'escadre athénienne commandée par Timothée, le fils de Conon, aboutit à la prise de Corcyre où il se conduit avec modération, puis à la défaite à Alyzéia de la flotte lacédémonienne commandée par Nicolochos ; le manque de finances ne permet pas à l'Athénien de pousser l'avantage et d'affronter à nouveau le navarque spartiate (V 4, 64-66). L'Acarnanie, Képhallénie et les Molosses s'allient aux Athéniens.

c. La Paix de 375. Tous sont las de la guerre, inquiets des progrès thébains et le Roi intervient pour une nouvelle paix car il voudrait recruter des mercenaires grecs pour une guerre en Égypte, selon Diodore (XV 38). L'autonomie des cités est à nouveau

proclamée — et donc une prestation de serment par cité — avec une insistance sur la suppression des garnisons étrangères, aussi une commission d'inspecteurs (*exagôgeis*) doit-elle visiter les cités et les en faire partir²⁰. Cela ne peut que susciter l'hostilité de Thèbes qui prétend toujours à l'unité béotienne et Diodore affirme qu'elle refuse de jurer dans ces conditions; un doute subsiste néanmoins car elle fait encore partie de l'alliance athénienne en 373/2 (*IG II*²¹ 1607, 49).

d. Troubles en Péloponnèse et à Corcyre. Il est possible qu'en 374 une série de troubles aient secoué le Péloponnèse; Diodore (XV 40) les associe à la proclamation de l'autonomie: des Phigaliens bannis qui, après avoir opéré des raids sanglants contre leurs concitoyens, se réfugient à Sparte; des Corinthiens bannis et réfugiés à Argos qui reviennent dans leur cité et se suicident, une fois découverts, tandis que leurs complices sont exécutés ou exilés; des oligarques mégariens qui échouent à renverser la démocratie et sont exécutés ou bannis; des Sicyôniens qui tentent une révolution et sont exécutés; des Phlasiens, enfin, bannis eux aussi, qui reviennent, massacrent, sont massacrés ou chassés vers Argos. En fait, tout cela n'a rien à voir avec les clauses de la paix et l'autonomie, mais tout avec les tensions entre oligarques et démocrates aggravées par le sentiment d'un affaiblissement de Sparte qui incite les uns à espérer leur revanche, les autres à réagir à la menace²¹.

En revanche, Sparte se trouve directement impliquée dans les événements de Corcyre. Peut-être provoqués par le retour des exilés à Zakynthos avec l'aide de Timothée, et par des appels

lancés par les oligarques corcyréens au pouvoir, les Lacédémoniens tentent de reprendre le contrôle de la mer Ionienne en constituant une flotte « d'une soixantaine de navires fournis par Lacédémone elle-même, Corinthe, Leucade, Ambracie, Élis, Zakynthos, l'Achaïe, Épidaure, Trézène, Hermionè et Halieis » (VI 2, 3). Mnasippos, qui les commande, débarque avec ses troupes à Corcyre où le territoire est pillé et la ville investie. Corcyre est en passe d'être asphyxiée par la famine mais Mnasippos accumule les erreurs : incapable de susciter la confiance des oligarques corcyréens, il perd la maîtrise de ses mercenaires envers lesquels il se conduit mal et, lorsque les assiégés tentent une sortie, il ne parvient pas à gérer les mouvements de ses troupes; les gens de la ville reprennent confiance et leurs succès, avec la mort du navarque, amènent la levée du siège. Alors, Iphicrate et sa flotte arrivent et débarrassent Corcyre de la menace d'une flotte syracusaine, puis ils partent aider les alliés d'Acarnanie. Une inscription athénienne, de date malheureusement inconnue, fait penser que les Corcyréens sont intégrés à la confédération athénienne maintenant que le *dèmos* contrôle la cité²². La situation devient grave pour Sparte car, si Iphicrate recevait des renforts, il pourrait s'en prendre à la Laconie.

L'année 371

Thèbes domine alors la Béotie, puisque, dès 373, elle a brutalement soumis Tanagra et Thespies, a pris et rasé Platées dont les habitants sont expulsés. Elle menace la Phocide et Sparte, affaiblie et inquiète, répond à l'appel à l'aide des Phocidiens en

envoyant une armée commandée par Cléombrotos.

a. Juillet: Congrès de Sparte. C'est dans ces conditions que, sur initiative perse mais peut-être à la demande de Sparte, une nouvelle paix est élaborée au cours d'un congrès tenu à Sparte (VI 3 & Diod. XV 50, 4) ; tous les discours tenus, fort différents par ailleurs, convergent sur l'inquiétude suscitée par Thèbes et l'Athénien Callistratos appelle les cités de Sparte et d'Athènes à surmonter leurs divergences pour équilibrer la puissance thébaine. Les clauses sont semblables à celles de 386 à ceci près qu'il n'y a plus obligation d'aller au secours d'une cité lésée, ce qui diminue la pression possible de Sparte ou d'Athènes sur leurs alliés. Cependant, Sparte obtient encore de prêter serment au nom de ses alliés tandis que ce droit est refusé aux Thébains : les auteurs font état d'un violent affrontement verbal entre Agésilas et Épaminondas, qui aboutit au refus des Thébains de jurer la paix²³.

b. La défaite de Leuctres. Alors que partout les garnisons disparaissent et que les places occupées sont restituées, l'armée spartiate n'est pas licenciée et Xénophon nous conte l'histoire suivante: un certain Prothoos défend en assemblée la nécessité de se conformer aux serments et de respecter l'autonomie des cités afin de s'attirer la bienveillance des Grecs (VI 4, 2-3). Au lieu de quoi l'assemblée spartiate décide de maintenir l'armée de Phocide et ordonne à Cléombrotos de passer en Béotie pour punir les Thébains récalcitrants. Celui-ci remporte quelques succès avant de parvenir dans la plaine de Leuctres où les béotarques décident

finalement d'engager la bataille. La cavalerie thébaine repousse la cavalerie péloponnésienne curieusement placée en avant de la phalange; cela crée le désordre dans les rangs des hoplites. Épaminondas pratique une tactique d'attaque particulière qui consiste à donner une plus grande profondeur à son aile gauche et à lui donner la priorité dans l'attaque, avec l'appui du « bataillon sacré » commandé par Pélopidas: les meilleures troupes spartiates, celles de l'aile droite autour du roi, sont enfoncées. Le bilan est lourd: 400 Spartiates sur les 700 présents sont tombés, dont Cléombrotos. De telles pertes ne permettent pas d'appliquer aux survivants qui ont fui la sanction infligée aux « trembleurs »²⁴ ; selon Plutarque, on décida en assemblée de ne pas les condamner, Agésilas ayant trouvé comme subterfuge de suspendre les lois pour la journée où il aurait fallu les condamner? Cependant, les Spartiates ont fait bonne figure lors de l'annonce du désastre: les Gymnopédies ont été menées à leur terme, le deuil a été occulté (VI 4, 16) et une nouvelle expédition part pour la Béotie, menée par Archidamos, et dont Xénophon prétend qu'elle est suivie avec ardeur par les Tégéates, les Mantinéens, les Corinthiens, les Sicyôniens, les Phliasiens et les Achaiens.

c. Une nouvelle paix. Alors que les Péloponnésiens sont en route, les Thébains tentent de rassembler des alliés: les Athéniens déclinent leur offre et Jason, le nouveau maître de la Thessalie, se précipite pour les inciter à ne pas pousser leur avantage ; sollicité par les Lacédémoniens, il obtient de Thèbes la négociation d'une trêve. Archidamos n'est que trop heureux de repartir et de licencier son armée. Mais les Athéniens, inquiets des Thébains et surpris de

constater que les Péloponnésiens n'ont toujours pas lâché leur *hégémôn*, proposent un nouveau congrès pour la paix. Deux nouveautés apparaissent dans l'accord conclu : « si quelqu'un fait campagne contre une des cités qui a prêté ce serment, je lui porterai secours de toutes mes forces » ; l'aide aux victimes est donc devenue obligatoire. De plus, « les Athéniens et les autres votèrent, comme le Roi l'avait prescrit, que les cités grandes ou petites seraient également autonomes, et ils envoyèrent ceux qui devaient recueillir les serments en ordonnant que les plus hautes autorités de chacune des cités prêtassent le serment » ; ainsi, il n'est plus question de jurer au nom des membres de sa ligue ; seuls les Éléens refusent (VI 5, 1-3).

Réactions dans le Péloponnèse Une série de mouvements secoue alors le Péloponnèse que les Spartiates ne parviennent pas à contrecarrer. Une tentative de putsch oligarchique à Argos échoue et la répression est atroce²⁵. Un nouveau synœcisme réunit les Mantinéens en une cité qui se dote d'institutions démocratiques modérées et qui reconstruit ses murs avec l'aide des Éléens ; Agésilas vient pour discuter et les faire renoncer, confiant dans l'appui de ceux qui avaient bénéficié du diœcisme, mais, n'essuyant que des refus de la part des magistrats s'appuyant sur les votes de la cité, il renonce (VI 5, 3-5). C'est alors que la politique arcadienne va entraîner l'intervention des Thébains. À Tégée, les démocrates, soutenus par les Mantinéens, l'emportent ; une confédération arcadienne s'organise et les Spartiates décident d'intervenir contre ce qu'ils considèrent comme une violation des accords de 371 ; Agésilas prend la tête d'une expédition en plein

hiver 370/69, en exploitant les dissensions entre Arcadiens. Or ces derniers ont obtenu l'aide d'Argos et d'Élis mais, comme les Athéniens refusent d'intervenir, ils font appel aux Thébains et les attendent pour livrer bataille. Agésilas repart et démobilise ses soldats; les Béotiens menés par Épaminondas et Pélopidas, arrivés sur ces entrefaites, estiment qu'ils peuvent repartir à leur tour. Les Arcadiens les convainquent de rester en leur faisant miroiter la facilité avec laquelle ils pourraient venir à bout d'une Sparte affaiblie et surprise en plein hiver. C'est là le début d'un nouvel épisode de cet affrontement entre Béotiens et Lacédémoniens.

Nous verrons dans un prochain chapitre le bilan de ces années et les transformations intérieures qu'elles ont engendrées. Le plus étonnant reste l'incroyable capacité de résistance et de rebondissement des Spartiates qu'aucune campagne, si ardue ou désastreuse soit-elle, ne décourage. S'ils perdent leurs nouveaux alliés, ceux qu'ils avaient ralliés de force à mesure que s'était délitée la puissance athénienne, ils conservent ceux du Péloponnèse et, même s'il leur faut adapter leurs exigences militaires, les fidèles du début restent à leurs côtés: Corinthiens, Sicyôniens, Phliasiens, Achaïens, et même Mégariens. Mais on ne peut éviter de considérer que ces guerres incessantes, notamment contre les Thébains, ressemblent à une fuite en avant qui permet de maintenir la cohésion de la cité alors même que des réformes nécessaires sont refusées.

¹ Les références sans auteur renvoient aux *Hell.* de Xén. Ouvrages de référence: CARTLEDGE, 1987; HAMILTON, 1991 ; TUPLIN, 1993; R. SEAGER, *CAH* VI², ch. 4, 1994. Les articles sur Agésilas se multiplient.

² Voir l'étude très fouillée de la guerre de Corinthe et de la façon dont Xénophon doit être lu par TUPLIN, 1993 ; pour modérer son enthousiasme, voir réf. *supra*, p. 243, n.

1.

[3](#) PERLMAN, 1964 ; TUPLIN, 1993, p. 169-171 ; SCHEPENS, 2001; RUNG, 2004.

[4](#) Avec Thèbes : *IG* II2, 14 = RO, 6 ; avec les Locriens : *IG* II2, 15 = TOD 102. Un fragment du préambule de ce dernier traité précise « comme avec les Corinthiens », ce qui suggère un récent accord entre Athéniens et Corinthiens, lesquels sont pourtant absents du conflit qui s'ouvre car ils craignent Sparte.

[5](#) Voir RUZÉ, 1997, p. 307-310.

[6](#) ANDOCIDE, III 12-14 ; 20 ; 24 ; 27.

[7](#) Voir GILLONE, 2004.

[8](#) À la demande de son père Pausanias, toujours à Tégée, Agésipolis épargne les chefs du *dèmos* ainsi que les alliés argiens faits prisonniers.

[9](#) C'est pour cette campagne que les réticences des alliés amènent Sparte à les autoriser à remplacer leur contribution en hommes par une contribution financière. À noter aussi l'appel à des « volontaires » pour ce corps expéditionnaire (*Hell.* V 3, 10).

[10](#) IV 4, 15 ; V 2, 8-10 ; 3, 10-25 *passim*. Voir entre autres DAVERIO-ROCCHI, 2004, et LUPPINO-MANES, 1991.

[11](#) Voir LUPPINO-MANES, 1991 sur Phoïbidas et Sphodrias.

[12](#) V 4, 1 ; voir aussi DIOD. XV 19, 4 et 20, 2 ; POL. IV 27, 4 ; PLUT. Agés. 23, 3 ; JUSTIN VIII 1,5.

[13](#) Probablement en 378, malgré DIOD. dont la chronologie n'est pas crédible.

[14](#) V 4, 20-34 ; DIOD. XV 29, 5-6 ; PLUT., *Pél.* 14, 1 & Agés. 24, 1.

[15](#) Décrets : *IG* II² 34, 42, 43, 44, 96, 97 ; Tod, 118 à 127 ; Choix, 26, 27 ; RO, 20, 22, 23, 24. Cf. CARGILL, 1981.

[16](#) Ce passage a été effacé à une date inconnue mais des traces restent visibles qui en ont permis la restitution.

[17](#) Ravager les terres perd tout intérêt dès lors que la prise d'Oréos en Eubée permet aux Thébains de s'approvisionner en céréales (V 4, 56-7).

[18](#) Lors de son retour se déclare chez Agésilas une maladie circulatoire qui semble l'avoir neutralisé jusqu'en 371, du moins si nous en croyons le silence de nos sources à son sujet.

[19](#) V 4, 60-1 ; DIOD. XV 34, 3-35; PLUT. *Phocion*, VI 5-6 ; *IG* II², 1606, 78, 82.

[20](#) ISOCR., qui avait vigoureusement condamné la paix d'Antalkidas, loue cette paix

(Sur la Paix, 16) et les Athéniens dressent un autel à Eirène (PHILOCHORE, *FGrH* 328 F 151).

[21](#) DIOD. XV 40 ; cf. ROY, 1973.

[22](#) TOD, 127, avec le commentaire de RO, p. 112-3.

[23](#) VI 3, 19 ; PLUT., *Agés.* 28, 1-3 ; PAUS. IX 13, 2.

[24](#) PLUT., *Agés.* 30, 2-6 ; *Mor.* 191c; 214a a pu emprunter à THC. V 34, 2, une partie de son argumentation ; cf. DUCAT, 2006a.

[25](#) ÉNÉE le tacticien XI 7-10; DIOD. XV 57-58. La répression prit le nom de *scytalismos*, resté tristement célèbre.

Chapitre 14

Effacer Leuctres ?

L'effondrement de la puissance lacédémonienne qui avait assuré un certain ordre dans le Péloponnèse depuis le milieu du VI^e s. est le grand événement du IV^e s., celui dont découle la suite de l'histoire¹. L'État lacédémonien n'avait connu qu'un échec récent: son incapacité à maintenir les Perses éloignés des cités d'Asie Mineure, encore que les cités grecques alliées contre Sparte dans la guerre de Corinthe fussent pour partie responsables de cette incapacité. Certes, au début du IV^e s., la puissance lacédémonienne n'était plus ce qu'elle avait été. Dans le Péloponnèse même, des oppositions autres que celle d'Argos se manifestaient, celle de Mantinée par exemple. D'ailleurs, c'est cette dernière qui donne le premier signe de l'abaissement de Sparte, après Leuctres et avant l'invasion menée par les Thébains ; les Éléens sont eux aussi tentés de secouer de nouveau la tutelle exercée sur la région par les Spartiates. Mais nul n'aurait osé rêver de l'invasion de la Laconie, inviolée depuis des siècles, ni surtout imaginer l'affaiblissement drastique de l'État lacédémonien lié à la perte de la Messénie. Le cerveau politique qui sut mettre cette politique en œuvre fut le Thébain Épaminondas.

Malheureusement nous ne sommes pas très bien renseignés sur ces événements majeurs car, pas plus que les Spartiates, Xénophon

n'accepte la perte de la Messénie et il ne nous en parle tout simplement pas; tout juste consent-il à évoquer l'invasion de la Laconie, surtout, semble-t-il, pour faire savoir que Sparte elle-même n'a pas été prise. Nous disposons donc du récit de Diodore, nourri par Éphore, et nous savons par Plutarque qu'il existait un récit de Théopompe². Enfin, nous utiliserons Pausanias, bien que celui-ci soit tributaire de sources pro-messéniennes du III^e s., plus occupées à construire une identité messénienne qu'à en faire l'histoire.

L'invasion de la Laconie: hiver 370-369

En 370 les Argiens, les Éléens et certains Arcadiens — Mantinée en tête, mais aussi Tégée qui chasse ses pro-spartiates (VI 5, 10) et les Mainaliens — font alliance avec les Thébains pour qu'ils viennent les aider à se libérer de l'hégémonie spartiate. L'idée commence à circuler d'une confédération arcadienne dont l'armée serait assez forte pour tenir en respect les Lacédémoniens, mais il reste quelques Arcadiens favorables à Sparte: Orchomène qui, à l'abri de sa forte acropole, permet de prendre Mantinée à revers; Héraia qui contrôle la route vers Olympie. Par ailleurs, Lépréon, en Triphylie, aux frontières de la Messénie, semble préférer un protectorat lacédémonien à la mainmise éléenne. Ces cités manifestent leur solidarité avec Sparte à l'automne 370, quand celle-ci expédie son vieux roi Agésilas en Arcadie pour tenter de châtier Tégée et Mantinée, dont les tentatives d'indépendance sont dangereuses. Mais Agésilas se montre très prudent, trop sans doute; malgré les tentatives de Xénophon pour expliquer sa stratégie, sa

pusillanimité s'explique par le fait que le roi doute désormais des capacités de ses troupes dont la partie la plus aguerrie est morte à Leuctres et il craint l'arrivée des Béotiens, tous l'ont bien compris. De fait, à l'entrée de l'hiver, arrivent les renforts béotiens avec Épaminondas à leur tête et la décision est prise d'envahir la Laconie (VI 5, 22-25): « Les Arcadiens, une fois qu'Agésilas fut parti et qu'ils eurent appris qu'il avait démobilisé son armée, [...] firent une expédition contre les gens d'Héraïa, parce que ceux-ci ne voulaient point entrer dans *l'Arcadicon* [...]. Mais, une fois informés que les Thébains [...] étaient arrivés à Mantinée, alors ils abandonnèrent Héraïa et vinrent se joindre à eux. La jonction faite, les Thébains pensèrent qu'à leur point de vue tout était pour le mieux [...] et ils faisaient leurs préparatifs de départ; mais les Arcadiens, les Argiens et les Éléens les convinquirent de marcher au plus vite sur la Laconie, en leur faisant valoir leur propre nombre et en couvrant d'éloges l'armée thébaine [...], rappelant en outre que Lacédémone était vide d'hommes [...]. Les Thébains entendaient bien ces raisons, mais ils opposaient l'accès de la Laconie réputé très malaisé et ils pensaient qu'on y avait posté des troupes aux passages les plus praticables. De fait Ischolaos était à Oion de Skiritide. Il y avait encore une autre garnison près de Leuctron qui commandait la Maléatide [...]. Mais quand arrivèrent les gens de Caryai, qui disaient la région vide de défenseurs et qui s'engageaient à servir eux-même de guides, [...] quand se présentèrent aussi quelques Périèques qu'ils avaient fait venir, qui déclarèrent qu'il y aurait des défections pour peu que les Thébains parussent dans le pays, alors toutes ces affirmations [...] décidèrent les Thébains. Ils pénétrèrent eux-même en Laconie par Caryai, tandis que les Arcadiens y entraient par Oion de Skiritide. »

Le texte de Diodore, différent de celui de Xénophon permet de voir comment s'est déroulée cette invasion. Les alliés (entre 40 000 et 60 000 hommes) s'étaient réunis dans la plaine de Tégée³. De là, trois routes permettaient d'entrer en Laconie (dont des traces existent encore, qui ne correspondent pas à la route actuelle) : — La plus à l'ouest, par laquelle on rejoignait Mantinée vers le nord, était celle qui menait à Oion, puis vers Pallantion et Mantinée, avec une branche vers Aséa. Oion était (avec Leutron à la pointe du Taygète, mais nul ne tentera d'entrer par là), la cité la plus septentrionale du territoire Lacédémonien, juste au sud du lac Taka. On avait là une cité lacédémonienne toute proche de la plaine de Tégée. Aussi les Lacédémoniens y avaient-ils mis une forte garnison, composée de *Néodamodes* et d'environ quatre cents des bannis de Tégée, les plus aptes militairement. Les Arcadiens, qui campaient probablement près de leurs cités mainaliennes, entrèrent par cette route.

— La deuxième route venait de Sparte et allait vers Tégée en suivant, semble-t-il, le cours inférieur du Saranda-Potamos, petite rivière dont le cours supérieur servait de frontière entre la Laconie et la Tégéatide, au milieu des montagnes. Une haute plaine porte encore des traces d'un site classique (Caryai), et des restes de la route qui sortait de Laconie et descendait dans le cours d'eau sont visibles. Curieusement, cet accès n'était pas défendu, peut-être parce que la route, en venant de Tégée, était difficile, et que l'entrée en Laconie se faisait normalement par Oion.

— Diodore nous dit qu'il y avait aussi une route directe à travers la montagne, plus à l'Est, qui menait de Tégée à la Laconie et que surveillait une garnison, commandée par le Spartiate Alexandros et

renforcée par des Béotiens bannis de chez eux. C'est par là que passèrent les Argiens qui bousculèrent la garnison ; le site est probablement Arakhova, aujourd'hui appelé Caryai — sans doute Scotitas — à la tête de la rivière Oïnous.

Ces cités (Oion, Caryai, Scotitas) formaient la frontière et communiquaient entre elles par des routes de jonction, qui se rejoignaient au sud de la plaine de Caryai. Après avoir détruit l'obstacle des garnisons, tous les coalisés vinrent camper dans cette plaine où les Éléens vinrent les rejoindre. Ils descendirent alors par la grand-route (peu ou prou la route actuelle) vers Sellasie qui se trouvait à une vingtaine de kilomètres plus au sud, dernier site situé dans la zone montagneuse du nord de Sparte, à une dizaine de kilomètres de celle-ci, avant de déferler sur la plaine de Sparte elle-même. « Ils commencèrent par brûler et par piller Sellasie ; une fois qu'ils arrivèrent en plaine au domaine d'Apollon⁴, ils y campèrent et le lendemain ils se remirent en route. Ils n'essayèrent même pas de franchir le pont pour pénétrer en ville, car on voyait, dans le sanctuaire d'Aléa, les hoplites qui leur faisaient front. Gardant sur leur droite l'Eurotas, ils le longèrent en brûlant et pillant des maisons pleines de biens en abondance. En ville, cependant, les femmes ne supportaient même pas le spectacle de la fumée car elles n'avaient jamais vu d'armée ennemie ; quant aux Spartiates, qui avaient à garder une ville sans remparts [...] malgré leur petit nombre aussi réel qu'apparent, ils montaient la garde [...]. Quand l'armée ennemie, dans sa marche en avant, fut arrivée à hauteur d'Amyclées, elle passa l'Eurotas [...]. C'est de là enfin qu'au bout de deux ou trois jours les cavaliers s'avancèrent en bon ordre jusqu'à l'hippodrome de Gaiaochos⁵ [...]. Les cavaliers de Lacédémone, qui se montraient en petit nombre, étaient rangés en

face d'eux; mais on avait établi en embuscade environ 300 hoplites des plus jeunes classes, dans la maison des Tyndarides et, en même temps que ceux-ci sortaient au pas de course, les cavaliers chargèrent. Les ennemis, au lieu de tenir bon, cédèrent [...]. Le fait que l'ennemi ne parut plus disposé à renouveler son attaque contre la ville sembla dès ce moment un signal rassurant » (VI 5, 27-32).

Cette invasion non programmée ne semble pas avoir eu de but clairement défini, ce qui se voit dans son déroulement. Les eaux coulaient certes toute l'année dans l'Eurotas, cependant, même en hiver, c'est un fleuve trop peu important pour arrêter une armée. On peut comprendre que les envahisseurs n'aient pas cherché à forcer le passage du pont au niveau de la ville pour arriver sur l'agora et l'acropole de Sparte de l'autre côté, car il y avait, plus bas, un gué ou un autre pont, qui permettait de passer l'Eurotas au niveau du Ménélaiion (en hauteur sur la rive gauche), et ce passage était sans doute mieux adapté à une armée. Il est étrange qu'aucune décision d'assaut n'ait été prise, mais sans doute était-il très difficile de commander à une telle troupe, disparate et surexcitée, qui semble avoir eu en tête le pillage bien plus qu'un objectif politique ou militaire. On a beaucoup glosé sur l'attitude des femmes spartiates à cette occasion⁶, mais la brève allusion de Xénophon nous semble destinée à rappeler que jamais la Laconie n'avait connu d'invasion; il insiste surtout sur le fait que les ennemis n'ont pas supporté le contact avec les Spartiates dont la valeur reste bien supérieure à la leur.

Les envahisseurs, Arcadiens, Argiens, Éléens et, bien sûr, Béotiens, mirent la Laconie au pillage durant trois mois. Selon Xénophon (VI 5, 32), après avoir renoncé à prendre Sparte, ces

gens allèrent vers le sud où ils parvinrent, après un siège de trois jours, à s'emparer de Gytheion, le port militaire. Pour le reste, il nous est seulement dit que les villes de Laconie dépourvues de murailles furent incendiées. Xénophon parle de l'évacuation du territoire de Lacédémone comme si Épaminondas avait quitté le Péloponnèse après avoir simplement mis la Laconie à feu et à sang (VI 5, 50-51) mais ce ne fut pas le cas et le projet politico-militaire, qu'il n'avait pas encore en descendant en Laconie, eut bientôt mûri en son esprit : avant de repartir, il fit en sorte que Lacédémone ne recouvrât jamais sa puissance. De fait, la configuration du Péloponnèse va plus changer en quelques mois qu'en près de deux siècles; pour comprendre l'importance de ce complet bouleversement politique, nous allons étudier la naissance des nouveaux États formés au détriment de Lacédémone.

Dépeçage de l'État lacédémonien Si, au V^e s., même la troisième guerre de Messénie ne semble pas avoir entraîné de contestation globale de l'hégémonie spartiate, les données ont changé en ce début du IV^e s. Outre Argos, Élis conteste l'ordre spartiate, depuis un demi-siècle, et la majeure partie des Arcadiens souhaite désormais y échapper. L'idée de former un *koinon* arcadien est renforcée par la victoire du *koinon* béotien sur les Spartiates (VI 5, 6), mais la situation géographique et politique pose problème. D'une part, certaines cités arcadiennes ne veulent pas faire partie du *koinon* (Orchomène, Héraia, et Lépréon) ; d'autre part, si, au nord-est, Sparte est bordée par des cités importantes, aux fortes murailles — Mantinée, Tégée et Argos —, il n'y a pas

de cité importante vers l'ouest. Il faut donc créer des verrous, ce dont Épaminondas va s'occuper avant de repartir en Béotie mais, pressé par le temps, il ne peut que donner l'impulsion; d'autres se chargeront de la réalisation.

Mégalèpolis est peut-être déjà programmée par les Arcadiens, par contre la reconstitution d'une Messénie indépendante semble due à la fois au génie politique du Thébain et à la haine des Argiens envers Sparte. Ceux-ci, nous le savons maintenant⁷, ont mis la main sur la Thyréatide tandis que les Éléens profitent du désordre pour annexer la Triphylie et la côte ouest de la Messénie.

Reconstruction de la Messénie⁸

Épaminondas porte un coup fatal à Lacédémone en assurant la naissance d'un État messénien. La révolte de 464 avait montré qu'il existait un sentiment messénien irréductible à l'appartenance lacédémonienne, malgré le mythe et les rites célébrant les noces des Dioscures et des Leukippides, leurs voisines messéniennes. La guerre du Péloponnèse ne semble pas avoir provoqué de troubles, mais la mise au pillage de la Laconie, en empêchant les Spartiates de s'occuper de leurs propriétés messéniennes, avait dû faire naître des espoirs réalisés par Épaminondas et son programme de « restauration » d'une Messénie indépendante, qui doit beaucoup plus à la politique qu'à l'histoire. En effet, il est impossible de savoir ce que fut la Messénie du IX^e s. ; dans les textes homériques, la Messénie semble être un terroir morcelé et, pour tout dire, à conquérir, ce que Sparte se hâte de faire. Or Épaminondas crée un

ensemble messénien intégrant même les cités périèques de Messénie, à l'exception des cités allogènes d'Asinè et Mothônè qui resteront encore quelque temps lacédémoniennes. Surtout il crée, de toutes pièces, à partir des terres cultivées par des Hilotes, une immense cité défensive autour de la plus belle acropole du pays, Ithôme.

a. Construction d'Ithôme (Messène) ⁹. Épaminondas a, en effet, profité du temps qu'il a passé dans le sud du Péloponnèse pour lancer la construction d'une immense forteresse destinée à permettre aux Messéniens de se mettre à l'abri des coups des Spartiates. Malheureusement, seuls des textes tardifs racontent ces événements¹⁰. Pausanias s'intéresse aux dieux: « Épaminondas lui-même ainsi que les Thébains sacrifièrent de façon traditionnelle à Dionysos et Apollon Isménios, les Argiens à Héra Argéia et à Zeus Néméen, les Messéniens au Zeus de l'Ithôme et aux Dioscures, et leurs prêtres aux Grandes Déeses et à Kaukôn. Puis, en commun, ils invoquèrent des héros pour qu'ils reviennent habiter avec eux, d'abord Messènè la fille de Triopas, puis Eurytos, Aphareos et ses enfants, et, parmi les descendants d'Héraclès, kresphontès et Aipytos ; mais plus que tout autre, ils invoquèrent Aristoménès » (IV, 27, 6)¹¹. Diodore est plus politique: « La nature d'Épaminondas le portait aux grands desseins, et il aspirait à une gloire sans fin; il conseilla aux Arcadiens et à ses autres alliés de fonder Messène ; les Lacédémoniens l'avaient rasée de nombreuses années auparavant et sa position la rendait utile dans sa lutte contre Sparte. Tous furent d'accord ; il rechercha les Messéniens qui subsistaient, inscrivit comme citoyen toutes les autres personnes qui le voulaient

et fonda Messène qu'il peupla ainsi de nombreux colons. Il répartit entre eux la terre par tirage au sort, reconstruisit les bâtiments dans le pays, et rendit l'existence à une cité grecque considérable... » (XV, 66, 1). Ce texte mélange deux réalités imbriquées : la construction d'Ithôme et la construction d'un État messénien dont on cerne encore mal la forme politique. À cette confusion s'en ajoute une seconde: la cité de Messénie prit d'abord le nom d'Ithôme mais, après la destruction de la Messine sicilienne, l'acropole péloponnésienne prendra le nom de Messène.

Le Péloponnèse se trouve pourvu dès lors d'une nouvelle forteresse qui allait s'avérer très performante. Sur le site, reconnu et dessiné par l'Expédition française de Morée lors de la libération de la Grèce, les restes encore visibles permettent de reconstituer un rempart de neuf kilomètres de long, flanqué à intervalles réguliers de tours carrées ou semi-circulaires, sur le flanc Sud du mont Ithôme. Cette enceinte était couronnée d'une haute acropole, qui permettait de surveiller la contrée. Il y avait assez d'espace pour y placer un gymnase, et pour ramasser des troupeaux en cas d'alerte, pour avoir des jardins et soutenir un long siège après avoir mis la population de la *chôra* à l'abri. Pausanias l'admire (IV 31, 5) : « Autour de Messène il y a un rempart qui l'entoure d'un cercle tout en pierre, avec insertion de tours et de créneaux ; je n'ai pas vu les remparts de Babylone, ni les *Memnonéia*, remparts de la Suse perse [...], mais les murs d'Ambrossos en Phocide, de Byzance, de Rhodes — ces places ont la réputation d'être excellemment fortifiées — eh bien, les murs de Messène sont plus solides qu'eux ». De fait, jamais les Spartiates ne réussirent à s'emparer de Messène ; ils semblent y avoir renoncé après la bataille de Mantinée en 362 et la mort d'Agétilas (en 358 ?). Il est possible

que les remparts actuels soient partiellement, voire majoritairement, postérieurs mais la conception de la forteresse avec un premier rempart date certainement d'Épaminondas. Si Diodore ne trouve pas invraisemblable de dire qu'elle fut construite en 90 jours, c'est qu'on pouvait s'attendre à une farouche attaque lacédémonienne après le retour d'Épaminondas en Béotie.

De cette forteresse d'Ithôme on dominait non seulement ce qui dut être le terroir d'Ithôme, c'est-à-dire tout le piémont sud et ouest, mais aussi les terres de la plaine dite de Stényclaros, avec les sites d'Andania et d'Oichalia/Carnasion — sans doute là d'où les Spartiates avaient tenu le pays — qui sont des lieux de culte très importants¹². On contrôlait aussi les terres de la plaine de Soulima à l'ouest de la précédente, qui correspond peut-être à l'Aulôn de l'Antiquité¹³.

b. Construction de la Messénie. La Messénie nouvelle est un ensemble qui ne se limite pas à Ithôme et sa *chôra*, car de nombreuses villes se regroupent pour constituer « les Messéniens ». En effet, villes créées ou recrées et ex-cités périèques relèvent aussi de ce que le Pseudo-Skylax appelle *l'ethnos* messénien. En fait, la Messénie est conçue, semble-t-il, suivant un modèle dynamique¹⁴. Épaminondas a fait revenir des Messéniens des terres lointaines où leurs ancêtres s'étaient exilés, la Sicile, la Cyrénaïque et autres lieux, et il a aussi renforcé les forces militaires locales avec des Argiens et surtout des Béotiens: « Les Thébains envoyèrent des messagers en Italie, en Sicile¹⁵, à Euhespéridès et, de partout où il pouvait y avoir des Messéniens, ils les rappelaient dans le Péloponnèse. Et eux, plus rapidement qu'on n'aurait pu

l'espérer, se rassemblèrent, poussés par le regret de leur terre ancestrale, à cause aussi de la haine à l'égard des Lacédémoniens, qui demeurait toujours en eux [...]. Ils donnèrent à la cité elle-même le nom de Messène (*ce qui est faux*) mais ils repeuplèrent aussi d'autres agglomérations » (Paus. IV 26, 5 ; 27, 7). Il en va ainsi de Thouria (Anthéia, forteresse à garnison argienne ?) et de Coronè : « Coronè est une cité à droite du Pamisos, près de la mer et au pied du Mont Mathia [...]. Le nom de la cité était à l'origine Aïpéia, mais, quand ils furent ramenés par les Thébains dans le Péloponnèse, Épimélidès fut, dit-on, envoyé comme oikiste, et il l'appela Coronè, étant lui-même originaire de Coronè en Béotie » (Paus. IV 34, 4-5). Mais la base de la population était formée des anciens Hilotes ou Périèques messéniens, qui continuaient, tout au moins ces derniers, à habiter leurs cités d'origine.

Nous trouvons, en fait, trois idées fondamentales dans cette reconstruction:

Créer une citadelle imprenable, où un maximum de population pourrait trouver refuge.

Donner un accès à la mer aux Messéniens ; Coronè fondée sur le bord de mer au fond du golfe de Messénie, sur sa côte ouest, était peut-être prévue pour servir de port à la Messénie dans un premier temps, car les cités du cap Acritas, où vivaient des populations expulsées d'Argolide par les Argiens et installées là par les Spartiates, étaient alors étrangères à la Messénie (Paus. IV, 27, 8) et, pour le moment, elles restaient fidèles à Sparte, comme il apparaît dans le périple du Pseudo-Skylax. Par ailleurs, les Eléens avaient profité de l'absence spartiate pour assurer leur emprise sur la Triphylie et s'emparer de la côte

jusqu'à Pylos¹⁶. Ainsi, en 369, l'ouest de la Messénie échappait au nouvel ensemble. Pour le reste, tout ce qui était à l'ouest de la crête du Taygète formait l'ensemble messénien¹⁷. Au cœur de cette construction, la formidable acropole.

Bloquer toutes les routes venant de Sparte à travers le Taygète.

La frontière Est de la Messénie¹⁸

Examinons cette frontière particulièrement sensible.

a. D'abord ce que l'on appelle de nos jours l'exo-Mani et le Magne, au sud du grand ravin du Chœrios. Les communications par terre sont toutes difficiles, avec Messène autant qu'avec Sparte. C'est une région essentiellement montagneuse, mais où les terrasses pliocènes le long de la côte et les bassins sur le Chœrios fournissent de petits terroirs; il y avait là des petites cités périèques. Strabon mentionne un ensemble de trois forteresses construites en des lieux d'implantations béotiennes¹⁹ : Leuctra établie dans le lieu le plus fertile et le mieux doté en eau de toute cette côte, où une colonie béotienne venait de la cité du même nom; le nom rappellerait aux Spartiates leur défaite, leur créant une insupportable blessure d'amour-propre²⁰ ; elle était apparemment renforcée par les deux cités juste au Sud, Charadros (la Pephnos de Pausanias ?) et Thalamai, si l'on en croit leur appellation « les Béotiennes » ; elles étaient destinées à protéger la plaine fertile qui s'étend entre Cardamyli et le ravin de Milia, et à attribuer aux Messéniens le lieu de naissance des Dioscures²¹. Il ne reste plus de ces forts que d'immenses carrières. Sans doute, toute la côte orientale du golfe de Messénie fut-elle attribuée aux Messéniens

par Épaminondas et ses alliés, de façon à priver les Spartiates du contrôle du golfe²².

Une telle débauche de fortifications et de contingents alliés, dans une région aussi isolée et d'une importance économique somme toute médiocre, s'explique par deux raisons: les alliés ont aidé les Messéniens à faire face aux Spartiates en installant en ces lieux des colons venus de Béotie, là où aboutissait, au ravin de Milia (« petit Pamisos » dans l'Antiquité²³, une des routes les plus aisées entre Sparte et le golfe de Messénie, celle qui reliait Sparte à Thalamai par le sud des crêtes²⁴. Outre la signification de « Leuctra », on leur avait enlevé un site fondamental, Thalamai, réputé être le lieu de la naissance des Dioscures. Par là-même, on prétendait les priver des protecteurs qui marchaient en tête de leurs troupes et leur donnaient la force de combattre, ainsi que d'un des symboles de la royauté et d'un mythe qui justifiait l'annexion de la Messénie, à savoir le mariage des Dioscures avec les Leukippides. En devenant Messéniens, les Dioscures apportaient désormais leur protection à ces derniers. Dès lors, il n'est pas surprenant que la région ait été rapidement et violemment disputée ni que les forteresses en question aient été détruites. En 337, alors même que Sparte est punie pour ses choix hostiles aux Macédoniens, on n'osera plus lui reprendre Thalamai qu'elle avait reconquise.

Ainsi, nous avons vu le blocage de la route qui contournait le haut Taygète par le sud. Il y avait une autre route qui venait vers Cardamyli, à partir du col à l'ouest de Sparte, empruntant le flanc du ravin du Choërios, et débouchant à Alagonia, puis Gérénia. Le nom homérique de ces cités peut être le signe de leur re-fondation par les Messéniens (et leurs alliés), car il semble que, pour

reconstruire la Messénie, on se soit tourné vers les toponymes homériques.

b. Plus au nord. Là, il s'agissait de contrôler les routes menant directement de Sparte aux plaines de Messénie. La plaine de Sparte et la basse plaine du Pamisos sont séparées par le haut Taygète, et le bassin du Nédon, au cœur de la chaîne (Denthéliatide²⁵, permettait des haltes sur le chemin. Deux routes traversaient la Denthéliatide en partant des basses plaines messéniennes. L'une partait de Pharai (aujourd'hui Calamata) et montait vers le Taygète en passant par Calamai (une petite forteresse au-dessus de la plaine côtière du Nédon, qui semble essentiellement contrôler la route), avant de passer une première crête, de redescendre vers la vallée d'un affluent du Nédon, puis de remonter vers « le passage » (IG V 1, 1431, 26), et enfin de redescendre sur Sparte. L'autre route partait de Thouria, où l'on trouve une belle fortification qui semble avoir porté le nom homérique d'Anthéia (tandis que la basse ville reprenait par la suite le nom lacédémonien de Thouria), pour aller vers Limnai, dans la montagne, où se situait le temple ancien et célèbre d'Artémis Limnatis, puis redescendre sur la vallée du Nédon, la Denthéliatide, et remonter vers « le passage ». Thouria se trouvait au sud-est de Messène, au pied du Taygète, au débouché de la route directe venant de Sparte à travers la montagne.

Le problème posé était celui de l'appartenance de Limnai et de la Denthéliatide, qui se trouvaient dans la montagne et qui ne pouvaient que provoquer d'interminables guerres frontalières entre Sparte et Messène. Le thème des rivalités mythiques entre Spartiates et Messéniens pour la possession des fêtes de Limnai

(chap. 2) illustre l'importance de cette route et de cette frontière. En effet, si les Spartiates s'approprièrent Limnai qui se trouve dans un haut vallon entre la Denthéliatide et Thouria, les Messéniens ne pouvaient plus contrôler les crêtes dominant leurs plaines ; si les Messéniens possédaient la Denthéliatide, ce sont eux qui contrôlaient la crête dominant leurs adversaires et ils menaçaient directement Sparte²⁶. Cependant, les Messéniens ont toujours revendiqué le contrôle des sanctuaires de Limnai sur la route la plus directe de Sparte vers l'Ithôme, via la basse plaine de Messénie, et de Thalamai, sur la route la plus facile vers le golfe de Messénie ; la maîtrise de ces très anciens sanctuaires frontaliers était une façon d'affirmer leurs droits historiques sur la région²⁷.

Les Messéniens menèrent toujours une politique plutôt défensive, que masquent assez malles envolées lyriques du poème de Rhianos ou les reconstructions de Myron au III^e S., quand ils prétendent écrire une histoire de l'ancienne Messénie. Ils semblent avoir mis la plus grande partie de leurs forces à fortifier leurs cités, nouvelles et anciennes, sachant qu'ils n'avaient pas intérêt à affronter les hoplites spartiates, et ils ont été largement renforcés par des colons fournis par leurs alliés. Toutes les cités du côté de la frontière avec Sparte étaient fortifiées, la partie la plus disputée étant sans doute celle qui donnait sur la plaine de Stényclaros. Là devait se trouver Amphéia : le site a été localisé, il y a longtemps, au château de Kokkala et les recherches récentes ont renforcé cette présomption²⁸. En fait, la route que ce fort contrôlait était celle qui passait sur le Taygète nord pour rejoindre l'Aigyde — vallée ouvrant vers le nord sur la plaine de Mégalépolis - puis qui traversait les Monts Hellénitsa pour déboucher dans la plaine de Stényclaros. Amphéia était en quelque sorte l'entrée de la plaine de

Stényclaros pour qui venait de l'est, sur le trajet le plus direct entre Sparte et la plaine. Après 338 et la décision de Philippe d'écraser Sparte, les Arcadiens détinrent l'Aigyde, s'interposant définitivement entre les Messéniens et Sparte. Mais la conquête originelle de la Messénie, et les premières tentatives de reconquête postérieures à la perte de la Messénie, avaient sans doute eu lieu par ce chemin²⁹. Il est probable que des combats farouches se sont déroulés sur toutes ces frontières au IV^e s., quand les Spartiates tentaient désespérément de récupérer ce qu'ils considéraient encore comme leur bien.

Les autres frontières Probablement a-t-on ouvert une route directe entre les deux grandes cités nouvelles de Messène-Ithôme et de Mégalépolis, correspondant à peu près à la route actuelle — en fait au passage de la voie ferrée — car nous y trouvons une forteresse encore bien visible mais que nous ne savons pas nommer et qui bloque l'entrée en Messénie³⁰. Dans ce lieu, situé près de l'actuel village de Désylla, on a cru voir Andania³¹, mais les recherches de Valmin ont montré que cette dernière était située plus à l'Ouest. Curieusement donc, le nom de cette forteresse à l'entrée de la Messénie, la plus visible, reste inconnu.

Du côté de la côte ouest, à la sortie de la plaine de Dôrion, l'accès est verrouillé par ce que Pausanias doit appeler Polichné, et qui semble géographiquement correspondre à l'Haliarte de Ptolémée³². Il serait normal qu'une garnison béotienne se soit installée là puisque les Éléens, jouant leur propre carte, se sont emparés de Kyparissia et de Pylos et sont rapidement entrés en

conflit avec leurs alliés. Le site est celui de Stylari³³, qui correspond bien en effet à une « Polichné », un fort.

On peut supposer que les Messéniens ont relevé les ruines d'Hira, dans la montagne, à l'est de Bassai et au sud du Lykaion. Il y a là une double forteresse, près de la haute Nédà, qui joue un grand rôle dans les mythes messéniens mais, curieusement, Pausanias n'y est pas allé et ne nous indique pas les cultes qui y étaient célébrés. La forteresse, qui contrôle le passage du Lykaion à Andania, semble hautement symbolique, et elle doit avoir eu essentiellement une valeur religieuse, car on ne voit pas trop qui pouvait attaquer ce lieu perdu, à moins d'imaginer que les Phigaliens aient convoité le site. En revanche, on comprend qu'elle ait fait fonctionner l'imaginaire messénien : il est impossible d'imaginer un lieu qui ressemble plus à un ultime refuge³⁴.

Voilà donc ce que semble avoir été la Messénie reconstituée par Épaminondas : un ensemble de cités, composées d'anciens Hilotes, peut-être de populations précédemment périèques, sans doute de quelques Messéniens revenus de l'outre-mer (Libye et Sicile) et, semble-t-il, de bon nombre d'Argiens et de Béotiens venus les renforcer militairement et recevoir le prix de leur aide. Par contre, on ne voit guère apparaître, dans les éléments qui nous restent, de présence arcadienne, à moins d'interpréter la qualification d'Andania comme « *polichnion arkadikon* » par Strabon, et la présence de Kaukôn, héros de Lépréon, à Ithôme, comme une référence à ceux qui l'ont repeuplée³⁵. L'installation de ces nouveaux colons permettait de remercier ceux qui avaient combattu pour libérer les Messéniens ; en outre, ils présentaient l'avantage d'être moins inhibés que les anciens sujets de Sparte face à leurs

anciens maîtres, et cela enlevait une partie de sa pertinence au discours revendicateur des Lacédémoniens. Les Messéniens seuls n'auraient d'ailleurs sans doute pas été capables de résister aux Spartiates, même si un certain nombre étaient revenus d'outre-mer³⁶.

La création de Mégalèpolis et le confinement des Spartiates dans le Sud Les efforts des Spartiates, tout au long des siècles suivants, vont se diviser et se porter souvent contre l'autre cité fondée à cette époque, Mégalèpolis. Cette dernière fut construite dans une plaine au nord-ouest de Sparte, jusque-là partagée entre des petites cités arcadiennes. Sparte communique avec les régions de l'ouest du Péloponnèse par une route qui emprunte la vallée supérieure de l'Eurotas et ses passages vers la vallée de l'Alphée et vers l'Arcadie et l'Achaïe. La forteresse de Mégalèpolis, qui se situe sur le cours supérieur du fleuve, dans un bassin où l'on pouvait bâtir une vaste enceinte, devait donc bloquer cette route vers Olympie et l'Élide.

La nouvelle cité semble d'ailleurs être un projet des Arcadiens eux-mêmes, qu'Épaminondas se contenta de soutenir³⁷. Le site est militairement moins propice que celui de Messène, et les grandes fortifications qui l'entouraient ne suffirent pas à dissuader les attaques des Spartiates ; ils mirent plusieurs fois le siège devant Mégalèpolis qui fut finalement prise en 223 par Cléomène III. Pour créer la nouvelle cité, les Arcadiens réunirent de nombreuses petites bourgades du sud-ouest de l'Arcadie ; Pausanias (VIII 27, 3-4) nous dit qu'il y en eut quarante et nous en donne la liste, Diodore

parle de vingt (XV 77, 4). Cette contradiction peut se comprendre si l'on admet que les Arcadiens avaient pris cette décision au lendemain de l'invasion de la Laconie. Par la suite, ils durent en rabattre et renoncer aux territoires lacédémoniens. Selon Diodore cette fondation date de l'année 368.

En dépit des aléas permanents de l'histoire des cités grecques, l'œuvre d'Épaminondas fut durable. Il avait totalement modifié le visage du Péloponnèse et détruit l'État lacédémonien classique, ainsi que ce facteur de puissance qu'avait été la Ligue du Péloponnèse. Ce faisant, il ouvrait la voie, non à la suprématie béotienne comme il l'escomptait, mais au développement foudroyant de la Macédoine. L'Histoire grecque n'échappait pas si facilement aux Héraclides.

**La réaction lacédémonienne et les dissensions entre alliés
Cependant, comme le climat se dégrade dans le Péloponnèse,
Épaminondas fait une troisième expédition pour se rallier
l'Achaïe : il attaque Pellène et Sicyône, puis Épidaure. Mais
Sparte a fait jouer ses alliances et reçoit, outre l'aide des
Athéniens, celle de Syracuse. En fait, depuis que Sparte a
aidé Denys à s'emparer du pouvoir, leur alliance a été
constante.**

Les luttes pour reconstituer Lacédémone et l'aide syracusaine Bien que nos sources ne nous donnent pas beaucoup de renseignements, il est possible que les Spartiates aient rapidement réussi à récupérer certains de leurs territoires perdus. Ils ont disposé de

l'aide de Denys de Syracuse qui se montra un allié sûr³⁸. En 369 et 368, les Spartiates reçurent ainsi des contingents étrangers, dont un de 2 000 hommes qui participa à une campagne dans le nord du Péloponnèse. Selon Xénophon, « ces événements (autour de Corinthe) venaient d'avoir lieu quand les Lacédémoniens virent débarquer l'armée de secours de Denys, plus de vingt trières ; elles amenaient des Celtes, des Ibères, et des cavaliers au nombre de 50 environ ». Diodore précise que ces soldats avaient reçu de Denys cinq mois de solde, qu'ils débarquèrent à Corinthe, qu'ils furent placés en première ligne et qu'« on leur reconnut un savoir-faire et un courage exceptionnels. [...] Les Lacédémoniens leur décernèrent des honneurs quand, à la fin de l'été, ils repartirent pour la Sicile ». Les cavaliers se montrèrent des combattants bien supérieurs à ceux des cités grecques. Xénophon, lui-même cavalier, est plein d'admiration pour leur maîtrise de l'art équestre et il met à leur crédit le départ des Thébains qui renoncent à descendre plus avant dans le Péloponnèse. Apparemment, l'intervention de Denys suscite une émulation des alliés de Sparte car un envoyé du satrape Ariobarzane, Philiscos, finit par se ranger, contre les Thébains, du côté des Lacédémoniens auxquels, lors de son départ pour l'Asie, il laisse lui aussi 2 000 mercenaires payés.

Là-dessus arrive la deuxième armée de secours de Denys qui avait aussi noué une alliance avec Athènes (*IG* II² 103 et 105), désormais alliée de Sparte. Ce sont de nouveau des Celtes : « Arrive aussi la deuxième armée de secours de Denys. Les Athéniens disaient qu'elle devait aller en Thessalie (*attaquée par Pélopidas*), les Lacédémoniens qu'elle devait venir en Laconie ; ce fut ce second avis qui prévalut chez les alliés. Après avoir fait par

mer le tour (du Péloponnèse)³⁹, les gens de Denys arrivent à Lacédémone et ils servent de renfort à Archidamos qui, avec l'armée des *politikoi*⁴⁰, partait en expédition. Il commence par prendre d'assaut Caryai et tous ceux dont il s'empare vivants sont égorgés. De là, il marche aussitôt sur les Parrhasiens d'Arcadie et, avec ses renforts, il pille le pays. Et comme les Arcadiens et les Argiens sont venus à la rescousse, il se retire et vient camper sur les collines qui dominent Médéa⁴¹. Pendant qu'il se trouve là, Kissidas, le chef des renforts de Denys, lui déclare qu'on était au terme du temps qu'il devait rester auprès de lui. À peine eut-il dit ceci, le voilà qui file par la route de Sparte... » (VII 1, 28-29).

En fait l'armée doit se regrouper « à la rencontre des chemins d'Eutrésis et de Médéa » pour livrer une bataille aux Messéniens, Argiens et Arcadiens qui, semble-t-il, avaient eu vent des difficultés d'Archidamos, fils d'Agésilas, avec ses ombrageux partenaires. C'est la « bataille sans larmes » (368/7), où les forces conjuguées d' Archidamos et de Kissidas font merveille. Grâce à Sparte, les Grecs avaient fait connaissance avec les Gaulois ; mais il semble bien que ceux-ci se soient mal accommodés de la rudesse et de la pauvreté des cantons arcadiens vers lesquels les menait Archidamos. De toute façon les événements d'Occident ne permettaient guère d'espérer une nouvelle aide de ce côté⁴².

Qu'importe pour Sparte, car la reconquête de ses territoires était amorcée ! Curieusement, ce n'est pas la cité la plus proche de Sparte, Sellasie, qui a été attaquée la première, mais la traîtresse, Caryai. En fait, la garnison de Sellasie est contournée et la frontière se retrouve reportée sur les lignes d'avant l'invasion, même s'il reste des poches de résistance. La suite du programme,

après le châtimeut de Caryai, est en effet d'aller reprendre les cités de la pointe nord du Taygète et peut-être d'empêcher le développement de Mégalépolis dont Diodore place la fondation à cette date. Xénophon ne nous parle pas de cette nouvelle entité, pas plus qu'il ne l'avait fait pour la Messénie car, tout comme Agésilas, il refuse obstinément d'accepter la nouvelle géographie du Péloponnèse. Mais on peut supposer que l'approche d'Archidamos a convaincu les habitants des bourgs arcadiens de quitter leurs villages pour se réfugier dans la grande enceinte de la nouvelle ville.

Le Congrès de Suse et la rupture avec les Perses (367 av. J.-C.)
L'appui fourni par Philiscos, l'envoyé du satrape, incite les Spartiates à chercher auprès du Roi l'aide qu'ils ne peuvent plus recevoir de Denys. Euthyclès de Lacédémone a été dépêché à Suse, mais Pélolidas prend lui aussi la route de Suse, de même que des Éléens et, du coup, les Athéniens. Pélolidas, lui, peut rappeler au Roi la position des Thébains depuis les guerres médiques : « Une fois arrivé là-bas, Pélolidas se trouva auprès du Perse dans une position particulièrement favorable : il pouvait alléguer que, seuls parmi les Grecs, les Thébains avaient combattu avec le Roi à Platées, [...] que les Lacédémoniens leur avaient fait la guerre parce qu'ils n'avaient pas voulu marcher avec Agésilas contre lui, et qu'ils n'avaient même pas permis à Agésilas d'offrir, à Aulis, un sacrifice à Artémis [...]. Ce qui augmentait aussi beaucoup le prestige de Pélolidas, c'est que les Thébains avaient remporté la bataille de Leuctres, et qu'on voyait en eux ceux qui avaient pillé le territoire de Lacédémone. [...] Là-dessus, quand le Roi demanda à

Pélopidas comment il voulait que l'on rédigeât le traité à son avantage, il répondit : "Les Lacédémoniens laisseront à Messène son autonomie ; les Athéniens tireront leurs vaisseaux au sec ; s'ils n'acceptent pas ces conditions, on marchera contre eux ; si quelque cité refuse de prendre part à l'expédition, c'est contre elle qu'on marchera d'abord" » (VII, 1, 34-36). Mais les choses se gâtent ensuite. La prétention de Pélopidas à obtenir en faveur des Thébains une nouvelle Paix du Roi irrite non seulement les Athéniens, mais aussi les Arcadiens, qui voient garantie la liberté de Messène mais pas l'existence de Mégalèpolis, et d'autres cités comme Corinthe, obligée d'adhérer à la politique thébaine dont elle n'a que faire ; tous refusèrent le traité et ce premier rescrit de Suse resta lettre morte.

Toutefois, les Arcadiens, si mécontents fussent-ils des orientations de la politique thébaine, pouvaient difficilement se permettre de mener seuls une politique très active car ils étaient bloqués en permanence par leur peur des Spartiates comme par leur pauvreté. Par ailleurs, les menaces perses sont bien vaines. Il est vrai que l'Empire connaît alors des problèmes avec l'indépendance de l'Égypte, sous le pharaon Acoris, et la révolte d'Ariobazarne, satrape de Phrygie, mais les Lacédémoniens, furieux contre le Roi, voient là, tout comme les Athéniens, une occasion de lui faire payer son choix politique. Agésilas s'embarque pour l'Hellespont (été 366) à titre d'ambassadeur, mais il met sa vieille expérience militaire au service d'Ariobarzane et l'aide à lutter contre ses adversaires. Cela lui vaudra, nous dit Xénophon, une riche récompense à laquelle s'ajouteront les présents d'amitié de Mausole, satrape de Carie et de Tâchos, le

pharaon. Ces gens prennent date pour la suite, mais Mausole, qui se révolte à son tour lors de la grande révolte des satrapes en 361, ne peut profiter de son investissement car Tâchos a déjà retenu les services du Spartiate qui, selon Plutarque, vint à son aide avec 30 Spartiates et 1 000 mercenaires recrutés en Grèce grâce à l'argent du pharaon (Agés. 36, 6). Or Agésilas est très vieux (80 ans) et Tâchos ne lui accorde que le commandement des mercenaires, ce que l'orgueilleux roi de Sparte ne peut accepter. Il était venu en allié, avec un état-major, donc de façon tout à fait officielle : « Moi c'est ma patrie qui m'a donné pour général aux Égyptiens », lui fait dire Plutarque (37, 6). Se jugeant mésestimé, Agésilas passe sans vergogne au service d'un nouveau prétendant au trône, Nectanébo, d'autant plus aisément, semble-t-il, que Tâchos s'est rapproché du Roi⁴³. Ayant aidé Nectanébo à asseoir son pouvoir, Agésilas revient avec 230 talents d'argent (une somme « pharaonique » si elle est exacte⁴⁴ et des présents, mais il meurt au retour, à 84 ans (hiver 360).

Suite de la contre-attaque lacédémonienne C'est seulement au printemps 365 que les Spartiates purent récupérer Sellasie (VII 4, 12) et pour cela ils durent attendre les 12 trières envoyées en renfort par Denys le Jeune, sans autre objectif, apparemment, que d'aider les Spartiates à liquider cette poche de résistance, ce qui suggère que la Skiritide, avec Oion, était restée aux mains des Arcadiens, sinon Sellasie aurait été encerclée. Or les Spartiates doivent aussi affermir leur frontière vers le nord du côté de Mégalépolis et couper celle-ci de Messène. Alliés des Éléens (qui n'ont pas tardé à entrer en conflit avec les Arcadiens sur toutes

leurs frontières), on les voit se battre en 364 pour Cromnos, la cité la plus au nord de leur ancien territoire⁴⁵. Ils ont donc remis la main sur la Belminatide et la Maléatide, les territoires de la haute vallée de l'Eurotas ; cependant, Archidamos pille consciencieusement la Skiritide, preuve qu'elle échappe encore à Lacédémone. Cette attaque se solde d'ailleurs par un échec, les Arcadiens ayant résisté de toutes leurs forces pour n'être pas coupés des Messéniens (VII 20-27).

Du côté de la frontière messénienne, Xénophon est toujours aussi silencieux que sur la Messénie elle-même. En fait, les Spartiates ne semblent avoir récupéré que la région au sud du Chœrios, c'est-à-dire la longue péninsule rocheuse formée par le Taygète. Leurs contre-attaques furent facilitées par les dissensions dans le Péloponnèse ; en effet, les Arcadiens entrèrent en conflit avec les Éléens qui, beaucoup plus riches, s'étaient emparés de la Triphylie et de la côte ouest de la Messénie jusqu'à Pylos et du même coup se retrouvaient opposés aux Messéniens et aux Arcadiens.

Les dissensions entre alliés Tandis que la situation s'apaise dans le nord du Péloponnèse, Corinthe ayant accepté de faire la paix avec Thèbes, la guerre s'allume dans son centre. Les Éléens ont refait alliance avec Sparte, contre les Arcadiens qui opèrent une poussée vers la mer. En 365, le Péloponnèse présente la situation politique suivante avec trois groupes : - l'Arcadie, la Messénie, Argos et Sicyône ; - Sparte, Élis et l'Achaïe ; - Corinthe, Phlious, Épidaure et d'autres cités neutres.

Les faits principaux de ces années furent les trois guerres menées

par les Arcadiens contre Élis. La première dans l'été 365⁴⁶, une deuxième peu après ; les deux fois ils échouèrent à prendre Élis ; une troisième, dans l'été 364, fut victorieuse. Les Spartiates attaquèrent alors Cromnos, mais leurs troupes furent assiégées dans la cité par les Argiens, les Thébains et les Messéniens venus à la rescousse et ils furent finalement battus (VII 4, 21-25). Alors les Arcadiens firent de nouveau porter leur effort sur l'ouest et la bagarre se déroula jusque sur l'Altis des Jeux Olympiques ; là encore la victoire resta aux Arcadiens, aidés des Argiens et même des Athéniens. Mais, une fois maîtres du sanctuaire, certains magistrats ne résistèrent pas à la facilité de payer l'armée arcadienne avec le trésor du dieu, provoquant une pieuse indignation, y compris dans la ligue arcadienne. Les Mantinéens protestèrent ; les magistrats sacrilèges essayèrent bien de retourner l'accusation, mais en vain. L'assemblée arcadienne des Dix-Mille condamna ces méthodes et il fallut en revenir à une armée non soldée et faire la paix avec Élis. Désormais, le manque de moyens financiers affaiblit la défense anti-spartiate et les Thébains alertés envoyèrent un officier (harmoste ?) à Tégée que les Mantinéens obligèrent à retourner à Thèbes ; l'Arcadie, sous l'influence de ses membres les plus riches, souhaitait désormais la paix. Alors Épaminondas, très inquiet du cours des événements, se prépara à intervenir dans le Péloponnèse, mais la ligue arcadienne se scinda en deux ; les plus menacés par Sparte, à savoir Tégée, les Mainaliens et Mégalépolis, restèrent fidèles à Épaminondas, tandis que Mantinée et le nord de l'Arcadie choisirent l'alliance spartiate. Cette quatrième expédition devait mal finir pour Épaminondas qui mourut lors de la bataille de Mantinée en Juin 362. Les combattants se répartissaient ainsi (Diod. XV 2) : - aux côtés d'Épaminondas et

des Thébains, les Argiens, les Arcadiens de Tégée et de Mégalèpolis, les Sicyôniens, les Messéniens et des contingents d'alliés de Thèbes en Grèce Centrale et en Thessalie, soit plus de 30 000 hoplites et plus de 3 000 cavaliers ; - du côté des Lacédémoniens, les Athéniens, les Éléens, des Achaïens, les Mantinéens et d'autres Arcadiens, soit plus de 20 000 hoplites et plus de 2 000 cavaliers.

Le groupe anti-spartiate avait l'avantage du nombre, mais la mort d'Épaminondas sema la confusion dans leur camp et Xénophon note que le désordre fut total après la bataille. Les Thébains étaient vainqueurs mais désorientés, les Spartiates affaiblis, la Ligue arcadienne écartelée.

La bataille fut suivie d'une *Koiné Eiréné* (Paix commune), la première à être jurée sous ce nom, mais que les Spartiates refusèrent de jurer à cause de la présence des Messéniens dont ils ne reconnaissaient toujours pas l'existence⁴⁷. Environ un an plus tard, dans l'été 361, eut lieu le « diœcisme » de Mégalèpolis. Il fallut que les Thébains envoient Pamménès, avec 3 000 hoplites et 300 cavaliers, pour empêcher l'effondrement de l'une des clefs du nouveau Péloponnèse. Ils réussirent à sauver la nouvelle cité et à empêcher Sparte de reprendre la main, mais celle-ci n'avait toujours pas renoncé. Certes, la mort de Pélopidas en 364, celle d'Épaminondas en 362, enfin celle d'Agésilas en 360, avaient balayé les protagonistes de ces bouleversements, mais Archidamos III était lié depuis trop longtemps à la politique de son père pour que le changement fût significatif.

Xénophon arrête son ouvrage en 362 car il a compris que Sparte ne retrouverait pas sa primauté. Quant à Plutarque, il se fait l'écho

des jugements portés sur l'entêtement des Lacédémoniens et d'Agésilas (*Agés.* 35, 4-6), montrant ainsi que l'indépendance de la Messénie était désormais tenue pour un fait acquis en Grèce.

Les adaptations de la société spartiate On s'est peu attaché, jusqu'à présent, à suivre l'histoire de Sparte et son évolution après 369⁴⁸, aussi les vues présentées ici sont-elles parfois nouvelles. L'historiographie est en effet profondément marquée par la vision anhistorique de Plutarque dans sa *Vie de Lycurgue*, et elle est tributaire d'une documentation très fragmentaire. Nous avons perdu les œuvres d'Éphore et de Théopompe, de Timée et de Phylarque, qui auraient pu nous renseigner sur Sparte au IV^e s. et à l'époque hellénistique. Nous avons même perdu les chapitres de Diodore pour le III^e s. De ce fait, nous sommes privés de toute vision antique de l'évolution de la cité. En outre, redisons-le, Xénophon a délibérément dissimulé les réalités historiques postérieures à l'invasion de la Laconie, créant ainsi un territoire obscur ; du reste, la mainmise des Éléens sur la Triphylie l'obligea à fuir son domaine de Scillonte pour aller s'installer à Corinthe, avant de regagner Athènes. Malgré tout cela, nous pouvons suspecter un certain nombre de transformations.

Hilotes et *Homoioi*⁴⁹

Il s'agit d'abord de reconstituer le corps dévasté des *Homoioi*. Lors de l'invasion de la Laconie, nous avons vu que les Spartiates étaient en tout petit nombre. En effet, déjà très peu nombreux en

371, ils avaient laissé quatre cents des leurs sur le champ de bataille de Leuctres ; ensuite, pour tenter de parer à l'invasion, les troupes opposées aux envahisseurs dans les bourgs frontaliers étaient formées de bannis des cités ennemies, ralliés à Sparte, et de *Néodamodes* lacédémoniens.

a. Affranchissements. Lorsque Sparte fut directement menacée on fit appel aux Hilotes, dont Lacédémone était aussi la patrie et qui avaient donc à défendre leurs familles et leurs récoltes ; effectivement ils se présentèrent en nombre pour prendre les armes, d'après Xénophon : « Quant aux Spartiates, qui tenaient une ville sans remparts, postés chacun à un endroit différent, malgré leur petit nombre réel aussi bien qu'apparent, ils montaient la garde. Les autorités décidèrent d'aller jusqu'à faire annoncer aux Hilotes que, s'il y en avait qui voulaient prendre les armes et se faire enrôler, ils recevraient des garanties assurant la liberté pour tous ceux qui prendraient part à la lutte. Et, pour commencer, il y en eut, dit-on, plus de 6 000 enrôlés, si bien que, par réaction, ils inspirèrent des craintes une fois qu'on les vit tous ensemble, et qu'on les trouva trop nombreux » (VI 5, 28-29). Les termes employés impliquent qu'on les arme en hoplites. Nous ne savons pas combien d'entre eux furent effectivement libérés, mais les Lacédémoniens, par la suite, ne manquèrent apparemment pas de soldats ; nous pouvons donc supposer qu'un certain nombre de ces hommes a effectivement combattu, sinon dans l'immédiat - Épaminondas avait renoncé à lancer son offensive sur Sparte même -, du moins dans les temps qui suivirent et qui virent la reconquête d'une partie des territoires

perdus. L'opération est la même que pour les *Brasideioi*, sauf que, ici, il s'agit d'hommes qui combattent sur place, et non pas dans de lointaines expéditions. Jusque-là, nous sommes donc dans le droit fil de la société précédente. Mais, ensuite nous devons observer un changement dans la composition des catégories sociales.

b. Le corps des Homoioi et le dèmos des pauvres. Xénophon mentionne la mort d'un certain Gèranôr, polémarque « qui avait été fait spartiate » (VII 1, 25). Ainsi, pour assurer ne serait-ce que le fonctionnement des magistratures, il avait fallu combler les vides et créer un certain nombre de nouveaux *Homoioi*, mariés peut-être aux veuves ou aux filles-héritières qui leur apportaient le bien nécessaire. Encore fallait-il qu'ils eussent été célibataires. On a pu aussi doter certains d'entre eux en leur attribuant les biens confisqués à des citoyens exécutés. En effet, Plutarque, relativement bien renseigné, nous signale qu'il y avait eu, alors même que l'on manquait cruellement de soldats, des exécutions de révoltés : « Cependant, il y avait à Lacédémone des gens qui depuis longtemps couvaient de mauvais desseins. Ils se rassemblèrent alors au nombre d'environ deux cents et s'emparèrent de l'Issôrion, où se trouve le sanctuaire d'Artémis, position bien close et difficile à forcer. Les Lacédémoniens voulaient aller les en déloger sur le champ, mais Agésilas, craignant la révolution, leur dit de rester tranquilles. [Le Roi réussit à disperser le groupe.] Quant à lui (= *Agésilas*) il fit venir aussitôt d'autres troupes pour occuper l'Issôrion, puis il ordonna d'arrêter une quinzaine de conjurés qui furent mis à mort durant la nuit. On lui dénonça ensuite une conspiration plus importante, celle d'un groupe de citoyens

spartiates qui tenait des réunions clandestines dans une maison, pour préparer une révolution.[...] Après en avoir délibéré avec les éphores, Agésilas les fit mettre à mort, eux aussi sans jugement, bien que jusque-là aucun Spartiate n'eût été exécuté sans avoir comparu en justice » (*Agés.* 32, 6-11). Remarquons tout d'abord que la juxtaposition des deux épisodes suggère que la première tentative n'était pas le fait de Spartiates, contrairement au second complot. Il est sûr que l'on a exécuté des *Homoioi*, mais malheureusement Plutarque ne nous en donne pas le nombre, l'important pour lui étant que même leur statut social n'a pas protégé les coupables ; or, du point de vue militaire, il aurait été intéressant de savoir combien de ses rares *Homoioi* furent perdus pour Lacédémone. En tout cas, Xénophon nous a dit et redit que les citoyens de Sparte étaient peu nombreux, et leur nombre s'amenuise encore du fait de ces exécutions et des combats qu'ils durent sans doute livrer lors des attaques sur Sparte, même si Agésilas réussit à éviter une bataille rangée. Ceci explique que l'on ait dû rapidement combler les vides : d'un côté, des Hilotes furent affranchis, de l'autre, certaines catégories d'inférieurs libres fournirent leurs meilleurs éléments au corps supérieur des *Homoioi*. La possibilité de l'octroi de la citoyenneté à des combattants méritants est confortée par le fait que les Spartiates auraient accordé à Dion le Syracusain, chassé par Denys apparemment en 365 av. J.-C., la *politeia*, une citoyenneté potentielle qui aurait pu devenir effective (Plut. *Dion*, 17, 8). Évidemment il est impossible de chiffrer le nombre de nouveaux citoyens mais, comme il ne s'agit pas d'une révolution mais au contraire de poursuivre le fonctionnement traditionnel de la cité, il suffisait d'adoubler juste assez d'hommes pour que les magistratures

civiles et militaires fussent pourvues. De fait, à propos de l'attaque de 362, Xénophon réaffirme que les Spartiates étaient peu nombreux et, selon Aristote, il n'y avait plus qu'un millier de combattants (*Pol.* II 1270a29-31).

Où ont-ils trouvé ceux qu'ils jugeaient dignes de participer ainsi à la direction de l'État ? On peut bien sûr imaginer que la catégorie des bâtards spartiates⁵⁰ a fourni les premiers éléments intégrés : fils d'un Spartiate et d'une Spartiate, très officiellement dotés d'une filiation, mais normalement placés en dehors des dévolutions de biens car leurs parents n'étaient pas époux, la disparition des héritiers légitimes pouvait leur ouvrir cette fois la porte de la citoyenneté complète. Mais leur nombre devait être limité et il a donc fallu faire appel à d'autres. Deux catégories sont susceptibles de fournir des hommes, car déjà habituées à servir comme combattants : les Néodamodes et les Périèques.

Le terme de « Néodamode » disparaît à partir de 369, alors que Xénophon les a plusieurs fois mentionnés précédemment, nous l'avons vu. Il est bien évident que seuls le nom et la catégorie ont disparu, pas les hommes, trop nombreux pour cela. Une partie d'entre eux a pu être intégrée parmi les Spartiates, les autres ne se distinguant plus du reste du *damos*. En effet, le groupe des *Homoioi* correspond de plus en plus à une oligarchie, tandis que les pauvres, les « Inférieurs » dont parle Xénophon (III 3, 6), constituent un *damos* qui rassemble les familles d'*Homoioi* déchus de la pleine citoyenneté, les Néodamodes proprement dits, descendants nés libres d'affranchis, mais qui restent des citoyens passifs, toujours menacés par les dettes et la pauvreté ; ils peuvent aussi avoir servi à renforcer l'Etat dans la *périoikis*.

La reconstitution de la périoiakis En effet, une deuxième question se pose, celle de savoir comment on a repeuplé les cités périèques reconquises (comme Caryai dont les habitants furent massacrés, Sellasie, Belmina, Thalamai ou encore la Skiritide dévastée). On sait aussi que, durant l'invasion, des Périèques avaient déserté. Ils n'avaient plus leur place en Laconie après le départ d'Épaminondas ; connaissant les Spartiates, nous pouvons penser qu'il n'y eut pas de pardon et que ceux qui ne furent pas tués durent disparaître. Auraient-ils été accueillis à Mégalépolis qui manquait d'habitants ?

De toute façon, les régions au nord de la Laconie sont des régions menacées où il faut installer des gens en état de combattre, donc la logique voudrait qu'on y ait installé certains Inférieurs spartiates habitués à servir dans l'armée. Si l'on se rappelle que les Périèques n'avaient pas tous même fortune et même rang social et qu'il existait chez eux des aristocrates, ceux que Xénophon appelle *kaloï k'agathoi* (V 3, 9), l'hypothèse peut être sérieusement envisagée ; du reste, en 421 à Lépréon, on avait installé côte à côte les *Brasidéïoi* et des Néodamodes. Il faut penser que le corps des Périèques aussi a été laminé par les combats et l'invasion, et sans doute plus profondément que celui des *Homoïoi*. En effet, Isocrate dit dans le *Panathénaïque* (178), vers 340, que les Périèques sont désormais lourdement mis à contribution, et il nous dit aussi qu'il s'agit du *damos* spartiate⁵¹. Or Isocrate suit de très près la vie politique de son temps, aussi pouvons-nous penser que, dans ce discours, le dernier qu'il ait écrit, il se réfère à la Sparte de son temps, ce qui confirmerait que les choses se sont passées comme nous venons de le suggérer. En tout cas, Archidamos dispose de soldats pour mener campagne contre Messène et Mégalépolis, nous

le voyons en 365 (VII 4, 20-27), alors qu'ils sont alliés des Éléens, eux-mêmes en guerre contre les Arcadiens. Archidamos, parti avec l'armée civique, a pris Cromnos où il a laissé en garnison trois de ses douze lochoi. Mais Cromnos est investie par l'ennemi et Archidamos doit repartir pour tirer ses concitoyens de ce guêpier. C'est alors qu'il ravage l'Arcadie (du sud, certainement) et la Skiritide. Mais il doit se résigner à affronter la coalition adverse, et un premier heurt lui a déjà coûté plusieurs hommes de la plus haute distinction, sans compter que lui-même a été blessé : « Cependant les Lacédémoniens, revenus plus tard de nuit à Cromnos, s'emparent de la partie du retranchement qui était dans le secteur des Argiens, et s'empressent d'appeler les assiégés au-dehors. Et tous ceux qui se trouvaient tout près et qui saisirent l'occasion, purent sortir ; mais tous ceux qui furent rattrapés par les Arcadiens, accourus en nombre à la rescousse, furent cernés à l'intérieur, et une fois qu'on s'en fut emparé, on se les partagea : un lot revint aux Argiens, un aux Thébains, un aux Arcadiens, un aux Messéniens ; le total des Spartiates et Périèques fait prisonniers fut de plus de cent (VII 4, 27).

Les Mothakes : création d'une catégorie nouvelle ?

Il est possible que ce soit à ce moment-là, voire plus tardivement, que l'on ait amorcé une petite ouverture de l'élite des citoyens en créant la catégorie des « mothakes », jeunes gens libres qui ont suivi l'*agôgè* grâce au soutien d'un Spartiate aisé mais qui ne sont pas des citoyens complets du fait de leur pauvreté. Certes, nous trouvons, dans Élien, des hommes de la fin du V^e s. - Gylippe,

Callicratidas et Lysandre - qui sont présentés comme *mothakes*, mais cela paraît contestable⁵². En effet, ces trois personnages appartenaient à des bonnes familles spartiates, Lysandre aurait même fait partie des Héraclides. Or notre premier témoignage sur les *mothakes* ne date que du III^e S. et il est dû à l'historien Phylarque qui inclut Lysandre parmi eux (Ath. VI 271e-f). Plutarque, lui, insiste sur la pauvreté de Lysandre mais n'en fait pas un *mothax*, alors qu'il inclut dans cette catégorie deux compagnons du roi Cléomène (*Cléom.* 8, 1). On remarquera que pour Phylarque, qui connaît la réalité sociale de Sparte dans la seconde moitié du III^e S., ces compagnons *d'agôgè* des jeunes Spartiates ne sont pas « Lacédémoniens ». Or les trois Spartiates désignés par Élien étaient bien évidemment des citoyens de plein droit ; toutefois, si, par la suite, on a pu imaginer qu'ils avaient pu être des *mothakes*, c'est qu'à l'occasion rien n'interdisait que les *mothakes* devinssent des *homoioi*. On pourrait donc voir dans l'institution des *mothakes* une correction apportée à l'étroitesse du corps civique, qui permettrait le maintien de celui-ci en créant une catégorie dans laquelle on pourrait désormais puiser en cas de nécessité. En faisant éduquer, par les riches, des jeunes de familles libres mais pauvres, Sparte augmentait son potentiel de bons soldats et se constituait un vivier dans lequel puiser, à l'occasion, pour consolider le corps des *Homoioi*. Mais, rapidement, la rigidité sociale a refermé la porte entrouverte et la transformation de *mothakes* en Spartiates, a dû être très exceptionnelle.

Les cryptes À la suite de H. Jeanmaire, toute une historiographie moderne a discuté de la cryptie comme d'un rite initiatique faisant

partie des archaïsmes spartiates. Or, Platon est le premier à en parler⁵³, à deux reprises dans *les Lois*, son dernier ouvrage (commencé peu après 369 ?). En I 633b, il évoque un rite de passage assez exigeant, par la voix du Laconien Mégillos : « Eh bien, pour ma part, la quatrième (des institutions de Sparte en relation avec le courage) je vais essayer de la préciser : c'est l'entraînement, fréquent chez nous, à l'endurcissement à la souffrance, au moyen des luttes à mains nues et des vols pratiqués en tous temps, sous une pluie de coups. Il y a encore quelque chose, la cryptie, comme on l'appelle, qui est un entraînement à l'endurance, prodigieusement éprouvant : en hiver, ni chaussures, ni literie ; pas de serviteurs, chacun s'occupant de lui-même ; ils errent à travers tout le territoire, de nuit comme de jour. » On voit que le texte mentionne en premier vols et bagarres à mains nues et que la cryptie vient ensuite comme si elle se rajoutait à l'entraînement traditionnel. Plus loin (VI 763b), donc peut-être dans une partie rédigée plus tardivement, Platon présente la garde du territoire dans sa cité des Magnètes, confiée à des agronomes spécialement affectés aux tâches de police et il suggère qu'on pourrait les appeler des cryptes, car ils doivent agir en se dissimulant. Aristote, ensuite, donne une version beaucoup plus spectaculaire : « On dit que Lycurgue institua aussi la cryptie en vertu de laquelle, aujourd'hui encore, ils font des sorties en se cachant le jour ; mais, la nuit, ils se livrent à des agressions à main armée et font disparaître les hilotes, selon qu'il est à propos » (fr. 611. 10 Rose). C'est une vision du même ordre qui nourrit l'exposé de Plutarque (*Lyc.* 28, 3-7) : « Voici en quoi consistait la cryptie. Les chefs (archontes) des jeunes gens (*néoi*) envoyaient de temps à autre dans le territoire ici ou là, ceux qui étaient réputés avoir le

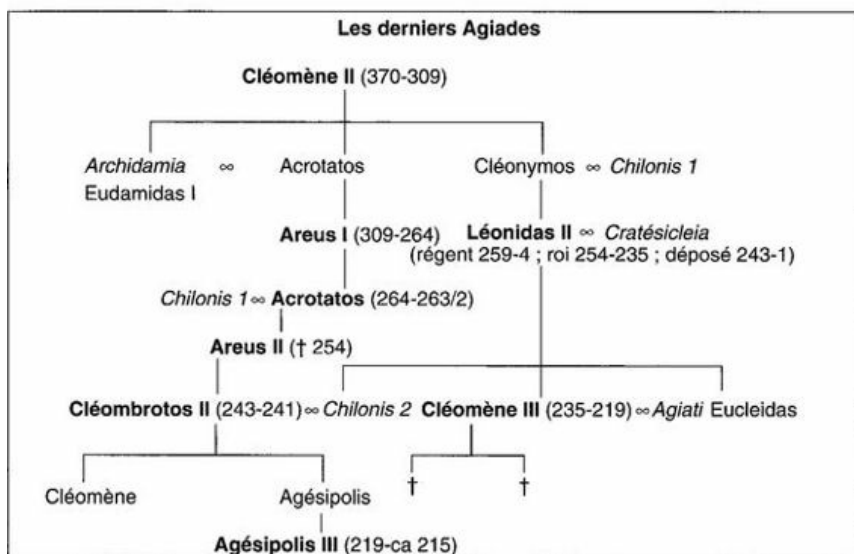
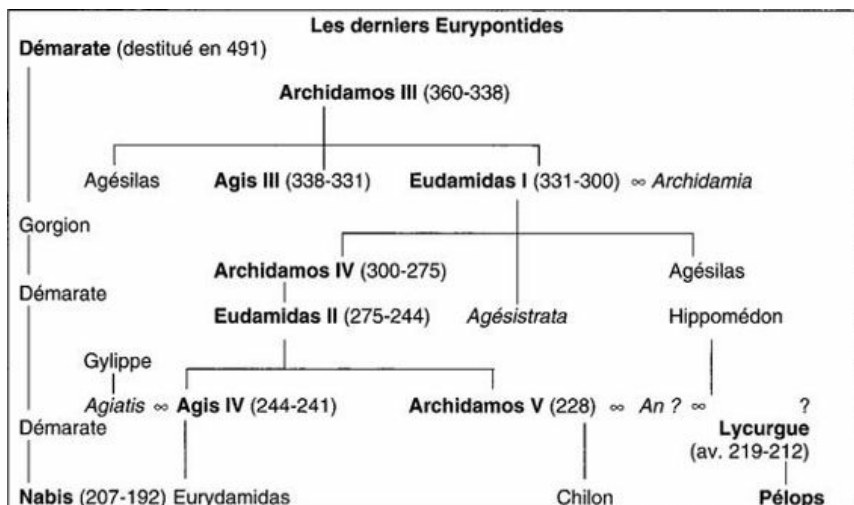
plus d'intelligence, en n'ayant rien d'autre qu'un poignard et les vivres nécessaires. Durant le jour, dispersés dans des lieux couverts, ils se tenaient cachés et se reposaient ; la nuit venue, ils descendaient sur les routes et égorgeaient les Hilotes qui leur tombaient sous la main. Souvent aussi ils se rendaient dans les champs et tuaient les plus forts et les meilleurs. [...] Aristote va même jusqu'à dire que les éphores, lors de leur entrée en charge, déclaraient la guerre aux Hilotes afin qu'on pût les tuer sans souillure. » S'ensuivent les fantasmes des Modernes.

Dès Aristote, nous avons changé de niveau : la cryptie a cessé d'être une pure épreuve intégrée à l'initiation des jeunes, pour devenir une force de protection de la Laconie, voire d'agression contre des voisins dont on n'a pas accepté la sécession. Cette cryptie-là peut être rapprochée de celle que Phylarque associe à Cléomène III : lors de la bataille de Sellasie, « Cléomène du poste d'observation où il se trouvait, ne voyant nulle part les troupes illyriennes et acarnaniennes [...], appela Damotélès, le préposé à la cryptie, et lui ordonna d'aller voir et examiner ce qui se passait à l'arrière et autour de son armée » (Plut. *Cléom*, 28, 3). Il s'agit cette fois d'un corps d'espions, de forces spéciales, constituant un des éléments de l'armée de Cléomène.

Il nous apparaît donc que la cryptie fut peut-être un rituel archaïque, mais que, telle qu'elle est connue après Platon, elle est encore une fois une adaptation de Sparte aux nécessités du moment. En 369, le danger est partout. En Laconie même, on a dû armer des Hilotes ; en Messénie, le territoire est aux mains d'Hilotes libérés,

d'exilés revanchards, et de garnisons ennemies. L'ennemi, même lorsqu'il a évacué les plaines de Laconie, reste aux portes de la ville, à preuve la libération de Sellasie qui ne date que de 365. Il a donc fallu se doter d'un corps militaire capable de faire face à cette situation, tout particulièrement de frapper et de terroriser les Messéniens dont on mettra longtemps à admettre l'indépendance et qui, aux yeux des Spartiates, restent des Hilotes révoltés. Enfin, il faut suppléer au rôle que jouaient autrefois les Skirites, avant-garde et éclaireurs de l'armée lacédémonienne, puisqu'ils sont passés dans le camp arcadien. En fait, les cryptes jouent alors le rôle qui était celui des *hippeis*, mais, au lieu d'inspirer la terreur par leur seule existence, comme du temps où l'ordre spartiate régnait, ils frappent l'ennemi en se dissimulant au maximum et en assassinant. Ces jeunes gens sont choisis parmi les plus intelligents des jeunes Spartiates pour faire des coups sur les frontières et terroriser les Messéniens, voire les Mégalopolitains ; et sans doute également les Hilotes de Laconie. Il y avait des traîtres à éliminer, dans la *périoikis* et dans les campagnes. Pour toutes ces raisons, les Spartiates ont éprouvé le besoin de disposer d'un corps qui jouait le rôle à la fois de forces spéciales et de police secrète. Ces gens devaient être le moins visibles possible, d'où leur nom de *cryptes*, « cachés ». Peut-être est-ce à leur exemple que fut créé à Athènes un corps de cryptes que nous voyons, au III^e S., tenir garnison à Rhamnonte⁵⁴.

Une fois encore, nous n'avons pas affaire à une révolution, mais à une simple adaptation d'éléments préexistants aux nécessités de l'heure. Xénophon ne nous en parle pas, peut-être parce que cela ne lui paraissait pas



mériter qu'il s'y attardât ou que le système n'était pas encore développé ; de plus, Thucydide avait déjà signalé que la transparence n'était pas souhaitée par Sparte et que l'étranger ignorait donc bien des choses. Dans ce moment de tous les dangers, nul doute que le secret n'ait paru encore plus nécessaire. Malheureusement, cela entraîne l'historiographie sur Sparte vers des institutions hors du temps, empêtrées dans le mythe qui les entoure ; l'utilisation de sources rares, fragmentaires et souvent idéologiques rend fragile toute reconstitution d'une évolution, telle que nous l'avons tentée.

Au terme de cette réflexion, il nous semble donc que, sans toucher à la structure politique de Sparte, on a introduit quelques aménagements de façon à assurer le fonctionnement de l'État. On a introduit dans le corps des Spartiates un certain nombre d'éléments nouveaux, on a prévu une réserve de citoyens en cas de nécessité, on a transformé la catégorie des choisis (*hippeis* puis cryptes) en l'adaptant aux nécessités de l'heure, et l'on a reconquis et renforcé une partie de la *péριοικis*, ce dernier point étant à la fois le plus probable et le plus difficile à établir. Sparte a cherché à se donner les instruments pour retrouver ses positions.

[1](#) Les références sans nom d'auteur renvoient à XÉN. *Hell.* Pour ce chapitre, cf. CARTLEDGE, 1987, p. 382-392 et 1979-2000 (complément bibliographique) ; DAVID, 1981, p. 78-105.

[2](#) DIOD. XV 63-67 ; PLUT. *Agés.* 31-33, 1.

[3](#) DIOD. XV 62, 5 ou XV 81, 2 ; PLUT. *Agés.* 21, 1 et *Pél.* 24, 2.

[4](#) Il s'agit du *téménos* d'Apollon Thornax qui se trouvait au N. de Sparte, où un Apollon Pythien était représenté par une statue de taille gigantesque (PAUS. III 10, 8) et faisait pendant à l'Apollon Amycléen de même taille, au S. de Sparte. Ces deux statues géantes protégeaient l'espace civique de la cité.

[5](#) Amyclées, à 5 km env. au S. du noyau urbain, lui était reliée par une route sacrée bordée de sanctuaires dont l'hippodrome consacré à Poséidon Gaiaochos (« qui-tient-la-terre »).

[6](#) En dernier lieu POWELL, 2005 ; cf. *supra*, ch. 5.

[7](#) Conférence donnée à Paris au print. 2006 par Ch. KRITSAS.

[8](#) Pour une analyse plus détaillée, voir CHRISTIEN, 2000, p. 158-168. Sur les mythes, la conquête et la révolte de 464, voir *supra*, ch. 2 et 10.

[9](#) Notre connaissance du site s'enrichit chaque année grâce aux fouilles de P. Thémélis et la Messénie suscite de nombreuses études, ce dont témoigne LURAGHI & ALCOCK (éds), 2003.

[10](#) Nous avons malheureusement perdu la Vie d'Épaminondas écrite par Plutarque. DIOD. XV 67, 1, dit que les Thébains ne sont restés que 85 jours dans la région, ce qui doit correspondre à la construction des murs de l'Acropole et à la fondation de la nouvelle cité ; la garnison laissée à Ithôme a dû rester au moins le temps nécessaire à l'édification de la muraille. Une grande muraille du même genre fut construite à Mégalépolis un peu plus tard.

[11](#) En IV 31-33, Paus. présente les grands sanctuaires de la nouvelle cité.

[12](#) Ces deux lieux, étrangement contigus, ont peut-être un rapport avec la Messénie pré-spartiate mais surtout c'est là que se serait tenu le centre du pouvoir spartiate en haute Messénie permettant de contrôler la plaine de Stényklaros, peut-être avec un harmoste. Selon PAUS. IV 26, 6, les Messéniens refusent de s'y réinstaller parce qu'ils y avaient de trop mauvais souvenirs. Mais on continuera à honorer les dieux qui l'étaient précédemment, en y ajoutant sans doute quelques autres, tel l'Arcadien Kaukôn.

[13](#) On n'a jamais réussi à définir véritablement ce qu'était l'Aulôn de Xénophon.

[14](#) Elle emprunte ses structures à la fois au *koinon* béotien et à Argos où, entre

Sépéia et 460 env., la cité a intégré des Périèques, agrandi et restructuré son territoire; cf. KRITSAS, 1992 et RUZÉ, 1997, p. 254-264.

[15](#) Sur la côte nord de la Sicile, Tyndaris avait été fondée au début du IV^e s. pour les Messéniens chassés de Naupacte et de Zakynthos.

[16](#) La récupération de Kyparissia et de Pylos, peu de temps après, donna à Messène un meilleur débouché sur la mer, ne laissant plus à Coronè un grand rôle à jouer.

[17](#) GRANDJEAN, 2003. Nous ne pouvons la suivre quand elle restreint la Messénie d'Épaminondas à l'Ithôme et ses plaines environnantes, p. 69. Si le cap Acritas et la côte ouest échappaient à la Messénie, toute la *perioikis* lacédémonienne du versant ouest du Taygète nous semble avoir été fortifiée, renforcée par des garnisons béotiennes et argiennes, de façon à limiter les raids des Spartiates et à permettre l'exploitation des plaines messéniennes. Même ainsi, les Messéniens ont dû longtemps vivre dans la peur.

[18](#) Pour une description topographique de la région, voir VALMIN, 1930 ; ROEBUCK, 1941; enfin les articles de HOPE-SIMPSON, 1957 et 1966, avec description et plan des restes antiques.

[19](#) STR. VIII 4, 4. Aucun autre moment de l'histoire messénienne ne convient à l'installation de garnisons béotiennes en ces lieux; la mention de Thalamai, au sud de la frontière de la Messénie selon Pausanias, fait penser que toute la côte ouest du Golfe fut arrachée aux Lacédémoniens en 369.

[20](#) PAUS., très pro-Messénien, déclare pudiquement ne pas connaître l'éponyme Leuctra. Les Spartiates avaient par ailleurs une ville de Leuctron à la pointe nord du Taygète.

[21](#) Cf. *supra*, chap. 2. Les liens entre les Messéniens et les Dioscures sont assurés par le nom de Tyndaris donné à la cité de Sicile, mais le mythe dans PAUS. IV 27, 1-3, reste obscur.

[22](#) Ainsi dans son Périple, le Pseudo-Skylax (années 360 av. J.-C.) passe des ports lacédémoniens du cap Acritas à ceux du Ténare, puis il fréquente le golfe de Laconie. Or, juste en face d'Asiné, il y avait Oitylos et Messa et, dans le golfe de Messénie, Coronè, Pharai, Cardamyli : il les a évités sans doute pour des raisons politiques.

[23](#) Le Pamisos, lui, était le fleuve qui traversait les plaines de Messénie et venait se jeter dans la mer entre Coronè et Pharai, au fond du golfe de Messénie.

[24](#) POL. III 16. Pour toutes ces routes, cf. CHRISTIEN, 1989.

[25](#) Où se trouvaient les localités de Poiassa, Écheiai et Tragion, selon STR., VIII 4, 4.

[26](#) Comme la ligne de fortifications se situe plus à l'ouest (Calamai et Anthéia,

acropole de Thouria), Épaminondas n'avait sans doute pas vu l'utilité de donner à la Messénie ces cantons montagneux.

27 PAUS. III 26, 2-3. Pour les Dioscures, nous avons pu bénéficier de la communication de la thèse de M. HATZOPOULOS, 1970 : protecteurs des hommes pieux, amis de la justice, enfin protecteurs du foyer. On comprend que les Messéniens les aient revendiqués.

28 PIKOULAS, 1985, avec des cartes et des photos de mur antique et de traces de guides-roues qui signalent le passage de la route vers la haute plaine de Messénie. Cf. aussi PRITCHETT, 1985, p. 39-46. Ces endroits montagneux semblent avoir joué un grand rôle dans l'imaginaire messénien au III^e S.

29 On voit encore les traces de la route, au-dessus de Giorgitsi, à 1600 m d'alt., ce qu'ignore PRITCHETT, 1985, p. 62-68. La route n'ayant pas été réutilisée par la suite, contrairement à celles qui vont vers Thouria, Pharai et Alagonia où une route empierrée s'est superposée aux routes antiques, les traces en sont encore visibles ; elles nous montrent que ces routes à chariots, avec leurs deux guides-roues, passaient (au moins partiellement) à travers la montagne. C'est en chariot que Cinadon était censé ramener ses suspects de Messénie.

30 STÉPHANE de Byzance donne quelques noms de cités messéniennes que nous ne savons où placer.

31 HILLER v. GAERTRINGEN & LATTERMANN, 1911, donnent les plans des deux sites, celui de Hira dans la montagne au sud du Lykaion et à l'est de Bassai, celui de la forteresse qui surveille l'entrée dans la plaine de Stényklaros depuis Mégalépolis.

32 PTOLÉMÉE, III, 14, 42. Le géographe place Haliarte à la hauteur de Kyparissia, un peu plus à l'est.

33 VALMIN, 1930, p. 79-81, avec photos et plans.

34 Le Zeus qui devint ensuite Lykaïos fut peut-être d'abord adoré sur le sommet d'Hira. Le texte de PAUS. déclare qu'Aristoménès s'est retiré au Lykaion après la chute de la forteresse et POL. IV 33, parle d'une stèle qu'il y aurait dressée, « à ce que dit Callisthène », donc lui-même ne l'a pas vue et rien ne permet de tenir cette stèle pour historique, sauf que, dès le IV^e S., les Messéniens accordaient du crédit au passage d'Aristoménès au Lykaion. Le culte semble apparaître sur ce dernier sommet lors de la fin de la deuxième guerre de Messénie, cf. JOST, 1985, p. 183.

35 STR. VIII 3, 25 ; un manuscrit la dit même « arcadienne et lépréate ». Or Strabon a utilisé Éphore et donne des indications concernant la Messénie d'avant 356. Les références faites à kaukôn lors de la re-fondation des Mystères au I^{er} S. (PAUS. IV 1,

6) sont une façon de rappeler cette présence arcadienne dans un contexte qui privilégie désormais d'autres liens.

[36](#) Nous appuyant sur la qualification de Thalamai comme béotienne, nous considérons que la Messénie d'Épaminondas était déjà très étendue, nettement plus que ce que lui accorde ROEBUCK, 1941 ou GRANDJEAN, 2004.

[37](#) DUSANIC, 1970, p. 317.

[38](#) VII 1, 20-23 et 28-37 ; DIOD. XV 70, 1.

[39](#) La flotte syracusaine s'était sans doute dirigée vers le golfe de Corinthe, Philiscos ayant réuni les uns et les autres à Delphes. La flotte doit donc repartir et débarquer probablement à Gytheion qui est le port militaire (cf CHRISTIEN, 2000, p. 149-156) ou même à Las, après avoir fait le tour de la moitié du Péloponnèse.

[40](#) Cette notion de *politikoi* pose problème : elle exclut les mercenaires et les alliés et désigne l'armée civique, celle des propriétaires fonciers qui doivent statutairement le service militaire, Spartiates et Périèques, mais sans qu'on sache exactement lesquels parmi ces derniers le doivent.

[41](#) Ce site n'est pas connu par ailleurs ; l'Eutrésie est une région de la Mégalopolitide.

[42](#) Il est possible que Denys les ait rappelés car il entreprenait d'attaquer les Carthaginois affaiblis par une épidémie. Il va d'ailleurs mourir bientôt, au printemps 367.

[43](#) Le récit de DIOD. XV 92, 5, très confus, doit être compris grâce à Plutarque.

[44](#) C. NEPOS dit 220 talents. XÉN. lui, reste dans le vague ; peut-être CALLISTHÈNE (PLUT. *Agés.* 34, 4) ou THÉOPOMPE (PLUT. *Agés.* 31, 4 ; 32, 14 ; 33, 1) avaient-ils évalué ce que le roi avait rapporté à Sparte. À raison d'env. 25,1 kg (étalon att.) pour un talent, 230 T. pèsent près de six tonnes. Mais cela a pu être livré en plusieurs fois, ou une partie en or. De toutes façons, la solde de 2 000 hommes représentait près de 10 T. par mois ; Sparte avait donc besoin d'argent.

[45](#) Cromnos est à l'ouest de Leuctron, au sud-ouest de Mégalépolis, près du village de Paradisia, par lequel passe aujourd'hui la route entre Mégalépolis et Messène ; cf. ROY et al., 1992 : un site a fourni de la céramique des V^e et IV^e S.

[46](#) VII 4, 12-16 ; DIOD. XV, 77, 1-4. Les Arcadiens libérèrent Kyparissia et Pylos qu'ils donnèrent aux Messéniens.

[47](#) DIOD. XV 89, 1 ; PLUT. *Agés.* 35, 3 ss ; POL. IV 33, 8 s.

[48](#) L'ouvrage le plus attentif à ces questions est DAVID, 1986.

[49](#) Pour une description traditionnelle de ces catégories sociales, cf. OLIVA, 1971.

[50](#) CHRISTIEN, 1988.

[51](#) MOSSÉ, 1977.

[52](#) ÉLIEN, HV, XII, 43, qui confond ensuite les deux termes de *mothax* et de *mothôn*.

[53](#) Selon AZOULAY, 2006, le premier à parler de la cryptie mais sans la nommer serait Isocrate dans *l'Archidamos*, daté de 366. Toujours très attentif à la vie politique de son temps, Isocrate aurait ainsi réalisé qu'un nouveau genre de combattants était apparu. Pour un exposé complet d'une cryptie plus ancienne, voir DUCAT, 1997.

[54](#) KNOEPFLER, 1993.

Chapitre 15

Règne d'Archidamos III (360-338 av. J.-C.)

Bien que nous ayons choisi de marquer une coupure avec la mort d'Agésilas, symbole de la fin d'une époque, il est évident que son fils, associé à lui depuis plusieurs années, reprit la

politique de revanche de son père. La pression continua sur les nouveaux voisins de

Sparte qui ne fit jamais la paix avec Mégalèpolis et mit très longtemps à accepter de la faire avec la Messénie. Mais ses espoirs de revanche furent contrariés par l'inexorable

transformation des rapports politiques au cours de ce IV^e S. Archidamos dut mener vigoureusement les combats pour récupérer

de nouveaux territoires. Selon les informations tirées par Ch. Kritzas des tablettes trouvées au sanctuaire d'Athéna à Argos, les territoires en question devaient

comprendre la Thyréatide sur laquelle il aurait remis la main en 358/7¹. Ces succès expliqueraient pourquoi Isocrate a écrit en 356 la *lettre à Archidamos* qui invitait ce dernier à se lancer dans l'union des Grecs contre les Barbares. Mais les Grecs ont entrepris une nouvelle fois de se déchirer et Sparte est engagée dans une nouvelle guerre, la troisième guerre sacrée, qui se déroule en Grèce centrale.

Les luttes de 360 à 346²

L'effondrement de Syracuse Nous avons vu que Syracuse avait bien aidé Lacédémone à récupérer des territoires mais, après 365, le tyran Denys le Jeune ne semble plus avoir la vigueur nécessaire pour maintenir une pareille alliance (Plut. *Dion*, 7-10). Toutefois, le pire est à venir. En 357, Dion, que Denys avait exilé, décide de rentrer en Sicile et de le chasser du pouvoir ; mais le tyran a de nombreux mercenaires à son service et les Syracusains, de leur côté, ont aussi leur idée sur le régime souhaité³. La présence de nombreux mercenaires au service de tous les adversaires fait s'installer le chaos, très rapidement et définitivement. Dans un premier temps, Sparte essaye d'y mettre un peu d'ordre ; Denys le Jeune a, de son côté, engagé un certain Pharax, Spartiate basé sur le

territoire d'Agrigente : « Héracleidès [*le chef du parti démocratique*] qui se trouvait alors à Messine [...] traitait secrètement avec Denys par l'intermédiaire de Pharax de Sparte [...] qui était campé à Néapolis sur le territoire d'Agrigente » (Plut. *Dion*, 48, 7-49, 2). De plus, le Spartiate Gaisylos est envoyé de Lacédémone : « Héracleidès [*arrivé trop tard avec ses navires pour s'emparer de Syracuse*] reprit la mer [...]. Il rencontra le Spartiate Gaisylos, qui se dit envoyé de Lacédémone pour prendre le commandement des Siciliens, comme autrefois Gylippe. Héracleidès [...] le montra aux alliés et envoya un héraut aux Syracusains pour les sommer de recevoir ce Spartiate pour chef. Mais Dion répondit que les Syracusains ne manquaient pas de chefs compétents et qu'en tout cas, si la situation réclamait un Spartiate, c'était lui-même, puisqu'il avait reçu à Sparte le droit de cité. Alors Gaisylos renonça au commandement, se rendit auprès de Dion et le réconcilia avec Héracleidès » (Plut. *Dion*, 49, 5).

Certes, la politique de Sparte n'apparaît pas clairement car tout le texte est biaisé par la coloration favorable à Dion de sa source et par ses efforts pour dissimuler les aspirations de Dion à remplacer Denys comme tyran. Mais on voit clairement que Sparte est impliquée auprès de tous les clans en présence, avec un chef de troupes au service de Denys (apparemment à titre personnel puisqu'il y a ensuite apparition d'un envoyé officiel), puis une tentative pour mettre un ordre laconien dans les affaires de Syracuse, et, faute d'y parvenir, une médiation destinée à rétablir la paix entre les parties. Or Dion dut mal supporter cette tentative d'ingérence puisqu'il fit ensuite appel non à des Spartiates mais à des Corinthiens pour l'aider à établir le gouvernement

aristocratique dont il rêvait, ou dont rêvaient les Platoniciens⁴. Rapidement assassiné par l'Athénien Callipos⁵, il aura à son tour de belles funérailles ; Callipos lui-même ne gardera le pouvoir que treize mois (et ainsi de suite).

L'effondrement de leur allié de Sicile a certainement inquiété les Lacédémoniens, mais ils ne peuvent y consacrer trop d'attention au moment même où débute, en Grèce centrale, la troisième guerre sacrée. Pour comble de malheur, des nouvelles inquiétantes arrivent aussi d'Italie du Sud où Thourioi et d'autres cités tombent aux mains des Bruttiens.

Religion, politique et idéologie Les Spartiates sont très présents à Delphes durant cette période. Depuis longtemps fidèles d'Apollon Delphien, les rois ayant auprès d'eux des envoyés spéciaux pour la consultation de l'oracle, ils semblent alors plus assidus que jamais. Bien que n'étant pas membres de droit de l'amphictyonie⁶, ils sont parmi les plus généreux donateurs pour la reconstruction du temple⁷ et nous trouvons un naope (magistrats chargés de réaliser les travaux) lacédémonien dès 356, il est vrai au moment où le chef phocidien Philomélos a mis la main sur le sanctuaire avec l'appui d'Archidamos. Les Thébains, trouvant les Spartiates trop présents, se sont efforcés de les faire exclure de Delphes en les faisant condamner en automne 357 à une amende très lourde de 500 talents⁸, doublée à la pylée suivante, ceci pour un vieux grief, la prise de la Cadmée en 382, mais on ne voit pas très bien en quoi cela relevait de la compétence du conseil amphictyonique⁹.

Étaient sans doute en cause à la fois la piété particulière que les

Spartiates affichaient alors envers Apollon, fait noté par Platon, et le soutien discret qu'ils apportaient aux Phocidiens. Les Spartiates tentaient, d'une certaine façon, d'utiliser la reconstruction du temple de Delphes comme l'avaient fait autrefois les Alcéméonides exilés, espérant retrouver par cet intermédiaire une *aura* que leur défaite à Leuctres leur avait fait perdre ; à moins qu'ils n'aient tout simplement pensé que leur défaite était le résultat d'une impiété. En effet, lors du congrès panhellénique tenu à Delphes en 371, où l'on renouela la Paix du Roi, un certain Prothoos proposa de « licencier les armées conformément au serment et d'inviter les cités à verser, pour la reconstruction du temple d'Apollon [*détruit par le séisme de 373/2 ?*], la contribution que chacun voudrait » (*Hell.* IV 4, 2). La proposition fut repoussée et Cléombrotos dut marcher contre les Thébains avec l'insuccès que l'on sait. Il pouvait bien se murmurer un peu partout, et surtout à Sparte, que, si les Spartiates n'avaient pas négligé les intérêts d'Apollon, la catastrophe ne serait pas arrivée.

Aussi fournissent-ils désormais à l'Apollon de Delphes leur contribution et des naopes. En 353 il y a comme « naopes de guerre » un Delphien, un Athénien, deux Locriens, un Mégarien, un Épidaurien, un Lacédémonien, deux Corinthiens et un Phocidien. (*CID* II, 31, 133-170). C'est que Corinthe, Sicyône, Mégare, Épidaure et Phlionte ont aussi pris le parti des Phocidiens. Montrer sa piété à l'égard d'Apollon est une arme idéologique. Mais il y avait sans doute autre chose : en effet, en 346/5 ou peu après, on voit l'amphictyonie rejeter l'admission des Messéniens et des Mégaloopolitains¹⁰, tout en reconnaissant qu'ils sont « évergètes du dieu » ; ce rejet ne peut être totalement dissocié de la présence à Delphes des Spartiates qui, trente ans après les faits, refusent

toujours de reconnaître la création des nouvelles cités.

Les luttes en Grèce Centrale De toute façon, dans les années 356-346, tous les regards étaient tournés vers la Grèce centrale. En effet, les Thébains agirent à l'assemblée amphictyonique de 357 pour faire condamner des Phocidiens (anti-Thébains) et les Spartiates à une amende scandaleusement lourde. On peut supposer, à la lumière des documents argiens récemment découverts, que les Thébains voulaient ainsi leur faire payer la réoccupation de la Thyréatide car, faute d'avoir pu venir aider efficacement les Argiens dans le Péloponnèse, ils cherchèrent à chasser les Spartiates de Delphes. Les Lacédémoniens se trouvèrent donc, *de facto*, dans le camp des Phocidiens qu'ils soutinrent de 15 talents (Diod. XVI 29, 2-3), mais ils étaient dans une situation délicate car, les Phocidiens ayant été déclarés sacrilèges par l'amphictyonie, la piété spartiate interdisait de les appuyer officiellement. Une fois que le stratège phocidien, Philomélos, se fut emparé de Delphes, les Spartiates, comme les Athéniens et quelques Péloponnésiens¹¹ dont les Achéens, acceptèrent de nouer une alliance. À la pylée d'automne 355, Thèbes fit déclarer la guerre sacrée contre les Phocidiens. Philomélos, pour constituer une armée capable de tenir tête à ses adversaires, dut user des biens du sanctuaire, devenant impie et sacrilège. Sa mort, après la défaite de Néon en 354, ne mit pas fin à l'alliance entre Lacédémoniens et Phocidiens, d'autant plus que son successeur, Onomarchos, vit apparaître sur les champs de bataille de Thessalie Philippe de Macédoine, qui avait immédiatement compris le parti qu'il pouvait tirer de cette guerre. Après un premier succès,

Onomarchos fut battu et tué avec 6 000 de ses hommes. Trois mois après, en 352 (ou 353¹² les Spartiates, avec les Athéniens, leurs alliés depuis 369, et les Achaïens, apparurent aux Thermopyles, aux côtés des Phocidiens, pour en interdire le passage à Philippe qui avait profité des débuts de la guerre sacrée pour dominer la Thessalie et descendait en Grèce centrale voir s'il pourrait encore tirer profit des désordres de l'heure¹³. C'était la première fois que les Lacédémoniens engageaient des troupes en Grèce centrale depuis le début du conflit. C'était aussi, symboliquement, se remettre dans les pas des glorieux ancêtres, contre le roi qui menaçait la liberté des Grecs. Certes, les plus nombreux (et de fait les plus concernés), étaient les Athéniens, qui envoyèrent à Phaïllos, le chef phocidien, 5 000 hoplites et 400 cavaliers. Si les Athéniens étaient ceux que l'activisme de Philippe menaçait le plus, la présence lacédémonienne avait une plus forte connotation symbolique. D'ailleurs, en échange, les Phocidiens descendirent l'année suivante dans le Péloponnèse soutenir leur allié qui avait décidé de tenter de porter un coup fatal à ses ennemis : Argos, Messène et Mégalépolis. Sans doute les Lacédémoniens pensaient-ils qu'après tout l'alliance phocidienne pouvait remplacer l'alliance syracusaine, en leur fournissant les troupes dont ils avaient besoin.

Renouveau des combats dans le Péloponnèse, en 352-351

En 352, donc, profitant de l'affaiblissement des Béotiens qui s'étaient épuisés dans la guerre en Grèce centrale, les Lacédémoniens engagèrent de nouveau des combats contre Mégalépolis¹⁴ et contre Argos. C'est Sparte qui a pris l'initiative

des combats, semble-t-il, comptant (sans doute) sur l'alliance phocidienne pour empêcher Thèbes d'aider ses alliés. Le texte de Diodore (XVI, 39) qui nous renseigne sur ces événements est malheureusement confus et vague : « Les Lacédémoniens, ayant un différend avec les Mégalopolitains, envahirent leur territoire sous le commandement d'Archidamos. Les Mégalopolitains [...] n'étant pas assez forts pour les combattre, demandèrent du secours à leurs alliés. Les Argiens, les Sicyôniens et les Messéniens vinrent à leur secours avec toutes leurs forces, les Thébains envoyèrent 4 000 fantassins et 500 cavaliers avec Kèphisiôn comme stratège. Les Mégalopolitains, étant partis en campagne avec leurs alliés, dressèrent leur camp près des sources de l'Alphée¹⁵. Les Lacédémoniens, eux, étaient renforcés par 3 000 fantassins phocidiens et 150 cavaliers fournis par Lycophron et Peitholaos, les tyrans chassés de Phères ; ayant rassemblé une armée capable de livrer bataille, ils dressèrent leur camp près de Mantinée. Puis, s'étant avancés jusqu'à la cité argienne d'Ornéai, ils s'en emparèrent avant l'arrivée des ennemis, car elle était alliée aux Mégalopolitains. Les Argiens, une fois arrivés, engagèrent le combat, les vainquirent et leur tuèrent plus de 200 hommes. Alors apparurent les Thébains [...] et il y eut une grande bataille. Mais la victoire semblant douteuse, les Argiens et les alliés retournèrent vers les cités où ils habitaient, les Lacédémoniens, eux, envahirent l'Arcadie et, ayant pris et pillé la cité d'Hélisson, ils retournèrent à Sparte. Quelques temps après, les Thébains et leurs alliés vainquirent leurs ennemis près de Thelphousa [...]. Finalement, les Lacédémoniens, ayant été vainqueurs dans une importante bataille, les armées des deux côtés rentrèrent dans leurs foyers. Par la suite les Lacédémoniens firent un armistice avec les Mégalopolitains et

les Thébains retournèrent en Béotie. »

Diodore semble avoir ramassé dans ce chapitre des événements qui peuvent s'être étalés sur deux, voire trois ans puisque l'on voit à deux reprises les armées retourner chez elles. Il semblerait en fait que Sparte ait profité du départ d'une partie de l'armée béotienne vers l'Asie pour déclencher les hostilités dans le Péloponnèse, avec des renforts phocidiens. Les Spartiates ont commencé par aller étriller les Argiens ; la prise d'Ornéai est d'ailleurs annoncée par Diodore une première fois en 353/2 (XVI 34, 3). L'importance de la riposte (rassemblement des Argiens, des Sicyôniens, des Messéniens et, bien sûr, des Arcadiens, et surtout l'envoi de forces thébaines importantes malgré la menace qui pèse sur la Béotie) fait penser que le danger de voir triompher Sparte semblait bien réel. Cependant l'arrivée des Thébains, en équilibrant les forces, empêcha que Péloponnèse tel que l'avait créé Épaminondas fut remis en cause, les combats autour de Mégalèpolis ne se montrant jamais vraiment décisifs : seule la destruction de cette cité l'eût été. Quand les Thébains purent retourner en Béotie s'en prendre à Phalaïcos, le successeur d'Onomarchos, qui s'était emparé de Chéronée, les combats avaient déjà cessé dans le Péloponnèse. Les Thébains revinrent en 351, après la défaite de Phalaïcos, pour régler les choses sur la base du *statu quo*.

C'est la dernière intervention de Thèbes dans le Péloponnèse. En fait, la partie historique désormais se joue entre Philippe et Athènes, mais on ne le sait pas encore. Seuls quelques Athéniens, à cause de leurs intérêts en Thrace, s'inquiètent de voir Philippe s'en prendre à Olynthe. Tout le monde est fatigué de cette guerre entre Grecs, et il semble que les belligérants ne souhaitent plus en

découdre entre eux. Ils se tournent vers le monde environnant.

L'opposition à Philippe de Macédoine Les Thébains et les Argiens trouvent alors habile de répondre positivement à la requête du grand Roi, Artaxerxès III, qui, au nom des alliances précédentes, leur demande de l'aide contre les Égyptiens. Sans doute en attendent-ils en retour des subsides. Spartiates et Athéniens eux, tout en protestant poliment de leur fidélité à l'alliance, refusent de fournir des troupes (Diod. XVI 44, 1-2 ; 48, 2). En fait, ils avaient précédemment fourni des officiers à Nectanébo II. Quand l'armée perse, après le drame de Sidon, arrive à l'entrée de l'Égypte, la branche pélusienne du Nil est défendue par 5 000 soldats commandés par Philophronos, le Spartiate (Diod. XVI 46, 8). Rien ne permet de savoir à quel titre il se trouve là mais il paraît exclu que ce soit contre l'avis des autorités spartiates. Des milliers et des milliers de soldats grecs se battent pour le Roi de Perse, ou celui d'Égypte, lequel, d'après Diodore, se conduit comme un pleutre. Les politiques ne se montrant pas mieux inspirés en Grèce qu'en Sicile, on comprend qu'Isocrate, et bien d'autres, se soient alors tournés vers Philippe. En 348/7, les tentatives athéniennes de faire alliance avec les Mégaloopolitains contre Philippe n'eurent pas d'effet, les Arcadiens restant obnubilés par le danger Spartiate, pour eux le seul réel.

Les Phocidiens profitent de l'absence des forces thébaines pour harceler les Béotiens. C'est alors que ceux-ci demandent l'aide de

Philippe en 347 mais, durant l'hiver 347/6, les Phocidiens cherchent à retirer son pouvoir à Phalaïcos et les nouveaux chefs négocient avec Athènes et Sparte pour qu'ils prennent en main la défense des Thermopyles, Philippe devenant vraiment dangereux. Les Spartiates, qui ont aussi envoyé des délégués à Pella en 346, hésitent (Esch. *II* 136) et, quand Philippe cherche à monter une coalition pour faire campagne contre Phalaïcos qui tient les Thermopyles, ils commencent par y répondre favorablement, puis se retirent rapidement (Dém. *XIX* 121) car ils soutiennent toujours les Phocidiens¹⁶. Archidamos part vers le nord avec 1 000 hoplites mais, dans les multiples intrigues que suscite Philippe, la plus improbable réussit : c'est finalement Phalaïcos qui, après avoir refusé de remettre les points fortifiés aux mains des Athéniens ou des Spartiates, négocie avec Philippe, abandonnant les Phocidiens et obtenant le droit de se retirer dans le Péloponnèse avec ses huit mille mercenaires¹⁷. Tout le monde cherche alors à traiter avec Philippe, car il est évident que les Phocidiens ne pourront plus tenir longtemps. Effectivement, ils se soumettent dans l'été 346.

En fin de compte, c'est Philippe qui recueille la protection d'Apollon. Les Spartiates se retrouveraient même exclus de l'amphictyonie, selon Pausanias (*X* 8, 2) ; mais cela semble faux car, à l'automne 345, il y a trois naopes lacédémoniens et, en 325 - il est vrai que c'est beaucoup plus tard - on voit aussi un *hiéromnèmon*. Par ailleurs, en 336, le Roi Cléomène II est venu à Delphes avec les naopes et a offert personnellement 510 drachmes pour la reconstruction, ses accompagnateurs ayant ajouté leur propre offrande¹⁸. En fait, Philippe ne s'est pas heurté directement à Sparte durant cette guerre, et l'on a plutôt l'impression que ce n'est pas ce que les deux parties recherchaient. Tant que le Macédonien

ne déborde pas les Thermopyles, les Spartiates ne s'en soucient apparemment guère, et Philippe, de son côté, ne veut pas écraser Sparte, le symbole de la résistance aux Perses, dont les armées, qui plus est, sont dirigées par des Héraclides, ses « cousins ».

Philippe ayant choisi de laisser partir Phalaïcos et ses mercenaires plutôt que de les affronter, ce sont maintenant les Lacédémoniens qui récupèrent le problème de ces bandes armées : le Macédonien se révèle vraiment le plus malin dans l'extraordinaire jeu de dupes qui se joue alors. Les mercenaires, accompagnés de certains Phocidiens, se replient sur le Péloponnèse¹⁹. Isocrate prête à son Philippe l'intention d'aller anéantir les Lacédémoniens mais, en fait, Philippe repart en Macédoine et, prudents, les Spartiates choisissent de se tourner vers d'autres champs d'opération. D'ailleurs, les événements de Sicile et de Grande Grèce sont sans doute pour eux beaucoup plus importants que nous ne l'imaginons, mais la perte des historiens syracusains nous prive d'une vue équilibrée des affaires du monde grec et ne nous permet guère d'apprécier la vision que les Péloponnésiens pouvaient avoir des choses. Diodore et Plutarque (*Dion et Timoléon*) nous offrent quelques aperçus, nous permettant notamment de comprendre la quasi-inexistence des Péloponnésiens face à Philippe.

En Grèce désormais tout le monde se positionne par rapport à Philippe. Pourtant Sparte, qui avait commencé par lutter contre ses tentatives d'expansion, semble étrangement absente. En 344/3, on voit les Arcadiens soutenir les oligarques éléens, amis de Philippe, (Diod. XVI 63, 5) ; Argos étant, d'après le mythe, la patrie de son lointain ancêtre et Messène se trouvant déjà son alliée²⁰, le Roi

domine en fait la majeure partie du Péloponnèse en dehors de Sparte, de Corinthe et de l'Achaïe. Cependant, les Mégalo-politains et les Messéniens, ayant demandé à être acceptés comme membres de la ligue amphictyonique, avaient été éconduits et, furieux, ils se joignirent en 343/2 à une alliance regroupant Athéniens, Achaïens, Argiens, Messéniens et d'autres Arcadiens, mais dont on ne connaît pas les clauses. Sans doute, étant donné sa composition, fut-elle seulement une alliance défensive, et tous les acteurs n'avaient-ils pas en tête les mêmes ennemis ; en tout cas, les Arcadiens sont absents de Chéronée et ils en sont remerciés par une attitude bienveillante de Philippe qui réactive leur *koinon*.

Mais les Spartiates aussi sont absents de Chéronée. Certes, on peut supposer que le fait que Philippe s'attaque aux Thébains ne les chagrine guère et l'on peut comprendre qu'ils trouvent, dans ce cas, plus intéressant de regarder ailleurs ; alors même qu'ils sont montés deux fois aux Thermopyles pour affronter Philippe, ils semblent avoir disparu après 446 du paysage politique balkanique. On l'a déjà noté, leurs perspectives étaient souvent différentes de celles d'Athènes : ce n'est pas vers la Thrace et l'Égée mais vers le monde occidental que se tourne l'activité d'Archidamos, or les troubles sont allés en grandissant en Occident où les Grecs sont menacés de disparition.

La Méditerranée spartiate après 346

En Occident, Archidamos cherche peut-être des subsides et de nouveaux alliés, mais surtout il répond aux appels au secours des Grecs d'Occident. Nous cernons mal tout cet aspect de l'histoire,

car notre connaissance des problèmes grecs est largement informée par les sources athéniennes, qui ne se préoccupent absolument pas de ce qui se passe alors en Méditerranée alors que Corinthe et Sparte sont liées à la Grande Grèce, la Sicile et la Crète.

Or, c'est dans cette période qu'il faut placer les appels lancés par les Syracusains à Corinthe et ceux des Crétois de Lyttos et des Tarentins à Lacédémone. Les deux grandes métropoles du Péloponnèse sont préoccupées par leurs colonies du sud et de l'ouest. Il est vrai que l'hellénisme occidental commence à être en mauvaise posture, aussi bien en Sicile, où les luttes pour le pouvoir à Syracuse ont permis aux Carthaginois de revenir en force, qu'en Italie du Sud où les peuples italiques se développent et exercent une forte pression sur les cités grecques. Corinthe et Sparte jouent leur rôle de métropole. Le problème est que nos informations viennent essentiellement de Diodore pour les faits qui suivent la défaite des Phocidiens, or sa chronologie est à nouveau très confuse.

Vers la Crète (345-344 ?) Au V^e S. Argos, bloquée au fond de son golfe par la domination spartiate sur le Péloponnèse, avait noué des liens très importants avec certaines cités crétoises. Après 360, les Spartiates semblent avoir repris cette politique. Il est vrai que la Crète est rapidement atteinte à partir de la Laconie, Cythère et Anticythère facilitant la traversée. Polyrhénia, l'une des villes crétoises qu'on nous présente comme en partie peuplée de Laconiens à l'origine (Str. X 4, 13) se trouve juste en face²¹. Par ailleurs, dans la région ouest de la Crète qui fait face à la Laconie, les cités ne commencent à frapper monnaie que dans le troisième

quart du IV^e S., et encore, pas toutes²², comme si c'était à ce moment-là qu'elles entraient vraiment dans le système du recrutement de mercenaires. De fait, un certain nombre de monnaies sont sur-frappées, bronzes d'Argos et argent de Cyrène ; or l'arrivée de l'argent de Cyrène correspond précisément au recrutement de mercenaires en Crète par Thibron. À cette époque encore les villes de cette région se situent presque toutes dans l'intérieur, avec un port insignifiant sur la côte, mais on assiste à une descente vers la mer avec le développement, voire la fondation, de sites côtiers. Une légende veut que Kydonia au nord-ouest de l'île, Cadros dans les Monts blancs, et Gortyne, aient été fondées par les fils de Tégéatès avec l'aide de Ménélas²³. Outre Lyctos et Polyrrhénia, donc, ces cités se reconnaissaient des liens avec Sparte. Seules cependant les deux dernières se voulaient *apoikiai* de Sparte et c'est à la demande de Lyctos, attaquée par Cnossos (est-ce un déplacement de la rivalité Argos-Sparte ?), qu'Archidamos part mener en Crète la première opération lacédémonienne que nous connaissions pour cette époque. L'affaire prend place dans la suite de la *saga* des mercenaires phocidiens de Phalaïcos.

Nous les avons laissés dans le nord du Péloponnèse, où ils s'évaporent peu à peu car les engagements possibles ne manquent pas dans les ports de Corinthe, Sicyône ou Patras, ou encore lors des grandes fêtes et concours des sanctuaires de la région pour Poséidon à l'Isthme, Héra à Pérachora et Argos, Zeus à Némée et Asclépios à Épidaure ; là devaient venir force agents recruteurs pour les affrontements en Grande Grèce et en Sicile. C'est d'ailleurs le parti que finit par prendre Phalaïcos avec ses derniers

fidèles qu'il embarque pour l'Occident : « Après avoir fui avec ses mercenaires à la suite de l'accord [*avec Philippe*], Phalaïcos séjourna d'abord dans le Péloponnèse, entretenant ses soldats avec le reste du pillage du sanctuaire [*de Delphes*]²⁴. Puis il loua à Corinthe de grands navires de transport et, avec quatre navires légers, il entreprit de naviguer vers l'Italie et la Sicile, pensant que, dans ces régions, il pourrait, soit s'emparer de quelque ville, soit se faire engager contre rétribution ; en effet les Lucaniens étaient en train d'engager une guerre contre les Tarentins » (Diod. XVI 61, 4).

Mais ses troupes ne l'entendent pas ainsi. S'ils ne se sont pas engagés par eux-mêmes, c'est que l'Occident ne leur dit rien qui vaille, car il n'y a que des mauvais coups à prendre là-bas : « Ne croyant pas ce qui leur était dit et craignant une campagne outre-mer, ils complotèrent, surtout ceux des mercenaires qui avaient un commandement. Finalement, tirant leur épée et menaçant Phalaïcos et le pilote, ils les obligèrent à naviguer en sens inverse. Ceux qui étaient sur les autres navires firent de même et naviguèrent vers le Péloponnèse. Ils se rassemblèrent en Laconie, au Cap Malée, où vinrent de Crète des envoyés des Cnossiens chargés de recruter des mercenaires. Après qu'ils eurent discuté avec Phalaïcos et avec les commandants et promis de fortes soldes, tous s'embarquèrent. Ayant débarqué en Crète à Cnossos, aussitôt ils se jetèrent sur la ville appelée Lyctos. Mais un extraordinaire et rapide secours apparut aux Lyctiens chassés de leur patrie. À peu près à ce moment, en effet, les Tarentins, en guerre contre les Lucaniens, avaient envoyé des ambassadeurs aux Lacédémoniens, qui avaient fourni leurs ancêtres, pour leur demander de l'aide ; les Spartiates, du fait de leur parenté (*syngeneia*), étaient favorables à une alliance (*symmachisai*) et ils rassemblèrent rapidement une force

terrestre et navale et en désignèrent comme stratège le roi Archidamos. Ils s'apprêtaient à partir pour l'Italie mais les Lyctiens déclarèrent qu'il était juste qu'ils soient aidés en premier. Les Lacédémoniens se laissèrent convaincre et ils naviguèrent d'abord vers la Crète où ils vainquirent les mercenaires et réinstallèrent les Lyctiens dans leur patrie » (Diod. XVI 62, 2-4).

Les mercenaires avaient donc pensé s'être engagés dans une opération moins dangereuse qu'en Occident. Mais, outre que les Lacédémoniens n'ont sûrement pas apprécié de les voir débarquer ainsi au Cap Malée, où la région de Boiai comporte des terres fertiles mais faciles à piller et surtout des mines de fer dont la production risquait d'être déstabilisée, s'en prendre à Lyctos était de mauvaise politique, au moment où Sparte était en train de réactiver ses réseaux méditerranéens, puisque sa politique en Grèce Centrale s'était mal terminée.

La chronologie de toutes ces affaires est bien vague et Diodore place toute sa « fiche » concernant Archidamos en cet endroit, c'est-à-dire en 346/5. L'appel des Tarentins ne peut avoir eu lieu avant 345, tout comme celui lancé par les Syracusains à Corinthe, qui fait suite au retour de Denys le Jeune au pouvoir en 346, mais a été précédé d'une alliance entre ses opposants et Hikétas de Léontinoi (Plut. *Tim.* 16). Alors, voyant le désordre en Sicile orientale, Carthage prépare une grande flotte pour débarquer, ce qui nous mène vers 344. Or, normalement, les Syracusains auraient dû se tourner plutôt vers Lacédémone pour obtenir du secours, étant donné l'histoire récente, mais celle-ci avait eu des liens avec Denys et en avait peut-être encore. Ils vont donc vers Corinthe, en partie à cause de leurs liens de parenté (*syngéneia*) et aussi parce

qu'elle avait toujours été « amie de la liberté » (Plut. *Tim.* 2, 2) ; cela semble indiquer qu'ils avaient le choix, donc que Sparte n'était pas encore partie au secours de Lyctos, et donc que le départ d'Archidamos se situerait plutôt vers 343.

Tarente (343 ?) Archidamos est donc parti aider Tarente attaquée par ses voisins²⁵. Il y restera longtemps, peut-être cinq ans, pour autant que l'on puisse comprendre la chronologie de ces années ; cela prouve l'importance que Sparte attache désormais à cette politique.

L'ouest de l'Italie du Sud avait subi récemment la double pression des Lucaniens²⁶ et des tyrans siciliens. Denys le Jeune était très implanté à Locres, cité d'origine de sa mère. L'expédition de Dion et la destruction de la flotte du tyran détruisirent les équilibres de l'Italie autant que de la Sicile. Tarente, elle, était à la tête d'une ligue, dont le siège était à Héraclée, depuis 374²⁷, la ligue italote²⁸ (Str. VI 3, 4). Tarente qui sort d'une période brillante avec Archytas à sa tête, doit faire face aux Messapiens et aux Bruttiens qui deviennent menaçants²⁹. Jusque-là, Syracuse, Tarente et Sparte avaient œuvré de concert. Mais il n'est plus possible de compter sur Syracuse qui s'enfonce dans la crise, aussi l'appel à Sparte s'impose-t-il. Archidamos (Théopompe, *FGrH*, 115 F 232) crée une symmachie entre Lacédémone et cette ligue italote, que l'on verra encore fonctionner en 314 et dont Diodore semble confirmer l'existence (XVI 63, 1)³⁰.

Sparte a l'habitude d'alliances symmachiques dont elle fournit l'*hégèmon*. On ne voit malheureusement fonctionner les faits que

dans le domaine politique et militaire, mais il pouvait y en avoir d'autres³¹. Les liens entre la métropole et sa colonie avaient été renouvelés lors de la guerre du Péloponnèse, mais Syracuse avait pris après 412 la place la plus importante dans la politique spartiate en Occident. Si, désormais, n'y avait plus guère d'espoir à mettre dans Syracuse, on pouvait peut-être sauver Tarente et construire avec elle une nouvelle puissance militaire et politique, aussi l'absence des Spartiates des opérations dans les Balkans entre 344 et 338 peut s'expliquer par la présence du roi Archidamos III à Tarente (Diod. XVI 62, 4).

Le fait que l'on ait envoyé le roi et non un polémarque ou un navarque était peut-être dû à la relation particulière que Tarente et Lyctos entretenaient avec Sparte, puisque ce sont des fondations lacédémoniennes³². Mais il nous apparaît surtout que Sparte repoussait un affrontement avec Philippe et cherchait à s'assurer d'abord des alliés. En envoyant le roi, on montrait de façon éclatante qu'il y avait bien une solution de rechange à la Ligue du Péloponnèse. Il est le chef de la nouvelle symmachie, comme il était à la tête de l'ancienne. Après tout, la grande création politique spartiate fut une symmachie, la Ligue du Péloponnèse, qui fit ses preuves face aux Perses, puis aux Athéniens. Enfin, comme du temps où Agésilas s'était mis en retrait de la politique spartiate pour aller exercer des commandements à l'étranger, il est possible que le futur Agis III ait été jugé apte à conduire les affaires en Grèce, permettant à Archidamos d'aller agir au loin³³. Il fallait aussi trouver une alternative aux projets de Philippe contre la Perse, qui commençaient sans doute à circuler, et aller combattre le Barbare en Occident pouvait être une autre solution aux maux dont souffrait la Grèce, notamment en débarrassant les cités de tous ces

hommes qui ne savaient plus rien faire d'autre que de se battre. Mais la situation était difficile en Italie et le roi y resta, pour autant que l'on sache³⁴, jusqu'à sa mort à Mandonion, au moment de Chéronée en 338 (Diod. XVI 88, 3)³⁵. Les ennemis refusèrent de rendre son corps aux Tarentins, malgré les importantes sommes d'argent qui leur furent offertes par les Tarentins, d'après Théopompe³⁶. Diodore donne un bref éloge d'Archidamos (XVI 63, 1) en disant qu'il fut loué pour ses qualités de stratège, pour sa vie, à l'exception de son alliance scandaleuse avec les Phocidiens et leurs mercenaires. Cette mauvaise langue de Théopompe (*FGrH* 115 F 232) prétend qu'il a préféré rester le plus longtemps possible loin de chez lui afin d'abandonner la sobriété spartiate. Mais on peut remarquer qu'Archidamos fut statufié à Olympie et peut-être à Delphes, ce qui laisse supposer que son renom était grand (Paus. VI 4, 9) : « *[Près de la statue lysippéenne de l'Achaien Cheilon et près de la statue d'Aristote]* se dresse Archidamos fils d'Agésilas, roi de Sparte. Avant cet Archidamos je n'ai trouvé aucun portrait de roi consacré par les Lacédémoniens. Mais ils envoyèrent à Olympie la statue d'Archidamos, entre autres, me semble-t-il, à cause de sa fin, parce qu'il périt en pays barbare et qu'il est le seul roi de Sparte à n'avoir pas eu de tombeau. » Apparemment, cette statue portait une inscription disant qu'elle avait été consacrée par les Lacédémoniens et Pausanias a vu une deuxième statue (VI 15, 7) près d'une statue d'Areus, pour laquelle il ne nous donne aucune autre indication. Enfin, si l'on en croit Athénée (XIII 591b), cet Archidamos avait aussi une statue à Delphes près de Philippe II.

La réussite de Timoléon en Sicile a pu nuire aux Tarentins³⁷. En

effet, Timoléon avait vaincu les Carthaginois mais, pour reconstruire la Sicile, il fit venir des milliers de Grecs, dont beaucoup d'Italie du Sud, pensant sans doute la situation désormais plus sûre dans l'île : « Déjà une grande affluence de colons était venue d'Italie et de Sicile, pour se joindre à Timoléon ; ils atteignirent le nombre de soixante mille, à ce que dit Athanis [*historien syracusain*] » (Plut. *Tim.* 23, 6). Tarente et Héraclée ont pu fournir un contingent et participer à la reconstruction de la Sicile, privant Archidamos de combattants. En effet, peut-être est-ce à ce moment que Minoa, située entre Sélinonte et Agrigente, prit le nom d'Héraclée : c'est là qu'avait fini l'expédition de Dorieus, là que la reconquête de Timoléon fixait la frontière entre Sicile grecque et carthaginoise (Diod. XVI 32, 3) ; tout cela plaide en faveur de colons originaires de l'Héraclée d'Italie, elle-même fondée en 433 par Tarente et Sparte pour faire pièce à Thourioi, fondée par les Athéniens. On a récemment attribué à la nouvelle Héraclée une monnaie de bronze du type héracléote (de Grande Grèce), datée de 330-328, ce qui semble donner quelque crédit à l'idée de sa re-fondation par Tarente et Héraclée à l'époque de Timoléon. La présence d'Archidamos, en ravivant les mythes spartiates, favorisait ce genre d'entreprise, mais le départ de milliers de Grecs diminuait d'autant les forces militaires en Italie même. La situation n'était pas réglée à la mort du roi, dont le corps ne put recevoir les honneurs dus aux défunts royaux. Les difficultés de Lacédémone qui dut finalement affronter Philippe, ce qu'elle avait cherché à éviter, expliquent que les Tarentins aient fait appel à un Épirote, Alexandre le Molosse, pour poursuivre la lutte en Italie du Sud. Les liens n'étaient pas rompus pour autant³⁸.

¹ Conférences données par Ch. KRITZAS à Paris en mars 2006.

2 Le manuel le plus commode est *The Cambridge Ancient History*, VI², 1994.

3 CHRISTIEN, 1975.

4 PLUT. *Dion*, 53, 4. Dion répond au rêve platonicien du tyran philosophe (*Dion*, 53), ce qui ne l'empêche pas de violer les serments faits à Gaisylos en faisant assassiner Héracléidès, puis d'ajouter l'hypocrisie de lui organiser de brillantes funérailles.

5 Importante bibliographie dans SANDERS, 2002. Callipos a aggravé la déliquescence de la Sicile.

6 Les Doriens de la Métropole, autrement dit la Doride de Grèce Centrale, cèdent de temps en temps leur siège aux Lacédémoniens ; cf. Roux, 1979, p. 4-9.

7 *CID* II, 1, col. I, 35-39 (print. 361) ; 4, col. II, 48-54 (aut. 360) ; 5, col. II, 28-31 (aut. 358). Sur les naopes, LEFÈVRE, 1998, p. 263-4.

8 DIOD. XVI 29, 2 500 ou 1000 talents sont des chiffres symboliques mais les Béotiens espéraient que l'incapacité des Spartiates à payer une telle somme permettrait de les détruire politiquement.

9 La date n'est pas sûre, mais l'amende fut exigée en 357/6. Lefèvre, 1998 : l'amende ne fut jamais versée, semble-t-il, mais la prise de la Cadmée en pleine trêve pythique était une faute. SANCHEZ, 2001, p. 181-5, ne comprend pas l'attitude des Thébains, mais il faut supposer que la pression des Lacédémoniens sur les alliés de Thèbes était alors si forte que les Thébains ont tenté de bloquer par ce biais la reconquête lacédémonienne.

10 *CID* IV, 7 ; SANCHEZ, 2001, p. 247-250.

11 DIOD. XVI 27, 5 ; 29, 1-2 et 30, 4. Leurs adversaires regroupent une bonne partie des Grecs du nord-est.

12 La chronologie haute est celle de SANCHEZ, p. 185-199.

13 DIOD. XVI 37, 2-3 & 38, 1. Les Phocidiens sont aidés de 1 000 Spartiates, 2 000 Achaïens, 5 000 Athéniens, plus 400 cavaliers. En fait les plus concernés sont les Athéniens qui ont déjà vu avec inquiétude Philippe détruire Méthonè. Cf. aussi DÉM. XIX 84 et JUSTIN, VIII 2, 8-12.

14 DIOD. XVI 39, 1-7 et PAUS. VIII 27, 10.

15 À l'est de la plaine de Mégalépolis.

16 DIOD. XVI 57, 1 et 4. Les Lacédémoniens comme les Athéniens sont accusés d'avoir reçu leur part du pillage des offrandes du temple : il fallait bien payer les mercenaires qu'ils envoyaient. Mais si les Lacédémoniens, comme le dit Diodore, continuaient à interroger l'oracle d'Apollon, c'est que ce pillage était sans doute

considéré comme un emprunt fait auprès du dieu.

[17](#) DIOD. XVI 59, 2-3. Cf. BUCKLER, 1989, p. 92-95.

[18](#) CID, II, 24, col I, 15-22.

[19](#) DIOD. XVI 59, 3 et DÉM. XIX 230. 8 000 ou 10 000 hommes accompagnent Phalaïcos. Ils semblent avoir simplement franchi le golfe de Corinthe et stationné au nord du Péloponnèse mais Diodore ne nous donne pas d'explication sur ce curieux repli. Pourquoi les cités du nord du Péloponnèse les accueillent-elles ? Est-ce que les Spartiates les ont accompagnés, voire conduits et, si oui, quel était le but de ce retrait ? Est-ce que Archidamos avait un plan pour l'emploi de ces troupes ?

[20](#) Pour des inscriptions récentes, HABICHT, 1997. La famille Philiadas, promacédonienne, (cf. DÉM. XVIII), influente pendant longtemps, a reçu à Messène l'honneur d'avoir un grand tombeau en face du *Bouleutérion*, THEMÉLIS, 1995, p. 29 et pl. 12.

[21](#) Le golfe de Kissamos, port de Polyrrhénia, est bordé par une plaine côtière flanquée de deux grands promontoires comme le golfe de Laconie. Le deuxième promontoire en partant de l'ouest porte d'ailleurs, presque à son extrémité, le sanctuaire de Dictynna, déesse adorée aussi en Laconie ; PLUT., *Lyc.*, 31, mentionne une tombe de Lycurgue sur le territoire de Pergamos, un site que GONDICAS, 1988, propose de localiser à la racine du Cap Rhodopou ; PLINE, *Hist. Nat.* IV 12, 59, précise en effet que ce site se trouve entre Kissamos et Kydonia. Enfin, à Polyrrhénia on adore Dionysos, un dieu relativement peu adoré en Crète ; voir GONDICAS, 1988, p. 247 et inscription 21.

[22](#) LE RIDDER, 1966, p. 190 & 198.

[23](#) PAUS. VIII, 53, 4 ; APOLLODORE, *Epitome*, 3, 3.

[24](#) DIOD. XVI 56, 6, a rapporté qu'il avait fait fondre, pour frapper monnaie, les offrandes en or offertes au sanctuaire, en particulier celles de Crésus.

[25](#) On a retrouvé un cratère en cloche portant une tête de guerrier barbu coiffé du *pilos* avec l'inscription APX (= ARCHidamos ?) : TRENDALL, 1989, fig. 226.

[26](#) Pour ces peuples italiques, cf. GRECO, 1996, p. 134-167.

[27](#) CAH, VI, 1994, p. 388-9.

[28](#) Fondée à la fin du V^e siècle par les cités achiennes de Crotone et Caulonia lorsque les Lucaniens, qui commençaient à occuper la Campanie, sont devenus dangereux pour les cités grecques. La politique de Denys l'Ancien, qui convoitait lui aussi les cités de Calabre (destruction de Caulonia et pillage du temple d'Héra Lacinia à

Crotone), conduisit au déplacement du centre de la ligue à Héraclée, et Tarente en prit alors la tête.

[29](#) GIANGIULIO, 2003.

[30](#) ZORAT, 1995.

[31](#) GIANGIULIO, 2003, p. 67, note la forte reprise des motifs spartiates à Tarente et leur projection sur le monde péri-hellénique avec l'apparition d'une littérature en dorien.

[32](#) Voir la bibliographie dans l'article de BETTALLI, 2003.

[33](#) Le commandement militaire et la politique intérieure se partagent entre deux membres de la même famille royale, père et fils en la circonstance.

[34](#) CHRISTIEN, 2007.

[35](#) PLUT. Agis 3, 3. Sans doute un site non loin de Sybaris, plutôt que Manduria.

[36](#) NAFISSI, 2003. Pour que Sparte se séparât d'Archidamos, il fallait qu'elle en attende un avantage pour elle-même.

[37](#) ZORAT, 1995, s'interroge sur les rapports entre les deux expéditions, mais butte sur l'indigence de notre documentation. Timoléon, apparemment sans position officielle au départ, redonna à Corinthe un rôle en Sicile (elle ne pourra en profiter à cause de Philippe II), excluant quasiment Sparte, alliée des Denys, du jeu sicilien, ce qui a pu provoquer l'envoi d'Archidamos à Tarente. En fait, il y avait place pour les deux chefs de guerre.

[38](#) Cette présence de guerriers spartiates explique-t-elle le mythe d'origine des Bruttiens qui se prétendaient Lacédémoniens ? N'est-ce pas aussi à l'action d'Archidamos que l'on doit la commande passée à Lysippe, par les Tarentins, des statues géantes de Zeus d'abord, puis d'Héraclès, ses ancêtres ?

Chapitre 16

Résistance aux Macédoniens, survie face aux Diadoques (338-310) Seul Diodore nous donne un récit continu des événements qui suivent la défaite de Chéronée, mais sa chronologie est très approximative et son récit très confus pour tout ce qui concerne Sparte car les feux de l'histoire étaient désormais braqués sur d'autres acteurs. Nous avons vu qu'Archidamos est mort, le 1^{er} août 338, en combattant pour les Tarentins contre les Messapiens ; son fils Agis III lui succède. Ces circonstances peuvent expliquer que Sparte soit absente de la bataille de Chéronée contre la Macédoine (fin août 338), encore que la seule présence des Thébains aurait pu suffire à les faire se tenir à l'écart. Cette absence entraîne *de facto* la neutralité d'Argos, des Arcadiens et de Messène (Dém. *XVIII*, 64)

qui ne peuvent se dégarnir de leurs forces et risquer de voir les Spartiates en profiter. Du reste, Argos, que les mythes reliaient aux rois de Macédoine, était leur alliée (Plut. 760a-b), contrairement à Messène et Mégalèpolis, liées aux Thébains mais que le danger spartiate mit curieusement du côté des vainqueurs. Or Sparte ne tira aucun bénéfice de son absence des combats de 338.

La résistance à Philippe et Alexandre (338-323)

Résistance à Philippe *a. Rejet de l'ordre macédonien.* Après 338, Sparte est constamment dans l'opposition à la Macédoine. C'est que la politique de Philippe transforme son univers aussi radicalement que l'avait fait celle d'Épaminondas, même si, pour Philippe, Sparte n'est pas l'adversaire à abattre. En effet, soucieux de donner un projet commun aux Grecs qui s'épuisent en luttes stériles depuis tant de décennies, Philippe crée une Ligue panhellénique dont le but est de combattre le Barbare et il choisit symboliquement Corinthe pour installer cette Ligue. Sparte, sommée, comme tous les autres, de venir reconnaître le nouveau pouvoir, refuse. Avertis qu'ils vont au-devant de graves difficultés, les Spartiates persistent dans leur refus car il leur est impossible de reconnaître dans le Péloponnèse un autre

hégémôn qu'eux-mêmes ; cette attitude se maintiendra jusqu'à ce que l'arrivée des Romains change radicalement le jeu politique dans toute la région.

Aux Grecs contraints de rejoindre la Ligue de Corinthe, Philippe promet en échange le maintien de l'ordre social et politique existant et une campagne en Asie Mineure. Pensait-il que ce serait suffisant pour attirer les Spartiates, d'autant plus qu'il venait d'abaisser leurs ennemis thébains ? Estimait-il que leur absence à Chéronée avait valeur d'acceptation de son autorité ? Y avait-il eu des négociations secrètes entre Sparte et Philippe II ? Ou simplement une profonde incompréhension ? En tout cas, Philippe pensait sa proposition acceptable pour les Grecs et, de bien des côtés, des voix s'élevaient en Grèce pour soutenir cette politique¹.

Mais les Spartiates se sentirent outragés. Certes, la cité ne put faire plus que refuser d'adhérer à la Ligue de Corinthe qui anéantissait définitivement tous ses espoirs de reconstituer la Ligue du Péloponnèse (Paus. VII 10, 3) puisque, dès nov.-déc. 338, Philippe passe des traités avec les cités du Péloponnèse (Mégare, Corinthe, Trézène, Épidaure et les cités d'Achaïe) et, au début 337, c'est la tenue du congrès de Corinthe. Le Macédonien se sentit obligé de briser cette résistance. Pouvait-il faire autrement ? Les réalités politiques lui imposaient d'assurer ses arrières en maîtrisant l'ensemble de la Grèce continentale avant de partir pour la conquête de l'Asie (Mineure ?), proie qui semblait mûre tant les révoltes contre le Roi avaient été nombreuses dans les années précédentes. Par ailleurs, des arguments d'ordre mythique, pertinents pour les Grecs,

habilitaient Philippe, Héraclide de la branche argienne, à se mêler de la querelle - de famille, en quelque sorte - qui mettait aux prises les trois entités entre lesquelles le Péloponnèse avait été réparti, Argiens, Messéniens et Spartiates.

Les Spartiates, ne pouvant se résoudre à reconnaître l'hégémonie de Philippe, le lui font laconiquement savoir. Pour prix de son insolence, la cité est attaquée à l'automne 338 et une partie de son territoire dévasté, mais les textes qui nous en parlent sont plus allusifs que descriptifs. Polybe fait dire à un Étolien, dans un discours très anti-macédonien tenu à Sparte en 211 (IX 28) : « Quand Philippe eût vaincu les Athéniens dans une grande bataille [*Chéronée*], il fit montre de grandeur d'âme, non bien sûr pour le bien des Athéniens, il s'en faut de beaucoup, mais pour que sa bienveillance (*évergésia*) envers eux entraînant les autres à faire ce qu'il voulait en suivant son commandement. Le prestige de votre cité existait encore, et il semblait qu'avec le temps vous prendriez le commandement des Grecs. C'est pourquoi, ayant fabriqué quelque prétexte, il vint avec ses forces et il ravagea la terre en coupant (les plants) et il ravagea les maisons en les brûlant. Finalement, découpant vos cités et votre territoire, il en donna une part aux Argiens, une part aux Tégéates, une part aux Mégalo-politains et une part aux Messéniens, voulant ainsi apparaître comme leur bienfaiteur, et cela seulement en vous faisant du mal. »

D'autres allusions se trouvent dans le péan d'Isyllos d'Epidaure (IG V 1, 128) et aussi dans quelques textes de Plutarque², lequel affirme clairement le refus spartiate de servir

le Macédonien (240a-b) : « Après la victoire de Philippe de Macédoine à Chéronée, alors que l'ensemble des Grecs avait proclamé ce dernier *hégémôn* sur terre et sur mer et agi de même ensuite à l'égard de son fils Alexandre après la destruction de Thèbes, les Lacédémoniens seuls, malgré l'absence de remparts autour de la ville et le tout petit nombre qu'ils étaient à cause de leurs guerres continuelles, [...] ni ne participèrent aux campagnes de ces rois, ni ne se rendirent à l'assemblée commune, ni ne payèrent de tribut. » Enfin Polybe revient succinctement sur le sujet (XVIII 14, 7-8 et 15), en tenant cette fois des propos très anti-lacédémoniens (14) : en faisant venir Philippe dans le Péloponnèse, les chefs arcadiens, argiens, messéniens et autres « permirent d'abord à toutes les populations du Péloponnèse de respirer et de retrouver le goût de la liberté, et d'autre part ils purent recouvrer les territoires et les cités que Lacédémone avait, au temps de sa grandeur, arrachés aux Messéniens, aux Mégalo-politains, aux Tégéates et aux Argiens, accroissant ainsi de façon indiscutable la puissance de leurs patries. Quand de tels avantages étaient en jeu, leur devoir était de ne pas entrer en guerre contre Philippe et les Macédoniens et de mettre toutes leurs énergies dans une entreprise qui leur vaudrait gloire et honneurs ». Ce faisant, il réaffirme l'humiliation des Lacédémoniens et leurs pertes de territoire.

Soucieux de montrer comment il châtiât ceux qui n'entraient pas dans la nouvelle Ligue, Philippe choisit de faire droit aux réclamations de tous les voisins et ennemis de Sparte et il s'offrit même le luxe de faire juger la situation par le tribunal de la

Ligue. La Laconie était accablée, sans que les Spartiates pussent réagir. C'est le sens du poème d'Isyllos qui attribue au seul Asclépios le mérite d'avoir empêché la destruction des institutions spartiates, ce qui lui valut une fête d'Asclépios Sôter. Les hommes n'y étaient donc pour rien³. Pausanias signale « un temple d'Asclépios "dans l'emplacement des Agiades" » (III 14, 2)⁴. Asclépios, le grand dieu du IV^e S., était tout indiqué comme protecteur ; du reste, il est possible que les armées de Philippe se soient arrêtées à Pellana, où il avait un sanctuaire (Paus. III 21) car on n'a pas mention d'une attaque sur Sparte même. Sans doute Philippe ne désirait-il aucunement détruire la royauté spartiate, contrairement à ce que dit Isyllos ; c'est là un thème de la propagande spartiate de l'époque d'Areus. Comme à Épaminondas plus tôt, il lui fallait une Sparte affaiblie mais encore vivante, pour éviter que quelque autre puissance n'instaurât sa domination dans le Péloponnèse ; mais pour prix de leur orgueil, les Spartiates perdirent toute une série de territoires au profit de leurs voisins⁵.

*b) Pertes de territoires*⁶. La politique de Sparte consistait à contrôler la ligne de crête qui lui permettait d'observer ses voisins qui cherchaient, eux, à l'en empêcher. Aux temps de sa grandeur, Sparte avait donc porté sa frontière au sud du bassin de Mégalèpolis (alors non existante) avec Leuctron et Cromnos, au sud de la plaine d'Aséa avec la Belminatide et Oion, au sud de Tégée avec Caryai et Scotitas et au sud d'Argos avec la Thyréatide. À l'ouest, la possession de la Messénie lui permettait de contrôler les routes vers l'Élide par la Triphylie.

Épaminondas avait de ce côté-là créé une nouvelle frontière et les plaines de Messénie avaient échappé définitivement aux Spartiates. Du moins cherchaient-ils à fixer désormais la frontière sur la ligne de crête occidentale du Taygète, celle qui domine les plaines de Messénie, d'où les luttes pour la Denthéliatide, située dans le cœur du Taygète et le sanctuaire de Limnatis, juste à l'Ouest, sur la route vers Thouria et la plaine de Stényclaros.

Qu'avaient-ils regagné depuis 369 ? Sur les Messéniens, ils semblent avoir récupéré la région du Magne tout entier y compris l'exo-Mani. Sur les frontières nord de la Laconie, Mégalépolis a résisté mais l'ancienne région des Skirites semble redevenue spartiate (sauf peut-être Cromnos située, pour autant qu'on puisse le dire, sur la route directe Mégalépolis-Ithôme). Surtout, Sparte a dégagé ses frontières du nord-est : Tégée a rapidement perdu les territoires de la Caryatide (Caryai détruite dès 369, puis Sellasie reprise en 365). Enfin, Argos a reperdu la Thyréatide, assez rapidement elle aussi.

Philippe se donne l'élégance de laisser le *synédriion* (conseil de la Ligue) juger de la conduite à tenir envers Lacédémone ; ses voisins introduisent leurs réclamations devant lui et il fait droit à presque toutes. La Thyréatide est définitivement accordée aux Argiens (Paus. II 38, 5), la Belminatide et l'Aïgytide aux Mégalopolitains, et le Magne, côte occidentale jusqu'au ravin de Milia (le petit Pamisos, Str. VIII 4, 6) aux Messéniens, ainsi que la Denthéliatide⁷. Les Messéniens furent les moins satisfaits de tous, car l'action d'Épaminondas avait porté leur frontière plus au Sud, sans doute de façon à leur donner toute la côte du golfe.

Mais le catalogue des vaisseaux faisait indiscutablement d'Oitylos une ville lacédémonienne, et on peut supposer que des arguments du même ordre lui assuraient Thalamai⁸, puisque c'est au nord de celle-ci que le *synédrion* fixe la frontière entre Laconie et Messénie. On peut imaginer par là sur quels arguments (le catalogue des vaisseaux, ou des mythes largement acceptés) se fondait le *synédrion* pour juger. Il est possible que Tégée ait revendiqué la Caryatide et l'Oiontide, mais qu'elle n'ait rien reçu car, en 331, les Tégéates sont aux côtés d'Agis (Curt. VI 1, 20). L'œuvre d'Épaminondas était parachevée. De plus Philippe s'assurait ainsi l'alliance indéfectible de Messène et de Mégalépolis, sans compter celle d'Argos qui de toute façon lui était acquise. Sparte ainsi entourée n'était plus guère dangereuse.

Le refus des Spartiates de reconnaître l'hégémonie des Argéades était cependant mal ressenti par ceux-ci comme le montre l'inscription que fit graver Alexandre après son débarquement en Asie Mineure en 333 et sa première victoire, au Granique : « Il fit également envoyer à Athènes 300 panoplies perses à placer sur l'Acropole en offrande à Athéna. Il les fit accompagner de l'inscription suivante : "Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs moins les Lacédémoniens, sur les Barbares qui habitent l'Asie" » (Arrien, *Anab.* I 16). La façon négative dont Aristote parle de Sparte⁹ est un autre témoignage de cette rancune macédonienne. Prétendre à la revanche de l'invasion perse, sans l'appui d'un des principaux vainqueurs des Perses, mettait une ombre au tableau. De fait, tant qu'il sera possible d'espérer en un échec d'Alexandre, Sparte l'espérera.

Nouvelle tentative face à Alexandre¹⁰

a) *la préparation*. En 331, le Roi Agis III cherche à réparer ce désastre en profitant de l'éloignement d'Alexandre ; Arrien, notre meilleure source, écrit (*Anab.* II 13, 4-6) : « Pharnabaze et Autophradatès [...] après avoir installé une garnison à Chios, envoyèrent certains de leurs navires à Cos et à Halicarnasse et, eux-mêmes ayant pris le large avec les 100 navires qui naviguaient le mieux, ils gagnèrent Siphnos. Alors Agis, le roi des Lacédémoniens, faisant route avec une seule trière, vint les trouver pour leur demander de l'argent pour la guerre, et aussi de lui envoyer dans le Péloponnèse tout ce qu'ils pourraient comme forces navales et terrestres. Sur ces entrefaites leur parvint la nouvelle de la bataille livrée à Issos : ils en furent atterrés. Pharnabaze, avec 12 trières et 1 500 mercenaires étrangers, cingla alors vers Chios [...]. Agis, ayant reçu d'Autophradatès 30 talents d'argent et 10 trières, envoya Hippias remettre le tout à son frère Agésilas, au cap Ténare. Il lui donna comme instructions d'inviter Agésilas à payer la solde complète aux matelots et à cingler au plus vite vers la Crète, pour y stabiliser la situation. Lui, pour le moment, resta sur place dans les îles et, ultérieurement, rejoignit Autophradatès à Halicarnasse. »

Les Spartiates - mais il est symptomatique que, désormais, les choix de la politique lacédémonienne sont attribués à une personne, ici le roi Agis, ce qui est la marque de l'historiographie hellénistique - qui avaient sans doute vu sans déplaisir Thèbes anéantie par Alexandre, jugent avoir une carte à jouer et pouvoir

prendre la tête des mécontents qui semblent avoir été nombreux en Grèce. Ils laissent donc leur roi prendre contact avec les commandants de la flotte perse qui tentent de reprendre les territoires perdus lors de l'offensive foudroyante d'Alexandre (Curt. IV 2, 39-40 ; Diod. XVII 58, 5) mais les 10 trières et les 30 talents qu'il en obtient sont peu de chose.

b) *Le Ténare*. Agis choisit alors de créer une base de ralliement sur le territoire lacédémonien. L'idée en avait été, si l'on peut dire, lancée par les Phocidiens venus, sans en demander la permission, s'installer dans le cap Malée où la plaine de Boiai et ses grandes plages fournissaient un point d'accueil intéressant, ouvert sur toute la mer Méditerranée, la Crète en premier lieu. Mais outre la plaine de Boiai avec son beau terroir cultivable, la zone produisait du *poros* - il y a d'immenses carrières antiques à l'angle nord-ouest de la plaine - et du fer, avec des filons facilement exploitables dans les chaînons au nord et au sud de la plaine. Impossible de laisser un groupe de mercenaires s'établir en ces lieux névralgiques. Les Spartiates choisissent donc l'autre cap, le Ténare, comme base ouverte aux mercenaires. C'est également un lieu accessible de toutes les côtes et de toutes les îles, en particulier des Cyclades et de Crète. Pour les Spartiates, le lieu présentait l'avantage d'être très isolé, loin de tous les terroirs intéressants et une flotte pouvait stationner dans la très belle baie de Psammathous (Porto Kagio), vaste et bien protégée, avec une source sur les pentes ; toute cette région battue des vents ne peut accepter qu'une faible population, il n'y avait pas de plaine pour installer un camp et il était donc impossible d'y faire séjourner un grand nombre d'hommes, tout au

plus les officiers recruteurs auprès desquels on venait s'enrôler. C'est d'ailleurs pour cela que les Lacédémoniens avaient ouvert là le marché de mercenaires : ils ne risquaient pas de voler ou détruire grand-chose, ni de s'incruster car, pour survivre, il fallait qu'ils fussent ravitaillés de l'extérieur. Même l'eau y est rare et difficile d'accès. Le corollaire fut de développer la présence spartiate en Crète, qui, vu la faiblesse alors de la flotte des Macédoniens, était encore susceptible de leur échapper. Cependant Alexandre envoya alors de Phénicie une flotte pour parer au danger¹¹ qui ne lui paraissait donc pas négligeable ; de son côté, Agis III profita de la présence des mercenaires échappés d'Issos et évacués par la flotte perse¹² : il en aurait enrôlé huit mille (Diod. XVII 48, 1). Les Spartiates avaient aussi envoyé des ambassadeurs à Darius, lesquels, pris avec lui dans la tourmente, le suivirent dans son repli sur les Hautes satrapies.

c) *La guerre.* Profitant de ce qu'Antipatros doit réduire la révolte d'un stratège en Thrace, Agis entame une campagne contre Mégalèpolis (Diod. XVII 6-8) : « Antipatros étant pris par ces opérations, les Lacédémoniens se figurèrent que le moment était favorable pour se préparer à la guerre, et ils exhortaient les Grecs à s'entendre pour défendre leur liberté [...]. La plupart des Péloponnésiens et certains autres peuples se mirent d'accord pour conclure une alliance militaire : ils appelèrent au service les jeunes gens les plus valides, selon les possibilités de chaque cité, enrôlant ainsi au moins 20 000 fantassins et environ 2 000 cavaliers. Les Lacédémoniens, qui avaient l'hégémonie, se portèrent en masse à ce combat décisif. Le roi Agis exerçait le commandement. »

La forme choisie pour l'alliance est celle, habituelle aux Spartiates, de la symmachie hégémonique. Mais Athènes a refusé de se joindre au soulèvement et, finalement, Agis n'a l'aide que des Achaïens, des Éléens et de certains Arcadiens dont les Tégéates¹³. L'affaire tourne court car Antipatros réussit à revenir de Thrace dans le Péloponnèse et à se porter au secours de Mégalèpolis en octobre 331¹⁴ avec 40 000 soldats, soit nettement plus que ceux d'Agis. De plus, il ne manque pas d'argent, Alexandre lui ayant fait expédier une partie des trésors du Roi¹⁵ ? D'ailleurs Messène, Mégalèpolis et Argos restent des points d'appui fidèles. La bataille a été rude car les Lacédémoniens et leurs alliés ont perdu 5 300 hommes ainsi que le roi lui-même à qui toutes les sources reconnaissent une mort héroïque devant Mégalèpolis¹⁶. Le Spartiate n'avait pas les moyens de sa politique, dans la mesure où la conquête méthodique des côtes par Alexandre l'avait coupé de tout rapport avec Darius qui, d'ailleurs, était en pleine déroute. Il aurait fallu qu'Agis disposât de ressources en numéraire assez abondantes pour attendre le moment le plus favorable, faute de quoi, il dut prendre l'offensive prématurément car il était incapable de payer longtemps ses mercenaires. Le verrou mégalopolitain créé par Épaminondas s'est avéré efficace et Antipatros disposait de forces suffisantes pour faire pièce à une Sparte assez isolée à partir du moment où même la Crète était contrôlée par Alexandre.

Cette fois Sparte ne fut pas punie par des pertes de territoire¹⁷, mais elle dut fournir des otages (Plut., 235b54) et peut-être accepter d'entrer dans la symmachie : « En Europe, les Lacédémoniens furent défaits dans une grande bataille rangée et ce désastre les contraignit à engager des négociations avec Antipatros, mais c'est au *synédriou* de la Grèce que ce dernier laissa le soin de

répondre. Les délégués vinrent donc se réunir à Corinthe et, après que chaque partie eût tenu force discours, il parut bon de ne pas se saisir de l'affaire et de la renvoyer devant le Roi afin qu'il en décidât. Dans ces conditions Antipatros prit comme otages les 50 Spartiates les plus éminents. Les Lacédémoniens de leur côté, envoyèrent des ambassadeurs en Asie demander le pardon de leurs erreurs¹⁸. » Pour les Spartiates l'humiliation était complète. Leur territoire était sans protection contre des attaques venant du Nord, leur chef militaire avait disparu, leur crédit politique était ruiné.

Antipatros a donc obligé les Lacédémoniens à reconnaître la Ligue de Corinthe. En sont-ils devenus membres ? Nous n'avons jamais d'indication d'un contingent lacédémonien aux côtés d'Alexandre, à moins que les otages et les envoyés auprès du Roi n'en tiennent lieu. En effet, Alexandre a jeté en prison tous les ambassadeurs spartiates envoyés en Asie auprès de Darius (Arrien, An. II 15, 2 ; III 25, 4) mais on sait aussi qu'il a fini par libérer au moins le premier d'entre eux. Ces éléments permettent peut-être d'expliquer la surprenante absence militaire de tout roi de Sparte en Grèce durant la fin du IV^e s. : on ne voit au combat ni Eudamidas I (331/0-302/1) ni l'Agiade Cléomène II (370-309) ; Sparte semble avoir choisi la neutralité en échange de quoi on ne lui demandait pas de combattre sous les ordres d'un autre *hégémôn*. La question des frontières semble résolue par le maintien des décisions prises en 337. En particulier, le site de Belmina, qui se trouve près du Mont Khelmos à peu près à mi-chemin de Sparte et de Mégalépolis et qui contrôle la route vers Aséa et vers Mégalépolis, semble rester habité (contrairement à Leuctron et Maléa, autres sites de la haute vallée de l'Eurotas) et être aux mains des Mégalopolitains. Mais nous apprenons aussi que le *synédriôn*, contrairement à la

fois précédente, n'a pu se mettre d'accord sur des sanctions, preuve que cette fois les sympathies grecques penchaient plutôt vers Agis, comme le prouve aussi le récit héroïque de sa mort alors même qu'il est le vaincu d'une guerre quasiment finie dès son commencement. Antipatros, déçu dans ses espoirs politiques, a dû décider lui-même de prendre des otages, et Alexandre, lancé dans la conquête de l'Orient et rassuré sur le maintien de l'ordre en Europe, semble avoir considéré l'affaire comme réglée.

La « Méditerranée spartiate » et l'expédition de Thibron¹⁹

La période qui suit la mort d'Agis est pour nous très obscure mais, à vrai dire, l'histoire de Sparte ne nous apparaît plus que par éclairs. Sparte est restée à l'écart de la guerre lamiaque (été 323-aut. 322) à cause de la présence des Arcadiens et des Béotiens dans l'alliance, certes, mais aussi parce que la Macédoine détenait peut-être toujours des otages et que, surtout, un accord semble avoir été passé avec Antipatros lui interdisant de faire quoi que ce soit contre la Macédoine ; en effet, jusqu'à la mort de Cassandre — le fils d'Antipatros, devenu régent puis roi de Macédoine — Sparte semble n'avoir entrepris aucune action militaire en Grèce. Mais il lui reste son propre champ d'activité : nous avons vu que s'était dessinée, après 346, une « Méditerranée spartiate » où, de Lyttos à Tarente (et Héracléa Minoa, nous semble-t-il), un réseau de fondations lacédémoniennes s'organisait pour se prêter main-forte. La tentative se poursuit et une curieuse affaire occupe la période, c'est celle de Thibron (été 324-hiver 322/1). Cette expédition doit s'examiner à la double lumière de l'impossibilité d'agir dans le

Péloponnèse (présence macédonienne à Corinthe, Argos, Mégalèpolis, sans compter Olympie) et de la possibilité d'agir au sud et en Occident, dans des territoires avec lesquels Sparte doit renouer si elle veut continuer à exister comme puissance. L'occasion est toute trouvée lorsque Harpale, ancien trésorier d'Alexandre, ayant fui avec une partie du trésor, cherche à employer les troupes qu'il a emmenées avec lui hors d'Asie avec ses 5 000 talents (Diod. XVII 108, 6).

Les conditions Harpale a d'abord cherché refuge à Athènes, mais il avait laissé ses 6 000 mercenaires au cap Ténare, prétend Diodore (XVII 108, 7). Le marché aux mercenaires y était-il toujours toléré, malgré la défaite d'Agis, afin de permettre à ceux qui le voulaient de chercher fortune en Occident ? Les hommes disposés à s'enrôler dans les armées d'Alexandre ne viennent pas là, mais on peut venir s'y approvisionner de Crète, de l'Occident grec, de la Cyrénaïque, de Carthage même. Cela dit, le cap Ténare ne pouvait recevoir 6 000 hommes, et le récit de Quinte-Curce (X 2, 1) nous semble offrir une meilleure base de raisonnement en évoquant le cap Sounion comme étape précédant l'arrivée d'Harpale à Athènes ; Diodore semble avoir confondu les deux caps et, du reste, Pausanias (II 33, 4) conforte Quinte-Curce en écrivant qu'Harpale aurait quitté le Sounion pour la Crète. En revanche, la suite des événements laisse supposer qu'Harpale a ensuite noué des contacts avec les Lacédémoniens et demandé que l'on complétât sa troupe de mercenaires car en Crète ils étaient désormais 7 000 (Diod. XVIII 19, 2). Sans doute Thibron en a-t-il amené un millier avec lui et Diodore confond encore ses sources en faisant de Thibron un

ami d'Harpale.

Harpale est arrivé en Crète dès le mois de Juin 324²⁰ et fut rapidement assassiné par un de ses amis qui n'appréciait pas la tournure des événements (cf. Curt. X 2, 3), laissant ses troupes sans chef. Selon Arrien, il était déjà mort lors de l'arrivée de Thibron à Kydonia (*Diad.* I 16) ce qui confirme la version de Quinte-Curce et de Pausanias ; de plus, l'argent avait disparu²¹. Donc, Thibron arriva avec les mercenaires engagés récemment au Ténare et, constatant les faits, il prit la tête des troupes et conduisit tout le monde en Cyrénaïque, à l'été 323. Nous pouvons donc nous demander pour quelle raison Thibron fut alors envoyé en Crète : était-ce à la suite d'un accord entre Harpale et Sparte, était-il seulement venu conduire un contingent de mercenaires enrôlés au Ténare et aurait-il profité ensuite des circonstances ?

L'expédition Toujours est-il que Thibron trouva à employer la troupe. Il y avait en effet, en Crète, des exilés de Cyrène et de Barca et l'occasion pouvait sembler bonne de continuer avec Cyrène la politique entamée à Lyttos et à Tarente, consistant à ressusciter les liens de filiation pour créer de nouveaux ensembles politiques. L'appui étant fourni à des exilés, les organes du gouvernement spartiate ne pouvaient officiellement appuyer l'expédition mais elle cherchait à avoir à Cyrène un groupe dirigeant qui devait son salut à Sparte et qui la reconnaîtrait comme alliée hégémonique²².

« S'étant emparé des navires, il y fit prendre place aux soldats et alla débarquer en Cyrénaïque [...] ; une bataille eut lieu et Thibron

fut vainqueur. [...] Après s'être emparé du port, il assiégea les Cyrénéens, jeta la panique chez eux et les contraignit à conclure un accord aux termes duquel ils devaient payer 500 talents d'argent et participer avec la moitié de leurs chars à ses campagnes. Il envoya également des ambassadeurs auprès des autres cités pour conclure une symmachie, afin de conquérir la Libye voisine » (Diod. XVIII 19, 2-5). En fait seuls 60 talents furent versés (XVIII 20, 2) et ses soldats avaient pillé le port. Pensant avoir la situation en main, il offrit alors aux autres cités de Cyrénaïque d'attaquer les Libyens voisins, se posant en chef d'une symmachie protectrice des intérêts des Grecs de Cyrénaïque (comme l'avait fait Archidamos en Italie du Sud) ; Barca et Euespéridès se joignirent à lui. Mais les Cyrénéens, conseillés par un Crétois qui avait abandonné le camp de Thibron, récupérèrent le port et Thibron perdit sa flotte bien qu'il ait pris Taucheira et interdit à ses équipages de la piller (Diod. XVIII 20, 7). Cependant, il réussit à se faire envoyer plus de 2 500 mercenaires supplémentaires du cap Ténare (Diod. XVIII 21, 1-2) ce qui prouve qu'il agissait en plein accord avec les autorités de sa cité : « Ayant choisi les mieux disposés de ses amis, il les envoya dans le Péloponnèse recruter des mercenaires séjournant dans la région du Ténare. Beaucoup de mercenaires licenciés erraient à la recherche d'un engagement et il s'en trouvait alors plus de 2 500 autour du Ténare. Ses envoyés les engagèrent donc et ils naviguèrent vers Cyrène [...]. Les soldats recrutés au Ténare débarquèrent » et la guerre reprit.

Bien que les Cyrénéens aient demandé l'aide des Libyens et des Carthaginois, alignant 30 000 hommes, ils semblaient en mauvaise posture lorsqu'un nouveau personnage intervint, Ptolémée. En effet, Cyrène, affamée, fut la proie de troubles politiques et les

démocrates chassèrent les aristocrates qui allèrent se réfugier, quelques-uns auprès de Thibron, mais la plus grande part auprès de Ptolémée en Égypte qui choisit alors d'intervenir. Certes les démocrates cyrénéens se rendirent alors compte du danger qu'il représentait mais il était trop tard pour régler leurs affaires entre Grecs et le représentant de Ptolémée, Ophellas, apparemment bien équipé en hommes, battit Thibron (Diod. XVIII 21, 7-9) qui s'enfuit vers l'ouest, mais fut rattrapé par les Libyens, ramené à Taucheira, torturé, transporté au port de Cyrène, et crucifié (hiver 322/1).

Nous retrouvons ensuite les mercenaires de Thibron en Crète. Des cités de Crète ont sur-frappé à partir de 330 des monnaies d'argent de Cyrénaïque, or ces tétradrachmes d'argent, que Gortyne et Phaistos reçoivent en quantité, semblent arrivés en Crète en liaison avec le recrutement de Thibron. L'hypothèse de G. le Ridder est que ceux des mercenaires de Thibron qui étaient crétois sont revenus chez eux avec l'argent versé par leur chef²³. En fait, les mercenaires de Thibron, Crétois ou non, n'avaient d'autre solution que de regagner la Crète, mais avec quels navires ? Il faut supposer que, Thibron mort, une tractation avec Ophellas est intervenue pour qu'ils évacuent la Cyrénaïque.

Réflexions Thibron était-il un isolé comme le veulent généralement les historiens contemporains ? Difficile, vu le soutien qu'il a reçu, de penser qu'il ait mené son expédition sans l'accord de Sparte, mais le secret était plus que jamais de mise. Il est certainement parti avec l'aval de la cité, pour encadrer Harpale qui pouvait, avec ses troupes, contribuer aux dissensions dans l'empire, mais, officiellement, on ne pouvait l'afficher. Par contre, Harpale étant

mort, Thibron peut assumer la direction d'une expédition qui était peut-être programmée, encore que nos textes semblent présenter la rencontre avec les bannis de Cyrène comme fortuite²⁴ ; Cyrène était une terre grecque aux frontières de l'empire, qui n'appartenait pas à celui-ci mais qui était dans la sphère laconienne. Thibron reste en relation avec Sparte puisqu'il peut faire venir du Ténare d'autres troupes, auxquelles il est vrai que Sparte ne peut s'intéresser quand il disparaît. Mais les monnaies de bronze qu'il a frappées appartiennent à l'univers mental des Lacédémoniens : les unes portent Athéna, la déesse poliaide de Sparte, les autres un Héraclès jeune et, au revers, la massue ; il y a cependant une originalité, c'est l'apparition du nom de Thibron entre la massue et la lance. Ce monnayage ne pouvait être officiel, celui d'un État et, du reste, il ne comporte pas de monnaies d'argent. C'est un monnayage assez frustré, d'esprit spartiate, destiné à permettre apparemment à ses soldats de se procurer les vivres dont ils avaient besoin dans les marchés qui approvisionnaient l'armée. Nous penserions volontiers que l'immense trésor de monnaies de Cyrène arrivées en Crète résulte de l'envoi par Thibron de l'argent reçu des Cyrénéens²⁵. Sans doute avait-il l'intention soit de l'utiliser pour compléter ses troupes soit de le faire passer à Sparte. Sa mort a mis fin à un projet que nous ne connaissons jamais et les cités crétoises ont mis la main sur le trésor. De toute façon les événements en Grèce n'autorisaient aucun espoir de mettre fin à la domination macédonienne.

Au bout du compte, la politique d'ouverture vers le sud a échoué. La Cyrénaïque, passée dans le domaine des Lagides en 321 ²⁶,

n'aura sans doute plus de relations privilégiées avec Sparte. Par contre, les relations avec la Crète reviendront un peu plus tard à la surface. En effet, contrairement à l'image que nous en a laissée Thucydide, il ne faut pas oublier que la Laconie est projetée dans la mer. Le cap Malée et le cap Ténare sont de véritables balises sur un boulevard maritime extrêmement fréquenté, qui passe entre Cythère et la Laconie et met en relation la mer Égée et la Méditerranée occidentale, cependant que (et c'est déjà noté par Thucydide) la côte de Laconie orientale est sur le trajet le plus facile entre l'Europe balkanique et l'Afrique, par Cythère et la Crète.

Les années de repli et la question des murailles de Sparte
Durant les années où Polyperchon et Cassandre²⁷ se
disputent la direction des affaires en Grèce, Sparte ne
cherche nullement à en tirer parti. Les sources²⁸
indiqueraient plutôt qu'elle s'est sentie menacée car c'est à
ce moment-là, si l'on en croit Justin (XIV 5, 5-7), qu'elle
s'entoure de murailles : « Cassandre passe en Grèce et fait la
guerre à plusieurs villes. Épouvantés par la ruine de ces villes
[...] les Spartiates, qui avaient toujours défendu leur cité par
les armes et non par des murs, oubliant les réponses des
oracles et la gloire de leurs ancêtres, se défièrent de leurs
armes et s'entourèrent de murailles... »

Il nous faut examiner un peu cette question. Les conditions archéologiques particulières à Sparte, où l'on manque de

marqueurs pour toute la période classique et hellénistique, expliquent l'absence de traces sur le terrain datables d'avant Nabis (207-192)²⁹, mais les textes sont assez précis. Polybe, qui décrit apparemment la Sparte de son temps, atteste l'existence de murailles le long de l' Eurotas lors de l'expédition de Philippe V, en 218. Alors, à quelle date les a-t-on construites et sous quelle forme ? La première muraille fut reconstruite après 180 mais à part quelques éléments dus à Nabis, nous n'avons que les textes pour la période précédente, d'où l'hypothèse d'une simple palissade de bois avancée par G. Shipley³⁰. Un livre récent suggère que la construction s'est faite sous Cléomène III, car des inscriptions mentionnent alors des adductions d'eau qui seraient devenues nécessaires à cause des murailles³¹. Une autre solution consiste à imaginer que Sparte n'a pas été complètement entourée de murailles avant 188. En effet, la composition de la ville ne s'y prêtait pas, puisqu'elle regroupait quatre noyaux sur les collines du nord de la plaine, près du premier pont, mais que le cinquième, celui d' Amyclées, se trouvait environ 5 km au Sud. Tant que Sparte restait formée de ces bourgades séparées, l'ensemble ne pouvait être ceint d'une muraille. Et c'est bien ce qu'indique un texte de Tite-Live³², signalant tout simplement, pensons-nous, que la ville n'était pas fortifiée au Sud. Néanmoins, les passages qui devaient correspondre aux ponts étaient sans doute contrôlés, les défenseurs s'appuyant sur les sanctuaires qui, solidement construits, servaient souvent de point d'appui militaire. Ainsi, le circuit complet décrit par Polybe est celui de la reconstruction d'après 180, mais le nord et l'est de la ville par où arrivaient les voies d'invasion, auraient commencé à être fortifiés en 317³³, et cette fortification se serait agrandie petit à petit.

Nous proposons de rattacher aux débuts de la fortification de Sparte - ou du moins de la décision de le faire — les querelles et les prises de position contradictoires qui aboutirent au départ d'Acrotatos, le fils du roi Cléomène, pour la Sicile. La présentation qu'en fait Diodore est en effet incompréhensible. Acrotatos partit en 314 pour Agrigente, car on était bien content à Sparte de se débarrasser de ce soudard qui reprochait aux autres d'être des pleutres et voulait les faire frapper de l'atimie infligée aux « trembleurs ». Or si, comme le fait Diodore, on rattache ce départ à la mort d'Agis III, plus de quinze ans après la défaite de Mégalèpolis (331), le sens de ces querelles devient incompréhensible ; en revanche, si l'on admet que Diodore, dans son abrégé, a fait sauter une partie de l'histoire, on peut reconstituer les choses comme suit. Les luttes entre les épigones faisaient rage : après la mort d'Antipatros en 319, des meurtres liés aux rivalités pour le pouvoir s'étaient succédés et, après la mise à mort d'Olympias, personne ne pouvait savoir ce qui allait se passer et qui exercerait le pouvoir en Macédoine. Au lieu d'en tirer parti et de tenter de s'emparer de Mégalèpolis lors des conflits entre les prétendants de 317-315, les Spartiates, prudents, choisirent de se mettre eux-mêmes à l'abri de murailles, du moins du côté des routes venant du nord, celles de Mégalèpolis et de Tégée. Ce choix, qui le privait sans doute d'un commandement, rendit Acrotatos furieux et lui fit ressortir le vieux grief de la survie dans la défaite, ce qui mit en rage à leur tour les autres Spartiates (Diod. XIX 70, 4-5). Au bout du compte, le principe de fortifications fut retenu et Acrotatos eut la permission d'aller exercer un commandement ailleurs. Nous pouvons peut-être même affiner et penser qu'il y eut un pacte de non-agression entre Mégalèpolis et Sparte. En effet, une inscription

portant les noms des vainqueurs aux jeux du Lycaion de 320 à 300 montre qu'en 320/19 les vainqueurs sont, à côté des Arcadiens, essentiellement des Argiens ; en 315/14, trois vainqueurs sont Lacédémoniens ; en 312/11 l'inscription est malheureusement illisible, mais en 308/7 il n'y a plus de Lacédémoniens mais des Macédoniens³⁴. On peut supposer que le choix de s'entendre avec la grande cité arcadienne était dicté par la peur qu'inspiraient tous les hommes de proie rôdant alors dans le Péloponnèse et qu'il provoqua la colère d'Acrotatos qui reprocha amèrement à ses concitoyens leur trahison envers Agis III, mort devant Mégalèpolis. Lors du siège de Mégalèpolis par Polyperchon, on n'a pas de mention de quelque aide spartiate à ce dernier qui d'ailleurs échoua dans son entreprise, les Mégalopolitains, appuyés par des troupes de Cassandre, ayant fait preuve d'un grand dynamisme militaire.

Nous n'avons qu'une seule mention d'un Spartiate glorieux à cette époque : il s'agit d'un vainqueur à Olympie, Deinosthénès. L'homme, vainqueur à la course en 316/5, semble avoir été un métreur de métier, car il a mesuré la distance de Sparte à Olympie³⁵, et entre les deux stèles dressées en Laconie, probablement à Sparte et à Amyclées (30 stades de Sparte). Il était assez riche pour dédier sa statue dans l'Altis, en plus des différentes stèles, mais il est curieux qu'il ait souligné ses capacités de bématiste (mètreur). Il est vrai qu'un bématiste d'Alexandre, Philonidès de Chersonesos, ayant installé sa statue en ces lieux, il est bien possible que le Spartiate ait décidé d'afficher le sien en contrepartie. Autour de sa statue, il y avait d'ailleurs tout un lot de Spartiates vainqueurs, comme si le seul combat qui leur restait ouvert était l'étalage de leur orgueil sur l'aire d'Olympie. Mais le titre de gloire de cet homme n'est-il pas d'avoir travaillé au tracé

de l'enceinte et des nouvelles dispositions cadastrales que celle-ci imposait ? Quel autre grand dessein, à cette date, justifierait et sa richesse et sa célébrité ?

Pourtant les luttes dans le Péloponnèse doivent bien intéresser les Lacédémoniens. Contre Cassandre, Alexandre fils de Polyperchon a fait alliance avec Antigone. À Argos, par exemple, cela généra des troubles, et le stratège de Cassandre, Apollonidès, fit brûler vifs 500 opposants surpris en réunion dans le prytanée. Cassandre lui-même descendit dans le Péloponnèse, s'empara de forteresses, de Corinthe et surtout d'Orchomène d'Arcadie. Il alla sans difficultés jusque vers Messène, mais la cité était trop bien fortifiée et une garnison de Polyperchon la défendait. Renonçant donc à la prendre (juillet 315), Cassandre revint célébrer les Jeux néméens à Argos. Rentré en Macédoine, il choisit de reconnaître à Alexandre fils de Polyperchon le titre de stratège du Péloponnèse. S'étant peu ou prou mis à l'abri, les Spartiates choisissent cependant, autant que faire se peut, d'échapper à la mainmise de Cassandre. En 315, Sparte permet à Aristodémos, un officier d'Antigone le Borgne, de recruter des mercenaires contre Cassandre, sans doute en obtenant l'ouverture d'un marché du Ténare (Diod. XIX 60, 1). C'est le moment où Alexandre fils de Polyperchon fait le voyage en Asie pour rencontrer Antigone mais, en reconnaissant finalement Alexandre comme stratège du Péloponnèse, Cassandre rend cette alliance inopérante et à la limite plutôt dangereuse (Diod. XIX 64, 4). À la mort d'Alexandre en 314/3, son rôle est assumé par sa veuve Cratésipolis dont l'influence semble s'être exercée surtout dans le nord du Péloponnèse : nous ignorons si elle disposait de quelque garnison à Mégalépolis ou à Messène, mais les Spartiates ne semblent plus se

sentir en danger puisque leur prince s'engage dans une aventure occidentale.

Nous proposons donc de placer dans ces années 317/5 la décision de commencer les fortifications de Sparte au nord et à l'est, barrant sans doute l'accès par les routes venant de Sellasie et de Pellana (soit Tégée et Mégalèpolis) ; nous savons que ce rempart borde tout le côté est en 218. Mais ailleurs, on le voit en 195, il semble qu'il y ait toujours un système de défense par points de contrôle et non un rempart continu. Au total, cet ensemble permettait de satisfaire aux besoins de sécurité tout en s'adaptant à la composition de la cité. Accessoirement cela permettait aux laconophiles invétérés de continuer à considérer que la cité n'était pas ceinte de remparts.

Les entreprises vers l'Ouest (Acrotatos) et les désordres péloponnésiens La maison royale des Agiades fournit désormais les princes qui partirent à nouveau vers l'ouest, le premier étant Acrotatos fils de Cléomène II et le second son frère, Cléonymos. Aucun des deux n'exerça la fonction royale, Acrotatos étant mort avant son père, mais en laissant un fils qui règnera sous le nom d'Areus.

Des années après la défaite de Mégalèpolis, Acrotatos avait mécontenté ses concitoyens. L'état des forces dans le Péloponnèse ne lui permettait pas d'en découdre contre des ennemis extérieurs car, que les garnisons du pourtour fussent tenues par Cassandre ou par Alexandre, ils étaient trop forts pour les Lacédémoniens. Mais les Spartiates vont brusquement avoir une occasion de donner un

emploi aux goûts militaires d'Acrotatos et de se débarrasser de sa présence. En effet, la Sicile connaissait de nouveau des troubles. En fait, jamais elle n'avait vraiment retrouvé d'équilibre après la chute de la tyrannie des Denys et, si l'action du Corinthien Timoléon avait semblé, un moment, rouvrir la Sicile à l'expansion grecque, très vite après sa mort la situation s'était dégradée et la pression carthaginoise se fit de nouveau sentir.

La mainmise des Macédoniens sur Corinthe fut certainement un mauvais coup pour l'hellénisme occidental. Par contre, la chute de Tyr et des cités phéniciennes aux mains d'Alexandre mettait à la disposition des Carthaginois des forces neuves, alors que la conquête d'Alexandre en privait les cités grecques d'Occident, les conquêtes orientales absorbant les forces vives de la Grèce. Face à la poussée carthaginoise, la solution traditionnelle en Sicile s'imposa : un pouvoir tyrannique qui tenta d'organiser la défense des cités grecques. Depuis 317/6, Agathoclès avait entrepris de reconstruire une tyrannie à Syracuse (Diod. XIX 2-9). Les membres de l'oligarchie qui avaient réussi à échapper aux massacres s'étaient réfugiés essentiellement à Agrigente et cherchaient à reprendre Syracuse. Pour les aider, ils eurent recours à Sparte, la seule entité politique qui n'était pas enfermée dans le système macédonien. D'ailleurs Agrigente, voisine d'Héraclée, et fondation crétorhodie, pouvait se sentir des liens avec Sparte et c'est à elle que les Agrigentins firent appel.

En 314, les Agrigentins, les Gélôiens et les Messiniens étant inquiets de la puissance montante d'Agathoclès, Acrotatos partit pour Agrigente. Les éphores ne semblent pas avoir été enthousiastes (Diod. XIX 70) car les luttes des Diadoques

pouvaient ouvrir à tout moment des perspectives intéressantes et la cité n'avait pas les moyens d'éparpiller ses forces. La priorité, c'était le Péloponnèse : récupérer des territoires perdus si l'occasion s'en présentait, se défendre contre toute nouvelle incursion, voilà le destin de Sparte désormais. Acrotatos partit donc sinon contre l'avis des éphores comme le dit Diodore³⁶, du moins avec peu de forces et seulement quelques navires, ce qui suppose néanmoins l'aval de la cité.

Acrotatos commence assez brillamment son expédition, d'abord en permettant aux gens d'Apollonia de sortir des griffes de l'Illyrien Glaukias qui les assiégeait, puis en obtenant de Tarente 20 navires de secours pour les Siciliens. Apparemment, la symmachie autrefois formée par Archidamos III s'était maintenue et Tarente avait intérêt à cultiver l'alliance spartiate, nous le verrons ultérieurement. En Sicile, en revanche, Acrotatos est dit avoir rapidement fait l'unanimité contre lui par son avidité et sa brutalité. Faute sans doute de troupes en quantité suffisante (les secours tarentins ont été longs à s'organiser), faute peut-être aussi de buts communs avec ses partenaires, il ne réussit aucun fait d'armes, alors même qu'il fallait l'entretenir lui et ses hommes. En effet Héracléa Minoa était tombée vers 320 aux mains des Carthaginois, et la lutte contre ceux-ci lui semblait peut-être plus importante que celle contre Agathoclès, ce que semble confirmer le meurtre de Sôstratos, l'ennemi d'Agathoclès. En tout cas, faute de satisfaire ceux qui l'avaient fait venir, il finit par être chassé d'Agrigente, obligé de s'enfuir pour revenir en Laconie. À la suite de cette défection, les Siciliens se résignèrent à voir l'hégémonie partagée

entre les Carthaginois, qui gardaient Himère, Sélinonte et Héracléa Minoa, et Agathoclès reconnu hégémôn du reste (Diod. XIX 71). Désormais, Lacédémone n'a plus de point d'appui en Sicile.

En effet, la surveillance du jeu compliqué des Diadoques suffit à Sparte. En 313/2, Antigone le Borgne a expédié une armée dans le Péloponnèse pour déloger les garnisons de Cassandre. Celles-ci, normalement, tenaient Argos, Orchomène et Mégalépolis, mais la défaite des Antigonides à Gaza, en 311, laisse le Péloponnèse livré à des troupes sans directives générales. Télesphoros, le stratège d'Antigone, joue pour son propre compte, et s'est installé dans Élis, d'où il pille Olympie et, avec les 50 talents qu'il en retire, il engage des mercenaires. Un autre stratège d'Antigone, Polamaïos, réussit cependant à faire rentrer les choses dans l'ordre et à dédommager le dieu. En fait, durant ces années, la politique de Sparte, pour autant qu'on puisse l'envisager, consiste à attirer le moins possible l'attention, pour échapper aux prédateurs qui ravagent alors le Péloponnèse.

À Sparte, pour ceux qui ont quelque ambition, le champ d'action se situe ailleurs. Il s'est rétréci, puisque la Cyrénaïque est dans la sphère lagide, que la Sicile est laissée à Agathoclès. Il ne resterait que l'Italie... Mais cette région, et surtout l'Adriatique, est l'objet des convoitises grecques depuis le IV^e S. Paros d'une part, avec Pharos, puis Denys I avec Lissos (Diod. XV 13), avaient fondé des colonies dans les îles de la côte dalmate, au-delà de ce qui existait déjà. Sous Denys II, deux colonies sont fondées en Apulie (Diod. XVI 5, 3) et, en 325, les Athéniens prévoient une colonie dans l'Adriatique³⁷. Agathoclès, à son tour, s'intéresse de près à cette

région (Diod. XXI 4)³⁸. Visiblement c'était à ce moment-là une zone où il y avait encore des terres à prendre, des trafics à faire ; d'ailleurs la piraterie semble y avoir été florissante. À Sparte, cependant, le mot d'ordre semble être la prudence avant tout, au moins tant que Cassandre vivra, comme si pesait sur elle une menace terrible depuis la mort d'Agis, en dépit du traitement modéré qu'elle avait subi ensuite ; l'avait-on menacée de disparition si elle recommençait ?

1 POL. XVIII 14, 1-5 donne la liste de ceux que dénonçait Démosthène comme « macédonophiles ».

2 PLUT. 219^e ; 233^e (28) : « Lorsque Philippe écrivit, au moment d'entrer dans leur territoire, pour demander s'ils voulaient qu'il vint en ami ou en ennemi, ils firent cette réponse : "Ni l'un, ni l'autre" » ; et aussi 235a-b (53) : « Philippe de Macédoine leur donnant certains ordres par lettre, les Lacédémoniens lui écrivirent en retour : "À Philippe ; au sujet de ce que tu nous as écrit : Non". »

3 Voir KOLDE, 2003 (cf. Sineux, *Kernos* 18 (2005), p. 538-542) ; voir aussi SINEUX, 1999. Les listes de théarodoques d'Épidaure montrent que les Spartiates sont très assidus au sanctuaire tout au long du siècle, peut-être parce que Delphes est tombée aux mains des Étoliens et qu'Asclépios, fils d'Apollon, a pu remplacer son père comme dieu protecteur de la Laconie ; le glissement religieux est complété par l'importance donnée à l'oracle local de Thalamai, en remplacement de celui de Delphes.

4 Pausanias passe à Pitane, qui se trouvait sur la colline à l'ouest de l'Acropole, d'après des tuiles inscrites. Les *temenoi* royaux n'étant pas mentionnés ailleurs par Pausanias, nous ignorons s'il faut placer les anciennes demeures royales et les tombeaux dans la même zone. Le sanctuaire d'Asclépios le plus fameux (III 15, 10) se trouvait sur la voie apparemment la plus somptueuse de Sparte, l'Aphétais (III 12) ; il y avait un autre Asclépeion, dit Agnitas, sur le *dromos*, auprès des autres grandes divinités spartiates, les Dioscures, les Grâces, Eileithya, Apollon Carneios et Artémis Hégémoné (III 14, 6).

5 ROEBUCK, 1984.

6 Nous disposons maintenant de nouvelles données dans CAVANAGH et *al.*, 2002, notamment CATLING aux p. 157-256. Voir aussi SHIPLEY, 2000, très documenté mais qui a fait l'impasse sur la bibliographie en français, et GENGLER & MARCHETTI, 2000.

⁷ Les Éléens aidèrent eux aussi Philippe à piller la Laconie (PAUS. V 4, 9) mais on ne sait s'ils en tirèrent d'autre bénéfice que la bienveillance royale.

⁸ Sur Thalamai et les Dioscures en Messénie, voir *supra*, p. 21. À noter la fondation d'une Tyndaris en Messénie.

⁹ LÉVY, 2001.

¹⁰ La meilleure approche synthétique de la question est celle de CARTLEDGE (et Spawforth), 2002, p. 16-27.

¹¹ ARRIEN, *Anab.* III 6, 3 : « Les Phéniciens et les Chypriotes reçurent l'ordre d'envoyer 100 navires vers le Péloponnèse, outre ceux avec lesquels il avait fait partir Amphotéros » et CURT. IV 2, 39-40 ; IV 8, 15.

¹² Une partie de ces mercenaires étaient des Thébains qui avaient fui la Grèce lors de la destruction de leur cité par Alexandre. Or, à la fin du IV^e S., Polyrrhénia (Crète) frappe des monnaies de bronze au bouclier béotien (SVORONOS, 1972, pl. xxv), ce qui ferait croire que certains des mercenaires grecs revenus avec la flotte perse en Crète se sont installés là, en particulier les Thébains qui devaient avoir du mal à accepter de servir sous les chefs spartiates, Agis III ou Thibron. Qu'ils se soient arrêtés à Polyrrhénia justifierait que, seule parmi les villes crétoises, celle-ci semble avoir, aux III-II^e S., des relations avec Thèbes restaurée (*IC* II, XXIII, 1).

¹³ MAC QUEEN, 1978.

¹⁴ Avant ou après Arbèles : CURT. VI 1, 21 ; 4, 32 ; VII 4, 39 ; DIOD. XVII 63, 1-3.

¹⁵ ARRIEN, *An.* III 16, 10 : 3 000 tal. d'ag des trésors de Babylone et de Suse avaient été expédiés sur la côte de Syrie avec ordre d'en envoyer autant que nécessaire à Antipatros.

¹⁶ DIOD. XVII 63 et JUSTIN XII, 1. Sur cette période, BADIAN, 1967. La mort du roi est particulièrement magnifiée dans CURT. VI, 1, mais l'unanimité des sources suggère qu'il existait en Grèce un courant très favorable à la tentative d'Agis.

¹⁷ À ce moment Cythère n'est plus lacédémonienne et c'est pour cela qu'elle apparaît dans la stèle de Cyrène sur les distributions de blé (TOD 196 ; RO 96). Il est impossible de dire si cette séparation de Cythère et de la Laconie date de 338 ou de 331, mais l'indépendance de Cythère était un bon moyen pour isoler Sparte de la mer de Crète.

¹⁸ DIOD. XVII 73, 5. Voir aussi JUSTIN IX 5, 1-3 ; CURT. VI 1, 1-19 : « Cette victoire brisa non seulement Sparte et ses alliés, mais aussi tous ceux qui, observant les chances de la guerre, étaient restés spectateurs ». Apparemment les Tégéates avaient été aux côtés des Spartiates, les Achaïens et Éléens sympathisants, puisqu'ils reçurent l'ordre de payer 120 talents à Mégalépolis.

[19](#) DIOD. XVII 108, 8 ; XVIII 19-21. ARRIEN, *Diad.* I 16-19 ; JUSTIN, XIII 6, 20.

[20](#) LARONDE, 1987, p. 44.

[21](#) Outre les dépenses inconsidérées d'Harpale qui avait le goût des courtisanes de haute volée, le dioicète de son trésor s'est enfui à Rhodes, après sa mort, où il fut capturé par Philoxénos, un Macédonien (PAUS. II, 33, 4).

[22](#) Faute de pouvoir frapper monnaie grâce à des mines d'argent ou à des ressources permettant de faire rentrer de l'argent, Sparte a besoin d'alliances pour pouvoir aligner des troupes en quantité honorable ; renouer des liens forts avec Cyrène aurait peut-être permis de résoudre aussi l'irritant problème du numéraire et de pouvoir payer les mercenaires désormais nécessaires. Cela expliquerait le très lourd tribut demandé par Thibron aux Cyrénéens. Barca et Euespérides, elles, concluent avec Thibron cette symmachie que refusent les Cyrénéens.

[23](#) LE RIDER, 1966, p. 138-146.

[24](#) LARONDE, 1987, p. 78 et 84 n. 216.

[25](#) LE RIDER, 1966, p. 145, estime que quelque 100 000 tétradrachmes sont arrivés en Crète, soit 66 talents. Cela implique que Thibron avait mis à l'abri l'argent récolté, en attendant la suite, sinon les mercenaires auraient éparpillé en tous lieux le produit de leur campagne, en rejoignant leur pays respectifs. Du reste, les soldats de Thibron avaient perdu tous leurs bagages dans la reprise de leur port par les Cyrénéens.

[26](#) Cf. LARONDE, 1987, p. 85-91.

[27](#) Respectivement un ami et le fils d'Antipatros.

[28](#) DIOD. XVIII, 69, 3-4 : Polyperchon assiège Mégalèpolis ; XIX 35, 1 : Cassandre assiège Tégée ; XIX, 44, 4 : Cassandre en Messénie ; ensuite, Alexandre, fils de Polyperchon, chasse les garnisons spartiates.

[29](#) La céramique illustrée disparaît quasiment à l'époque classique et le manque de tombes empêche la création de cadres chronologiques pour le vernis noir et la céramique commune. La chronologie archéologique de la Sparte classique et hellénistique est encore difficile : cf. CAVANAGH et *al.*, 2002, p. 175-6 et 269.

[30](#) *Ibid.*, p. 319.

[31](#) KOURINOU, 2000, p. 35-66 pour les murs, p. 221-7 pour l'adduction d'eau.

[32](#) LIV. XXXIV 38, 4. En 195, Flamininus attaque et dévaste la Laconie de Nabis. Après le siège de Gytheion il est revenu attaquer Sparte, son camp étant sur l'Eurotas, près d'Amyclées, d'où il lance une triple attaque vers Sparte : « Il ordonne d'attaquer, à l'un par le Phoebeum, à un autre par le Dictynnaeum, au troisième par l'endroit qu'ils

appellent Heptagonias, tous ces lieux étant ouverts, sans mur ».

[33](#) PAUS. I 13, 6, place, lui, ces fortifications en 294 : « Sparte avait été protégée précédemment aussi pour la guerre contre Démétrios par des fossés profonds, de solides palissades et, là où c'était le plus facile à prendre, par des constructions. »

[34](#) *Syll*³, 314.

[35](#) *Syll*3, 1069 ; DIOD. XIX 17, 1 ; PAUS. VI 16, 8.

[36](#) La source de Diodore, malveillante envers Acrotatos tend à le présenter comme un benêt.

[37](#) TOD, 200 = RO, 100 ; Bertrand, 75. Difficile de savoir où elle devait être établie, et si elle le fut jamais, mais le texte comporte une précision intéressante : « afin que le peuple dispose pour toujours de voies de commerce et d'approvisionnement en céréales qui lui soient propres. » (1. 217-220).

[38](#) VATTUONE, 1987/8.

Chapitre 17

Les règnes d'Areus et de Léonidas ¹

Chronologie

- 309** Mort de Cléomène II ; avènement d'Areus
- 303** Cléonymos part à Tarente
- 300** Mort d'Eudamidas I ; avènement d'Archidamos IV
- 294** Archidamos IV battu à Mantinée par Démétrios. Invasion de la Laconie
- 280** Areus contre les Etoliens
- 275** Mort d'Archidamos IV ; avènement d'Eudamidas II
- 272** Areus en Crète. Expédition de Pyrrhos
- 267/6** Décret de Chrémonidès
- 265/4** Mort d'Areus
- 263/2** Mort d'Acrotatos devant Mégalèpolis ; régence de Léonidas
- 254** Mort d'Areus II ; avènement de Léonidas
- 244** Mort d'Eudamidas II

La gloire de Cléonymos

Jusque tard dans son règne, le personnage d'Areus disparaît derrière les actions menées par son oncle, Cléonymos, le frère d'Acrotatos. Il est vrai que, là encore, nous n'avons que de brefs aperçus et seulement quand une activité militaire particulière attire l'attention des historiens sur Lacédémone car, avec les Diadoques puis leurs épigones, ils ont bien d'autres événements à noter. De Sparte, lorsque sa politique est pacifique, nous ne savons à peu près rien.

La succession

Le Roi Cléomène II avait régné plus de 60 ans, de 370 à 309, et c'est presque tout ce que nous savons de lui. Il avait à ses côtés les personnages éclatants d'Agésilas puis d'Archidamos III, et, à la mort de ce dernier, d'Agis III. Pourtant ce roi effacé va avoir des successeurs hauts en couleur. Acrotatos, son fils aîné, avait montré son impatience et rongé son frein dans cette paix qui s'éternisait car, à la mort d'Agis, la dynastie des Eurypontides est, elle aussi, représentée par un autre personnage paisible, Eudamidas I (331-300). Voilà deux rois qui semblent n'avoir pas mené une seule campagne.

Acrotatos ne régnera pas car il meurt avant son père mais il laisse un fils, Areus, sans doute encore trop jeune pour commander des troupes, mais pas nécessairement pour régner². Cléonymos, son oncle, aurait prétendu à la royauté en 309/8 à sa place (Paus. III 6, 2) mais on ne voit pas trop ce qui pouvait fonder ses prétentions³ et l'histoire fut peut-être inventée rétrospectivement, dans le fil de leur inimitié ultérieure qui semble avoir été tardive et circonstancielle. Il fut sans doute chef militaire durant la minorité d'Areus⁴, puis il partit pour Tarente qui réclamait de nouveau un chef spartiate en 303⁵. Apparemment doté de compétences militaires, il a justifié la réputation de brutalité dont la littérature tend à affubler tout commandant spartiate. Nous ignorons s'il a toujours mené une politique au nom de Sparte ou s'il agissait simplement en condottiere, toutefois, il n'a jamais rompu avec Sparte avant qu'un scandale ne le poussât à la trahison ; il faut donc

supposer qu'il agissait auparavant en accord avec la cité. Du reste, l'aide à Tarente (ou de Tarente, à l'occasion) sont des constantes depuis la guerre du Péloponnèse. L'étude que nous avons menée conduit en fait à refuser l'étiquette de condottiere aux chefs spartiates en expédition à l'étranger depuis la mort d'Agésilas, car il s'agit chaque fois d'entreprises politiquement déterminées, visant à donner à Lacédémone des alliés et lui permettant ainsi de continuer à avoir une existence internationale.

L'Italie et les actions de Cléonymos

En l'occurrence, Tarente demande de l'aide contre les Lucaniens et contre les Romains arrivés en Iapygie en 306. Diodore (XX 104) fait le récit de l'expédition de Cléonymos : « En Italie le peuple de Tarente était en guerre contre les Lucaniens et contre les Romains. Ils envoyèrent des députés à Sparte pour demander de l'aide et Cléonymos comme stratège. Les Lacédémoniens leur ayant garanti qu'ils auraient le chef qu'ils demandaient, les Tarentins expédièrent alors des bateaux et de l'argent. Cléonymos enrôla au Ténare de Laconie 5 000 soldats et prit la mer pour Tarente. Là, il rassembla autant de mercenaires que ceux qu'il avait déjà et, en outre, il enrôla plus de 20 000 citoyens comme fantassins et 2 000 cavaliers. Il gagna aussi l'aide de la plupart des Grecs d'Italie et de *l'ethnos* des Messapiens. Comme il avait une très forte armée sous ses ordres, les Lucaniens, inquiets, conclurent un traité d'amitié avec les Tarentins ; mais les gens de Métaponte n'étant pas venu à lui, il persuada les Lucaniens d'envahir le territoire de Métaponte, lui-même les attaquant simultanément, et il les frappa de terreur.

Alors, entrant dans la cité en se présentant en ami, il leur extorqua plus de 600 talents d'argent et il prit en otage 200 jeunes filles des meilleures familles, à la fois comme gage sur la cité et pour satisfaire sa propre lubricité [...]. Il eut un moment le projet d'envahir la Sicile [...] mais rejeta ce plan pour l'immédiat et vogua vers Corcyre ; après avoir pris possession de la cité, il s'empara d'une grande somme d'argent et y mit une garnison, cherchant à utiliser ce lieu comme base pour avoir une influence dans les affaires de Grèce.

Bientôt des députés vinrent à lui de la part de Démétrios Poliorcète et de Cassandre, mais il ne rejoignit pas leur alliance. Il apprit alors que les Tarentins et quelques autres s'étaient révoltés ; il laissa une garnison adaptée à Corcyre et, avec le reste de son armée, vogua vers l'Italie afin de punir ceux qui défiaient son autorité. Atterrissant dans une contrée défendue par les Barbares, il prit la cité, vendit la population comme esclaves et pilla la région. Il fit le siège de la cité de Triopium, capturant là 3 000 prisonniers. Mais les Barbares de toute la région s'étaient alors rassemblés et, de nuit, ils attaquèrent son camp ; ils tuèrent 200 des hommes de Cléonymos et en firent prisonniers un millier. Une tempête s'étant levée détruisit 20 de ses bateaux à l'ancre près de son camp [...]. Cléonymos retourna alors à Corcyre. »

Ce texte nous apprend que Cléonymos a réussi à se faire, d'ores et déjà, une réputation militaire, même si nous ignorons quand et comment. Il réussit à contraindre les Lucaniens à traiter mais il se montre brutal avec les gens de Métaponte qui lui ont refusé leur alliance (outre Diod., Ath. XIII 605d-e). En fait, il est confronté au problème de tous les chefs de mercenaires qui ont besoin de

beaucoup d'argent pour garder leurs troupes : pour 10 000 mercenaires, il faut à peu près 50 talents de solde par mois, or il ne peut sûrement attendre aucun subside de Sparte, d'où les entreprises brutales ou hasardeuses. C'est ainsi qu'il renonce à s'en prendre à Agathoclès et préfère s'attaquer à Corcyre à laquelle il extorque des fonds⁶. Mais les Tarentins, ayant réussi à traiter avec les Romains et obtenu que, durant 20 ans, ces derniers se tiennent à l'écart de leurs eaux (sans doute grâce à l'importance des forces que Cléonymos avait rassemblées), décident qu'ils n'ont plus besoin des services du Spartiate qui, furieux, quitte Corcyre pour retourner en Italie, en 302. Nous avons même un récit circonstancié de Tite-Live (10, 2, 1-15) sur un de ses coups de mains, au fond de l'Adriatique : « Durant la même année (302), une flotte commandée par le Lacédémonien Cléonymus aborda sur les côtes d'Italie et s'empara de la cité de Thurias, une ville dans le Sallentin. Le consul Aemilius fut envoyé contre l'ennemi qu'il obligea à fuir sur ses navires. Thurias fut rendue à ses anciens habitants et la paix établie dans le Salentin. J'ai trouvé aussi dans certaines annales que Junius Bulbucus, le dictateur, fut envoyé chez les Salentins et que Cléonymus quitta l'Italie avant de combattre les Romains. Faisant le tour du promontoire de Brindisi, il fut poussé par le vent au milieu du golfe de l'Adriatique, ayant sur sa gauche la côte dépourvue de ports de l'Italie, et sur sa droite les Illyriens, Liburniens, et Histriens, gens sauvages et, de notoriété publique et pour beaucoup d'entre eux, des pirates. Il alla tout droit jusqu'à ce qu'il atteignît les côtes de Vénétie. *[Là, il apprit qu'une fois franchi le cordon lagunaire il trouvera un estuaire et des lieux habités. Il fit passer ses troupes sur des bateaux légers]* Débarquant là, ils laissèrent un petit corps garder les bateaux et,

brûlant les maisons, s'emparant des hommes et du bétail, aveuglés par les douceurs du pillage, ils s'éloignèrent de plus en plus de leurs bateaux.

Quand ces événements furent connus des Pataviens [*ils décidèrent d'attaquer*]. Quelques-uns, faits prisonniers, racontèrent que le roi Cléonymus et sa flotte étaient à trois milles de là. [*Les Pataviens allèrent attaquer cette flotte*]. Finalement, Cléonymus put s'échapper avec seulement le cinquième de ses navires. Aucune partie de l'Adriatique ne lui avait réussi. Beaucoup de gens vivant à Patavium ont vu les rostres des navires et les dépouilles des Laconiens exposées dans le vieux temple de Junon. » Il est difficile de savoir si la Thurias de Tite-Live et la Triopium de Diodore sont les mêmes régions ou s'il s'agit en fait de diverses campagnes de Cléonymos à la recherche de fonds. Tite-Live ayant bénéficié de sources latines complétant celles de Diodore, la chronologie pose problème⁷. Nos sources grecques, qui dépendent de Douris de Samos⁸, sont malheureusement polluées par des considérations idéologiques et rhétoriques et peu soucieuses de l'établissement clair d'un récit. Cléonymos retourne donc à Corcyre qu'il doit cependant bientôt abandonner pour revenir à Sparte.

En Grèce, durant cette période, Démétrios a cherché à chasser Cassandre et Ptolémée de leurs possessions et il a refondé la Ligue de Corinthe dont Sparte semble être restée à l'écart (Plut. Dém.25, 4). En fait, on a l'impression que Sparte cherche alors à éviter de se heurter aux Macédoniens tout en continuant d'exister sur le plan international. Désormais indésirables en Sicile et sans doute en Cyrénaïque, il ne reste plus aux Spartiates que l'Adriatique et la

Crète pour agir. Durant tout le IV^e s., ils ont été présents en Occident à travers Tarente, et c'est le seul élément qui reste de leur importance internationale. S'il existe des arrière-plans économiques, ils nous échappent. L'inscription athénienne de 325/4 préparant la fondation d'une colonie en Adriatique (p. 333, n. 1) donne, parmi les attendus, le contrôle de routes maritimes et l'approvisionnement en céréales ; cette dernière raison, dirimante pour Athènes qui ne peut nourrir sa population, ne l'est apparemment pas pour Sparte, tandis que le contrôle des routes maritimes peut être important. La tentative sur Corcyre peut se comprendre car l'île est la clef de l'Adriatique et des routes vers l'Occident grec. De plus, si les Spartiates veulent garder quelque importance, les revenus procurés par des taxes portuaires dans un lieu de transit comme Corcyre sont susceptibles de leur permettre l'entretien d'une flotte et de troupes de mercenaires. En tout cas, l'île intéresse à ce moment-là tout le monde : Sparte, Cassandre, Agathoclès (qui, en 297, reprend Corcyre à Cassandre qui s'en était emparé), puis Pyrrhos et Démétrios. L'histoire commence à basculer vers la Méditerranée occidentale.

Mais, seule la dimension politique de l'affaire nous est perceptible. Le fait que Cléonymos puisse revenir dans sa patrie et reprendre toute sa place confirme qu'il a agi avec l'accord des dirigeants spartiates. D'une façon générale, quand l'expansion dans le Péloponnèse lui est interdite, Sparte réactive ses liens avec la « Méditerranée spartiate » ; en revanche, dans les périodes d'hégémonie dans le Péloponnèse, elle semble se détourner des entreprises extérieures. La raison des tentatives en Cyrénaïque, en

Italie du Sud ou en Sicile serait à chercher dans la nécessité pour elle de s'assurer des alliés, puisque, à chaque fois, elle recherche une symmachie. Ainsi, loin d'être des tentatives de soldats perdus, les expéditions successives seraient à lire comme un essai de faire vivre une ligue militaire.

Retour sur les affaires grecques : les premières tentatives d'Areus

Jusqu'en 281

L'incapacité de Cléonymos à monter quelque chose de durable en Occident, les aléas de la situation dus à la disparition des Diadoques et à l'instabilité chronique qui suit la mort de Cassandre (298/7), font que Lacédémone se concentre de nouveau sur la Grèce. Démétrios Poliorcète fut tenté de mettre Sparte à la raison, après 301 et en 294. À cette date il y eut un réel danger : « Maître d'Athènes, Démétrios forma aussitôt des projets contre Lacédémone. Le roi Archidamos ⁹ étant venu à sa rencontre jusqu'à Mantinée, il le défit dans un combat, le mit en fuite et envahit la Laconie⁹. Devant Sparte même, il livra une nouvelle bataille rangée, où il fit 500 prisonniers et 200 morts. Il paraissait sur le point de s'emparer de la ville qui jusqu'alors n'avait jamais été prise » (PLUT. *Dém.* 35, 1-2). Mais il apprend alors que Lysimaque et Ptolémée sont en train de lui enlever ses possessions d'Asie Mineure et de Chypre et il abandonne le siège de Sparte pour s'emparer du trône de Macédoine (35-38)¹⁰.

L'affaiblissement de Démétrios ranime l'intérêt spartiate pour la

politique en Grèce. Le roi Archidamos ayant fait la preuve de son incapacité militaire, on en revient à Cléonymos. Sparte l'envoie un moment organiser la défense de Thèbes contre Démétrios Poliorcète en 292 (Plut. Dém.39, 2-3) mais, sagement sans doute, Cléonymos juge la situation désespérée et quitte la ville à la dérobée. Cléonymos et Areus semblent avoir collaboré longtemps et nous avons un cas de figure inédit : ce n'est pas le roi mais son oncle qui dirige l'armée. Areus n'apparaîtra qu'assez tard comme chef militaire et, à vrai dire, il ne semble pas avoir jamais été un grand stratège ; aussi semble-t-il ne pas avoir disputé la place de chef d'armée à Cléonymos durant un certain temps, et avoir plutôt reçu une formation de politique.

La disparition des Diadoques et la réapparition des ambitions lacédémoniennes

Lorsque la pression macédonienne s'affaiblit, les Lacédémoniens redeviennent sans doute menaçants pour leurs voisins. En effet, une inscription récemment découverte à Messène (SEG 41(1991), 322) nous apprend que cette dernière s'est dépêchée de conclure une alliance avec Lysimaque, roi de Macédoine. Dès que celui-ci meurt, en 281, et que la Macédoine tombe dans le chaos, les Spartiates semblent avoir tenté leur chance et c'est alors qu'Areus se révèle : « Les dissensions entre Ptolémée Kéraunos, Antiochos et Antigonos (Gonatas) permirent aux cités grecques, conduites par les Spartiates, de profiter de l'occasion pour recouvrer leur liberté ; elles s'envoient des députés, se lient par des traités d'alliance et se préparent à faire la guerre. Pour n'avoir pas l'air de faire la

guerre à Antigonos, sous la souveraineté duquel elles se trouvent, elles attaquent ses alliés les Étoliens, en prétextant qu'ils avaient envahi le territoire de Kirrha, terre sacrée d'Apollon pour toute la Grèce. La conduite de la guerre est confiée à Areus qui réunit une armée, dépeuple villes et campagnes, et brûle ce qu'il ne peut emporter. Du haut de leurs montagnes, les bergers étoliens assistent à cela, ils se rassemblent à environ 500, et tombent sur des ennemis éparpillés, qui ne savent pas combien ils sont, et qu'aveuglent leur peur et la fumée des incendies ; ils en tuent 9 000, et obligent les autres à s'enfuir. Quand les Spartiates voulurent reprendre la guerre, beaucoup de cités leur refusèrent leur appui, estimant qu'ils voulaient établir leur domination sur la Grèce et non la liberté. Entre-temps la guerre entre les rois était terminée, Ptolémée avait chassé Antigonos » (Justin, 24, 1-2). Areus avait donc tenté de reconstituer une symmachie en 280. À ce moment Ptolémée Kéraunos avait assassiné Séleucos, vainqueur de Lysimaque, et battu Antigonos Gonatas, le fils de Démétrios. Le texte montre néanmoins que, dans le désordre général, des possibilités restent ouvertes à une ambition politique spartiate et à ses capacités d'organisation. Mais Areus s'est réservé, cette fois, la conduite des alliés, or il n'a pas d'expérience militaire et Justin nous raconte un échec piteux qui entraîne la dislocation de l'alliance.

Pendant qu'Areus conduit l'expédition, Cléonymos mène également des actions militaires et semble plus heureux que son neveu. Il est possible que ce soit à ce moment qu'il conquiert Trézène (Polyen, II 29, 1) et les Messéniens ne peuvent aider à lutter contre l'invasion gauloise en 279 parce qu'il les menace (Paus. IV 28, 3). Il n'y a pas encore de dissensions entre Cléonymos et Areus et les deux hommes semblent alliés pour

pratiquer une politique permettant à Sparte de reconquérir une partie du terrain perdu. En 275, Gonatas ne garde dans le Péloponnèse que Corinthe et l'appui d'Argos et de Mégalèpolis.

En 273, Cléonymos et d'autres Lacédémoniens président à un accord en Crète entre les deux cités voisines, mais sans doute souvent ennemies, de Phalasarna et Polyrrhénia¹¹. Malheureusement nous n'avons que le début du texte, avec le nom des parties prenantes au traité. Sparte semble être en train de monter une espèce de « ligue lacono-crétoise » que l'on retrouve un peu plus tard engagée dans la guerre de Chrémonidès. En effet, Areus combat pour les Gortyniens en 272 (contre Cnossos ?) et, outre Polyrrhénia et Phalasarna, il est sans doute allié à Aptère, puisque c'est un Aptérien, Oryssos, qui, avec un millier de Crétois, poursuit Pyrrhos. Il a aussi des Oréiens (des Crétois) dans ses troupes, peut-être des mercenaires puisque, en 266/5, Areus frappe monnaie pour la première fois dans l'histoire de Sparte, sans doute pour payer ses mercenaires¹². Mais le système traditionnel qui explique sa présence en Crète aux côtés des Gortyniens, c'est celui de la symmachie auquel il a surtout recours, aidant ses alliés et étant aidé par eux.

On sait que se produisit à ce moment, en 273/2, un drame familial qui opposa Cléonymos à la famille d'Areus. Cléonymos avait épousé sur le tard une jeune femme, Chilonis, dont s'éprit Acrotatos fils d'Areus (Plut. Pyrrhos, 26, 16 & 27, 10). Les mœurs spartiates n'étaient pas favorables au mariage d'un vieux barbon avec une jeune personne, mais Cléonymos prit fort mal la chose et quitta Sparte, en refusant obstinément de libérer son épouse de ses liens conjugaux. Il alla porter ses talents militaires au service d'un

autre grand capitaine, Pyrrhos, qui, de retour de Tarente, disputait à Antigonos Gonatas le trône de Macédoine. Militairement, Pyrrhos n'eut pas grand mal à vaincre Antigonos mais, au lieu d'asseoir son pouvoir sur la Macédoine, il descendit en Grèce et, avec Cléonymos dans son armée, il entreprit de prendre Sparte.

Victoire sur Pyrrhos

Pyrrhos descendit rapidement vers le Péloponnèse (avec ses éléphants), les Étoliens lui ayant facilité le passage. Là, chacun fit sa soumission, car Pyrrhos était réputé le plus grand capitaine depuis Alexandre, et son armée, avec des Gaulois et des éléphants, était effrayante. Les troupes d'Antigonos avaient abandonné leur chef pour lui et il pouvait espérer la soumission des Spartiates d'autant plus que les fidèles de Cléonymos pouvaient l'aider de l'intérieur. Sparte, inquiète de voir Pyrrhos à sa porte, envoya des émissaires pour sonder ses intentions. Plutarque nous raconte que les envoyés spartiates à Mégalèpolis s'entendirent dire que le roi n'avait nulle intention hostile contre Sparte (Pyrrhos, 26-29) : « Pyrrhos arriva à la tête de 25 000 fantassins, 2 000 cavaliers et 24 éléphants ; *[une rencontre avec des envoyés de Sparte à lieu à Mégalèpolis]*. Pyrrhos descendit ensuite sur Lacédémone. Cléonymos lui conseillait d'attaquer d'emblée [...]. Les Spartiates étaient peu nombreux [...], Areus lui-même n'était pas présent, étant en Crète au secours des Gortyniens alors en guerre [...]. La nuit venue, [...] on résolut de creuser un fossé parallèle au camp des ennemis, d'y placer de chaque côté des chariots en les enterrant jusqu'au milieu des roues, afin d'opposer un obstacle infranchissable au passage des éléphants. [...] Pyrrhos attaqua lui-même de front avec ses hoplites ; il se heurta à la masse des boucliers des Spartiates rangés en face et au fossé à la terre mouvante, infranchissable [...]. Son fils Ptolémée, suivi de 2 000 Gaulois et de l'élite des Chaoniens, contourna le fossé et essaya de

passer par-dessus les chariots [...]. Le jeune Acrotatos, s'étant aperçu du danger, prit avec lui 300 hommes, traversa la ville en courant, et contourna Ptolémée [...]. La nuit arrêta le combat [...]. Au point du jour, Pyrrhos fit avancer son armée [*Lui-même réussit à passer de l'autre côté du fossé*] Mais la bonne Fortune de la cité [...] au moment où les Lacédémoniens perdaient tout espoir, conduisit à leur secours, de Corinthe, avec des mercenaires, Ameinias le Phocidien, stratège d'Antigonos et à peine celui-ci était-il là que le roi Areus débarquait de Crète avec 2 000 soldats.

» Les dispositions prises ressemblent à celles du siège de Mégalèpolis raconté par Diodore (XVIII 70-71) où, de la même façon, il faut arrêter les éléphants. Ici, on utilise les roues des chariots au lieu de planches à clou, ce qui prouve que les Spartiates utilisaient de nombreux chariots. Le stratagème fut suffisamment couronné de succès pour permettre l'organisation d'une coalition contre les ambitions de Pyrrhos. Heureusement pour les habitants, les renforts dépêchés de Corinthe par Antigonos Gonatas ne devaient pas être loin derrière les troupes de Pyrrhos, car ils ne seraient pas arrivés en un ou deux jours ; peut-être étaient-ils là pour récupérer Mégalèpolis dès le départ de Pyrrhos. Les Messéniens en envoyèrent également (Paus. IV 29, 6) et Areus revint de Crète. Déçu de rencontrer une résistance plus importante que prévue, Pyrrhos renonça à prendre Sparte et s'en retourna vers des lieux plus accueillants : des Argiens l'appelaient et il avait l'intention d'établir ses quartiers en Argolide pour examiner la situation. En fait, poursuivi par Areus, il dut combattre dans Argos où Antigonos était entré et il y mourut dans un combat de rue.

Nous ne savons pas trop ce qui se passa en Grèce après la mort de Pyrrhos. Gonatas semble avoir récupéré la Macédoine dès le départ de Pyrrhos qui, selon Plutarque, s'était lancé dans l'expédition péloponnésienne sans attendre d'avoir affermi sa situation en Macédoine et Antigonos avait gardé des points d'appui en Grèce dont son frère Cratère qui tenait Corinthe. Argos est traditionnellement philo-macédonienne et le prompt rétablissement de Gonatas et l'échec de Pyrrhos devant Sparte ont balayé les hésitations entre les deux. Aristippos, connu ensuite comme tyran pro-macédonien, apparaît comme chef du parti pro-antigonide à Argos en 272¹³. On peut supposer qu'Antigonos, qui a bien traité ses ennemis, a encore mieux traité ses amis.

Les traits hellénistiques

Dans les années qui suivirent, Areus profita du prestige retiré de la défaite de Pyrrhos, dont il avait détruit l'arrière-garde et tué un des fils, pour tenter de reconstituer dans le Péloponnèse une symmachie dominée par Sparte et appuyée sur le Lagide qui devait financer en grande partie la solde des mercenaires. Phylarque accuse Areus et Acrotatos II d'avoir introduit des mœurs nouvelles à Sparte, mais il s'agit là uniquement de la décadence des *syssitia* où ne règnent plus la frugalité et l'austérité. En fait, l'auteur stigmatise moins les rois que les riches citoyens¹⁴ mais il est difficile de voir ce qu'il en est à Sparte même car l'archéologie témoigne de la continuité de l'autarcie spartiate, sans importations.

Cependant nous avons des signes d'une propagande efficace. Le péan d'Isyllos célèbre à Épidaure les derniers Héraclides, protégés

par Asclépios (cf. p. 308, n. 2) ; Ptolémée fit élever à Olympie une statue à Areus¹⁵ et l'on sait par Pausanias que les Éléens en firent autant¹⁶. Le sculpteur Eutychidès réalisa une allégorie de l'Eurotas louée par Plin¹⁷, œuvre qui se situe dans le contexte hellénistique avec la représentation figurée de l'Oronte (du même auteur) ou celle du Nil. Eutychidès aurait séjourné à Sparte dans les années 280 ou 270, donnant au royaume laconien une représentation digne des grands royaumes¹⁸. Peut-être est-ce alors que les maisons royales ont reçu une décoration de mosaïques ; plus tard, de toute évidence, Sparte aura une tradition de mosaïstes¹⁹. Vers 280 aussi, un acteur lacédémonien est mentionné à Delphes où, par ailleurs, on rencontre des naopes lacédémoniens. Enfin, Callixène de Rhodes (Ath. V 198d), décrivant la pompe alexandrine, mentionne un cratère en or lacédémonien de grande contenance²⁰ et, dans l'exhibition des objets en or, quatre cratères laconiens. Tout cela montre une propagande destinée à redonner du lustre à Lacédémone (c'est précisément sur le luxe du matériel des banquets que Phylarchos fait porter sa critique). Apparemment, cette politique est assumée par Areus, désormais plus expérimenté et qui guette l'effondrement de la royauté en Macédoine, ce que laissent espérer les folies de Démétrios, l'âge de Lysimaque et les versatilités de Pyrrhos. Mais Antigonos Gonatas est un sage.

La fin d'Areus : la guerre de Chrémonidès

Les prolégomènes

Sparte ne fut pas longtemps reconnaissante à Antigonos de son

aide ; il est vrai qu'Areus était arrivé presque en même temps qu'Ameinias et que les Spartiates avaient poursuivi Pyrrhos et tué son fils Ptolémée, cherchant visiblement à abattre Pyrrhos lui-même²¹. On peut supposer qu'ils avaient espéré remporter la victoire pour eux-mêmes car Areus entre dans la ville d'Argos en même temps qu'Antigonos²². Or c'est finalement Antigonos qui recueille les fruits de la victoire, car c'est à lui que se rend Héléno, l'autre fils de Pyrrhos, qui a survécu, et c'est lui qui s'empare du camp de Pyrrhos²³. Il n'est pas difficile d'imaginer la frustration des Spartiates : outre le butin espéré, qui devait être considérable (avoir des éléphants !), ils veulent mettre la main sur Cléonymos et, enfin, être reconnus, de manière formelle, comme les vainqueurs de Pyrrhos, manifestant ainsi le retour de Sparte sur la scène des grandes puissances. La reddition de l'armée de Pyrrhos à Antigonos balaie ces beaux rêves.

Antigonos rendit les honneurs funèbres à Pyrrhos ; Héléno, le fils du défunt, jugeait sans doute le roi de Macédoine plus à son niveau que le roi de Sparte et Cléonymos, qui avait été conseiller de son père, l'avait poussé à se rendre au Macédonien plutôt qu'à Areus. Antigonos avait d'ailleurs une réputation d'homme pondéré. Plutarque (Pyrrhos, 34, 11) semble indiquer qu'il y a eu une reddition de toutes les troupes de Pyrrhos à Antigonos qui les incorpora sans doute dans son armée ; lui-même avait déjà des Gaulois parmi ses mercenaires ; le contingent épirote put lui servir d'otage, gage de la sagesse des jeunes héritiers de Pyrrhos. Bref, après avoir failli perdre son royaume, Antigonos sortait en grand vainqueur de la guerre.

Le mécontentement des Spartiates dut être partagé par Ptolémée.

En effet celui-ci dut être rapidement inquiet de voir Antigonos, l'héritier de Démétrios, désormais en posture favorable et capable de lui disputer la mer Égée. Contre cette éventualité, il alimenta les ambitions d'Areus qui a profité des sentiments suscités par l'action des Spartiates pour recréer une alliance, donnant l'illusion que le temps de la grandeur était revenu. Une partie du Péloponnèse les suivit de nouveau et la défection des autres cités fut compensée par l'alliance des cités crétoises qui fournirent des combattants appréciés.

La nouvelle symmachie

Nous sommes documentés sur certains éléments de cette guerre par une inscription trouvée (en morceaux) sur l'acropole d'Athènes, le « décret de Chrémonidès » (*Syll*³, 434/5 ; Bertrand, 95) : « [...] il a plu au peuple, Chrémonidès fils d'Étéoclès, des Aithalidai, a fait la proposition : [...] Les Lacédémoniens, étant les amis et les alliés du roi Ptolémée, ont décidé d'associer le peuple des Athéniens à la symmachie qui les unit aux Éléens, Achaiens, Tégéates, Mantinéens, Orchoméniens, Phigaliens, Caphyéens et à ceux des Crétois qui sont dans l'alliance des Lacédémoniens, d'Areus et de ses alliés, et ils ont envoyé au peuple des ambassadeurs choisis parmi les délégués au *synédriion* ; ceux qui viennent de leur part disent que les Lacédémoniens, Areus et les autres alliés souhaitent l'amitié du peuple, et ils ont avec eux le texte de l'accord sur l'alliance ; puisque la concorde unit les Grecs contre ceux qui traitent les cités contrairement au droit et aux traités, qu'ils sont disposés ensemble à combattre avec le roi Ptolémée, [...] à la bonne Fortune, plaise au peuple que soit faite amitié et alliance perpétuelles entre les Athéniens, les Lacédémoniens, les rois de Lacédémone, les Achaiens, les Tégéates, les Mantinéens, les Orchoméniens, les Phigaliens, les Caphyéens, les Crétois qui sont dans l'alliance des Lacédémoniens et d'Areus et des autres alliés, comme les ambassadeurs sont venus le proposer [...] Que l'on envoie des ambassadeurs élus par le peuple pour recevoir le serment de l'ensemble des Grecs ; que le peuple élise sans délai parmi tous les Athéniens deux délégués qui, avec Areus et les

alliés, délibéreront sur les affaires d'intérêt commun [...] ; que les éphores des Lacédémoniens, Areus et les alliés reçoivent l'éloge [...]. Convention et alliance perpétuelle des Lacédémoniens et des alliés des Lacédémoniens avec les Athéniens et les alliés des Athéniens : chacun gardera ce qui est à lui, restant libre et autonome, organisant sa vie politique dans le cadre de sa constitution ancestrale ; si quelqu'un s'attaque au territoire des Athéniens, ou détruit leurs lois, ou s'attaque aux alliés des Athéniens, les Lacédémoniens et leurs alliés viendront à leur secours, avec toutes leurs forces, autant que faire se pourra ; si quelqu'un s'attaque au territoire des Lacédémoniens, ou détruit leurs lois, ou s'attaque aux alliés des Lacédémoniens, les Athéniens et les alliés des Athéniens viendront à leur secours avec toutes leurs forces autant que faire se pourra [...]. Que prêtent serment, au nom des Athéniens, aux Lacédémoniens et aux représentants de chaque cité, les stratèges, le Conseil, les magistrats, les chefs de corps de cavalerie [...] ; pour les Lacédémoniens le serment sera prêté de la même façon par les rois, les éphores et les gérontes [...]. »

Si nous ignorons quels Crétois sont dans l'alliance des Lacédémoniens et d'Areus nous savons quelles sont les cités du Péloponnèse qui ont accepté d'entrer dans la symmachie : les Arcadiens de la route de l'est d'abord (Tégée, Mantinée, Orchomène), puis ceux de Phigalie et de Caphyai ; enfin les Éléens (indice d'un retour en force des Spartiates à Olympie ?) et les Achaïens (il y avait des liens traditionnels entre Patras et Sparte et cela peut aussi signifier un désir de redevenir bien présents à Delphes). Bref, la faiblesse de la Macédoine aux premiers temps de Gonatas est bien mise à profit pour tenter d'effacer un demi-

siècle de suprématie macédonienne et les heures sombres du IV^e S. Mais ce texte montre aussi d'étranges ambiguïtés. Ainsi Areus est cité de multiples fois, non comme un des deux rois-magistrats de Sparte, mais comme un monarque. En particulier, on a l'impression que les alliances en Crète lui sont personnelles, plus que civiques. Enfin, on voit aussi que les alliés sont uniquement ceux de Sparte. Le texte mentionne des alliés d'Athènes mais c'est une fausse symétrie : les grandes cités du Péloponnèse, Corinthe et Sicyône, Argos, Mégalèpolis et Messène, sont toutes absentes de l'alliance, même celles de l'Actè argolique. En Crète un certain nombre de cités ont dû être engagées dans la guerre car, outre celles qui étaient dans l'alliance spartiate, il y avait celles qui étaient dans l'alliance lagide, telles Itanos ou Hierapytna²⁴.

La guerre

Elle débute à la suite de l'alliance attestée par ce décret²⁵. Fait étonnant, Areus fait frapper des monnaies (sans doute à Corinthe ou Sicyône) : pour payer ses mercenaires ? Peut-être a-t-il pu s'emparer d'argent en cours de frappe. Ses monnaies sont d'abord anonymes, mais la deuxième série porte le seul nom d'Areus. Cependant, les petites monnaies sont frappées de symboles laconiens : la tête d'Héraclès au droit et, au revers, la massue entre les étoiles des Dioscures²⁶. Cela laisse penser que la monnaie commence à être employée à Lacédémone et que le Roi se prépare à introduire la frappe de la monnaie. Sa mort interrompt en tout cas le processus.

Les opérations sont mal connues²⁷ ; Antigonos, qui avait une garnison à Mégare, mit le siège devant Athènes et les Lacédémoniens durent venir au secours de leur alliée. Il n'y eut apparemment qu'une campagne et Areus dut rapidement revenir dans son pays, par l'Isthme, parce que, nous semble-t-il, Antigonos Gonatas, peut-être sur les conseils de Cléonymos, s'était attaqué à la côte Est de la Laconie, le coupant ainsi de son approvisionnement. Areus mourut en essayant de passer Corinthe et, après sa mort (265/4)²⁸, Ptolémée suscita une invasion de la Macédoine par Alexandre fils de Pyrrhos mais qui tourna mal pour celui-ci (Justin, XXVI 2). Areus I mort laissait aux Spartiates son fils Acrotatos qui continua la lutte. Mais Antigonos avait cette fois fait agir ses alliés dans le Péloponnèse et c'est probablement alors que Cléonymos détruisit Zarax (Paus. III 24, 1), sans doute avec

l'aide des Argiens. Il faut en effet une flotte pour aller attaquer cette anfractuosité de la côte du Parnon, qui offre un excellent port, permettant de faire stationner une flotte qui pouvait à son tour contrôler les ports de Prasiai et d'Epidauros Liméra. Traditionnellement, cette attaque de Cléonymos est mise en relation avec l'offensive de Pyrrhos, mais outre que le texte de Plutarque montre clairement qu'il participait à l'attaque sur Sparte, Pyrrhos n'avait pas de flotte et il est mort dès son arrivée à Argos. Nous proposons donc de situer quelques années plus tard l'attaque de Cléonymos sur Zarax (certains chefs militaires vivent très vieux), estimant qu'après la mort de Pyrrhos il est passé au service d'Antigonos et qu'il lui a conseillé de couper les liaisons maritimes entre la Laconie et l'Attique, en s'emparant d'un point d'appui sur la côte laconienne.

Cependant le tyran de Mégalépolis réussissait à battre Acrotatos qui mourut dans la bataille. Une inscription à Delphes en l'honneur de son fils Areus II nous apprend que cela s'est passé avant 260 et donc Acrotatos serait mort peu après Areus I, en 264 ou 263 ; on ne voit pas Sparte réapparaître alors hors du Péloponnèse, signe qu'Acrotatos n'était plus actif²⁹. Son successeur direct était un enfant posthume qui mourut à l'âge de huit ans et, de toute façon, la guerre s'achevait par la capitulation d'Athènes en 263/2. Avec la mort d'Acrotatos, la coalition avait perdu ses possibilités de vaincre. Ptolémée disposait en effet d'une marine, mais ce sont les Lacédémoniens qui durent fournir les troupes de fantassins. Or l'héritier d'Acrotatos n'est pas encore né et son tuteur n'est autre que Léonidas fils de Cléonymos qui s'était exilé en Asie. Certes sa mère, la célèbre Chilonis, semble avoir tenté de poursuivre le rêve de monarchie hellénistique d'Areus mais, dans l'immédiat, il n'y a

pas de relève. D'ailleurs le jeune Areus mourra rapidement.

La guerre a été longue et dure. Cythère retrouva probablement son indépendance. Toute la côte jusque Zarax (Tyros, Prasiai, Polichna, Kyphanta), ainsi que les sites de l'intérieur, Marios et Glympeis qui sont à l'est de la crête du Parnon, vont alors passer aux mains des Argiens à qui Gonatas les abandonne pour les remercier de leur appui indéfectible ; sans doute le Macédonien s'était-il établi sur cette côte est qui comprenait de bons ports et l'avait-il enlevée aux Spartiates pour la donner aux Argiens. Corinthe et Argos formaient pour lui deux solides points d'appui dans le Péloponnèse ainsi d'ailleurs que Mégalèpolis qui dût bénéficier de territoires également pris à la Laconie et s'étendre jusqu'à Belmina ; peut-être faut-il voir même une zone tampon, la Tripolis, entre les deux rivales.

Le Roi venu d'ailleurs : Léonidas

Les lendemains de la guerre

Désormais la nouvelle frontière orientale de Sparte est à moins d'une journée de marche de la ville³⁰. Le territoire se réduit de plus en plus et la *péριοικis* est grignotée par les voisins. Cependant, si Argos et Mégalépolis ont été des alliés actifs d'Antigonos, Messène semble être restée neutre. Par ailleurs, le réseau d'alliance tissé par Areus s'est dissout puisque, peu après la guerre³¹, une série de conventions est signée entre Milet et trois ligues crétoises regroupant 28 cités, dont Phalasarna et Polyrrenia qui ne sont pas dans la même ligue.

Sparte est désormais incapable d'un quelconque rôle hégémonique. Le retour de Léonidas, qui a vécu plusieurs années en exil en Orient, accentue le sentiment de perte d'identité des Spartiates. En effet, Léonidas est un fils de Cléonymos, peut-être né d'un premier mariage, puisque Chilonis, l'épouse de Cléonymos connue de nous, avait ridiculisé son mari en vivant avec Acrotatos dans les années 273/2, et elle avait donné à ce dernier un héritier posthume, le jeune Areus II. Elle ne devait donc pas avoir plus de 45 ans. Or Léonidas lui, a été marié et a eu des enfants en Asie et ne doit pas avoir beaucoup plus de trente ans lorsqu'il revient. Certes Chilonis aurait pu être mariée très jeune et avoir un fils à 15 ans, mais il est aussi possible qu'elle ne soit pas la mère de Léonidas, bien que celui-ci ait nommé sa fille de son nom, Chilonis. Peut-être était-ce diplomatique. Nous pensons par ailleurs que, si elle n'a pu donner qu'un héritier posthume à Acrotatos, c'est que jusque-là Cléonymos était vivant et lui a

toujours refusé le divorce³². C'est aussi pour cette raison que nous pensons que l'épisode de la prise de Zarax est à mettre dans le cadre de la guerre de Chrémonidès car Cléonymos serait mort à peu près en même temps qu'Areus, peut-être juste après lui. Léonidas, lui, doit être revenu dès la mort de son père, soit en 263 et s'être remarié immédiatement, car il a une fille qui a déjà deux enfants en 242/1. Elle a donc été, elle, sûrement mariée très jeune. Cela rejoint l'idée que l'on a désormais abandonné le type d'éducation qui avait formé les précédentes générations et que l'on s'est aligné sur le modèle commun en Grèce.

Léonidas, nous dit Plutarque, avait choisi d'aller chercher fortune dans l'immense empire des Séleucides où il avait trouvé à se mettre au service de Séleucos, certainement le fils d'Antiochos I et co-régent du royaume³³. Plutarque (Agis 3, 9) souligne son inadaptation aux coutumes spartiates : « Léonidas se signalait par son dédain du mode de vie traditionnel ; ayant longtemps fréquenté les cours des satrapes et ayant été au service de Séleucos, il transportait ensuite de façon inappropriée leur faste dans les affaires grecques et dans un pouvoir soumis à la loi. » Le pays semble avoir abandonné ses rêves de grandeur. Chilonis a rêvé quelques temps de garder une influence politique comme une reine-mère hellénistique, comme en témoigne l'érection à Delphes d'une statue d'Areus fils d'Acrotatos et de la reine Chilonis (*Syll*³⁴ 430). Mais l'enfant meurt, et avec lui disparaît le rêve de Chilonis.

Changements dans le Péloponnèse

L'affaiblissement de Sparte semble suffisamment assuré pour que deux Mégalo-politains suppriment le tyran Aristodémos à Mégalépolis, et aident Aratos, un jeune noble de Sicyône, à faire de même avec Nicoclès, le tyran de sa cité, en 251 ; puis ils vont porter leurs talents à Cyrène³⁴ qui, jusque-là, avait tant de traits laconiens dans ses institutions. Sparte n'aurait pas dû rester indifférente à tous ces changements, mais c'est l'époque où les Étoliens tentent de se développer vers le sud et, surtout, celle où l'on voit grandir la Ligue achainne.

L'Achaïe était un très ancien ethnos du nord-ouest du Péloponnèse, et elle était restée obscure jusque-là. La vieillesse d'Antigonos relance les spéculations politiques en Grèce du Sud³⁵, tandis qu'un membre de la famille royale macédonienne surveille la région depuis Corinthe. Cratère fut toujours fidèle à Gonatas, mais son fils Alexandre, qui lui succède sans doute en 253/2, prend le titre royal³⁶. Peu après, en mai 251³⁷, Aratos, qui avait dû fuir à Argos les troubles dans sa ville, libère Sicyône de son tyran qu'appuyait Alexandre. Pour éviter l'isolement, Aratos fait adhérer sa cité à la Ligue achainne, véritable coup de génie. Sa tentative n'était donc pas dirigée contre le roi de Macédoine, au départ, et il s'est même allié à Alexandre ; mais ensuite, ayant besoin de subsides en partie pour assurer la paix sociale, il part en chercher en Égypte auprès de Ptolémée II et s'engage ainsi dans une politique anti-macédonienne. Ce tout jeune homme s'est immédiatement comporté en grand politique et, en faisant adhérer à la Ligue achainne sa cité, dorienne et ancienne alliée de Sparte, il avait fait éclater les anciens cadres péloponnésiens et ouvert la

voie au développement d'une puissance d'un nouveau style.

Transformations à Sparte

Léonidas avait pour référence l'univers séleucide infiniment vaste. En revenant au pays, il s'était immédiatement marié et avait assuré sa succession, souhaitant sans doute vieillir tranquille, dans un statut royal qui lui était miraculeusement revenu. Il apportait pourtant avec lui quelque chose que les Spartiates devaient difficilement tolérer : seul roi dont la jeunesse se soit passée à l'étranger, il avait la connaissance d'autres modes de vie. Avait-il ramené avec lui des serviteurs étrangers, des produits venus de loin, des coutumes d'Orient ? Surtout, ses aventures et sa connaissance d'un autre univers immense et splendide pouvaient dévaloriser son provincial petit royaume qui devait lui sembler dérisoire et le rendre très ironique sur le monde des Spartiates et la médiocrité de la politique péloponnésienne.

Il semblerait que ce soit sous Léonidas que l'habitude, sinon d'user de la monnaie, du moins d'en thésauriser, s'est installée à Sparte³⁸. En tout cas, Agis le proclame (Plut. Agis 9, 5) qui prétend remettre dans le pot commun 600 talents d'argent monnayé qui seraient à lui, ce qui signifie qu'il a un trésor dans ses coffres, même si le chiffre est faux. En eût-il dix fois moins qu'il serait déjà fabuleusement riche pour un Grec et l'important est qu'on le crédite de tout cet argent en plus de ses richesses foncières.

La deuxième série des monnaies d'Areus, frappées apparemment hors de Sparte, ne portait pas la marque de la cité, mais seulement celle du roi. C'étaient en quelque sorte des monnaies privées, au

type le plus courant de l'époque, celui d'Alexandre, visiblement destinées à payer les dépenses militaires hors de Lacédémone, et non à modifier l'économie du pays. Si Areus n'était pas mort si rapidement, les choses auraient pu prendre une nouvelle tournure mais après lui il n'y eut pas de frappe monétaire lacédémonienne, dans l'immédiat ; aussi continuait-on à doter les filles en terre et la dot était d'autant plus demandée que, en attendant l'héritage, le nouveau ménage devait souvent vivre de la dot de l'épouse. De ce fait, la situation de ces femmes dont dépendait le statut du mari et des fils, était-il celui qu'avait déjà souligné Aristote. Mais, à côté de ces traits archaïques, l'usage de la monnaie



Fig. 9

- Stèle du III^e s. (Mus. Sparte, 3360)

Elle représente un défunt ou un héros (nom gravé en haut) tendant un canthare dans lequel s'abreuve le serpent, symbole de l'au-delà. Un jeune garçon, derrière, n'a pas de fonction claire : ni échanson, ni vraiment « adorant ». Sur cette série de reliefs « héroïques » ou funéraires, voir Chr. Le Roy, RA, 1982, p 279-290 et D.

Hibler, dans O. Pelagia & W. Coulson, Sculpture from Arcadia & Laconia, 1993, p. 199-204.

semble être entré dans les mœurs et on trouve désormais des trésors et des monnaies de bronze éparses, ce qui implique l'usage de la monnaie à défaut de sa frappe. L'indice le plus saisissant de ce phénomène est le discours d'Agis énumérant ses richesses et témoignant de cet usage d'argent monnayé en Laconie.

Tout cela permet de donner plusieurs causes à la révolution spartiate : la réaction à la naissance de la Ligue achaienne, le souffle d'air étranger apporté par Léonidas, le rétrécissement du territoire... et l'accumulation de monnaies qui entraîne sans doute l'explosion des dettes dans un univers qui maîtrise mal ce nouvel agent économique.

Léonidas avait appris à survivre en toutes circonstances car, si Séleucos est bien le fils et associé d'Antiochos I, son histoire à mal fini et il est remplacé (pour trahison ?) par son frère Antiochos II, après 268/7. Léonidas aurait donc vécu en Asie des moments difficiles, ce qui peut expliquer son retour et son désir de ne pas repartir. Mais, curieusement, ce Léonidas, fils du foudre de guerre qu'était Cléonymos, désirait vivre en paix, ce qui va permettre à l'autre branche royale, militairement inexistante depuis la mort d'Agis III, de reprendre le flambeau. Ce fut l'affaire d'Agis IV. Jusque-là, ce sont surtout les femmes qui avaient montré du caractère dans cette branche royale. Archidamia sa grand-mère est créditée d'une noble attitude lors de l'invasion de Pyrrhos et la célèbre Chilonis, qui rendit la vie impossible à Sparte au redoutable Cléonymos lui-même, appartenait à cette maison.

¹ L'ouvrage de base est MARASCO, 1980.

[2](#) On ne connaît pas l'âge exact d'Areus, peut-être près de 14 ans à la mort de son grand-père, donc né vers 322.

[3](#) CARLIER, 1984, p. 245 s.

[4](#) Il n'y a pas de titulature officielle pour ce statut.

[5](#) PLUT. *Pyrrhos*, 26, 8 ; DIOD. XX 104 ; Liv. 10, 1 ; cf. WILLEUMIER, 1968, p. 94-6 ; MARASCO, 1980, p. 38-48 ; CARTLEDGE & SPAWFORTH, 2002, p. 30.

[6](#) MARASCO, 1984 ; VATTUONE, 1987/8 ; BEARZOT, 1994. La chronologie des activités de Cléonymos est difficile à établir ; mise au point dans COPPOLA, 2003.

[7](#) BRACCESI, 1990 ; SORDI, 2000.

[8](#) PEDECH, 1989, p. 294 et 310.

[9](#) PAUS. 113,6 : « Sparte, lors de la guerre contre Démétrios, fut fortifiée au moyen de fossés profonds et de solides palissades, et l'on renforça par du bâti les points les plus exposés ».

[10](#) WILL, 1979, p. 75-79.

[11](#) Un bloc de *poros* du Dictynaëon porte un bas relief et une inscription (*IC* II, XI, 1), cf. GONDICAS, 1988, inscr. 78 : « Les Polyrhéniens et les Phalarسانيens se sont mis d'accord sur ce qui suit en présence de Cléonymos et des autres Lacédémoniens qui furent envoyés [- - -] le *damos* [- - -] avoir même ami et même ennemi [- - -] ».

[12](#) GRUNAUER von HOERSCHELMANN, 1978.

[13](#) PLUT., *Pyrrhos*, 30, 2.

[14](#) A_{TH.} IV 142a-b, mais Areus et Acrotatos sont dits très frugaux par rapport à certains de leurs concitoyens.

[15](#) *Syll*³, 433.

[16](#) PAUS. VI 15, 9 & 12, 5. Que la renommée d'Areus fut grande, bien plus que nous ne l'imaginons parce que nous avons perdu l'œuvre de Phylarque qui racontait cette période, est attesté par le fait que c'est à lui qu'est attribuée la lettre d'un roi spartiate au grand prêtre Onias, dans le livre des Macchabées I, 12, 6 ; même si tous les commentateurs s'accordent à reconnaître que la lettre est un faux, cela prouve au moins que le roi, lui, était célèbre ; cf. GINSBURG, 1934 et CARDAUNS, 1967.

[17](#) PLINE, *Hist. Nat.*, 34, 78 ; une mosaïque de Salamine de Chypre est réputée reproduire cette œuvre : MORENO, 1994, p. 162-5.

[18](#) Deux mosaïques de Salamine de Chypre semblent s'être inspirées de son œuvre (G. STEIN-HAUER, *LIMC*, 1988, sv. « Eurotas »). Celle du Gymnase de Salamine

semble très proche du modèle d'Eutychidès. Le dieu barbu (père de Sparta, l'éponyme de la ville) est accoudé sur un rocher surmonté d'une cruche renversée (il est le fils du Taygète qui lui fournit son eau) et il tient dans la main gauche un roseau, de ces grands roseaux qui poussent sur ses berges.

[19](#) Un musée est en cours d'ouverture à Sparte pour exposer ces milliers de m² de mosaïques. Les premières datent de l'hellénistique tardif, mais il a pu en exister dès le III^e s. Les destructions étoliennes et achéennes, jointes aux aléas de la fouille peuvent expliquer que l'on n'en ait que ce témoignage indirect.

[20](#) Le qualificatif de « lacédémonien » peut se référer à sa forme et non à sa provenance, mais au moins pouvons-nous supposer une reprise de la production de grands cratères lacédémoniens.

[21](#) PLUT. *Pyrrhos*, 30, 7-11. Il est évident que tel est le but du dur combat mené par Eualcos et l'élite des Lacédémoniens mais, en l'occurrence, c'est Pyrrhos qui abat son adversaire. Cependant les Spartiates s'accrochent à ses basques alors que la source suivie par Plut. (Hieronymos de Cardia ?) estime que pour eux la guerre est finie dès lors que Pyrrhos a évacué leur territoire.

[22](#) PLUT. *Pyrrhos*, 32, 4 : les Spartiates et leurs alliés crétois, présentés ici comme des combattants de valeur, s'attaquent aux Gaulois de Pyrrhos qui occupent l'agora d'Argos, soutenus par des éléphants.

[23](#) MORETTI, I, 37a : l'inscription sur un bouclier offert en ex-voto à Mycènes montre que les Argiens ont eu quelque part à la victoire.

[24](#) *IC* III IV, 5.

[25](#) Date difficile à fixer précisément, cf. CHRISTIEN, 1987.

[26](#) GRUNAUER von HOERSCHELMANN, 1978, pl. 1 série 2. C'est aussi le type qui sera adopté lors du monnayage ultérieur, vers la fin du siècle, cf. pl. 4, série 6. On a seulement rajouté LA.

[27](#) PAUS. I 1, 1; 7, 3 ; III 6, 4-6. Cependant les fouilles en Attique (VANDERPOOL *et al.*, 1962, p. 26 *sq.*) ont renouvelé la question et montré que le Lagide avait bel et bien fourni un effort de guerre important. Cf. aussi LAUNEY, 1945, p. 33 *sq.*

[28](#) PLUT. Agis, 3, 4 ; DIOD. XX, 29 ; PAUS. III, 6, 4-5 : la 44^e année de son règne, est-ce 266/5 ou 265/4 comme le veut WILL, 1979, p. 201 ?

[29](#) Malheureusement PAUS. (VIII 27, 11 & 30, 7) fait perpétuellement la confusion entre la bataille livrée par Agis III, contemporain d'Acrotatos fils de Cléomène, devant Mégalépolis en 331 et la bataille livrée par Acrotatos fils d'Areus dont il nous dit par

exemple qu'il n'a jamais régné (ce qui est vrai du précédent Acrotatos) tout en le présentant comme successeur d'Areus dans la liste des rois de Sparte (III 6, 6) ce qui est confirmé par l'inscription de Delphes.

[30](#) Une inscription d'Argos le confirme : CHARNEUX, 1958, p. 7.

[31](#) Cf. *IC* I VIII, 6, date ces conventions de 260 ; VAN EFFENTERRE, 1948, p. 250-1 les date entre 252-250, mais MIKROGIANNAKIS, 1967, les situe plus tôt.

[32](#) XÉN. *LP* I 7, mais Xénophon affirme que si une jeune femme a épousé un barbon - ce qui était le cas de Chilonis - il faut trouver à la jeune épouse un géniteur parmi les jeunes hommes de bonne naissance. Il est vrai que le dit barbon doit être d'accord et visiblement ici ce n'était pas le cas. Mais il semble que ce n'était pas un motif de divorce aux torts de la dame et Cléonymos ne voulait sûrement pas d'un divorce à l'amiable.

[33](#) WILL, 1979, p. 150-1.

[34](#) *POL.* X 22, 3 ; *PLUT. Philopoimen*, 1, 4.

[35](#) Peut-être aussi des difficultés au Nord avec quelque nouvelle pression gauloise ?

[36](#) Inscription d'Érétrie : *IG* XII 9, 212.

[37](#) Date discutée : cf. WILL, 1979, p. 317-318.

[38](#) CHRISTIEN, 2002, en particulier 184-185.

Chapitre 18

Sparte, symbole de révolution sociale : Agis et Cléomène
Les règnes d'Agis et Cléomène correspondent à un tournant majeur dans l'image de Sparte qui, de conservatrice qu'elle était, devient réformatrice, voire révolutionnaire¹.

À partir de 270, notre vision de l'histoire est largement tributaire d'une double déformation, celle de Phylarque dont le récit fait suite à celui de Hiéronymos de Cardia, l'historien des Diadoques, et celle de Plutarque qui l'utilise pour les vies d'Agis et de Cléomène. De Phylarque, nous savons qu'il était un contemporain de ces deux rois² et qu'il semble avoir vécu à Athènes et Alexandrie et non à Sparte. Il se comporte comme un ardent propagandiste des réformes entreprises, mais avec un point de vue particulier car, tout en continuant l'histoire de Hiéronymos, il s'y oppose non seulement dans le choix d'une histoire pathétique au lieu d'un récit assez sec, mais aussi dans son éclairage général : l'œuvre de Hiéronymos était centrée sur la Macédoine et l'action des descendants des souverains macédoniens ; Phylarque retrouve un helléno-centrisme coloré par la politique lagide.

Le traitement très particulier de la politique menée par les rois de Sparte Agis IV et Cléomène III (245-220) doit s'expliquer par les thèmes idéologiques qui s'affrontaient alors. Il pourrait refléter à la fois l'enthousiasme que leurs réformes ont un moment soulevé chez les Grecs qui vivaient douloureusement la crise sociale, les souvenirs embellis de quelques Spartiates en exil, ou encore le débat sur le bon vieux temps, quand Athènes et Sparte faisaient l'histoire au lieu d'en être des éléments annexes. Déjà nous avons trouvé cet esprit dans le décret de Chrémonidès et il y a une continuité entre ce qu'exprime ce texte et les réformes à Sparte autour du thème : comment « libérer » la Grèce de la domination macédonienne ? Mais peut-être reflète-t-il tout simplement l'enthousiasme d'un groupe philosophique qui a cru un moment avoir trouvé là son laboratoire politico-moral : il y a de l'intégrisme, pourrait-on dire, dans la présentation qui nous est faite de l'action des deux rois, une vision de philosophe sur l'histoire plus que d'historien ; en tout cas le point de vue est très idéologique et souvent peu réaliste. Le responsable n'est peut-être pas Phylarque car Plutarque, qui utilisait bien d'autres textes hellénistiques aujourd'hui disparus, semble avoir largement puisé dans des ouvrages moralisateurs pour compléter son récit³. Certes, Phylarque avait des défauts qui lui valent des reproches abondants de Polybe (II 56, 63), notamment son goût du mélodrame, avec l'accent mis sur les femmes, mais c'est un historien, contemporain des faits qu'il rapporte et certains détails de la société de son temps ressortent du texte de Plutarque. La trame événementielle qu'il fournit est enrichie d'informations dues à Sphaïros de Borysthène (ou à ses disciples) qui avait mis son utopie stoïcienne au service des rois réformateurs.

Par ailleurs, le début du texte de Plutarque pose un vrai problème⁴. Il prétend résumer des faits du début du IV^e s., période pour laquelle on disposait de textes dus à Thibron, Pausanias et enfin Xénophon⁵, mais cela relève plus de la justification idéologique et philosophique que d'une brève histoire des années précédant le temps d'Agis⁶, puisqu'il s'agit de la situation à Sparte avant la défaite de 370. Plutarque a pu utiliser Aratos, le stratège achaien qui avait écrit ses mémoires, et Baton de Sinope, qui pourrait bien être à l'origine de ce curieux passage. Agis a si peu vécu que Plutarque a étoffé son texte avec un ou des traités philosophiques⁷, ce à quoi le poussaient ses propres penchants de moraliste.

En 244, d'après la suite du texte, la terre est aux mains d'un petit nombre de grands propriétaires fonciers, mais il y a longtemps qu'il en est ainsi à Sparte. Dès le début de la guerre du Péloponnèse le nombre des citoyens est faible et on n'a jamais cherché à ce qu'il soit important, car le système ne pouvait entretenir trop d'improductifs. Une bonne partie de la terre est toujours aux mains des femmes car, celles-ci ayant peu d'enfants, le risque d'avoir une fille-héritière est grand. Un millier de citoyens suffirait à faire marcher le système, mais nous ne disposons d'aucun chiffre concernant le corps civique à Sparte depuis Leuctres.

La situation lors de l'avènement d'Agis⁸

Agis, l'enfant gâté élevé par des femmes riches, rêve du mode de vie passé et disparu avec les vêtements rudes, le manque de confort, les *syssitia* et *l'agôgè* (Agis 6, 2). Or l'abandon de la

paideia, entraînant celle des *syssitia*, n'a pas que des aspects négatifs, puisque les pauvres ne sont plus guère menacés d'exclusion politique que pour leurs dettes. Plutarque nous le dit : « Agis [...] se mit à sonder les dispositions des gens. Rapidement les jeunes mirent leurs espoirs en lui et se préparèrent à lutter pour la vertu » (*Agis* 6, 1) ; les compagnons d'armes d'Agis « étaient pour la plupart des jeunes gens pauvres qui, désormais rassurés sur leurs dettes dont on les avait délivrés et espérant des terres à leur retour d'expédition... » (*Agis* 14, 2). Dans cette société où se superposent des structures archaïques, tributaires de la propriété foncière, et l'accumulation de richesses par ceux qui possèdent la terre (huile, figes, raisin et porcs en abondance), l'homme sans terre trouve difficilement des moyens de subsistance autonome et vit dans la dépendance des riches et la peur des sanctions pour dettes. La fin, malheureusement mutilée, du *diagramma* de Cyrène de 321 donne des indications intéressantes sur le fonctionnement de ce type de société : « Que tout membre du corps civique qui exerce pour la cité la fonction de médecin public ou d'entraîneur ou de professeur de tir à l'arc, d'équitation, d'escrime, ou de héraut dans le prytanée, ne puisse exercer les magistratures [---] ; que celui des citoyens qui travaille, pratique le commerce du vin pur, n'ait pas de droits politiques [---] ou travaille la pierre [---] ou exerce le métier de portefaix [---] s'il est avéré qu'il est travailleur manuel [---]⁹. » Ptolémée, pour constituer dans l'urgence un corps civique en 321, a repris un grand nombre de règles antérieures et ce texte semble être d'inspiration lacédémonienne. Ceux qui forment les jeunes au maniement des armes restent citoyens, mais sont exclus des magistratures car ils ne sont pas disponibles. Par contre ceux qui travaillent pour gagner leur vie dans le commerce ou les métiers

artisans, sont exclus de la citoyenneté. Autrement dit, si votre bien ne vous nourrit pas, vous mourrez de faim ou vous disparaîsez de la *politeia*, comme c'est le cas à Sparte.

Ces dispositions qui prévoient la perte de la *politeia* dès qu'il y a obligation d'exercer une activité de subsistance nous expliquent peut-être pourquoi la pression ne s'est pas manifestée plus tôt. La pensée grecque ne s'intéressant quasiment qu'aux citoyens et ceux-ci n'étant depuis longtemps à Sparte qu'une étroite oligarchie, nous ignorons tout de la plus grande partie de la population, impuissante à agir sur le cours politique des choses. Mais, à partir du moment où la suppression des *syssitia* fait disparaître un des mécanismes d'exclusion, le corps politique inclut des pauvres qui peuvent s'exprimer. Auparavant, ces gens avaient le choix entre survivre à Sparte mais comme « citoyens passifs », avec de faibles moyens de vie puisqu'il n'y avait guère de commerce et donc de production au-delà des besoins locaux, ou partir s'établir ailleurs, par exemple en Cyrénaïque, en Sicile, en Italie et, au III^e S., en Asie¹⁰. Mais, faute de marqueurs (monnaies, inscriptions, céramiques) et de textes parlant de ces gens, nous ne les repérons pas¹¹. Comme ils n'étaient pas très nombreux et sans doute militairement formés, ils ont dû facilement trouver une place dans les multiples fondations militaires. Mais cela change au milieu du III^e s. : Tarente est tombée aux mains des Romains et la Sicile doit supporter l'arrivée des Mamertins ; la Cyrénaïque tombe aux mains de Magas qui s'est assuré l'alliance de Crétois autrefois liés à Sparte. En 249/8, à sa mort, Cyrène fait appel à des Mégalo-politains pour se réformer, ce qui marque clairement la séparation d'avec Sparte, encore qu'au VI^e S. elle ait déjà fait appel à un réformateur arcadien, Démonax de Mantinée. Il est possible que tous ces facteurs aient bloqué à Sparte

des gens qui, précédemment, dans les mêmes conditions de paupérisation, trouvaient place ailleurs et s'y intégraient rapidement : ils sont désormais disponibles pour une stasis.

De plus, l'air « d'ailleurs » apporté par Léonidas ayant conduit à la « modernisation » du système spartiate par l'abandon de l'*agôgè*¹² et des *syssitia*, cela a pu entraîner la venue de professionnels de l'enseignement dans cette cité où quelques riches familles pouvaient s'offrir leurs services, mais nous sommes réduits aux hypothèses concernant l'enseignement qui a pu donner à Agis l'idée du retour à l'ancien mode de vie. En mettant fin à l'exclusion du corps civique, Léonidas a donné aux mécontents la possibilité de se faire entendre, et donc de peser sur les choix politiques et sociaux, d'autant plus que, comme ils ne sont plus exclus de la *politeia*, ils doivent sans doute le service militaire, au moins pour les plus jeunes. En effet, suivant Plutarque, c'est sous la pression des jeunes, désormais citoyens miséreux à Sparte, que se fait la tentative révolutionnaire.

La tentative d'Agis IV (244-241)

Le contexte social et politique Agis, un Eurypontide, fils d'Eudamidas II, roi de 275 à 244, est sans doute né vers 263, c'est-à-dire juste après la mort d'Areus et peut-être d'Acrotatos. Nous avons déjà dit qu'Antigonos Gonatas, désormais un vieil homme, n'avait plus la force de maintenir la domination macédonienne dans le Péloponnèse, aussi les tyrans pro-macédoniens qu'il soutenait tombent-ils devant les entreprises

d'Aratos mais, du coup, celui-ci occupe désormais le créneau politique de l'anti-macédonisme et c'est lui qui reçoit les subsides de Ptolémée. Si les Spartiates veulent renouer avec une politique active, il leur faut donc trouver un moyen de constituer une armée. Or le temps presse car les succès d'Aratos montrent que c'est le moment de contrarier la domination macédonienne, et que le détenteur de la puissance dominante dans le Péloponnèse est en train de changer.

De plus, il faut gérer l'échec d'Areus ; sous ce dernier, et plus encore sous Léonidas, la cité avait pris quelques allures de royaume hellénistique, aussi la nouvelle tentative d'hégémonie spartiate va-t-elle prendre la forme d'une réaction « intégriste » : on prétend retourner aux sources de la puissance spartiate et, comme il n'est bien sûr pas question de reconquérir la Messénie — avec laquelle on a apparemment vécu en paix entre 272 et 221 —, on va les chercher dans les vieux modes de vie chers aux moralistes. Comme souvent, le choc de la modernité, dans des sociétés qui l'estiment dangereuse, conduit à une ré-archaïsation du système, en partie inventé car il s'agit d'un passé fantasmé.

La conclusion qu'Agis et son entourage tirent de leurs réflexions aurait sûrement choqué Xénophon, car ils ne préconisent rien d'autre qu'une révolution sur les thèmes traditionnels de la revendication sociale en Grèce — partage des terres et abolition des dettes — tout en présentant cette révolution comme une restauration. On projette de reconstituer

un corps de citoyens identique à celui des guerres médiques, seulement amputé de moitié du fait de la perte de la Messénie. Bien sûr, les propriétaires menacés y voient purement et simplement une tyrannie, car les tyrans s'en prennent souvent aux possédants et récompensent leurs partisans en partageant avec eux une partie des richesses arrachées aux autres. Jeune roi de vingt ans, avec un collègue qui a vécu à l'étranger mais qui semble avoir plutôt de la répulsion pour les armes, Agis prend naturellement la tête de l'armée spartiate. Encore faut-il avoir une armée ; faute de citoyens, de ressources monétaires pour payer des mercenaires et d'alliés à rassembler (depuis la défaite d'Areus), le roi n'a qu'une solution : reconstituer un corps de citoyens-soldats et pour cela leur donner des kléroï, comme cela se fait partout dans le monde hellénistique. Les révolutionnaires reprennent à leur compte l'idée du service militaire comme base de la culture spartiate. Les structures spartiates sont scrupuleusement respectées : il n'est pas question de toucher à l'hilotisme, ou de promouvoir une nouvelle politique économique, ou de changer les institutions, mais, en partageant les terres, de créer de nouveau un corps de soldats citoyens professionnels suffisamment important pour servir de base à une armée solide et de les obliger à recevoir une éducation qui en fasse d'excellents soldats. Il y a urgence car, vers 245, un traité est conclu entre les Achaïens et les Spartiates (Agis 13). La question est donc désormais posée : Sparte sera-t-elle en mesure de reprendre l'hégémonie ou ne sera-t-elle qu'un des éléments d'appoint de la Ligue achaienne ?

Les discussions sur la décadence de Sparte et les moyens d'y remédier devaient occuper les esprits depuis quelque temps

déjà, puisqu'une partie des gérontes est dite favorable aux réformes. Ce n'était peut-être pas tant par esprit de justice sociale que par souci de l'intérêt supérieur de l'Etat, si fort à Sparte, et par refus d'accepter de n'être plus qu'une petite cité sans importance en laissant à d'autres l'hégémonie dans le Péloponnèse. Enfin, le titre royal a pris une nouvelle valeur avec les monarchies hellénistiques et il n'y a rien de surprenant à ce qu'un jeune homme idéaliste, porteur de la royauté, tente de réaliser une utopie. Les soutiens apportés par sa mère, sa grand-mère, son oncle, son cousin Hippomédon, laissent aussi apercevoir une autre réalité. La dyarchie spartiate est désormais ressentie comme une institution dépassée et, depuis Areus, pointe la tentation de la monarchie ; le clan Eurypontide profite des inquiétudes et de l'amertume suscitées par le développement de la Ligue achaienne pour imposer comme roi unique son propre représentant, apparemment éduqué pour prendre la tête de l'armée.

Cependant, la plus grande partie des possédants ne voulait pas perdre ses richesses et, si la population pauvre, tout particulièrement, les jeunes dépourvus de dot et d'héritage, réclamait la réforme, la majorité de la *gérousia* bloqua les choses, en s'appuyant sur la division entre les rois. Le roi Léonidas, à qui cette utopie réactionnaire devait sembler particulièrement stupide, y était bien sûr opposé, lui qui avait au contraire tenté de débarrasser Sparte de ces encombrants signes du passé afin de vivre en paix et confortablement dans sa petite principauté. Le texte de Plutarque (Phylarque ?) s'indigne sur le rôle particulier des femmes¹³, mais il est vrai que la réforme les paupérisait. De ce côté-là, c'était une vraie révolution par

rapport aux habitudes spartiates (et non un progrès à nos yeux de modernes) car, elles qui avaient eu jusque-là un statut privilégié parmi les Grecques, se retrouvaient privées de droits économiques, puisque la dot disparaissait ou, du moins, se trouvait réduite à un sixième d'une part masculine¹⁴ ; or c'est elle qui garantissait le statut social de la femme. C'était donc une perte fort cruelle pour elles qui avaient de bonnes raisons d'estimer que ce progressisme ne l'était que pour le « club d'hommes » que l'on se proposait d'instaurer¹⁵.

La question des dettes fait de nouveau poser celle de la circulation monétaire à cette époque. En fait, nous trouvons en Laconie quelques pièces, mais en petite quantité, et cette rareté de la monnaie peut expliquer l'importance des dettes : on emprunte facilement des biens matériels, notés par les prêteurs en monnaie de compte dans leurs livres de créance, mais, dans une économie fermée, il est très difficile de rembourser, d'autant plus que la fin des expéditions militaires privait de l'espérance du butin. On voit ainsi que la mère d'Agis, Agèsistrata, possède (et prête) tissus et vases à boire de luxe (Agis 18, 8) et ses prêts ne sont sans doute pas gratuits. Toutefois, Agis prétend détenir une énorme somme en argent monnayé et, s'il est vrai que certaines personnes possèdent de l'argent en quantité, on peut alors comprendre que l'endettement soit un grave problème, car l'usure est la meilleure façon de faire de l'argent avec de l'argent. Cet argent a dû venir de l'extérieur puisque Sparte n'en produit pas, même si la table (frugale) de Cléomène comporte toujours cratère de bronze, vases et coupes d'argent (*Cléom.* 13, 1).

La réforme Agis, étant parvenu à faire désigner Lysandre comme épheure, présenta aussitôt, à travers lui, une *rhètra* aux gérontes, qui envisageait le partage des terres spartiates (« La région située entre le ravin de Pellana et le Taygète, Malée et Sellasie ») en 4 500 lots, et des terres périèques en 15 000 lots (Agis 8). Ces repères géographiques n'ont aucun sens ; où seraient les 15 000 lots en dehors de ces limites, alors même que la *péριοικis* spartiate est réduite¹⁶ ? Même en admettant que le Magne jusqu'au Chœrios (au sud de Pharai/Calamata) soit retombé sous la domination spartiate, la perte de la côte orientale au nord d'Epidauros Liméra ainsi que des bassins intérieurs du Parnon et des territoires revendiqués par Mégalépolis interdit d'imaginer un pareil lotissement et ce qui restait de la Laconie ne pouvait produire une pareille population périèque¹⁷. S'agit-il d'une vue de philosophe qui a divisé la surface totale du pays en lots égaux sans tenir compte du fait qu'une grande partie de ces territoires montagneux est impropre aux cultures ? S'agit-il d'un projet qui traîne dans les écoles de philosophie depuis déjà longtemps et qui est ressorti tel quel ? En tout cas, cette histoire de lotissement de la *péριοικis* ne verra jamais le moindre début d'application.

Les épheures de l'année 243/2 étaient en majorité favorables à la réforme, en particulier ce Lysandre (de la famille du prestigieux navarque) qui tenta sans succès d'en faire voter le principe par la *gêrousia* (Agis 9,1). Il convoqua alors l'assemblée pour lui faire déclarer son désir de voir adopter l'abolition des dettes et le partage des terres et faire ainsi pression sur la *gêrousia*. Les révolutionnaires avaient aussi mis de leur côté l'oracle que consultaient les Spartiates et qui avait pu prendre de l'importance

maintenant que Delphes était passée sous la coupe des Étoliens, celui de Pasiphaé¹⁸. C'était un oracle local, situé sur le golfe de Messénie à Thalamai, dans un lieu que hantait également le mythe des Dioscures. Il y avait là une route relativement aisée passant au sud du haut Taygète et la liaison entre la vallée de Sparte et le golfe de Messénie peut être une route mycénienne. La version laconienne du mythe de Daphné à cette date (donnée par Phylarque, dans Agis 9, 3) prétend que Pasiphaé était fille d'Amyclas et que, aimée d'Apollon, elle s'était transformée en laurier pour lui échapper. Le dieu, admiratif, lui aurait conféré le don de prophétie¹⁹. Le substitut delphique est assez limpide, mais l'appel à l'oracle fut peine perdue ; les gérontes rejetèrent la *rhètra*, forts sans doute du fait que Léonidas, le roi le plus expérimenté, n'y était pas favorable. Lysandre entreprit alors de faire bannir Léonidas, en rappelant des lois tombées en désuétude, selon lesquelles « il n'était pas permis à un Héraclide d'avoir des enfants d'une femme étrangère et qu'on condamnait à mort celui qui avait quitté Sparte pour aller émigrer ailleurs » (Agis 11, 2).

Cela ne suffisait encore pas. Lysandre utilisa alors une des prérogatives de sa charge, l'examen de l'accord entre les dieux et le roi²⁰ et, surtout, il revint à ses accusations précédentes et traîna le roi en justice. Cette fois Léonidas prit peur. Il refusa de comparaître et se réfugia dans le sanctuaire de la Khalkioïcos. Les conjurés — car toutes ces machinations montrent qu'il y avait conjuration — lui avaient trouvé un remplaçant, son propre gendre. Mais l'éphorat ne dure qu'un an et le renouvellement des éphores fut défavorable au clan d'Agis. Cette fois, ce fut Lysandre qui fut mis en accusation avec son collègue Mandrocleidas, pour illégalité : en effet, la *gérousia* avait toujours refusé de présenter à

l'assemblée le texte de la *rhètra*. Les deux compères demandèrent alors aux rois de destituer les éphores et d'en nommer eux-mêmes. Le coup d'État était flagrant et, du reste, on arma un grand nombre de jeunes gens. Léonidas réussit à fuir à Tégée.

L'abolition des dettes fut réalisée. En fait, cette réforme-là favorisait autant les riches que les autres, car nul besoin d'être pauvre pour s'endetter, bien au contraire : on ne prête qu'aux riches, c'est bien connu. En revanche, le partage des terres fut bloqué. Les lots devaient être attribués à des jeunes, des Périèques et des étrangers. Ce dernier terme laisse supposer qu'il n'y avait pas assez d'hommes libres en âge de faire de bons soldats en Laconie, les 15 000 Périèques étant pure invention ; installer des clérouques est courant alors dans le monde hellénistique — Lagides et Séleucides l'on largement pratiqué — et les Spartiates devaient disposer de suffisamment de mercenaires pour pouvoir choisir parmi eux ceux qui complèteraient leur corps civique. Mais le partage ne se fit pas, que ce soit à cause de la victoire des opposants ou des difficultés d'application d'une réforme plus rêvée que réaliste.

Le fond du problème ?

Agis partit en campagne à l'été 241 avec ses jeunes partisans ; quand il revint, la situation ne lui était pas favorable. Aratos se méfiait des idées révolutionnaires qui accompagnaient cette armée spartiate. La terre étant pratiquement la seule ressource offrant quelque sécurité, son partage et l'abolition des dettes étaient des mots magiques remplissant d'espoirs les pauvres de toutes les cités.

Rappelons rapidement la carrière d'Aratos. Fils d'un homme qui avait eu le pouvoir à Sicyône et avait été tué en 264, il fut mis à l'abri à Argos et, ayant atteint l'âge adulte, il décida, en mai 251, de chasser le tyran qui venait de prendre Sicyône, Nicoclès. Ceux qui venaient de chasser le tyran de Mégalèpolis l'aidèrent à réaliser son projet (Pol. X 22, 3). Gonatas, vieux et préoccupé par la révolte à Corinthe de son neveu Alexandre fils de Cratère, laissa faire. Pour assurer la situation, le jeune Aratos fit adhérer sa cité à une petite ligue du nord du Péloponnèse, ancienne mais obscure, la Ligue achaïenne et son succès lui attiraient l'intérêt des puissants. Ainsi, en 250, il alla en Égypte chercher des subsides nécessaires pour calmer le jeu social dans Sicyône où se pressaient des exilés revanchards ; allié à Alexandre, qui tenait Corinthe, il poursuivit la destruction de tyrannies, mais cela reste très obscur. Quand Alexandre meurt, Gonatas propose à sa veuve d'épouser son fils Démétrios et il remet alors la main sur Corinthe et surtout sur sa citadelle « imprenable ». Or Aratos réussit, par un audacieux coup de main, à investir l'Acrocorinthe, en 243, et il fait adhérer Corinthe à la Ligue achaïenne dont il est désormais un stratège attitré (tous les deux ans). Cette action est sans doute provoquée par le débarquement l'année précédente, en Élide, des Étoliens dont l'expansion vers le centre du Péloponnèse menaçait l'expansion achaïenne.

À ce moment, la rencontre des intérêts de Sparte et des Achaïens rendait logique une alliance contre les Macédoniens et les Étoliens ; Aratos avait envoyé une lettre aux éphores et ceux-ci avaient décidé d'envoyer Agis en expédition. Mais l'alliance est ambiguë

car la puissance acquise par la Ligue achéenne, grâce à la mainmise d'Aratos sur Corinthe, est insupportable pour Sparte. Nous touchons sans doute là, derrière l'habillage hagiographique et philosophique du récit de Plutarque, les raisons profondes pour lesquelles une partie des têtes politiques de Sparte s'inquiétaient, comme en témoigne la rencontre des deux jeunes chefs (la trentaine pour Aratos, moins de 25 ans pour Agis) : « C'est à Corinthe qu'Agis fit sa jonction avec Aratos, alors que celui-ci délibérait sur le fait d'affronter l'ennemi en bataille rangée [...]. Agis dit qu'il fallait livrer bataille pour ne pas laisser la guerre franchir les portes du Péloponnèse, mais qu'il suivrait l'avis d'Aratos. En effet, celui-ci était plus âgé que lui et le stratège des Achaiens, et il ne venait pas pour leur donner des ordres et les commander (*hégésomenos*), mais pour combattre avec eux et venir à leur secours [...]. Aratos, ayant renoncé à combattre, congédia ses alliés, en les remerciant » (*Agis* 15). En fait, Aratos laissa passer les Étoliens puis, profitant de leur goût pour le pillage, leur tomba dessus quand ils mettaient à sac la petite ville achaienne de Pellène et il en fit un carnage. Les Étoliens n'insistèrent pas mais ils vinrent un peu plus tard régler leurs comptes avec les Lacédémoniens.

Au retour, Agis trouvait à Sparte une situation désastreuse, comme si l'expédition n'avait été qu'un prétexte pour l'éloigner, lui et ses jeunes affidés. Son oncle Agésilas, nommé à l'éphorat, était devenu fort impopulaire, jetant le discrédit sur les réformateurs. La *gérousia* avait refusé de présenter à l'assemblée le projet de partage des terres et il n'avait pas cherché à l'y obliger. Déçus, les partisans des réformateurs s'étaient désintéressés de ce qui se passait, et on avait rappelé Léonidas. Agésilas et son fils Hippomédon avaient pris la fuite. Cléombrotos dut son salut à son

épouse, la fille de Léonidas, qui parvint à convaincre son père de le laisser partir en exil. Quant à Agis, réfugié dans le sanctuaire de la Khalkioïcos, il réussit quelque temps à survivre mais, persuadé que la personne royale était sacrée, il quittait son refuge à sa guise : quand on s'empara de lui, il fut assassiné et avec lui sa mère et sa grand-mère ; c'était un sacrilège. Seul son frère Archidamos put prendre la fuite vers la Messénie.

Les dernières années de Léonidas Après la mort d'Agis (aut. 241), Sparte eut à subir la revanche étolienne²¹. Un raid terrible des Étoliens sur le territoire lacédémonien est mentionné mais il est difficile à dater exactement ; on peut le situer en 240, mais aussi dès l'installation des Étoliens en Triphylie, vers 245. La présence étolienne dans le Péloponnèse, commencée en 271, lorsque des exilés éléens ont cherché une aide contre la tyrannie d'Aristotimos, se fait de plus en plus pesante. Vers 243, Tégée, Phigalie, Mantinée et Orchomène sont entrées dans l'alliance étolienne. Lydiadas affermit sa tyrannie à Mégalépolis en accordant Alipheira aux Éléens. La nécessité de desserrer l'étau qui se referme sur Sparte peut, nous l'avons vu, expliquer l'alliance avec l'Achaïe ainsi que les tentatives de formation d'un corps de citoyens-soldats.

Les Étoliens ravagèrent la campagne et emmenèrent une grande quantité d'Hilotes (*Cléom.* 18, 3) et de Périèques (Pol. IV 34, 9). Ils ravagèrent aussi le sanctuaire du Ténare (Pol. IX 34, 9-10), fidèles à leur réputation de pillards sans scrupule ; cet épisode doit être rattaché à l'attaque qui provoque encore, de nombreuses années plus tard, un sentiment de profonde humiliation chez

Cléomène. La mention des Périèques chez Polybe, et celle du pillage du Ténare indiquent que les Étoliens ont ravagé les côtes de Laconie, le Magne et sans doute aussi les plaines d'Hélos et de Leukai, où ils peuvent avoir trouvé de nombreux Hilotes. Tous, de toute façon, Périèques et Hilotes étaient destinés à être vendus, d'où le terme *d'andrapoda* utilisé par Plutarque. Le chiffre de 50 000 n'a sans doute pas de valeur précise, il signifie qu'un grand nombre de personnes ont été capturées.

C'est dans ce contexte que se placerait le renforcement des murailles de Sparte. Un ouvrage récent a proposé, astucieusement, de lier à la construction de murailles des inscriptions portant mention d'adduction d'eau à Sparte et qui dateraient du dernier quart du III^e s.²² ; l'auteur propose donc d'attribuer à Cléomène III la construction de fortes murailles, dont l'existence en 218 est attestée par Polybe (V 22). Mais le caractère de Léonidas et les circonstances politiques inciteraient à placer ces constructions un peu plus tôt, dans les dernières années de son règne. Les Étoliens sont alors alliés aux Messéniens, aux Mégaloopolitains, aux Tégéates et, comme ils sont en bons termes avec Antigonos, aux Argiens ; il fallait donc choisir soit de renforcer sa puissance offensive — c'était le choix des Eurypontides et ce sera aussi celui de Cléomène — soit de renforcer ses défenses, ce qui aurait pu être le choix de Léonidas.

Nous aimerions pouvoir situer ces activités dans le cadre urbain et le décor de la Sparte hellénistique. Si nous avons perdu vases de bronze ou d'argent nous voyons des murailles qui s'étendent, des adductions d'eau et des bains. Que Sparte se dote d'hydragoges

peut se déduire du fait qu'Agis quitte le sanctuaire d'Athéna pour aller au bain, *loutro* (Agis 18, 7 ; 19, 1). Nous avons vu l'existence de mosaïques datant du règne d'Areus. Une mosaïque du III^e s., en galets noirs et blancs avec motifs stylisés en bandes superposées, est apparue il y a quelques années, mais lors d'une fouille d'urgence, apparemment, et l'exploration de la construction n'a pu être poursuivie²³.

Cléomène III²⁴

Quand Léonidas mourut, en 235, son fils Cléomène III lui succéda normalement. En fait Léonidas avait fini ses jours comme monarque. Le frère d'Agis ne pouvait exercer le tutorat de son neveu car il s'était réfugié en Messénie ; là, il avait peut-être soutenu l'attaque étolienne contre Sparte car Polybe dit que les Étoliens (alliés des Messéniens) exigeaient le retour des exilés ! Par ailleurs, Léonidas s'était dépêché de marier Agiatis, la veuve d'Agis et riche épicière, à son fils qui devenait ainsi le beau-père des héritiers Eurypontides, indiquant par là qu'il n'y avait plus qu'une dynastie.

Si le danger étolien s'estompe après l'attaque sur les côtes laconiennes, il en est un autre qui s'aggrave : la Ligue achaienne ne cesse de s'étendre. Mégalépolis y adhère en 235, son tyran Lydiadas choisissant d'abandonner sa tyrannie pour la stratégie achaienne. Argos adhère en 229. L'adhésion de ces deux ennemies traditionnelles de Sparte rendait la situation périlleuse pour une cité réduite à de trop faibles forces. Il n'y avait plus beaucoup de possibilités de choix : soit, comme l'avait fait la Messénie, on

s'alliait à la confédération étolienne, soit, à assez court terme, on courait le risque d'affronter la confédération achaienne avec des forces insuffisantes et d'être écrasé, à moins de recréer une puissance militaire civique et de reprendre les projets d'Agis.

Un autre signe de la faiblesse spartiate à ce moment, c'est le déclin de son influence en Crète : Gortyne s'allie avec Démétrios II de Macédoine²⁵, Cnossos domine la plus grande partie de l'île²⁶ et les Étoliens commencent à passer des alliances avec les cités crétoises. Cependant Polyrrhénia visiblement n'appartient pas encore à la symmachie, à la date de 229/8, et on peut supposer que Lyttos n'y est jamais entrée avant la guerre de 221²⁷. Par ailleurs, Phalasarna honore Ptolémée III et Bérénice mais ce n'est nullement incompatible avec une influence spartiate. Enfin lors de la guerre de Lyttos, on voit que Polyrrhénia semble entraîner derrière elle les Keretai, les Lappéens, les Oréiens et les gens d'Arcadès, un groupe qui pourrait correspondre à la zone d'influence spartiate sous Areus, avec en plus quelques autres cités, comme Aptéra. Cléomène a pu maintenir une certaine influence dans cette contrée entre 229/8 et 221, mais les bouleversements dans le Péloponnèse allaient retenir toute son attention.

Premières passes d'arme avec les Achaïens Instruit par ce qui était arrivé à son prédécesseur, Cléomène s'y prend différemment, et ses premières années se passent à mûrir en silence ses projets. Il pouvait comprendre les raisons qui avaient poussé Agis à tenter sa réforme et il disposait de la meilleure des sources de renseignements puisqu'il en avait épousé la veuve et semblait en être très satisfait (*Cléom.* 1, 3). Il attend donc d'avoir du pouvoir,

c'est-à-dire des succès militaires et des troupes dévouées. L'occasion apparaît lorsque, à la mort de Démétrios, le royaume de Macédoine revient à un enfant et que chacun pense qu'il va être possible de se libérer de l'emprise macédonienne et de régler ses propres querelles. En 229, Cléomène obtient des Étoliens qu'ils laissent s'allier à Sparte les cités de Tégée, Mantinée et Orchomène et Caphyai, qui leur étaient alors alliées (Pol. II 46,1-2), après avoir tâté quelque temps de la Ligue achaïenne. Puis il alla s'emparer de l'Athénaion de Belminatide, reportant ainsi la frontière spartiate au sud de la plaine de Mégalèpolis. C'est là une insupportable provocation pour la Ligue achaïenne qui déclare la guerre aux Lacédémoniens. C'est le début de la guerre dite cléoménique, qui ne s'achèvera qu'avec la bataille de Sellasie.

Aratos échoua à prendre Tégée et Orchomène, mais s'empara de Caphyai. Alors Cléomène alla s'emparer de Méthydrion et envahit l'Argolide qu'il se mit à ravager. La bataille suivante aurait dû avoir lieu à Pallantion aux frontières de la Laconie, avec 5 000 hommes pour Cléomène contre 20 000 pour les Achaïens, commandés par Aristomachos, l'ancien tyran d'Argos. Mais, prudemment, Aratos la fit refuser (Cléom. 4, 6-9) et, craignant peut-être la jonction des Étoliens et des Lacédémoniens, il préféra faire un raid sur Élis ; Cléomène les attendait à leur retour près du Lyaïon et les mit en déroute. Sa réputation militaire commençait à se répandre : il était le digne petit-fils de Cléonymos. Aratos s'empara alors par surprise de Mantinée où il établit une garnison. Les épheures, trouvant ce jeu dangereux, refusèrent à Cléomène le droit de repartir en expédition.

Coups d'État Cléomène commence alors à mettre en œuvre un programme qui semble bien mûri. On se met à mourir beaucoup autour de lui : le fils d'Agis d'abord, puis le frère de ce dernier rappelé de Messénie²⁸. On se marie aussi : il remarie sa mère à un personnage important dont il va avoir besoin. Les éphores commencent à se méfier du roi ; pourtant celui-ci (par corruption ? *Cléom.* 6, 1) réussit à repartir en guerre et s'attaque au territoire de Mégalèpolis en 228 ; il bat les Achaïens à Leuctra ou Ladokeia (Pol. II 51, 3) et surtout il tue Lydiadas, un des importants stratèges de la ligue et ancien tyran de Mégalèpolis. On ne doute plus désormais de son génie militaire et Ptolémée III abandonne l'alliance achaienne pour le soutenir (Pol. II 53, 1).



Fig. 10

— **Tête de Ptolémée III, portant diadème (Mus. Sparte, 5366)** *En marbre laconien, trouvée à Sparte, c'est un des meilleurs portraits de Ptolémée.*

Cléomène conduisit une nouvelle campagne en Arcadie, où Aratos avait attaqué Orchomène et battu une partie de l'armée spartiate commandée par Mégistonous, beau-père de Cléomène ; le roi, encerclant Mégalèpolis, s'empare d'Héraia et d'Aséa, ravitaille Orchomène et campe devant Mantinée. Il a bien fatigué ses troupes mais ne s'est guère éloigné de Sparte. Laissant ses Lacédémoniens en Arcadie, avec des gens sûrs, ses deux *mothakes* et ses mercenaires, il revient se débarrasser des éphores. Il en fait tuer quatre — le cinquième, laissé pour mort, réussit à fuir — puis il exila 80 citoyens ; à ce moment, en 227, il règne depuis 8 ans : « Lorsque le jour fut levé, Cléomène proscrivit quatre-vingts citoyens, qui durent partir, et il fit enlever tous les sièges des éphores, sauf un où il allait s'installer pour traiter des affaires publiques. Tenant une assemblée, il justifia ce qu'il avait fait. Il dit en effet : "Lycurgue avait associé les rois aux gérontes, et pendant longtemps la cité fut ainsi administrée, sans avoir besoin d'une autre magistrature ; plus tard, du fait de la longueur de la guerre de Messénie, les rois, étant eux-mêmes occupés par les expéditions militaires, choisirent certains de leurs amis pour rendre la justice, tenant cette place comme éphores ; et ceux-ci ne furent pendant longtemps que les serviteurs des rois, mais peu à peu, ils détournèrent vers eux le pouvoir"... » (*Cléom.* 10,1).

Ainsi a-t-il supprimé les éphores et, de facto, les gérontes car beaucoup des exilés devaient appartenir à ce groupe. Pausanias (II

9, 1) nous dit qu'il a remplacé les gérontes (?) par une institution que l'on retrouve dans la Sparte d'époque romaine, celle des patronomes. Au vu du texte ci-dessus, il est plus logique de penser qu'il a remplacé les éphores²⁹ par cette institution car même si, symboliquement, il a pris leur siège pour présider l'assemblée et s'est certainement attribué leurs pouvoirs politiques, leurs attributions étaient trop nombreuses pour que le roi puisse les assumer toutes, en particulier, la justice pour laquelle la création des patronomes fut sans doute nécessaire.

« Pour les autres (qui n'ont pas été bannis) je dis de mettre toute la terre en commun, de délivrer les débiteurs de leurs dettes, et de faire le tri et l'examen (*dokimasia*) des étrangers pour que les meilleurs d'entre eux, devenus Spartiates, défendent Sparte par les armes et que la Laconie cesse d'être la proie des Étoliens et Illyriens. [...] Après quoi, il fut le premier à mettre en commun ce qu'il possédait ; Mégistonous, son beau-père, en fit autant, et puis chaque autre de ses amis, puis le reste des citoyens. Ensuite on partagea la *khôra*, et il accorda même un *klêros* à chacun des exilés, et promit de les rappeler tous dès que la tranquillité serait assurée. Il compléta le corps civique (*politeuma*) avec les mieux venus des Périèques, créa un corps de 4 000 hoplites et leur apprit à utiliser la sarisse » (*Cléom*, 10,11-11,3).

Plusieurs points sont à souligner : les lots sont attribués en fonction des capacités militaires, sauf pour les citoyens anciens qui sont bien évidemment de tous âges tandis que les nouveaux sont des jeunes hommes aptes au combat. Le corps civique reconstitué à cette date fournit une phalange de 4 000 hommes, mais nous ignorons combien de lots il y a eu. Par ailleurs, il n'est plus

question de lots pour les Périèques : les plus valables d'entre eux ont été les premiers recrutés dans le nouveau *politeuma*. A-t-il fallu compléter l'armée par des mercenaires ? C'est ce qui avait été annoncé d'emblée à l'assemblée, mais c'était sans doute un point difficile à faire accepter. Partager entre les citoyens pauvres, c'était une chose, intégrer des Périèques, c'était encore supportable, mais accepter des étrangers ce ne l'était sans doute pas, toutes classes sociales confondues. On peut voir que ce n'est pas repris dans le récit de l'exécution du partage où l'on parle de *néopolitai* périèques. Dans ce cas, a-t-on placé des mercenaires sur certaines terres périèques ? Le texte dit en effet que toute la terre doit être mise en commun et, à la bataille de Sellasie, on a des troupes périèques qui, curieusement, ne sont pas classées dans les Lacédémoniens (Pol. II 65). Enfin, et ce n'est jamais relevé, il n'y a pas un mot sur le sort des biens féminins. On peut supposer que les *kyrioi* des femmes, père, mari ou fils, en tant que tuteurs, ont apporté leurs biens fonciers au pot commun. On ne voit pas comment il eut été possible de faire autrement, mais il y eut certainement bien des scènes pénibles que le parti pris hagiographique des sources de Plutarque a préféré passer sous silence.

On ne nous parle que du partage de la *khôra* mais la présence aux syssities et au gymnase impliquait une résidence en ville. Il nous est impossible de savoir combien de Périèques, donc de non-résidents, furent inclus dans le nouveau *politeuma* qui exigeait d'eux une résidence en ville, mais il est bien possible que la majorité des clérouques ait été formée par les citoyens pauvres³⁰. Il y eut certainement répartition, par le biais des syssities (15 dans la Vie de Lycurgue) entre les 5 kômai et les 3 tribus. A-t-on partagé

aussi les maisons ?

Cléomène, pour donner corps à son idée de restauration, fit nommer comme second roi son frère Eucleidas. C'était peut-être pour éviter qu'on le traitât de tyran, mais surtout parce que les rois de Sparte avaient traditionnellement d'importantes fonctions religieuses (cf. Agis 11, 3-4) que nul ne pouvait remplir à leur place, or la politique militaire de Cléomène l'éloignait longuement de Lacédémone : la double royauté permettait de faire fonctionner l'Etat comme dans les anciens temps.

Enfin Cléomène, pour assurer la formation des futures troupes, s'occupa de *l'agôgè*. Lui qui aurait suivi dans son adolescence les leçons du stoïcien Sphaïros de Borysthène, en chargea ce dernier. Le moment le plus probable pour la venue du philosophe est le règne d'Agis, ou très peu auparavant. Un autre philosophe stoïcien Persaios de Kition, avait écrit une *Politeia* des *Lacédémoniens* (DL VII, 36) ; qu'il fut d'accord avec son prédécesseur ou décidé à le critiquer, Sphaïros qui fut l'auteur et d'une *Politeia* des *Lacédémoniens* et d'un ouvrage sur *Lycurgue et Socrate* (DL VII, 177) s'intéressait à Sparte³¹. Il pouvait être venu pour se documenter, comme pour faire profiter de ses leçons la jeunesse dorée de la cité. En tout cas, Cléomène le juge compétent pour restaurer ce que l'on pensait être la *paideia* spartiate traditionnelle, abandonnée depuis la mort du dernier Areus, mais il y eut certainement des transformations et des adaptations plus ou moins volontaires³².

Les succès Cléomène fait immédiatement sentir aux Mégalo-politains le résultat de ses réformes en ravageant le

territoire tout en aguerrissant ses troupes. Mais lui-même trouve sans doute les nouvelles règles de vie un peu dures, puisqu'il s'amuse, en cours d'expédition, à se faire donner une représentation théâtrale, ayant trouvé une troupe sur son chemin. Il faut d'étranges contorsions rhétoriques à ses biographes pour transformer cela en acte héroïque (*Cléom.* 12, 2-3). Il est ensuite appelé pour chasser les Achaïens de Mantinée et, sitôt fait, il se précipite sur Tégée, puis traverse tout le Péloponnèse pour attaquer Pharai d'Achaïe. Il bat la phalange achaïenne près de Dymè et il entreprend par la suite de s'allier avec Élis ; il redescend vers Lasion qu'il prend et redonne aux Éléens (*Cléom.* 14, 5).

a. La recherche de l'hégémonie. Il commence alors à dévoiler ses projets (*Cleom.* 15, 2) : « à son tour, il envoya aux Achaïens une ambassade pour les sommer de lui céder l'hégémonie ». Aratos, mécontent, laisse passer son tour de stratégie (225/4). Il a envisagé depuis longtemps ce qui allait se passer, probablement dès l'apparition d'Agis à Corinthe, mais il n'y a pas place pour deux hégémones dans le Péloponnèse. Aratos, qui a déjà établi des contacts avec Antigonos Doson, scelle une alliance : il préfère la tutelle de la Macédoine plutôt que de laisser la place au Spartiate. En attendant, il empêche toute entente entre les Achaïens et Cléomène, en posant à celui-ci une condition offensante (mais sage) : il lui interdit l'accès d'Argos où se tient l'assemblée des Achaïens, à moins qu'il ne vienne seul, sans ses troupes. Sans doute dévoilé, Cléomène enrage. Comme toujours sa réponse est militaire et il semble voler d'abord de succès en succès. Il s'empare de villes d'Achaïe et, profitant de ce que les Achaïens célèbrent à

Argos les Jeux Néméens, il s'empare de la ville. Les Argiens entrent dans son alliance et lui reconnaissent l'hégémonie (*Cléom.*17,8). Apparemment il a reçu l'appui de l'ancien tyran d'Argos, Aristomachos qui a abandonné les Achaïens (Pol. II 59-60). Peut-être y eut-il plus qu'une alliance car Nabis, futur roi de Sparte, est l'époux de la nièce d'Aristomachos. Il y aurait donc eu un traité comportant l'épigamie entre Lacédémoniens et Argiens ; les cités voisines d'Argos aussi bien à l'est qu'à l'ouest se rallient au roi. Corinthe elle-même l'appelle. Cléomène essaye de négocier avec Aratos mais, maladroitement, il offre de lui verser une pension double de celle que lui versait Ptolémée. En réponse, Aratos envoie son fils à Antigonos : il préfère le sage Antigonos à l'impétueux Spartiate.

Cléomène est alors victime d'une double méprise. Les pauvres et les riches voient en lui l'homme de l'abolition des dettes et du partage des terres ; mais pour lui il ne s'agissait que de restaurer la force militaire de Sparte. Ses discours valorisent la tempérance, le courage, l'endurance, ils ne parlent jamais de pitié, de soulager la misère ou de lutter contre la faim, alors même que son image est celle d'un « partageux ». Par ailleurs, il se voit en roi hellénistique, l'égal de Ptolémée, alors que, pour Aratos, il n'est qu'un magistrat d'une cité grecque, qui serait plutôt moins habilité que lui à organiser la politique locale, car moins expérimenté.

b. L'arrivée des Macédoniens. Antigonos arrive à l'Isthme. Les Argiens déçus de l'absence des mesures sociales qu'ils espéraient de Cléomène se rappellent qu'ils sont amis des Macédoniens (*Cléom.*20,6) et font périr sous la torture Aristomachos. Cléomène

doit se résoudre à abandonner Corinthe, puis Argos, et tout le nord du Péloponnèse fait défection (224). De plus, on lui annonce à Tégée la mort de sa femme et il doit envoyer sa mère et ses enfants à Ptolémée III qui veut bien le soutenir, mais veut le contrôler (*Cléom.* 22, 4-10). En fait, les subsides du roi semblent cesser dès les premières défaites, car Cléomène est obligé, en 223, de libérer des Hilotes contre argent (5 mines par Hilote ; *Cléom.* 23, 1) pour lever un corps supplémentaire de troupes armées à la macédonienne. Ces troupes, dont l'origine ne nous est pas connue (avec 500 talents il pouvait payer des mercenaires), vont l'aider à frapper un dernier coup.

Antigonos, qui le suit de près, détruit les forts que Cléomène avait fait construire pour assurer sa mainmise sur l'Aïgytide et la Belminatide et restaure donc le territoire de Mégalépolis, puis il est reparti prendre ses quartiers d'hiver à Argos (Pol. II 54, 3-5) et organiser la nouvelle Ligue hellénique dont il sera, lui, *l'hégémôn*³³. Au printemps 223, Antigonos repart en campagne. Cléomène ne peut l'empêcher de prendre Mantinée, détruite et transformée en Antigoneia par les Achaiens (Plut. *Aratos* 45, 8) et Tégée, et d'installer une garnison à Orchomène. Toute la voie directe d'accès à Argos est fermée. À l'automne 223, Cléomène tente une dernière manœuvre. Il s'empare de Mégalépolis (à la vérité largement désertée depuis qu'il a pris l'habitude de piller son territoire) et propose de la rendre à ses habitants réfugiés à Messène, contre une alliance. Les réfugiés refusent. Exaspéré, Cléomène met la ville au pillage, « faisant porter à Sparte statues et peintures » (*Cléom.* 25, 1). N'ayant pas réussi et prêt à toutes les manœuvres désespérées pour desserrer l'étau, il alla narguer Antigonos sous les murs d'Argos. Celui-ci, homme de tête, refusa

de céder à la provocation.

La chute de Cléomène. Sellasie (222) Mais il était trop tard car son chemin croisait celui de deux politiques, Aratos et Antigonos Doson. Ils prirent tout leur temps. En 222, les armées de la ligue sont réunies (Pol. II, 65) et Antigonos, avec presque 28 000 fantassins et 1 200 cavaliers, prit la route de la Laconie. Cléomène avait 20 000 hommes en tout (chiffre de Polybe, sans doute surestimé) à leur opposer. Inférieur en nombre, il choisit de les affronter en terrain montagneux, là où la phalange pouvait plus difficilement se déployer, au nord de Sparte. Mais cette fois il ne se heurtait pas à Aratos, piètre stratège, mais à Antigonos, qui avait des talents militaires et disposait d'une phalange de 10 000 Macédoniens. Il est logiquement battu, d'autant plus que son frère, qui commandait une aile de l'armée, semble ne pas avoir eu ses talents de stratège. L'armée lacédémonienne est taillée en pièces (*Cléom.* 28, 8 ; Justin, XXVIII 4, 9)³⁴. Le roi choisit de fuir à Alexandrie, un choix funeste du fait de la mort, en février 221, de Ptolémée III qui l'avait assez bien traité, puis avait dû garder à l'œil ce général étonnant, mais politique incontrôlable. Désormais, la Grèce ne semble plus faire partie des préoccupations des Lagides.

Sparte devint ville ouverte. Aratos ne semble pas avoir été de la campagne. Aussi Cléomène conseilla-t-il aux Spartiates d'accueillir sans résistance Antigonos. De fait, il « traita les Lacédémoniens avec magnanimité et bienveillance » (Pol. II 70,1). On peut douter de l'assertion de Polybe, mais Plutarque y fait écho

(Cléom. 30, 1). Apparemment la population ne fut pas réduite en esclavage, sans doute parce qu'il fallait garder un contrepois à la Ligue achaienne. Les Spartiates lui en furent reconnaissants : non seulement ils le déclarèrent évergète de son vivant, mais aussi sôter après sa mort (Pol. V 9, 10) et une inscription de Géronthrai porte effectivement « Du roi Antigonos, Sauveur » (IG V 1, 1122).

Antigonos resta très peu de temps à Sparte. Deux mille fantassins béotiens l'avaient accompagné en Laconie. Quand il quitta Sparte il y laissa comme gouverneur militaire le Thébain Brachyllas (Pol. XX 5, 12). En repassant par Argos il célébra des Jeux Néméens, une année paire donc exceptionnels.

Sparte de 221 à Nabis

Les décisions des vainqueurs La garnison macédonienne fut maintenue pendant deux ans et les Lacédémoniens furent certainement contraints à devenir alliés des Macédoniens (Pol. IV 16 et IV 22-24).

a. Le problème des institutions. Polybe (II 70, 1 ; IX 36, 4) écrit que le Macédonien rétablit à Sparte l'« ancienne constitution (*patrios politeia*) », formule aussi claire pour lui qu'obscur pour nous. Cela signifie sans aucun doute la restauration des éphores, que nous retrouvons aux commandes dès le lendemain des événements ; peut-être aussi le retour des bannis de Cléomène mais cela n'est pas certain car on ne voit pas revenir des descendants des Eurypontides. En fait, jusqu'à la mort de Cléomène on semble avoir laissé en suspens la question

du pouvoir royal. Peut-être y avait-il une connivence entre le Macédonien et le Lagide pour retenir cet encombrant personnage loin de la Grèce, sans supprimer pour autant une royauté légitime. Surtout, à Sparte, on est fidèle au roi Cléomène (Pol. IV 35) et on n'en veut pas un autre, malgré la défaite. De cette défaite, d'ailleurs, on se dit qu'elle aurait pu être évitée si seulement Cléomène avait attendu un peu : Antigonos Dôson était en effet obligé de repartir vers le nord et il mourut quelques mois plus tard. Lui, de ce fait, on voulait bien l'appeler Sôter (Pol. IX 36, 5) ; mais il y avait un violent sentiment anti-macédonien et anti-achaïen (Pol. IV 34).

b. Les pertes de territoires. Sparte avait reperdu les territoires repris par Cléomène au nord, et non seulement l'Aïgytide et la Belminatide, mais sans doute aussi Pellana et sa plaine³⁵. Les Mégalopolitains étaient donc aux portes de Sparte, à moins que l'on n'ait créé une zone-tampon entre les deux ennemis. Les Messéniens, qui avaient été en bons termes avec leurs voisins³⁶ depuis l'invasion de Pyrrhos, semblent n'avoir pas pu s'empêcher de mettre la main sur la Dentheliatide³⁷. Surtout, les Argiens poursuivaient leurs empiètements sur le cap Malée : ils étaient installés jusqu'à Zarax depuis la guerre de Chrémonidès ; ils semblent avoir contourné Epidauros Liméra, bien fortifiée, et être passés par des chemins de montagne dans la plaine de Lefukai, juste à l'est de la plaine d'Hélos.

Dans cette Sparte désorientée et revancharde, les conflits sont violents et on massacre une partie des partisans des Macédoniens. Mais comme les Spartiates gardent un mauvais

souvenir des destructions opérées en Laconie par les Étoliens une vingtaine d'années plus tôt (Pol. IV 34) et, surtout, comme ils ont peur des Macédoniens, les éphores choisissent dans un premier temps de rester dans leur camp. Alors, au prix d'un sacrilège, les anti-macédoniens choisissent une fête religieuse où ils paradaient en armes pour prendre la situation en main : ils massacrent les éphores qui apparaissent comme des opposants à leurs projets et ils en nomment d'autres. Sparte quitte alors la Ligue hellénique et choisit l'alliance étolienne. Arrive la nouvelle de la mort du roi en Égypte et celle de ses enfants également assassinés (Pol. IV 35).

Le roi mort, on procède au choix d'un nouveau roi et on rétablit même la double royauté. On met sur le trône un enfant, Agésipolis III, le petit-fils de Cléombrotos gendre de Léonidas, qui avait régné lors de la destitution de ce dernier et qui était un Agiade ; il était sans doute l'héritier du trône le plus proche du roi défunt. Mais, curieusement, on écarta les Eurypontides au profit d'un certain Lycurgue que Polybe accuse d'avoir corrompu les éphores.

Lycurgue et les tentatives de récupérations de territoires Ce Lycurgue, même pas un Héraclide, est surtout doté apparemment de quelque talent militaire car on le voit reprendre immédiatement aux Argiens, alliés des Achaiens et des Macédoniens, l'essentiel de la côte orientale du Péloponnèse. Il a eu les moyens d'acheter les éphores, dit Polybe³⁸, et, surtout, de financer des troupes. D'où tire-t-il cette richesse alors même que nous venons de voir Sparte en pleine utopie égalitariste ? Il y a toute une zone d'ombre sur

certaines des relations des Spartiates au III^e s., comme nous le reverrons avec Nabis. Derrière les relations avec l'Égypte, il en est d'autres, sans doute avec l'Orient, d'où l'on pouvait revenir avec renommée et fortune, sans compter les liens avec la Crète, Carthage ou Syracuse et, nous l'avons vu, des possibilités en Messénie. Lycurgue portait un nom prestigieux et extrêmement rare dans la prosopographie spartiate³⁹. On pourrait imaginer qu'il l'ait reçu lors des règnes d'Agis puis Cléomène, mais, fut-il né sous Agis, il n'aurait encore que 22 ou 23 ans en 219 ; même si Philippe V est encore un peu plus jeune, il est plus raisonnable de penser que le nouveau roi de Sparte est un peu plus mûr et son nom signifierait alors que, à Sparte, l'on a commencé à rêver de Lycurgue et de son œuvre dès les années 250.

a. Les questions territoriales (219-217). En tout cas, il fait campagne dès 219 contre Argos pour récupérer toute la Kynourie (au sud de la Thyréatide) ; il échoue devant Zarax et Glympeis, mais reprend les cités de Prasiai, Polichna et Kyphanta sur la côte est et de Leukai dans l'intérieur (Pol. IV 36). En fait il y a de grandes chances pour que ce soit Leukai qui ait mis le feu aux poudres. Certes Polybe nous dit qu'Antigonos avait traité les Spartiates avec ménagement, mais l'impartialité n'est pas une qualité de Polybe. Il n'a pas jugé bon de nous éclairer là-dessus et nous en sommes donc réduits aux conjectures. Voici celles qui nous semblent s'imposer. Le site de Leukai est sans doute au fond d'une plaine à l'est de la plaine d'Hélos, sur le golfe de Laconie, mais de l'autre côté de la montagne par rapport à Zarax, la grande forteresse que ne peut prendre Lycurgue. En s'emparant de Leukai les Argiens

avaient isolé le cap Malée, région qui était l'objet d'une vieille revendication de leur part et ils pouvaient espérer récupérer toute la côte. Ils menaçaient aussi la plaine d'Hélos sur laquelle ils avaient peut-être des vues. Il est improbable qu'ils aient été en possession de Leukai avant Sellasie, car alors ils auraient directement menacé les plaines spartiates et il eut été impossible à Cléomène de ne pas agir de ce côté-là.

On peut donc déduire que c'est une nouvelle avancée d'Argos, masquée par Polybe pour qui toute action au détriment de Sparte est de toute façon légitime, qui lui a valu en 219 ce retour de fortune et la perte de territoires qu'elle tenait sans doute depuis la guerre de Chrémonidès. Cependant, la situation reste compliquée dans la région car Zarax, isolée vers le sud, et Glympeis dans la montagne entre Prasiai et Sparte⁴⁰, restent des forteresses aux mains des Argiens. Vers le nord, Lycurgue récupère l'Athénaion de Belmina (Pol. IV 60) qui est immédiatement repris par Philippe. Nous assistons donc à une entreprise cohérente de restauration du territoire spartiate et il est évident que cet homme a été choisi pour ses dispositions militaires.

b. Descente de Philippe V en Laconie. Cette audace ne pouvait rester impunie et le châtement va venir rapidement. À Sparte même, Lycurgue rencontre des problèmes. Un certain Chilon, qui pourrait être lié aux Eurypontides, massacre les éphores, ce qui devient une habitude, et force le roi à fuir un temps à Pellana⁴¹. Mais, malgré des promesses de partage de terres, Chilon ne souleva pas les foules et dut s'enfuir de Sparte. Revenu à Sparte, Lycurgue tenta un coup de main sur la Messénie, puis sur Tégée, sans résultats (Pol.

V 17, 1).

En représailles, Philippe V descend châtier Sparte en 218/7. Il prend les Spartiates par surprise, malgré le choix de Tégée pour rassembler les troupes alliées (Pol. V 18) ; ayant choisi de passer à marches forcées à travers la montagne, directement de Tégée de façon à déjouer la surveillance de la route d'accès direct à Sparte et à prendre la ville à revers, il débouche en face d'Amyclées. Pendant deux jours il tourne autour de Sparte, puis descend vers la mer, ravageant systématiquement le territoire, jusqu'au Ténare d'un côté, jusqu'à la plaine d'Hélos de l'autre, et au-delà, Acriai, Leukai et Boai dans le cap Malée. On nous dit qu'il tente même de s'emparer d'Asiné mais les commentateurs pensent qu'il s'agit d'une cité inconnue entre Las et Teuthroné — peut-être la citadelle de Las — car Pausanias (III 26, 6) dit que la citadelle de Las se tient sur le Mont Asia et que se trouve hors des murs « un trophée élevé à la suite d'une victoire sur les Macédoniens. C'était un détachement de l'armée de Philippe quand il envahit la Laconie [...] qui pillait les régions côtières ». Ensuite, Philippe ramène son butin et évacue la Laconie, non sans faire face à une solide obstruction de la part des Spartiates qui ont par ailleurs empêché un corps de troupe messénien, venu jusqu'à Glympeis, de se joindre à lui (Pol. V 20)⁴².

Les éphores semblent avoir cru que Lycurgue voulait les faire assassiner, aussi doit-il s'exiler à nouveau, mais cette fois en Étolie. Il en revient au début de l'été 217, les éphores ayant reconnu leur erreur. Il tente alors une expédition sur la Messénie, prend le fort de Calamai sur la route de Pharai, et réussit à aller jusqu'à Andania, dans la plaine de Stényclaros. Mais l'Étolien, qui devait faire sa jonction avec lui, avait été arrêté dès son entrée en

Messénie, et Lycurgue dut revenir en Laconie. Nous ne pouvons donc savoir quel était le but de l'expédition. Punir les Messéniens de leur tentative d'aide à Philippe ou peut-être simplement faire du butin ? En cette fin de III^e s., la Messénie est très riche : Messène se dote d'un Asclépieion monumental et c'est le moment où travaille le sculpteur Damophon de Messène. Les convoitises se déchaînent autour d'elle: Philippe V, les Éoliens, les Spartiates, sans compter les Achaïens. Mais les Messéniens sont jaloux de leur indépendance.

Par la suite, nos connaissances sur Sparte deviennent très fragmentaires, étant donné la perte de la majeure partie du texte de Polybe ; nous savons qu'Agésipolis, l'héritier Eurypontide encore enfant, doit s'exiler (Liv. 34, 26, 14).

Nous pouvons voir cependant que la défaite de Sellasie n'a nullement signifié, pour les voisins de Sparte, la tranquillité. Au contraire, les Spartiates n'ont eu de cesse d'agresser tous leurs voisins, comme si Cléomène leur avait rendu le goût de la guerre. Aussi doit-on supposer que certaines des structures mises en place par Sphairos (*agôgè*, *syssitia*) avaient survécu et que le roi trouvait facilement les soldats nécessaires. Cela conduit aussi à relativiser le chiffre des pertes à Sellasie.

Macchanidas Après la mort de Lycurgue en 215/4 la couronne revint à son fils Pélops (Diod. XXVII, 1) qui n'était qu'un enfant, aussi plusieurs tyrans s'emparèrent-ils du pouvoir, selon Flamininus (Liv. 34, 32, 2). À cette époque un traité fut passé avec Rome, Sparte ayant choisi d'entrer, aux côtés des Éoliens, dans l'alliance contre la Macédoine, ce qui explique sa présence parmi

les *adscripti* au traité de Phoiniké.

Macchanidas, d'origine inconnue, apparaît en 209 et il semble avoir continué la politique de Lyncurque ; en 208, il prend Tégée, parvient aux portes de l'Argolide (Pol. X 41, 2) et commence le siège de Mantinée, mais il est battu et tué par Philopoïmen (Pol. XI 11-18 ; Plut. *Philop.* 9, 10). Les Spartiates avaient une nouvelle fois choisi un homme de guerre : encerclés par les Achaïens, ils s'appuient sur les Étoliens pour tenter bravement de survivre. Lyncurque avait récupéré certains territoires perdus, Macchanidas, lui, assure la sortie de Laconie par le nord-est, puisque Mégalépolis bloque de nouveau la sortie au nord-ouest. À Mantinée, Macchanidas commande une phalange armée de la sarisse, comme l'avait créée Cléomène (mais la phalange de Philopoïmen est armée de la même façon), et il emmène avec lui de nombreux chariots portant des catapultes (Pol. XI 11, 3) qu'il commence à placer méthodiquement devant ses troupes⁴³. Philopoïmen réagit rapidement pour l'empêcher de disposer ses engins, et il déploie ses qualités de tacticien pour renverser le cours d'une bataille où normalement il n'était pas le plus fort. Macchanidas fut finalement vaincu et tué parce que, considérant la bataille comme gagnée, il s'était inconsidérément lancé dans une poursuite, laissant Philopoïmen rassembler ses troupes et revenir dans le jeu. Les Lacédémoniens perdirent 4 000 hommes, tués ou prisonniers, et leur bagage, qui était important.

Polybe qualifie Macchanidas de tyran, mais c'est peu comparé au portrait qu'il fait de son successeur, Nabis.

¹ Toute référence mentionnant *Agis* ou *Cléom.* renvoie au texte de Plutarque.

² PEDECH, 1989, p. 393 s. ; AFRICA, 1960.

[3](#) FUKS, 1962, pense retrouver trace d'un autre récit possible de l'action d'Agis dans Polybe ou Cicéron (*De offic*, 2, 78-80), mais ce n'est pas évident.

[4](#) PLUT. Agis 5, se présente comme un morceau d'introduction plaqué sur l'histoire du III^e s. : « La corruption et les maux dont souffraient les affaires des Lacédémoniens remontaient à peu près au temps où, ayant détruit l'hégémonie athénienne, ils s'étaient gorgés d'or et d'argent [...]. Mais lorsque devint épheure un homme influent [...] du nom d'Épistadeus, [...] il rédigea une *rhètra* autorisant à donner à qui l'on voulait son patrimoine (*oikos*) et son lot (*kléros*), soit de son vivant soit par testament [...] ; il ne resta pas plus de 700 Spartiates ». Ce texte provient sans doute de l'ouvrage qui a aussi fourni à Plutarque la *rhètra* attribuée à Lysandre (Agis 8, 1-4).

[5](#) Pour Pausanias et Thibron, BORING, 1979, p. 52-54.

[6](#) SCHÜTRUMPF, 1987. Cela ne suffit pas à la disqualifier historiquement, simplement l'auteur privilégie l'idéologie et non la chronologie. Nous persistons à penser que cette *rhètra* a bien existé et la plaçons en 403/2 ; cf. CHRISTIEN, 1974.

[7](#) La question a été réétudiée - mais nous ne souscrivons pas totalement à ses conclusions - par KENNEL, 1995, en part. p. 98-109. Plutarque connaissait certainement Sphaïros.

[8](#) Pour Agis et Cléomène, sources et bibliographie dans OLIVA, 1971, p. 213-268 ; compléter par CARTLEDGE & SPAWFORTH, 2002.

[9](#) SEG IX, 1 & XXVII, 1195, l. 43-50 ; trad. d'après BERTRAND, *IHG*, 77.

[10](#) Ainsi, la cité de Selgé se revendique haut et fort comme *apoikia* lacédémonienne, dans la seconde moitié du III^e s. (POL. V, 65), bien avant l'époque romaine. Les Selgéens sont admis comme colonie de Lacédémone, comme les Tarentins ou les Théréens.

[11](#) Nous avons mention d'un officier au service des Carthaginois, du cousin d'Agis passé au service du Lagide.

[12](#) KENNEL, 1995, p. 12-14. Si l'*agôgè* avait été en usage lors de son avènement, il n'aurait eu aucune raison de la restaurer ; par contre Xanthippos, le Spartiate chef de mercenaires pour Carthage après 255, avait suivi l'*agôgè* (POL. I, 32, 1) ; elle était donc encore en usage sous Areus/Acrotatos.

[13](#) Sur le rôle des femmes de famille royale, cf. POWELL, 1999.

[14](#) Si nous pouvons interpréter ainsi Lyc. 8, 7, sur la répartition des terres : cette partie, qui n'a pas de correspondance chez les écrivains du IV^e s. a été inspirée à Plutarque par ceux du III^e, Sphaïros probablement.

[15](#) On voit mal, du reste, comment aurait pu fonctionner une réforme (*Lyc.*, 8) qui supposait la suppression de l'héritage et le retour à l'État des *klèroi*, lors de la mort de leurs détenteurs, ensuite ré-attribués. Les Lagides avaient essayé ce système pour leur clérouques, sans succès.

[16](#) Contrairement à ce que pense SHIMRON, 1972, p. 20 : « Agis' programm was not an utopian scheme... ».

[17](#) Par contre, les 2 000 hommes armés à la macédonienne qui complètent la phalange spartiate à Sellasie (*Cléom.* 28, 8) étaient probablement le contingent périèque.

[18](#) Voir RICHER, 1998, p. 199-212.

[19](#) Plutarque connaît d'autres versions laconiennes du mythe (*Agis* 9,2) qui font de Pasiphaé la mère d'Ammon, dieu adoré à Sparte et auquel était liée la famille de Lysandre (PAUS III, 18, 3), et une autre version qui fait de Thalamai le lieu de la mort de Cassandre, les Lacédémoniens ayant recueilli Agamemnon et lui ayant rendu les honneurs funéraires. Apparemment, le mythe s'adapte complaisamment aux périodes historiques.

[20](#) RICHER, 1998, p. 155-198.

[21](#) SCHOLTEN, 2000, p. 56 ; cf. également p. 263-267.

[22](#) KOURINOU, 2000, p. 57-62 et p. 229-238 (225 pour une nouvelle inscription). Inscriptions : LE ROY, 1974 et PEEK, 1974.

[23](#) RAFTOPOULOU, 1998, p. 125-140 ; mosaïque p. 127, photo p. 128.

[24](#) SHIMRON, 1972, est consacré à la suite de l'histoire de Sparte.

[25](#) *AJA*, 1897, p. 188, n. 17.

[26](#) *Syll*³, 535 : les Athéniens honorent en 229/8 Eumaridas de Kydonia qui les a aidés auprès des Cnossiens et de leur alliés.

[27](#) POL. IV 53. Les Cnossiens, en accord avec les Gortyniens, avaient alors soumis toute la Crète, à l'exception des Lytiens.

[28](#) Certes PLUT. *Cléom.* 5, 3, ne croit pas à cette vilénie ; POL. V 37, 5, lui, en est bien persuadé et n'était sans doute pas le seul. Quel intérêt Cléomène pouvait-il avoir à faire tuer l'Eurypontide ? Le laisser en vie c'était prendre le risque de voir se rejouer, en inversant les rôles, la rivalité qui avait abouti à la mort d'Agis. Cléomène était bien placé pour savoir que la résistance de la classe dirigeante était féroce et qu'ils disposaient de bien des ressources.

[29](#) Cf. LÉVY, 2003, p. 285/6, et SHIMRON, 1973, p. 39-45.

[30](#) Nous avons dit que les chiffres de citoyens du début de la vie d'*Agis* ne nous semblent pas s'appliquer aux réalités du III^es.

[31](#) OLLIER, 1934, p. 99-123. Même s'il accorde un peu trop d'influence à Sphaïros au détriment de la demande venant des Spartiates eux-mêmes, il semble bien que la vision stoïcienne nourrit le récit de Phylarque, qu'il fût ou non lui-même stoïcien. C'est sans doute auprès de Sphaïros (qui était à Alexandrie sous Ptolémée IV) que s'est constitué le récit héroïque de l'histoire des rois révolutionnaires.

[32](#) Cf. KENNEL, 1995, p. 98-114. Sphaïros a sans doute adapté cette éducation à l'époque hellénistique, mais il ne l'a pas inventée car il devait encore exister à cette date des gens qui l'avaient connue. Xénophon affirmait déjà la spécificité spartiate de l'éducation obligatoire (*supra*, ch. 6).

[33](#) Fait que Polybe dissimule sous ses imprécations contre les partis-pris de Phylarque, de façon à faire oublier les siens. Difficile en effet de justifier le choix d'Aratos et des Achaïens, qui ont privilégié l'alliance avec le roi de Macédoine plutôt que toute tentative d'entente avec le roi de Sparte. Pour toute cette période, voir LE BOHEC, 1993, p. 362-465.

[34](#) Il faut sans doute relativiser les chiffres, surtout celui de Plutarque. Quand on voit la suite des événements on n'a pas l'impression que toute la population mâle ait péri. 200 est sans doute le chiffre de ceux qui regagnent Sparte avec Cléomène. Bien d'autres ont dû s'égarer dans la montagne et ne réapparaître que plus tard.

[35](#) Le roi Lycurgue, pour échapper à ses opposants, se réfugiera à Pellana où une fortification fin IV^e ou déb. III^e s. a été fouillée récemment.

[36](#) Plutarque affirme que Cléomène avait acheté une propriété au Messénien Nicagoras : si sa source est Phylarque, cela jetterait un nouveau jour sur les liens entre Messénie et Laconie durant cette période, et aussi sur ce qu'était la fortune des riches Spartiates. Polybe donne une autre version (plus crédible) de la haine de Nicagoras pour Cléomène.

[37](#) TACITE, *Ann.* IV 43, 4, conforté par PAUS. IV 29, 9. Cependant malgré l'assertion de celui-ci, Polybe ne les mentionne pas dans les alliés à Sellasie, pas plus qu'Aratos ; les uns et les autres peuvent avoir formé une arrière-garde, ou promis d'intervenir sur un autre point. Aratos n'était pas l'homme des batailles rangées, les Messéniens pouvaient garder les routes du Taygète, ou assurer l'approvisionnement des troupes.

[38](#) POL. IV 35 : un talent chacun, ce qui implique, pour un particulier, une fortune considérable, alors même que les réformes d'une part, les ruines dues à la défaite d'autre part, rendent cette richesse hautement improbable à Sparte ; d'où l'hypothèse qu'elle

vient d'ailleurs. De toute évidence, ce que les Spartiates réclament, c'est un chef militaire.

[39](#) Il est le premier Spartiate connu à porter ce nom depuis le législateur mythique. C'est évidemment en relation avec le développement du mythe au III^e s.

[40](#) Glympeis est reliée à la Thyréatide par une route de montagne qui rejoint la vallée et le site de la *paralia* d'Hagios Andréas.

[41](#) POL. IV 81, situe Pellana en Tripolis, ce qui fait penser à une zone tampon de trois petites cités entre le territoire de Mégalèpolis et de Sparte. Le fait qu'à Pellana le roi soit à l'abri montre que cette cité est alors indépendante.

[42](#) Les Messéniens ont tenté de le rejoindre à Tégée, mais la rapidité des opérations de Philippe était telle qu'il était déjà en Laconie. Ils ont donc continué jusqu'à la Thyréatide et remonté dans l'intérieur du Parnon. Ils pouvaient ensuite remonter vers Apollon Maléatas et de là descendre vers Géronthrai et la plaine d'Hélos. Lycurgue est allé les intercepter. Il y a effectivement des traces de route antique entre Sparte et Glympeis (et aussi entre la Thyréatide et Glympeis).

[43](#) Il s'agit sans conteste d'un homme ayant une importante expérience militaire. Sur lui nous ne savons rien, mais nous connaissons par exemple les succès de Xanthippe à Carthage en 255 (Pol I, 31-36). Par ailleurs, beaucoup plus près de Macchanidas, nous trouvons dans le conseil constitué par Hiéron II (qui avait doté Syracuse de catapultes, Pol. VIII, 7) pour encadrer son jeune héritier, un Lacédémonien Damippos. Celui-ci, par la suite, est envoyé auprès de Philippe et capturé par les Romains ; les Syracusains tiennent absolument à le récupérer (Liv. XXV, 23, 8-9). On voit donc comment ces hommes ont pu acquérir argent et expérience.

Chapitre 19

Nabis : le dernier sursaut (207-192) [1](#)

Nabis et l'environnement politique

Les origines Nabis (250 ?-192) fils de Démarate² semble avoir pris la direction des affaires spartiates après la mort de Macchanidas à Mantinée en 207/6 (Pol. XIII 6, 1). S'il appartenait à la descendance de ce Démarate que Cléomène fit destituer à la fin du VI^e s. et qui avait trouvé refuge en Asie Mineure, il pouvait penser légitimement avoir des droits à la royauté spartiate (Paus. III 7, 7). Nous savons qu'en dépit des diatribes de Polybe qui l'appelait tyran, il portait à Sparte le titre de roi et on le voit aussi reconnu comme tel sur une inscription du grand sanctuaire de Délos : « Sur proposition de Charilas, fils d'Aristothalès : attendu que le roi Nabis fils de Démarate, Lacédémonien, ne cesse de témoigner de bonnes dispositions envers le sanctuaire et le peuple de Délos³... » Comme descendant de Démarate il serait, sinon de souche royale, puisque son aïeul avait été déclaré fils du premier mari de sa mère, du moins d'une famille apparentée à la famille royale. Cependant, après la mort de Cléomène et de ses fils, le trône était passé, pour les Agiades à Agésipolis, petit-fils de

Cléombrotos, gendre de Léonidas II, et, pour les Eurypontides, à Lyncurque qui, de l'avis de Polybe, n'avait pas de droits dynastiques (Pol. IV, 35). En fait, dans un groupe aussi étroit et fermé que l'étaient les Spartiates aux IV^e et III^e s., la plupart devaient être désormais liés par mariage. Et il ne fut sans doute pas difficile de rattacher Lyncurque à la dynastie, car la légitimité de Pélops ne semble pas mise en doute. Diodore ne semble pas fondé à écrire : « Nabis, le tyran des Lacédémoniens, avait fait périr Pélops fils de Lyncurque qui avait été le dernier roi⁴ et qui était encore un enfant. Il avait pris cette précaution pour que l'enfant, une fois parvenu en âge de le faire, ne puisse, s'enorgueillissant de sa haute naissance, rendre à sa patrie la liberté » (XXVII, 1). En effet on ne voit pas les Achaiens ou les Romains en faire reproche à Nabis. En tout cas les Spartiates l'ont accepté comme roi et, à sa mort, ils mettent quasiment de force à leur tête un jeune homme appartenant à sa famille (Liv. 35, 36, 7-8). Apparemment Nabis, dont le fils était otage à Rome, avait en réserve auprès de lui un successeur possible. Diodore dit ensuite : « Nabis avait personnellement choisi les plus remarquables des Lacédémoniens pour les faire périr, et il avait rassemblé de partout les pires des mercenaires pour garder son pouvoir ; c'est ainsi que les pilliers de temples, les voleurs, les pirates, et tous ceux qui étaient sous le coup d'une sentence de mort arrivaient à Sparte de partout » (Diod. XXVII 1). C'est l'opinion imposée à tous par Polybe (XIII 6, 4 ; XVI 13) qui déclare que ses mercenaires étaient un ramassis d'assassins, de bandits, de voleurs et de perceurs de murailles venus de partout. De toute façon, Sparte n'avait que faire, à cette époque de lutte acharnée contre la Ligue achaienne, de rois-enfants. Il lui fallait

un roi capable de conduire les affaires.

Faute de sources suivies, bien des points restent obscurs dans la vie du dernier roi de Sparte. Il porte un nom étrange : Nabis est un hapax qui signifie « prophète » en hébreu, peut-être à mettre en relation avec quelque lien établi entre la royauté spartiate et les Juifs⁵. Nous ignorons où Nabis a passé les années précédant sa prise de pouvoir et pourquoi il n'est pas réapparu plus tôt. Sa filiation, son mariage ou son éducation le rendaient-ils suspect ?

L'environnement de Sparte au temps de Nabis Dans la succession de ceux qui se sont emparés du pouvoir depuis la mort de Cléomène III, les Spartiates semblent surtout avoir cherché à retrouver un chef militaire d'envergure. Les succès de Cléomène avaient montré que Sparte pouvait encore jouer un rôle dans le Péloponnèse, mais la défaite de Sellasie prouvait que cette possibilité était limitée car il ne fallait pas se trouver seul face à la Ligue hellénique; la Ligue achaienne, elle, ne semblait pas hors d'atteinte (Liv. 34, 31, 18). Lycurgue s'était trouvé face à un chef de guerre remarquable avec le jeune Philippe V, mais ce dernier avait ensuite suscité l'hostilité des Romains qui, dès la première guerre de Macédoine, s'étaient montrés des adversaires redoutables pour le Macédonien. Les Spartiates pouvaient espérer jouer sur l'affaiblissement du Macédonien pour retrouver une place importante dans le Péloponnèse, mais la défaite de Macchanidas avec ses lourdes pertes semble avoir refroidi leurs ardeurs et montré que la voie militaire était une impasse.

En 207, Sparte se trouve donc entourée de cités hostiles de tous côtés, bien que la Messénie ait une position très fluctuante; elle n'a guère d'ouverture possible que par la mer, aussi Nabis se tourne-t-il vers elle: la piraterie fournit des revenus appréciables et la Crète est le seul champ d'expansion possible sans avoir à faire sauter de verrou militaire. Les liens de Nabis avec la Crète semblent suffisamment importants pour que les Romains les lui interdisent explicitement en 195.

L'histoire du règne[6](#)

Premières années Contrairement à ses prédécesseurs, Nabis ne semble pas avoir été un grand capitaine. Il consacre ses premières années à s'installer solidement à Sparte où il s'entoure d'une garde personnelle pour laquelle Polybe n'a pas assez d'insultes, et à remodeler le corps civique pour qu'il soit à la fois abondant et attaché à sa cause (Liv. 34, 31). Certes, en 205, il se heurte à ses grands ennemis les Mégalo-politains, mais toutes les injures de Polybe n'empêchent pas de voir qu'il est la victime de mauvaises manières de la part de Béotiens, qui lui volent un cheval de grand prix, puis des Mégalo-politains qui refusent de le laisser se saisir des voleurs (Pol. XIII, 8). Il razzie leur territoire, sans doute en vainqueur car Polybe insiste sur sa scélératesse mais ne célèbre pas de succès mégalopolitain.

Début 205, Lacédémone est citée parmi les *adscripti* au traité entre Rome et Philippe (Liv. 29, 12, 14). Comme toujours, les Spartiates sont dans le camp opposé au roi de Macédoine, et ils se

retrouvent aux côtés d'Élis et de Messène, également opposés à Philippe qui s'est aliéné les Messéniens en 214. Pourtant, en 201, Nabis s'en prend à Messène (Pol. XVI 13). Or, si Lycurgue avait déjà conduit une action contre les Messéniens, une entente était intervenue par la suite entre les deux cités, convaincues par les Étoliens de rejoindre la coalition anti-macédonienne en 211/0. Mais, après la paix de Phoiniké (205)⁷, il n'y avait peut-être plus rien entre la Laconie et la Messénie et, surtout, Nabis pouvait craindre l'expansion achaïenne. Nous n'avons pas le récit de l'expédition. Apparemment, Nabis aurait pris la route du Taygète qui aboutit près de Pharai, puis il entra dans Messène mais ne put s'emparer de la citadelle⁸. Pour cette entrée, il lui avait fallu des complices qui lui laissèrent une porte ouverte, mais d'autres Messéniens avaient au contraire député à Mégalèpolis et Philopoïmen arrivait à leur secours. Les Messéniens étaient donc divisés sur le choix d'une alliance avec la Ligue achaïenne ou avec les Étoliens et les Lacédémoniens. Messène risquait de se transformer en souricière et Nabis préféra abandonner la partie, n'ayant sans doute pas trouvé dans la ville un soutien aussi important que promis. Mais, du coup, la guerre éclata entre Nabis et la Ligue achaïenne. Il est évident qu'une partie politique importante se jouait là. Si Nabis réussissait à faire entrer les Messéniens dans son alliance, tout le sud du Péloponnèse échapperait aux Achaïens et le Spartiate disposerait d'une force militaire et d'une richesse égales à la leur.

La guerre entre Achaïens et Spartiates (201) Cette attaque ouvrit les hostilités permanentes entre Nabis et les Achaïens. Tout d'abord

Philopoïmen réunit ses troupes à Tégée, qui est donc membre de la ligue à cette date, en prenant des dispositions compliquées pour que le lieu de rassemblement fût tenu secret car Nabis avait des informateurs dans tout le Péloponnèse, et peut-être aussi des partisans⁹. À ce moment, Nabis a une garnison à Pellana, sur la route de la vallée de l'Eurotas vers Mégalèpolis, mais ce site n'est pas particulièrement propice à l'établissement d'une garnison, ce qui laisse supposer que Belmina et la Belminatide lui échappent.

Apparemment, les précautions prises par Philopoïmen ont réussi et Nabis ne s'est pas préparé à une attaque à partir de Tégée. Il s'agit d'ailleurs d'une guerre de coups de main et non d'une guerre hoplitique, le but étant d'attirer les mercenaires de Nabis loin de Sparte, à la frontière avec Tégée dans la montagne (Pol. VII 36-37). À Scotitas, en effet, Philopoïmen avait placé en embuscade ses propres mercenaires avec le Crétois Didascalondas. La frontière de ce côté se situe apparemment, comme à l'époque classique, sur le Saranda-Potamos, avec Caryai et Scotitas. Tout cela donne l'impression que Nabis ne dispose pas d'un si grand nombre de mercenaires puisqu'il n'a pu garnir qu'un seul des deux sites qui contrôlaient l'accès à Sparte depuis l'Arcadie, déplaçant ses mercenaires de Pellana à Sellasie.

Après cela, en 200, profitant de ce que Philopoïmen n'était pas stratège de la Ligue achaienne (bizarrement, il partit alors pour la Crète), Nabis avait commencé à ravager les territoires de la Ligue (Liv. 31, 25, 3-4). Philippe promet son aide, mais à condition que les Achaïens lui fournissent des gens susceptibles d'être des otages dans la guerre avec Rome. Les Achaïens n'ayant pas accepté il semble que le vote de la guerre contre Nabis par l'assemblée

achaienne réunie à Argos n'eut pas de suite (Liv. 31, 25, 9-11).

Les volte-face de la seconde guerre de Macédoine Dans la seconde guerre de Macédoine, les Achaïens se sont rangés aux côtés des Romains, rejoignant ainsi leurs ennemis Étoliens, car ils réclament à Philippe V la restitution de Corinthe et d'Argos. Apparemment, Nabis était resté neutre, peut-être du fait de la présence achaienne du côté romain. Philippe, qui a grand besoin d'alliés, propose à Nabis de recevoir Argos en attendant de pouvoir, lui, intervenir dans le Péloponnèse (Liv. 32, 38). Le Spartiate accepte mais voudrait entrer pacifiquement dans la ville qui est la patrie de sa femme. Or selon Tite-Live, qui suit Polybe, les Argiens auraient refusé de passer sous son autorité. Il se saisit donc par surprise de la ville, avec l'accord du représentant macédonien. Cependant Tite-Live ne cessera de répéter que les Argiens ont d'eux-mêmes fait confiance à Nabis lorsqu'il sera sommé de rendre Argos, un peu plus tard; de fait, ils lui resteront fidèles jusqu'au bout. Mais, quand il s'agit de Nabis, Polybe perd toute retenue et raconte n'importe quoi¹⁰. Entré dans Argos, Nabis y convoque l'assemblée pour lui proposer de voter le partage des terres et l'abolition des dettes.

Estimant alors n'avoir rien reçu de Philippe, puisqu'il a dû se faire accepter par les Argiens, il prend contact avec Flamininus. Une entrevue a lieu à Mycènes au printemps 197; Flamininus lui laisse Argos en échange de renforts contre Philippe et de la paix avec les Achaïens. Nabis accepte, laisse dans la ville un gouverneur, Timocratès de Pellana, et y envoie sa femme avec mission, si l'on en croit Polybe, de soutirer aux dames de la bonne

société tous leurs atours (Pol. XVIII, 1, 17 ; Liv. 32, 40)¹¹. Cependant la proclamation de Flaminius sur la « Liberté des Grecs » lui est fatale. Les Achaïens, qui ont récupéré Corinthe, Héraïa et la Triphylie à la suite de la guerre, veulent aussi Argos (Liv. 33, 44).

En 195, la conférence de Corinthe (Liv. 34, 22-24) déclare la guerre contre Nabis. Seuls les Étoliens manifestent quelque réticence car ils n'ont plus confiance dans les Romains et l'appétit des Achaïens les exaspère. Le premier assaut des Achaïens et des Romains sur Argos en 195 échoua malgré la tentative de soulèvement intérieur fomentée par Damoclès: « Avec ces quelques hommes, il se rendit au forum en criant que tous ceux qui voulaient le salut de l'État devaient le suivre, qu'il les conduirait vers la liberté. Il n'entraîna pratiquement personne [...]. Il appelait toujours à la révolte quand les Lacédémoniens l'entourèrent, lui et les siens, et les tuèrent » (Liv. 34, 25, 9-11). Maintenant que les Argiens ont le choix seulement entre les Achaïens et Nabis, une partie d'entre eux éprouve peut-être des sympathies pour ce roi de Sparte qui prend des mesures favorables aux pauvres¹². Flaminius et les stratèges achéens comprenant très bien qu'il serait politiquement désastreux de massacrer les Argiens pour les obliger à «être libres » s'en prennent alors directement à Sparte, coupable d'avoir une politique propre, qui prend sa source dans une histoire glorieuse et indépendante, insupportable aux Romains comme aux Achaïens. Flaminius et les Achaïens descendent en Laconie par Caryai, cependant qu'une flotte romaine et rhodienne, rejointe par des bateaux d'Eumène de Pergame, attaque Gytheion. Au total, 50 000 hommes sont déployés (Liv. 34, 38, 3).

Spécificité de Nabis Nabis est un homme étrange, difficile à comprendre. Il exaspère toutes les puissances à l'entour, mais ses peuples, à Sparte et à Argos, lui furent fidèles, et Flamininus, au total, ne lui est personnellement pas vraiment hostile.

Les institutions Dans les textes que nous avons, nous ne voyons plus apparaître les magistratures des éphores ou des gérontes. Au temps de Lycurgue, les éphores se sont plusieurs fois heurtés au roi et les massacrer semblait devenu courant. Nous ignorons les circonstances de la mort de Lycurgue et des luttes de succession mais, quand nous commençons à avoir des renseignements, avec le règne de Nabis, les magistratures traditionnelles semblent avoir disparu, et le mot de tyran, systématiquement employé par Polybe, sanctionne sans doute l'exercice d'un pouvoir personnel. Par contre Nabis réunit l'assemblée à plusieurs reprises (Liv. 34, 27-37) mais, il est vrai, solidement encadrée par ses mercenaires, et que les avis contraires ne peuvent guère s'exprimer. Cependant, la réaction lors de ses défaites et surtout après sa mort semble, en dépit de Polybe, indiquer une véritable adhésion populaire. Certes la classe dominante a payé un lourd tribut à la tyrannie mais, comme à Argos, la liberté qu'ils réclamaient apparaissait surtout celle pour les riches d'écraser les pauvres.

La société D'après Polybe, quand Nabis voulait extorquer de l'argent à ses riches subordonnés, il leur expliquait combien il avait besoin d'argent pour payer ses mercenaires, assurer les cultes et l'administration de la cité (Pol. XIII 7). Toutes choses banales,

mais qui paraissaient au Grec une pratique de tyran. Il avait trouvé Sparte appauvrie par des années de guerre, terminées dans le désastre de Mantinée et il lui avait fallu reconstruire l'État. Il reconnaissait et même affirmait : « Le nom de tyran et mes actions me desservent; j'ai libéré des esclaves et donné à la plèbe des champs. Pour le nom, je peux vous répliquer ceci: que je suis le même que celui que j'étais quand vous-même T. Quinctius, avez fait alliance avec moi et, à ce moment là, vous me saluiez du titre de Roi [...]. J'ai augmenté la population par la libération des esclaves et la distribution de terres aux pauvres, et je peux me défendre contre les accusations en rappelant que j'avais déjà fait tout cela quand vous avez fait alliance avec moi [...] Ne jugez pas ce que l'on fait à Lacédémone suivant vos lois et institutions [...] Notre législateur a ordonné que l'État ne soit pas dans les mains d'un petit nombre, ni qu'une seule ou deux classes dominant la société, mais il a cru que l'égalité des fortunes et des droits fournirait des bras nombreux pour la défense de la patrie » (Liv. 34, 31)¹³.

Polybe, tout à sa volonté de confectionner une image de tyran et, de toute façon, partisan d'une société conservatrice, nie les côtés positifs de l'action de Nabis ; pourtant il nous le présente soucieux d'expliquer sa conduite et d'être compris, mais il met l'accent sur son aspect proprement « tyrannique » : l'exil des Spartiates qui se distinguaient par leur richesse ou leur naissance et la distribution de leurs propriétés¹⁴. Il fait un portrait si horrible des pratiques de Nabis ainsi que de ses mercenaires¹⁵ qu'on ne sait plus quel crédit accorder à ses dires. Plus scandaleux encore que son prédécesseur Cléomène, Nabis ne distribue pas seulement ces lots à des gens ayant reçu une éducation d'homme libre, mais aussi à des esclaves

(hilotes sans doute) libérés, ce qui, pour un Grec, suffit à le ranger dans la catégorie des tyrans car il s'arroge le droit de transgresser les catégories civiles. Certes le fait de libérer, voire d'armer, des Hilotes est une mesure désespérée prise en son temps par Cléomène, mais en faire des citoyens et les introduire dans le cercle fermé des propriétaires terriens en est une autre. Apparemment, Nabis n'en a pas conscience: il prétend se placer dans la ligne de ces rois qui ont restauré la Sparte de Lyncurque, en créant une population militaire nombreuse; or on doit se rappeler que la défaite de Mantinée s'était soldée par la perte de milliers d'hommes et qu'il fallait donc reconstituer un corps civique; le plus simple était effectivement de puiser parmi les Hilotes qui étaient, après tout, des Laconiens.

Sparte a désormais une économie monétaire, le vieux système basé sur l'hilotisme n'a donc plus vraiment sa raison d'être. Les Lacédémoniens pouvaient désormais acheter des esclaves comme les autres Grecs et, du reste, la piraterie de Nabis alimentait sans doute le marché aux esclaves de Délos. Or, plus que des mercenaires, les Hilotes sont susceptibles d'avoir le sens de l'État qui caractérise les Spartiates, car il s'agit d'indigènes attachés à leur patrie, qui en connaissent les mythes et les coutumes. Rappelons-nous que c'est aussi l'époque où l'Égypte a armé ses indigènes. Les Hilotes ne sont d'ailleurs pas libérés globalement car, en 195, certains d'entre eux (mécontents de n'avoir pas été libérés ?) sont soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi et battus à mort (Liv. 34, 27, 9). La libération des Hilotes pose d'ailleurs un grand nombre de problèmes pratiques: l'histoire du mariage avec les femmes ou filles de citoyens suggère une catégorie limitée, celle des jeunes hommes célibataires susceptibles de combattre.

Les autres n'ont pas de raison d'être libérés, dans un premier temps, mais il est possible que plus tard, lorsque la situation sera devenue désespérée, on ait libéré tous ceux qui sont susceptibles de se battre. Se pose alors le problème des familles: libère-t-on toute la famille? C'est peu probable. Son rachat est-il prévu? Les enfants nés avant la libération du père restent-ils asservis¹⁶? De toute façon, les Hilotes libérés auront avec Philopoïmen une amère surprise en 188 : ceux des nouveaux citoyens (ce qui ne veut pas dire obligatoirement anciens Hilotes¹⁷ qui n'acceptent pas l'exil et qui sont pris en Laconie, sont vendus comme esclaves; ils furent 3 000, nous disent à la fois Plutarque et Pausanias¹⁸. Cette mesure doit être comprise comme une opération destinée à vider la Laconie de ceux qui devaient être les plus fermes partisans de la tyrannie et à servir d'avertissement à tous les malheureux qui rêvaient de libération révolutionnaire.

Les Périèques ont sans doute joué un rôle important car l'action de Nabis a dû entraîner le développement des cités maritimes: ses liens avec la Crète étaient forts, nous avons vu sa présence à Délos, Gytheion était pleine d'étrangers.... Les cités périèques lui fournissaient des fantassins, mais aussi des navires et des troupes navales. Nabis lui-même semble d'ailleurs rompu à la guerre sur mer plus qu'à la conduite d'opérations terrestres.

L'économie Nabis entretenait des mercenaires mais il cherchait aussi à donner du lustre aux fêtes de Sparte et il avait sans doute entrepris des aménagements d'urbanisme local. Nous savons en tout cas qu'il fit renforcer les murs de la ville en 195 : « Il fit venir de Crète un millier de jeunes soldats d'élite, en plus du millier qu'il

avait déjà¹⁹ ; il avait aussi dans son armée 3000 mercenaires et 10 000 hommes en armes fournis par son peuple des forts campagnards (*castellanis agrestibus*)²⁰, et il fortifia la ville par des fossés et des retranchements » (Liv. 34, 27, 2). La fortification n'incluait toujours pas Amyclées (Liv. 34, 38, 2 & 5), aussi toutes les attaques sur Sparte, depuis celle de Philippe V, ont-elles lieu à partir du sud. L'œuvre de fortification semble avoir surtout porté sur Gytheion qui « était alors une place forte, habitée par un grand nombre de citoyens et d'étrangers, et pourvue de tout l'équipement militaire nécessaire. Par chance, la flotte rhodienne et le roi Eumène apparurent au moment où L. Quinctius se lançait dans une entreprise difficile. On tira des flottes alliées, en quelques jours, ce qu'il fallait pour faire le siège d'une ville solidement fortifiée du côté de la mer comme de la terre » (Liv. 34, 29, 3-5). Certes Gytheion était l'arsenal de Sparte, mais la présence de nombreux étrangers semble signifier que c'était aussi un lieu de commerce. La plaine de Sparte était alors bien peuplée et bien cultivée (Liv. 34, 2, 12) et la Laconie pouvait vendre de l'huile d'olive, des figues, du moût de raisin ainsi que des produits de l'élevage. Nabis avait des écuries renommées au point que des Béotiens en volent le plus beau cheval, un blanc, déclenchant le premier heurt du roi avec les Mégalo-politains (Pol. XIII 8). Enfin, les côtes de Laconie avaient d'importantes carrières de *poros* et de marbre.

Nabis est un personnage dont l'action déroute et les historiens sont partagés sur son règne. Il avait certainement trouvé les caisses vides et, contrairement à Agis ou Cléomène, il ne disposait pas d'un évergète pour le financer et devait se procurer ses ressources tout seul, d'autant plus qu'il frappait des



Fig. 11

— **Tête colossale d'Héraclès (II^e s. ? Mus. Sparte 52)**

Facture imitant les productions de Lysippe pour Tarente.

Cette tête rappelle celles des revers des tétradrachmes de

Nabis (fin III-déb. II^e s.) qui affirme ainsi être un

Héraclide.

monnaies. Il se dote d'une marine et pratique la piraterie, mais nous ignorons depuis quand: « Tu as rendu dangereux, par tes vaisseaux pirates, les alentours du cap Malée et tu as capturé et tué presque plus de citoyens romains que Philippe. Les côtes de Macédoine étaient plus sûres pour les bateaux qui transportaient le ravitaillement de nos armées que le cap Malée » (Liv. 34, 32, 19-20). En tout cas, grâce à sa gestion du territoire ou grâce à ses pillages, Nabis avait une demeure somptueuse: à sa mort sa maison et ses biens sont vendus et on en retire 120 talents (Plut. *Philop.* 15, 6). Il existe à Sparte une mosaïque représentant un triton, qui pourrait bien appartenir à cette époque, nous donnant une idée du décor d'une belle maison; il s'agit d'un très beau travail, en tessères irrégulières²¹.

D'autres sources d'enrichissement sont possibles. Dans le cap Malée, au cœur de sa piraterie, on trouve au nord et au sud de Boiai des mines de fer et à Boiai même des tas très importants de scories mêlées à de la céramique à vernis noir. D'immenses carrières de *poros*, dont l'exploitation est indatable mais étendue sur des siècles, peuvent avoir été exploitées dès lors qu'on avait besoin d'argent. Si nous pensons aux ressources naturelles, c'est que, apparemment, il a fait exploiter le *rosso antico* sur le golfe de Laconie, dans le Magne un peu au nord du Ténare, une pierre de luxe dont la vente pouvait lui

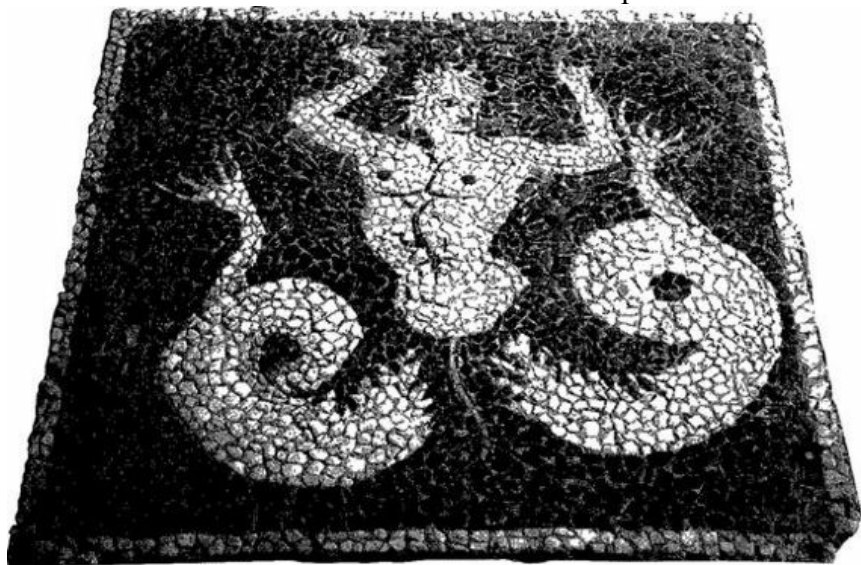


Fig. 12

— **Panneau central d'une mosaïque trouvée à Magoula (fin III^e/déb. II^e s. Mus. Sparte 11580) Triton brandissant une rame; les tessères sont rouges, blanches**

vertes et noires.

rapporter et qu'il utilise en tout cas pour son prestige car l'inscription de Délos est gravée sur cette pierre.

La guerre menée par Nabis Cette guerre suscite la fureur de Polybe et, effectivement, elle n'observe plus du tout les règles «hoplitiques»²². Nabis, allié aux cités crétoises qui faisaient face à la Laconie, avait entrepris de pirater sur les routes maritimes trans-méditerranéennes, à la fois est-ouest et nord-sud, qui passaient par le cap Malée. Un décret de Mycènes en témoigne dans lequel un citoyen de Gortyne est remercié d'avoir libéré des éphèbes pris par Nabis²³. Le Spartiate faisait sans doute aussi procéder à des brigandages par terre, tout comme l'avait fait Philopoïmen au début de sa carrière, faisant fortune grâce à des raids en Laconie (Plut. *Philop.* 4, 1). La piraterie fleurit alors, aussi bien en mer Noire qu'en Adriatique; Tite-Live (37, 13, 12) mentionne un certain Hybristas qu'il dit Lacédémonien et qui opère à Céphallénie jusqu'en 190. Nabis faisait comme les Éoliens, ou les Crétois auxquels il était lié ; la Laconie, avec les caps Ténare et Malée, était bien placée pour cela, mais jusque-là on n'avait jamais accusé les Spartiates de pratiquer la piraterie.

La fin de Nabis Nabis ayant contre lui les Achaïens, les Romains, Eumène de Pergame, les Rhodiens, et même un contingent de Macédoniens et de Thessaliens, la

disproportion des forces ne lui laissait aucune chance. Il fut donc rapidement vaincu: à l'automne 195, l'affaire était réglée.

Défaite et mort Abattre la tyrannie n'est pas le problème des Romains, puisque la paix jurée laisse Nabis à Sparte. Il perd Argos et surtout tout son littoral (Liv. 34, 35) ; il perd sa flotte (ne gardant que deux navires à 16 rameurs), ses alliés en Crète, ses possessions hors de Laconie; il doit payer une lourde indemnité de guerre (100 talents immédiatement et 50 pendant les huit années suivantes) et donner des otages à Rome, dont son propre fils, mais il continue à régner à Sparte²⁴.

Ces conditions sont intolérables car elles signifient la fin de l'État spartiate, en traitant la *périoikis* comme un ensemble de cités indépendantes que Nabis aurait soumises à son autorité, et non comme une partie intégrante de l'État. Pour Nabis, tourné vers la mer comme aucun autre roi de Sparte, la perte de sa façade maritime est insupportable. L'ensemble des Spartiates juge de même et se révolte contre ces conditions (début hiver 195), mais ils ne sont pas de force et Nabis doit se soumettre (Liv. 34,40)²⁵.

En 193, il rejoint une coalition anti-romaine que les Étolien cherchent à monter et suscite la défection des cités côtières dont le contrôle avait été confié aux Achaïens²⁶. Au début de 192, il entreprend le siège de Gytheion. Les Achaïens entrent en guerre contre le Spartiate, mais, sans expérience des combats maritimes, ils subissent une défaite navale. Philopoïmen fait alors des raids terrestres dans la Tripolis (Pellana, Iasos, Belmina ?), puis

organise une descente en Laconie depuis Tégée. Nabis arrive à remettre la main sur Gytheion alors que Philopoïmen est à Caryai. Mais Philopoïmen se montre un tacticien bien supérieur dans la guerre terrestre et il détruit l'armée du tyran attiré hors de Sparte (Liv. 35, 27, 30). Par ailleurs, les troupes, formées à la va-vite et constituées largement de gens qui n'ont pas l'habitude de se battre, font peut-être nombre, mais leur valeur militaire est nulle. Le résultat est piteux: les malheureux tombent dans toutes les embuscades, jettent leurs armes pour fuir, se font massacrer quand ils cherchent à rentrer en ville.

La destruction de Sparte par les Achaïens Les Étolien cherchent maintenant à monter une nouvelle coalition, s'appuyant sur l'intervention d'Antiochos III en Grèce. Nabis, qui ne se résigne pas à la situation (d'ailleurs il n'aurait pu payer le tribut imposé par les Romains) repart en guerre. Mais il est assassiné en 192 par les Étolien venus soi-disant à son aide, mais qui ne résistent pas à l'idée de s'emparer de Sparte et des biens du roi (Liv. 35, 35, 18-19 ; 36,6-7). Cela tourne d'ailleurs mal pour eux. Les Lacédémonien se révoltent, trouvent un jeune membre de famille royale qui avait été élevé avec les enfants du tyran, le mettent à leur tête et massacrent les Étolien. Philopoïmen accourt et utilise l'anxiété générale et les notables de la cité pour faire entrer Sparte dans la ligue achaienne, d'autant plus facilement qu'une flotte romaine arrive à Gytheion (Liv. 35, 37, 3).

Une autre partie va se jouer entre les Spartiates et la Ligue achaienne. En effet, les Spartiates vont prendre au mot les

arguments prétendant que ce qu'on leur reprochait c'était la tyrannie de Nabis. Celui-ci mort, ils réclament leurs otages et la récupération de leurs cités périèques. Ce dernier point gêne le Sénat qui préfère soulever la question des « anciens exilés »²⁷. En 189, Sparte rompt avec la Ligue achaienne. Les deux États députent à Rome et le Sénat donne une réponse ambiguë que Philopoïmen interprète comme le droit d'imposer à Sparte le pouvoir achaien ; il prend alors des mesures qui vont définitivement clore une période : il décide l'abolition du système propre aux Spartiates et l'intégration dans le système commun des cités achiennes.

Le Sénat condamnera les manières de Philopoïmen mais sans rien faire d'efficace en faveur des Spartiates. Selon Polybe (XXII 7,6; 12, 2-4) et Tite-Live (39, 33, 6), Sparte dut détruire ses remparts et, en effet, les traces de remparts datées par les archéologues correspondent essentiellement à la reconstruction, même si demeurent quelques traces d'une activité de Nabis dans ce domaine. Plus grave encore, le pays fut vidé d'une partie de sa population, en particulier de ceux qui devaient être le plus attachés au souvenir du roi de Sparte, tous ces pauvres qu'il avait accueillis et qu'il s'était attachés, et les Hilotes qu'il avait libérés. Ils furent chassés ou vendus de même que les mercenaires installés par Nabis en Laconie; une cité dépeuplée et vidée de sa force militaire, voilà bien évidemment ce que voulaient Philopoïmen et les Achiens.

Enfin Philopoïmen imposa un système de gouvernement qui supprimait la royauté qui avait toujours été un signe particulier du régime spartiate, pour imposer des magistratures annuelles, banales

en Grèce mais auxquelles les Spartiates trouvaient plus d'inconvénients que d'avantages. La suppression de la royauté dut s'accompagner de l'abandon de certains rituels, en particulier de ceux qui liaient la *perioikis* à Sparte. Le Ménélaion semble avoir été peu à peu abandonné. S'ajoutait la suppression de *l'agôgè*, réorganisée sous Cléomène III après un premier abandon, semble-t-il; Polybe préfère être discret là-dessus mais nous devons à Tite-Live la mention de l'abandon des «lois de Lycurgue »²⁸. Cela ne peut mentionner l'abandon du système non monétaire déjà disparu, mythe remplacé par celui du partage des terres et de l'abolition des dettes, ni de l'hilotisme ; il s'agit donc de la structure politique (en particulier la royauté) et de la formation civique, avec *l'agôgè* et les *syssitia* (Plut. *Philop.* 16, 8). Mégalèpolis avait bien triomphé de Sparte.

En 183, quatre ambassades lacédémoniennes arrivent à Rome avec des réclamations contradictoires. L'une, demande la réintégration des bannis de Nabis²⁹, l'autre s'oppose aux jugements des Achaïens. En fait la commission du Sénat, si l'on y regarde bien, prend des décisions très défavorables aux Spartiates et c'est sans doute pour cela que Polybe nous en donne un récit détaillé. Les Spartiates doivent réintégrer les anciens bannis et rester dans la confédération achaienne. Pausanias complète l'information en faisant savoir que les Spartiates reçurent en échange le droit de relever leurs murailles et, pour les procès avec peine capitale, d'avoir recours à des juges étrangers. Les Spartiates ont rapidement compris que, désormais, tout se jouait à Rome.

Cependant, Messène, dont la politique est infiniment moins arrogante que ne le fut celle de Sparte, voit aussi son système

démantelé. Certes, elle garde ses remparts, mais les cités du pourtour, Thouria et Kyparissia se séparent d'elle pour entrer dans la Ligue achaienne. Une politique est à l'œuvre qui vise à morceler les anciens États pour favoriser le développement de la structure nouvelle, et cette politique est favorisée par Rome qui pénètre d'autant mieux ces systèmes affaiblis et contrôle ainsi les côtes méditerranéennes. Les Achaiens vont s'en apercevoir rapidement.

¹ TEXIER, 1975 ; MossÉ, 1964 ; 1969, p. 179-192.

² Un Démarate fut honoré à Délos au début du III^e s. : DURRBACH, 1921, n°15. Il vivait alors auprès de Lysimaque ; s'il descendait de l'ancien roi détrôné Démarate, sa famille avait reçu de Xerxès Pergame et deux autres cités en apanage (XÉN. *Hell.* III 1, 6 ; Paus. III 7, 8) et les avait apparemment perdues dans la chute de l'Empire perse ou lors des guerres des Diadoques. Peut-être avaient-ils alors réintégré la citoyenneté lacédémonienne, tout en gardant des liens avec la région des Détroits et le royaume de Lysimaque, de même qu'ils semblent être toujours restés en relation avec Délos.

³ HOMOLLE, 1896, puis DURRBACH, 1921, p. 74 s. La stèle devrait être de 197. Ses monnaies et des tuiles (*IG V 1*, 885a-c) attestent également qu'à Sparte, du moins après quelques années, il avait le titre de roi : ses premières monnaies portent au droit une tête d'Athéna casquée, au revers un Héraclès assis de type lysippéen ; les dernières portent un portrait de Nabis et, au revers, le même Héraclès, mais aussi « *NABIOS BASILEOS* ». Polybe, qui le hait, et Tite-Live inspiré par l'Achaien, brossent de lui un portrait terrifiant mais incontrôlable alors que ses discours rapportés par Tite-Live donnent de l'homme une autre image, d'où la tentation des auteurs modernes de traiter certains éléments de la description polybienne comme des *topoi*.

⁴ Les premières monnaies d'argent frappées à Sparte portaient le portrait d'un très jeune roi, très proche du portrait de Hiéronimos, le dernier roi de Syracuse, dans le conseil duquel siégeait entre autres un Lacédémonien, Damippos ; ces monnaies pourraient correspondre au portrait de Pélops (on est « enfant », *pais*, jusqu'à 20 ans) et précéderaient donc immédiatement les monnaies à la tête d'Athéna.

⁵ APPLEBAUM, 1979, p. 130 s. Les relations avec l'Égypte et avec Cyrène sont faciles à partir de la Laconie. Sans imaginer comme dans le livre des Maccabées, une relation directe Areus/grand prêtre, les relations d'Areus avec l'Égypte suffisent à laisser penser qu'il put y avoir des relations entre les Spartiates et des Juifs : voir ORRIEUX, 1988.

6 Une intéressante petite synthèse : BIRGALIAS, 2005.

7 Sur ces questions, voir WILL, 1967, p. 80 s.

8 PLUT. *Philop.* 12, 4, dit que Nabis s'était emparé de Messène par surprise, car c'était la plus accomplie des fortifications grecques.

9 POL. XVI 7, 37 : en grand nombre précise l'historien. D'où Nabis tirait-il toutes ces relations ? Qu'est-ce que tous ces gens espéraient de lui ? Il faut penser qu'ils voyaient en lui une alternative à la politique sociale des Achaïens.

10 Avec la fable des armes de destruction massive qu'était censé posséder l'Irak, l'histoire récente nous a montré que l'on pouvait effectivement raconter n'importe quoi.

11 Cela ressemble fort à un topos sur les tyrans : cf. à propos de Périandre de Corinthe, HDTE V 92.

12 LIV. 34, 40, 1, semble indiquer que la garnison spartiate à Argos n'eut pas à agir durement.

13 Deux beaux discours affrontés sont placés dans les bouches de Nabis et de Flamininus en 195, cf. MENDELS, 1978, p. 38-44.

14 POL. XVI 3,1-2, où il est précisé que des esclaves furent affranchis et dotés de biens par mariage avec des filles et femmes de propriétaires terriens. On comprend que Polybe appelle tyran un tel homme. Cf. aussi LIV. 33, 31, 11, qui précise que la confiscation des terres des riches permit à Nabis de distribuer des parcelles aux pauvres ; ID° 34, 31, 11 et 14 ; 32, 9.

15 POL. XIII 6 : d'après lui, tous gens de sac et de corde. Polybe trace une image affreuse de Nabis, qui fait exécuter ses opposants par ses sbires, là où ils se sont réfugiés. De plus il disposerait d'un terrifiant automate, une femme de fer, pour extorquer de l'argent à ses concitoyens (le pittoresque de l'outil employé n'est pas garanti. L'époque connaissait les automates, mais on ne peut savoir si Nabis avait vraiment cet engin). Qu'il y ait ou non une vérité là-dessous, il est probable que la torture faisait partie des moyens employés pour abattre les opposants et que les extorsions de fonds justifient le qualificatif injurieux de tyran.

16 En l'état de nos documents la question est insoluble aussi la littérature sur le sujet est-elle abondante : SHIMRON, 1966 ; TEXIER, 1974 ; MENDELS, 1979. Cf. aussi KENNEL, 2003.

17 Cf. KENNEL, 2003, p. 96-101, mais il est difficile de croire que les Hilotes habitaient des forteresses, car les nombreuses fortifications de Laconie sont dans la *périoikis*.

18 PLUT. *Philop.* 16. PAUS. VIII 51, 3 ; avec le prix de la vente Philopoïmen fit

reconstruire la *stoa* de Mégalèpolis détruite par les Spartiates.

19 Que sont ces troupes d'élite? Apparemment ce que nous croyons savoir de Sparte n'est pas pertinent pour comprendre ce texte.

20 Ce que nous ne comprenons pas très bien. Il y avait des Hilotes qui habitaient les domaines campagnards, mais nous ignorons tout de l'habitat en terre cultivée par les Hilotes et les fortifications d'Haghios Constantinos près de Sellasie et du Mont Khelmos près de Belmina, en Skiritide, gardent leur mystère car elles sont uniques. On pourrait supposer que les castellani soient des domaines campagnards, entourés d'un mur ou de palissades. Mais il existe des cités périèques fortifiées telles Pellana, Sellasie ou Géronthrai et les périèques de la côte faisaient leur service militaire soit comme fantassins (LIV. 34, 36 1-3) soit dans la marine. Si castellani fait référence à une fortification, ancienne qui plus est (34, 27, 8), alors il s'agit de Périèques ; Tite-Live ne comprend manifestement pas (ou feint de ne pas comprendre) la structure de l'État lacédémonien qui associe dans un ensemble des populations de statuts différents. OLIVA, 1971, p. 280, avait déjà noté que cela ne lui semblait pas clair.

21 AD 4 (1918), p. 171 : on peut l'admirer au musée de Sparte. On peut espérer que petit à petit le matériel hellénistique de Sparte va être présenté.

22 POL. XIII 8, 1 : « Il prit part à la piraterie des Crétois. Dans tout le Péloponnèse il avait des voleurs de temples, des brigands de grands chemins et des assassins dont il partageait les profits et auxquels il permit de faire de Sparte leur base et leur refuge. »

23 *Syll*³, 594.

24 Flamininus se fera violemment reprocher à Corinthe (print. 194) de n'avoir pas écrasé Nabis (LIV. 34, 49), d'autant qu'Agésipolis, l'héritier Agiade, l'accompagnait; mais c'était la politique de Rome. Flamininus semble d'ailleurs avoir de la sympathie pour Nabis, écrasé par le rouleau compresseur romain, plutôt que pour la politique achaienne dont il voit la médiocrité.

25 Eumène célébrera hautement sa victoire sur Nabis: IPerg. I, 60, 61, 62a, 63.

26 Sans doute a-t-on trace d'une implantation achaienne dans la formule de Pausanias qui voit au pied de l'acropole de Kyparissia à la racine du cap Malée les ruines d'une cité achaienne (suite de la note) à côté de Kyparissia (PAUS. III 22, 10). La présence d'une garnison en ces lieux (où il y a une belle acropole et le port d'Asôpos, assez bien abrité) expliquerait que Nabis installe un camp à Palaia car il s'attendait à voir l'ennemi arriver de ce côté (LIV. 35, 27, 2-3). En fait Philopoïmen semble être parti de Zarax (il amène des navires en un lieu caché d'Argolide, « stationem occultam agri Argivi ») et tombe sur Nabis avec des troupes légères. La logique géographique voudrait qu'il soit passé par la montagne et non par mer, auquel cas il viendrait d'Acraï ou de Leukai, ce que Nabis

avait prévu. De plus, de Gytheion, on aurait très bien vu sa flotte passer le cap Malée.

[27](#) POL. XXI 1, 3. F.W. WALBANK, *Comm. on Polybios* III, p. 88. Ce sont normalement ceux qu'avait exilés Nabis ou ses prédécesseurs mais, depuis la chute de celui-ci il y en a de nouveaux, les derniers alliés du tyran.

[28](#) Cf. BONNEFOND-COUDRY, 1987. Elle souligne d'ailleurs que pour POL. les « lois de Lycurgue » avaient disparus dès Cléomène, c'est à dire avec la double royauté (IV 81, 12-14), cf. WALBANK, 1966. Apparemment ce n'était pas le point de vue des Spartiates.

[29](#) POL. XXIII 4 ; LIV. 39, 48 ; ajouter PAUS. VII 9, 5.

Conclusion Au terme de cette étude, certaines questions trouvent leur réponse, d'autres resteront en suspens. L'histoire de Sparte montre qu'il ne faut pas sous-estimer l'importance du mythe comme substitut aux textes, pour comprendre les infinies modulations qui permettent à un État de s'adapter aux changements. Témoin de l'idéologie dominante, le mythe rassure les contemporains en leur permettant de nier les ruptures et d'archaïser les innovations, et ses transformations nous permettent, à nous, de reconstruire avec prudence une évolution que ne perçoivent pas toujours les témoins extérieurs comme Thucydide, Xénophon ou les sources de Diodore et Plutarque.

La difficulté, pour les Anciens, était de comprendre comment pouvait fonctionner cette étrange cité qui représentait une exception dans le monde grec: cité et État territorial à la fois, elle disposait d'un territoire qui, même après la perte de la Messénie, était trop grand pour être sous le contrôle direct des citoyens. Elle avait donc

maintenu cette structure à deux étages avec la terre civique et celle des Périèques, réussissant à intégrer ces derniers dans un État lacédémonien qui sut résister même aux invasions. Ailleurs, où il n'existe pas de groupe constitué entre les citoyens et les étrangers, on comprend mal ce mélange d'autonomie et de soumission, on croit toujours que l'édifice va s'effondrer et pourtant il résiste à la crise des années 370-360. Isocrate tente la meilleure approximation possible en assimilant les cités périèques aux dèmes de l'Attique, ce qui témoigne bien de la distance qui sépare les réalités lacédémoniennes de leur perception à l'extérieur: tous ces Grecs qui n'avaient jamais réussi à maintenir durablement un *koinon* (organisation fédérale) mené par une cité hégémonique ne pouvaient comprendre cette exception.

Or c'est bien cette intégration dans un ensemble commun de populations qui conservaient une large part d'autonomie qui fit la puissance de Sparte, amplifiée par la symmachie péloponnésienne, lui permettant de devenir la plus importante du monde grec, durant trois siècles au moins. Mais elle a aussi rayonné par sa précocité dans la mise au point d'un fonctionnement politique qui réalisait, peu ou prou, l'isonomie, c'est-à-dire la possibilité pour chacun d'occuper dans la cité la place qui lui convenait et de disposer de revenus suffisants pour être admis comme citoyen. Le pouvoir, ou son contrôle, appartenait donc à une aristocratie ouverte se confondant avec l'ensemble du corps civique (réduit comme dans toute cité grecque). Avec le recul des siècles, nous voudrions pouvoir suivre et analyser la détérioration de cet équilibre, menant au IV^e S. à une oligarchie exclusive, réduisant à bien peu de monde le groupe des citoyens de plein droit. Trop de guerres, certainement, mais aussi une double évolution politique et sociale:

d'un côté des exigences contraignantes de disponibilité et de contribution aux repas communs, de l'autre un système successoral qui favorisait la concentration des fortunes.

De réformes en crises, on pallia quelques insuffisances et on tenta de vraies réformes à l'époque d'Agis et Cléomène, mais, malgré l'accent mis sur un retour aux prétendues «lois de Lycurgue », Sparte ne put retrouver ni son influence ni la cohésion qui faisait sa force. Entraînée dans les bouleversements de l'époque hellénistique tout en refusant d'y adhérer, elle semble courir après son passé mais subir les changements qu'impose l'évolution générale, d'où cette impression de distorsion entre les réalités et l'image persistante d'une Sparte traditionnelle. Certaines figures émergent qui tentent l'impossible pour rétablir un corps civique suffisant, pour redonner aux rois leur autorité et affirmer une supériorité dans le Péloponnèse, mais ce n'est finalement qu'une série d'échecs dramatiques ponctués par des années de regain de vitalité.

Elle fut sans doute aussi victime de sa propre image. Cette puissance dont la mémoire s'était transmise et les mystères d'un système original qui avait fait ses preuves, firent que les voisins ou les rois macédoniens se défièrent d'elle dès qu'elle amorçait un redressement et se mirent régulièrement d'accord pour l'empêcher de réussir. Comme il n'était pas dans la mentalité des Spartiates d'éviter une guerre qui aurait pu leur permettre de retrouver la grandeur passée, ce qui émerge le mieux des deux siècles qui suivent la défaite de Leuctres c'est une série de conflits qui sont autant d'occasions ratées de redresser la cité. Il faut dire que Sparte n'a guère produit d'historiens et que ceux d'Occident sont perdus,

alors même que l'histoire de Sparte est imbriquée dans celle de la Grèce d'Occident. En témoigne Archidamos, nouveau Léonidas, mort pour défendre la Grande Grèce et dont les statues à Olympie ou Delphes doivent rappeler à tous son sacrifice. Mais c'est aussi le temps de l'épopée d'Alexandre et la gloire de celui-ci écrase le renom de celui-là.

Au fur et à mesure de l'histoire, le mythe se forge afin d'expliquer ce qui devient de plus en plus incompréhensible. Le rôle international de Sparte restera longtemps, même si la pauvreté des sources interdit d'en apprécier exactement la portée. La Sparte hellénistique est encore un État vivant mais l'inexorable montée de la puissance romaine vient lui enlever ses derniers champs d'activité, en Italie puis en Crète. Dès lors, Nabis, fort différent du personnage des diatribes de Polybe, est pris dans une débâcle générale, qui a emporté Philippe V et emportera Antiochos III Mégas : il n'y avait rien à faire contre la puissance romaine. Les Spartiates comprennent alors rapidement que le monde a changé et ils s'y adaptent en encourageant, alors même que la ville se développait et prospérait, l'image de la cité mythique dont Plutarque a donné la synthèse la plus aboutie: la *Vie de Lycurgue* est en somme la dernière « *Politeia* des Lacédémoniens ».

Glossaire

Acmé : fleur de l'âge ; moment de célébrité maximale d'un penseur, auteur, artiste.

Agôn : rassemblement, assemblée, d'où rivalité, et ensuite concours.

Arète : valeur, militaire notamment.

Astéroskopie : examen des astres **Atimie** : privation de droits, partielle ou totale, pouvant aller jusqu'à la perte de la citoyenneté, voire la mise hors-la-loi.

Aulos : instrument de musique proche du hautbois.

choros : chœur de chant et danse; place de danse **Comos** : danse burlesque **Chresmologue** : compilateur d'oracles **Dèmos** : peuple **Diecisme** : éclatement d'une cité en plusieurs unités autonomes.

Dromos : course ou lieu où se déroule la course; dromaios : coureur **Epithalame** : chant nuptial **Esthlos** : valeureux, homme de qualité.

Eunomia : *équité, bonne répartition des droits et des devoirs.*

Géométrique : style céramique qui a donné son nom à la période qui va, en gros, de 900 à 700 (Proto-Géométrique allant à peu près de 1015 à 900).

Gérousia : Conseil d'Anciens (plus de 60 ans), les gérontes.

Hégèmon : celui qui conduit, donc le chef d'une expédition, d'une ligue, d'une coalition.

Helladique : période correspondant à l'âge du bronze, env. 3500-1050; l'Helladique Récent (HR, 1600-1065) correspond à l'époque « mycénienne » ; on y inclut parfois le « sub-mycénien » (1065-1015). *Dates approximatives proposées par J.-C. Poursat.*

Hellénistique : de la mort d'Alexandre (323) à la conquête romaine (mort de Nabis, 192).

Hilotes : population dépendante, au service des Spartiates mais sous le contrôle de l'État.

Homoios (homoiotès) : semblable (et non « égal »). Le terme désigne, à partir de Xénophon, les citoyens complets à Sparte, semblables par leur formation et leurs devoirs.

Hoplite : fantassin lourdement armé, avec heaume, cuirasse, jambières, bouclier rond à double prise et lance d'estoc; aussi longtemps que le combat le permet les hoplites conservent une formation en phalange.

Isonomia : égalité des droits, égalité de traitement.

Kalos k'agathos : « beau et valeureux », soit un homme de qualité, avec une tonalité aristocratique.

Khalkioïcos : à la demeure de bronze. Nom donné à l'Athènes poliaie à cause du décor de son temple sur l'Acropole de Sparte.

Khitôn : vêtement de dessous, tunique.

khôra : territoire relevant d'une cité (campagne par rapport à la ville), région.

Klêros : « lot » de terre, étymologiquement attribué par le sort au moment d'un partage.

Koinè : vient de *koinos*, commun à tous. S'emploie pour un style

ou pour la langue commune à tous les Grecs, par-delà les spécificités locales.

Magistrat : de magistratus, traduction latine du grec archôn, archonte : celui à qui la cité ou le *koinon* confie une responsabilité publique, le plus souvent par élection.

Nomos: ensemble de règles fixées par la coutume ou la loi ; loi.

Oikos: la famille, ses biens et ses serviteurs. **Oikeioi**: familiers
Parthénos: jeune fille (non mariée). **Parthénion** : chant choral de jeunes filles.

Patrouchos : Fille héritière, en l'absence de frères.

Périèque : « qui habite autour ». Les Périèques font partie des Lacédémoniens mais pas des Spartiates.

Politeia : citoyenneté; ensemble des règles régissant la cité.

Politeuma: corps civique **Poros**: calcaire tendre très utilisé en architecture

Promakhos: qui combat aux premiers rangs, défenseur ; la fête des Promakheia célèbre Athènes qui est aux premiers rangs pour défendre la cité qu'elle protège.

Proxène : citoyen désigné par une cité étrangère pour servir d'hôte et de protecteur à ses ressortissants. Mais à Sparte, les rois choisissent des proxènes, sans doute pour surveiller les étrangers.

Prytane (*Prytanis*) : maître, chef; nom souvent donné à des magistrats importants dans une cité.

Rhètra : terme en usage à Sparte, Olympie, etc. pour désigner

une loi. La «grande Rhètra » est le texte constitutionnel fondamental de Sparte.

Scytale : support matériel - des sortes de bâtons - d'un message envoyé par les autorités de Sparte, plus particulièrement les éphores.

Stasis : rivalités et conflits intérieurs pouvant aboutir à une guerre civile.

Symbouloi: conseillers ; lorsqu'ils accompagnent les rois dans une expédition lointaine, ils servent de collaborateurs proches chargés de différentes missions.

Symposion: repas convivial (m. à m. : boisson commune), le plus souvent associé à l'aristocratie.

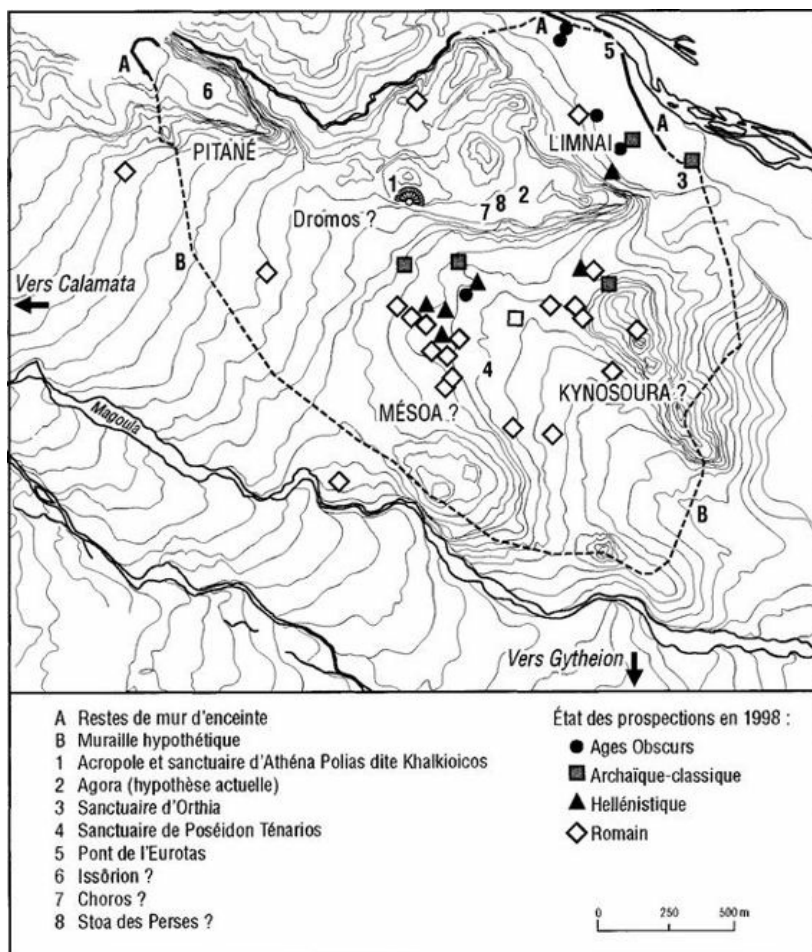
Syncécisme : regroupement de plusieurs villages, bourgs ou villes pour ne former qu'une unité politique.

Thiase : groupe privé de célébrants d'un dieu, notamment de Dionysos.

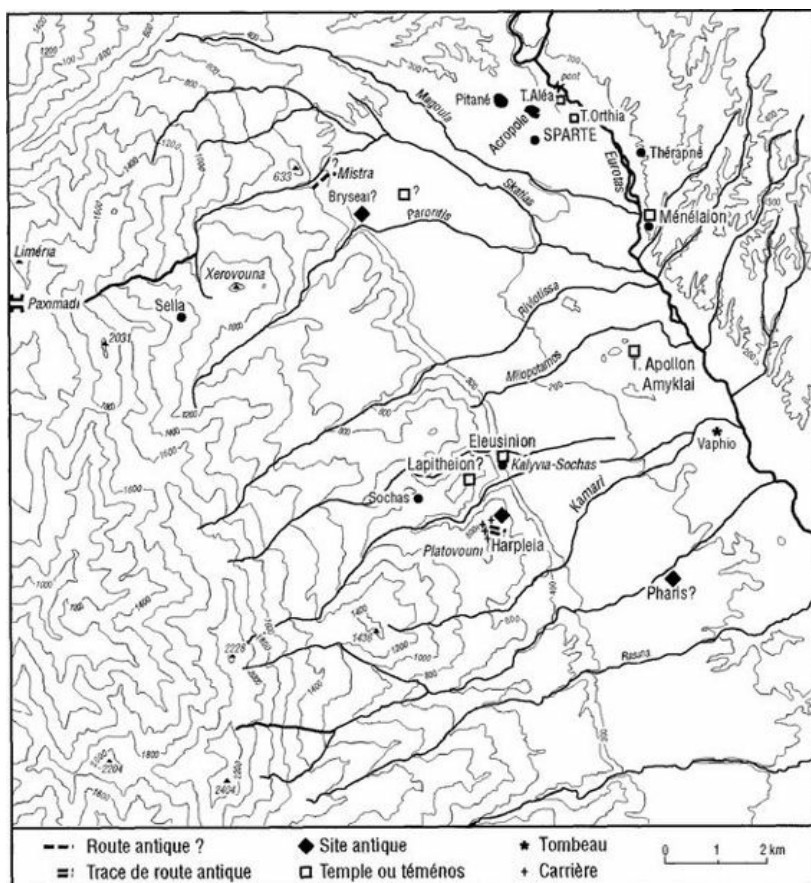
Timè: honneur, place dans la société; magistrature.

Topos: lieu, lieu commun.

Xénélasie: action d'expulser des étrangers.



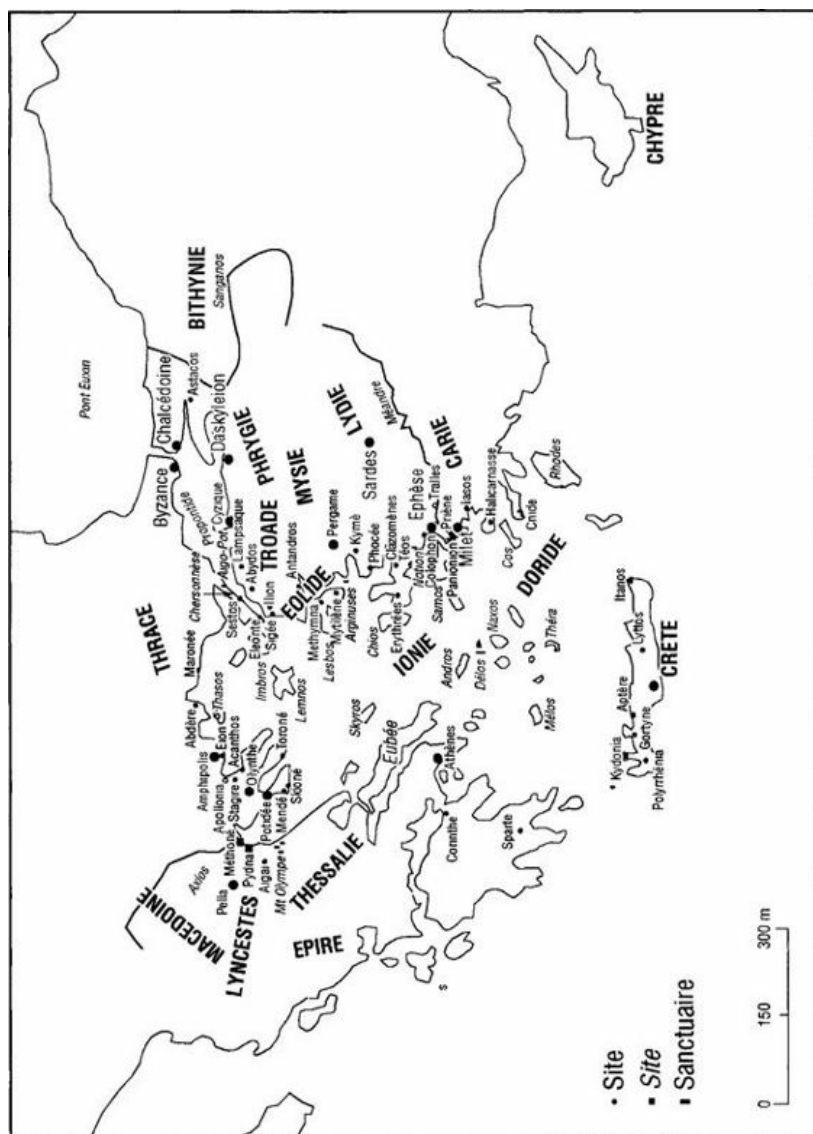
Carte 1. Plan de Sparte



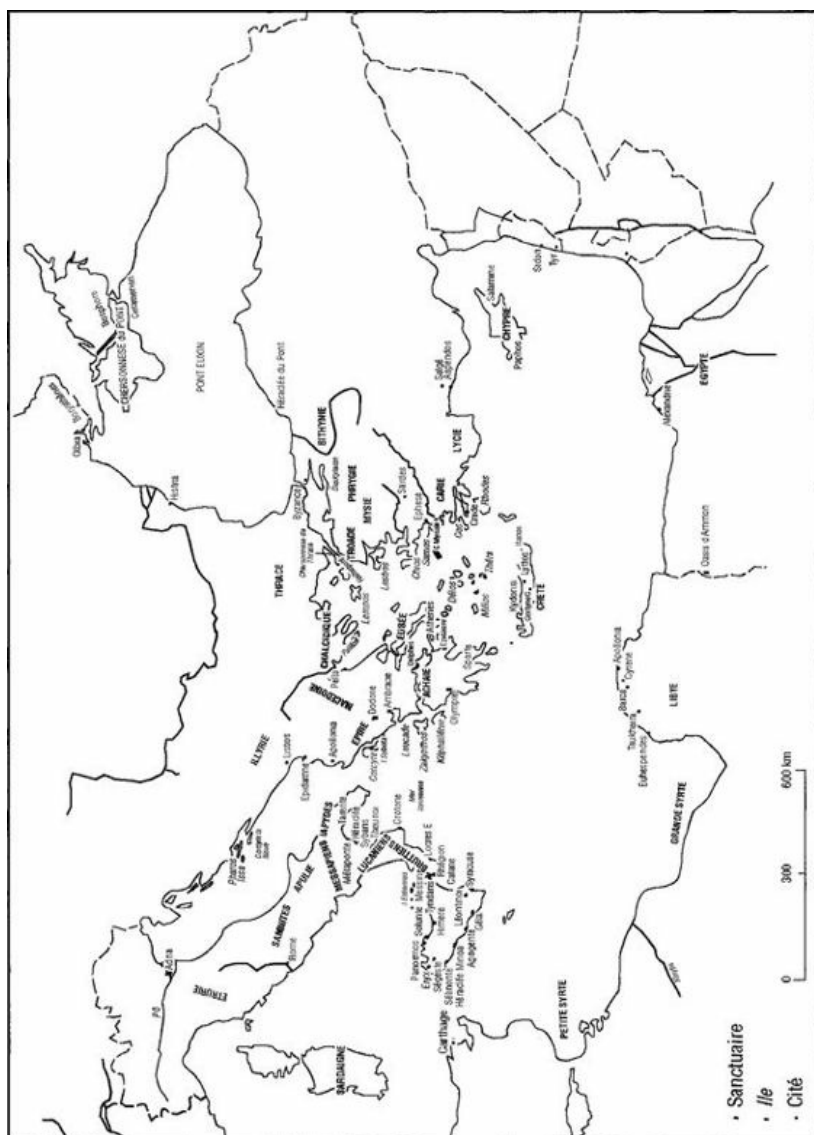
Carte 2. La plaine de Sparte



Carte 3. Le territoire lacédémonien



Carte 5. La mer Égée et l'Asie Mineure



Carte 6. La Méditerranée

Bibliographie

AFRICA T.W., 1960, *Phylarchus and the Spartan Revolution*, Berkeley.

ALCOCK S.E., 2002, « A Simple Case of Exploitation? The Helots of Messenia », dans P. Cartledge, E.E. Cohen & L. Foxhall (éds), *Money, Labour and Land: Approaches to the Economics of Ancient Greece*, London-New York, p. 185-199.

AMOURETTI M.-Cl., 1986, *Le pain et l'huile dans la Grèce antique*, Paris.

ANDREWES A., 1938, « Eunomia », *CQ* 32, p. 89-102.

- 1954, *Probouleusis. Sparta's Contribution to the technique of Government*, Oxford.

- 1966, « The Government of Classical Sparta », dans *Ancient Society and Institutions, Studies to V. Ehrenberg*, Oxford, p. 1-20.

- 1971, « Two notes on Lysander », *Phoenix* XXV, p. 206-226.

- 1978, « Spartan Imperialism ? », dans P. Garnsey & C.A. Whittaker (eds.), *Imperialism in the ancient world*, Cambridge, p. 91-102.

ANTONACCIO C., 1993, « The Archaeology of Ancestors », dans C. Dougherty & L. Kurke, p. 46-70.

APPLEBAUM S., 1979, *Jews and Greeks in Ancient Cyrene*, Leiden.

ARRIGONI G., 1985, « Donne e sport nel mondo greco », dans

G. Arrigoni (éd.), *Le donne in Grecia*, Rome-Bari, p. 55-201.

AZOULAY V., 2006, « L'Archidamos d'Isocrate : une politique de l'espace et du temps », *REG* 119, p. 504-531.

BADIAN E., 1967, « Agis III », *Hermes* 95, p. 170-192.

BAUSLAUGH R.A., 1990: « Messenian Dialect and Dedications of the "METHANIOI" », *Hesperia* 59, p. 661-668 et pl. 98.

BEARZOT C., 2004, « Spartani "ideali" e Spartani "anomali" », dans C. Bearzot & Fr. Landucci (éds), p. 127-160.

BEARZOT C. & Fr. LANDUCCI, 1994, « Pirro e Corcyra nel 295 a C », *Prometheus* 20, p. 243-262.

- (eds), 2004, *Contro le « legi immutabili ». Gli Spartani fra tradizione e innovazione*, Milano.

BERNHARDT R., 1987, « Die Entstehung der Legende von der tyrannenfeindlichen Aussenpolitik Spartas im sechsten und fünften Jdt v. Chr. », *Historia* 36, p. 257-289.

BERTHIAUME G., 1976, « Citoyens spécialistes à Sparte », *Mnemosyne* 29, p. 360-364.

BERTRAND J.-M., 1999, *De l'écriture à l'oralité. Lectures des lois de Platon*, Paris.

BETTALLI M., 2003, « I Condottieri di Taranto e la guerra nel mondo greco », Alessandro il Molosso e i condottieri in *Magna Grecia*, 43° congrès de Tarente, Tarente, p. 111-134.

BIRGALIAS N., 1999, *L'Odyssée de l'éducation spartiate*, Athènes, (thèse soutenue en 1993).

-2002, « Helotage and Spartan social organization », dans A.

Powell & St. Hodkinson, p. 249-266.

- 2005, « Nabis un prince hellénistique? » *Gerion Anejos IX*, 139-151.

BIRGALIAS N., BURASELIS K., CARTLEDGE P. (eds.), 2007, *The Contribution of Ancient Sparta to the Political Thought and Practice* (2002), Athènes.

BOARDMAN J., 1963, « Artemis Orthia and Chronology », *ABSA* 58, p. 1-7.

BOEDEKER D., 1993, « Hero Cuit and Politics in Herodotus. The Bones of Orestes », dans C. Dougherty & L. Kurke (éds), p. 164-177.

BOËLDIEU-TREVET J., 1997, « Brasidas: la naissance de l'art du commandement », dans P. Brulé & J. Oulhen (éds), *Esclavage, guerre, économie en Grèce ancienne, Hommages à Y. Garlan*, Rennes, p. 147-158.

BOLMARCICH S., 2005, « Thucydides 1.19.1 and the Peloponnesian League », *GRBS* 45, p. 5-34.

BOMMELAER J.-F., 1981, *Lysandre de Sparte. Histoire et traditions*, BEFAR 240, Paris.

BONNEFOND-COUDRY M., 1987, « Mythe de Sparte et politique romaine. Les relations de Rome et Sparte au début du II^e s. av. J.-C. », *Ktema* 12, p. 93-98.

BORING T.A., 1979, *Literacy in Ancient Sparta, Mnemosyne Suppl.*, Leiden.

BOWIE E., 1990, « *Miles Ludens* ? The Problem of Martial

Exhortation in Early Greek Elegy », dans O. Murray (éd.), *Sympotica*, p. 221-229.

-2003, « L'éloge dans le symposium », *Pallas*, 61, p. 137-175.

BRACCESI L., 1990, *L'avventura di Cleonimo (Venezia prima di Venezia)*, Padoue.

BRADFORD A.S., 1994, « The Duplicitous Spartan », dans A. Powell & St. Hodkinson (eds), *The Shadow of Sparta*, Londres, p. 59-85.

BRAUN Th., 1994, « *Chrestous poiein* », CQ 44, p. 40-45.

BREMMER J., 1990, « Adolescents, Symposion and Pederasty », dans O. MURRAY (éd.), *Sympotica*, Oxford, p. 135-148

BRESSON A., 1990, « Le cercle des *oikeioi* à Sparte », *Mél. P. Lévêque*, 5, Besançon-Paris, p. 53-59.

BRIANT P., 1996, *Histoire de l'Empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Paris.

BRUIT L., 1990, « The Meal at the Hyakinthia : Ritual Consumption and Offering », dans O. Murray (éd.), *Sympotica*, Oxford, p. 162-174.

BRULÉ P. & L. PIOLOT, 2002, « La mémoire des pierres à Sparte. Mourir au féminin: couches tragiques ou femmes *hiérai*? (Plut., *Vie de Lycurgue*, 27, 3) », *REC* 115, p. 485-517, repris dans Th. Figueira (éd.), *Spartan Society*, 2004, p. 151-178.

BUCKLER J., 1989, *Philippe II and the Sacred War*, Leiden.

BUTLER D., 1962, « The Competence of the Demos in the Spartan Rhetra », *Historia* 11, p. 385-396.

CAIRNS D.L., 1993, *Aidôs. The Psychology and Ethics in*

Honour and Shame in Ancient Greek Literature, Oxford.

CALAME Cl., 1977, *Les Chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque. I. Morphologie, fonction religieuse et sociale. II.* Alcman, Rome.

- 1987, « Spartan Genealogies : The Mythical Representation of a Spatial Organisation », dans J. Bremmer, *Interpretations of Greek Mythology*, Londres, p. 153-186.

CALLIGAS P., 1992, « From the Amyclaion », dans J.M. Sanders (éd), *PHILOLAKÔN, Lakonian Studies in honour of H. Catling*, Londres, p. 32-48.

CARDAUNS B., 1967, « Juden und Spartaner », *Hermes* 95, p. 317-324.

CARGILL J., 1981, *The Second Athenian League*, Berkeley, Univ. of California Press.

CARLIER, 1977, « La vie politique à Sparte sous le règne de Cléomène I^{er} », *Ktèma* 2, p. 65-84.

- 1984, *La Royauté en Grèce avant Alexandre*, Strasbourg, (« La Royauté spartiate », p. 240-324).

CARTER J.B., 1987, « The Masks of Ortheia », *AJA* 91, p. 355-383.

CARTLEDGE P., 1979, *Sparta and Lakonia, A Regional History, 1300-362 BC*, Londres (rééd. en 2000 avec compléments bibliographiques).

- 1977, « Hoplites and Heroes », *JHS* 97 (1977), p. 11-27.

- 1978, « Literacy in the Spartan Oligarchy », *JHS* 98, p. 25-37.

- 1981a, « Spartan Wives : Liberation or Licence? », *CQ* 31

(1981), p. 84-105.

- 1981b, « The politics of Spartan Pederasty », *PCPhS* 27, p. 17-36, revu dans *Spartan Reflections*, 2001, p. 91-105 & 206-212.

- 1982, « Sparta and Samos: a spécial relationship ? », *CQ* 32, p. 243-265.

- 1987, *Agesilaos and the Crisis of Sparta*, London & Baltimore.

- 1998, « City and chora in Sparta : Archaic to Hellenistic », dans W.G. Cavanagh & S.E.C. Walker (éds), *Sparta in Laconia*, *BSA Studies*, 4, p. 39-47, repris dans *Spartan Reflections*, p. 9-20.

- 2001, *Spartan Reflections*, Londres.

- 2003, *The Spartans. The World of the Warrior-Heroes of Ancient Greece*, Woodstock-New York.

- 2004, «What have the Spartans done for us? Sparta's Contribution to western civilization », *G & R* 51, p. 164-179.

CARTLEDGE P. & A. SPAWFORTH, 2002, *Hellenistic and Roman Sparta. A tale of two cities*, Londres, 2^{nde} éd.

CATALDI S., 1996, « Le thème de l'hégémonie et la constitution spartiate au IV^e siècle av. J.-C. », dans P. Carlier (éd.), *Le IV^e siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, Nancy-Paris, p. 63-83.

CATLING H.W., 1976/77, « Excavations at the Menelaion, Sparta, 1973-1976 », *Archaeological Reports*, 23, p. 24-42.

CATLING H.W. et H. CAVANAGH, 1976, «Two inscribed bronzes from the Menelaion, Sparta » *Kadmos* 15, p. 145-157.

CAVANAGH W. & WALKER S.E.C. (eds), 1998, *Sparta in Laconia*, BSA Studies 4.

CAVANAGH W., CROUWEL J., CATLING R.W.V. & SHIPLEY G., 2002, *The Laconia Survey: Continuity and Change in a Greek Rural Landscape*, vol. 1. *Methodology and interpretation*, ABSA, Suppl. 26 ; 1996, vol. 2. *Archaeological data*, ABSA, Suppl. 27.

CAWKWELL G.L., 1976, « Agesilaus and Sparta », CQ26, p. 62-84.

- 1983, « The decline of Sparta », CQ 33, p. 385-400.

- 1993, « Sparta and her Allies in the Sixth Cy. », CQ 43, p. 364-376.

CHARNEUX P., 1958, « Inscriptions d'Argos », BCH, 82, p. 1-15.

CHRIMESK K.M.T., 1949, *Ancient Sparta ; a re-examination of the evidence*, Manchester.

CHRISTIEN J., 1974, « La loi d'Épitadeus : un aspect de l'histoire économique et sociale de Sparte », *RHDFE* 52, p. 197-221.

- 1975, « Mercenaires et partis politiques à Syracuse de 357 à 354 », *REA* 77, p. 63-73.

- 1983, « La Laconie orientale : topographie antique et problèmes historiques », *Praktika peloponnesiakôn Spaudôn* (Molai 1982), Athènes, p. 58-76, 16 fig.

- 1985, « Eua et la Thyréatide. Topographie et histoire », BCH 109, p. 455-466.

- 1987, « Les forteresses de la côte orientale de Laconie et la

guerre de Chrémonidès », *Ktèma* 12, p. 111-124.

- 1989, « Les liaisons entre Sparte et son territoire malgré l'encadrement montagneux », dans J.F. Bergier (éd.), *Montagnes, fleuves, forêts dans l'Histoire. Barrières ou lignes de convergence ?*, St Katarinen, p. 18-44.

- 1992, « L'Étranger à Lacédémone », dans R. Lonis (éd.), *L'Étranger dans le monde grec*, II, Nancy, p. 147-167.

- 1993, « Les bâtards spartiates », *Mélanges P. Lévêque*, VII, Besançon-Paris, [1988], p. 33-40.

- 1997, « Les temps d'une vie. Sparte, une société à classes d'âge », *Mètis* 12, p. 45-79.

- 1998, « Sparte et le Péloponnèse après 369 », *Praktika... Synédriou Peloponnesiakôn Spoudôn (Argos-Nauplie 1995)*, Athènes, t. 2, p. 433-467.

-2000, « Sparte... », dans M. -Cl. AMOURETTI et al., *Le regard des Grecs sur la guerre, Mythes et réalités*, Paris, p. 129-178.

-2002, « Iron money in Sparta: Myth and history », dans A. Powell & St. Hodkinson, *Sparta Beyond the Mirage*, p. 171-190.

-2006, « The Lacedaimonion State... Fortifications, Frontiers and historical problems », dans St. Hodkinson & A. Powell (eds), p. 163-183.

-2007, « Sparte et le concept de symmachie », [2002], dans N. Birgalias et al., Athènes.

CHRISTIEN J. & DELLA SANTA M., 2001/02, « Pausanias et Strabon : la route du Taygète et les carrières de marbre laconien », *Praktika... Synédriou Peloponnesiakôn Spoudôn* (Tripoli 2000),

Athènes, t. 2, p. 203-216.

COOPER F.A., 1975, « Two Inscriptions from Bassai », *Hesperia* 44, p. 224-233 et pl. 50.

COPPOLA A., 2003, « Cleonimo, Corcira e lo spazio ionico », Convegno di studi *sulla* Magna Grecia, Tarente, p. 197-215.

CORSANO M., 1979, « Sparte et Tarente: le mythe de fondation d'une colonie », *RHR* 146, p. 113-140.

COULSON W.D.E., 1985, « The Dark Age Pottery of Sparta », *ABSA* 80, 29-84.

COULSON W.D.E. & O. PELAGIA, 1993, *Sculpture from Arcadia and Laconia [Athènes, 1992]*, Oxford.

COZZOLI U., 1979, *Proprieta fondiaria ed esercito nello stato spartano dell' età classica*, Roma.

CYRINO M.S., 2004, « The Identity of the Goddess in Alcman's Louvre *Partheneion* (PMG 1) », *CJ* 100, p. 25-38.

DAUMAS M., 1993, « Hélène ou Ériphylè », *RA*, p. 3-18.

DAVERIO-ROCCHI G., 2004, « La città di Fliunte nelle *Elleniche*. Caso politico e modello letterario », dans G. Daverio-Rocchi e M. Cavalli, p. 41-56.

DAVERIO-ROCCHI G. & M. CAVALLI (eds), 2004, *II Peloponeso di Senofonte* [2003], Milano.

DAVID E., 1979a, « The Pamphlet of Pausanias », *PP* 34, p. 94-116.

- 1979b, « The Conspiracy of Cinadon », *Athenaeum*, p. 239-259.

- 1979/80, « The influx of money into Sparta at the end of the fifth cy. B.C. », *Scripta Classica Israelica* 5, p. 30-45.

- 1980, « Revolutionary agitation in Sparta after Leuctra », *Athenaeum*, 58, p. 299-308.

- 1981, *Sparta between Empire and Revolution, 404-243 BC Internal Problems and their Impact on the Contemporary Consciousness*, Salem N.H.

- 1982/3, « Aristotle and Sparta », *Anc. Soc.* 13-14, p. 67-103.

- 2004, « Suicide in Spartan Society », dans Th. Figueira (éd.), p. 29-30.

DAWKINS R.M. (éd), 1929, The Sanctuary of Artemis Orthia at Sparta, *JHS*, Suppl. Paper 5, London.

DEBORD P., 1999, *L'Asie mineure au IV^e siècle (412-323). Pouvoirs et jeux politiques*, Bordeaux-Paris.

DELIVORRIAS A., 1993, « Lakônica anthémia », dans Coulson-Pelagia (éds), *Sculpture from Arcadia and Laconia [Athènes, 1992]*, Oxford, p. 205-216.

DIETRICH B.C., 1975, « The Dorian Hyacinthia : a Survival from the Bronze Age », *Kadmos*, 14, p. 133-142.

DOUGHERTY C. & L. KURKE, 1993, *Cultural Poetics in Archaic Greece*, Cambridge UP.

DOVER K., 1982, *Homosexualité grecque* [1978], trad. fr.

Grenoble.

DUCAT J., 1983a, « Bulletin de bibliographie thématique: Sparte archaïque et classique », REG 96, p. 94-225.

- 1983b, « Le citoyen et le sol à Sparte à l'époque classique », *Annales Fac. des Lettres et Sc. Humaines de Nice*, 45, p. 143-166.

- 1984, « Le tremblement de terre de 464 et l'histoire de Sparte », dans *Tremblements de terre. Histoire et archéologie, Rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, Valbonne, p. 73-85.

- [1987] 1990 : « Esclaves au Ténare », *Mélanges P. Lévêque*, 4, Besançon-Paris, p. 173-193.

- 1990, *Les Hilotes*, BCH Suppl. XX.

- 1995, « Un rituel samien », BCH 119, p. 339-368.

- « La cryptie en question », dans P. Brulé et J. Ouhlen (éds), *Esclavage, guerre, économie en Grèce ancienne, Hommages Y. Garlan*, Rennes, 1997, p. 43-74.

- 1998, « La femme et la cité », *Ktèma* 23, p. 384-406.

- 1999, « Perspectives on Spartan Education in the Classical Period », dans St. Hodkinson & A. Powell (eds), ch. 9.

- 2002, « Pédaritos ou le bon usage des apophtegmes », *Ktèma* 27, *Hommages à Ed. Lévy*, p. 13-34.

- 2003, « Du vol dans l'éducation spartiate », *Mètis* NS 1, 95-110.

-2006a, « The Spartan "Tremblers" », dans Hodkinson & Powell

(eds), p. 1-55.

- 2006b, *Spartan Education. Youth and Society in the Classical Period*, The Class. Press of Wales (*non vidimus*).

DUCAT F. & J., 1989, « Mise en scène pour un massacre », *Mélanges P. Gonnet*, Nice, p. 35-40.

DURRBACH F., 1921, *Choix d'inscription de Délos*, I, Paris.

DUSANIC S., 1970, *The Arcadian League of the Fourth Century*, Belgrade (en serbe avec résumé en anglais).

EDMONSON C.N., 1959, « A Graffito from Amyklai », *Hesperia* 28, p. 162-164 et pl. 34.

EFFENTERRE H. VAN, 1948, *La Crète et le monde grec, de Platon à Polybe*, Paris.

- 1982, « Terminologie et formes de dépendance en Crète », dans *Rayonnement grec*, Hommages à Ch. Delvoye, Bruxelles, p. 35-44.

ELLINGER P., 1981, « Artémis », dans Y. Bonnefoy (éd.), *Dictionnaire des Mythologies*, Paris, I, p. 70-73.

- 1993, *La légende nationale phocidienne*, École Française d'Athènes, BCH Suppl. XXVII.

- 2005a, « En marge des lois chantées : la peste et le trouble », dans P. Sineux (éd.), *Le Législateur et la loi dans l'Antiquité*, Caen, p. 48-61

- 2005b, *La fin des maux : d'un Pausanias à l'autre. Essai de mythologie et d'histoire*, Paris.

FAUSTOFERRI A., 1996, *Il Trono di Amyklai e Sparta*.

Bathykles al servizio del potere, Naples.

FIGUEIRA Th. J., 1984, « Mess Contributions and Subsistence at Sparta », *TAPhA* 114, p. 87-109.

- 1988, « Four notes on the Aeginetans in exile », *Athenaeum* 75, p. 523-551.

- 1999, « The evolution of the Messenian identity », dans Hodkinson & Powell (eds), p. 211-244.

-2002, « Ideal Money and the ideology of consumption in Laconia », dans Powell & Hodkinson (éds), p. 137-170.

- 2003a, « *Xenelasia* and social control in Classical Sparta », *CQ* 53, p. 44-74.

- 2003b, « The demography of the Spartan Helots », dans Luraghi & Alcock (éds), p. 193-239.

- 2004, « The Nature of the Spartan *Klèros* », dans Th. Figueira (ed.), p. 47-76.

FIGUEIRA Th. J. (ed.), 2004, *Spartan Society*, The Class. Press of Wales.

FINKELBERG M., 2005, *Creeks and Pre-Greeks. Aegean Prehistory and Greek Heroic Tradition*, Cambridge.

FINLEY M.L., 1968, « Sparte et la Société spartiate », *Problèmes de la guerre...*, J.-P. Vernant (éd), Paris-La Haye (= *Ec. et Soc. en Gr. ant.*, p. 35-58).

FISHER N.R.E., 1989, « Drink, Hybris and the Promotion of Harmony in Sparta », dans A. Powell (ed.), p. 26-50.

FITZHARDINGE L.F., 1980, *The Spartans*, Londres.

FORREST W.G., 1968, *A History of Sparta, 950-192 BC*,

Londres.

FÖRTSCH R., 1998, « Spartan Art : its many different deaths », dans Cavannagh & Walker (eds), p. 48-54.

FOUCHARD A., 1997, *Aristocratie et démocratie. Idéologies et sociétés en Grèce ancienne*, Besançon, Ann. Litt. Un. Franche-Comté - Paris.

FRAENKEL H., 1975, *Early Greek Poetry and Philosophy*, trad. angl. Oxford.

FRONTISI-DUCROUX F., 1984, « *La bomolochia* : autour de l'embuscade à l'autel », *Recherches sur les cultes grecs et l'Occident*, 2, *Cahiers du Centre Jean Bérard*, IX, p. 29-50.

FUKS A., 1962, « Non-Phylarchean tradition of the programme of Agis IV », *CQ*, 12, p. 118-121.

GENGLER O. & P. MARCHETTI, 2000, « Sparte hellénistique et romaine: dix années de recherches (1989-1999) », *Topoi* 10, p. 57-86.

GIANGIULIO M., 2003, « L'eredità de Archita », Alessandro il Molosso e i condottieri in *Magna Grecia*, 43^e congrès de Tarente, p 55-81.

GILLONE D.C., 2004, « 1 Lacedemoni e l'autonomia degli alleati peloponnesiaci nelle Elleniche. Il caso di Mantinea », dans G. Daverio-Rocchi e M. Cavalli (eds), p. 115-141.

GINSBURG M.S., 1934, « Sparta and Judea », *CPh*, 24, p. 117-122

GONDICAS D., 1988, *Recherches sur la Crète occidentale*, Amsterdam.

GRANDJEAN C., 2003, *Les Messéniens de 370/369 au I^{er} siècle de notre ère. Monnayages et Histoire*, BCH Suppl. 44, Paris.

GRECO E., 1996, Grande Grèce. Histoire et Archéologie (1992), tr. fr. Paris.

GROTE G., 1851, *History of Greece* (3^e éd.), Londres.

GRUNAUER von HOERSCHELMANN S., 1978, *Die Munzprägung der Lakedaimonier*, Berlin.

HABICHT Chr., 1997, « Zwei Familien aus Messene », ZPE 115, p. 125-127.

HALL J.M., 2000, « Sparta, Lakedaimon and the Nature of the Perioikic Dependancy », dans P. Flensted-Jensen (éd.), *Further Studies in Ancient Greek Polis (Papers CPC, 5)*, Historia Einz. 138, p. 73-89.

HAMILTON C.D., 1970, « Spartan politics and policy, 405-401 B.C. », *AJPh* 91, p. 294-314.

- 1991, *Agesilaus and the Failure of Spartan Hegemony*, Ithaca & London, Cornell UP.

HANSEN M.H., 2004, « The Perioikic Poleis of Lakedaimon », dans Th.H. Nielsen (éd.), *Once Again : Studies in the Ancient Greek Polis (CPC 7)*, Historia Einz. 180, 149-164.

HANSEN M.H. & NIELSEN Th.H. (eds), 2004, *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford UP.

HARVEY D., 2004, « The clandestine massacre of the Helots (The 4.80) », dans Th.J. Figueira (ed.), *Spartan Society*, The Class.

Press of Wales, p. 199-217.

HATZOPOULOS M., 1970, *Le culte des Dioscures et la double royauté à Sparte*, Thèse dactylographiée, École Pratique des Hautes Études, Paris.

HERFORT-KOCH M., 1986, *Archaische Bronzeplastik Lakoniens*, Münster, Wilmers, Boreas, 4. HILLER V., GAERTRINGEN F. et LATTERMANN H., 1911, *Hira und Andania*, Berlin.

HODKINSON St., 1983, « Social Order and the Conflict of Values in Classical Sparta », *Chiron XIII*, p. 239-281.

- 1989, « Inheritance, Marriage and Demography : Perspectives upon the Success and Decline of Classical Sparta », dans A. Powell (éd.), p. 79-121.

- 1993, « Warfare, wealth, and the crisis of Spartiate society », dans J. Rich & Gr. Shipley (éds.), *War and Society in the Greek World*, Londres-New York, p. 146-176.

- 1996, « Spartan Society in the Fourth Century : Crisis and Continuity », dans P. Carlier (éd.), *Le IV^e siècle av. J.-C. Approches historiographiques*, Nancy-Paris, p. 85-101.

- 1997a, « Servile and Free Dependents of the Classical Spartan "oikos" », dans M. Moggi & G. Cordiano (eds), *Schiavi e dipendenti nell'ambito dell' « oikos » e della « familia »*, Atti del XXII Colloquio GIREA (1995), p. 45-71.

- 1997b, « The Development of Spartan Society and Institutions in the Archaic Period », dans L.G. Mitchell & P.J. Rhodes (eds.), *The Development of the Polis in Archaic Greece*, Londres & New York, p. 83-102.

- 1999, « An Agonistic Culture? Athletic competition in arachaic and classical Spartan society », dans Hodkinson & Powell (éds), *Sparta. New Perspectives*, p. 147-187.

- 2000, *Property and Wealth in Classical Sparta*, London, Duckworth & The Class. Press of Wales.

- 2003, « Spartiates, helots and the direction of the agrarian economy : towards an understanding of helotage in comparative perspective », dans N. Luraghi & S.E. Alcock, p. 248-285.

-2006, « Was classical Sparta a military Society? », dans Hodkinson & Powell (éds.), p. 111-162.

HODKINSON St. & A. POWELL (éds.), 1999, *Sparta. New Perspectives*, The Class. Press of Wales.

- 2006, *Sparta and War*, The Class. Press of Wales.

HOFFMANN G., 2000, « Brasidas ou le fait d'armes comme source d'héroïsation dans la Grèce classique », dans V. Pirenne-Delforge & E. Suarez de la Torre (éds), *Héros et héroïnes dans les mythes et les cultes grecs* (1999), *Kernos Suppl.* 10, p. 365-375.

HOMOLLE Th., 1896, « Inscriptions de Délos, le roi Nabis », *BCH* 20, p. 502-522.

HOPE-SIMPSON R., 1957, « Identifying a Mycenaean State », *ABSA* 52, p. 231-259, pl. 47-50.

- 1966, « The Seven Cities offered by Agamemnon to Achilles », *ABSA* 61, p. 113-132.

HUNT P., 1997, « Helots at the Battle of Plateia », *Historia*, 46, 129-144.

JACOBY F., 1944, « *Chrestous poiein* (Aristote fr. 592 R) »,

CQ 38, 15-16.

JACQUEMIN A. & D. LAROCHE, 1982, « Notes sur trois piliers delphiques : A. Le pilier des Messéniens », BCH 106, p. 192-204.

JACQUEMIN A., 2000, *Offrandes monumentales à Delphes*, BEFAR 304, Athènes-Paris.

JEANMAIRE H., 1939, *Couroi et Courètes. Essai sur l'éducation spartiate et les rites d'adolescence dans l'Antiquité hellénique*, Lille.

JEFFERY L.H., 1961, « The Pact of the First Sttlers at Cyrene », *Historia* 10, p. 139-147.

JENSEN J., HINGE G. *et al.* (éds), 2006, *Aspects of Greek Cults. Context, Ritual and Iconography*, Aarhus UP. (*non vidimus*)
JOST M., 1985, *Cultes et sanctuaires d'Arcadie*, Paris.

KELLY Th., 1970, « The Traditionnal Enmity between Sparta and Argos: the Birth and Development of a Myth », *AHR* 75, p. 971-1003.

KENNEL N.M., 1995, *The Gymnasium of Virtue. Education and Culture in Ancient Sparta*, Chapel Hill & London.

- 1999, « From *Perioikoi* to *Poleis*. The Laconian cities in late hellenistic period », dans St. Hodkinson & A. Powell, p. 189-210.

- 2003, « Agreste genus : Helots in Hellenistic Laconia », dans N. Luraghi & S. Alcock (eds.), p. 81-105.

KNÆPFLER D., 1993, « les cryptes du stratège Epicharès à Rhamnonte », *BCH*, p. 320-341.

KOLDE A., 2003, Politique et religion chez *Isyllos d'Épidaure*, Bâle.

KOURINOU E., 2000, *Sparti: symvoli sti mnimeiki topographia tis* (en grec, petit résumé en anglais), Athènes.

KRITZAS Chr., 1985, « Remarques sur trois inscriptions de Cynourie », *BCH* 109, p. 709-716.

- 1992, « Aspects de la vie politique et économique d'Argos au v^es. av. J.-C. », dans M. Piérart (éd.), p. 231-240.

LANE E.A., 1933/4, « Lakonian Vase-Painting », *ABSA* 34, p. 99-189 et pl. 20-49.

LANZILLOTTA E. (éd.), 1984, *Problemi di storia e cultura spartana* LARONDE A., 1987, *Cyrène et la Libye hellénistique*, Paris.

LARSEN J.A.O., 1932, « Sparta and the Ionian revolt : a Study of Spartan Foreign Policy and the Genesis of the Peloponnesian League », *CP* 27, p. 136-150.

- 1933, « The Constitution of the Peloponnesian League », *CP* 28, p. 257-276.

- 1934, « The Constitution of the Peloponnesian League, II », *CP* 29, p. 1-19.

LAUNEY M., 1945, « Études d'histoire hellénistique, II », *REA* 47, p. 33 sq.

LAZENBY J.F., 1995, « The *archaia moira* : a suggestion », *CQ* 45, p. 87-91.

- 1997, « The Conspiracy of Cinadon reconsidered », *Athenaeum*, p. 437-447.

LE BOHEC S., 1993, *Antigone Dôson, roi de Macédoine*, Nancy.

LEFÈVRE F., 1998, *L'amphictonie pyléo-delphique : histoire et institutions*, BEFAR 298, Athènes-Paris.

LEGRAS B., 2002, *Éducation et culture dans le monde grec*, Paris, 2^e éd.

LONDON J.E., 1994, « Thucydides and the "Constitution" of the Peloponnesian League », *GRBS* 35, p. 159-177.

LE RIDDER G., 1966, *Monnaies crétoises du V^e au I^{er} s. av. J.-C.*, Paris.

LE ROY Chr., 1974, « Inscriptions de Laconie inédites ou revues », *Mélanges Helléniques offerts à G. Daux*, Paris, p. 229-238.

- 1961, « Lakônica », *BCH* 85, p. 228-234.

LETOUBLON Fr., *La ruche grecque et l'empire de Rome*, Grenoble, 1995.

LÉVY Ed., 1977, « La Grande Rhètra », *Ktèma* 2, p. 85-103.

- 1983, « Les trois traités entre Sparte et le Roi », *BCH* 107, 221-241.

- 1987, « La Sparte de Polybe », *Ktèma* 12, p. 63-79.

- 1997, « Remarques préliminaires sur l'éducation spartiate », *Ktèma*, 22, 151-160.

-2001, « Le régime lacédémonien dans la *Politique* d'Aristote. Une réflexion sur le pouvoir et l'ordre social chez les Grecs », dans M. Mollin (éd.), *Images et représentations du pouvoir et de*

l'ordre social dans l'Antiquité [1999], Paris, p. 57-72.

- 2003, *Sparte. Histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine*, Paris.

LEWIS D.M., 1977, *Sparta and Persia*, Leiden.

LEWIS D.M., BOARDMAN J., HORNBLOWER S. & OSTWALD M. (eds), 1994, *The Cambridge Ancient History*², VI. *The Fourth Century B.C.*, Cambridge UP.

LORAUX N., 1977, « La belle mort spartiate », *Ktèma* 2, p. 105-120 (= *Les expériences de Tirésias*, Paris, 1989, p. 77-91).

- 1981, « Le lit, la guerre », *L'Homme*, 21, p. 37-67, repris dans *Les expériences de Tirésias*, Paris, 1989, p. 29-53.

LOTZE D., 1962, « *MOTHAKES* », *Historia* 11, p. 427-435.

LUPPINO-MANES E., 1991, « 1 *philoi* di Agesilao », *Ktèma* 16, p. 255-262.

LURAGHI N., 2002a, « Helotic Slavery Reconsidered », dans Powell & Hodkinson (eds), p. 227-248.

- 2002b, « Becoming Messenians », *JHS* 122, p. 45-69.

- 2003, « The imaginary conquest of the Helots », dans Luraghi & Alcock (eds.), 2003, p. 109-141.

LURAGHI N. & S.E. ALCOCK (eds.), 2003, *Helots and their masters*, Harvard UP.

MAC QUEEN E.I., 1978, « Some Notes on the anti Macedonian Movement in the Peloponnese in 331 BC », *Historia* 37, p. 40-51.

MAFFI A., 2002, « Studi recenti sulla grande rhetra », *Dike* 5, p. 195-236.

MALKIN I., 1999 [1994], *La Méditerranée spartiate. Mythe et territoire*, trad. Paris.

MARASCO G., 1980, Sparta agli inizi dell'età ellenistica : Il regno di Areo I (309/8-265/4), Florence.

- 1984, « Agatocle e la politica siracusana agli inizi del III secolo a C », *Prometheus* 10, p. 97-113.

MARCHETTI P., 1996, « Le "Dromos" au cœur de l'agora de Sparte. Les dieux protecteurs de l'éducation en pays dorien. Points de vue nouveaux », *Kernos* 9, p. 155-170.

MARROU H.I., 1948, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris.

MARTIN R., 1976, « Bathyclès de Magnésie et le "trône" d'Apollon à Amyklæ », *Revue Archéologique*, p. 205-218, repris dans *Architecture et urbanisme*, 1987, p. 369-387.

MARTINEZ HERNANDEZ M., 2004, « La presencia del culto del Apolo Jacinto en Tarento », *Gerion* 22, p. 81-99.

MENDELS D., 1978, « A note on the speeches of Nabis and T. Quinctius Flamininus (195 B.C.) », *SCI*, 4, p. 38-44.

- 1979, « Polybius, Nabis and equality », *Athenaeum* 57, p. 311-333.

MIKROGIANNAKIS E., 1967, *Hè Krètè tous Hellènistikous khronous*, Athènes.

MILLENDER E.G., 1999, « Athenian Ideology and the Empowered Spartan Woman », dans St. Hodkinson & A. Powell (eds), p. 355-391.

- 2001, « Spartan Literacy Revisited », *ClAnt* 20, p. 121-164.

- 2002, « Herodotus and Spartan despotism », dans A. Powell & St. Hodkinson (eds), London-Swansea, p. 1-61.

MORENO P., 1994, *Scultura ellenistica*, Rome.

MORRIS I. & POWELL B. (éds), 1997, *A New Companion to Homer*, Leiden.

MossÉ CI., 1964, « Un Tyran grec à l'époque hellénistique, Nabis roi de Sparte », *Cahiers d'Histoire*, p. 313-324.

- 1969, *La Tyrannie dans la Grèce antique*, Paris.

- 1973, « Sparte archaïque », PP 148-149, p. 7-20.

- 1977, « Les Périèques Lacédémoniens; à propos d'Isocrate, *Panathénaïque*, 177 sq. », *Ktèma*, 2, p. 11.

- 1989, *L'Antiquité dans la Révolution française*, Paris.

NAFISSI M., 1991, *La nascita del kosmos. Studi sulla storia e la società di Sparta*, Univ. degli Studi di Perugia.

- 1999, « From Sparta to Taras. *Nomima, ktiseis* and relationships between colony and mother city », dans Hodkinson & Powell.

- 2003, « Sparto, Taranto e la spedizione di Archidamo », *Congrès de Tarente*, p. 181-195.

NIELSEN Th.H., 1996, « Was there an Arkadian Confederacy in the Fifth Cy B.C. ? », dans M.H. Nielsen & K. Raaflaub (eds), *More Studies in the Ancient greek Poleis*, *Historia Einz.* 108, p. 39-61.

- 2002, *Arkadia and its Poleis in the Archaic and Classical Periods*, *Hypomnemata* 140, Göttingen.

OGDEN D., 1994, « Crooked Speech: the Genesis of the Spartan

Rhetra », *JHS* 114, p. 85-102.

- 2004, *Aristomenes of Messene. Legends of Sparta's Nemesis*, The Class. Press of Wales.

OLIVA P., 1971, *Sparta and her Social Problems*, Prague.

OLLIER F., 1933-34, *Le mirage spartiate*, Paris, 2 vol., Paris.

ORRIEUX CL., 1988, « La "parenté" entre Juifs et Spartiates », dans R. Lonis (éd.), *L'étranger dans le monde grec*, I, Nancy, p. 169-191.

PARADISO A., 1983-4, « Gli Epeunatti spartani », *Index* 12, p. 355-365.

- 1986, « Osservazioni sulla cerimonia nuziale spartana », *QS* 23, p. 137-153.

- 1994/5, « Tucidide, Aristotele, la stasis a Sparta. Due modelli interpretativi », *Mètis* IX-X, p. 151-170.

- 1997, « Gli iloti e l' "oikos" », dans M. Moggi & G. Cordiano (eds), *Schiavi e dipendenti nell'ambito dell' "oikos" e della "familia"*, *Atti del XXII coll. GIREA* (1995), p. 73-90.

- 2004, « The logic of terror : Thucydides, Spartan duplicity and an improbable massacre », dans Th.J. Figueira (éd.), p. 179-198.

PARKER V., 1991, « The dates of the Messenian Wars », *Chiron* 21, p. 25-47.

PEARSON L., 1962, « The Pseudo-History of Messenia and its Authors », *Historia* 11, p. 391-426.

PEDECH P., 1989, *Trois Historiens méconnus: Théopompe*,

Duris, Phylarque, Paris.

PEEK W., 1953, « Diomedes von Troizen », dans G.E. Mylonas (éd.), *Studies D.M. Robinson*, II, St Louis (Miss.).

- 1974, « Artemis Eulakia », *Mélanges helléniques offerts à G. Daux*, Paris, p. 295-302.

PELAGIA O., 2006, « Art and Royalty in Sparta of The 3rd Cy BC », *Hesperia* 75, p. 205-217.

PERLMAN S., 1964, « The Causes of the Outbreak of the Corinthian war », *CQ ns* 14, p. 64-81.

PETTERSSON M., 1992, *Cuits of Apollo at Sparta. The Hyakinthia, the Cymnopaïdiai and the Karneia*, Stockholm.

PICCIRILLI L., 1999, « *I symbouloi spartani* », *Quaderni di Storia* 49, 261-265.

PIÉRART M., 1993, « "*Hup' Argeiôn epeblèthè zèmiè*" (Hdte VI 92). Aspects des relations extérieures d'Argos au V^e siècle », dans A. Jacquemin (éd.), *Les Relations internationales, coll. Strasbourg 1993*, p. 297-308.

- 1995, « Chios entre Athènes et Sparte. La contribution des exilés de Chios à l'effort de guerre lacédémonien pendant la guerre du Péloponnèse, IG V 1, 1+ (SEG XXXIX 370) », *BCH* 119, p. 253-282.

- 2004, « Qu'est-ce qu'être Argien ? », dans S. Cataldi (éd.), *Polis e Politeiai, Conc. Torino, 2002*, Alessandria, ed. dell'Orso, p. 167-185.

PIÉRART M. (éd.), 1992, *Polydipsion Argos*, *BCH*, Suppl.

XXII.

PIKOULAS G., 1985, « To polisma Ampheia », *PELOPONNESIAKA, Actes du 3e Congrès international*, Kalamata, t. II, p. 479-485.

PIPILI M., 1987, *Laconian Iconography of the Sixth Cy B.C.*, Oxford University Committee for Archaeology.

- 1998, « Archaic Laconian vase-painting : some iconographie considerations », dans W.G. Cavannagh & S.E.C. Walker (eds), p. 82-96.

POUILLOUX J. & Fr. SALVIAT, 1983, « Lichas, Lacédémonien, archonte à Thasos et le livre VIII de Thucydide », *CRAI*, p. 376-403.

PODLECKI A.J., 1984, « Poetry and Society in Archaic Sparta », dans J. Harmatta (éd.), *Actes du VII^e Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques (FIAC, 1983)*, Budapest, I, p. 175-182.

POWELL A., 1988, *Athens and Sparta. Constructing Greek Social History from 478 BC*, London, Routledge.

- 1999, « Spartan Women assertives in politics? Plutarch's lives of Agis and Kleomenes », dans Hodkinson & Powell, p. 393-419.

- 2005, « Les femmes de Sparte (et d'autres cités) en temps de guerre », dans J.-M. Bertrand (éd.), *La violence dans le monde grec et romain*, Paris, p. 21-33.

POWELL A. (éd.), 1989, *Classical Sparta : Techniques behind her Success*, Londres, Routledge.

POWELL A. & HODKINSON St. (eds), 1994, *The Shadow of*

Sparta, Londres.

POWELL A. & HODKINSON St. (eds), 2002, *Sparta : Beyond the Mirage*, Londres.

PRATO C., 1968, *Tirteo*, Rome.

PRITCHETT W.K., 1985, *Studies in Ancient Greek Topography*, V, Berkeley-Los Angeles.

PUIGGALI J., 2004, « Le "dépositaire infidèle" », *LEC* 72, p. 235-246.

QVILLER B., 1996, « Reconstructing the Spartan Partheniai : many guesses and a few facts », *SO* 71, p. 34-41.

RAFTOPOULOU S., 1998, « New finds from Sparta », dans Cavanagh & Walker (éds), p. 125-140.

RAWSON E., 1969, *The Spartan Tradition in European Thought*, Oxford.

RICE D.G., 1974, « Agesilaus, Agesipolis, and Spartan Politics, 386-379 B.C. », *Historia*, 23, p. 164-182.

RICHER N., 1994, « Aspects des funérailles à Sparte », *Cahiers du Centre G. Glotz*, 5, p. 51-96.

- 1998, *Les Éphores. Études sur l'image et sur l'histoire de Sparte (VIII^e-III^e s. av. J.-C)*, Paris.

- 1999, « *Aidôs* at Sparta », dans Hodkinson & Powell (éds), p. 92-115.

- 2001 a, « Un peuple de Philosophes à Sparte? À propos de Platon, *Protagoras*, 342A-343B, *Quaderni del Dipartimento di*

Fil. ling. e trad. class. « Augusto Rostagni », p. 29-55.

-2001b, « "Eunomia" et "eudaimonia" à Sparte », *Dike* 4, p. 13-38.

RIEDINGER J.-Cl., 1991, *Études sur les Helléniques de Xénophon et l'histoire*, Paris.

ROBERTSON N., 1992, *Festivals and Legends : The Formation of Greek Cities in the Light of Public Ritual*, Toronto.

ROBBINS E., 1994, « Alcman's *Partheneion*: Legend and Choral Ceremony », *CQ* 44, p. 7-16.

ROEBUCK C., 1941, *A History of Messenia from 369 to 146 B.C.*, Chicago Illinois.

- 1984, « The settlements of Philip II in 338 B. C », dans *Economy and Society in the Early Greek World*, Chicago, p. 132-150.

ROISMAN J., 1987, « Alkidas in Thucydides », *Historia* 36, p. 385-421.

ROLLEY CL., 1977, « Le problème de l'art laconien », *Ktèma* 2, p. 125-139 et pl. I-III.

- 1983, *Les Bronzes grecs*, Fribourg-Paris.

- 1994, *La Sculpture grecque, I. Des origines au milieu du V^e siècle*, Paris.

ROOBAERT A., 1985, *Isolationisme et impérialisme spartiates, de 520 à 469 av. J.-C.*, Louvain.

Roux G., 1974, « Eschyle, Hérodote, Diodore, Plutarque racontent la bataille de Salamine », *BCH*, 98, p. 51-94.

- 1979, *L'Amphictionie, Delphes, et le temple d'Apollon au IV^e*

siècle, Lyon.

ROY J., 1973, « Diodorus Siculus XV 40 - The Peloponnesian Revolutions of 374 B.C. », *Klio* 55, 135-139.

- 1998, « Thucydides 5.49.1-50.4: the Quarrel between Elis and Sparta in 420 B.C., and Elis' Exploitation of Olympia », *Klio* 80, p. 360-368.

ROY J., LLOYD J.A. et OWENS E.J., 1992, « Two sites in the Megalepolis Basin », dans SANDERS J.-M. (éd.), p. 185-194.

RUNG Ed., « Xenophon, the Oxyrhynchus historian and the Mission of Timocrates to Greece », dans Chr. Tuplin (ed.), *Xenophon and his world*, [1999], *Historia Einz. 172* Stuttgart, 2004, p. 413-425.

RUZÉ Fr., 1991, « Le Conseil et l'assemblée dans la grande rhètra de Sparte », *REG* 104, p. 15-30 (repris dans Fr. Ruzé, *Eunomia*, De Boccard, 2003, p. 125-137).

- 1993 [1988], « Les Inférieurs libres à Sparte: exclusion ou intégration », *Mél. P. Lévêque*, VII, Ann. Litt. Besançon, Paris, p. 297-310 (repris dans Fr. Ruzé, *Eunomia*, De Boccard, 2003, p. 93-105).

- 1997, *Délibération et pouvoir dans la cité grecque de Nestor à Socrate*, Paris, notamment p. 129-240.

- 2001, « La loi et le chant », dans J.-P. Brun & Ph. Jockey (éds), *Technai. Techniques et Sociétés en Méditerranée*, Paris, p. 708-719

(repris dans Fr. Ruzé, *Eunomia*, De Boccard, 2003, p. 199-207.

-2005, « Le *syssition* à Sparte: militarisme ou convivialité», dans S. Crogiez-Pétrequin (éd.), *Dieux et hommes*, Histoire et iconographie des sociétés *païennes* et chrétiennes, de l'Antiquité à nos jours, Mélanges... F. Thélamon, Publ. Univ. Rouen & Le Havre, p. 279-293.

SALMON J.B., 1984, *Wealthy Corinth. A History of the City to 338 BC*, Oxford.

SANDERS J.M. (ed.), 1992, *PHILOLAKÔN, Lakonian Studies in honour of H. Catling*, BSA.

SANDERS L.J., 2002, « Callippus », *Mouseion*, p. 1-21.

SANCHEZ P., 2001, *L'amphictionie des Pyles et de Delphes: recherches sur son rôle historique, des origines au II^e siècle de notre ère*, *Historia Einz.* 148.

SCHEPENS G., 1993, « L'apogée de l'*archè* spartiate comme époque historique dans l'historiographie grecque du début du IV^e s. av. J.-C. », *AncSoc* 24, p. 169-204.

-2001, « Timocrates' Money. Ancient and Modern Controversies », dans S. Bianchetti *et al.* (eds), *POIKILIA, Studi in onore di M.R. Cataudella*, La Spezia, p. 1195-1218.

- 2004, « *Arètè* et *hègèmonia*. I profili storici di Lisandro e di Agesilao nelle *Elleniche* di Teopompo », dans G. Daverio-Rocchi e M. Cavalli, Milano, p. 1-40.

- 2004, « La guerra di Sparta contro Elide », dans E. Lanzillotta (éd.), *Ricerche di Antichità e tradizione classica*, Tivoli, p. 1-89.

- 2005, « À la recherche d'Agésilas : le roi de Sparte dans le jugement des historiens du IV^e siècle av. J.-C. », REG 118, p. 31-78.

SCHRÖDER B., 1904, « Archaische Skulpturen aus Lakonien und der Maina », AM 29, p. 24-31.

SCHÜTRUMPF E., 1987, « The rhetra of Epitadeus ; a Platonist fiction », GRBS 28, p. 441-457.

SERGEANT B., 1986, *L'homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne*, Paris.

SERVAIS J., 1965, « Hérodote et la chronologie des Cypsélides », AC 34, p. 28-81.

SCHNAPP-GOURBEILLON A., 2004, *Aux origines de la Grèce (XIII^e-VIII^e s. av. n.è.). La genèse du politique*, Paris.

SCHOLTEN J.B., 2000, *The Politics of Plunder. Aitolians and their Koinon in the Early Hellenistic Era (279-217 BC)*, Berkeley.

SHIMRON B., 1966, « Nabis of Sparta and the Helots », CPh 61, p. 1-7.

- 1972, *Late Sparta. The Spartan Revolution, 243-146 BC*, New York.

SHIPLEY G., 1987, *A History of Samos, 800-188 B.C.*, Oxford.

- 1992, « *Perioikos*: The Discovery of Classical Lakonia », dans J.M. Sanders (ed.), p. 211-226.

-2000, « The extent of Spartan Territory in the Late Classical and Hellenistic Periods », ABSA, 95, p. 367-390

-2004, « Messenia » et « Lakedaimon », dans M.H. Hansen & Th.H. Nielsen (eds.), *An Inventory of Classical and Archaic*

Poleis, Oxford, p. 546-598.

SINEUX P., 1999, « Le péan d'Isyllos : forme et finalités d'un chant religieux dans le culte d'Asklépios à Épidaure », *Kernos* 12, p. 153-166.

SINGOR H.W., 1990, « Admission to the *Syssitia* in Fifth Cy Sparta », dans St. Hodkinson & A. Powell (eds), p. 67-89.

- 1993, « Spartan land lots and helots rents », dans H. Sancisi-Weerdenburg *et al.* (eds), *De Agricultura : in memoriam Pieter Willem de Neeve*, Amsterdam, p. 31-60.

SMITH R.E., 1953-4, « The opposition to Agesilaus' Foreign Policy, 394-371 B.C. », *Historia*, 2, p. 274-288.

SMITH Tyler Jo, 1998, « Dances, drinks and dedications : the Archaic *komos* in Laconia », dans W.G. Cavannagh & S.E.C. Walker, p. 75-81.

SORDI M., 2000, « Cleonimo nella laguna veneta (un frammento di Catone) », *Hesperia* 12, p. 255-259.

STE CROIX G.E.M. DE, 1972 (rééd. 1985), *The Origins of the Peloponnesian War*, London.

STIBBE C.M., 1972, *Lakonische Vasenmaler des 6.Jh.v.Chr.*, Amsterdam.

- 2004, *Ibid.*, Supplement, Mainz am Rhein, von Zabern, 2004.

- 1989, 1994 & 2000, *Laconian Black-Glazed Pottery* (coll.) 1 : *Laconian Mixing-Boxls* ; 2. *Laconian Drinking Vessels and Other open Shapes*. 3. *Laconian oil-flasks* and other closed shapes, Amsterdam.

- 1996, *Das andere Sparta*, Mainz am Rhein.
- SVORONOS I., 1972, *Numismatique de la Crète ancienne*, Bonn.
- TAITA J., 2001, « Indovini stranieri al servizio dello stato spartano. Un' "epoikia" elea a Sparta in una nuova iscrizione da Olimpia », *Dikè* 4, p. 39-85.
- TARKOW Th.A., 1983, « Tyrtaeus, 9 D : The role of Poetry in New Sparta », *AC LII*, p. 48-69.
- TEXIER J. G., 1974, « Nabis et les Hilotes », *DHA* 1, p. 189-205.
- 1975, *Nabis*, Besançon.
- THEMELIS P., 1995, « Messènè », *Ergon*, p. 29-31 (en grec).
- 1996, *Praktika*, p. 139-171 (en grec).
- 1997, *Praktika*, p. 79-113 (en grec).
- 1998, *Praktika*, p. 89-126 (en grec).
- THOMMEN L., 1996, *Lakedaimonion Politeia. Die Entstehung der spartanischen Verfassung*, Historia Einz. 103, Stuttgart.
- 1999, « Spartanische Frauen », *MH* 56, p. 129-149.
- 2003, *Sparta. Verfassungs-und Sozialgeschichte einer Griechischen Polis*, Stuttgart, 2003.
- TIGERSTEDT E.N., 1965-1978, *The Legend of Sparta in Classical Antiquity*, Stockholm, 2 vol.
- TRENDALL A.D., 1989, *Red Figure Vases of S. Italy and Sicily*, Londres.
- TUPLIN Chr., 1993, *The Failings of Empire*, Stuttgart, F.

Steiner, *Historia Einz.* 76.

VALMIN N.E., 1930, *Études topographiques sur la Messénie ancienne*, Lund.

VANDERPOOL E., Mc CREDIE J.R., STEINBERG A., 1962, « Koroni, a Ptolemaic Camp on the East Coast of Attica, *Hesperia* 31, p. 26 sq.

VATTUONE R., 1987/8, « Linee della politica di Agatocle in Magna Grecia », *RSA* 17-18, p. 55-72.

- 2004, « *Paidika a Sparta* : l'intégration dell'erotica nella *politeia* », dans S. Cataldi (éd.), *Poleis e Politeiai*, Atti del Conv. Intern. di Storia Greca, 2002, Alessandria, p. 71-104.

VÉLISSAROPOULOS-KARAKOSTAS J., 2005, « Codes oraux et lois écrites. La grande *rhètra* et les sources du droit à l'époque archaïque », dans P. Sineux (éd.), *Le législateur et la loi dans l'Antiquité*, PU Caen, p. 109-118.

VERNANT J.-P., 1984, « Une divinité des marges: Artémis Orthia », *Recherches sur les cultes grecs et l'Occident*, 2, *Cahiers du centre Jean Bérard*, IX, p. 13-27.

- 1985, *La mort dans les Yeux*, Paris.

- 1989, « Entre la honte et la gloire : l'identité du jeune Spartiate », *L'individu*, la mort, l'amour. *Soi-même et l'autre* en Grèce ancienne, Paris, p. 173-209.

- 1990, *Figures, idoles, masques*, Paris.

VIDAL-NAQUET P., 1981, « Réflexions sur l'historiographie grecque de l'esclavage », repris dans *Le Chasseur noir*, Paris, p. 223-248.

VOYATZIS M., 1992, «Votive Riders seated Side-saddle at early Greek Sanctuaries », *ABSA* 87, p. 259-279.

WADE GERY H.T., 1958, « The Spartan Rhetra in Plutarch Lycurgus VI », *CQ* 36 (1943), 38 (1945), repris dans *Essays in Greek History*, Oxford, p. 37-85.

WALBANK F.W., 1966, « The Spartan ancestral constitution in Polybios », dans *Ancient Society and Institutions*, Studies to V. Ehrenberg, Oxford, p. 303-312.

WEES H. VAN, 1999, « Tyrtaeus' *Eunomia*. Nothing to do with the Great Rhetra », dans St. Hodkinson & A. Powell (eds), p. 1-41.

WELWEI K.-W., 2004, « Orestes at Sparta; The Political Significance of the Grave of a Hero », dans Th.J. Figueira (éd.), p. 219-230.

WEST M.L., 1972, *Iambi et elegi graeci ante Alexandrum cantati*, II, Oxford UP.

WILL Ed., 1979, *Histoire politique du monde hellénistique*, Nancy, P².

-1967, *Ibid.* II.

WILLEUMIER P., 1968, *Tarente des origines à la conquête romaine*, Paris, [1939].

YATES D.C., 2005, « The Archaic Treaties between the Spartans and their Allies », *CQ* 55, p. 65-76.

ZORAT M., 1995, « Citta italiote tra Timoleone e Archidamo », *Hesperia* 5, p. 171-182.

Liste des auteurs antiques *Sauf mention
contraire, les dates sont av. J.-C.*

ALCÉE de Mytilène, poète, VI^e S.

ALCMAN, poète spartiate, VII^e S.

ANDOCIDE, orateur et homme politique athénien, fin V^e-déb.
IV^e s.

ANTIOCHOS de Syracuse, historien, 2nde moitié du V^e

ARISTOPHANE (AR.), poète comique athénien, ca 445-390

ARISTOTE de Stagyre, philosophe, 384-322

ARRIEN de Nicomédie, historien, env. 85-175

ATHÉNÉE de Naucratis (Ath.), auteur des *Deipnosophistes*, II^e-
III^es. ap. J.-C.

BATON de Sinope, orateur et historien, fin III^e S. ?

CALLIMAQUE de Cyrène, poète, 305-240

CRITIAS, sophiste et politique athénien, ca 460-403

DÉMÉTRIOS de Skepsis, né vers 214

DÉMOSTHÈNE, orateur et homme politique athénien, 384-322

DICAIARCHOS, fin IV^e s.

DIODORE de Sicile (DIOD.), Historien, I^{er} s. av. J.-C.

DIOGÈNE LAËRCE (DL), biographe et doxographe de

philosophes, II^e-III^e S. ap. J.-C.

ÉLIEN, sophiste, 170/80-230/40 ap. J.-C.

ÉNÉE le tacticien, stratège et auteur de traités de poliorcétique, mi IV^e s.

ÉPHORE de Kymè, historien, vers 405-330

EURIPIDE (EUR.), poète tragique athénien, 480-406

HELLANICOS de Lesbos, historien, V^e s.

HÉRODOTE d'Halicarnasse (HDTE), puis de Thourioi, historien, ca 485-ca 420

HÉSYCHIUS d'Alexandrie, lexicographe, V^e s. ap. J.-C.

HIÉRONYMOS de Cardia, historien, 370-265

HIPPOCRATE de Cos, vers 460-390, médecin HOMÈRE, poète épique, VIII^e s.

IBYCOS de Rhégion, poète lyrique, mi VI^e s.

ISOCRATE (ISOCR.), rhéteur athénien, 436-338

LYCURGUE (LYC.), orateur et homme politique athénien, IV^e s.

MOLPIS, Laconien, auteur d'une *politeia* des Lacédémoniens, II^e/I^{er} s.

MYRON de Priène, historien des guerres de Messénie, fin III^e ou II^e s.

PAUSANIAS (PAUS.), voyageur (périégète), description de la Grèce, II^e s. ap. J.-C.

PHYLARQUE d'Athènes (et d'Alexandrie), Historien, III^e s.

PINDARE, Béotien, poète, 518-vers 438

PLATON, philosophe athénien, 428-347

PLUTARQUE de Chéronée (PLUT.), auteur de biographies, entre autres, ca 50-ca 120 ap. J.-C.

POLÉMÔN, philosophe, II^e s.

POLLUX, lexicographe, II^e s. ap. J.-C.

POLYBE de Mégalopolis (POL.), homme politique et historien, 208-126

QUINTE-CURCE (CURT.), historien latin, I^{er} s. ap. J.-C.

SAPPHO de Lesbos, poétesse et pédagogue, VI^e s.

SOSIBIOS de Sparte, grammairien (?) et historien, III^e ou II^e s.

SPHAIROS de Borysthène, philosophe stoïcien, III^e s.

STRABON (STR.), géographe, 64 av.-23 ap.

THÉOCRITE, poète, fin III^e-déb. II^e s.

THÉOGNIS de Mégare, poète, mi VI^e s.

THÉOPOMPE de Chios, historien, IV^e s.

THUCYDIDE (THC.), historien athénien, ca 460-ca 396 (?)
TIMÉE de Tauroménion, ca 366-260

TYRTÉE, poète, VII^e s.

XÉNOPHANE, 570-475, poète et philosophe XÉNOPHON (XÉN.), historien athénien et polygraphe, ca 426 -ca 355

Table des Matières

Table des Matières	2
Page de Copyright	8
Introduction	12
Liste des abréviations	19
Chapitre 1 - L'arrivée des Spartiates : l'occupation de la Laconie et les Périèques	23
Le problème des Doriens et l'arrivée en Laconie	28
La Laconie et les Périèques	46
Chapitre 2 - La conquête de la Messénie	62
Mythes et géographie politique	63
La première guerre de Messénie	66
Un effet imprévu: la crise des Parthéniai	71
La révolte des Messéniens ou la « deuxième guerre de Messénie »	75
La signification des chants patriotiques de Tyrtée	83
Conclusion	89
Chapitre 3 - Lycurgue et l'eunomia politique, jusqu'aux guerres médiques	94
Lycurgue : un législateur mythique ?	95
L'équilibre politique : la « Grande Rhètra »	100
La fonction royale	109
L'équilibre politique : les éphores	126

Chapitre 4 - Aristocratie et eunomia sociale	140
La répartition des terres et la démographie	141
Solidarité et règles communes de vie : de la convivialité aristocratique au syssition	161
Conclusion	178
Chapitre 5 - Les femmes et les jeunes filles dans une société aristocratique	182
La formation des filles	184
La place des femmes dans la cité	196
Chapitre 6 - Formation des jeunes Spartiates	210
La vision traditionnelle	212
L'intégration par l'éducation et les rites	217
L'agôn permanent et le problème de l'exclusion	230
Chapitre 7 - De la poésie à la maîtrise du corps et de l'esprit	238
La musique et les Choeurs	239
Le sport	244
Le niveau de la formation intellectuelle	249
Chapitre 8 - Maîtres et dépendants	257
L'origine de l'hilotisme et le statut de base	259
L'Hilote dans la campagne	268
Des citoyens potentiels ou des gens plus esclaves et plus méprisés que partout ailleurs ?	277
La question des révoltes	285
Chapitre 9 - Les Lacédémoniens et les mondes	

extérieurs avant 480	
Les relations commerciales : bronzes et céramique	294
Les relations avec la Méditerranée orientale et l'Asie Mineure	298
Sparte et l'Occident	312
Les relations avec les cités du Péloponnèse	318
Cléomène et la politique extérieure : vers la « Ligue »	327
Chapitre 10 - De l'hégémonie de 480 aux difficultés des années 460	346
Sparte dans la seconde Guerre médique	346
Une période difficile : 478-460	357
La catastrophe des années 460 et l'embrasement de la Messénie	366
Chapitre 11 - Le repli spartiate 461-413	379
Les prémisses du grand affrontement : 461-432	379
Du respect de la neutralité à la rupture de 432	385
Une guerre continentale : de 431 à 412	394
Bilan de dix-huit années de guerre et des changements à Sparte	419
Chapitre 12 - À l'assaut de la Grèce d'Asie (413-395)	429
L'élimination de la puissance athénienne: 413-404	430
413-411 : les offensives péloponnésiennes	430
Poursuite de la politique asiatique	456
Chapitre 13 - Les oppositions à Sparte et l'échec	463

de son hégémonie: 395-370	463
La « Guerre de Corinthe »	466
La paix du Roi dite d'Antalkidas et son application	476
Vers la défaite: 378/7-371	481
Chapitre 14 - Effacer Leuctres ?	493
L'invasion de la Laconie: hiver 370-369	494
Dépeçage de l'État lacédémonien	499
La réaction lacédémonienne et les dissensions entre alliés	512
Les adaptations de la société spartiate	521
Chapitre 15 - Règne d'Archidamos III (360-338 av. J.-C.)	539
Les luttes de 360 à 346	540
L'opposition à Philippe de Macédoine	548
La Méditerranée spartiate après 346	551
Chapitre 16 - Résistance aux Macédoniens, survie face aux Diadoques (338-310)	563
La résistance à Philippe et Alexandre (338-323)	564
La « Méditerranée spartiate » et l'expédition de Thibron	576
Les années de repli et la question des murailles de Sparte	582
Les entreprises vers l'Ouest (Acrotatos) et les désordres péloponnésiens	587
Chapitre 17 - Les règnes d'Areus et de Léonidas	595
La gloire de Cléonymos	596
Retour sur les affaires grecques : les premières tentatives	604

Les traits hellénistiques	611
La fin d'Areus : la guerre de Chrémonidès	612
Le Roi venu d'ailleurs : Léonidas	620
Chapitre 18 - Sparte, symbole de révolution sociale : Agis et Cléomène	631
La situation lors de l'avènement d'Agis	633
La tentative d'Agis IV (244-241)	636
Cléomène III	648
Sparte de 221 à Nabis	661
Chapitre 19 - Nabis : le dernier sursaut (207-192)	673
Nabis et l'environnement politique	673
L'histoire du règne	676
Spécificité de Nabis	680
La fin de Nabis	689
Conclusion	698
Glossaire	702
Bibliographie	714
Liste des auteurs antiques	750